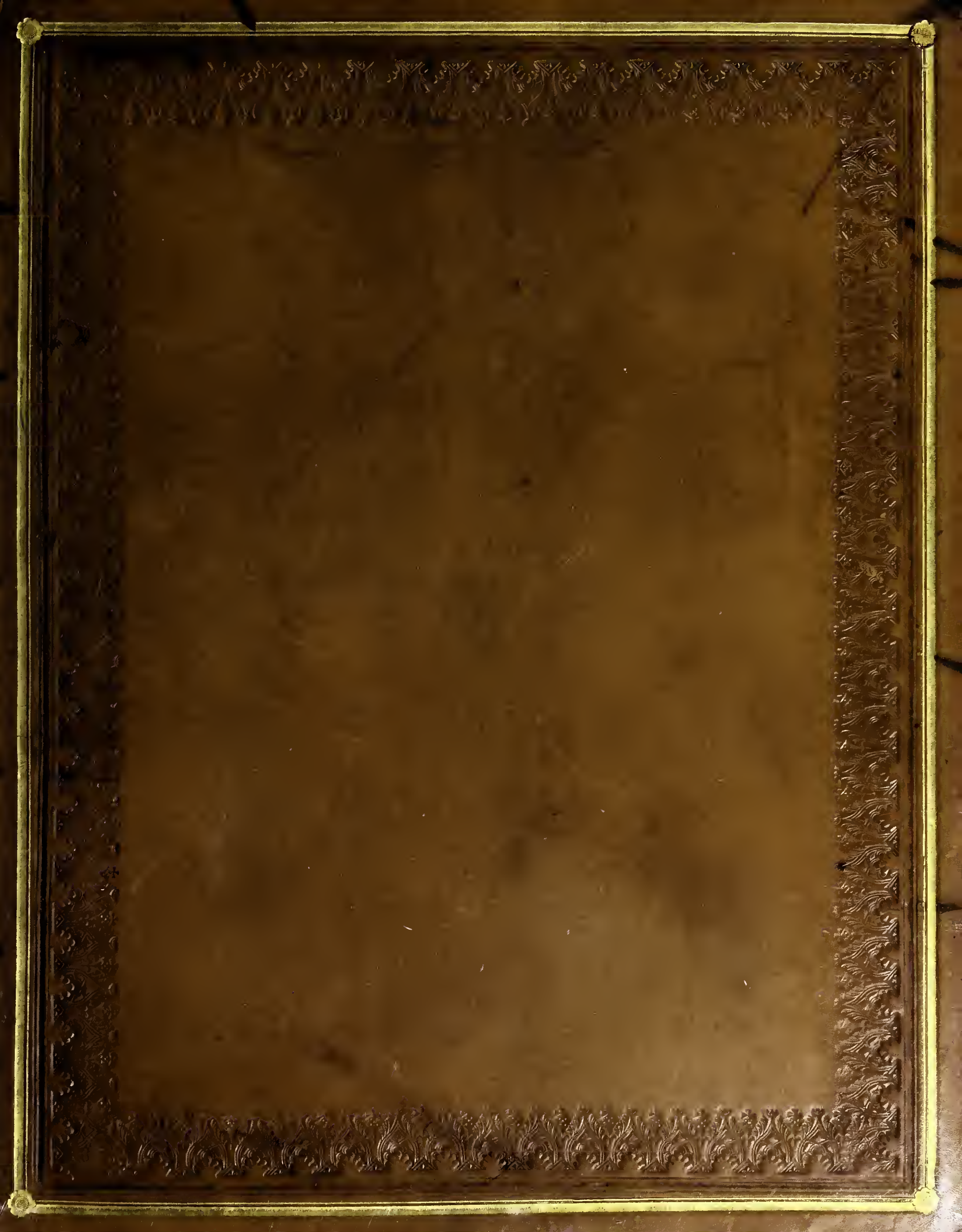






23 C.

VOYAGE

DANS

LA MACÉDOINE,

CONTENANT DES RECHERCHES

SUR L'HISTOIRE, LA GÉOGRAPHIE

ET LES ANTIQUITÉS DE CE PAYS,

PAR M. E. M. COUSINÉRY,

ANCIEN CONSUL GÉNÉRAL A SALONIQUE,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,
MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUNICH, DE CELLE DE MARSEILLE,
ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE.

TOME PREMIER.

PARIS.

IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XXXI.

AVERTISSEMENT.

Deux dissertations sur la numismatique thracico-macédonienne, et les planches qui les accompagnent, ont dû être placées séparément, étant en quelque sorte indépendantes du corps de l'ouvrage.

La première de ces dissertations a pour objet les monnaies en argent et en bronze d'Alexandre-le-Grand, offrant son effigie, et qui ont paru les unes avant, les autres après sa mort.

La seconde traite des monnaies, pour la plupart inédites, frappées dans le mont Pangée et dans le mont Bertiscus, de Ptolemée[1], ou qui ont

[1] Voyez sa géographie au sujet de cette montagne, qui est parallèle au mont Bora.

des rapports avec les monnaies des rois de Macédoine. Cette division numismatique en deux parties, dont l'une est à la fin du tome premier et l'autre à la fin du second, ne se trouvant séparées que par l'ordre des matières, doivent d'autant plus être regardées comme un seul objet, qu'en les rapprochant, elles forment en totalité une sorte d'abrégé chronologique nouveau de l'histoire des rois de Macédoine, à commencer par Amyntas Ier jusqu'à Alexandre-le-Grand, dernier rejeton de la dynastie de Caranus, issu d'Hercule, qui en était le fondateur.

On a réuni en masse, à la fin de chaque volume, les planches qui sont relatives aux deux sujets; chacune comporte cinq feuilles, y compris les inscriptions qui comptent pour n°s 1 et 2; en tout dix feuilles.

L'auteur n'a pas cru devoir comprendre dans ces dix planches la description des monnaies de la colonie de Néopolis, puisque celles-ci appartiennent plus particulièrement à la partie géographique dont traite l'ouvrage; d'ailleurs, ces monnaies sont des imitations de celles d'Athènes,

faites par une de ses colonies; et leur comparaison avec les pièces de la métropole ayant donné lieu à la publicité des monnaies athéniennes primitives, il était nécessaire de faire connaître séparément des médailles qui n'ont pas été assez observées.

Les monnaies de Philippi n'ont pas dû non plus être comprises dans ces planches; l'auteur a le premier désigné cette ville comme ayant pris trois fois consécutivement le nom de *colonie*, sous divers fondateurs, d'abord par les Thasiens, sous la dénomination de *Crénidès;* en second lieu, sous le nom de *Philippi;* et la troisième fois, sous le même nom, à cause de la victoire d'Auguste et d'Antoine sur Brutus et Cassius.

INTRODUCTION.

TROP souvent l'homme a parcouru le monde, sans autre but que celui de le ravager et de le conquérir : heureux encore les peuples, lorsqu'à la suite d'une grande expédition militaire, ils ont vu quelques nouvelles connaissances se répandre parmi eux, quelques nouvelles communications s'établir pour l'utilité commune !

Nous devons sans doute de la reconnaissance à celui qui, abandonnant sa terre natale, et bravant les dangers inséparables d'un voyage de long cours, va visiter les deux hémisphères avec le noble dessein d'étudier la nature dans les différens climats, d'observer les astres, le gissement des côtes, de reconnaître tout ce qui concourt à perfectionner l'art de la navigation, de nous faire connaître les mœurs, les usages de l'homme de chaque pays.

Le voyageur géographe porte particulièrement ses regards sur l'ancien monde; il compare les relations des auteurs avec l'état actuel des lieux, recherche l'emplacement des villes qui n'existent plus, restitue aux montagnes et aux fleuves les noms primitifs que les révolutions ont changés ou défigurés.

Jamais l'étude de la géographie, sous quelque rapport qu'on la considère, ne fut plus favorisée qu'elle ne l'est aujourd'hui; jamais on ne s'occupa davantage d'en étendre les

branches. Comment louer assez le zèle de ces *sociétés libres*, dont le but principal est de répandre de plus en plus les lumières que des correspondances lointaines ne cessent de leur procurer!

Nous voyageons aujourd'hui avec beaucoup plus de moyens de succès que ne faisaient nos pères; mais, malgré les secours de tous genres que nous trouvons dans la navigation, dans le commerce, dans l'assistance des gouvernemens et des savans de toutes les classes, nous avons encore de grandes difficultés à combattre, soit à cause du plus grand cercle qu'il nous est permis de parcourir, soit par la grande diversité des recherches auxquelles le savant doit se livrer.

Parmi les pays fameux qui attirent les voyageurs on ne cessera de comprendre les malheureuses provinces où les Ottomans ont fait succéder l'ignorance, le fanatisme et la destruction, aux sublimes créations des lettres et des arts. Notre imagination nous ramène sans cesse vers cette terre célèbre.

Déjà, dès nos premières études, nous sommes impatiens de porter nos regards sur ce Pyrée, autrefois si peuplé, orné de tant de monumens, riche d'un si grand commerce, orgueilleux d'une si puissante marine, et qui a offert tant d'alimens à l'histoire. Nous voudrions présenter notre hommage aux propylées, admirer les colonnes à demi renversées et les sublimes sculptures du Parthénon.

Cette noble curiosité fut un sentiment profond dans le cœur du célèbre Winckelmann et du savant et judicieux auteur d'Anacharsis. Les amis de Barthelemy l'ont souvent

entendu se plaindre de ce qu'il n'avait pas profité de son séjour en Italie, pour entreprendre le pélerinage de la Grèce. Que nous en connaîtrions bien mieux les richesses, si nous avions pu les voir par les yeux de ces deux respectables antiquaires! Quant à moi, admirateur comme eux des chefs-d'œuvre de l'antiquité, mais trop loin de leur vaste savoir, ce n'est pas de la Grèce proprement dite que je veux entretenir mes lecteurs; c'est d'un peuple qui, malgré son origine pélasgique et ses liaisons avec les Hellènes, était regardé comme barbare; c'est de l'ancienne et de la nouvelle Macédoine. Mais je suis d'autant plus encouragé à publier mes observations, que ces pays, rarement visités de nos jours, étaient mal connus dans les beaux temps mêmes de la Grèce. Deux rois de Macédoine ont rempli le monde de leur renommée: l'un n'a cessé, pendant tout son règne, d'étendre les limites de ses provinces; l'autre, après avoir subjugué l'Asie, soumis l'Égypte, et livré la Grèce elle-même à la domination de ses successeurs, a causé, par cette excessive ambition, l'anéantissement de sa dynastie.

Mais, indépendamment de cette célébrité, combien ce beau royaume ne mérite-t-il pas d'être connu, soit qu'on l'étudie tel qu'il est aujourd'hui dans son état politique, moral, industriel et commercial, soit qu'on y cherche les traces de son ancienne splendeur!

Le plus distingué de nos géographes du dernier siècle, Danville, a dit avec raison, au sujet de cet ancien royaume, qu'il était surprenant que nous fussions plus instruits sur la géographie de l'Inde et de la Chine, que sur celle des

contrées où régnèrent Philippe et Alexandre. Ce regret était tellement fondé que cet auteur, bien loin de pouvoir nous donner des éclaircissemens convenables sur un pays situé très-près de nous, a lui-même commis plus d'une méprise, et a égaré tous ceux qui, après lui, ont voulu s'occuper de la topographie de cette province ottomane. Faute de connaissances locales, le mont Pangée s'est trouvé dans nos cartes au nord de Philippi, tandis qu'il est au midi; le Strymon a pris le nom de *Pontus*, et la ville d'Amphipolis, qui se trouve placée sur une éminence, a été faussement partagée par un fleuve.

Parmi les anciens, Hérodote, ainsi que je le prouverai, a suivi, relativement à la topographie de la Macédoine, des mémoires quelquefois inexacts. Il vint à la vérité y séjourner à la fin de sa carrière; mais il ne se trouvait plus en mesure de corriger les erreurs où il était tombé dans le cours de son récit. Thucydide, plus à portée d'être instruit à cause de son exil dans l'île de Thasos voisine de la Thrace méridionale, n'a pas eu assez occasion de parler de ce pays; mais ce qu'il en dit est toujours d'une exactitude parfaite: de sorte qu'il faut lire souvent avec défiance le premier de ces auteurs, lorsqu'il s'agit de l'intérieur de ce royaume, et qu'on doit accorder une pleine confiance au second.

Plus j'ai parcouru la Macédoine, mieux je me suis convaincu de cette vérité.

Aux instructions que les auteurs anciens m'ont offertes, j'ai joint mes observations, fruit d'un séjour de plus de trente années. Mes fonctions de consul du Roi, m'ont

obligé de me transporter plusieurs fois dans l'intérieur du pays, et d'en fréquenter les chefs.

Pendant long-temps je n'avais pas eu la pensée de rassembler mes notes pour en composer une relation suivie : d'ailleurs la révolution qui, en 1793, m'a ravi ma place, a dû me faire perdre de vue une partie de mes premiers travaux. C'est seulement à l'époque de la restauration que, par l'effet de la justice et de la bienfaisance de Louis XVIII, j'ai pu revoir la Macédoine; mais je n'ai point laissé échapper cette occasion de visiter de nouveau quelques-unes des provinces que j'avais déjà explorées, et j'ai cru devoir essayer une description qui m'a toujours paru propre à inspirer un grand intérêt.

Dans ces nouvelles courses, je m'étais proposé de suivre la division du pays, établie par les Romains après la conquête. Chacune des quatre sections de l'administration romaine, devait m'occuper pendant une année; mais des circonstances inattendues et indépendantes de ma volonté, m'ayant fait quitter la Macédoine avant l'entière exécution de mon projet, j'ai borné mon travail aux seules provinces qu'il m'a été possible de revoir. Mon récit est un tableau de diverses courses particulières, plutôt qu'une description géographique méthodiquement suivie.

Après avoir traité de la Macédoine en général, et avoir fait connaître l'ancien et le nouvel état de Salonique en particulier, ma première course s'étendra jusque au-delà de la grande plaine située à l'ouest et au nord de cette ville, et où se trouvent Edesse et Pella, l'une et l'autre anciennes capitales de la Macédoine; la première, depuis

Caranus jusqu'à Amyntas III; la seconde, depuis ce dernier roi jusqu'aux princes de la dynastie qui régna sur les Macédoniens après la mort de Cassandre, fils d'Antipater.

Ma seconde course a pour objet la ville de Serrès, située au midi de la vallée que parcourt le Strymon. Le séjour que j'ai fait plusieurs fois dans cette ancienne ville, m'a mis à même de réformer diverses erreurs qui concernent ses environs, et de fixer l'attention sur ses antiquités, son gouvernement actuel, ses richesses territoriales, et son commerce.

Les ruines de Philippi, et le mont Pangée étaient trop à ma portée pour qu'en sortant de Serrès je n'entreprisse pas ce voyage. Les détails qu'il m'a fournis, sont, à ce qu'il me semble, d'un grand intérêt pour la géographie, et il m'est bien agréable de savoir que mes observations ont déjà acquis une grande confiance auprès d'un de nos plus habiles géographes (1). On sera peut-être surpris que je me sois souvent servi des noms anciens qui m'ont paru propres aux lieux par où je passais sans prouver d'abord la justesse de ces dénominations; mais je me flatte que mes observations finiront presque toujours par justifier l'emploi de ces noms primitifs.

Parmi mes découvertes dans la plaine de Philippi, celle de la source de l'Angitas, ruisseau connu par Hérodote, m'a paru une des plus utiles, en ce qu'elle sert à replacer le Strymon dans la vallée d'où une erreur notable l'avait

(1) M. Lapie, auteur de la belle carte en seize feuilles, qu'il vient de publier, de la Turquie d'Europe et d'Asie.

retiré. Cette dernière partie de mon ouvrage renferme de nouvelles explications des monnaies que l'on trouve fréquemment dans la Thrace macédonienne. La plupart ont été souvent regardées comme étrangères à ce pays peu connu ; je les lui ai restituées.

Ce n'est pas seulement la géographie et les antiquités que je me suis appliqué à faire connaître; mon attention s'est portée aussi sur les débris de ces nations étrangères qui, à diverses époques, ont possédé le territoire macédonien, et qui, tour-à-tour conquérantes et conquises, ont, malgré ces révolutions successives, conservé les traits antiques de leur nationalité : on les reconnaît principalement à des habitudes que le temps a consacrées, bien loin de les détruire.

Il me reste à faire mention des motifs qui m'ont déterminé à occuper mes lecteurs de mes découvertes numismatiques. J'ai voulu d'abord satisfaire un assez grand nombre de savans, curieux de trouver dans ma relation, des aperçus nouveaux sur les monnaies macédoniennes, et en outre inspirer, si je le puis, aux voyageurs qui se dirigent vers la Turquie, le goût d'une science qui doit leur plaire, si c'est en effet le sentiment des arts qui les conduit dans la patrie des Pyrgotèle et des Dioscoride.

Depuis plusieurs siècles l'Europe savante reconnaît que la science des médailles, principalement destinée à multiplier et à épurer les sources de l'histoire, contribue aussi à élever les idées des artistes, et qu'en reculant les limites du savoir, elle offre un noble délassement à l'esprit. Il n'est pas besoin de rappeler les noms des hommes qui se sont distingués de nos jours, dans cette science attrayante, et

les doctes écrits qu'ils ont produits. Le plus étendu et le plus complet de tous ces ouvrages est sans contredit le *Doctrina Nummorum veterum* d'Eckhel. Prononcer le titre de ce livre, c'est faire son éloge et celui de l'auteur; cependant il laisse encore à desirer : c'est ce que ce savant antiquaire n'a pu s'empêcher de reconnaître lui-même, en disant que le vaste sujet qu'il traitait exigeait de nouveaux efforts et de nouvelles découvertes.

Les sciences, comme les arts, sont les enfans des siècles; il ne faut donc pas s'étonner que l'interprétation des énigmes, si nombreuses sur les monumens de l'antiquité, ait encore tant à attendre de l'érudition et de la perspicacité des savans.

Il eût été à desirer, pour l'avancement de la science, que tous les voyageurs qui m'ont précédé dans l'Orient, avec l'intention d'agrandir le cercle de nos connaissances sur la géographie ancienne et sur les monumens de l'art, eussent admis l'étude des monnaies dans le plan de leur voyage; mais il est bien certain que le plus grand nombre l'a négligée : il en est résulté que des dépôts précieux, retirés du sein de la terre, après tant de siècles, ont souvent été anéantis par le creuset, dans des pays où l'acheteur se présente rarement. Il serait particulièrement bien utile que, dans cette recherche, le voyageur signalât les lieux où il aurait trouvé de ces médailles d'or et d'argent sans légendes, qu'on place ordinairement parmi les incertaines. On comprend assez combien des observations locales de ce genre donneraient de facilité pour se convaincre de l'origine de ces monnaies, dont la plupart sont primitives.

Par ces divers moyens, la science numismatique avancerait de plus en plus, et la géographie ancienne, comparée à la moderne, acquerrait plus de développement et plus d'exactitude.

La découverte des monnaies antiques, faite sur les lieux mêmes où elles se trouvent, est pour un voyageur aussi agréable qu'instructive.

Elle formerait sous ses yeux, par des accroissemens successifs, une galerie d'images de rois, de héros, de philosophes, de temples, de divinités. Il faudrait, dès le premier classement de ces richesses, séparer les monnaies que chaque station aurait procurées. Par cette précaution, on jugerait plus facilement de la position des anciennes villes, de leur richesse, de l'époque de leur décadence. Cet examen presque journalier abrégerait le voyage, et, à son retour dans sa patrie, l'amateur aurait déjà bien avancé les travaux qui peuvent rendre ses connaissances utiles au public.

Dans le nombre des découvertes de ce genre que mes voyages m'ont mis à portée de faire, on verra avec plaisir des monnaies primitives, sans lettres et sans légendes, dont les antiquaires, qui n'en connaissent pas la *provenance*, n'avaient jamais tiré aucun parti. La plupart de celles que je cite sont dues à des peuples qui habitaient autour du mont Pangée; elles sont sans légendes. Celles qui viennent de Térone et de Chalcis de Thrace, quoiqu'elles portent des lettres ou des légendes, seraient encore dans une classification ou fausse ou douteuse, si, par une suite de mes voyages, il ne m'eût pas été possible d'en découvrir l'origine.

Il en est de même des médailles de la ville de Pythopolis de Bithynie, quoiqu'elles soient très-communes : on les attribuerait vraisemblablement encore à Pilos de Messénie, comme les antiquaires l'ont fait pendant long-temps, si je ne les avais découvertes à plusieurs reprises aux environs de la ville de Brousse, l'ancienne Prusias, sous l'Olympe.

On n'aurait pas aisément distingué non plus les monnaies que la ville de Néopolis de Macédoine fit frapper à l'imitation de celles d'Athènes, si je n'eusse trouvé aux environs de Néopolis plusieurs de ces pièces attribuées faussement à l'Attique. Au moyen de cette distinction entre des monnaies qui se ressemblent, et qui cependant appartiennent à des pays différens, on pourra regarder avec plus de confiance les Athéniens comme fondateurs de la colonie de Néopolis, fait qui n'avait pas encore trouvé place dans l'histoire.

Je ne m'étendrai pas davantage, quant à present, sur ces découvertes numismatiques. C'est dans le cours de mon travail que le lecteur pourra reconnaître quelle attention j'ai apportée à l'examen des questions de tout genre qui m'ont paru neuves.

VOYAGE

DANS

LA MACÉDOINE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Macédoine en général, et de ses habitans anciens et modernes.

LA Macédoine, si glorieuse des souvenirs de Philippe et d'Alexandre, si malheureuse pendant la domination romaine, si humiliée sous les Bulgares, et enfin si avilie sous le fer ottoman, ne présente aujourd'hui que la désolation qu'entraînent le fanatisme, l'ignorance et le despotisme. Nous allons reconnaître l'effet de ces révolutions dans la diversité de religions, dans le caractère moral et même dans la physionomie des nations différentes que les guerres et la nécessité ont réunies au sein de cette contrée, sans pouvoir les amalgamer les unes avec les autres.

Si nous considérions dans son état primitif cet ancien royaume, nous verrions que Caranus, prince argien, issu d'Hercule, suivi de Doriens du Péloponèse, parvint à s'y établir 875 ans avant notre ère, et qu'il laissa à ses descendans les moyens d'agrandir ses états et de leur donner un grand éclat.

Si nous voulions remonter au-dessus de l'époque de cette conquête, nous trouverions la Macédoine déjà illustrée par les noms fameux des chefs de colonie qui l'avaient peuplée de Pélasges, et qui, pour la plupart, comme rois, n'y laissèrent aucune trace durable de leur domination.

Les anciens auteurs nous attestent ces émigrations pélasgiques. La poésie nous a conservé le nom de *Pélasgie* qu'avait pris une partie de l'Épire, de la Macédoine et de la Thrace (1), et la géographie nous a transmis le nom de *Pélagonie* que prirent pendant long-temps un canton et une ville de la Macédoine supérieure, et celui de *Paeonie,* qui s'étendit depuis les rives de l'Érigon, sans interruption, jusqu'à celles du Strymon dans presque toute son étendue.

Toutes ces dénominations nous rappellent nombre d'émigrations pélasgiques, et surtout celles de Paeon et d'Étolus, frères d'Epeus, roi de l'Elide. Le nom lui-même de Macédoine venait de Macednus, qui, étant sorti de la Thessalie, s'établit dans la Macédoine méridionale, à la tête d'une colonie de Doriens auxquels les historiens donnent le nom de Macednes. Mais la Macédoine est un royaume trop célèbre et dont les commencemens sont trop incertains pour qu'il soit convenable ni possible d'en redresser ici l'histoire : je me contenterai de rappeler quelles en étaient les limites géographiques à l'époque où Paul Émile, après avoir défait Persée, dernier roi de la dynastie d'Antigone, réduisit ce royaume en quatre départemens. Les historiens Romains conservèrent jusqu'à Constantin, les noms des anciennes divisions du royaume, telles qu'elles étaient lors de la conquête.

---

(1) Voyez l'Histoire des Colonies grecques, tome II, page 40.

A l'orient, la Macédoine embrassait tout le territoire qui, des bords du Strymon, s'étend jusqu'au Mestus, et qui, depuis Philippe second, avait reçu le nom de nouvelle Macédoine, *Macedonia adjecta*. Le Cercine, le Rhodope, l'Æmus méridional, le Pangée, qui s'isole et porte ses racines vers la mer, en s'éloignant de cette dernière montagne, sont les points les plus élevés et les plus remarquables de cette partie de la Macédoine *épictète*.

A l'occident, se trouvaient la Thessalie, le versant oriental du mont Olympe, la Piérie ancienne, et quelques départemens qui bordent l'Épire et l'Illyrie, et qui ont pour limites d'un côté le mont Scardus, et le Pinde de l'autre.

Au nord, étaient la Lyncestide, la Pæonie, entre les montagnes qui s'étendent depuis les monts Scardus et le Scomius (1). C'est entre cette dernière montagne et l'Orbelus que naissent d'un côté les sources de l'Axius, et de l'autre celles du Strymon dont une branche vient du mont Rhodope.

Au sud, le golfe Thermaïque, celui de Cassandre, celui de l'Athos, la mer Strymonique, et la mer Piérique, séparée des autres golfes par le cap méridional du Pangée, bordaient tout le territoire macédonien.

De toutes les villes qui florissaient encore sous l'empire romain dans ce royaume, il n'en subsiste plus que cinq, et elles se dépeuplent tous les jours : ce sont Édesse, anciennement Égès, et aujourd'hui *Vodina ;* Bérée, qui a pris le nom de *Caraveria*, située au sud du mont Bernicus, qui se prolonge par diverses chaînes jusqu'au mont Bora ; Sirris, appelée maintenant *Serrès ;* Thessalonique, dont le nom a peu changé ; et Cavala, près de

---

(1) Dans sa carte de la Macédoine, Cellarius, sans doute par erreur, a donné le nom d'*Æmus* au mont Scomius, dont il ne fait aucune mention.

Thasos, que je prouverai avoir été autrefois nommée *Galepsus*. Toutes les autres villes anciennes, et celles notamment qu'habitaient les colonies romaines, plus en butte aux attaques des Bulgares, ont été renversées de fond en comble.

Mais la Macédoine renferme d'autres ruines non moins dignes d'intérêt que celles des temples et des villes. Ce sont les restes des anciens peuples grecs, romains, illyriens, groupés sur ce même territoire, et qui font encore des efforts, ainsi que je l'ai dit, pour ne pas se confondre les uns avec les autres. A ces souches antiques se joignent les Bulgares, reste des derniers conquérans qui s'emparèrent de la plus grande partie du pays sous les empereurs grecs; des Turcs, qui le tiennent en servitude; des Yurucs ottomans, que la conquête y a répandus; des Albanais amalgamés avec d'anciens Épirotes et avec des Illyriens; des Valaques, anciens colons romains sortis de la Macédoine, et qui, refoulés dans les montagnes les plus voisines, y rentrent en assez grand nombre, lorsque les vexations d'un côté et le commerce de l'autre les y attirent; des Juifs, la plupart réfugiés d'Espagne, et qui parlent tous la langue espagnole; des apostats enfin de ces diverses nations, conservant toujours quelques restes de leurs anciennes croyances. Tous ces peuples, rapprochés sur le même sol, et cependant séparés par leurs langues, leurs habitudes et leur religion, rappellent sans cesse le souvenir des révolutions anciennes, et semblent en présager de nouvelles.

Bien différentes des nations que de semblables révolutions ont réunies dans d'autres pays, et que la religion et les lois ont entièrement amalgamées entre elles, celles-ci demeureront séparées long-temps encore. Des barrières insurmontables en empêchent la réunion. Cette division provient, comme il est facile de le reconnaître, de la servitude et de l'ignorance où elles sont plongées, et de la stupidité du gouvernement fanatique qui les méprise.

Les Grecs, anciens Pélasges, et les Bulgares venus de la Tartarie par la Thrace, forment la majeure partie de cette population hétérogène. Les Grecs occupent des bois et des montagnes qui les ont garantis de l'invasion des Bulgares lors de la conquête; et ceux-ci continuent à habiter, soit dans d'autres montagnes, soit dans des plaines où ils s'étaient établis comme conquérans, et où les Turcs, conquérans à leur tour, les ont maintenus, à cause de la profession de cultivateurs qu'ils exercent presque tous.

Dans les villes, les Grecs et les Bulgares sont plus confondus, soit par le costume, soit par le langage et la religion ; mais malgré ces moyens de rapprochement, il est rare qu'ils se lient entre eux par des sociétés de commerce ou par des mariages. Dans les campagnes, ils vivent entièrement isolés les uns des autres; c'est là aussi que le costume des Bulgares diffère le plus de celui des Grecs. Le Bulgare, comme s'il était encore fier de sa conquête, conduit sa charrue, vêtu d'une chemise, d'un gilet et d'une grande culotte, ornés de broderies en laine de diverses couleurs. Ce vêtement, toujours très-propre, a de l'éclat et une sorte d'élégance, surtout en été; alors la broderie se relève sur des toiles de coton très-blanches, tissues par les femmes de chaque maison. Le Grec, réduit généralement à des terres plus pauvres, porte des vêtemens moins amples, moins propres, et presque toujours sans ornemens. Ni l'un ni l'autre, même dans les villes, ne chaussent de souliers ni de bottes, soit jaunes, soit rouges ; ils sont réduits à la peau noire : les couleurs éclatantes sont réservées au Turc vainqueur.

Dans les deux Mœsies et dans la Thrace, les Bulgares et les Grecs paraissent s'être plus rapprochés. Le bulgare est la langue commune; tous les habitans la parlent en naissant. Cependant les Grecs conservent leur langue propre dans plusieurs villes de la

Thrace, comme Philippopolis et Selimna (1). Les deux peuples habitent différens villages; et dans les villes, les Grecs n'ont pas cessé de donner le nom de barbare à la race étrangère qui les a assujettis.

Les Valaques sont en très-grand nombre dans la Macédoine; ils sont soumis, ainsi que les Grecs et les Bulgares, à la hiérarchie patriarchale de Constantinople. Cette population est purement romaine; elle provient de la destruction des villes auxquelles divers empereurs avaient donné le nom de colonies, en y établissant des légions qui jouissaient des lois civiles romaines. Ces villes prenaient le titre de colonies, et plus rarement celui de municipes: elles avaient le droit de battre de la monnaie de bronze, en y gravant le nom du prince régnant; quelquefois aussi elles y faisaient mention de leurs magistrats. Ces colonies sont connues par l'histoire, ainsi que par les monnaies. On en comptait cinq dans la Macédoine, qui sont Dium, Cassandre, Pella, Philippi et Stobi; cette dernière était Municipe. Thessalonique est aussi au nombre des colonies romaines. On voit par les monnaies que cette ville ne commença à prendre le titre de *colonie* que sous le règne de Trajan-Dèce. A l'exception de celle-là, toutes ces villes sont aujourd'hui, ainsi que je l'ai dit, entièrement détruites, et tout-à-fait abandonnées. Il paraît que, pendant les secousses politiques du XIe siècle, les habitans, forcés de fuir le sol dont ils avaient joui si long-temps, et très-jaloux de leur indépendance, se réunirent dans les montagnes qui séparent l'Épire de la Macédoine et de la Thessalie. Jusqu'à cette époque, ils n'avaient point eu de motif de s'exiler de leur patrie.

Le souvenir de leur ancienne liberté détermina leur émigra-

---

(1) Ville de Thrace, où se tient la plus grande et peut-être la plus ancienne foire de la Turquie.

tion, qui fut générale parmi les descendans de ces vieux soldats romains. Les montagnes de l'Épire et de l'Illyrie macédonienne devinrent leur refuge. Ils s'arrêtèrent principalement dans le Pinde, qui était plus à leur portée; c'est là qu'on les retrouve encore en plus grand nombre; leur langue empêche de les méconnaître; ils parlent toujours latin, et si on leur demande, de quelle nation êtes-vous? ils répondent avec fierté *Rouman.*

Parmi les villes qu'ils habitèrent dans l'Illyrie macédonienne, se trouve *Voscopolis*, dont les belles eaux et les pâturages les attirèrent. Leur nouvelle position les rendit pasteurs. Ils surent se faire aimer et respecter de leurs voisins. De nos jours, la ville de Voscopolis s'était enrichie par son commerce, avec l'Allemagne. Les habitans y avaient bâti de très-belles maisons; mais un pacha d'Albanie, qu'on m'a dit père d'Ali, pacha de Janina, ayant attaqué et pillé cette ville, les marchands se sont dispersés : ils sont maintenant répandus dans le Banat, dans la Hongrie, dans diverses villes de le Macédoine, et surtout à Serrès, où Ismail Bey les a bien accueillis. Il n'y a aujourd'hui à Voscopolis que des ruines et des cabanes où habitent les restes, tous pauvres, de la même nation.

M. Pouqueville, dans sa description de la Thessalie, de l'Épire et de l'Illyrie, a donné des détails intéressans sur ces Valaques, mais il n'a rien dit de leur origine. Nous savons, par les monnaies, autant que par l'histoire, quelles étaient les villes occupées par des colonies romaines dans la Macédoine, et lorsqu'aujourd'hui nous en retrouvons les débris dans les pays environnans, nous ne pouvons pas douter du lieu d'où ces populations sont sorties.

Les Valaques de la Macédoine diffèrent beaucoup de ceux qui habitent les bords du Danube, quoiqu'ils parlent les uns et les autres un latin très-corrompu. Ceux de Macédoine ont

conservé non-seulement leur caractère national, ainsi que le nom de Romains, mais encore la fierté et le courage de leurs ancêtres. On les place toujours à la tête des caravanes qui se transportent dans les foires de la Romélie, lorsqu'il s'agit de quelque passage suspect. Ils portent tous dans ces marches le même costume, les mêmes armes, et un bonnet couvert de laine noire fort élevé, qui leur donne une attitude très-martiale (1).

On voit des Valaques non-seulement dans la Valachie, la Moldavie et la Macédoine, mais jusqu'aux environs d'Argos, où ils exercent généralement la profession de marchands et de bergers. Je puis parler de ces derniers avec une pleine connaissance.

Un jour que je me trouvais au marché d'Argos, on me fit remarquer un grand nombre d'hommes et de femmes dont l'habillement était différent de celui des Grecs; on m'assura qu'ils habitaient sur des montagnes voisines, qu'ils étaient presque tous pasteurs, qu'ils parlaient à-peu-près le langage des Valaques de la Macédoine et en même temps la langue grecque. Je jugeai facilement que c'étaient d'anciens Romains, tels que ceux de la Macédoine et des descendans des anciens colons qu'Auguste avait établis à Corinthe et à Patras. Ils auront apparemment éprouvé le même sort et les mêmes affections que ceux de la Macédoine. Chassés de leurs propriétés dans des révolutions dont les époques nous sont inconnues, ils auront cherché un refuge dans les montagnes d'Argos, où ils pouvaient le mieux se nourrir et se défendre.

Les Albanais chrétiens fréquentent aussi la Macédoine; ils y exercent diverses professions, et fraternisent avec les Albanais

---

(1) Cet équipement est le même que portent les *Délis* ou fous qui se mettent à la solde des pachas, pour le service militaire.

musulmans, soit qu'ils se dévouent à l'état militaire, soit qu'ils se livrent à tout autre emploi. Ils se mêlent avec ces derniers quand ils descendent de leurs montagnes pour venir travailler dans la plaine. L'Albanais turc paraît se ressouvenir qu'il a été chrétien. Le goût pour le séjour des montagnes est naturel aux uns et aux autres. Si quelques-uns se fixent dans la plaine, c'est à mesure que la population turque de la Macédoine diminue, et qu'il y a des emplois à remplir. On observe que dans l'Albanie les femmes sont plus fécondes que dans le plat pays, et beaucoup plus sages. L'Albanais est essentiellement berger, soldat et baigneur. Son costume le fait aisément distinguer des autres nations. Les soldats pauvres et les ouvriers sont tous habillés d'une étoffe grossière de laine, sans teinture, filée et tissue dans le pays par les femmes de chaque famille.

Comme pasteurs, les Albanais sont ou propriétaires ou valets: comme soldats, ils paraissent, ainsi que les Suisses, nés pour la guerre, qui ne peut cependant en occuper qu'une partie. Personne du reste ne leur envie le service qu'ils font dans les bains publics; ils y perdent leur santé, par des transpirations trop fréquentes, qui les énervent de bonne heure.

Il y a beaucoup de Juifs dans la Macédoine; le plus grand nombre réside à Salonique, où l'on en compte près de vingt mille. Ils s'y maintiennent par toutes sortes de commerces, et ils sont surtout très-utiles pour les petits approvisionnemens journaliers. Leur coiffure suffit pour les faire reconnaître. La Turquie maritime est devenue l'asile de beaucoup de Juifs réfugiés d'Espagne. Chaque synagogue, seulement à Salonique, porte le nom de la province d'où sont originaires les familles qui la composent.

Il se trouve dans la même ville un grand nombre d'autres Juifs qui se sont faits Turcs en apparence, mais qui, dit-on,

pratiquent toujours la religion de Moïse. C'est pourquoi on leur a donné le nom de *Dunmé* ou de *faux apostats*. Cette secte s'est formée, il y a plus de cent ans, pendant une dispute de religion qui éclata entre le grand rabbin de Salonique et celui de Constantinople. Ces *Dunmés*, qui sont au nombre de cinq cents familles environ, ne s'allient jamais avec les vrais Musulmans, quelque soin qu'on ait pris pour les y obliger; et quoiqu'ils fréquentent les mosquées, l'opinion générale à Salonique est qu'ils sont toujours Juifs, et qu'ils n'ont pris le parti de se faire Turcs que pour persister plus tranquillement dans le schisme qui les a séparés des autres Israélites.

Je n'ai pas encore nommé tous les peuples qui habitent la Macédoine : il n'est peut-être pas une contrée dans le monde où soient rassemblées tant de nations différentes, et la plupart ennemies entre elles. On y voit des *Tchinganis*, ou Bohémiens, en grand nombre; ils campent pendant l'été sous des tentes; ils sont errans, travaillent le fer, et cultivent la danse et la musique : ils sont tellement aptes à jouer des instrumens guerriers, qu'on ne voit point d'autres musiciens dans les armées de Sa Hautesse: on les retrouve dans les fêtes ; ce sont eux qui dirigent les danses pendant ces réjouissances : dans tous les corps militaires, ils font entendre un air guerrier qui encourage le soldat, et qu'on nomme *yuruch* ou *pas de charge*. Toujours pauvres, toujours mendians, ils ne possèdent aucun immeuble, aucune espèce de biens : on ne peut s'approcher de leurs campemens sans être entouré de femmes dégoûtantes et d'enfans nus qui demandent l'aumône.

Pendant l'hiver, ils rentrent dans les villages, et ils y habitent les plus mauvais quartiers. Cette malheureuse nation nous offre un déplorable exemple de l'abrutissement où peut tomber l'homme faute de culture. Telle est l'abjection où cette

race de Bohémiens est réduite en Turquie, que, bien qu'elle affecte l'islamisme, on lui interdit même l'entrée des mosquées, et qu'elle est soumise à une capitation plus forte que celle des rayas. Quant aux mœurs des femmes, j'aurai occasion d'en parler dans un autre chapitre.

Quoique la religion de Mahomet ait exercé son influence sur les divers peuples soumis à la domination des Turcs, en les portant à embrasser l'islamisme, le voyageur distingue souvent encore les nouveaux prosélytes, tels que les Bohémiens, les Albanais, les Illyriens, les Bosniens, d'avec les vrais croyans qui les dominent. Un Albanais, un Bosnien, un Juif, devenus Turcs, sont toujours de mauvais Turcs.

« Dans la Bosnie, dit M. Chaumette des Fossés, voyageur » éclairé, avec la pratique de quelque tradition de catholicisme, » les Musulmans conservent pour ce culte une sorte de penchant » dont ils donnent des preuves fréquentes. Il arrive souvent que » les Turcs font dire plusieurs messes devant les images de la » Sainte Vierge, quand ils sont attaqués d'une maladie grave; » et si le mal augmente, ils font venir un prêtre catholique, qui » leur administre le baptême et l'extrême-onction, avec d'autant » plus de complaisance, que ces services sont ordinairement bien » payés (1). »

Parmi les nations que le sort a jetées dans la Macédoine, et dont un grand nombre d'individus se sont faits Turcs, on remarque une peuplade entièrement bulgare, qui habite l'Ématie supérieure, située au couchant de l'Axius, aux environs des ruines de Stobi (2). Cette contrée est peuplée de Turcs qui parlent

---

(1) M. Chaumette des Fossés, Voyage en Bosnie, p. 74.

(2) Capitale de la quatrième division de la Macédoine, d'après le réglement de Paul Émile, et qui prenait le titre de municipe.

tous entre eux la langue bulgare. On ne peut douter que cette peuplade ne soit d'origine scythe : son isolement dans cette partie de la Macédoine, ci-devant Bulgarie, fait assez connaître qu'elle est de la race des autres Bulgares, dont elle est environnée. Quelque cause extraordinaire aura déterminé les habitans à se jeter daus l'islamisme.

A côté de ces nations étrangères, successivement introduites dans les belles provinces de la Macédoine, habite sur l'Hémus méridional une autre nation à demi-sauvage, issue incontestablement d'anciens Grecs. Terreur de ses voisins, jamais soumise, jamais vaincue, pour me servir des expressions d'Hérodote (1), et qui jusqu'à présent, a échappé à l'observation. Il importe de la faire connaître.

Je me flatte qu'on ne lira pas sans intérêt les particularités que j'ai eu occasion d'apprendre sur les habitudes de ce peuple, qui, semblable à un de ces monumens dont la solidité brave les efforts des siècles, conserve depuis des milliers d'années, avec son indépendance, des restes de sa religion primitive, quoique ses mœurs soit excessivement dégradées.

C'est dans le douzième chapitre de cette relation qu'on trouvera les détails que j'ai pu me procurer au sujet de ces peuples, qu'on peut d'avance regarder comme d'anciens Pélasges, échappés, graces à leurs montagnes, aux révolutions qui se sont succédé autour d'eux, je pourrais dire sous leurs yeux.

---

(1) Herodot., lib. VII, cap. CXI.

Fauvel

Frédéric Serrieu del.

Vue de la ville de Salonique.

CHAPITRE II.

Salonique : ses anciens monumens, ceux du moyen âge, son commerce, ses manufactures, son gouvernement actuel, ses environs. Emplacement du mont DISORON, nommé aujourd'hui CORTHIAT, et du mont CISSUS, nommé mont SALOMON.

LA ville de Salonique s'appela Thermès dans les premiers temps de sa fondation, à cause des eaux thermales qui naissent dans ses environs, à l'orient et au midi; de là le nom de *Thermaïque,* que le golfe au fond duquel était située la ville porta long-temps encore après qu'elle eut changé de dénomination. Un grand nombre d'historiens et de géographes ont parlé de ce changement de nom. Ce qu'il importe le plus de savoir, c'est que dans sa naissance Thermès ne fut qu'un petit bourg (1).

On croit dans le pays que la ville d'Anthémonte était alors capitale de la Mygdonie, qui s'étendait au couchant jusqu'aux rives de l'Axius, et au nord vers le pays limitrophe de la Crestonie, où était peut-être Phisca.

Ce fut Cassandre, fils d'Antipater, qui fit changer le nom de *Thermès* en celui de *Thessalonique,* que portait sa femme, fille de Philippe et d'Olympias. Cette princesse avait été ainsi nommée par son père, parce que celui-ci, ayant vaincu les Thessaliens le jour qu'il apprit la naissance de cette fille, voulut lui donner

---

(1) Tzetzès, Chiliad. x, cap. 36, pag. 427.

un nom qui rappelât le souvenir de cette victoire. *Thessalonikè* signifie *victoire remportée sur les Thessaliens* (1). Dans le cours des siècles, la syllabe *thè* a été supprimée, et la langue corrompue n'a conservé que le nom de Salonique.

De toutes les villes de la Macédoine nommées au chapitre précédent, Thessalonique est la seule qui ait conservé une véritable importance; elle renferme encore des monumens où nous voyons la preuve de sa richesse à des âges très-différens. Cette ville, depuis des temps très-reculés, n'a cessé d'être le dépôt des productions territoriales de tous les pays environnans, destinées au commerce étranger.

Tant d'avantages l'ont préservée de la commune destruction, dans un pays qui, depuis la mort d'Alexandre, a été constamment en proie aux fléaux les plus destructeurs, la guerre, la peste, le despotisme et l'ignorance.

Amphipolis, qui s'était élevée au même rang, déchut rapidement sous les empereurs Grecs, par la raison qu'elle se trouvait plus exposée aux incursions des barbares de la Thrace, et aux invasions des rois bulgares. Thessalonique, au contraire, mieux défendue, parce qu'elle était un des boulevarts de l'empire, conserva sa splendeur au milieu des désordres du moyen âge. On ignore l'époque où elle était tombée au pouvoir des anciens rois de Macédoine; mais comme elle appartenait par sa position à la Chalcidique et à la Mygdonie, on peut croire que ce ne fut pas dans les premiers âges de leur dynastie que les descendans de Caranus s'en emparèrent en prenant Anthémonte, dont j'ai déjà dit que Thermès, petit bourg, n'était qu'une dépendance : ce qui

---

(1) Étienne de Bysance veut que ce soit Philippe lui-même qui ait donné ce nom à la ville.

est plus certain, c'est que sous le règne de Philippe, père d'Alexandre, Thermès était déjà l'un des dépôts de la marine militaire de ce prince.

Salonique ne renferme aucun monument qui paraisse avoir été l'ouvrage des rois de cette famille, ni même de la dynastie d'Antigone, père de Démétrius-Poliorcète. Tous ceux qui subsistent, appartiennent au temps de la domination romaine ; ils sont en assez grand nombre. Je vais en décrire les principaux, et faire en sorte de les expliquer.

La ville est coupée de l'est à l'ouest, ainsi que beaucoup d'autres villes anciennes, par une longue rue qui était la continuation de la voie Egnatienne, *via Egnatia* (1). Cette voie pénétrait dans la ville du côté du couchant, par l'entrée que l'on nommait la porte de Rome, et elle en sortait du côté de l'est, en se dirigeant vers la Thrace par la frontière nord de la Chalcidique, qui en faisait anciennement partie.

Si l'on arrive dans la ville du côté de l'Italie, on passe par une espèce de bastion, crénelé et fermé, qui conduit à la porte principale. En face de cette double entrée se présente une troisième porte qui se joint par les deux côtés aux maisons latérales.

Le voyageur, qui n'a d'abord aperçu dans ce monument qu'une porte gênée par des bâtisses étrangères, reconnaît bientôt avec étonnement qu'il se trouve devant un arc de triomphe antique de la plus grande beauté. La face qui se découvre la première, est la plus intéressante et en même temps la plus propre à faire reconnaître l'époque à laquelle cet édifice appartient. Contre

---

(1) La voie Egnatia commençait à la ville d'Apollonie en Illyrie, traversait l'Épire et la Macédoine, et se prolongeait jusqu'aux frontières de la Thrace. Strab. l. VII, p. 322.

la façade sont élevés de petits tréteaux qui servent pour la station des gardes de la ville et des préposés de la douane. Ces agens adossent à ce mur antique les coussins sur lesquels ils s'appuient. Plus curieux de la blancheur de la chaux que de la beauté de l'art, chaque fois que leurs escouades se renouvellent, ils font passer un blanchîment sur le marbre ; de sorte que, par un effet de la succession des couches, il faut aujourd'hui s'approcher de très-près pour juger du mérite des sculptures.

Elles sont toutes historiques : le même sujet est répété à la gauche de la façade tel qu'il est à la droite. C'est de chaque côté un consul romain, vêtu de la toge. Les têtes ont été totalement dégradées par des coups qu'on leur a portés avec l'intention de les détruire. Ces deux figures, de la hauteur d'un pied, sont debout, chacune devant un cheval sculpté avec beaucoup d'art; deux enfans tiennent la bride des deux chevaux.

Cet arc de triomphe n'a qu'une seule arche; les proportions en sont grandes et nobles; une corniche termine les deux pilastres à la naissance du grand arc. Dans l'entablement supérieur, la frise est ornée de guirlandes. Le spectateur apprécie difficilement la majesté et l'élégance de cet édifice, à cause des vieilles maisons qui y sont adossées et de l'élévation du terrain qui en cache presque un tiers. (Voyez la planche I.)

Une inscription très-bien conservée est placée sous la voûte, à la droite et dans la direction de la sculpture : on la lit avec facilité, à cause de l'encombrement qui la rapproche de l'œil (1); la voici fidèlement copiée.

---

(1) Le terrain s'est exhaussé au-dessous de ce monument, comme dans toutes les parties basses des anciennes villes.



Cassas Pinx.t ‘Lith de Langlumé F. Sorrieu del.

Arc de triomphe d'Auguste et de M. Antoine.

INSCRIPTION.

ΠΟΛΕΙΤΑΡΧΟVΝΤΩΝ.ΣΩΣΙΠΑΤΡΟV.ΤΟVΚΛ-
ΠΑΤΡΑΣΚΑΙΛΟVΚΙΟV.ΠΟΝΤΙΟVΣΕΚΟVΝΔΟ-
VΙΟΥΑΥΛΟVΆΟVΙΟVΣΑΒΕΙΝΟΥΔΗΜΗΤΡΟVΤ-
ΦΑΥΣΤΟΥ.ΔΗΜΗΤΡΙΟV.ΤΟΥΝΕΙΚΟΠΟΛΕΟΣΖΟ-
ΤΟΥΠΑΡΜΕΝΙΟΝΟΣΤΟΥΚΑΙΜΕΝΙΣΚΟΥΓΑΙΟΥΑΓΙΛΛΗΙΟ-
ΠΟΤΙΤΟΥΤΑΜΙΟΥΤΗΣΠΟΛΕΟΣΤΑΥΡΟΥΤΟΥΑΜΜΙΑΣ
ΤΟΥΚΑΙΡΗΓΛΟΥΓΥΜΝΑΣΙΛΡΧΟΥΝΤΟΣΤΑΥΡΟΥΤΟΥΤΑΥΡΟΥ
ΤΟΥΚΑΙΡΗΓΛΟΥ.

On voit que cette inscription ne renferme que des noms, et n'explique ni l'époque ni le motif de la construction du monument; mais la représentation des deux consuls et le bon goût des ornemens m'ont paru suffisans pour mettre en évidence l'un et l'autre.

La Macédoine étant devenue le théâtre d'une des batailles les plus importantes dont l'histoire nous ait transmis le souvenir, à cause de l'influence qu'elle exerça sur le sort de Rome, on ne peut douter que les Macédoniens, dans l'état de servitude où ils se trouvaient, n'aient célébré un événement si mémorable par de vives démonstrations de joie, et que les vainqueurs n'aient reçu dans la ville de Thessalonique des témoignages de la satisfaction publique. Nous devons croire aussi que les consuls firent un assez long séjour dans cette ville pour donner du repos à leurs troupes et pour y régler leurs propres affaires et celles du pays. On ne peut douter non plus que le temps de ce séjour n'ait été marqué par des fêtes de tous genres, et par des monumens.

L'arc de triomphe que nous examinons, appartient évidemment au premier temps de l'empire, et on ne saurait le rapporter à aucun événement de l'histoire romaine auquel il

puisse mieux s'approprier, qu'à la bataille de Philippi. Nous devons en inférer qu'Octave et Antoine, en agréant le triomphe de l'ovation, qu'ils étaient maîtres d'ordonner, se passèrent de l'approbation du sénat, et que cette cérémonie eut lieu à Salonique. Ils savaient que dans les guerres civiles, temps de deuil pour les Romains, tout triomphe était interdit : mais, devenus les arbitres de Rome et du monde, ils souffrirent que les Thessaloniciens leur fissent une réception triomphale, d'autant plus propre à les flatter qu'elle était irrégulière. De leur côté, les magistrats grecs, qui souhaitaient de s'attirer des bienfaits, par cette démonstration solennelle de leur dévoûment, n'en laissèrent pas échapper l'occasion.

Cette solennité nous est attestée par les médailles extraordinairement frappées auxquelles elle donna lieu.

On en voit une qui porte d'un côté la tête d'Octavie avec la légende ΘЄCCAΛONIKЄΩN ЄΛЄVΘЄPIAC, et au revers MANT AVT Γ KAI AVT. (Pl. II, n.° 1.)

Une seconde, avec la légende AΓONOΘЄΣIA, présente la même tête d'Octavie, et au revers une couronne de lauriers au milieu de laquelle sont les mots abrégés ANT.KAI. (N.° 2.)

L'image de la tête d'Octavie, femme d'Antoine et sœur d'Octave, les flattait également l'un et l'autre.

Ces deux médailles prouvent que les deux consuls, satisfaits de la réception que leur avaient faite les habitans de Thessalonique, leur accordèrent la liberté ЄΛЄVΘЄPIA, dont jouissaient déjà plusieurs villes d'Asie.

Il doit paraître, d'après ces médailles, qu'Octave et Antoine vinrent à Thessalonique après la victoire de Philippi, ainsi que nous le dit Denys d'Halicarnasse; qu'ils y furent reconnus comme autocrates, et par conséquent comme vainqueurs; qu'il fut célébré des jeux en réjouissance de leur victoire; et enfin



Pl. IV. p. 29



Fauvel pinx.t Lith. de Langlumé F. Sorrieu del.

Arc de triomphe de Constantin le grand

qu'ils récompensèrent la ville de son zèle, en la déclarant libre. Delà sans doute, le lecteur conclura que l'arc de triomphe dont il s'agit, convenable au temps d'Octave et d'Antoine par le style, se rapporte aux événemens que ces diverses monnaies indiquent.

Il n'est même pas impossible que, dans une ville opulente, où les arts florissaient et où les artistes étaient en grand nombre, les habitans, empressés de se rendre agréables aux vainqueurs, aient employé entre l'époque de la bataille et l'entrée des consuls dans la ville, un assez grand nombre de coopérateurs pour que l'ouvrage ait été terminé pendant ce court intervalle. Cette supposition est d'autant plus admissible, que les consuls furent occupés pendant plus de deux mois à parcourir la Macédoine, séjournant tantôt à Amphipolis, tantôt à Serrès ou dans d'autres villes.

Si l'on considère d'un autre côté que la sculpture était peu considérable, et que les artistes purent aisément se diviser le travail, on sera peut-être moins surpris que les Thessaloniciens aient fait exécuter en aussi peu de temps un si grand ouvrage.

La rue où se trouve cet édifice, que je nommerai *Via triumphalis,* contient un autre arc de triomphe d'une dimension plus étendue, et composé de trois arches. (Pl. IV.) Les ornemens sont d'une bonne exécution, et les bas-reliefs d'un très-mauvais style. Pockoke le croit de l'âge des Antonins. Il paraît que ce voyageur avait peu l'habitude de juger des arts et en connaissait peu les révolutions. L'arc principal, le seul qui subsiste, occupe toute la largeur de la rue : les deux arcs latéraux sont détruits; il en reste seulement des vestiges dans l'intérieur d'une des maisons voisines. La voûte est en brique et paraît avoir été revêtue de marbre. Elle a près de quarante pieds de haut à compter du niveau actuel du terrain, ce qui doit représenter environ soixante

pieds en partant du niveau ancien. La largeur est de trente pieds. Les sculptures qui ornaient la partie du midi de la façade orientale se voient dans une maison où cette façade est enclavée. On peut voir à la planche IV le dessin de ce monument tel qu'il paraît dans la rue.

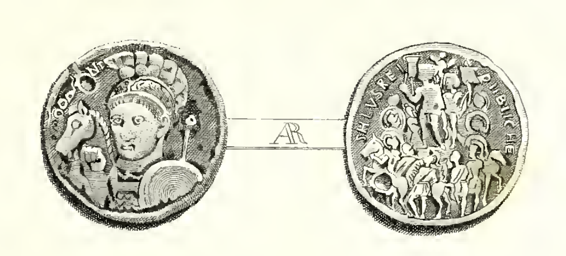
L'ensemble annonce l'époque de sa constructiou, et la place qu'il occupe à peu de distance de la porte de la Chalcidique, nous fait connaître que le triomphateur arriva des pays situés à l'orient de la Thrace. Cette position semble par conséquent indiquer un conquérant qui avait fait la guerre du côté du Danube.

On pourrait supposer que ce héros est l'empereur Philippe, vainqueur des Carpéens, qui, sous son règne, menacèrent la Macédoine, et qu'il vainquit. Cette victoire aurait pu suffire pour porter les habitans de Thessalonique à donner à ce prince un témoignage éclatant de leur reconnaissance; mais j'ai plus d'un motif de croire que ce monument fut consacré à Constantin. En effet, Zosime nous apprend qu'après que cet empereur eut vaincu les Sarmates, il vint à Thessalonique, qu'il y séjourna quelque temps, et qu'il y fit construire un port. On voit encore des traces de ce travail du côté de l'ouest, hors de la ville. Ce creusement a été comblé, et les tanneurs, corporation d'ouvriers très-considérable à Salonique, y ont établi leurs manufactures. La tradition rappelle l'existence de ce port, et des anneaux de fer, attachés encore aux murs de la ville, en sont aussi un témoignage.

Il est donc probable que Constantin reçut à Salonique les honneurs du triomphe. Outre les circonstances que je viens de citer, les sculptures du monument présentent des marches de guerre où figurent plusieurs chameaux. Or ces animaux pouvaient plus aisément se trouver dans l'armée de Constantin que dans celle de Philippe, attendu que le premier avait réuni à ses

troupes des corps venus de l'Orient, tandis que Philippe, arrivant à la hâte de Rome, n'avait rassemblé que ses propres légions et les auxiliaires trouvés dans les lieux de son passage.

Mais, de plus, une monnaie unique jusqu'à présent, que j'ai découverte à Salonique même, et qui se trouve dans le cabinet impérial de Vienne, offre un solide appui à mon opinion. J'en donne ici une gravure : elle est d'argent et d'un grand module, forme très-rare sous le règne de Constantin.



Cette forme, presque insolite sous ce règne, annonce un événement avantageux au peuple, et par conséquent une pièce de circonstance. Le lieu où cette médaille a été trouvée et les types qu'elle porte doivent la faire regarder comme telle.

Sur la partie antérieure, l'empereur est représenté en buste et casqué ; il tient de la main droite son sceptre et son bouclier, et de la gauche la bride de son cheval, dont on voit la tête à côté de lui. Son costume militaire et la bride qu'il tient en main me paraissent prouver qu'il entra dans la ville à pied, au milieu de ses soldats, tenant lui-même son cheval par la bride.

Le revers offre une allocution, sorte d'acte que long-temps avant cet empereur on avait cessé de représenter sur les médailles. Ce type ne se retrouve sur aucune monnaie postérieure. Quatre cavaliers et quelques fantassins écoutent l'empereur qui

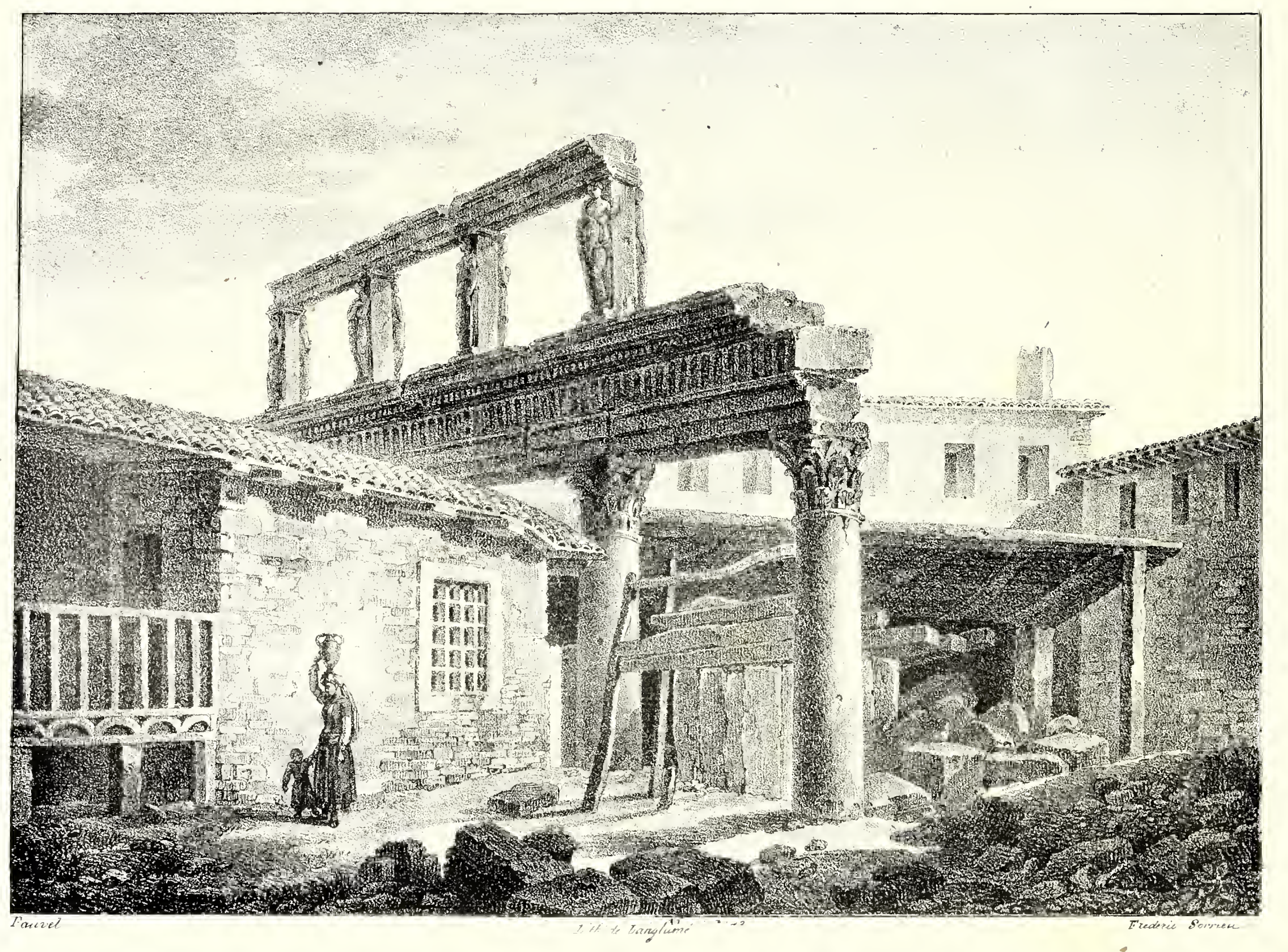
les harangue, élevé sur une estrade. Une petite victoire, posée derrière sa tête, paraît lui promettre d'heureux succès. A ses côtés, deux guerriers tiennent chacun un des drapeaux auxquels on donnait le nom de *labarum*, et où Constantin, peu de temps après sa victoire sur les Sarmates, fit inscrire, comme on le sait, le monogramme du Christ.

La légende de ce revers, SALVS REIPVBLICAE, fait sentir l'importance que les Macédoniens attachaient à cette victoire : les Gaulois et les Goths avaient laissé dans la Macédoine de cruels souvenirs qui ne s'effaçaient point.

Les habitans n'étaient plus assez forts pour repousser de nouvelles invasions; il est donc bien certain que la légende s'adresse à l'armée comme à l'empereur, et qu'elle exprime la reconnaissance des peuples envers leurs libérateurs. Une particularité appuie mon explication; c'est que l'allocution représentée sur la médaille est reproduite avec des accessoires plus riches, sur la partie orientale de la base de l'arc de triomphe.

Ce qui est encore très-remarquable, c'est que le dessin des figures de la médaille s'accorde parfaitement avec le style des six bas-reliefs qui ornent ce monument. L'opinion publique me paraît avoir confirmé la dénomination d'arc de Constantin que je lui ai donnée. (Planche III.)

Au centre de la rue triomphale, on voit encore debout, et sur une même ligne, cinq colonnes d'ordre corinthien, en marbre blanc, veiné de bleu; elles figurent sur deux faces, et portent un entablement des deux côtés. Au-dessus des colonnes, en dehors et en dedans, s'élèvent des pilastres de huit à neuf pieds de haut, de marbre blanc uni, sur lesquels sont sculptés des bas-reliefs plus saillans que le champ du pilastre, et d'un beau travail. Ils représentent des figures humaines à-peu-près grandes comme nature. On y remarque surtout un Ganymède enlevé



Fauvel — Lith. de Langlumé — Frédéric Sorrieu

Ruines d'un Cirque à Salonique.

par l'aigle de Jupiter, et une Léda, digne, l'un et l'autre, des beaux temps de la Grèce, et d'un meilleur style que l'architecture. Pokocke a beaucoup trop admiré cette ruine. L'incorrection de l'entablement, la maigreur des chapiteaux, décèlent une construction du IIIe siècle; et, si je ne me trompe, cet édifice est en partie composé avec de beaux fragmens qui appartenaient à une époque plus ancienne.

Les parties inférieures sont enfouies dans la maison d'un Juif. Celui-ci m'a raconté que son père, ayant voulu y faire creuser un puits, fut arrêté dans son opération par de grands blocs de marbre blanc que les travailleurs jugèrent appartenir à un escalier. Je conclus de l'existence de cet escalier, que le monument formait la tribune ou le fond d'un cirque, servant sous la *république romaine,* et surtout sous les empereurs, à la célébration des jeux publics. Je me suis figuré la tribune de ce cirque comme à-peu-près semblable à celle qui se voit représentée sur un médaillon grec, de bronze, que j'ai eu sous les yeux, et dont l'auteur qui l'a cité m'échappe en ce moment.

Les colonnes représentées sur la médaille sont en avant; les magistrats se voient en arrière et dans une enceinte triangulaire. Je me persuade que, dans le monument de Salonique, le cirque se trouvait au-devant des colonnes, et qu'on l'a détruit, comme beaucoup d'autres édifices antiques, pour en avoir les matériaux. Dans la tribune pouvaient se placer l'empereur ou les magistrats; leurs regards plongeoient sur le cirque, et le vainqueur, en montant les marches établies au-devant des colonnes, lorsqu'il allait recevoir le prix, était plus facilement aperçu du peuple et plus applaudi. Telle est ma supposition; elle pourra se trouver confirmée ou détruite par de nouvelles découvertes.

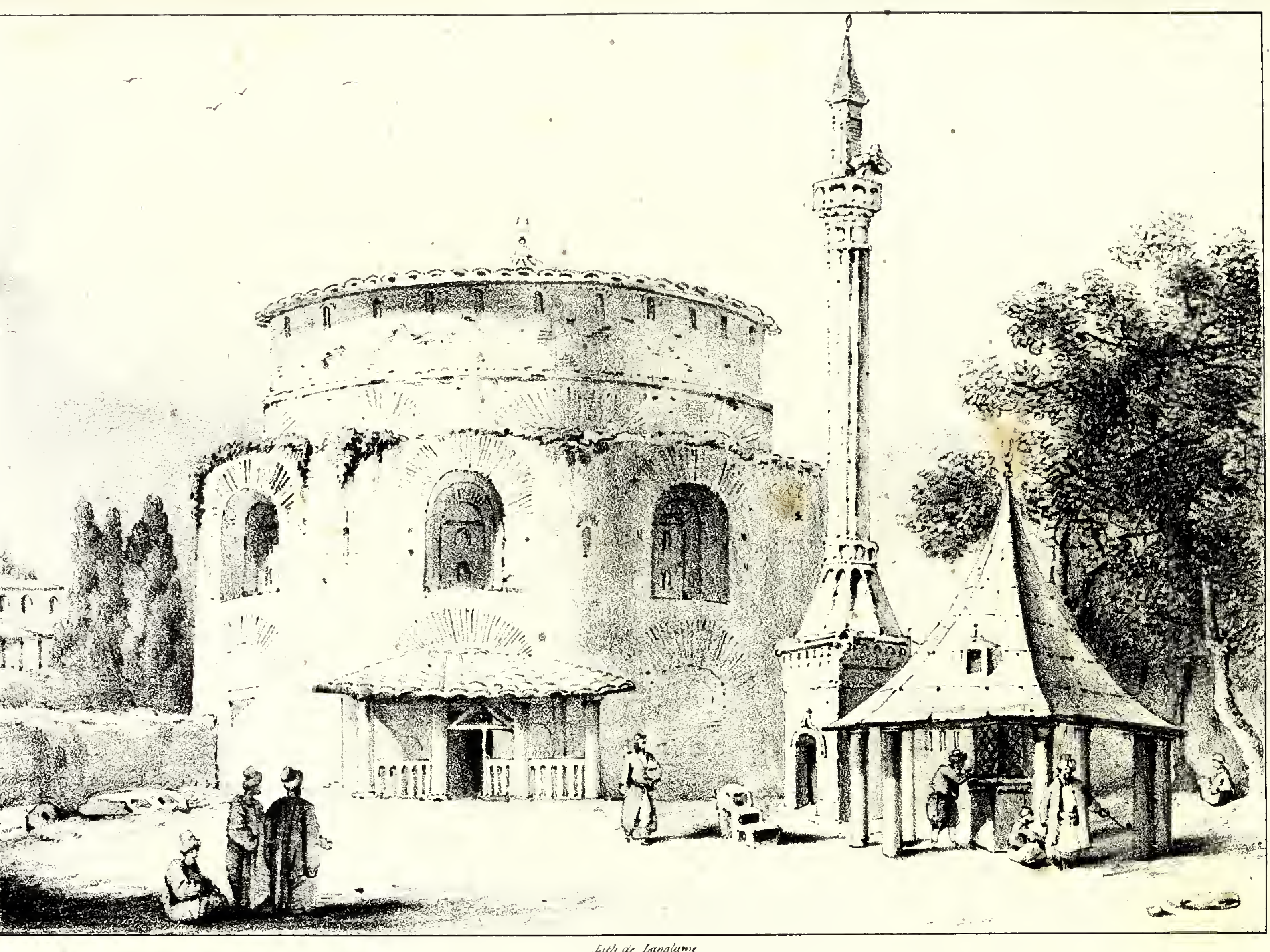
Après l'inspection du cirque et de l'arc de triomphe de Constantin, si on se porte vers la droite, on arrive presque immé-

diatement à l'hippodrome. Ce quartier de la ville, quoique le temps l'ait défiguré, a conservé son ancienne dénomination : une grande partie du terrain qu'il occupait forme encore une place, et quelques-unes des enceintes dont il paraît avoir été entouré sont devenues des laboratoires occupés par des teinturiers. L'histoire a rendu ce lieu célèbre, à cause de l'acte de cruauté que Théodore-le-Grand exerça sur les habitans de Thessalonique, lorsqu'il en fit massacrer plusieurs milliers. Ce crime horrible ternit la gloire de ce prince. On sait que saint Ambroise le lui reprocha à Milan, en lui interdisant l'entrée de l'église métropolitaine.

Quand on sort de l'Hippodrome, si l'on revient sur ses pas, on trouve bientôt, à la droite de l'arc de Constantin, un temple antique, en forme de rotonde, servant aujourd'hui de mosquée, et encore en très-bon état. Il présente une singularité assez remarquable; c'est qu'on y entre par deux portes, l'une située au midi, l'autre au couchant, et entièrement semblables entre elles; il est précédé par une grande cour, au milieu de laquelle on a construit, dans les temps modernes, une fontaine de forme circulaire, à plusieurs tuyaux, où les Turcs font leurs ablutions, préliminaire indispensable de la prière.

Je donne, dans la planche IV, une gravure de ce temple, d'après un dessin exécuté par M. Fauvel, consul à Athènes. Cet habile dessinateur a supposé dans la cour un grand bloc quadrangulaire, de vert antique, qui se trouve dans l'intérieur du temple. La tradition du pays porte que saint Paul a prêché sur cette pierre; on montait dessus par de petites marches taillées dans son épaisseur.

La rotonde est, après le monument d'Auguste et d'Antoine, le plus ancien de ceux qui déposent de la prospérité de Thessalonique sous le gouvernement des Romains. L'explication de cet édifice n'a jamais été tentée, faute d'une connaissance



Lith de Langlume

Temple des Cabires.

construit sous Néron servant aujourd'hui de Mosquée après avoir servi d'Eglise consacrée à St Pierre et à St Paul.

suffisante des médailles anciennes de la part des voyageurs qui l'ont examiné. Il suffit de le voir pour reconnaître qu'il est de construction romaine. On peut même y trouver, quoiqu'il soit presque entièrement en brique, quelque ressemblance avec le panthéon d'Agrippa. J'ajouterai que ces deux temples sont presque contemporains : ils me paraissent avoir été destinés, à quelque différence près, à un même culte, celui des dieux Cabires, divinités d'abord honorées à Samothrace et dans les îles voisines, ensuite dans toute la Grèce, et jusque dans l'Italie.

Les auteurs modernes qui ont traité des mystères attachés à ce culte, et parmi lesquels on doit citer avec honneur le baron de Sainte-Croix (1), Freret (2), et en dernier lieu M. Rolle (3), ont développé, sur ce sujet compliqué, une vaste érudition, sans parvenir à des résultats aussi concluans qu'on l'aurait desiré. Ces trois écrivains disent, par exemple, que le culte des Cabires fut reçu à Salonique, mais il ne font mention ni de l'époque, ni de la cause de cette admission; bien plus, ils se taisent les uns et les autres sur le nombre et la dénomination des Cabires adoptés par les Thessaloniciens.

Les médailles nous offrent sur ces questions des lumières qui ne doivent pas être négligées. Ces restes précieux de la croyance et de la piété des anciens peuples nous apprennent qu'avant le règne de Claude, le culte des Cabires n'avait point encore pénétré dans la ville de Thessalonique, ni même dans la Macédoine. S'il y eût été reçu lorsque la Grèce était libre, les monnaies en auraient infailliblement conservé quelque trace.

C'est sous le règne de Claude seulement que les Thessa-

---

(1) Sainte-Croix, *Recherches sur les Mystères du pagan.*, tome I, page 44.

(2) Œuvres de Freret, *Mythol. Cabires*, page 52.

(3) Rolle, *Recherches sur le culte de Bacchus*, tome I, page 223.

loniciens admirent ces grands dieux sur leurs monnaies, et ce fut en donnant à Néron, encore césar, le titre de dieu Cabire. La médaille sur laquelle il est ainsi qualifié porte autour de la tête, où il paraît encore jeune et qui est laurée, la légende N. KABIPOC. Cette médaille, que j'ai possédée plusieurs fois, et dont le cabinet du Roi s'est enrichi depuis peu, est pleinement authentique. Le premier exemplaire connu se trouvait dans la collection de Pellerin. Cet habile antiquaire n'ayant pas aperçu la lettre N qui précède le mot KABIPOC, regarda cette pièce comme autonome. Dès que je fus possesseur d'un exemplaire bien conservé, je vis clairement son erreur. Il me fut facile de reconnaître la tête laurée pour celle de Néron, et d'interpréter la lettre N par l'initiale du mot ΝΈΟΣ, *nouveau*, qui, avec le mot suivant, signifie *nouveau Cabire*, ou, si on l'aime mieux, *Néron Cabire*. Mais la première leçon est plus dans le mode des déifications usitées par les Grecs sous les Romains. Le revers offre, dans une couronne de chêne, le nom entier de la ville de Thessalonique. Cette couronne est surmontée d'un aigle les ailes déployées. Le même revers se trouve sur d'autres monnaies, ou Néron, également jeune et couronné de lauriers, est tantôt qualifié de César seulement, et tantôt d'Auguste. Ces titres différens annoncent que ce jeune prince reçut du vivant de Claude les honneurs monétaires, et le titre de *nouveau Cabire*, comme un heureux présage de son règne futur. On peut voir ces deux monnaies à la planche première, n.os 3 et 4.

Quels que soient les attributs, les formes et les qualifications sous lesquels les dieux Cabires furent honorés dans différens pays; quel que soit le nombre des divinités comprises successivement dans ce culte, il n'importe pas moins de rappeler que, dans l'origine, on voulut désigner sous ce nom Bacchus et Rhéa

ou Cybèle, l'un comme le soleil, et l'autre comme la nature fécondée par le premier, ou, si l'on veut, comme deux grands principes, dont l'un agit activement et l'autre passivement. Sainte-Croix me semble de cet avis, lorsque, d'après de graves autorités, il n'admet que deux divinités dans le culte primitif des dieux Cabires (1). Cette opinion est d'autant plus vraisemblable, que l'ancien culte des Pélasges était celui du ciel et de la terre, et que des novateurs ont pu confondre Bacchus et Cybèle avec ces deux divinités.

Les Cabires furent généralement regardés comme les grands dieux, *divi magni, divi potes,* par la raison qu'on admit successivement parmi eux tous les dieux et toutes les déesses qui étaient investis d'une grande puissance.

En ce qui concerne les Romains, Denys d'Halicarnasse nous dit qu'ils regardaient les Cabires comme les dieux pénates de Rome, ou les dieux protecteurs du peuple (2). D'après ce témoignage, c'est vraisemblablement à ces divinités qu'Agrippa, gendre d'Auguste, consacra, dans cette capitale du monde, la fameuse rotonde à laquelle il donna le nom de *Panthéon,* ce qui signifiait temple de tous les dieux conservateurs : ainsi, cet édifice, qui fait encore aujourd'hui l'admiration universelle, était consacré aux Cabires, dieux pénates de Rome.

Dans la construction de leur rotonde, disposée à peu près sur le modèle du Panthéon, les Thessaloniciens ne faisaient qu'une application différente de l'idée religieuse des Romains. La flatterie à laquelle les Grecs avaient été obligés de descendre envers les maîtres du monde, les conduisit souvent à les élever au rang

(1) *Loc. cit.* tome I, page 40.
(2) *Dionys. Halic.,* lib. 1, § 67.

des Dieux. Les Thessaloniciens s'abaissèrent encore plus que les autres Grecs. A l'exemple de ce qui se passait dans l'Asie, voulant adopter un moyen habituel d'honorer des princes desquels ils avaient tout à craindre et tout à espérer, ils les admirent à partager l'encens et les autels des divinités nouvelles de leur ville, les considérant comme leurs dieux pénates.

Telle est la source de l'innovation dont Néron fut l'objet. Nul prince avant lui n'avait été honoré comme dieu Cabire. Il dut apparemment ce privilége aux crimes de Tibère et de Caligula.

Le Cabire de Thessalonique, dont on voit l'image sur les monnaies, y est toujours représenté seul et avec les attributs de Vulcain : de là on peut conclure que les Thessaloniciens honorèrent particulièrement, depuis le règne de Claude, le Cabire Vulcain ou *Hephaistos,* lequel, suivant le témoignage d'Hérodote, était le père des autres Cabires (1).

C'est donc le Cabire de Lemnos que nous voyons sur les monnaies de Thessalonique, et c'est avec celui-là qu'on a voulu identifier Néron. Ces monnaies, qui paraissent pour la première fois sous cet empereur, nous indiquent ainsi l'époque de la construction du temple que ce nouveau culte suppose. Depuis Néron, la plupart des empereurs, honorés comme dieux Cabires, ont partagé avec celui de Lemnos les honneurs du culte auquel cet édifice était consacré.

Sur les monnaies en général frappées à Thessalonique avec la figure du Cabire, ce dieu paraît tantôt en habit court, tantôt vêtu d'une espèce de toge : sous la première forme, c'est le dieu lui-même, sous la seconde, c'est l'empereur déifié. Nous devons

---

(1) Herodot. lib. III, § 37.

seulement présumer que le prince, quoiqu'il fût représenté sur la monnaie comme Cabire et vêtu de la toge, n'avait pas obtenu le même honneur dans le temple. C'est la statue du dieu de Lemnos qui reçut constamment cet hommage public.

Le Cabire empereur n'était honoré que sur la monnaie; aussi les médailles où se trouve le dieu Cabire vêtu de la toge sont-elles très-communes. Il faut pourtant remarquer qu'elles ne reparaissent que sous Commode, encore césar, et qu'elles se multiplient sous Julia Domna et sous Caracalla (pl. II, n°s 5, 6 et 13). Ce fait me paraîtrait devoir prouver que les successeurs de Néron, jusqu'à Commode, n'agréèrent pas cette espèce de déification, et que depuis Caracalla elle devint très-commune, et se renouvela presque sous tous les règnes suivans, jusqu'à Gallien.

Quant aux deux instrumens que le Cabire tient dans sa main, l'un est un rhyton et l'autre un marteau, ainsi qu'on peut s'en convaincre dans la même planche, aux mêmes n^{os}. Le rhyton n'a pu être consacré qu'au Bacchus des vendanges. M. Rolle s'est mépris lorsqu'il a cru voir un capricorne dans la main droite du Cabire de Thessalonique, et lorsqu'il a dit que ce dieu était tantôt vêtu d'un habit court et tantôt d'un habit long (1). Il n'a pas aperçu la cause de cette différence ; je crois l'avoir indiquée plus haut. Le prétendu capricorne n'est autre chose que le rhyton. Sestini, en décrivant une médaille d'Alexandre-Sévère, frappée à Thessalonique, a pris ce signe pour une enclume : le petit volume de ce symbole a pu l'induire en erreur (2). C'est toujours le *rhyton* que j'ai reconnu dans la main droite du Cabire

(1) Recherche sur le culte de Bacchus, par M. Rolle, tome I, page 223.

(2) Descript. Num. vet., pag. 120, n° 8.

M. Rolle a cru voir un scalpel dans la main gauche au lieu d'un marteau : je pense que c'est une autre erreur (1).

On ne sera pas surpris du mélange des attributs de Vulcain et de ceux de Bacchus, si l'on considère l'époque à laquelle j'ai dit que le culte de ces divinités fut admis par les Thessaloniciens. L'altération des dogmes de la religion hellénique s'était alors beaucoup accrue dans toutes les contrées de la Grèce. Le culte du fils de Sémélé s'était amalgamé avec celui de l'ancien Bacchus, dieu Cabire, et il n'est pas surprenant que le Cabire de Thessalonique ait porté un des attributs du Bacchus de Thèbes. On aurait cru manquer de révérence envers ce dernier, si on ne l'eût caractérisé par quelque signe propre à faire connaître son identité avec le Bacchus déjà honoré dans la ville même et dans toute la Macédoine.

Il est en outre à observer que les monnaies de l'époque où Thessalonique déifiait la plupart des empereurs, nous présentent une foule d'impératrices portant les attributs de Cybèle, et la plupart sans légende.

Pellerin est le premier qui ait reconnu des têtes de femmes romaines sur ces sortes de monnaies, classées parmi les autonomes, c'est-à-dire, parmi celles que les villes frappaient comme jouissant de leur liberté, et qui, par une suite de ce principe, ne représentaient ni têtes de rois, ni têtes d'empereurs. Pellerin, dis-je, a découvert parmi ces monnaies la figure de Tranquilline, femme de Gordien-le-Pieux. Ce docte antiquaire avait d'autant mieux jugé, qu'après lui on a découvert deux médailles de grand bronze, frappées à Thessalonique, sur lesquelles Tranquilline se voit en buste, au revers d'une tête de Gordien, son mari. Sur

---

(1) Rolle, *loc. cit.*, pag. 224.

l'une, elle est tourrelée et voilée; sur l'autre, elle est simplement coiffée de tours. (Pl. III, n°s 8 et 9.) (1) Ainsi les monnaies de Thessalonique nous offrent tout-à-la-fois des empereurs assimilés à des dieux Cabires et des impératrices comparées à Cybèle. On sera moins surpris de cette double adulation, si l'on se rappelle que la déification des impératrices était encore plus fréquente dans l'Orient, et même dans la Grèce, que celle des empereurs. Nous voyons, sur un grand nombre de monnaies qui appartiennent aux villes, des images de ces princesses, portant les attributs de Vénus, de Cérès, de Cybèle, de Junon, et reconnaissables à leurs traits, quoique leurs noms ne soient pas toujours énoncés dans les légendes qui entourent les têtes. (Voyez, pour Salonique, la même planche, n°s 14 et suivans.)

Mais Cybèle était une divinité cabirienne, qui se trouvait aussi associée au Cabire de Lemnos. Ceci me conduit à expliquer les deux portes de la rotonde. Je me persuade qu'une de ses entrées appartenait au dieu Cabire *Hephaistos*, et l'autre à la déesse cabirienne *Cybèle* ou *Rhéa*. Les deux statues pouvaient se trouver chacune en face d'une des portes. Un fait curieux me semble autoriser ma conjecture, c'est que, parmi les médailles impériales de Thessalonique, portant l'effigie de Julia Domna, de Caracalla, de Salonina, et sans doute d'autres empereurs ou impératrices, il en existe sur lesquelles le Cabire, vêtu de la toge, se trouve dans un temple distyle, dont la façade est semblable à celle de la rotonde de Salonique.

Ces observations parleront en quelque sorte aux yeux, lorsque le lecteur verra les n°s 5 et 13, où le Cabire porte la

---

(1) Pellerin, *Recueil de Médailles de villes, de peuples et de rois*, t. I., pl.

toge, et les n°s 14, 15 et 16, où il est toujours en habit court, tenant en main le rhyton.

Il faut encore remarquer que, lorsque les médailles de Thessalonique représentent une victoire tenant sur la main droite une couronne, ou une figure de Cabire, cette figure n'est pas l'emblème de quelque victoire que l'empereur ait remportée, elle est le type de la ville elle-même. La figure de la victoire fait allusion au mot de *Thessalonniki, victoire sur les Thessaliens,* et lorsque cette victoire porte un petit Cabire sur la main, ce symbole désigne l'empereur lui-même, ou l'héritier présomptif du trône, comme nous le voyons sous Néron et sous Commode.

La rotonde n'est pas le seul temple antique dont la ville de Salonique ait conservé les restes. Une mosquée qui porte le nom d'*Eski-Djuma,* paraît être un monument beaucoup plus ancien: il passe, parmi les Francs, pour avoir été consacré à Vénus; mais les Grecs devenus Chrétiens l'ayant dédié à je ne sais quel saint, et les Turcs à leur tour l'ayant transformé en mosquée, l'ont tellement défiguré, soit dans l'intérieur, soit à l'extérieur, qu'il a perdu sa forme et son élégance (1).

Au nombre des mosquées qui ornent la ville, il en est deux autres dont la construction appartient au moyen âge, et qui méritent attention; l'une dédiée à Saint-Démétrius, et l'autre à Sainte-Sophie. La première est la plus vaste et la plus riche; elle est divisée en trois nefs, dont la principale est formée par seize colonnes de vert antique. Au-dessus des colonnes s'élève une grande galerie, sur toute la largeur des deux nefs laté-

---

(1) Le nom d'Eski Djuma, qui signifie *ancien vendredi*, m'a paru provenir d'une tradition qui conserve le souvenir du lieu où furent faites les premières prières des Musulmans, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de la ville: on sait assez généralement que le vendredi est le jour le plus célébré par les Turcs dans le cours de la semaine.

1 ΑΥΧΗΜΑΔΕΙΧΘΕΙCΤΟΥΤΩΝΕΛΛΗΝΩΝΓΕΝΟΥC ▵ΤΩΠΕΡΙΟΝΤΙΤΟΥΤΩΝΑΡΕΤΩΝΚΥΚΛΟΥ 2

3 ΚΑΙΤΗΝΠΡΙΔΑΑΠΟΒΕΒΛΗΚΩCΚΟ/ΜΟΙ /ΩC/ΜΟΙ ▵ΤΗCΕΑΡΕΑΡΗΚΗCΟΥΜΕΤΕCΧΕCΚΗΛΙΔΟC▵ 4

5 ΤΩΝΓΑΡΠΡΩΤΩΝΑΡΕΤΩΝΕΞΗΜΜΕΝΟC ▵ΧΡΥCΟCΩCΠΕΡΤΙCΗΛΑCΤΗΡCΩCΦΟΡΟC▵ 6

7 ΕΑΝΨΑCΛΑΜΠΡΩCΤΩΝΤΩΝΑΡΕΤΩΝΚΑΛΛΕΙ CΩΦΡΟCΥΝΗΝΓΑΡΚΑΙΑΝΔΡΕΙΑΝΑCΚΗCΑC▵ 8

9 ΤΗΝΤΕΦΡΟΝΗCΙΝΚΑΙΤΗΝΙCΟΝΟΜΙΑΝ /Η ΑCΒΑΘΟΝΕΘΟΥΑΡΕΤΩΝΤΩΝΕΝΘΕΩΝ▵ 10

11 ΑΓΑΛΜΑΘΕΙΟΝΤΟΙCΠΑCΙΝΑΝΕΔΕΙΧΘΗC ΘΕΛΓΩΝΔΕΠΑΝΤΑCΤΗΤΩΝΛΟΓΩΝCΕΙΡΗΝΙ 12

13 ΚΑΙΤΗΓΛΑΦΙΡΑΤΟΥΚΑΛΟΥCΑΓΛΑΙΑ ΑΙΤΟΙCΓΕΝΝΑΙΟΙCΤΩΝΕΡΓΩΝΚΑΤΑΠΑΛΙΤΩΝ 14

15 ΕΝΤΗΑΚΜΗΦΕΥΤΩΝΜΕΓΙCΤΩΝΕΛΠΙΔΩΝ ΟΙΧΗΜΟΙΤΟΦΟCΚΑΙΚΛΕΟCΤΗCΖΩΙΜΟΥ▵ 16

17 ΤΟΚΟΙΝΟΝΚΛΕΟΕΝCΕΙΡΑΤΟΥΧΡΥCΟΥΓΕΝΟΙC-ΗΤΗCΦΥCΕΩCΛΑΜΠΡΑΦΙΛΟΤΙΜΙΑ▵ 18

19 ΑΙΑΙΤΗCΕΜΗCΚΑΙΚΟΙΝΗCΔΥCΤΥΧΙΑC /Η ΟΙΑΥΠΕCΤΗΝCΙΠCΟΙΦCΙΤΟΥΠΑΘΟΥC▵ 20

21 ΦΙΛΙΚΕΦΑΛΗΕΛΠΙCΕΩΝΦΩCΤΕΡΨΙC ΤΟΥΒΥΖΑΝΤΙΟΥΚΑΙΤΩΝΕΛΛΗΝΩΝΟΡΠΗΖ∴ 22

23 ΕΚΟΙΜΗΘΗΟΔΟΥΛΟCΤΟΥΘΥΛΟΥΚΑCΟC ΠΑΝΤΟΥΝΗCΕΝΕΤΟΥ ϞΓ▵ Ɔ▵ ΠΘ ▵ Ν ΔΥ 24

25 ΜΗΝΟΝΑΝΟΥΑΡΙΟΑ

Lith. de Langlumé

Inscription qui se trouve dans l'Eglise de S.t Dimitri aujourd'hui mosquée.

rales, ornée de colonnes du même marbre que celles du rez-de-chaussée. Ces petites colonnes sont au nombre de seize de chaque côté: quatre autres grandes colonnes sont placées près du sanctuaire: elles sont de granit rouge d'Égypte et d'un très-beau poli. Le ciel est formé par une charpente en bois de chêne, sans peinture et sans aucun ornement.

Contre le mur de la galerie sont placés des médaillons de divers marbres précieux, tels que le porphyre et le serpentin : mais la plupart ont été détruits en totalité ou en partie par des imans ou curés qui, habitant dans le temple, avaient la faculté de les enlever de nuit, et en vendaient les fragmens aux Européens.

Au fond de la grande nef, dans un cartel très-orné, se trouve une inscription en l'honneur d'un nommé *Spandoni*, qui avait le plus contribué aux frais de la reconstruction de ce temple : elle est en vers. On peut la voir gravée, en *fac simile,* sur la planche VI. En voici la traduction :

« Devenu la gloire de la nation grecque,
« Par la réunion de toutes les vertus,
« Privé de ta patrie, hélas !
« Tu n'as point participé à la souillure imprimée sur elle par les barbares.
« Attaché aux vertus de tes ancêtres,
« Tu as brillé par leurs vertus éblouissantes,
« Comme l'or ou comme l'étoile de l'aurore.
« Voué au culte de la sagesse et du courage,
« Tu as pris pour base de ces sublimes perfections,
« La prudence et l'égalité devant la loi.
« Tous, voyant en toi une image divine,
« Tous étaient captivés par l'éloquence insinuante de tes paroles,
« Et par le gracieux éclat de ta beauté,
« Comme ils étaient frappés par la grandeur de tes actions.
« Hélas ! c'est au milieu des plus belles espérances
« Que je te perds, ô lumière, ô gloire de ma vie !
« O gloire de ta patrie, anneau doré de la chaîne de ta noble race,
« Chef-d'œuvre des prédilections de la nature !
« Je pleure mon malheur, qui est un malheur public.

« Ta mort est un coup foudroyant,
« Tête chérie, mon espérance, ma vie, ma lumière, mes délices,
« Rejeton des Byzantins et des Grecs.
« Luc Spandoni, serviteur de Dieu, s'endormit l'an..... janvier..... »

L'église de Sainte-Sophie est devenue une mosquée, ainsi que l'église de Saint-Démétrius. La façade est ornée d'un portique octostyle, dont quatre colonnes sont de vert antique, et quatre de marbre blanc. L'intérieur n'a rien de remarquable que la mosaïque de la coupole, où sont représentés les douze apôtres, sur un fond couleur d'or. Cette mosaïque se dégrade journellement, et le sacristain tire parti des fragmens qu'il vend aux Européens.

A côté du quartier franc, en allant vers la douane, on trouve les ruines d'une belle église consacrée à Saint-Minas. Il y a plus de soixante ans qu'elle fut incendiée. Ce qu'on y remarque de plus curieux, est un grand bloc de vert antique, tout-à-fait semblable à celui de la rotonde. Il paraît avoir servi pareillement de chaire à prêcher. Les Grecs modernes, ayant adopté la manière européenne de construire leurs chaires, ont retiré ce bloc de l'intérieur de l'église, et l'ont placé dans l'endroit le plus écarté de l'enceinte extérieure.

Le château qui domine la ville, et qui porte le nom de Sept-Tours, a une double enceinte. Dans la plus grande, il y a une mosquée et beaucoup de logement pour la garnison; dans celle de l'intérieur, dont les sept tours, unies aux remparts, forment la fortification, se trouvent encore des logemens considérables, et notamment celui du *disdar* ou châtelain. J'ai vu dans la cour de sa maison deux jolies colonnes de vert antique, et un fragment d'inscription grecque. Il n'y a sur les remparts que de très-petits canons, pointés vers la campagne : c'est là toute la défense du château. Les magasins voûtés qui soutiennent les batteries étaient remplis, quand je les ai visités, de caisses contenant des milliers

de flèches très-courtes, dont les vers ont dévoré les plumes ; de casques garnis en dedans et en dehors de toile bleue, et fortifiés par des lames de fer en divers sens : ce sont les restes des armes dont les Grecs se servaient lorsqu'ils se défendirent inutilement contre Bajazet II. J'ai appris, lors de mon second voyage, que Jussuf-Bey, le même qui a long-temps défendu Patras contre les Grecs, se trouvant quelques années auparavant *mussellim* ou vice-gouverneur à Salonique, fit transporter toutes ces curiosités dans un autre château qui porte le nom de *poudrière,* et qui est placé sur le bord occidental de la ville, auprès de la mer, à la tête de l'ancien port. De l'autre côté de cet ancien bassin, se voit une grande tour construite dans le moyen âge, qui protège une échelle de bois établie sur pilotis, au moyen de laquelle on embarque et l'on débarque les marchandises. Il paraît que cette tour concourait, avec le château de la poudrière, à la défense du port. A l'extrémité de la rade, et à la suite des murs de la ville, du côté de l'orient, se trouve une autre tour bien plus grande et plus forte que la précédente ; elle porte le nom de *Tour des Janissaires,* parce qu'elle leur sert de prison, et qu'ils ont le droit d'y être étranglés, lorsqu'ils ont mérité la mort.

Cette dernière tour, et la forteresse que j'ai désignée sous le nom de *poudrière,* terminent les deux côtés des murs qui défendent la ville vers la mer ; on a établi dans toutes ces fortifications des batteries à fleur d'eau ; mais elles sont mal garnies de canons. (Voyez la vue de la ville, pl. VII.)

La tour des Janissaires rappelle une anecdote que je ne dois pas omettre, car elle est très-propre à peindre le caractère le plus général de la nation ottomane.

Un pacha qui a porté long-temps la terreur dans les possessions du grand seigneur, et très-connu sous le nom d'*Abdi-Pacha,* avait un moyen, qu'il employait très-fréquemment, de

répandre l'épouvante partout où il était destiné à gouverner : c'était de faire périr subitement, lors de son installation, un certain nombre de victimes, coupables ou innocentes.

Le jour de sa première entrée à Salonique, après avoir fait placer quatre pièces de canons devant la porte de son palais, il manda le commandant de la tour des Janissaires, et l'interrogea sur le nombre et sur les délits de ceux qui s'y trouvaient renfermés. Ils étaient au nombre de neuf, et coupables seulement d'indiscipline civile, genre de faute qui méritait à peine vingt jours de réclusion. Il voulait, par cette question, connaître le nombre des détenus. A neuf heures du soir il les fit tous étrangler, sans autre forme de procès. Cette affreuse exécution fut suivie, selon l'usage, de neuf coups de canon, qui répandirent la consternation dans toute la ville ; plusieurs familles avaient à regretter la mort injuste d'un parent ou d'un ami.

Après le départ de ce gouverneur, qui, comme on doit en juger, fit payer très-chèrement la tranquillité de la ville, et qui la ruinait par ses exactions, les habitans obtinrent de la Porte que, pendant trois ans, ils ne seraient soumis qu'à un lieutenant, nommé chaque année par le grand visir.

Le sultan, instruit des cruautés et des vexations d'Abdi-Pacha, avait déjà essayé deux fois de lui faire trancher la tête, et n'ayant pas réussi, il l'avait nommé gouverneur d'Alep.

On pense bien que le trajet de ce barbare, d'une ville à l'autre, fut marqué par le pillage et le sang. C'est dans cette résidence que le Grand Seigneur tenta pour la troisième fois de le faire périr; mais Abdi ayant eu l'art de reconnaître l'homme chargé des ordres de Sa Hautesse, au lieu de le punir de mort, lui fit des présens, et le chargea de dire à Constantinople que, si on s'avisait d'attenter encore à sa vie, il partirait à la tête de cent

mille hommes pour aller mettre le feu aux quatre coins de la capitale. Sa menace réussit : cet homme abhorré, après avoir souvent évité la mort, qu'il avait promenée partout, termina tranquillement ses jours dans son gouvernement de Belgrade, à un âge très-avancé.

J'ajouterai, au sujet du même pacha, un fait à peine concevable, arrivé dans le département de *Vidin Guzel issar,* l'ancienne Tralles, en Lydie. Un Turc, qui connaissait sa férocité, vint lui proposer une somme très-considérable à toucher chaque mois, si son excellence consentait à lui remettre ses *boniourouldis* (ses ordonnances) signés en blanc, pour avoir le droit de faire la police dans toute l'étendue de son département. Le Pacha consentit à cette proposition, pour punir les habitans du pays, contre lesquels il avait d'anciens griefs; et l'homme chargé des ordres aveugles d'un tel maître en profita d'une manière atroce, comme il est aisé de le concevoir.

Il rodait partout; les emprisonnemens et les avanies se succédaient rapidement; les réclamations auprès du Pacha demeuraient sans effet. Je ne citerai qu'un seul trait de sa perfidie. Il vit un jour un marchand de l'île de Scio, donner de l'argent à des enfans turcs qui se battaient pour une petite monnaie que l'un d'eux avait trouvée : afin de calmer la dispute, le marchand avait donné une monnaie semblable à la première au plus faible des deux enfans. Sur-le-champ, une dénonciation grave fut portée contre lui ; il fut arrêté sur l'accusation d'avoir donné de l'argent à des enfans turcs pour les pervertir. Les Sciotes alarmés, et craignant que l'avanie ne devînt générale pour le corps de leur nation, terminèrent l'affaire moyennant six cens piastres ou mille francs environ, s'estimant heureux d'avoir racheté pour de l'argent la vie de l'un d'entre eux et la sûreté de tous.

Le pacha, après six mois de séjour, se trouvant à la veille de partir, appela son agent, et lui demanda, s'il avait bien profité de son emploi; celui-ci répondit par mille bénédictions, et par des prières qu'il faisait à Dieu pour la prospérité de son excellence. Le pacha, feignant alors de se mettre en colère, lui dit qu'il n'avait jamais vu un scélérat de son espèce, qu'il fallait que la mort en purgeât la terre, et, sans différer, il donna ordre qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut exécuté sous les fenêtres et sous les yeux de son excellence, qui s'empara de tous les biens de son digne agent.

Après cette digression, je reviens à Salonique, pour en examiner l'état politique et commercial. La ville est gouvernée par un pacha dont le pouvoir s'étend du côté du couchant jusqu'à Bérée ou *Caravéria*, et à l'est jusqu'à *Cavala*. Quoiqu'il y ait aussi un *mollah*, juge de première classe, le gouverneur se mêle quelquefois des affaires contentieuses. On y voit encore un *janissaire-aga*, qui connaît de ce qui regarde les affaires de son corps.

Dans une ville de cette importance, il ne peut manquer d'y avoir un *moufti*, ou interprète des lois: c'est lui que l'on consulte dans les procès civils et criminels, et il prononce une sentence dont il puise le texte dans le Coran, suivant les interprétations qu'il lui plaît de donner aux passages de ce code informe. Les décisions, conformément à l'usage général des mouftis, sont écrites et signées de lui sur de très-petits morceaux de papier où il applique son sceau. On leur donne le nom de *fetfa*. Le gouvernement et les juges en tiennent quelquefois peu de compte; il les éludent, ou ne les demandent pas.

Un évêque métropolitain, placé à la tête du clergé grec, est le protecteur né des fidèles qui habitent dans la ville et dans le diocèse. Il compte sept évêchés suffragans, dont les princi-

paux sont, Galatz, Capsohori, Kitros, Rendine et Platamona. L'insurrection actuelle des Grecs, qui a fait périr l'archevêque, tous les riches négocians et un grand nombre de janissaires, a dû diminuer beaucoup la population de la ville et celle des environs.

Depuis la prise de la ville de Salonique par Amurat second, les Juifs sont privilégiés pour une manufacture de draps bleus, très - grossiers, qu'ils exploitent pour le grand seigneur. Ces draps servaient autrefois à l'habillement des soldats qui étaient les plus favorisés par sa Hautesse; mais depuis que les fabriques d'Europe ont remplacé ces sortes d'étoffes, dont se servaient anciennement les Turcs militaires et les gens du peuple, les draps de Salonique ne se fabriquent plus qu'en très-petite quantité, et ils ne servent à ceux qui les reçoivent du grand seigneur, selon l'ancien usage, qu'en guise de tapis. La diminution de travail que cette fabrication a éprouvée n'empêche pas le directeur, qui prend le titre de *beylictchi* ou *chef impérial* de la fabrique, de profiter de son droit sur le produit des laines du pays, aux dépens des Turcs ou des Européens qui en font le commerce, sous le prétexte qu'il peut en prendre une certaine quantité destinée à sa fabrique. Ce n'est qu'en achetant son droit, qu'on se tire d'embarras, quand on fait le commerce des laines du pays.

Des Juifs sont en possession d'une manufacture de tapis; eux seuls en fabriquent de toutes les grandeurs, depuis les plus belles qualités jusqu'aux plus communes: la consommation qu'on en fait dans toute la Turquie d'Europe porte un grand tort aux tapis de Smyrne. Ceux-ci sont veloutés et plus chers, tandis que ceux de Salonique, qui imitent le velours ras, sont à meilleur marché, mais durent beaucoup moins. Cette fabrication est toujours active et ne peut se passer des

moulins à foulon de Caravéria, où elle reçoit son dernier complément.

Dans les environs de Salonique on cultive beaucoup de mûriers: les femmes grecques en emploient la feuille à élever des vers à soie. Le produit de la récolte sert à fabriquer deux sortes de gazes très-claires : les unes sont employées pour des chemises d'hommes et de femmes ; elles sont plus recherchées à Constantinople que celles de Brousse, l'ancienne *Prusa* sous l'Olympe ; les autres sont rayées et mi-parties en soie plate et en soie tordue très-fine ; on en fait des rideaux pour se garantir la nuit de la piqûre des maringouins, dont la basse ville est infestée. A Constantinople et dans quelques échelles du Levant, les Européens appellent cette étoffe du *souci*. On y emploie non-seulement la soie du pays, mais encore celle de Zagora, petite ville située sur la côte orientale de la Thessalie.

De toutes les manufactures établies à Salonique, celle de la tannerie est la plus remarquable et la plus lucrative ; elle est par privilége l'apanage de la seconde compagnie des janissaires, *ikindgi orta*. Cette tannerie, dont le local est toujours infect et malsain, n'est habitée que pendant le jour ; elle occupe, hors des remparts, toute l'étendue du terrain où avait été creusé l'ancien port.

Le corps des tanneurs jouit à Salonique d'une grande considération ; on n'y parvient à la maîtrise qu'après de longues épreuves, qui durent depuis l'âge de dix ans jusqu'à trente. Lorsque ce corps crée de nouveaux maîtres, toute la ville est en fête ; la musique guerrière se fait entendre dans toutes les rues ; des aubades se jouent aux portes de tous les grands et de tout particulier qui est à la tête d'une corporation ou d'un *esnaf*. Ces préludes, qui se continuent pendant quinze jours et quelquefois davantage, se terminent par de grands festins qui ont lieu hors

de la ville, sous des platanes, et qui durent trois jours. Tous les habitans de la ville et ceux des environs y sont invités de droit, sans distinction de rang et de religion. Je n'ai vu qu'une seule fois ce repas champêtre : j'étais également surpris des appareils de cette convocation, de la foule qu'elle attire et de l'ordre qu'on y observe. Il est sans exemple que dans un si nombreux rassemblement il y ait eu du trouble ; tout est religieux dans les plaisirs qu'on y éprouve. Différentes espèces d'amusemens, des troupes de lutteurs qui y viennent de bien loin, une musique bruyante animent la fête. Les plus grands personnages de la ville, assis sous leurs propres tentes, sont servis les premiers ; chaque table, qu'on approche d'eux toute préparée, est précédée par un des nouveaux maîtres, portant un grand bâton à la main. Celui-ci fait ranger les curieux, sans en molester aucun. Ces commissaires président ensuite au service du public ; ils marchent séparément, suivis de dix à douze domestiques, qui portent sur leur tête, de petites tables destinées pour quatre personnes ; et en marchant au milieu de la foule, ils invitent les spectateurs à s'asseoir sur l'herbe. Souvent il arrive qu'une table est occupée par quatre individus qui ne se sont jamais connus. Les Européens sont peu dans l'usage de prendre part à ces festins. On m'a assuré que le pacha de Janina, le fameux Ali, toutes les fois qu'il mariait un de ses enfans, célébrait cet événement par une fête semblable, dont les frais se prélevaient par des contributions, tandis qu'à Salonique c'est la corporation des tanneurs qui les paie volontairement.

Les établissemens des Européens à Salonique y ont prospéré pendant tout le temps que nous y versions les produits de nos importations. Ce sera dans un autre chapitre que je ferai mention des onze factoreries que nous avions dans cette échelle, et de leur nullité actuelle.

Depuis une quarantaine d'années, cette ville se dépeuple ; mais elle se relèvera toujours de ses pertes, quel que soit son gouvernement, par la raison qu'elle est le dépôt nécessaire des denrées d'un riche territoire, et celui des marchandises que les Européens y apportent pour la consommation de l'intérieur du pays. La crise actuelle n'agit pas seulement sur cette ville, elle porte la désolation sur tous les ports de la Turquie; mais, l'orage une fois passé, il est facile de prévoir que, les élémens du commerce de Salonique remettant cette ville dans son ancien état de prospérité, toute l'Europe reprendra avec empressement le trafic qu'elle faisait naguère par son entremise avec des provinces si fécondes et qui ont tant de besoins.

Si, après avoir observé le commerce, les manufactures, le gouvernement de la ville de Salonique, on veut connaître les campagnes qui l'environnent, et que l'on sorte du côté de l'est, on trouve une population de cultivateurs entièrement grecque, tandis que du côté de l'ouest on ne voit pour colons que des Bulgares. Cette singulière division date du x.e siècle, époque où des princes bulgares, s'étant emparés du pays, devinrent propriétaires de la partie de l'ouest, soit par des capitulations, soit par la force. Il paraît que les montagnes favorisèrent la retraite et l'indépendance des Grecs, qui ne cessèrent de se maintenir dans diverses parties de la Macédoine. L'invasion des Turcs a tout légalisé. Devenus les maîtres de la presque totalité des terres, ils ont réduit les habitans des campagnes à l'état de simples cultivateurs : les propriétaires grecs ou bulgares ne forment que de rares exceptions.

Du côté de l'est, les dehors de la ville n'offrent d'abord, comme dans tout le reste de la Turquie, que les cimetières des Turcs, des Grecs, des Juifs, toujours séparés les uns des autres. Les Francs ont les leurs au bas des remparts, dans cette même partie

de l'est. La plupart de leurs tombeaux sont en marbre blanc, et travaillés à Constantinople, ou en Europe. Parmi ces derniers, on remarque celui de M. de Biornstal, célèbre voyageur Suédois, qui, descendant tout en nage des hauteurs de l'Olympe, pour se rendre au monastère de Saint-Démétrius, situé à mi-côte, et d'où il était parti, se hâta de présenter sa tête sous le tuyau d'une grande fontaine attenante au monastère. Des caloyers qui se trouvaient présens voulurent le détourner d'une opération si pernicieuse; mais le desir d'un prompt soulagement l'emporta. Arrivé à Salonique, il paya trop chèrement, deux jours après, sa grave imprudence par la perte de la vie.

On a prétendu à Salonique que M. de Biornstal, en s'élevant aux environs des pics de l'Olympe, avait voulu s'assurer de l'existence de plusieurs lacs sur cette montagne, et y retrouver les restes d'un autel consacré à Jupiter Olympien; mais on n'a trouvé aucune note de lui qui puisse faire juger du fruit de ses observations.

Après avoir dépassé les cimetières, on parcourt les côteaux du mont *Corthiat,* dont les bases s'étendent du côté du nord-ouest dans la ville de Salonique, et à l'ouest jusqu'à la mer, dans un territoire couvert de jardins, de vignobles, de métairies. Cette partie de la montagne qui se dirige à l'ouest et au sud, porte encore chez les Turcs le nom de *Kala-meria,* nom qui, dans la langue grecque, forme l'équivalent de *beaux lieux*. Les Francs qui séjournent à Salonique défigurent cette expression, en y substituant celle de *Calamari,* qui signifie au propre *écritoire,* et qu'on emploie au figuré pour désigner le poisson que nous nommons la sèche. Le mot *calamari* est une corruption, comme on le voit, des deux mots *kala-meria*. Le Corthiat est très-cultivé jusqu'à la moitié de sa hauteur. Il séparait autrefois la Mygdonie d'avec l'Anthemontide, et appartenait, par

moitié, à chacune de ces provinces : au couchant, ses bases plongent dans la rade de Salonique, et au levant, dans le lac de *Bechic*, anciennement nommé lac de *Bolbè*.

C'est dans ces contrées que commence la partie montagneuse orientale de la Macédoine. Cette partie, qui s'étend depuis Salonique jusqu'à l'Hémus méridional, présente deux questions de topographie qui ne peuvent être décidées sans des connaissances acquises sur les lieux.

Lorsqu'en arrivant de l'occident, les navigateurs destinés pour le golfe de Salonique, s'avoisinent de ce golfe par le passage ordinaire d'été, entre les îles thessaliennes d'Halonesus et de Peparéthus, les principaux points de reconnaissance que leur offre la terre ferme, pour la direction de leur attérage, consistent dans trois montagnes : celle que le marin voit vers l'orient est l'Athos; la séconde, qui se montre au nord-est, est nommée par les Turcs *Mont-Salomon;* et la troisième, située au nord-ouest, la plus éloignée des trois, est le mont *Corthiat*.

Dans cette perspective, qui offre une ligne oblique de l'est à l'ouest, les trois montagnes semblent isolées, à cause des terres basses qui les entourent et qu'on ne peut pas encore apercevoir. Mais à mesure qu'on approche du continent, l'Athos paraît peu à peu se lier avec l'isthme de la Chalcidique; et le mont Salomon s'élève en dominant les golfes Singitique et Toronaïque; quant au Corthiat, il présente en face ses deux sommités égales en hauteur; et sa racine indique au marin non-seulement l'extrémité du golfe Thermaïque, mais encore celle de la rade de Thessalonique: de quelque côté que l'on considère cette montagne, elle montre toujours une double cîme.

L'Athos est connu de tous les voyageurs par son nom ancien et par son nom moderne; mais tout le monde ignore les noms que portaient anciennement le mont Salomon et le Corthiat.

Cellarius n'a fait mention ni de l'un ni de l'autre, il ne les a pas même marqués dans sa carte de la Macédoine. D'Anville, en traçant la partie orientale de ce royaume, a donné le nom de *Cissus* à la montagne qu'il place le plus près de Thessalonique, et il appelle *Dysorum* celle qui s'en éloigne le plus. On ne voit dans cette disposition que le vague où l'ont jeté les auteurs qu'il a consultés.

Une autre erreur qu'on a déjà reprochée à d'Anville, et qui m'a paru excusable, c'est d'avoir pris le lac de Bolbè pour le lac Prasias, ce qui rend sa description de cette partie de la Macédoine entièrement fausse. Larcher, qui s'est aperçu de cette erreur dans sa géographie d'Hérodote, nous dit que cet historien est le seul auteur de l'antiquité qui nous ait transmis le nom ancien d'une des montagnes de la Basse-Macédoine ; mais il n'en désigne pas la position, et d'après son auteur il la nomme Dysorum, comme le fait d'Anville, trompé aussi par Hérodote. Nous devons cependant savoir gré à d'Anville d'avoir découvert le trait de lumière unique qui nous donne un nouveau nom dans la géographie ancienne. Larcher, son critique, en voulant le reprendre sur sa méprise relative au lac Prasias, s'égare lui-même dans ses conjectures (1).

Il faut pourtant avouer, quant au Dysorum, mentionné seulement par d'Anville, qu'à moins de connaître les localités, il ne pouvait rétablir le nom de *Disoron,* qui était échappé à Hérodote lui-même, mot significatif et composé dans l'esprit de la langue grecque.

L'étude de la géographie ancienne nous donne souvent à remarquer que les Pélasges et les Hellènes avaient créé les mots les

(1) Hérodot., lib. IV, cap. VII; Larcher, tom. IV, pag. 196, n. 27, 10, 1802.

plus propres à peindre les objets d'une manière frappante, soit relativement à leur configuration, soit relativement à leurs propriétés morales ou physiques, ou en ayant égard à d'autres causes faciles à se fixer dans la mémoire. Les noms des villes, des montagnes, des fleuves, des fontaines, les noms d'hommes, furent pris principalement dans cette classe de mots ; et sans sortir de la Macédoine, les noms de *Pangée*, d'*Axius*, de *Piérie*, de *Lycostomos*, suffiraient pour prouver cette disposition nationale à créer des noms significatifs.

Le mot *Disoron* est du nombre de ceux qui peignent les objets ; il est composé de ΔΙΣ, *deux fois*, et d'ΟΡΟΣ, *montagne* : il signifie, par conséquent, *montagne présentant un double sommet.* C'est en effet, comme je l'ai dit, cette double forme que nous offre le mont *Corthiat*, soit du côté de la terre, soit du côté de la mer : d'où il résulte qu'on ne saurait révoquer en doute que ce moyen de reconnaissance, qui frappe de tous les côtés, n'ait donné lieu à la dénomination primitive de cette montagne.

Ce ne sera que dans mon sixième chapitre, qu'en parlant du lac Prasias, je pourrai faire connaître les causes de l'erreur de d'Anville, sur ce lac ; et c'est dans ma description de la Chalcidique, que je donnerai quelques détails sur le Cissus. Je n'en suis pas moins autorisé maintenant à restituer à deux des montagnes les plus apparentes de la Basse-Macédoine leurs noms primitifs, et à fixer leur gisement que d'Anville a déplacé.

Avant de rentrer dans la partie orientale de la Macédoine, je dois décrire quelques pays qui avoisinent la Thessalie, l'Épire et l'Illyrie, et dont quelques-uns forment le centre de l'ancienne Macédoine

---

CHAPITRE III.

Voyage de Salonique à Bérée ou Caravéria. Retour par Vodina et Pella ou *Alluclissa*, successivement capitales de la Macédoine. Description de ces trois villes et des plaines qu'elles dominent.

De tous les pays qui composaient l'ancienne Macédoine avant Philippe, celui que j'ai le plus tôt connu et le plus souvent parcouru comprend les deux vastes plaines cisaxiennes et transaxiennes qui s'étendent depuis le territoire de Salonique jusqu'à l'Ématie, où sont les ruines d'Élgès, aujourd'hui Vodina. Une ligne demi-circulaire de hautes montagnes, se dirigeant du sud-ouest à l'est, forme un grand arc dont les bords de la mer semblent dessiner le cordon.

Le mont Olympe et la Piérie, qui tiennent à la Thessalie; le Bermius, qui s'étend jusqu'au mont Bora; le mont Bora lui-même; les montagnes qui bordent au nord la Mygdonie, et le mont Disoron, ferment ce majestueux tableau dont la Bottiée, l'Ématie, la Cyrresthique, l'Amphaxitide, et la Mygdonie, occupent l'intérieur.

Quatre fleuves inondent plus souvent qu'ils n'arrosent cette belle contrée; ce sont l'Échédorus qui a ses sources dans la Crestonie, et dont l'embouchure n'est pas éloignée de Salonique; l'Axius, dont les sources naissent dans diverses montagnes situées au nord de la Macédoine, entre les monts Scomius et Orbellus; le Loudias, qui sort du grand lac de Yenidgé, et

l'Aliacmon qui, après avoir reçu ses eaux des frontières de l'Épire et des montagnes de l'Elymée, vient cotoyer la Piérie, et va se jeter dans la mer, non loin des bouches de l'Axius, nommé aujourd'hui le Vardar.

Le bord fangeux des rivages de cette plaine, et les terres sans cailloux dont elle se compose, peuvent donner lieu de croire que la mer avait très-anciennement occupé une grande partie de l'intérieur de ce pays, et que les alluvions des fleuves qui le parcourent y ont formé des atterrissemens successivement cultivés.

Le desir de faire le tour d'un si beau plateau m'engagea à profiter du départ d'une caravane de marchands de Salonique, qui allait se rendre à la foire de Perlépé, petite ville frontière de la Macédoine, au-delà du mont Bermius, entre le Drin et l'Axius, dont le territoire renferme les principales sources de l'Érigon (1).

Cette caravane est dans l'usage de prendre la route la plus directe, en remontant l'Axius jusqu'à Gradisca, de passer le fleuve dans cet endroit, d'aboutir ensuite à Démir-Capi, où coule l'Érigon qu'on traverse à gué, mais dont le passage est souvent très-dangereux.

Peu avant le départ des marchands, on eut avis que, la fonte des neiges ayant été tardive, le passage du Carasou, nom que porte aujourd'hui l'Erigon, était impraticable. La caravane fut obligée de prendre la route de Caravéria pour parvenir avec plus de sûreté à la foire, par le nord du mont Bermius, le long d'une grande vallée où se trouvent Siatista, Castoria, ville située sur

---

(1) Jusqu'à présent nos géographes avaient formé des doutes sur le cours de l'Erigon; mais Palma, par le moyen de justes observations de M. le comte de Tromelin, les a fait cesser en prouvant que cette rivière tombe dans l'Axius.

un grand lac dont elle prend le nom, Florina, et Monastir, l'ancienne Héraclée de la Lyncestide.

Je me joignis d'autant plus volontiers à cette caravane, où l'on comptait plus de deux cents chevaux, qu'elle allait contourner la plaine, et traverser les quatre fleuves dont j'ai fait mention. Nous avions cinq à six lieues de plus à faire. La route était ainsi divisée :

De Salonique à Bérée........lieues	14.
De Bérée à Siatista........	6.
De Siatista à Castoria........	6.
De Castoria à Florina........	6.
De Florina à Monastir ou Toli........	6.
De Toli à Perlépé........	8.
TOTAL........	46.

La route ordinaire nous aurait donné,

De Salonique à Avrat-Issar, ...lieues	6.
D'Avrat-Issar à Koumli-Kieni........	8.
De Koumli-Kieni à Gradisca........	4.
De Gradisca à Demir Capi, où l'on traverse l'Érigon........	6.
De Demir-Capi à Kavadargik........	8.
De Kavadargik à Perlépé........	9.
TOTAL........	41.

Par cette déviation, la route devenait plus longue de cinq lieues ; mais le voyage était beaucoup plus sûr, et la campagne était plus belle.

Un janissaire, un domestique, et un peintre bulgare, nommé Apostoli, natif de Vodina, ancienne Édesse, furent mes compagnons de voyage. Notre bagage consistait en deux petits matelas du genre de ceux que les Turcs appellent *silté,* deux draps de lit, deux couvertures, et quelques ustensiles de cuisine et de table. Cet équipage, si nécessaire en Turquie, formait

une charge de cheval, couverte d'un tapis qui sert aussi quand on fait halte.

En sortant de la ville par la porte du Vardar, on n'entendait de tous côtés que les complimens d'usage, *augourler ola, que les augures soient bons* (1). Après ces complimens, on alluma les pipes ; les janissaires, conducteurs et propriétaires de chevaux ouvrirent la marche.

Nous cotoyâmes pendant une demi-heure des jardins, et ensuite des vignobles bordés de roseaux, jusqu'à l'ouverture de la plaine près d'un grand tertre, vraisemblablement *tumulus,* que nous laissâmes à notre droite. Nous avions de ce côté *Harman Kieni*, *village des Aires,* qui a pris son nom des aires à fouler le grain, où les meules se multiplient au temps de la moisson, à cause de la fécondité des plaines environnantes ; et nous prîmes dans cet endroit le chemin qui borde la mer, en traversant des ravins inondés chaque année par l'Echédorus. A peu de distance de là, nous passâmes deux bras de ce petit fleuve dont le lit, à son embouchure, est un composé de sable et de boue, auquel les Turcs donnent le nom de *Batac*, c'est-à-dire *lieu où l'on s'enfonce*, ce qui est tellement vrai que le cheval et le cavalier disparaissent quand on ne s'avise pas de ce danger.

Nous continuâmes notre route sur une étendue de plus d'une lieue dans l'intérieur par des terrains incultes, qui servent de

---

(1) Les Turcs se servent habituellement du mot *augure,* soit qu'ils souhaitent bon voyage à un homme qui va partir, soit qu'ils voyagent avec lui : on doit tirer de là la conséquence que les Grecs ont emprunté ce mot à la langue romaine, et que les Turcs l'ont reçu des Grecs ; ce qui ne signifie pas que les premiers en aient connu l'origine, mais seulement qu'ils en ont saisi le sens. Un peuple aussi superstitieux que les Turcs, et qui a enchaîné par la force un si grand nombre de Grecs à son culte, ne pouvait pas manquer d'adopter lui-même une superstition dont l'application devenait si fréquente.

pâturages aux troupeaux qu'on amène de l'Albanie supérieure pour y passer l'hiver. J'aurai occasion de revenir sur ces troupeaux albanais.

Après deux heures de marche sur ce terrain, nous fîmes la remarque que nous passions sur de grands ravins formant le lit appelé dans le pays l'*ancien Vardar*. En effet, les deux rives d'un grand fleuve sont si bien tracées sans discontinuité, sur un espace de plus de deux lieues de longueur, qu'il est impossible de ne pas reconnaître la justesse de la tradition, qui a conservé le souvenir du déplacement de ce fleuve. La chasse du lièvre qu'on fait dans les environs m'a mis souvent à portée de suivre les bords de ce ravin jusqu'au pont de bois jeté sur le Vardar, et que l'on passe à quatre lieues de Salonique.

Nous aboutîmes enfin à des terres à blé, situées aux environs de *Colakia*, où doit avoir été placée l'ancienne Calastra, grand village entièrement peuplé de Grecs, qui paraissent y avoir toujours résidé, malgré la domination des Bulgares, dont ils sont entourés dans toute l'étendue de la plaine.

La population de Colakia se compose de cultivateurs et de marins dévoués à la pêche. Ce village n'est éloigné du Vardar que d'un quart de lieue, et il n'y a d'autre eau à boire que celle de ce fleuve, de sorte qu'il faut que chaque habitant ait des urnes ou de petits barils et une bête de somme qui les porte, pour faire chaque jour sa provision d'eau, ou bien qu'il l'achète.

La position de ce village donne lieu de croire qu'il était autrefois entouré par deux bras du Vardar, et que, ce fleuve ayant abandonné son lit oriental; Colakia s'est trouvé dans le territoire de Salonique, quoiqu'il soit toujours compris dans le diocèse de l'ancienne Bottiée. Cette dernière observation me parut favoriser la conjecture que j'ai tirée de l'élévation du terrain et de l'ancien lit du fleuve.

La mer forme un petit golfe tout près du village; c'est dans cet abri que les pêcheurs tiennent leurs bateaux; ils vont pêcher au loin, et transportent leur poisson à Salonique.

Nous ne trouvâmes ni bateau ni pont pour passer le fleuve, et nous suivîmes ses bords pendant plus d'une heure pour arriver au bac. Nous reconnûmes dans ce trajet que les atterrissemens de l'Axius se sont beaucoup avancés sur le golfe, et ont formé des îles garnies de bois. Notre caravane fut long-temps à passer l'eau; elle poursuivait sa route par pelotons, à mesure qu'elle atteignait le bord opposé.

A une lieue plus loin, en coupant vers le nord-ouest, nous atteignîmes le *Cara-Azmac,* fleuve nommé par les anciens *Loudias,* et qui se jetait autrefois dans la mer, mais qui s'est réuni depuis long-temps à l'Axius, au lieu d'aller joindre le golfe. Nous le passâmes sur un pont de bois assez bien construit; nous étions sur ce point à trois lieues au sud du lac de Yenidgé; la largeur du Cara-Azmac n'est pas considérable; ses eaux sont presque toujours troubles, et son lit est très-profond; c'est pourquoi les Turcs l'ont nommé *Cara-Azmac,* ce qui signifie *noir-profond.* On nous assura qu'il est aussi poissonneux que le lac d'où il sort lors qu'il va se jeter dans l'Axius, après avoir formé une île qui est aujourd'hui très-cultivée.

Nous nous trouvions alors à plus d'une lieue de l'embouchure du Vardar : ses bords près de la mer forment un bois où l'on va quelquefois de Salonique chasser le faisan.

Notre route nous portait vers le cours de l'Aliacmon, et nous étions déjà dans les bois qu'il traverse depuis les environs de *Berée* ou *Caravéria*, jusqu'à une certaine distance de la mer. Nous campâmes sur ces bords dans un endroit où l'on a construit de longues digues pour contenir ce fleuve. Cette réparation était si nécessaire que, les digues s'étant rompues, il y a

une trentaine d'années, le pays qu'il submergea, dans un espace de quatre lieues carrées, demeura dix ans à-peu-près dans le même état. Les agas, propriétaires des pays inondés, se réunirent, se cotisèrent, firent rétablir la digue par leurs paysans, et dans un seul été le fleuve reprit son cours, et cessa de se jeter dans le Loudias qui l'avait reçu en grande partie. L'eau s'étant maintenue dans les parties creuses du terrain, et ayant formé des amas, l'on fit une pêche très-considérable qui dura assez long-temps ; on salait tout le poisson qu'on ne pouvait pas vendre frais.

J'ai tout lieu de croire que le terrain inondé faisait partie de la Bottiée, dans les temps anciens. Suivant Thucydide, les habitans de cette contrée se transportèrent après l'inondation dans les pays voisins de la Chalcidique, les plus voisins de la mer (1). Quoique cet auteur nous dise que Caranus, en entrant dans le pays des *Macédnes*, commença par en chasser les Pières et les Phryges, et qu'il ajoute que ce prince ou quelqu'un de ses descendans immédiats fit aussi sortir de leurs états les Edoniens, les Eordiens, les Almopes, et les Bottiéens (2), j'aime à penser que la plupart de ces peuples émigrèrent volontairement, dès l'arrivée de Caranus, surtout les Edoniens, qui paraissent être rentrés dans leur ancien territoire aux environs du Pangée, où leurs compatriotes les reçurent parmi eux. Quant aux Bottiéens, je me persuade que Thucydide, qui répétait des traditions altérées depuis long-temps, a été induit en erreur par des peuples ignorans, et pour l'ordinaire plus portés à attribuer à la force des armes les événemens dont ils n'avaient pas été les témoins, qu'à les croire l'effet de circonstances toutes naturelles.

---

(1) Thucyd., lib. II, cap. XCIX.

(2) Thucyd., *ibidem*.

L'inspection des lieux et la connaissance de l'inondation dont je viens de parler, doivent augmenter le soupçon d'une erreur dans le récit de Thucydide. Le fait est qu'il y eut une émigration dans l'ancienne Bottiée, et que les fugitifs allèrent s'établir sur les terres qui confinent avec la Pœllène et le territoire de Thessalonique. La dernière colonie était crétoise ; elle avait eu pour chef Botton, qui lui donna son nom (1). Les indigènes lui permirent d'occuper la contrée qui depuis les bases de la Piérie s'étendait jusqu'à Pella. D'après ce que j'ai dit plus haut, on pourrait conjecturer que cette partie de la Macédoine était alors déserte et chargée de bois, comme elle l'est encore aujourd'hui dans presque toute son étendue. Un pareil établissement, peu antérieur à l'invasion de Caranus, et d'abord peu considérable, ne pouvait être nullement suspect à ce prince ; d'ailleurs, si les Bottiéens lui eussent inspiré quelque crainte, les moyens qu'il avait de les forcer à sortir de ses états auraient été mieux employés à les contenir dans l'obéissance.

La contrée où l'on sait que s'établirent ensuite ces peuples, fait naître de nouveaux doutes. Le prince que l'on suppose avoir chassé tant de peuples des états qu'il avait nouvellement conquis, était aussi bon politique que guerrier courageux, et plus appliqué à s'attirer l'affection de ses sujets que disposé à en diminuer le nombre ; c'est ainsi que les historiens le dépeignent. On conçoit les motifs qu'il avait eus de chasser les Pières qui s'étaient le plus opposés à son invasion ; mais pour les Bottiéens, on doit croire qu'un désastre semblable à celui que je viens de rapeler, contribua beaucoup à déterminer Caranus à les placer, soit par la force, soit par des concessions volontaires, tout près de ses états, afin qu'ils lui demeurassent toujours soumis.

(1) Magn. Etymol. *voc. Bottheia;* voyez aussi Strabon, lib. VI, pag. 282, B.

Quoique voisins des Chalcidiens, et quoiqu'on les voie par fois leurs auxiliaires, ces peuples ne furent jamais compris dans la confédération olynthienne; et quand Scytalcès attaqua les Macédoniens, c'est dans la Bottiée qu'il fit le plus de ravages (1). Si d'ailleurs les Athéniens, pendant leur guerre contre Philippe, n'avaient pas considéré cette peuplade comme macédonienne, leur général Charidème, envoyé au secours d'Olynthe, n'aurait pas fait dans la Bottiée tant de dégâts.

De ces divers argumens, non moins que de la connaissance des lieux qui formaient l'ancienne Bottiée, il doit résulter trois conséquences : la première, que les colons amenés par Botton habitèrent entre deux fleuves dont les débordemens devaient souvent les inquiéter; la seconde, qu'une crue d'eau plus considérable que les autres les chassa en grande partie de leur domicile; la troisième enfin, que le roi de Macédoine les établit tout près de ses états, et qu'ils lui furent toujours soumis ainsi qu'à ses successeurs. Un homme du pays m'a assuré que sur le bord du lac de Yénidgé on aperçoit souvent pendant l'été des ruines submergées et couvertes presque toutes par les boues. Il paraît que ce lac n'était pas anciennement aussi étendu qu'il l'est aujourd'hui, et que son agrandissement a été causé par une inondation plus générale que celle qui avait fait déserter les Bottiéens. C'est ainsi que de nos jours les eaux de l'Aliacmon ont chassé les Grecs établis au-dessous de ce fleuve, comme je viens de le dire. Le plus grand inconvénient de cette dernière inondation a été de couvrir le nouveau terrain d'une immense quantité de tamarin dont les eaux avaient partout répandu les graines, et que l'humidité a fait pulluler de toutes parts. Les propriétaires ont été dédommagés par l'avantage de posséder des

(1) Thucyd. lib. II, cap. CI.

terres vierges, qui ont exhaussé le sol de près de trois pieds, et d'y faire d'abondantes récoltes, sans laisser aucune de leurs possessions en jachères.

Les magasins à blé sont seuls restés intacts au milieu des eaux; et comme ces magasins, toujours surmontés d'un kiosque, ont un escalier intérieur, il m'a été facile, en comptant les degrés recouverts par les nouveaux terrains, de juger de l'ancien niveau du sol formé sans doute pendant l'inondation.

Ce n'est pas seulement dans cette partie de la plaine que j'ai pu remarquer les ravages de l'Aliacmon. Quelques années après ce premier voyage, étant venu dans la Piérie pour y visiter un monastère consacré à la Vierge et éloigné de trois lieues de Pydna, je remarquai, à la distance d'une lieue, et à la gauche de l'endroit où nous avions passé le *Cara-Azmac*, un immense terrain sablé, sans culture, au milieu duquel j'aperçus la partie la plus élevée d'un pont de pierre presque entièrement enseveli dans le sable. Il me fut impossible de reconnaître si ce pont a une ou plusieurs arches, mais je demeurai convaincu que l'Aliacmon avait exercé de grands ravages dans cette partie de la plaine. Les sables qu'il y a jetés ont exhaussé le terrain jusqu'à couvrir le pont; il s'est fait une ouverture plus bas, et ce fleuve s'est rapproché des bouches de l'Axius et du Loudias; or, il est aisé de concevoir que, si l'Aliacmon est disposé à se concentrer dans la plaine, tandis que l'Axius y tend de son côté en s'éloignant de l'est, où il a abandonné son ancien lit, on peut présumer que le Loudias, l'Aliacmon, et l'Axius, n'auront bientôt qu'une même embouchure.

Après huit heures de marche, et lorsque nous eûmes établi notre campement, je fus curieux de voir de près les eaux de l'Aliacmon, dont nous n'apercevions que le bord oriental, à cause des digues qui en resserrent le cours. Les eaux basses et

limpides roulaient sur des cailloux. Les environs du fleuve sont couverts de grands arbres, et les terrains tapissés de verdure; rien de plus riant et de plus pittoresque que cette solitude animée par le campement de notre caravane. En ne voyant dans ce ravin ni habitation, ni chemin, il me fut aisé de comprendre pourquoi les propriétaires des chevaux de la caravane nous y avaient conduits. L'abondance des pâturages les y attirait : ils se détournent toujours ainsi des grandes routes, quand la belle saison leur offre sans frais des herbages pour leurs bestiaux. Nous étions campés sur cette pelouse; les ballots et les bagages servaient de rempart et de chambre à chaque marchand, et la voûte céleste déploya bientôt devant nos yeux toute sa magnificence. Une seule chose manquait en ce moment au bonheur des Turcs; c'était le café : il n'y avait pas une seule broussaille dans la prairie pour en préparer, et nous surprîmes beaucoup nos voisins, quand nous leur offrîmes de celui que nous avions fait à l'esprit de vin.

A cinq heures du matin tout fut en mouvement pour le départ, et dans moins d'une demi-heure nous fûmes en marche, toujours dans les bois et dans les prairies, et souvent auprès du fleuve. Ses bords sont partout soutenus par des renforts construits avec des pieux et de la terre; de grands arbres fortifient aussi cette digue.

Vers dix heures du matin, nous nous arrêtâmes pour faire reposer les chevaux, et pour jouir de la fraîcheur de l'ombre. Les bois nous cachaient les villages qui se trouvaient à notre droite. On compte principalement, parmi ces villages, celui de *Capsohori,* où réside un évêque suffragant du métropolitain de Salonique, et dont le diocèse s'étend jusqu'à Colakia. Cet évêque, très-hospitalier envers les Francs, me reçut quelques années après avec la plus grande cordialité, dans un nouveau

voyage que je fis à Berée. Les bois qui entourent son habitation, ainsi que les autres villages de son petit diocèse, sont entremêlés de grandes terres à blé qui fournissent d'abondantes récoltes. Une semblable disposition des terres au milieu des bois me prouva de plus en plus que je me trouvais dans l'ancienne Bottiée, qui s'était couverte de grands arbres après la catastrophe qu'essuyèrent ses premiers habitans. Toute cette partie très-considérable de la plaine, entre le lac et l'Aliacmon, nourrit une grande quantité de gibier : les tourterelles s'y plaisent beaucoup. Le jour que je fus reçu chez l'évêque, son chasseur n'eut besoin que d'une demi-heure pour nous en apporter huit ou dix extrêmement grasses. Le faisan y est aussi très-abondant; mais on ne sait pas le tirer au vol, et on va l'attendre le soir à la juchée.

Il est à remarquer que les Bulgares n'ont jamais pénétré dans ces bois. La population y est toute grecque, ainsi que dans la Piérie, jusqu'à *Caravéria* et à *Gniausta*. Il paraît que c'est dans l'épaisseur de ces remparts naturels que les Grecs, pendant l'invasion des Bulgares, trouvèrent un refuge, et qu'ils s'y maintinrent moyennant des traités faits avec les conquérans.

A deux heures après midi, nous recommençâmes notre marche. Bientôt nous sortîmes des bois, et nous traversâmes le beau territoire de Bérée qui s'ouvrait devant nous. Le soir, la caravane s'arrêta dans un lieu propre au pâturage ; le lendemain, elle remonta vers le nord du mont Bermius, et nous la quittâmes sur le chemin qui conduit à Siatista.

Un ami d'Apostoli, nommé Békéla, nous reçut dans sa maison, avec de grandes marques de cordialité. Il s'était rendu savant dans la langue grecque littérale, et il avait cela de commun avec son ami, qui, quoique Bulgare, l'avait apprise dès sa plus tendre enfance. Cette conformité de goûts était une des causes

de leur amitié. Békéla était riche ; il jouissait de la protection de l'Angleterre, par le moyen d'un Barat, sorte de firman que la Porte accordait, à cette époque, à tous les ministres étrangers, à l'effet d'affranchir leurs interprètes rayas du droit de capitation. Dans la suite, ces interprètes étant devenus un corps inutile, le Grand-Seigneur actuel a cessé d'accorder cette faveur abusive, et s'est réservé la vente d'un droit illusoire, auquel les rayas n'ont pas beaucoup de confiance.

Békéla, qui résidait loin de Salonique, ne jouissait que faiblement de la protection du consul anglais; et comme il était riche, il n'en était que plus souvent exposé aux avanies que lui suscitaient les Grecs eux-mêmes, de manière qu'ayant des inquiétudes à cause d'affaires très-épineuses, il venait souvent à Salonique, où enfin je l'ai vu mourir pauvre. Ses enfans, lassés de ces vexations, ont porté ensuite les restes de leur fortune dans l'Allemagne, et ils s'y sont établis.

La ville de Berée contient environ dix-huit à vingt mille habitans turcs ou grecs; quoique très-ancienne, elle ne présente aucun monument d'une haute antiquité. Quelques restes d'anciens murs, et une grande tour du moyen âge, située dans l'intérieur, sont les seuls édifices qu'elle offre aux curieux. Les églises sont toutes de nouvelle construction ; cette ville se soutient dans le second rang, parmi celles de la Macédoine, par la richesse de son territoire, et par la fabrication des assortimens de bains qu'elle fournit dans tous les marchés de la Turquie. Le peuple en fait usage comme les seigneurs; ces assortimens se composent de diverses pièces, qui sont les *macramas*, dont on se couvre de la ceinture en bas, quand on entre dans le bain ; et, quand on en sort, le baigneur ou la baigneuse remplace le *macrama* par deux autres; il pose le premier autour de la tête pour sécher les cheveux, et le second sur les épaules. Ces sortes

de grandes serviettes sont toutes de lin; les plus fines sont blanches et tissues par bandes, moitié unies et moitié comme des velours ras, pour pomper l'eau plus facilement. Ces toiles sont en usage dans toute la Turquie. Le domestique qui donne à laver, en présentant la cuvette ou le *leyen* et *l'ibric* ou pot à l'eau, offre le *macrama* qui est suspendu à son épaule. Dans les maisons où il y a de l'aisance, ce sont deux domestiques qui font séparément ce service, avant et après le repas. Il en est de même pour le café; un domestique l'apporte, et un autre le distribue. La seconde pièce nécessaire au bain est une ample chemise, dont on s'enveloppe en se jetant sur des matelas où d'autres macramas sont étendus, et tiennent lieu de draps de lit.

Comme la chemise n'est en usage que pour les gens aisés, elle est ordinairement brodée en soie et or. Il faut donc qu'un assortiment de bain soit composé de sept pièces, y compris la chemise. Pour le vulgaire, c'est toujours le propriétaire du bain qui fournit tout; il ne manque jamais aussi d'envoyer le café et la pipe, lors qu'on entre dans le bain, et lors qu'on en sort.

Toutes les pièces sont en fil, jamais en coton : le chanvre est filé dans la ville ou dans les environs, ce qui occupe un très-grand nombre d'habitans turcs et grecs. Les eaux qui circulent dans la ville, et qui se répandent dans la plaine, favorisent la culture du chanvre. Ce pays est le seul de la Turquie qui puisse donner la toile à bon marché.

Les moulins à foulon sont encore à remarquer dans la ville de Bérée. On y envoie les draps grossiers et les tapis fabriqués par les manufactures de Salonique.

Je parlerai encore de cette ville à l'occasion des médailles qu'elle fit frapper avec une date, et que je me propose d'expliquer dans une dissertation particulière qui pourra servir de suite à la présente relation.

On peut compter parmi les dernières vexations d'Ali, pacha de Janina, celle qu'il fit il y a une dizaine d'années contre la ville de Bérée. Il surprit cette ville sans défense, y mit une garnison, et s'attribua les impositions dévolues au pachalic de Salonique, dont elle fait partie, de telle sorte que cette ville a été soumise pendant plusieurs années à payer les mêmes droits à deux pachas différens, ce qui ne s'était jamais vu; sans compter les vexations particulières des officiers de celui de Janina. Ni les beys de Salonique, ni le pacha résidant dans cette ville, n'osèrent jamais s'opposer à cette invasion, qui a duré jusqu'à la mort du tyran.

Avant de nous séparer de notre hôte, je fus curieux de connaître son opinion sur un passage de Mélétius, géographe grec de notre temps, qui a prétendu qu'un canton qu'on nomme encore aujourd'hui *Pallatia* se trouve aux environs de Pella. Békéla me répondit qu'il s'était déjà aperçu de cette erreur; que le territoire dont il s'agit était connu de plusieurs habitans de Caravéria pour appartenir à la Piérie orientale, et qu'il était instruit que quelques ruines existantes dans cet endroit avaient donné lieu au nom de Pallatia, qu'il portera encore long-temps. Mon hôte ajouta à cette information qu'il avait été plusieurs fois à Pella, et qu'il n'y avait trouvé aucune tradition relative à la dénomination de Pallatia. Nous nous séparâmes de notre hôte le troisième jour de notre arrivée chez Békéla; nous lui dîmes adieu; et, ayant dirigé notre route à l'est pendant près de quatre heures, en côtoyant le mont Bermius, nous parvînmes à Gniausta. Avant d'en gravir le territoire, nous traversâmes un grand ruisseau provenant d'une source qui jaillit du dessus du village, et dont les eaux vont se jeter dans le lac de Yenidgé.

Gniausta était avant l'insurrection plutôt une petite ville qu'un village; elle a dû être habitée dès les plus anciens temps à cause de ses belles eaux et de ses beaux vignobles, exposés

au midi. Il paraît que ce canton fut anciennement habité par les Bryges, qui, selon Thucydide, furent chassés par Caranus, avant qu'il eût pris possession de la ville d'Égée, aujourd'hui Vodina.

Apostoli, absent depuis long-temps de son pays, avait une sœur mariée à un Grec de Gniausta ; cette femme et son mari nous reçurent avec de grandes démonstrations de joie. L'aisance paraissait partout dans cette maison; et quoiqu'elle fût très-modestement meublée, nous y trouvâmes deux lits destinés aux étrangers, usage commun chez tous les Grecs d'une fortune même très-médiocre.

Le vin de Gniausta est dans la Macédoine ce que le vin de Bourgogne est en France ; on le vend toujours le double des autres vins, même de celui des pays les plus voisins. On le transporte à Salonique et à Serrès, où il s'en consomme beaucoup. Je puis assurer même qu'à l'exception de celui de Ténédos, ce vin, considéré comme vin d'ordinaire, est réellement le meilleur de toute la Turquie.

Apostoli m'avait annoncé que je trouverais à Gniausta les femmes généralement belles, tandis qu'à Vodina, son pays natal, je ne verrais que des figures très-ordinaires : c'est en effet ce que je reconnus. On ne conçoit pas, dans le pays, quelle peut être la cause de ce phénomène : les uns disent qu'il provient de la qualité des eaux, pures et limpides à Gniausta, et saumâtres à Vodina ; d'autres prétendent que cette différence vient de ce que chez les Grecs la race est plus belle, et chez les Bulgares généralement plus commune.

Ce pays, si fertile en vins, est encore remarquable par son industrie. Un grand nombre de ses habitans s'appliquent à l'orfévrerie; d'autres s'adonnent au commerce et fréquentent l'Allemagne. Mais malgré ces occupations, ce village est sujet à des

troubles domestiques provenant de la forme de son gouvernement, qui est démocratique, sous la juridiction d'un cadi, et sous le pouvoir du pacha de Salonique. L'administration démocratique est confiée à huit ou dix archontes. Il arrive souvent que cette démocratie devient tyrannique par le pouvoir qu'un archonte usurpe sur ses collègues. C'est ce qui avait lieu lors de mon séjour. Un seul Grec gouvernait le pays. Lorsque j'allai lui faire ma visite, il était occupé de la bâtisse de son palais, où se manifestait autant son despotisme que sa richesse. On m'assura, sur les lieux, que ce genre d'administration n'était très-pernicieux que lorsque les pachas trouvaient des motifs de se mêler des affaires du pays; qu'il fallait alors s'arranger avec eux moyennant des sommes considérables, et que le chef du village en retenait une partie sans en rendre compte. On ajouta que cette tyrannie ne passait pas du père au fils, et qu'il arrivait parfois que des pachas avaient fait couper la tête aux usurpateurs, ou que ces chefs avaient pris le parti de se bannir eux-mêmes.

Le dernier de ces tyrans de Gniausta, nommé Basili, âgé seulement de trente-cinq ans, et doué d'un grand courage, osa résister au fameux Ali de Janina, lorsque celui-ci voulut avoir sous sa dépendance un pays qui lui convenait si bien, depuis qu'il était maître de Bérée. Le siège dura trois mois ; les braves de Gniausta, et l'intrépide archonte qui les commandait, déployèrent un grand courage. Les beys de Salonique avaient promis à ce chef des secours qu'ils ne lui envoyèrent point, dans la crainte qu'Ali Pacha ne fît dévaster leurs propriétés, situées dans l'intérieur de la plaine. Enfin, les secours n'arrivant pas, et le pacha renforçant toujours son armée, les assiégés sortirent du village pendant un nuit obscure, passèrent à travers la troupe ennemie, et, après avoir tué beaucoup de monde,

ils se retirèrent à Salonique, où leur chef se mit sous la protection du consul d'Angleterre.

Les suites d'un pareil évènement sont dignes d'un monstre tel qu'Ali, de qui l'ambition n'était jamais satisfaite. La femme, le fils et la fille de Basili, restés dans le village, furent transportés à Janina, et Basili n'ayant pu les délivrer, ni par rançon, ni par protection, alla se retirer dans un monastère du mont Athos, où il est devenu fou.

On peut croire que le Grand-Seigneur, n'ayant pu pardonner à Ali-Pacha ce dernier grief, s'occupa dès-lors des moyens de détruire un pareil rebelle; tout le monde sait ce qui en est arrivé.

Le grand ruisseau qui coule auprès de Gniausta prend sa source dans la montagne, très-près du village. Nous voulûmes la voir; l'eau ne forme aucune cascade; on passe, pour y arriver, près d'une église dont l'intérieur est entièrement couvert de peintures, et qui paraît très-ancienne; deux colonnes de marbre du pays, de différentes couleurs, et où le rose pâle domine, en forment la décoration extérieure; ce genre d'ornement n'est pas très-rare dans ces contrées; le moyen âge conserva long-temps les usages de l'antiquité.

Quoique les habitans de Gniausta fussent situés entre des pays tranquilles, dans le temps de l'insurrection des Grecs, l'Observateur oriental nous a appris que, la seconde année de cette révolte, le terrible Aboul-About, gouverneur de Salonique, voulant s'enrichir par la ruine de cette belle contrée, plus que ne l'avait fait Ali-Tebelen, alla, à la tête de toutes ses troupes, et sur un simple soupçon de révolte, surprendre les paisibles habitans de Gniausta, et qu'il en fit massacrer la plus grande partie; ce journal ajoute que les Juifs s'armèrent à cette occasion, pour seconder le pacha dans cette horrible expédition. On aura toujours autant de peine à concevoir la conduite d'Aboul-About que celle du

pacha de Janina. Quant aux Juifs, il peut y avoir quelque exagération dans le récit qui les concerne; mais il n'y en a pas à croire qu'ils n'ont pas été oisifs dans cette scène d'horreur.

La rivière de Saint-Élie forme, à peu de distance du village de Gniausta, une cataracte qui verse ses eaux dans la vallée.

En sortant de Gniausta, nous descendîmes dans la plaine par les vignobles qui en décorent les avenues; prenant ensuite notre route au nord-est, nous arrivâmes en deux heures à un coude de la montagne que nous avions suivie depuis Bérée, et nous tournâmes au nord, dans une petite plaine qui, comme un golfe, s'étend entre deux monts peu élevés jusqu'à Edesse ou Vodina. Les Bulgares ont ainsi nommé cette dernière ville, à cause des belles eaux qui se précipitent en cascades dans la plaine, et forment la petite rivière que nous avions à notre droite.

La ville de Vodina a été célèbre sous le nom d'Édesse, et sous celui d'Egé, que lui donna Caranus, après l'avoir surprise, au moyen d'un troupeau de chèvres qui, par un temps pluvieux, rentrait dans la ville. De là vint que toutes les médailles primitives des rois de Macédoine, jusqu'à Archélaus Ier. représentèrent la chèvre, animal consacré à Jupiter, qui avait favorisé l'entreprise du conquérant.

Un immense plateau, sur lequel cette ville est placée, nous présentait par sa hauteur, par sa forme demi-circulaire, et par ses cascades, un aspect très-pittoresque. Plus on approche de ce plateau, plus il paraît s'embellir. L'écume des eaux que le soleil rend plus éclatantes, mêle agréablement ses couleurs avec la verdure des arbrisseaux, que la fraîcheur entretient sur le penchant presque perpendiculaire de ce grand rocher.

---

(1) Voyez planche VII.

Arrivés au pied de la colline, nous avançâmes vers la ville, à travers des sentiers à peine tracés, sur une herbe toujours fraîche, et parmi de grands vergers complantés de jujubiers. Nous n'apercevions d'abord sur le plateau qu'un kiosque d'une assez belle apparence; mais, à mesure que nous approchâmes, nous vîmes se développer devant nous une ville de vingt-quatre mille habitans. Apostoli me dit que le kiosque appartenait à l'archevêché; il m'ajouta que les Turcs avaient laissé la propriété de ce quartier aux chrétiens, soit à cause de l'église, soit pour éviter le bruit de trois grandes cascades qui en sont très-voisines.

Tandis que nous montions du côté droit de la ville, qui est le côté des chrétiens, et par un très-mauvais chemin en zig-zag, des voyageurs albanais, qui s'étaient joints à notre petite caravane, déchargèrent leurs armes pour jouir d'un écho très-renommé, qui se fait entendre de ce côté de la montagne jusqu'à cinq fois. On n'est jamais alarmé dans la ville de ce bruit des armes : on en conclut seulement qu'il arrive des voyageurs. L'écho provient, suivant les gens du pays, de la quantité de grottes que le tuf a formées dans l'intérieur du plateau, composé de pierres d'une seule nature. On ne cesse, en effet, de découvrir de temps en temps quelques nouvelles grottes, lorsqu'on fait des fouilles pour en tirer les matériaux nécessaires à la bâtisse des maisons; et on préfère ces pierres à d'autres, parce qu'elles sont légères, et qu'elles durcissent à l'air.

Notre première visite fut pour le vénérable Métropolite, de qui Apostoli avait reçu des soins paternels; aussi se vantait-il d'être plus Grec que Bulgare. J'ai déjà remarqué que les hommes de cette dernière nation s'identifient plus aisément avec les Grecs, lorsqu'ils habitent des villes où réside un évêque, et où par conséquent il y a des écoles; ils semblent se croire plus

distingués, lorsqu'ils ont suivi des écoles grecques, et qu'ils y ont acquis des connaissances que la seule éducation bulgare ne peut leur donner.

Tous les archevêques qui se succèdent à Vodina, quoique Grecs de nation, sont dans l'obligation d'apprendre la langue bulgare; leur diocèse se compose de plus de cent villages, dont les habitans ne parlent que cette langue, et en même temps le turc. Les femmes bulgares ne parlent que leur langue maternelle. Or, si l'archevêque ne savait parler que le turc et le grec, il recevrait, dans ses courses annuelles, moins d'hommages publics, et ses revenus seraient beaucoup moins considérables.

Je n'entrerai point dans de grands détails sur l'administration temporelle et religieuse d'un diocèse peuplé entièrement de Bulgares; ceux-ci ne sympathisent avec les Grecs que par la religion, et croupissent dans la plus profonde ignorance. Je donnerai bientôt un exemple de leur nullité absolue dans les connaissances les plus nécessaires, et même dans leur propre religion.

Notre visite chez l'archevêque fut courte, et son accueil fut toujours affectueux. Son palais m'ayant paru digne de l'éloge qu'on m'en avait fait, je crus que je devais l'en complimenter; mais il me répondit qu'il s'était souvent repenti d'avoir souffert qu'on eût fait cette bâtisse aux frais de son diocèse. L'ancien palais, ajouta-t-il, dans son état de vétusté, faisait mon bonheur; il n'excitait l'envie d'aucun de nos dominateurs; il était à l'abri d'avanies; mais depuis que les architectes et les peintres en ont fait une habitation somptueuse, il est devenu une source de malicieux rapports et de tyranniques prétentions. L'archevêque ne se plaignait pas des agas du pays, mais des pachas qui, en passant par la route de Vodina, ont plusieurs fois imposé la

communauté, sous les prétextes les plus frivoles. Cette maison, me disait encore le prélat, a coûté en avanies, depuis vingt ans, le double de sa valeur, sans compter les troubles des négociations et l'insolence des officiers subalternes qui en étaient chargés. Le kiosque surtout, qui se voit de très-loin, est une des principales causes de ces avanies. La communauté, me dit aussi l'archevêque, aurait fait détruire cette pierre de scandale, mais nous aurions déplu aux grands du pays, qui, trop faibles pour nous défendre contre les vexations des pachas, ne sont pas moins exigeans pour ce qui concerne leur plaisir. Ce kiosque leur plaît, et de temps en temps ils viennent y prendre le café, que je leur fais donner, et jouir de la fraîcheur de la brise qui s'y fait sentir plus que dans l'intérieur de la ville : il a donc fallu conserver le kiosque, malgré les maux qu'il nous cause.

Peu après cette conversation, qui paraissait beaucoup affecter notre hôte, nous nous transportâmes sur la belle terrasse dont le kiosque occupe le centre. Ce ne fut ni l'élégance constantinopolitaine de cet édifice, ni ses peintures, qui causèrent ma surprise, mais un point de vue admirable par sa richesse et son immensité.

Qu'on se figure une plaine de quinze lieues de profondeur et de presque autant de largeur, qui a son horizon sur la mer, couverte de bois, de métairies, de villages, de ruisseaux signalés par de grands arbres, et le lac de Jenidgé qui en forme le centre, et on aura une idée de ce magnifique tableau. Sur le devant du plateau jaillissent vingt cascades plus ou moins considérables, qui se réunissent dans la vallée. Du côté de l'est et des hauteurs d'un coteau voisin tombe une grande colonne d'eau qui, sans toucher au rocher d'où elle se précipite, paraît se plonger dans un abîme où elle a creusé son bassin.

Toutes ces eaux proviennent d'une rivière qui alimente un lac situé au nord de la montagne, et à deux lieues de distance.



Lith. de Langlumé

Cascade de Vodina

Dans la ville, la rivière est divisée, pour le service public, en un grand nombre de canaux; et au sortir des usines, ces ruisseaux vont former, à peu de distance de la maison de l'archevêque, les cascades de la pente méridionale. Au-dehors de la ville du côté de l'est, commence une prairie très-étendue entourée de jardins, de platanes, de saules, d'ormeaux; elle est coupée dans sa longueur par la rivière. Divers kiosques ornent aussi cette belle promenade, qui est une des avenues principales de la ville. Un bras de la rivière en a été détourné pour un moulin; c'est cette eau que l'on voit, du palais de l'archevêché, se précipiter dans la plaine.

Nous allâmes ensuite visiter le couchant de la ville, nous n'y trouvâmes qu'une nature sauvage, mais la pente est plus douce; on y a établi le chemin destiné aux voitures. Il paraît que la ville actuelle était autrefois le château d'Edesse; quelques pans de murs antiques m'avaient fait soupçonner que cette ancienne ville était située sur la partie basse du grand plateau, et je parvins à m'en convaincre en me transportant sur les bords de la rivière inférieure, où se réunissent les eaux des cascades.

Les parens et les amis d'Apostoli nous donnèrent un repas champêtre, sous les ombrages qui bordent cette rivière, et nous firent jouir du plaisir d'y manger des truites pêchées sur les lieux mêmes.

Le jour indiqué, nous reprîmes le chemin de l'est par où nous étions montés à la ville. Arrivés près du bassin de la grande colonne d'eau, nous nous détournâmes, et l'on me fit apercevoir que le fond du ruisseau extrêmement rapide que forme cette cascade est pétrifié par les substances que l'eau y dépose. Nous avions fait halte devant une des cascades que forme la rivière, et c'est au-dessous des rochers d'où les eaux se précipitent,

qu'il s'agissait de prendre le poisson. Le plus jeune de la compagnie plongea dans le bassin que les eaux ont creusé, et je fus bien surpris de le voir revenir avec une truite dans sa main; le même plongeur répéta plusieurs fois la même expérience, et toujours avec le même succès.

La journée se passa agréablement avec ces Bulgares, tous lettrés, amis de l'archevêque; deux diacres attachés à ce prélat y firent entendre de très-belles voix; ils chantaient tantôt en langue turque, tantôt en langue grecque. Le repas fut gai et décent, et le vin de Gniausta n'y fut pas épargné.

Pour me convaincre que nous avions marché sur les ruines de l'ancienne Édesse, on nous conduisit en retournant à la ville dans un emplacement où je vis le torse d'un cheval de marbre blanc d'une proportion colossale qui me parut d'un très-beau style. Ce fragment me fit ressouvenir que le cheval était un emblême de la monnaie des anciens rois de Macédoine, et j'eus lieu de croire qu'il y avait eu dans cet endroit un beau monument du temps de ces rois.

On trouve le cheval nu sur les monnaies d'Alexandre Ier, sur celles d'Archelaus, d'Amyntas, de Pausanias. Le torse dont je parle avait été long-temps caché dans des ruines; le maître du terrain l'avait fait découvrir depuis peu de temps, pour satisfaire sa propre curiosité.

La profondeur où ce colosse s'était trouvé enseveli me fit juger que les terrains s'étaient considérablement exhaussés. Un monument de ce genre n'a pu se trouver isolé en pleine campagne; il est vraisemblable que d'autres ruines cachées avoisinent celles-là, et doivent être celles de la ville à laquelle appartenaient aussi les pans de murs que j'avais déjà découverts.

Je ne remarquai à Vodina d'autres restes d'antiquités que des inscriptions dont on a orné le palais du *Vladika*; c'est ainsi que les

Bulgares appellent leurs évêques, tandis que les Grecs les nomment *despotès, saints,* ou *très-saints,* selon leur rang. J'avais copié ces inscriptions; je les ai perdues dans les fréquens changemens de pays auxquels j'ai été obligé. Autant que je puis m'en souvenir, elles n'ont aucun rapport avec les rois, et appartiennent aux premières époques de l'empire. Ce fut en vain que je m'informai si l'on ne trouvait pas aux environs de la ville les anciens tombeaux des rois que les soldats gaulois à la solde de Pyrrhus pillèrent et profanèrent impunément. Cette recherche est encore à faire par les voyageurs qui visiteront la Macédoine après moi.

La seule antiquité remarquable du moyen âge est dans la métropole attenante à l'archevêché. Dix colonnes de vert antique, très-bien polies, décorent cette église; il paraît que les premiers chrétiens les ont enlevées d'un ancien temple, sur les ruines duquel la métropole a été bâtie. En voyant ce beau marbre au milieu d'un pays si avancé dans l'intérieur des terres, tout fait présumer que la carrière n'est pas éloignée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en existe une semblable dans la Macédoine; elle y a été découverte par un Italien, qui a long-temps exercé à Salonique les fonctions de consul impérial.

Il avait entrepris une spéculation assez singulière pour que j'en fasse mention. S'étant aperçu que les Turcs emploient pour leur sépulture les plus beaux morceaux d'antiquités qu'ils sont à portée de se procurer, il ne se fit aucun scrupule de dépouiller à son tour les tombeaux des turcs, et il commença par exploiter les cimetières de Salonique. Il s'était associé des bandits, qui pendant la nuit enlevaient ce qui leur avait été désigné la veille, transportaient les fragmens sur les bords de la mer, et les laissaient cachés dans le sable jusqu'à ce que quelque bâtiment pût les transporter en Italie.

Ce premier essai ayant réussi, il fit pendant plus de dix ans

de fréquens voyages dans l'intérieur avec ses compagnons ; ceux-ci se chargeaient de tous les dangers des opérations nocturnes, et les objets enlevés arrivaient toujours heureusement sur les bords de la mer.

A force de questionner des chevriers, ce consul, pendant ses voyages, parvint à découvrir la carrière des marbres qu'on désigne par le nom de *vert antique*, et qui sont très-abondans dans les anciens monumens de la Macédoine.

Son fils me dit, quelque temps après, qu'ayant hérité de son secret, il en avait fait proposer l'achat au Grand-Seigneur, mais que sa hautesse n'avait fait aucun cas de cet offre.

Je ne voulus pas partir de Vodina sans avoir visité les principales grottes au-dessus desquelles la ville est bâtie, où l'on découvre des stalactites de la plus grande beauté. Des ouvriers me conduisirent dans celles qui avaient été le plus récemment découvertes. Ces stalactites, en forme de grappes de toute grandeur, et que personne n'avait jamais touchées, tenaient à la voûte par une seule tige très-dure, dont les branches multipliées à l'infini diminuaient par gradation jusqu'aux ramifications les plus déliées. Comme je voulais en enlever deux des plus extraordinaires, les ouvriers me promirent de les détacher avec le moins de dégâts possible. Nous revînmes le lendemain pour exécuter cette opération ; et, malgré le dommage que nous causâmes à ces grappes, et malgré celui qu'elles éprouvèrent dans le transport, elles furent encore assez curieuses pour figurer dans le cabinet d'histoire naturelle de Malte. C'est au prince de Rohan, neveu du grand-maître, que j'en fis présent.

Il me restait à voir le lac d'où sortent les belles eaux de Vodina ; mais j'aimai mieux remettre cette course à une époque où je me proposais d'aller voir le lac d'Ocrida. J'ai dit déjà combien j'ai éprouvé de contrariétés pour effectuer ce projet :

du reste, il paraît qu'on pourrait découvrir dans les montagnes des environs de Vodina des objets curieux d'histoire naturelle. Le cristal de roche y est abondant. Des amis de l'archevêque me firent cadeau de quelques beaux échantillons de ces cristaux. La botanique y présenterait aussi de grandes richesses.

Notre vénérable archevêque était à la veille d'aller faire la tournée annuelle de son diocèse, qui s'étend depuis Pella jusque dans l'intérieur de la Pélagonie. Il fut décidé que nous serions ses compagnons de voyage, jusqu'à la ville de Yénidgé où il devait s'arrêter. Notre caravane était composée de dix personnes, en y comprenant deux ecclésiastiques, deux janissaires, et trois domestiques.

Nous partîmes de très-bonne heure pour Paléo-Castro, *vieux château,* distant de quatre lieues de Vodina. Au bout de la petite plaine qui précède cette ville, et après avoir passé un pont de pierres, nous prîmes à notre gauche la route de la grande plaine. Une heure après, nous traversâmes une rivière fort large et très-ombragée, qui sort de Karadgia ovasi, ou *contrée noire,* séjour, comme je l'ai dit, de Bulgares apostasiés. Les Turcs ont donné à cette rivière le même nom *Karadgia ovasi,* à cause des inondations auxquelles elle est sujette. La largeur de cette rivière, où il y avait peu d'eau quand nous la traversâmes, et dont le lit est chargé de sables et de cailloux, fait assez connaître qu'elle reçoit beaucoup d'eau pendant l'hiver.

Avant d'arriver à Paléo-Castro, nous gravîmes des monticules bien cultivés, qui annonçaient l'activité et l'industrie des habitans. Nous avions devant nous une haute montagne, dernière chaîne de celles qui se prolongent dans l'intérieur, et dont l'Axius baigne les bords. Je ferai remarquer bientôt qu'on voit des hauteurs de la Crestonie cette espèce de promontoire qui présente un léger signe de division entre la plaine de Salonique

et celle de Pella. Ce village est habité par des paysans propriétaires; des agas y possèdent aussi des terrains, et y entretiennent des facteurs de leur nation, dont le principal a le commandement du village; mais la population est entièrement bulgare.

A notre arrivée, l'archevêque descendit chez le curé du lieu, et il nous fit loger chez le paysan bulgare le plus aisé du pays. On comprend bien que nous n'y trouvâmes pas de lits, mais un modeste sopha en tint lieu.

L'archevêque m'avait dit que ce village jouissait d'un grand revenu, provenant de moulins à eau, dont les sources naissent près de la montagne; nous nous empressâmes d'aller les visiter, et, à la distance d'un quart d'heure environ, dans un lieu totalement désert, nous vîmes bouillonner et jaillir de tous côtés, parmi les sables, des eaux limpides, assez abondantes pour former sur-le-champ une petite rivière, qu'on ne peut traverser que sur des ponts. Rien ne réjouit la vue aux environs de cette source, ni vers les hauteurs qui la dominent; mais on se dédommage en tournant les yeux vers la vallée où les eaux se réunissent, et sur la plaine où elles vont se confondre avec le lac de Yénidgé.

En m'entretenant le soir avec notre prélat, je lui fis part d'une idée qui m'était venue sur les lieux mêmes. Il me semble, lui dis-je, que ce grand volume d'eau doit provenir de l'Axius qui coule de l'autre côté de la montagne, en passant par des souterrains jusqu'à l'endroit où nous voyons jaillir la source; j'ajoutai que les anciens devaient avoir eu des connaissances positives à ce sujet, puisqu'ils avaient donné le nom d'*Amphaxitide,* ou de contrée située *entre deux branches de l'Axius,* à la partie du territoire où nous nous trouvions; c'est-à-dire qu'ils jugeaient que ce territoire était arrosé d'un côté et de l'autre par l'Axius.

Dans le pays, personne ne se doute de ce phénomène; mais, j'ai lieu de croire que les anciens ne l'ignoraient pas. Suivant quelques géographes, on pourrait penser que Paléo-Castro était autrefois une ville qui portait le nom de *Sirris;* mais il me paraît plus naturel de reconnaître dans ces ruines la ville d'*Amphaxis,* dont il nous reste des médailles; et si nous supposons, ce qui est très-vraisemblable, que les anciens habitans de la Macédoine ont eu connaissance du passage souterrain d'une branche de l'Axius, nous ne serons pas surpris qu'ils aient désigné la contrée par le nom d'*Amphaxitide,* à cause de cette déviation des eaux du fleuve.

Nous ne pouvons douter qu'*Amphaxis* ne fût placée à la tête des eaux auprès desquelles tout invitait à bâtir; son nom lui venait de cette position.

La soirée se passa à discourir sur l'organisation physique du pays où nous nous trouvions, et sur des eaux souterraines dont je citai plusieurs exemples dans la Macédoine. Le vladica ne soupçonnait pas que dans son diocèse il y eût un canton qu'on avait eu raison d'appeler *Amphaxitide,* mais il parut convaincu que les premières dénominations des divers lieux d'une contrée provenaient généralement de quelque circonstance physique, ou des avantages qu'elle présentait à ses habitans : on convint ensuite que la poésie avait souvent embelli ces noms, en leur donnant une origine fabuleuse.

Le lendemain, l'archevêque célébra la messe, qui lui fut, comme à l'ordinaire, très-bien payée. Vers le soir, tandis que je faisais une promenade seul, autour du village, pour y jouir de la vue qui s'étend jusques vers Caraféria, entre le mont Bermius et la Piérie, arrivé près du cimetière des chrétiens, je fus saisi d'étonnement et de crainte, en entendant les cris plaintifs d'une femme. J'allai sans hésiter vers l'endroit d'où partaient ces

signes de douleur, et j'arrivai au pied d'un des vieux murs du cimetière; je grimpai dessus, et je vis une femme assise sur ses talons, qui frappait ses genoux en pleurant, et en chantant des complaintes; elle ne m'aperçut pas, et continua ses chants. Je me gardai de la troubler, et en arrivant auprès du vladica, je lui contai cette aventure. On me dit alors que cette femme avait perdu un fils depuis peu de temps; que, suivant l'usage des Bulgares, elle allait, chaque semaine, au renouvellement du jour où cet enfant était mort, pleurer sur sa tombe, y chanter l'éloge de son fils et sa propre douleur; et que ce retour auprès du tombeau devait durer pendant un an.

Nous partîmes bientôt pour Yénidgé, dont nous n'étions distans que de deux heures. La moisson occupait alors beaucoup de monde, et du plus loin qu'on apercevait le vladica, hommes et femmes quittaient leurs travaux pour venir baiser sa main, et recevoir sa bénédiction.

La ville de Yénidgé a été bâtie par les Turcs, à deux lieues au couchant de Pella, et, quoiqu'on doive supposer que beaucoup de matériaux enlevés à cette ancienne ville aient servi à construire la nouvelle, il ne nous fut possible de découvrir qu'un seul monument qui parût provenir de l'ancienne capitale de la Macédoine. Ce monument représente un lion dévorant un bœuf qu'il a terrassé (on en peut voir une gravure à la pl. VIII). Je me contentai d'aller faire une visite au bey, qui, quoique d'une famille très-illustre, vivait modestement dans une petite capitale, où ses ancêtres avaient figuré avec un certain éclat, et qu'ils avaient même fait bâtir.

Ghavrenos est le nom de la famille de ce bey, chef d'une branche cadette de celle qui, depuis long-temps, tient le premier rang à Salonique. Le nom de Ghavrenos n'est ni turc ni grec, mais il est fameux dans la Macédoine depuis la conquête

qu'Amurat II fit de cette province. L'empereur employait toujours le chef de cette famille, nommé *Gazi-Ghavrenos,* dans les expéditions les plus périlleuses. Le prénom de *Gazi* signifie *le Victorieux :* il sert encore aujourd'hui de titre d'honneur aux capitaines illustres. On rapporte que ce général battit deux fois le célèbre Skender-Bey, prince dalmate, et qu'en récompense de ses bons services, le sultan, après la conquête de la Macédoine, lui accorda autant de terres qu'un homme à cheval avait pu en parcourir dans un jour. Quoi qu'il en soit de ce fait, ce qu'il y a de vrai, c'est que cette famille est très-ancienne, qu'elle possède les fiefs les plus riches de la grande plaine de Salonique et de celle de Pella, et qu'elle a toujours eu la plus grande influence dans l'administration des affaires du pays.

Après avoir salué le bey, et visité le tombeau de Gazi-Ghavrenos, nous prîmes congé de notre vénérable archevêque, et nous partîmes le même jour pour Pella. Nous avions à notre droite des pâturages qui, pendant l'hiver, sont impraticables, et qui s'étendent jusqu'au lac à la distance d'une lieue environ, et à notre gauche, sur des terrains élevés, d'immenses plantations de tabac : cette culture constitue la richesse du pays, et la plante prend le nom de *Vardar-Yénidgé-tutun,* ce qui signifie *tabac de Yénidgé du Vardar,* tandis qu'une autre qualité, qui est la meilleure, prend le nom de *kara-sou-Yénidgé :* j'aurai occasion de parler de la contrée qui la produit.

De grands tertres, qu'on apercevait de loin, nous annonçaient la seconde capitale de la Macédoine. Le premier objet que nous eûmes à examiner en arrivant fut une grande source dont les eaux traversent le chemin, et se perdent immédiatement dans des marécages. Le bey actuel, propriétaire du pays, fit construire, il y a quelques années, un grand bassin qui environnait la source, espérant que les eaux remonteraient et le

rempliraient, et qu'il pourrait par ce moyen les conduire à une fontaine. Mais au premier essai, les eaux resserrées dans le bassin se firent jour de tous les côtés, et rendirent ce travail inutile. L'abondance de ces eaux me fit penser qu'il en est de cette source comme de celles de Paléo-Castro; qu'elle provient également de l'Axius par des cavernes souterraines. C'est peut-être dans cet endroit que se terminait l'*Amphaxitide,* puisque la généralité des géographes place la ville de Pella dans la Bottiée ancienne.

Si par la dénomination d'*amphaxitide* on entend un terrain situé entre deux branches de l'Axius, nous ne reconnaîtrons pas seulement dans les deux sources de Paléo-Castro et de Pella la cause de cette dénomination, mais nos deux fontaines nous donneront encore la démarcation des terres que l'Amphaxitide occupait dans un espace de quatre lieues de longueur sur plusieurs lieues de largeur, suivant l'éloignement de Paléo-Castro à l'Axius et de Pella au même fleuve.

Nous étions recommandés par le vladica au curé du lieu et au *soubachi,* qui commande toutes les métairies dont se composent les seules habitations actuelles de Pella.

Ces métairies, ainsi que la portion du territoire de cette ville qui n'a pas été réunie à la ville de Yénidgé ou à des villages voisins, appartiennent à la branche aînée de la famille Ghavrenos, qui réside à Salonique.

Ces métairies sont au nombre de soixante, toutes uniformes; c'est le bey propriétaire qui les a fait construire, et qui les entretient; il fournit à chaque paysan une paire de bœufs pour le labourage; à ces conditions le paysan est métayer; il a une portion convenue dans le produit des récoltes; le bey a aussi des valets qui sont à ses gages, pour cultiver des terres particulières. Les métayers sont obligés à des corvées, toutes les

fois que le travail des terres séparées le requiert. Quoique ce grand établissement n'ait aucune administration politique, les paysans ont le droit de se nommer un *kiaya* ou *représentant*, préposé pour les défendre contre les prétentions injustes du soubachi : celui-ci exerce un grand pouvoir; ceux qui lui obéissent sont presque ses esclaves. Mais il est rare que les beys ne confient pas cet emploi à des hommes probes et d'une expérience consommée.

Notre hôte, quoique prêtre, exerçait l'état d'orfèvre. Il n'était ni mieux meublé ni mieux logé qu'un paysan, et savait à peine lire le grec; mais il connaissait bien les principes de sa religion et ses devoirs. Comme je lui demandais si ses paroissiens se confessaient, il me répondit franchement que je ne pouvais me faire une idée de l'ignorance de ses ouailles, surtout en matière de religion. « C'est au point, me dit-il, qu'un Bulgare, employé dans une métairie voisine, vint me trouver pendant les dernières fêtes de Pâques pour lui administrer la communion. Je lui fis observer qu'il ne s'était pas confessé, et que par conséquent il ne pouvait se présenter à la sainte table. Piqué de mon refus, il alla se plaindre au soubachi, qui vint tout de suite m'ordonner avec menace de satisfaire ce paysan. J'eus beau lui réitérer les motifs de mon refus, il ne comprit rien à mon langage, et je ne me tirai d'embarras que par mon adresse à tromper ces deux barbares. »

Quoique ce bon curé m'eût prévenu que je ne trouverais dans son église que des ruines sans toiture, je n'en eus pas moins la curiosité de la voir. Je n'y trouvai en effet que des murs à peine élevés à la hauteur d'un homme; au milieu de ces murs était placé un autel antique cannelé, qui soutenait une grande plaque de marbre. Chaque jour de fête, le curé parait cet autel de deux chandeliers, et c'est là qu'il célébrait la messe.

Il m'observa que, malgré l'ignorance des Bulgares, ni le froid, ni la pluie ne les empêchaient d'assister aux saints offices; et que jamais aucun de ses paroissiens n'avait été tenté d'apostasier, mais qu'ils se dépaysaient quelquefois pour être à portée d'une église plus commode. Le prince, possesseur d'une si vaste propriété, voulant éviter cette désertion, profita d'un système d'indulgence que le sultan Sélim avait adopté en faveur des Grecs, à qui, depuis la conquête, il était défendu de bâtir de nouvelles églises : il sollicita et il obtint la permission d'autoriser lui-même les chrétiens de Pella à relever celle des Saints-Apôtres, nom que porte cette grande métairie. J'ai vu, quelques années après, sur les ruines que j'avais laissées si informes, une église solidement bâtie et même très-ornée dans son intérieur.

Au voisinage de ces métairies s'élèvent sept ou huit grands tombeaux, du genre qu'on appelle *tumulus*. Nous allâmes en visiter un qui était ouvert depuis long-temps : nous y descendîmes par une pente douce, et nous vîmes qu'il était composé de deux étages creusés dans la terre et entièrement semblables l'un à l'autre. Nous aperçumes, à chaque étage, à droite et à gauche, une petite allée au fond de laquelle avait dû se trouver un sarcophage; de sorte que ce tumulus avait renfermé les restes de quatre personnes. Aucun des autres tombeaux, plus ou moins grands que celui-là, ne nous parut avoir été fouillé.

Il est présumable que ces monumens ne sont pas antérieurs au séjour que firent à Pella les rois de la première et de la seconde dynastie jusqu'à Persée. Pella était bien une ancienne ville, mais avant qu'elle devînt la capitale de la Macédoine, il ne pouvait pas y avoir eu de motifs de construire un si grand nombre de tombeaux héroïques. Il faut croire que quelques-uns sont très-anciens, et d'autres postérieurs au règne d'Archélaus.

Amyntas, père de Philippe, et Philippe lui-même, peuvent y avoir reçu les honneurs funèbres.

Strabon nous apprend qu'Amyntas établit sa cour à Pella, et que son fils Philippe y fut élevé; je puis donc induire d'un pareil témoignage que ces deux rois furent inhumés dans cette ville ainsi que plusieurs membres de leur famille; il n'est pas impossible que les tombeaux dont je parle soient un jour ouverts, et qu'on y trouve des objets précieux.

Malgré le soin que nous mîmes à chercher les traces du château qui, suivant Tite-Live, défendait la ville du côté des marais, et qui était entouré d'un fossé, nous n'en pûmes rien découvrir, et nous ne trouvâmes que des boues sur un terrain souvent submergé. Quant au port que Philippe fit construire dans cette capitale, à l'endroit d'où sort la grande source, il est entièrement comblé. On aperçoit seulement de grands blocs de pierre qui devaient former la tête du canal, dont on reconnaît les traces dans la plaine voisine, lorsqu'on s'élève sur les hauteurs de l'ancienne ville. C'est pendant l'été qu'on juge le mieux de ce mouvement des terrains.

Ce canal joignait le port avec le lac, dont les eaux, ainsi que je l'ai dit, donnent naissance au Loudias, rivière qui est encore aujourd'hui navigable jusqu'à la mer, et dont les bords productifs approvisionnent Salonique.

C'est ici le moment de parler encore de géographie. Mélétius, dont l'archi-mandrite Gazi a fait réimprimer l'ouvrage à Vienne, sans commentaire, a totalement erré, en disant que les ruines de Pella se trouvent dans un lieu qui a conservé le nom de *Palatia*. Les indices les plus certains de la position de Pella se trouvent sur les lieux mêmes. La grande source dont j'ai parlé se nomme encore aujourd'hui *Pella*: notre hôte, et tous les paysans que j'ai interrogés à ce sujet, m'ont répondu

la même chose. Cette source a seule conservé le nom de la capitale de la Macédoine. D'une autre part, il faut s'en rapporter aux anciennes monnaies que l'on découvre chaque jour sur l'emplacement de cette grande ville. Ce ne sont pas celles des rois qui ont fixé mon opinion; mais celles que la colonie romaine fit frapper, et que j'y ai fréquemment trouvées. On rencontre souvent, dans toute la Macédoine, des monnaies de la colonie romaine; mais on n'en trouve nulle part en si grand nombre que sur ces ruines; elles en donnent aussi beaucoup d'autres des pays étrangers, de celles d'Athènes de la grande forme, de la Béotie, de Larisse; nul argument ne me paraît plus fort que celui-là. Tant de monnaies différentes, accumulées dans un même lieu, annoncent nécessairement une grande ville, et cette ville ne peut être que Pella, que les Bulgares appellent alternativement *Agious-Apostolous, les Saints-Apotres,* ou *Allah Klissè, l'Église de Dieu.*

Pendant mon séjour à Salonique, me trouvant si près de Pella, je me procurais chaque année, pendant les fêtes de la Pentecôte, le plaisir de cette promenade, et je n'en revenais jamais sans y avoir fait des achats de médailles et d'autres antiquités.

L'unité de religion n'empêche pas qu'on n'aperçoive, dans les jours de fête, des coutumes différentes entre les Bulgares et les Grecs. Les femmes bulgares ne dansent jamais avec des hommes, tandis que parmi les Grecs c'est toujours un jeune homme qui conduit les femmes. Du reste, dans la plupart de leurs danses, celles-ci, comme les femmes bulgares, se tiennent toutes par la main ou par la ceinture. Les Grecs dansent au son de divers instrumens; les femmes Bulgares ne dansent qu'en chantant.

A Pella, les Bulgares pratiquent, comme les Grecs, l'usage si ancien des repas publics, dans les grandes fêtes d'été. Quant le soleil a un peu ralenti sa chaleur, c'est-à-dire vers les quatre

heures après midi, chaque chef de famille arrive sur le lieu destiné aux assemblées publiques, portant avec lui les mets qu'il a fait préparer; il se place à la suite des groupes déjà assis, et invite les étrangers à partager son repas. Il les fait asseoir vis-à-vis de lui ou à sa droite. Les femmes ne sont pas admises dans ces réunions.

C'est le jour consacré aux saints apôtres que j'ai assisté à ces fêtes: on y remarque plus de bonhomie et de simplicité que dans celles des Grecs.

Les femmes bulgares de Pella passent pour être très-chastes; mais il est des pays dans la Macédoine, où les mœurs de ce peuple sont bien différentes. L'étendue et la fécondité des plaines de Salonique et de Pella obligent, depuis un temps immémorial, les grands propriétaires de se pourvoir, un peu avant la récolte des grains, d'un grand nombre de moissonneuses montagnardes qui viennent se répandre dans toutes les métairies situées en deçà et au-delà de l'Axius. L'économie a fait recourir pour cet objet aux habitans des montagnes voisines de la ville de Doïran, située sur les frontières de l'ancienne Macédoine. Hérodote les désigne sous le nom de Pæoniens du lac Prasias, ou de Pæoniens du mont Orbélus (1). Quoique cet historien ne reconnaisse pas cette branche de la nation pæonienne, comme soumise à la Macédoine, on peut inférer ce fait de ce qu'il dit d'Alexandre Ier, fils d'Amyntas Ier, qui possédait de riches mines d'argent un peu au-delà du lac Prasias. Ce lac est le même qui prend aujourd'hui le nom de lac de Doïran (2).

(1) Herodot. lib. V, cap. XVI.

(2) D'Anville a confondu le lac Prasias avec le lac de Bolbe : j'observerai plus bas d'où provient cette erreur.

Il doit donc paraître certain qu'il n'y avait point d'intercalation de peuples étrangers entre les mines et les frontières du royaume d'Alexandre Ier.

Quant à l'origine des habitans du mont Orbélus, on est autorisé, par la connaissance des usages dont nous allons voir quelques détails, à croire qu'ils ne sont pas de francs Bulgares, mais d'une race indigène pæonienne, à qui la conquête a fait perdre sa langue primitive, sans pouvoir lui faire oublier d'anciennes coutumes, qu'elle n'a jamais pu communiquer à ses conquérans bulgares.

Quoi qu'il en soit, je reviens aux moissonneuses du mont Orbélus.

Une fois le marché conclu avec les personnes que chaque compagnie a choisies pour chefs, ces filles partent au jour fixé, sous la conduite de deux ou trois jeunes hommes, et dans peu de jours de marche, suivant la distance des métairies, elles arrivent à leur destination.

Les bandes destinées pour les lieux les plus voisins de la ville de Salonique, dès leur arrivée, et avant de commencer la moisson, entrent par grandes troupes dans la ville; chaque fille soigne sa toilette, ainsi qu'aux jours de grandes fêtes; elles portent presque toutes des jupes ornées de bordures de diverses couleurs, et les cheveux nattés en très-petites tresses. Comme des bacchantes ou des compagnes de Cérès, elles se présentent dans toutes les maisons grecques, francques et turques, où elles désirent être introduites, et on les y reçoit : elles y exécutent, en chantant, et en se tenant toutes par la ceinture, une danse albanaise, qui consiste à sauter à chaque trois pas.

Rien ne les étonne plus et ne leur fait plus de plaisir, dans les maisons francques, que les grandes glaces où elles peuvent se mirer de la tête aux pieds ; elles poussent, en s'en appro-

chant, des cris d'admiration et de joie, et elles ont de la peine à s'en éloigner.

Après avoir fait leurs emplettes, comme elles ne peuvent sortir assez tôt d'une ville de guerre pour aller coucher, selon leur coutume, en pleine campagne, elles trouvent dans les Kervan-Saraïs des chambres où l'on répand de la paille, et elles y couchent, après avoir mis leurs conducteurs à la porte.

Leur habitude est de se familiariser avec les Turcs subalternes qui commandent dans les métairies; elles sont très-flattées quand elles parviennent à attirer les regards des agas du second ordre; et s'il arrive qu'à leur retour elles deviennent mères, cette preuve de leur fécondité ne les empêche pas de se marier. Une fois épouse, leur rôle de moissonneuse est fini; elles ne sortent plus de leurs villages, et s'honorent d'être fidèles à leurs maris.

Il y avait à Pella une compagnie nombreuse de ces filles, lorsque nous y passâmes; mais le *soubachi*, ou lieutenant du bey, homme d'un certain âge, aussi dévot que son maître, ne se serait pas permis la moindre galanterie, et n'aurait rien souffert de semblable auprès de lui; de sorte que ces pauvres filles étaient réduites à venir quêter sur le grand chemin. Quatre d'entre elles vinrent arrêter nos chevaux par la bride, en nous demandant des parats d'une manière très-gracieuse. Nous les satisfîmes; mais ce ne fut pas entièrement sans intérêt que notre janissaire délia sa bourse. Il voulut, sans descendre de cheval, embrasser la fille qui recevait son cadeau, et ce ne fut pas sans un peu de violence qu'il obtint cette petite faveur.

Dans une autre occasion, je fus témoin de la facilité que les Turcs trouvent au temps des moissons à faire un choix parmi ces moissonneuses. Comme j'étais un jour à la chasse aux perdrix, avec un seul compagnon, nous aperçûmes dans un lieu très-solitaire, sous des arbres, et près d'un ruisseau, un aga proprié-

taire, que nous connaissions particulièrement, assis entre deux filles bulgares. Nous voulions l'éviter, mais il nous appela auprès de lui; il fumait sa pipe en buvant de l'eau-de-vie, qu'il tirait par petites doses d'une grande bouteille carrée. Après les complimens d'usage, il ne nous dit rien au sujet des deux moissonneuses, mais il ne parut nullement fâché que nous l'eussions surpris en bonne fortune; il avait les pieds dans l'eau, et il prétendait que la fraîcheur de ce bain l'empêchait de se soûler. Sa femme légitime était à la ville, et dans cette absence, il se livrait sans contrainte à des plaisirs champêtres qu'il trouvait très-piquans. Nous apprîmes ensuite qu'un de ses voisins, avec qui il était très-lié, avait les mêmes goûts que lui, et que leur exemple se communiquait à tous les serviteurs attachés à leurs métairies. On doit juger par là que la réputation acquise dans le pays par ces filles bulgares n'est rien moins que calomnieuse, et qu'il sera bien difficile, tant que les Turcs occuperont les pays de l'Europe où ils dominent, d'obtenir le moindre changement dans l'état presque sauvage de ces peuplades. Il sera même impossible qu'entre des Turcs corrupteurs et des pasteurs ignorans, la civilisation puisse éprouver quelque amélioration sensible, et la religion produire de meilleurs fruits.

Lorsque mon aga voulut se laisser apercevoir entre ses deux compagnes, j'étais loin de me croire présent à la répétition d'une scène antique; mais Hérodote, en faisant mention des peuples qui, sous un grand nombre de noms différens, habitaient la Thrace, nous apprend « que ceux de ces peuples qui séjour-
» naient au-dessus des Crestoniens avaient aussi quelques usages
» particuliers. Un homme, dit-il, peut épouser plusieurs femmes;
» et quand il vient à mourir, il s'élève entre elles de grands dé-
» mêlés soutenus avec chaleur par leurs amis, pour décider
» laquelle a été la plus tendrement aimée du défunt. Celle qu'un

» jugement solennel a désignée, après avoir reçu les félicitations
» et les éloges, tant des femmes que des hommes, se rend sur
» le tombeau du mort, où le plus proche de ses parens l'égorge;
» on l'enterre ensuite avec le corps de son mari, et les autres
» femmes du défunt regardent cette préférence comme un très-
» grand affront pour elles.

» Voici maintenant quelles sont les mœurs communes aux
» autres Thraces : ils vendent leurs enfans à des marchands qui
» les emmènent hors du pays; ils ne surveillent pas leurs filles,
» et leur laissent la liberté de se livrer aux hommes qui leur
» plaisent; mais ils gardent étroitement leurs femmes, qu'ils
» achètent très-cher de leurs parens. Ils estiment comme une
» marque de noblesse la peau chargée de piqûres; ils rendent
» l'empreinte de ces marques ineffaçable, et l'absence de cet or-
» nement est regardée comme la preuve d'une naissance obscure.
» Ne pas travailler est chez eux ce qu'il y a de plus honorable;
» labourer la terre est ce qu'il y a de plus avilissant, et vivre de
» la guerre et de butin, ce qu'il y a plus noble (1). »

C'est sur les murs de la nouvelle église de Pella que j'aperçus le bas-relief dont je donne le dessin à la planche n.° 8, ainsi que celui d'un fragment d'architecture qui orne la fontaine du village. Ces deux antiquités ont été copiées fidèlement.

Après avoir fait une ample moisson de médailles dans toutes les maisons des Bulgares de Pella, nous reprîmes le chemin qui conduit au pont du Vardar. Nous étions toujours entre les marais et les terres à blé de Jussuf-Bey, qu'on appelle *le Grand*, pour le distinguer d'un autre Jussuf-Bey, moins noble que lui, et moins considéré dans le pays. Ces terres s'étendent vers le

---

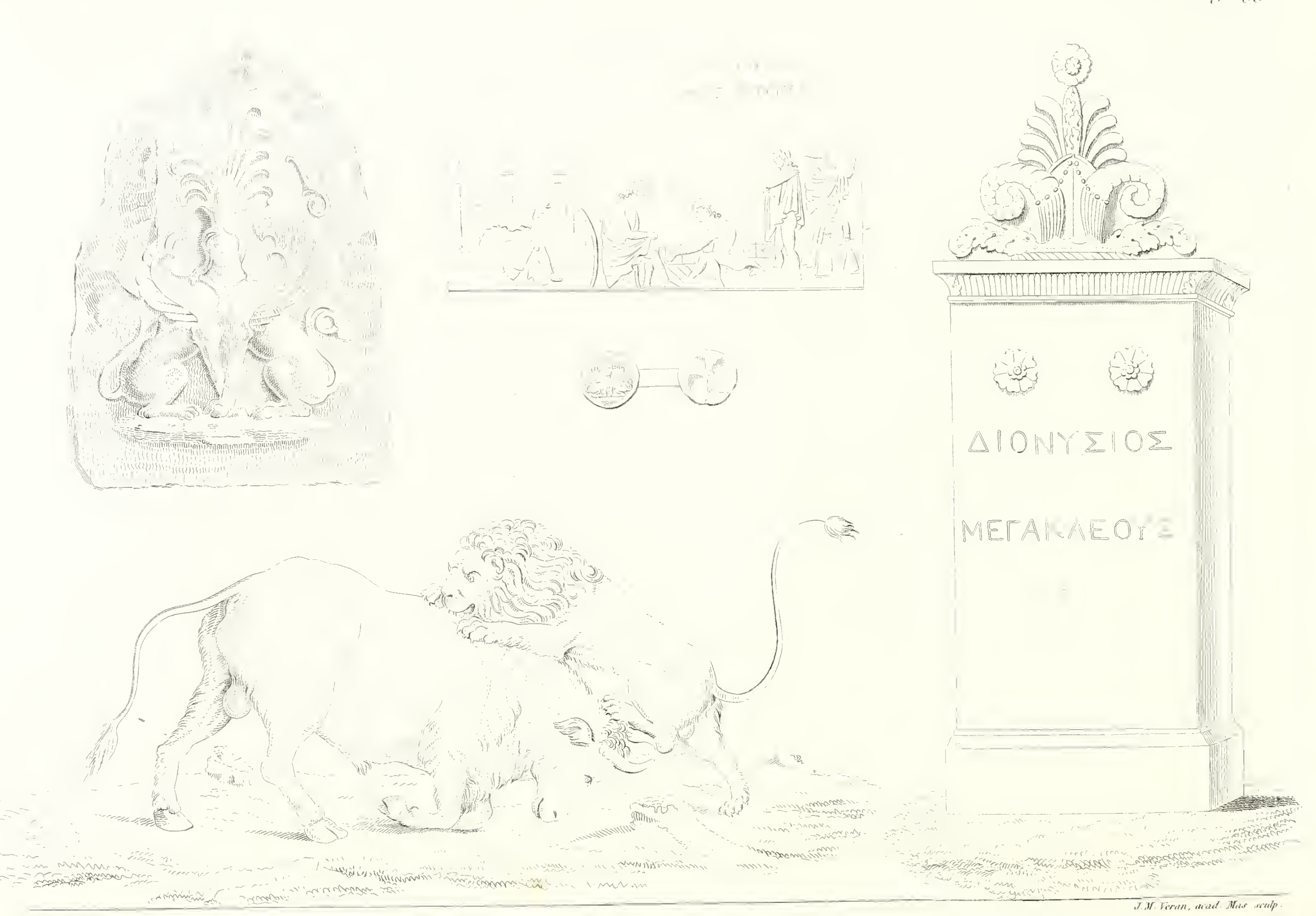
(1) Herodot. lib. V, cap. V, trad. de M. Miot, tom. 3, pag. 189.

fleuve et se terminent par des coteaux au revers desquels la vigne est très-cultivée. Le vin qu'on y récolte se consomme presque entièrement dans les tavernes de Salonique ; il y est renommé sous le nom de vin Bulgare.

A une heure de Pella, laissant derrière nous un grand *tumulus* sur le bord du chemin, nous traversâmes un vaste cimetière, depuis très-long-temps abandonné. Les fragmens de colonnes et d'architecture antique dont il est couvert, l'absence de toute habitation dans les environs, me firent juger que ce cimetière avait dû être un champ de bataille, où les Grecs et les Bulgares de la Macédoine avaient fait leurs derniers efforts pour ne pas subir le joug des Turcs. Il est vraisemblable qu'après le combat, le sultan Murat, ayant voulu honorer ses braves Musulmans d'une sépulture qui rappelât leur dévouement, dépouilla les ruines de Pella de tout ce qui pouvait orner leurs tombeaux, et devenir le trophée d'une victoire qui lui assurait la conquête d'une grande et riche province.

C'est dans cet endroit que se terminent les Marais de Yenidgé, et que commence une belle culture qui s'étend depuis les rives du Vardar jusqu'au Loudias, et de là jusqu'à la mer. Nous étions entourés de métairies et de villages : celui que nous côtoyâmes le plus, en tournant vers l'Axius, se nomme *Sarelek* ou *le Petit Jaune*. Ce village, où les caravanes trouvent des kervan-saraï et des provisions de route, appartient à Buiuk Jussuf-Bey, ou Jussuf-Bey le Grand, et fait partie des biens ruraux de ce prince.

Nous parvînmes enfin au pont du Vardar, qui était en mauvais état. Depuis lors, Sélim-Bey, fils aîné de Jussuf, l'a fait reconstruire à ses frais, mais non sans vexer un peu les communautés voisines. Ce pont, dont la charpente est très-solide, est composé de plus de soixante-dix arches, et s'étend en partie sur un lit qui, pendant l'été, forme une île.



FRAGMENTS QUI SE TROUVENT A PELLA ET AUX ENVIRONS.

Après avoir passé ce pont, nous laissâmes à notre droite le village de *Gun-Dogouzy*, qui signifie *Point du Jour*, et à notre gauche diverses métairies, et le chemin qui aboutit à *Gradisca*, près du confluent de l'Axius et de l'Érigon. Colachia était éloigné de deux lieues, vers les bords de la mer. Nous nous arrêtâmes quelque temps à *Tikéli*, village où est le premier établissement de poste, en partant de Salonique. Nous reprîmes notre route entre les bois d'Arabli, *Bois des Arabes*, et Lapra, situé sur l'ancien lit du fleuve que nous venions de passer, et nous rentrâmes à Salonique.

Je joins à la planche une gravure d'un fragment d'architecture en terre cuite, que j'ai découvert sur les ruines de Pella, et qui a dû servir d'antéfixe à quelque petit monument public élevé dans cette colonie romaine. On y voit en bas-relief un animal chimérique ressemblant à-peu-près à un sphinx, qui a deux corps et une seule tête, ce qui se rencontre quelquefois dans les chouettes d'Athènes. M. Dubois, habile dessinateur de Paris, à qui j'ai cédé ce morceau d'antiquité, ayant autorisé M. Brundsted, savant voyageur, à le publier dans son magnifique et excellent ouvrage intitulé *Voyages et Recherches en Grèce;* et cet archéologue ayant le projet d'enrichir son travail d'une dissertation qui en expliquera le sujet, je dois m'abstenir de toute recherche à cet égard; mais j'ai cru devoir en donner aussi un dessin pour réunir ce monument aux autres antiquités que j'ai trouvées à Pella. Ce morceau pourra paraître d'autant plus intéressant que je l'ai accompagné d'une médaille d'or primitive, également inédite, représentant le même sujet. J'ai acquis cette médaille à Smyrne; elle se trouve aujourd'hui dans le cabinet du Roi.

CHAPITRE IV.

Premier voyage à Amphipolis. Description de l'Anthémontide et du lac de Bolbe. Retour par le lac Cercine. Première visite à Ismaïl Bey, gouverneur de Serrès.

Pendant le séjour que j'ai fait à Salonique, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de visiter les ruines d'Amphipolis. Cette ville, long-temps restée dans un état de médiocrité au pouvoir des Edoniens, sous le nom d'*Enéodos* (*les neuf voies*), acquit enfin une grande importance politique et commerciale. Avant de parler de la route par laquelle on y va le plus directement, et des différens objets qui sont à remarquer sur l'emplacement qu'elle occupait, je crois nécessaire de rappeler quelques faits importans, relatifs à son histoire.

L'antiquité présente peu de villes qui, par leur position, aient plus tenté l'esprit de domination que celle-là; d'un côté, le voisinage des mines du Pangée, celui d'un grand fleuve navigable qui en baignait les remparts, et de l'autre, celui de la mer, qui n'en est qu'à une lieue : tous ces avantages ne pouvaient manquer d'en faire un objet de convoitise pour quelque voisin puissant. La Macédoine, long-temps renfermée dans d'étroites limites, souvent troublée par des agitations domestiques, ne fut pas de sitôt en mesure de pousser ses conquêtes au-delà du Strymon.

Pour arriver à l'époque où la position avantageuse d'Enéodos

excita le desir de divers peuples d'en déposséder les Edoniens, il faut remonter aux premiers établissemens qui se formèrent sur les territoires environnans, et se placer ensuite à l'origine de la domination athénienne, qui commença après la guerre des Mèdes.

Il paraît que le nom d'Enéodos, qu'elle portait au temps d'Hérodote, appartient à une époque très-reculée. Divers auteurs s'accordent à le faire dater du règne de Thésée, et même d'un temps plus ancien, c'est-à-dire de plus de 1300 ans avant l'ère vulgaire. Si l'on s'en rapporte à Hygin, ce nom d'*Enéodos* provenait d'une tradition locale, qu'il n'est pas hors de propos de rapporter.

Suivant cet auteur, « Demophon, fils de Thésée, voyageant » dans la Thrace, fut aimé de Phillis, chez qui il reçut l'hospi- » talité. Desirant retourner dans sa patrie, il jura à sa maîtresse » qu'il reviendrait auprès d'elle. Le jour fixé pour son retour » étant arrivé, elle fit neuf fois dans la même journée le chemin » du rivage en attendant son amant, et c'est de là que la ville » prit le nom d'*Enéodos, neuf voies*. Démophon n'étant pas re- » venu, Phillis en mourut de chagrin ; ses parens lui élevèrent » un tombeau, auprès duquel des arbres naquirent d'eux-mêmes, » et on voyait ces arbres verser des larmes lorsqu'ils perdaient » leurs feuilles ; enfin, à cause de cet événement, les Grecs » donnèrent aux feuilles en général le nom de *Phillis* (1). »

Pour justifier les prétentions d'Athènes sur cette ville, l'orateur Eschine rappelle à-peu-près les mêmes faits ; il dit qu'Athamas, fils de Thésée, ayant épousé une fille du roi de Thrace, en avait reçu en dot la ville d'Enéodos (2).

---

(1) Hygin, cap. LIX

(2) Eschin.

Quoique ces deux récits soient différens, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître une identité de faits, et en même temps un fond historique qui auraient donné lieu aux deux dénominations, savoir, celle de *Phillis* à toute la partie nord des environs du Pangée, et celle d'*Enéodos* au lieu même qui prit ensuite le nom d'*Amphipolis*.

L'opinion d'Eschine qui nomme Athamas, fils de Thésée, au lieu de Démophon, son frère, se rapproche plus de la fable d'Hygin. Le premier parlait aux Athéniens d'une tradition qui se conservait parmi eux; le second, au contraire, ne raconte qu'une fable, sous un nom historique. Suivant celui-ci, Démophon aurait été aimé d'une fille de Thrace; mais il est plus naturel de penser, avec Eschine, qu'un roi qui régnait dans la contrée la plus voisine du lac Cercine accorda l'hospitalité à un fils de Thésée. Thucydide dit en effet que les Edoniens, peuple libre, avaient été quelquefois gouvernés par des rois (1). Nous ne pouvons former aucun doute sur la bonne foi de cet historien; nous devons donc conclure de l'existence de ces rois et du récit d'Hygin, que les rois des Edoniens habitaient le lieu qui portait le nom d'*Enéodos*, vers le temps de Thésée, et que la fondation de cette ville, quel qu'eût été son premier nom, était due aux Edoniens. Thucydide nous apprend que ces peuples, qui combattirent vaillamment pour défendre leurs mines, occupaient la ville d'Enéodos lorsque les Athéniens s'en emparèrent, et qu'ils possédaient la plus grande partie nord du Pangée, depuis Drabesque jusqu'à Eione, ville située sur l'embouchure du Strymon, et dont je ferai bientôt mention.

Quoi qu'il en soit, on ne peut révoquer en doute qu'un pays

(1) Thucydid., lib. IV, cap. CVII.

situé à l'entrée d'une vaste et riche contrée n'ait été habité dans les temps les plus reculés. Les Pélasges, les Satres, les Edoniens, les Odomantes, les Pières, les Pæoniens, et ensuite les rois de Macédoine, figurent tour-à-tour dans son histoire; mais, parmi les peuples qui disputèrent une si riche possession, on doit surtout remarquer les Athéniens. Leurs propres historiens leur ont reproché la meurtrière obstination qu'ils mirent à s'en rendre maîtres.

Cimon, fils de Miltiades, leur général, après un siége de trois ans, ayant soumis les Thassiens, leur enleva leurs mines, fit démolir leurs fortifications, détruisit leur marine, les rendit tributaires d'Athènes (1), et vint ensuite attaquer Eione qui était alors occupée par les Mèdes; mais il ne poussa pas plus loin ses excursions dans la Thrace. La prise d'Eione eut lieu pendant la troisième année de la LXXVIe Olympiade, 474 ans avant J. C. Depuis lors, trois expéditions militaires furent successivement entreprises par les Athéniens pour soumettre entièrement le Pangée. Huit ans après, c'est-à-dire vers la troisième année de la LXXVIIIe Olympiade, dit encore Thucydide, les Athéniens « envoyèrent sur les bords du Strymon dix mille » hommes, tant des leurs que de leurs alliés, pour fonder dans » les cantons qu'on appelait alors *les neuf voies*, une colonie » qui se nomme maintenant Amphipolis. Ils s'en emparèrent » sur les Edoniens qui l'occupaient; *mais, s'étant enfoncés dans » l'intérieur de la Thrace* (2), ils furent défaits à Drabesque, ville

---

(1) Thucydid., lib. I, c. CI.

(2) Ce passage de Thucydide, et un autre sur le même sujet, que je trouve dans l'histoire des Colonies grecques, m'ont paru avoir besoin d'un éclaircissement géographique. On pourrait croire en les lisant que les généraux athéniens s'avancèrent beaucoup dans l'intérieur de la Thrace; c'est ce que les deux écrivains font entendre l'un et l'autre;

» de l'Edonie, par les Thraces, qui les attaquèrent en commun, » regardant l'établissement qu'on faisait aux neuf voies comme » un fort qui s'élevait contre eux (1). »

Dix ans se passèrent sans qu'Athènes songeât à de nouvelles tentatives; au bout de ce temps, Léagrus entreprit la seconde invasion, et ne réussit pas mieux que ses prédécesseurs : les Athéniens furent mis en déroute à Datos, où les habitans du Pangée, déjà préparés à les recevoir, s'étaient réunis pour empêcher leur établissement. Il ne paraît pas possible que dans cet état de guerre les Athéniens eussent établi une colonie à Datos, comme a paru le croire l'auteur de l'histoire des colonies de la Grèce (2). Hérodote, en parlant de Sophanès, comme d'un des guerriers qui se trouvaient à cette expédition, ne parle nullement d'une colonie formée à Datos; il dit seulement que les Athéniens combattirent vaillamment pour s'emparer des mines d'or, et que Sophanès y perdit la vie (3).

Enfin, Agnon, dix-neuf ans après cette dernière tentative, eut plus de succès; il chassa les Edoniens qui étaient alors les maîtres d'Enéodos, fortifia cette ville, l'agrandit, et lui donna le nom d'Amphipolis. Cette conquête eut lieu la 4e année de la LXXXVe Olympiade, 437 ans avant l'ère chrétienne.

---

savoir, le traducteur de Thucydide, *en disant que les généraux athéniens s'étaient trop avancés dans l'intérieur de la Thrace,* et l'historien des Colonies, *qu'ils s'étaient emparés de toute la Thrace jusqu'à Drabesque.* Mais si l'on considère que cette dernière ville n'était qu'à quatre lieues d'Eione, d'où les Athéniens étaient partis, on reconnaîtra que Sostrate, Lycurgue et Cratinus, leurs généraux, sans s'écarter du mont Pangée, furent détruits à Drabesque par les Edoniens, à qui les Thraces, les plus voisins de leurs mines, avaient porté du secours.

(1) Thucydid., tom. I, liv. I, chap. C, trad. de M. Gail.

(2) Histoire des Colonies grecques, tome IV, page 12.

(3) Herodot. livre IX, page 183, traduction de M. Miot.

Les Athéniens peuplèrent cette dernière ville de Grecs de différens pays, et ils y laissèrent aussi les Edoniens; mais la mésintelligence qui s'établit dans cette association leur en fit perdre la souveraineté.

Brasidas, à la tête des Lacédémoniens, s'empara de cette ville la 4e année de la LXXXVIIe Olympiade, et la 11e de la guerre du Péloponèse, c'est-à-dire huit ans après la fondation de la colonie et l'agrandissement de la ville.

Cléon fut inutilement chargé de reprendre la place, au moyen des intelligences qu'il y avait pratiquées, et de l'appui même d'Eione, que Thucydide, suivant son propre récit, avait su conserver à sa patrie. Cléon, plus heureux par ses forces physiques et par son audace que par ses talens, montra peu d'habileté pour commander les meilleurs soldats d'Athènes, et fut complètement battu, presque sous les murs de la ville, dans une action où Brasidas et lui, combattant corps à corps, perdirent la vie tous les deux (1).

Depuis lors, Amphipolis éprouva diverses vicissitudes, et soutint ses droits, tantôt comme colonie, tantôt comme ville libre, jusqu'à ce que Perdicas III s'en rendît maître. Philippe II, frère de ce prince, encore mal assuré sur le trône, lui rendît la liberté, la première année de la CVe Olympiade, qui était la première de son règne. L'orateur Aristide observe qu'à cette occasion Philippe fut honoré comme un dieu dans cette ville, et qu'il eut lieu d'être surpris, quelques années après, lorsqu'il s'en rendit maître de nouveau, de voir que les autels qu'on lui avait élevés se fussent conservés (1). En effet, la terreur, plutôt que la reconnaissance, les avait maintenus. Cettte ville fut, depuis

(1) Diod. Sic., lib. XI, cap. II.

lors, une des plus fortes barrières des états de ce prince, aussi grand politique qu'habile guerrier, et tous les efforts d'Athènes, pour obtenir la domination des riches contrées du mont Pangée, n'aboutirent qu'à en assurer la possession au roi de Macédoine, plus à portée d'ailleurs de s'y maintenir.

Après cette digression, nécessaire à l'intelligence de quelques-unes de mes observations géographiques, je reviens au récit de mon voyage.

Quelques affaires de service exigeant que je me rendisse auprès du bey de Serrès, je pris la grande route qui conduit dans la Thrace, avec l'intention de m'arrêter sur les ruines d'Amphipolis, avant de me détourner de cette route, pour arriver à Serrès.

Pour mieux jouir de la vue que présente le mont Disoron, vers l'orient, sur la route que j'avais à prendre, je sortis de Salonique par le château des Sept-Tours, où se trouve la porte la plus élevée de la ville : cette porte prend le nom de la forteresse. Au sortir de la ville, je trouvai des bouquets d'arbres, à l'ombre desquels, pendant la belle saison, les janissaires vont jouir de la fraîcheur, et s'exercer au tir de la carabine et du pistolet.

J'avais à ma droite une petite chapelle turque, que l'on nomme *chec souiou* ou *l'eau du chek ;* c'était apparemment la qualité que prenait celui qui fonda cette chapelle, auprès de laquelle est une source d'eau très-pure et très-limpide.

Je dois observer que le grand canal qui, du mont Disoron, porte ses eaux dans la ville, s'y introduit par les Sept-Tours. Je suivis ce canal pendant près d'une heure sur la croupe de la montagne qui se lie au couchant avec l'amphithéâtre sur lequel la ville est placée. Ce fut à la plus grande hauteur de ce coteau que je découvris la belle position d'Urendgik, grande vallée du

Disoron, où les Européens allaient, dans le premier temps de mon séjour à Salonique, passer l'été. Cette riante vallée s'élargit vers le couchant d'été, et présente un coup d'œil admirable sur la grande plaine qui s'étend depuis Salonique jusqu'à *Edesse* ou *Vodina.*

A mesure que le commerce attirait à Salonique un plus grand nombre de négocians étrangers, et qu'on fut forcé d'habiter dans les quartiers les plus bas et les plus malsains, on voulut pendant l'été résider à la campagne : on jeta les yeux sur la vallée d'Urendgik, qui se couvrit bientôt de jolies maisons, et devint un séjour aussi agréable qu'il était utile pour la santé.

Chaque habitation, ou plusieurs ensemble, se groupent dans de grandes masses de verdure, où le chêne, la platane et le peuplier d'Italie forment un des principaux ornemens du tableau.

Des sources abondantes entretiennent cette verdure, et rendent ce séjour très-attrayant.

Mes lecteurs ne seront pas sans doute fâchés que je les entretienne un moment des moyens qu'employaient, avant la révolution, les Européens de Salonique, pour oublier les privations habituelles qu'ils supportaient ordinairement dans les échelles du Levant, et les dangers dont ils étaient souvent menacés. La peste, les incendies, les insolences de la soldatesque turque sont des ennemis, pour ainsi dire, de tous les jours. Cette disposition des Turcs à insulter ceux qu'ils qualifient d'infidèles oblige les Francs qui s'éloignent de la ville à se tenir toujours armés, ou à se faire accompagner par des janissaires; néanmoins, soit par l'appât du gain, soit par habitude, nonseulement on subit les conditions d'un pareil séjour, mais encore on réussit à le rendre agréable, en y transportant les mœurs et les usages de l'Europe. Une liberté individuelle, qui s'étend

sur les principales actions de la vie civile, la mollesse orientale, des franchises de tout genre, de nombreux domestiques, la chasse, l'équitation, les plaisirs de la campagne, étaient, pendant mon premier séjour à Salonique, de grands moyens de s'attacher à un pays qui diffère en tout de la chrétienté.

C'est à la campagne qu'on oublie le plus facilement les privations auxquelles on s'est condamné: là, plus qu'à la ville, se fait sentir le besoin de l'harmonie sociale; et ce sentiment paraît souvent ne faire qu'une seule et même famille, de divers membres de nations étrangères, réunis par le même intérêt.

Les Anglais, les Allemands, les Vénitiens, les Français étaient propriétaires de toutes ces maisons, embellies par des jardins, et qui, bien que séparées plus ou moins les unes des autres, formaient ensemble le tableau pittoresque le plus animé, au milieu d'une vaste solitude.

Tous les matins, les négocians partaient, le plus souvent par petites caravanes, pour se rendre à la ville, et ils en revenaient de même tous les soirs. Leurs familles, et tous ceux qui s'étaient dispensés du voyage, venaient les attendre sur des rochers entourés de pelouses, qui bordent l'avenue: c'était là qu'on recevait les arrivans, qu'on écoutait les nouvelles du jour, et qu'on distribuait les lettres.

Chaque soirée, une seule réunion se formait chez un des consuls ou chez quelqu'un des particuliers les plus distingués: le plus souvent on y dansait, et quelquefois des pique-niques en étaient joyeusement la suite. C'est pendant le séjour de cette riante contrée que cessaient les jalousies commerciales, les inimitiés politiques entre les négocians de diverses nations; un seul soin occupait les esprits, celui de l'amusement. L'époque dont je parle a été pour Salonique l'âge d'or des Européens et des habitans du pays.

L'argent qui circulait dans cette ville provenait non-seulement de la fécondité des terres, mais encore du crédit que les Européens accordaient aux marchands avec lesquels ils se liaient d'affaires. Un pareil état de choses paraissait susceptible d'être amélioré, mais il ne pouvait tenir contre les circonstances inattendues qui ont renversé les institutions les mieux combinées et les plus favorables à l'intérêt commun; les malheurs de la nation française, la perte de son commerce du Levant, devaient influer nécessairement sur le sort de la colonie.

Tout était bien changé, lorsque après la restauration je vins reprendre mes anciennes fonctions de consul; déjà toutes ces jolies maisons de campagne ne présentaient plus que des ruines, et maintenant elles sont les habitations des hiboux : les propriétaires du territoire, peu intéressés à les restaurer, n'y voient plus que des décombres qui déparent la nature, et les embarrassent.

Trois grandes tours solidement construites leur restent; elles sont semblables à beaucoup d'autres qu'on voit encore dans la Macédoine ; ces tours annoncent, par leur élévation et par leur solidité, que, pendant les temps des guerres entre les empereurs grecs et les Bulgares, les environs de Salonique furent rarement tranquilles; aujourd'hui elles paraissent encore braver les révolutions qui menacent un pays de jour en jour plus faible et plus mal gouverné. Je reviens à mon itinéraire et à mes observations géographiques.

Mes compagnons et moi nous perdîmes bientôt Urendgik de vue, et nous commençâmes à pénétrer dans la forêt. Comme nous n'étions pas très-éloignés du village de Corthiat, nom actuel de la montagne, nous voulûmes y passer la nuit. Avant d'entrer dans ce village, nous côtoyâmes les ruines d'un ancien monastère grec qui doit avoir été considérable; on nous

dit que c'est aux frais d'un empereur de Constantinople qu'il avait été construit, et que depuis long-temps il est abandonné. Arrivés de bonne heure à Corthiat, nous pûmes profiter de quelques heures de jour qui nous restaient encore, pour aller voir la glacière la moins éloignée de celles que les habitans entretiennent à leurs frais pour fournir pendant l'été de la glace à Salonique.

Ces glacières sont construites de la manière la plus simple: de grands bassins sans maçonnerie, creusés carrément dans une des vallées nord de la montagne, à la file les uns des autres, reçoivent les eaux d'un ruisseau qui y coule sans cesse.

Lorsque les bassins sont gelés, les villageois viennent en déposer la glace dans de grands fossés carrés sans murailles, d'une manière aussi simple que conservatrice. On établit d'abord un premier lit de feuilles de maronniers, et quand la première couche est arrangée, on fait une seconde couche de feuilles pour recevoir une même quantité de glace, puis une troisième, une quatrième, et d'autres encore, suivant la capacité du fossé; on couvre ensuite cet amas de glaces par de nouvelles feuilles, et on le couronne par des tas de broussailles.

Pendant la belle saison, les préposés pour le transport de la glace vont de nuit préparer les chargemens, et dès le point du jour ils viennent à la ville. Cette fourniture n'est gratuite que pour le gouvernement et les principaux dignitaires du pays; la vente qu'on en fait suffit pour payer la manipulation des glacières, et pour satisfaire les muletiers chargés du transport, qui se fait dans de grands sacs de feutre que l'on nomme *abas* dans toute la Turquie.

La fabrication de ces *abas*, plus ou moins fins, paraît fort ancienne dans la Turquie d'Europe. Avant l'usage de nos draps, les Turcs s'habillaient pendant l'hiver de ces sortes d'étoffes;

aujourd'hui elles ne servent qu'aux paysans, aux gens du peuple et à des voyageurs peu aisés. Je dis que cette fabrication est particulière à la Turquie d'Europe, parce que je n'en connais point de manufactures dans les pays qui avoisinent Smyrne; je sais seulement que chaque année des marchands grecs partent de Salonique et se répandent dans l'intérieur de l'Asie, soit pour vendre en gros leurs abas, soit pour exercer l'état de tailleur de ces sortes d'habillemens.

Pendant assez long-temps, nos maisons de Salonique ont fourni à Marseille des *abas* que l'on réexportait dans nos îles, où ils servaient à conserver la santé des nègres, en les garantissant des mauvais effets de la rosée : aujourd'hui cette branche de commerce est entièrement tombée; on y a suppléé, sans doute, par quelque nouvelle étoffe de nos propres fabriques.

Fort satisfaits de nos hôtes, nous fûmes toutefois de très-bonne heure en route par un chemin peu fréquenté, mais qui l'est cependant par des gens du pays qui veulent abréger leur chemin pour arriver plus tôt à la poste.

La situation du village de Corthiat occupe le centre nord de la montagne, et les habitans cultivent les côteaux qui en forment les avenues. Dans moins d'une heure, nous eûmes dépassé ces côteaux; en les parcourant, nous avions à notre gauche le village de Jenikieui, dénomination fort souvent répétée dans tout l'empire Ottoman, et que prennent aussi deux villages du mont Pangée. Celui dont il s'agit est le seul de tout le canton qui soit habité par les Bulgares. Cette peuplade qui parle son ancienne langue, ainsi que le grec et le turc, n'ayant pas beaucoup de terres à cultiver, a choisi le métier qui lui convient le plus par la nature de son domicile; elle s'occupe à faire de la chaux, et à cet égard, elle s'est rendue fort utile. Une troupe de ces villageois ne manque jamais de fréquenter la

basse Asie, et lorsqu'elle y a séjourné pendant quelque temps, elle y est relevée par une autre. Ces Bulgares voyagent sur des mules qui leur servent au transport de la chaux; ils prennent leur route par la Thrace maritime; et lorsqu'ils sont arrivés sur les bords de la Marizza, anciennement l'Hèbre, ils vont côtoyer le golfe de Mélas, et passent en Asie par Gallipoli; là, ils trouvent de grands bateaux qui les transportent des bords d'un rivage à l'autre : arrivés en Asie ils parcourent plusieurs provinces. Je reviens au mont Disoron.

Dès que nous eûmes atteint la descente, nous mîmes pied à terre, et nous pûmes, à une très-grande hauteur, prolonger nos regards sur la belle vallée de l'Anthémontide, qui prenait son nom de la ville d'Anthémonte dont nous étions très-voisins, comme on le verra dans le chapitre suivant. J'appellerai dorénavant cette contrée l'*Anthémontide,* pour ne pas confondre, par la ressemblance du mot, la province avec la ville.

La fertile plaine que nous avions sous les yeux présente d'autant plus d'intérêt, que les savans de nos jours qui ont traité de la géographie ancienne ne l'ont pas spécialement caractérisée, et ne l'ont pas même signalée. Elle séparait la Mygdonie de l'Anthémontide; elle s'étendait du nord au midi, depuis l'Echédorus jusqu'à la Chalcidique : à l'orient étaient la Bizaltique et la Crestonie; à l'occident, le mont Cissus. Quant à sa largeur, on ne saurait l'établir qu'en déterminant à-peu-près les territoires que les rois de Macédoine possédaient sur les deux contrées libres que je viens de nommer, dont le mont Bertiscus formait tout le couronnement.

Deux lacs, un grand bois et des prairies intermédiaires conservaient, et conservent encore, dans une grande partie de cette plaine, pendant tout l'été, une fraîcheur propre à renouveler la floraison des plantes; c'est apparemment cette cause qui donna

lieu à l'ancienne dénomination *d'Anthémontide* que prenait la province. Cette étymologie doit provenir du mot *anthos*, *fleur*; l'Anthémontide était par conséquent la *Fleurie*.

L'histoire n'a pas conservé le nom qu'avait autrefois le petit lac : il prend aujourd'hui celui de Langasa, d'un village situé vers ses bords. Un lac plus grand, dont la circonférence est de dix à douze lieues, et qu'on nomme Bechik, se nommait, dans l'antiquité, le lac de *Bolbe*. Thucydide, qui m'a dirigé pour la connaissance de son gisement, a été mal interprété, lorsque ses traducteurs ont voulu faire entendre que la Mygdonie contournait ce dernier lac; il fallait des connaissances locales, recueillies avec soin, pour se convaincre que cette interprétation est fausse; jamais il n'exista d'empiétement de la Mygdonie sur le territoire du lac de Bolbe, dont le mont Disoron faisait partie. Nous devons en croire Thucydide lui même; cet auteur nous le dit, en rapportant le motif qu'eut Perdiccas second, de céder momentanément quelques-unes de ses provinces à diverses villes de la Chalcidique, pour les engager à se révolter contre Athènes. Thucydide voulant, à cette occasion, désigner le pays où aboutissait la Mygdonie, s'est servi de l'expression de περὶ λίμνη, que l'on a cru devoir traduire en latin par *circum lacum*, et en français, par *à l'entour du lac*.

En expliquant ainsi cette expression, il paraîtrait que le lac avait fait partie de la Mygdonie : j'ai lieu de croire, au contraire, qu'il faut traduire le mot περὶ par *près* ou *au voisinage*; au moyen de cette interprétation, la Mygdonie ne contournerait pas le mont Disoron, et cette montagne, séparée du lac par les coteaux de la Chalcidique, ne paraîtrait plus devoir se rencontrer isolément dans une vallée étroite qui formait une province particulière, ce qui est conforme à la vérité.

Parvenus au pied de la montagne par un chemin pierreux et

pénible, on traverse les belles prairies de *Clisseli,* et dès qu'on a atteint la partie gauche du grand lac, la route se resserre tout d'un coup, entre la Bisaltique et le lac, et devient par fois impraticable, à cause des torrens que l'on rencontre à chaque pas. Sur ce passage, on trouve deux villages, l'un nommé *Kutchuk Bechik,* petit berceau, et l'autre *Buiuk Bechik,* ou grand berceau. Les habitans de ces deux villages, presque tous Turcs, s'adonnent principalement à la pêche, et n'ont que très-peu de terres à cultiver dans l'intérieur de la forêt. Si on doit les en croire, les poissons de ce lac varient, quant aux espèces, à chaque saison. Ils prétendent que les poissons qui paraissent au printemps se sont tenus cachés pendant l'hiver dans des souterrains, et que pendant les grandes chaleurs il en paraît d'autres, d'espèces différentes. Parmi ces derniers, on remarque les muges ou mulets, que les Grecs appellent κεφαλὴ, *grosse tête,* et qui, au moment des grandes inondations, s'introduisent dans le lac, étant encore jeunes, y grossissent et y multiplient. Cette introduction se fait par un petit ruisseau qui forme l'écoulement des eaux du lac. Il serait très-curieux de pouvoir vérifier le phénomène de la disparition périodique d'une même sorte de poissons à des saisons différentes, de connaître les rapports qu'il y a entre les poissons du lac de Bolbe et ceux du lac Cercine qui en est très-voisin, comme nous allons bientôt le voir. On doit desirer que quelque naturaliste approfondisse l'observation que le voyageur, occupé de tant d'objets différens, n'est pas généralement en état de vérifier. Il faudrait aussi qu'après avoir visité les deux lacs dont je viens de parler, il s'élevât jusqu'à celui qu'Hérodote nomme *Practias,* sur les confins de la Pæonie et de la Macédoine, et dont j'ai déjà fait mention, au sujet des moissonneuses de Salonique. Je dois faire observer, en passant, que Danville a pris le grand lac de Bechik pour le lac de

Practias qui, suivant Hérodote, est au-dessus des Crestoniens. On a déjà vu que cette erreur l'a égaré dans sa recherche du gisement du mont Disoron, dont j'ai fixé la position entre la Mygdonie et l'Anthémontide. Revenons au lac de Bolbe.

Il y a environ quarante ans que M. Sibthorp, savant naturaliste anglais, qui avait fait dans la Turquie une grande collection de serpens, voulut aussi connaître l'espèce de poissons qu'on pêche pendant l'été dans le lac de Bolbe; mais, après s'être donné beaucoup de peines sur les lieux, il ne rapporta de sa course que du poisson gâté par la chaleur excessive qu'il éprouva auprès du lac (1).

Après que nous eûmes dépassé les deux Béchiks, la grande croupe du mont Disoron s'éloignait de nous, mais ses bases s'étendaient encore vers les montagnes boisées de la Chalcidique, dont la partie nord ferme la vallée de l'Anthémontide.

En se rétrécissant ainsi, dans sa direction sud, le Disoron reste presque isolé, et ses coteaux, qui se joignent à ceux de la Chalcidique, présentent un paysage en forme de cercle qui est un des plus riches et des plus animés de toute la Macédoine.

Parmi le grand nombre de villages qui décorent ces coteaux, se distinguait celui de *Ravana*, dont le vin forme un des plus grands revenus, et qui est très-peuplé; celui de *Bazaria*, où chaque année on tient une foire très-fréquentée par les habitans de tous les pays voisins, et enfin celui qui prend le non de *Polina*, où nous retrouvons les restes de l'ancienne ville d'Apollonie, que

---

(1) M. Sibthorp voyageait avec M. Haukings, aussi habile naturaliste que savant géographe. Ce dernier a survécu à son compagnon de voyage qui, en passant des iles vénitiennes à Ancône, déjà malade, est mort dans cette dernière ville, où il a laissé à ses amis et aux savans autant de regrets sur sa personne que sur le fruit de ses pénibles et savantes recherches.

traversait la voie Appienne. L'itinéraire de saint Paul, allant de Pilippi à Thessalonique, nous indique cet emplacement dans le nord de la Chalcidique. Il serait pourtant curieux de savoir si, après avoir dépassé Polina, la voie romaine s'étendait au sud du Disoron, ou bien si elle contournait l'orient de cette montagne où se tient la foire de Bazaria : je croirais plutôt que la voie Appienne traversait les limites nord de la Chalcidique qui domine l'Anthémontide ; je fonde mon opinion sur l'itinéraire même de saint Paul. Si la voie Appienne eût été construite sur la croupe orientale du mont Disoron, on n'aurait pas eu besoin de la faire passer sur la hauteur, par la ville d'Apollonie; il était plus simple de la tenir au niveau du grand lac, mais il paraît que, cette route étant souvent submergée, ou trop coupée par des torrens, cet inconvénient fit préférer la hauteur où se trouvait Apollonie, et qui conduisait du sud de la montagne à son couchant, sur la rade de Salonique.

Quand on a franchi tous les torrens, on se trouve bientôt auprès du grand ruisseau qui, en sortant du lac, va se jeter dans la mer par une vallée étroite. Ses riants ombrages font oublier l'âpreté de la route qu'on vient de parcourir. Ce ruisseau, qui n'a que deux lieues d'étendue, serpente entre la Chalcidique et la Bisaltique; ces deux provinces semblent se séparer au milieu d'une épaisse forêt, pour ouvrir aux voyageurs un chemin qui, de temps immémorial, a conduit de la Macédoine dans la Thrace, à travers des pelouses et des fleurs. Nous étions au mois de juin; le chant du rossignol fut pour nous une invitation de nous arrêter; nous fîmes halte pour prendre un léger repas : ce site avait tous les charmes de la nature agreste ornée de ses propres dons; nous en jouîmes d'autant mieux que nos brillans musiciens semblaient animés par notre présence.

En sortant de cette charmante route, nous passâmes près d'un corps-de-garde et d'un Kiosq où l'on est invité à prendre du café par les gardes préposés pour veiller sur ce passage. On y trouve aussi un *Khan* qu'on nomme *Rouméli-Bogasi-khan*, ce qui signifie *Kervan saraï du passage qui sert d'entrée dans la Romélie.* C'est auprès de cet endroit que se trouve le plus grand enfoncement du golfe Strymonique, où les marins de toutes les nations vont faire des chargemens de bois. Quant aux temps antiques, il est très-vraisemblable que la ville de Bromisque, dont parle Thucydide (1), n'était pas éloignée de cette station. L'historien, dans son récit de la prise d'Amphipolis, nous fait connaître la marche de Brasidas, quand il voulut surprendre de nuit cette colonie athénienne : il dit que ce général partit *d'Arné*, ville de la Chalcidique inconnue de nos jours, qu'il passa à *Aulon* et à *Bromisque*, qu'il ne s'arrêta que quelques momens dans cette dernière ville, et que sans perdre de temps il passa avec son armée à *Argilos*, colonie d'Andros, et qu'ayant obtenu que les habitans de cette ville quittassent le parti d'Athènes, il fut en mesure, dans un jour, depuis le départ *d'Arné*, de s'emparer sans coup férir de la ville d'Amphipolis.

Quoique Thucydide ne marque pas précisément la distance d'Arné à Amphipolis, il fait assez connaître que *Bromisque* était située auprès de la route qui, du fond du golfe, va aboutir au Strymon. En partant du Kiosq, pour arriver à ce fleuve nous marchâmes pendant trois heures sur des sables brûlans, entre la mer et des bruyères qui forment une espèce de remparts aux villages disséminés sur le penchant de la Bisaltique et sur le plat pays. Dans ce canton on n'est jamais sans alarmes, à cause

---

(1) Thucyd., lib. IV, cap. CIII.

des pirates qui se montrent par fois sur la côte. Les villages y sont peuplés de Turcs et de Grecs. De distance en distance, on rencontre, à la tête de ces bruyères, des corps-de-garde destinés à garantir le pays de surprises.

Auprès d'une de ces vigies, nous trouvâmes une plante *d'agnus castus,* qui attira nottre attention ; elle était entièrement fleurie, et elle s'élevait beaucoup au-dessus de la hauteur du plus grand arbrisseau, tellement qu'une cabane en occupait le centre.

Les coteaux qui bordent les montagnes dans cette contrée sont très-peuplés, très-fertiles, et l'ont toujours été : au-delà des bruyères on cultive le maïs ; j'ai souvent vu partir de Salonique des bâtimens frétés pour aller y charger de ce grain. On traite d'avance de l'achat avec les primats du pays qui donnent des garanties pour l'entière exécution du contrat.

En ce qui concerne l'antiquité, relativement à cette contrée, j'observerai que plusieurs colonies s'y établirent dès les premiers âges du commerce des Grecs. La ville de *Roenthéné,* connue seulement depuis le moyen âge, et nommée aujourd'hui *Rendine,* pourrait avoir occupé la place de *Bromisque. Argilos* était aussi au nombre de ces colonies. Les Andriens, suivant Thucydide (1), l'avaient fondée très-près du Strymon : quoique cet historien n'en fixe pas l'emplacement, il le désigne suffisamment, en faisant observer que les Argiliens s'étaient réunis à Brasidas, et qu'ils le conduisirent, avant l'aurore, devant les portes d'Amphipolis (2). L'historien confirme cette opinion, en disant ailleurs que Cerdilium était de la dépendance d'Argilos (3). On doit reconnaître aujourd'hui l'emplacement de cette colonie

---

(1) Thucyd. lib. IV, cap. CIII.
(2) *Ibid.* lib. V, cap. VI.
(3) *Ibid.*

dans un village qui se nomme *Buiuk-Orchova*, *Grand-Orchova*, très-voisin de *Kutchuk-Orchova*, où, comme je le dirai bientôt, sont les ruines de *Cerdilium*.

C'est aussi dans cette partie de la Bisaltique méridionale que devait se trouver la ville d'*Eione*, fondée par les habitans de Mendé. Cette ville, dont on a ignoré jusqu'à présent l'emplacement, est mentionnée par l'historien moderne des colonies grecques comme très-distante de la ville du même nom, dont Cimon avait fait la conquête, aux bouches du Strymon.

C'est faute d'avoir connu les localités, que cet historien s'est beaucoup étendu sur ce point de critique. Thucydide seul doit être consulté; car c'est de lui que nous apprenons la différence qu'il y avait entre les deux villes homonymes d'Eione, et qui nous apprend qu'elles étaient voisines l'une de l'autre.

Son texte est positif. Il nous dit, en parlant d'Eione, où lui-même défendit ensuite si bien les intérêts d'Athènes contre toutes les forces dont disposait Brasidas, que ce fut Cimon qui fit cette conquête, et plus bas, il ajoute que, « vers » la dixième année de la guerre du Péloponèse, Simonide, gé- » néral athénien, prit dans la Thrace *Eione*, colonie de Mendé, » et ennemie d'Athènes. Elle lui fut livrée par trahison. Il avait, » pour ce coup de main, rassemblé quelques Athéniens des gar- » nisons, et beaucoup d'alliés du pays; mais les Chalcidiens et » les Bottiéens étant promptement venus au secours, il fut chassé » et perdit une partie de son monde. » On ne saurait distinguer plus clairement l'Eione des Mendéens, d'avec celle que Cimon conquit au profit de la ville d'Athènes.

Cependant plusieurs auteurs modernes très-recommandables n'ont reconnu que celle de ces deux villes qui est située sur les bords du Strymon : cette erreur ne provient que de ce qu'ils n'ont pas assez consulté Thucydide, et qu'ils n'ont pas remarqué

les deux passages que je viens de citer. Le témoignage de Thucydide ne présente de conjectural que l'emplacement d'Eione, colonie de Mendé; mais cet auteur nous fournit lui-même tous les moyens de nous convaincre qu'Eione du Strymon et cette seconde Eione étaient très-voisines l'une de l'autre.

Lorsqu'il rapporte que Simonide fut bientôt chassé d'Eione par les Chalcidiens et les Bottiéens, il nous donne à entendre que ce secours venait de très-près, et que les troupes n'avaient pas même eu besoin de passer le Strymon; d'où il résulte qu'il ne faut pas chercher la position de la colonie de Mendé hors du territoire qui s'étend depuis Bromisque jusqu'aux bouches de ce fleuve.

Si, malgré ces raisons, on voulait croire que l'établissement des Mendéens s'était formé sur les bases sud du Pangée, où commence la Piérie, plusieurs motifs se présenteraient pour nous convaincre du contraire : le premier consiste dans la difficulté que les troupes destinées à attaquer Simonide auraient éprouvée, si elles eussent été obligées de se porter au-delà du Strymon, où les Athéniens, qui y étaient en force, n'auraient pas manqué de leur opposer une grande résistance; le second motif, qui n'est pas moins prépondérant, concerne les Thasiens, qui n'auraient jamais permis que les Mendéens eussent formé un établissement si près de leurs mines, défendues par Galepsus et Œsime.

J'ai donc lieu de regarder comme démontré que Eione de la Piérie est la ville qui fut assiégée par Cimon, et que la seconde Eione, colonie de Mendé, surprise par Simonide, se trouvait près du Strymon, sur les côtes de la Bisaltique. Cet éclaircissement, donné par Thucydide lui-même, justifie son commentateur, qui a voulu désigner l'Eione prise par Cimon comme une ville de la Piérie; et celle que prit Simonide comme une ville de la Thrace,

province à laquelle elle appartenait réellement par sa position sur les coteaux de la Bisaltique (1).

D'autres colonies s'étaient depuis long-temps établies dans ces parages, pour partager les avantages qui avaient attirés les Mendéens.

Les coteaux de la Bisaltique nous conduisirent sur les bords du Strymon. Ce fleuve, près de son embouchure, se trouve resserré entre ces coteaux couverts de bois et les bases du Pangée. C'est là que nous arrivâmes. Nous passâmes un bac établi pour le service de la grande route. Nous avions à l'autre bord et à notre droite un grand magasin propre à contenir le blé que les pays environnans sont obligés de fournir au Grand-Seigneur, comme une espèce de dîme de leurs récoltes, et que l'on embarque pour Constantinople, sur la rade voisine. On nomme ce droit *ichtira*, et le préposé qui le reçoit *l'ichtiradgi*. Les Turcs ont donné à ce lieu le nom de *Tchaï-Aghese*, qui signifie *Bouche du Fleuve*, ou plus littéralement *du Fleuve sa Bouche*. Le nom de Strymon a disparu pour les Turcs et les Grecs; les Bulgares seuls l'ont conservé. On voit dans le même endroit une petite masure qui prend le nom de *douane*. C'est, dit-on, Ismaïl bey qui a établi cette imposition pour l'entretien des ponts construits sur le Strymon. Smyrne est cependant la seule ville d'Asie qui entretienne par cette voie un commerce direct avec Serrès.

Avant d'arriver sur les ruines d'Amphipolis, nous dûmes traverser celles d'Eione du Strymon. A peine eûmes-nous franchi l'eau, qu'un sentier nous conduisit à un pavé, et à des restes d'épaisses maçonneries que nous reconnûmes pour être les ruines d'une des portes de la ville. Ce passage, maintenu au milieu de

(1) Voyez l'Histoire des Colonies grecques, tome III, page 211.

ces ruines, a fait partie de la voie Appia, et le pavé antique, encore subsistant, est peut-être le seul signe certain qui reste de l'existence de cette grande route, au travers de la Macédoine.

Quoique les marins aient enlevé beaucoup de matériaux sur les ruines d'Eione, il en reste encore assez pour faire connaître combien cette ville a été souvent restaurée. Il est inutile d'y rechercher des monumens antiques; ils ont été détruits, et les débris mêmes ont disparu.

Pour nous rendre à Amphipolis, dont les murs renversés se montraient déjà à notre gauche, nous prîmes un sentier qui conduit à un petit bourg peuplé de Turcs, placé sur la hauteur. C'est là que Cléon et Brasidas perdirent la vie, lorsque le premier de ces deux généraux assiégeait Amphipolis. Coupant ensuite à gauche par le chemin qui, de ce bourg, conduit au village de *Ieni - Kieui*, nous y abordâmes à l'entrée de la nuit. Ce village, composé d'environ cent maisons, occupe l'emplacement par où Brasidas pénétra dans la ville. Ce faubourg, entouré par le fleuve, tenait aux murs d'un château qui en faisait la principale défense (1).

Nous mîmes pied à terre près d'une grande écurie publique, où nous fûmes entourés de curieux; et nous aurions été embarrassés pour nous assurer d'un gîte, si notre janissaire ne s'était hâté de dire à l'un des personnages marquans de la troupe, que nous étions des marchands de Salonique. La personne à laquelle il s'adressa se nommait Apostoli, et son état était de faire des accaparemens de cotons pour les revendre à Serrès. Dès qu'il sut qui nous étions, il s'empressa de nous proposer sa maison: rien ne pouvait venir plus à propos; il nous y conduisit lui-même. La réception que nous reçûmes fut analogue à la propreté du logement; la table fut bien servie; bientôt la conversation s'établit

(1) Voyez le plan des ruines d'Amphipolis.

sur le produit du coton, sur la médiocrité de la récolte, sur l'espoir d'une augmentation du prix courant et d'autres choses semblables : et comme notre hôte n'était pas musicien, ces dialogues auxquels il attachait des vues d'intérêt, remplacèrent les chants généralement en usage dans ces repas hospitaliers.

Le lendemain, après avoir reçu les politesses du café et de la pipe, nous sortîmes pour aller visiter une grande tour située sur le bord du fleuve; elle est semblable à celles d'Urendgik; et, depuis long-temps, elle n'est point habitée : elle est en face d'une autre tour de même construction, placée au-delà du fleuve. Il paraît que ces deux tours défendaient le passage où le Strymon, sortant du lac Cercine, reprend son cours jusqu'à la mer.

Apostoli nous dit que, le village, ainsi que le désigne son nom, n'étant habité que depuis peu d'années, il n'y avait aucune tradition dans le pays qui pût nous satisfaire sur l'époque à laquelle ces tours avaient été construites; mais que sur toute la côte nord-ouest du Pangée, on en voyait de pareilles et même de plus fortes.

Par les fragmens d'antiquités dont celle-ci est revêtue, il était aisé de juger qu'elle a été rebâtie dans le moyen âge, sur d'anciens fondemens. La petite porte par laquelle on peut y entrer se trouve à huit pieds d'élévation au-dessus du terrain. Cette élévation me fit renoncer à l'idée que j'avais eue de m'y introduire; mais notre conducteur, qui en avait vu l'intérieur, nous assura que les murs sont couverts de fragmens d'architecture et de sculpture antique, tels que ceux que nous vîmes çà et là sous de grandes broussailles. Avant de faire cette course, je copiai une inscription, gravée auprès de la petite porte de la tour, sur une pierre de marbre blanc qui fait partie de la maçonnerie extérieure. Elle a seulement deux pieds de longueur sur un de hauteur. En voici la forme et le *fac simile* en petits caractères.

† ЄN TOΥΤω OI ΠΙCTOI NIKOΥCIN.

Ces mots rappellent la légende qu'on trouve sur les monnaies de bronze des empereurs grecs de Constantinople : ils ont été par fois aussi employés dans les derniers temps sur des monnaies de diverses ville d'Italie : le Portugal a conservé cette légende jusqu'à nos jours. Il faut aussi remarquer qu'elle a paru sur les enseignes romaines sous divers empereurs après Constantin le Grand, et ensuite sur les monnaies, pendant le règne de Constant second, fils d'Héraclius second. Cette dernière remarque, à ce qu'il me semble, n'avait pas encore été faite.

La légende des médailles impériales porte ЄN TOΥΤω NIKA, *sois victorieux par la croix;* et l'inscription qui se voit sur la tour d'Amphipolis signifie *les croyans seront victorieux par la croix.*

En laissant cette tour, qui paraît avoir formé, près de la porte nord-est de la ville, la tête du mur d'enceinte, nous entrâmes dans un kiosk construit pour le service public, vis-à-vis du bac qui sert à la communication journalière, entre le district de Serrès et celui de Zihna. Ce bac n'est éloigné du village que d'environ cent toises.

Au sortir du kiosk, nous passâmes à l'église située vers le sud, à très-peu de distance du village; elle est solidement bâtie, et très-simplement ornée. C'est pour attirer des cultivateurs que les ancêtres de l'aga de Zighna ont souffert qu'on en réédifiât une ancienne, qui était tombée en ruines dans cet emplacement; j'ai déjà dit qu'on a fait de même à Pella.

Le nom de *Jéni-Kieui,* que porte le village, annonce qu'il n'est habité que depuis peu de temps; on croit néanmoins, sur les lieux, qu'il l'est depuis plus de cent ans.

Nous aperçûmes à la porte de cette église deux monumens : l'un sépulcral, et l'autre consistant en un morceau de sculpture



Jules Lith. Lith. de Delaporte S.t de Langlumé.

Bas-relief satyrique encastré dans le mur extérieur de l'Eglise d'Amphipolis. Il contient dans l'aire une inscription grecque où se trouvent ces mots ΑΓΑΘΟΔΑΙΜΟΝ *et celui de* ΖΟΙΛΟΣ *ayant été copiée séparément elle a été égarée mais on ne peut perdre l'espoir de la recopier*

de mauvais goût. Le premier est remarquable par le nom d'un grec qui s'honorait d'avoir été le serviteur d'un roi de Thrace, nommé *Rhoemétalcès*. Quelques années après l'avoir examiné, je l'achetai à Salonique, d'un médecin allemand qui l'avait fait enlever. On voit aujourd'hui ce morceau antique dans notre Musée, dit de *Charles X*. Le second monument représente un monstre symbolique, qui porte une inscription. Il est gravé dans le recueil des planches (1).

Quelques fragmens de belle architecture et d'objets sculptés avaient été réunis à la porte de cette église. Ces fragmens servent de siéges aux fidèles qui attendent les heures de la prière. On en dépose souvent de semblables auprès des églises grecques et dans les cimetières : ce sont là en quelque sorte des témoins qui attestent que la ville était autrefois considérable, et ils ne manquent pas à ce titre d'attirer l'attention des voyageurs : heureusement ce genre d'utilité en a fait conserver un grand nombre.

Lorsque je fus de retour au logis, notre hôte me donna un guide pour aller parcourir l'intérieur des ruines.

En partant du village, mon conducteur me fit longer un ravin profond et très-escarpé, qui partage la ville jusque vers le centre. Ce ravin est le lit d'un large torrent, par où toutes les eaux des pluies se dirigent vers le fleuve. En considérant la largeur de ce ravin et son escarpement, qui a plus de cent pieds de haut, je me figurai qu'Agnon, ayant agrandi la ville du côté du nord, ainsi qu'on le voit encore, et la largeur du torrent ne lui ayant pas permis de faciliter, par des ponts, les communications de l'ancienne ville avec la nouvelle, la difficulté qu'il y avait à se transporter d'un côté à l'autre put donner lieu à la

(1) Planche n.° 8.

dénomination d'*Amphipolis, double ville.* C'est même le sens qu'on peut donner aux expressions de l'historien (1).

En sortant de ce ravin, nous parcourûmes des coteaux où l'on a planté des vignes, et où l'on cultive le coton. Je n'aperçus nulle part des restes remarquables d'anciens édifices; il paraît que, pendant très-long-temps, les habitans des pays voisins sont venus consommer la destruction de cette ville, pour enlever des matériaux. J'arrivai enfin aux ruines d'une porte située du côté de l'Orient; et je ne doutai pas que ce ne fût celle par où sortit la première division des troupes que Brasidas, général de Sparte, fit marcher pour combatre Cléon. J'avais au-devant de moi les hauteurs où se donna le combat : toute l'étendue du lac était à ma gauche; et ma vue portait à droite sur Eione, et sur la côte nord du mont Athos.

Après avoir suivi pendant une demi-heure les murs de la ville, par-tout renversés, je rentrai dans l'intérieur, et j'y remarquai un petit *tumulus*, que je supposai être celui de Brasidas lui-même. Ce général, au rapport de Thucydide, fut en effet inhumé dans la ville avec toute la solennité en usage pour les libérateurs et les fondateurs (2). L'historien dit aussi que le monument héroïque qui avait été élevé en l'honneur d'Agnon, général athénien et fondateur de la colonie, fut entièrement détruit par les Lacédémoniens.

La recherche des anciens remparts du côté de l'est et du sud attirait d'autant plus mon attention, que les géographes modernes

---

(1) Je dois faire observer que c'est dans cette vallée que les habitans de *Jeni-Kieui* vont tamiser les terres que les pluies y déposent. Elles charient toutes sortes de morceaux d'antiquité, surtout des médailles. Ce ravin est la mine la plus féconde de l'Orient en monnaies anciennes de l'Europe et même de l'Asie.

(1) Thucyd lib. V, cap. XI.

m'avaient paru ne pas se trouver d'accord sur ce point avec Thucydide.

On a jusqu'à présent mal compris le passage de cet historien où il est fait mention de la grande muraille qui défendait la ville du nord-est au midi, et qui, suivant son récit, devint le motif du changement du nom d'Énéodos en celui d'Amphipolis. Voici son texte : « Ἀμφίπολιν Ἄγνων ὠνόμασεν, ὅτι ἐπ' ἀμφότερα περιῤῥέοντος τοῦ Στρυμόνος, διὰ τὸ περιέχειν αὐτὴν, τείχει μακρῷ ἀπολαβὼν ἐκ ποταμοῦ ἐς ποταμὸν περιφανῆ ἐς θάλασσάν τε καὶ τὴν ἤπειρον ᾤκισεν. (1) »

« Agnon la nomma Amphipolis (*la ville entre deux*), parce que le Strymon coulant autour de deux côtés, et formant presque un cercle, ce général la sépara par un long mur qui joignait les deux rives du fleuve, et en fit une colonie remarquable, et du côté de la mer, et du côté du continent. »

Tous les traducteurs ont cru voir dans ce passage que le mur construit par Agnon était placé entre deux bras du Strymon.

Le texte ne fait nullement mention de deux bras du fleuve. Il porte, comme on voit, ces mots, ἐκ ποταμοῦ ἐς ποταμὸν, du fleuve au fleuve. On a déjà vu sur le plan que le Strymon venant du nord frappe de ce côté contre la ville; qu'il se détourne vers le couchant en suivant la montagne de Cerdilium. C'est ce changement de direction qui a fait employer par Thucydide ces mots *du fleuve au fleuve;* ils montrent évidemment qu'il n'a pas entendu dire que le fleuve eût deux branches.

La narration du combat entre les Lacédémoniens et les Athéniens fait d'ailleurs assez connaître que la ville était située au pied d'une colline sur laquelle Cléon avait établi son camp; et

---

(1) Thucyd. lib. IV, cap. 102.

que, de ce côté, dans les temps mêmes les plus reculés, le Strymon n'avait pu se former un passage; il est au contraire très-resserré entre la hauteur qui domine Amphipolis et la colline voisine, et l'on reconnaît aisément qu'il a toujours été forcé de couler dans cette gorge.

Quant au long mur d'enceinte qui s'étendait d'un point du fleuve à l'autre, rien n'est plus facile à expliquer. Ce grand mur défendait la ville de trois côtés; il commençait à la tour dont je viens de parler, et venait aboutir circulairement à une autre tour, construite sur le détroit où le Strymon, gêné par deux élévations, se détourne lorsqu'il arrive sous Cerdilium, en formant un angle presque droit pour se rendre ensuite à la mer. La ville n'avait pas besoin de fortifications dans la partie où le fleuve reprend son cours, par la raison que ses eaux et les grandes tours placées aux deux extrémités des murs en empêchaient l'approche. Thucydide dit expressément qu'à l'époque où Brasidas s'empara d'Amphipolis, il n'existait encore point de murs de ce côté (1).

De retour à Jeni-Kieui, je copiai une inscription qui sert d'ornement à une petite fontaine où les filles du village viennent remplir leurs cruches; les habitans préfèrent cette eau à celle du Strymon. L'inscription, qui mérite d'avoir ici une place, est écrite en caractères d'une forme pure. La voici.

Ἔδοξε τῷ δήμῳ, Φίλωνα καὶ
Στρατοκλέα φεύγειν Ἀμφίπο-
λιν καὶ τὴν γῆν τῶν Ἀμφιπο-
λιτῶν ἀειφυγίαν καὶ αὐτοὺς καὶ

1. ЄΔΟΞΕΝ ΤΩΙ ΔΗΜΟΙ ΦΙ-
2. ΛΩΝΑ ΚΑΙ ΣΤΡΑΤΟΚΛΕ-
3. Α ΦΕΟΓΕΙΝ ΑΜΦΙΠΟΛΙ-
4. Ν ΚΑΙ ΤΗΓ ΓΗΝ ΤΗΝ ΑΜΦ-
5. ΙΠΟΛΙΤΕΩΝ ΑΕΙΦΥΓΙ-
6. ΗΝ ΚΑΙ ΑΥΤΟΣ ΚΑΙ ΤΟΣ

(1) Thucyd. loc. cit.

τοὺς παῖδας· καὶ ἤν που ἁλίσκωνται, πάσχειν αὐτοὺς ὡς πολεμίους, καὶ νηποινεὶ τεθνᾶναι· τὰ δὲ χρήματα αὐτῶν δημόσια εἶναι· τὸ δ' ἐπιδέκατον ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ τοῦ Στρυμόνος· τοὺς δὲ προστάτας ἀναγράψαι αὐτοὺς στήλην (fort. αὐτὸ vel αὐτοὺς ἐς στήλην) λιθίνην. Ἢν δέ τις τὸ ψήφισμα ἀναψηφίσειν καταδέχηται τοῦτο ἢ τέχνῃ ἢ μηχανῇ ἡτινιοῦν, τὰ χρήματα αὐτοῦ δημόσια ἔστω· καὶ αὐτὸς φευγέτω Ἀμφίπολιν ἀειφυγίαν.

7. ΠΕΔΑΣ ΚΑΙ ΗΜ ΠΟ ΑΛΙ-
8. ΣΚΩΝΤΑΙ ΠΑΣΧΕΙΝ ΑΥ-
9. ΤΟΣ ΩΣ ΠΟΛΕΜΙΟΣ ΚΑΙ
10. ΝΗΠΟΙΝΕΙ ΤΕΘΝΑΝΑΙ
11. ΤΑ ΔΕ ΧΡΗΜΑΤΑ ΑΥΤΩΝ ΔΗ-
12. ΜΟΣΙΑ ΕΙΝΑΙ ΤΟ Δ ΕΠ-
13. ΙΔΕΚΑΤΟΝ ΙΕΡΟΝ ΤΟΥ Α-
14. ΠΟΛΛΩΝΟΣ ΚΑΙ ΤΟ ΣΤΡ-
15. ΥΜΟΝΟΣ ΤΟΣ ΔΕ ΠΡΟΣΤ-
16. ΑΤΑΣ ΑΝΑΓΡΑΨΑΙ ΑΥΤ-
17. ΟΣ ΣΤΗΛΗΝ ΛΙΘΙΝΗΝ
18. ΗΝ ΔΕ ΤΙΣ ΤΟ ΨΗΦΙΣΜΑ
19. ΑΝΑΨΙΦΙΣΕΙΝ ΚΑΤΑΔ-
20. ΕΧΗΤΑΙ ΤΟΥΤΟΣ ΤΕΧΝ-
21. ΗΙ Η ΜΗΧΑΝΗΙ ΩΤΕΩΙΟ-
22. Ν ΤΑ ΧΡΗΜΑΤΑ ΑΥΤΟ ΔΗΜ-
23. ΟΣΙΑ ΕΣΤΩ ΚΑΙ ΑΥΤΟΣ
24. ΦΕΟΓΕΤΩ ΑΜΦΙΠΟΛΙΝ
25. ΑΕΙΦΥΓΙΗΝ.

REMARQUES.

Ligne 3, φεογειν, pour φεούγειν (φεύγειν). Voy. ligne 24.

—— 4, τηγ γην, pour τὴν γῆν.

—— 5, — εων, pour ὧν (Ion.).

—— 6, — ην, pour αν (Ion.).

—— *ib.* αυτος, pour αὐτούς; mais il y a του à la ligne 13.

—— 7, πεδας, pour παῖδας (à cause de la prononciation).

—— *ib.* ημ πο, pour ἤν που (On écrit en grec moderne ἄμ πότε, pour ἄν πότε, et l'on prononce *amboté*).

—— 10, νηποινει. Un savant du pays n'ayant pas compris le sens de ce mot, a écrit μὴ ποιεῖν; ce qui fait un grand contre-sens.

Ligne 17, Ἀναγράψαι ἐς στήλην rappelle le sens primitif du verbe στηλιτεύω.

—— 19, ἀναψιφισειν, pour ἀναψηφίσειν (faute d'orthographe à cause de la prononciation). A la ligne 18, on lit ψηφισμα.

—— 20, τουτος τεχνηι : je crois qu'il faut lire τοῦτο ἢ τέχνῃ, &c.

—— 21, ωτεωιον est pour ὥτῳοῦν (ἡτινιοῦν).

—— 24, φεογέτω, pour φεουγέτω (φευγέτω). Voy. ligne 3.

TRADUCTION.

« Le peuple décrète que Philon et Stratoclès sont bannis à per-
» pétuité d'Amphipolis et du territoire des Amphipolitains, eux
» et leurs enfans : si on les y trouve, qu'ils soient traités impu-
» nément en ennemis, et mis à mort ; que leurs biens soient con-
» fisqués, et que la dixième partie soit consacrée au temple
» d'Apollon et à celui du dieu fleuve Strymon. Il est ordonné
» aux magistrats de faire graver le présent décret sur une co-
» lonne de pierre ; et si quelqu'un tentait d'y contrevenir par
» ruse ou par tout autre moyen, qu'il subisse le bannissement
» de la ville d'Amphipolis, et que ses biens soient confisqués (1). »

Cette inscription présente beaucoup d'intérêt, en ce qu'elle se lie à un passage de la troisième Olynthienne de Démosthène, où cet orateur reproche aux Athéniens d'avoir refusé la proposition qu'Hierax et Stratoclès leur avaient faite de la part des Amphipolitains, de se soumettre à leur domination. Démosthène fixe cette ambassade au temps de la pacification de l'Eubée, en rappelant les victoires que les Athéniens avaient remportées auparavant. On voit par là que l'ambassade eut lieu la troisième année de la CI.^e Olympiade, la deuxième du règne de Philippe. C'est là l'époque où ce prince méditait la conquête d'Amphipolis, qu'il avait déclarée libre en montant sur le trône, afin de diminuer le nombre de ses ennemis.

Quoique Philippe eût déjoué les intrigues des Amphipolitains

(1) Le texte que je donne ici avec la traduction a été restauré par M. Nicolo-Poulo, littérateur grec, natif de Smyrne, attaché à la bibliothèque de l'Institut, et très-versé dans l'ancienne langue de sa patrie, à laquelle il fait honneur par ses connaissances. Il a joint à ce travail quelques remarques qui m'ont paru propres à intéresser le lecteur.

auprès des Athéniens, il dut être choqué de leur projet, dont le succès lui eût attiré de nouveaux embarras. A leur retour d'Athènes, les ambassadeurs trouvèrent l'état des choses bien changé. Le refus des Athéniens, et les intelligences du roi de Macédoine dans la ville d'Amphipolis, étaient très-capables d'y répandre des troubles, et d'abattre la faction qui avait voulu traiter avec Athènes. Il faut conclure que Philippe, avant de laisser découvrir ses vues sur Amphipolis, se contenta du bannissement de Philon et de Stratoclès, l'un comme chef du parti qui avait provoqué l'ambassade, l'autre comme le plus capable de servir cette faction auprès des Athéniens. Quant à Hiérax, on doit penser qu'il eut assez d'amis parmi le peuple pour éviter la proscription.

Nous voyons de plus, dans la grande inscription qu'on vient de lire, que la ville d'Amphipolis rendait au Strymon des honneurs divins. Elle l'a représenté aussi sur une monnaie impériale (1). C'est un nouveau témoignage de la vénération que les anciens peuples avaient pour les principes de la fécondité, et surtout pour les fleuves; soit à cause de la continuité de leurs cours, soit comme source de richesses rurales, ou comme favorables au mouvement du commerce.

C'est sur les monnaies anciennes qu'on trouve les preuves les plus multipliées de cette divinisation des fleuves et des fontaines. Les Égyptiens nous en donnent des exemples pour le Nil; et les Smyrnéens pour leur dieu fleuve Mélès (2). Je pourrais citer

---

(1) Cette monnaie ne se trouve pas dans le catalogue de M. Mionnet. J'en ai possédé un exemplaire qui figure aujourd'hui dans la riche collection du roi de Bavière.

(2) On peut voir une inscription très-curieuse sur le Mélès, dans le voyage de la Troade de M. le Chevalier; elle avait été recueillie par Villoison.

une infinité d'autres villes d'Europe et d'Asie qui honoraient les eaux d'un culte public; mais ce sujet a été déjà souvent éclairci.

Selon notre inscription, Apollon était une des divinités tutélaires d'Amphipolis : c'est ce que confirment les plus anciennes monnaies d'argent de cette ville. J'en donnerai un catalogue raisonné à la fin de ce chapitre.

Après avoir copié l'inscription, il était important de ne pas quitter les ruines d'Amphipolis sans dresser le plan de cette ville et de ses environs. Ce plan était nécessaire pour détruire les fausses idées qu'on peut s'être formées sur ce sujet. La meilleure manière de l'exécuter était de monter au village de *Kutchuk-Orchova,* où se voient les ruines de Cerdilium.

Après avoir pris congé de mon hôte, je partis pour cette dernière ville.

A peine arrivé à l'autre bord du fleuve, je traversai un torrent qui parcourt une profonde vallée de la Bisaltique. Bientôt après je contournai la colline qui conduit à Cerdilium par un chemin couvert de bois. Dans une demi-heure, je parvins à l'habitation d'un des primats du lieu, pour lequel Apostoli m'avait donné une lettre de recommandation, et qui se nommait *Zaphiri.*

Ce primat, âgé de 68 à 70 ans, d'une taille avantageuse, et d'une figure respectable, m'inspira de la vénération, et en même temps de la confiance. Il me reçut avec affabilité; et lorsqu'il me dit, *soyez le bien venu,* ce fut avec la franchise d'un bon patriarche. Il était resté veuf avec deux garçons qu'il avait mariés, et il vivait avec eux dans la meilleure intelligence. Sa maison était spacieuse et commode. On y entrait par une grande cour, où tout présentait l'activité agricole et l'aisance d'un bon cultivateur. Le logement du maître, formé d'un seul étage, portait sur des magasins, sur un cellier et des étables. De grands piliers de bois,

coupés dans la forêt voisine, soutenaient la toiture; une galerie spacieuse occupait les devans du côté de la cour, et donnait entrée à des chambres suffisantes pour tout le service de la maison.

Je fus bientôt installé dans la salle de réception, où se traitent les affaires du pays, soit avec des Turcs, soit entre les habitans en ce qui concerne la police et les intérêts communaux. Nous conversâmes assez long-temps sur la situation politique de la contrée, sur sa tranquillité et sur les charges qu'elle supporte. Le premier bien pour nous, me dit mon hôte, est de nous trouver isolés, de ne voir dans ces villages aucun Turc propriétaire, et de n'avoir à faire qu'avec le gouverneur de Serrès, à qui tout le district est soumis.

Nous nous mîmes à table tête à tête, mon hôte et moi, à la manière turque. Les deux fils nous servaient; leurs femmes paraissaient peu, ainsi que leurs enfans. Malgré l'accord qui régnait dans la famille, malgré l'intérêt que je cette union m'inspirait, je m'aperçus que le vieillard éprouvait quelque souci, et qu'il n'était pas éloigné de m'en faire la confidence. Après le souper, il fit tomber la conversation sur le projet qu'il avait de diviser sa belle maison, en la séparant en deux parties égales, afin, disait-il, que la concorde entre les deux frères ne soit jamais troublée à cause de la cohabitation de leurs femmes. Elles ne pourraient, ajoutait-il, demeurer long-temps en paix, vivant en communauté, sans un modérateur tel que je le suis.

Cette sage prévoyance me donna la preuve de son bon sens et de sa situation morale. Plus occupé de l'intention de rendre permanente la concorde entre ses enfans, qu'affecté d'une servitude à laquelle il était accoutumé depuis l'enfance, il savait jouir de l'affection de sa famille. Les habitans de ce pays n'avaient fait que lui rendre justice, lorsqu'ils l'avaient choisi pour les

défendre contre les prétentions souvent arbitraires, et les injustices du gouvernement de Serrès.

Le lendemain, ce digne primat me fit parcourir son village; il se compose d'environ quatre-vingts maisons qui appartiennent presque toutes à des cultivateurs dont les possessions éparses dans la plaine, et même au-delà du Strymon, les obligent à des courses pénibles. Celles qui entourent le village sont bâties en pierres. Une tour, presque entièrement détruite, et quelques pans de murs que l'on rencontre en divers endroits, déterminèrent la position de Cerdilium; mais ces restes d'antiquité ne méritent aucune attention.

Je me contentai de copier une inscription d'un genre peu commun, attendu qu'elle est en langue latine.

En voici le texte.

LIBVCIO IANVARIO PF
LIBVCIO MACEDONI
LIBVCIAE SECVNDAE
LIBVCIA PVSILLA MATER
VIV

Cette inscription sépulcrale latine, trouvée dans un pays grec, me fit penser qu'avant la décadence de l'empire, la colonie de Philippe avait pu former des établissemens à Cerdilium.

Ce qui eut encore pour moi plus d'intérêt, ce fut de pouvoir reconnaître la justesse de la narration de Thucydide, lorsqu'il dit que de la hauteur de Cerdilium, Brasidas observait les mouvemens des troupes que Cléon avait réunies à Eione, et avec lesquelles il menaçait Amphipolis.

Après avoir terminé mon plan d'Amphipolis et de ses environs, je me séparai du vénérable vieillard qui m'avait si bien reçu, et je pris le chemin de la plaine, sans quitter le versant oriental



Lith. de Langlumé

Vue des ruines d'Amphipolis prises des hauteurs de Cerdilium.

de la Bisaltique. Cette plaine s'élargissait à mesure que je dépassais les bois voisins de Cerdilium. J'avais le lac à ma droite; il forme un centre symétriquement encadré par les coteaux du département de Zighna et par celui de Serrès. Ces deux territoires semblent rivaliser de fertilité et de population, et paraissent s'élargir depuis les bases du Pangée jusqu'à Serrès, pour enrichir ce cadre qui entoure le lac, et dont Amphipolis forme le couronnement.

Dans quatre heures et demie de marche sur cette superbe route, j'arrivai au village de Takinos, le seul qui se trouve sur le lac, et je m'y arrêtai pour y jouir de la pêche abondante qu'on y fait journellement.

Le nom de *Cercine,* que portait autrefois ce lac, lui avait été donné à cause de la montagne qui l'alimente en plus grande abondance.

Arrien désigne par le nom de *Cercine* le lac sur lequel il dit qu'Alexandre s'embarqua lorsqu'il allait porter la guerre dans l'Asie; mais, comme le récit d'Arrien au sujet d'une marche qui allait décider du sort de tant de peuples est beaucoup trop succinct; comme cet historien ne nous donne point assez de renseignemens sur l'étendue et sur l'état de ce lac, et qu'il se tait sur les motifs qui portèrent le roi de Macédoine à y construire une flotte, et à s'y embarquer, je crois devoir entrer dans quelques détails qui, si je ne me trompe, ne seront pas inutiles à la géographie.

Faute de documens suffisans pour déterminer l'étendue du lac Cercine, les géographes modernes l'ont à peine indiqué sur leurs cartes. Palma, qui a composé la sienne sur un itinéraire récent, ne donne à ce lac qu'environ trois lieues de longueur, ce qui le rétrécit beaucoup, et l'éloigne trop de la ville de Serrès, qui n'en est distante que d'une lieue et demie. Je puis assurer

que j'ai employé près de cinq heures, à un bon pas de cheval, pour arriver d'*Amphipolis à Takinos,* village qui lui donne actuellement son nom; et qu'enfin de ce village, à l'extrémité des eaux, sur la même ligne, on marche encore une bonne demi-heure: par conséquent, le lac a près de six lieues dans sa longueur. On peut en reconnaître l'étendue et la forme dans la planche n.º VIII.

J'ajouterai que dans la belle saison, pour arriver de Takinos à Serrès, on traverse le marais qu'entretient le Strymon, comme à la même époque on traverse aussi les marais du Sperchius, au-dessous du fameux passage des Thermopyles, entre le mont Œta et la mer, pour entrer de la Thessalie dans la Grèce proprement dite. Ce dernier passage commence à la ville de *Zéitoun,* dont le territoire, dans la partie de l'est, fut témoin du courage et du dévoûment de Léonidas et de ses compagnons.

Pendant l'hiver, le chemin de Takinos à Serrès devient plus long de près d'une heure. On doit alors remonter au-dessus des marais pour passer un pont de bois, l'un des deux qu'Ismaïl bey a fait construire sur le Strymon. Après avoir passé ce pont, on suit un chemin fangeux qui traverse les grandes prairies, depuis les murs de Serrès jusqu'au territoire de Nigrita dont j'aurai occasion de parler.

Le lac Cercine est profond et très-poissonneux. La pêche en est affermée pour le compte du Grand-Seigneur. Des bateaux y naviguent, mais ils ne peuvent en sortir, comme ils le faisaient dans le temps des anciens, pour aller à la mer, parce qu'on a négligé l'entretien du passage qui se trouve sous les ruines d'Amphipolis. Diverses petites îles se sont formées sur ce passage, et ont fermé le canal par où la flotte d'Alexandre dut aboutir à la rade d'Eione.

Pour concevoir les motifs qui déterminèrent ce conquérant à faire construire ses vaisseaux sur les bords du lac, il faut porter

ses regards vers les forêts du Cercine et celles de la Bisaltique. Alors on reconnaît qu'aucun pays de la domination macédonienne, depuis le règne de Philippe, ne présentait plus de moyens de célérité, et en même temps d'économie pour cette construction.

Parti de ce lac, avec la division de sa flotte qu'il y avait fait construire, Alexandre se dirigea sur Amphipolis, où le Strymon, reprenant son cours, circule pendant une heure autour du Pangée, et va se jeter dans le golfe strymonique. Arrien nous apprend que ce prince, ayant traversé le Pangée, rejoignit sa flotte à Éléonte sur l'Hellespont (1); qu'il offrit alors des sacrifices aux mânes de Protésilas en faisant des vœux pour le succès de son expédition; et que, après cet acte de piété, il donna ordre à Parménion de faire passer l'armée de Sestos à Abydos. C'est à l'occasion de ce passage que le même auteur fait monter le nombre des navires dont se composait la flotte à cent soixante trirêmes, y compris ceux des alliés et quelques bâtimens de transport. Alexandre, dans la traversée, commandait lui-même le vaisseau nommé *le Royal.*

Quant au passage des troupes dans les environs du lac, quoique Arrien fasse entendre que toute l'armée s'était réunie auprès de l'endroit où s'embarqua Alexandre, il est évident qu'il ne se trouva auprès du roi, lorsqu'il allait à Eione par le lac, que les troupes qui, de la Péonie et des environs du Strymon, défilaient vers les bouches de ce fleuve, où était le rendez-vous le plus naturel de l'armée. C'est sur les vastes coteaux du Pangée que ce rassemblement et la revue des troupes pouvaient s'effec-

(1) Il est à remarquer que, dans le récit de cette traversée, Arrien et son traducteur prennent le golfe Mélaïque pour l'embouchure d'un fleuve.

(2) Arrien, lib. I, cap. III.

tuer. Elles y arrivaient commodément de toutes les parties de la Macédoine par le chemin qui traverse l'Anthémontide, le seul que pouvaient prendre les troupes macédoniennes.

Arrien se trompe donc lorsqu'il dit qu'après avoir fait la revue de ses soldats, le roi descendit le long du lac Cercine vers Amphipolis et franchit le mont Pangée par la route qui conduit à Abdère et à Maronée.

Le laconisme de ce passage a dû causer de l'embarras aux géographes modernes, lorsqu'ils ont voulu déterminer l'emplacement du Pangée. Hérodote, ainsi qu'on le verra bientôt, ne les a pas mieux instruits. Pline, et après lui Solin, les ont entraînés dans une erreur encore plus grave, en disant que le Pangée est baigné par les eaux du Mestus. Il est résulté de l'obcurité où nous ont laissés ces auteurs, qu'on croit encore aujourd'hui que les mines du Pangée se trouvaient au nord de Philippi; tandis qu'elles étaient presque au sud de cette colonie romaine, plus anciennement nommée *Crénidès*. C'est ce que je démontrerai dans le chapitre où je traiterai de la plaine de Philippi.

Après quelques heures de séjour à Takinos, nous continuâmes à suivre les bords du lac pendant près d'une demi-heure, et prenant ensuite à droite le chemin d'été à travers les marais desséchés, nous arrivâmes à Serrès chez un de nos facteurs domicilié dans cette ville.

Le lendemain, je m'empressai de faire savoir par mon interprète, accompagné du facteur, que je desirais saluer son excellence, et l'entretenir d'un sujet qui intéressait le consulat de Salonique. La visite fut fixée au jour suivant. Ismaïl-Bey me reçut avec tout l'appareil d'un militaire puissant, et avec toutes les apparences de bonté d'un gouverneur sans rival. Il parut prendre plaisir à m'entendre répondre à des questions qu'il aimait à faire sur

la politique de l'Europe et sur l'art de la médecine. La séance fut longue, et je fus très-satisfait de la réponse qu'il me fit au sujet de l'affaire dont je l'entretins. Il s'agissait d'une ancienne créance contractée par les primats d'un village de son département envers un baratairé (1). Le bey s'obligea personnellement pour le village, et il prit seulement le terme d'un an pour préparer le village débiteur à l'exécution de son décret, ce qui eut lieu sans plus de retard l'année suivante.

Le bey, lorsqu'il reçut ma visite de congé, voulant me donner une nouvelle preuve de son obligeance et une démonstration de son autorité, s'empressa d'ordonner que des chevaux de poste seraient à ma disposition gratis. Ce fut donc par le chemin de poste, et sans avoir le temps de beaucoup observer, que je retournai à Salonique.

---

(1) On appelle des *Barataires* les sujets rayas du Grand-Seigneur que Sa Hautesse donnait elle-même pour drogmans aux consuls étrangers; cet usage a cessé depuis l'époque de l'ambassade de M. Sébastiani.

CHAPITRE V.

Second voyage à Serrès. Description de cette ville et de ses environs. Passage par la Crestonie. Première visite à Jussuf-Bey, aujourd'hui Jussuf-Pacha, fils d'Ismaïl-Bey. Gouvernement et commerce de Serrès.

Je partis de Salonique pour me rendre à Serrès, ville très-ancienne de l'Odomantique : ces deux villes sont éloignées l'une de l'autre d'environ seize lieues. Une compagnie de quelques marchands allait partir pour Serrès ; je me joignis à elle.

Nous sortîmes par la porte du Vardar, où se trouve placé l'arc de triomphe dont j'ai parlé au chapitre précédent. Dès les premiers pas nous laissâmes à notre gauche la voie *Ignatienne*, qui aboutit à cette porte. Nous côtoyâmes ensuite les murs d'un grand jardin contigu à une mosquée desservie par des derviches *tourneurs*, et qui leur appartient. A gauche est un *tumulus*, de moyenne grandeur, au sommet duquel on établit, pendant l'été, une cabane pour le garde qui veille sur les fruits.

Prenant ensuite notre route à l'est, nous tournâmes la ville du côté du nord, sans perdre de vue le château des Sept-Tours. Les hauteurs qui entourent Salonique de ce côté sont arides ; il n'y croît en abondance que des câpriers, arbustes dont les Turcs ne font aucun cas. Mais comme ces terrains portent encore des traces de divisions de propriété, on doit en conclure qu'ils ont été autrefois cultivés.

Nous avions au-devant de nous le petit village de *Lembet*, situé sur les bases nord du mont *Disoron*, qui s'élevait à notre droite, à deux lieues de nous. A notre gauche, une plaine très-fertile, bordée à l'est de villages bulgares, se perdait dans le lointain, avec le prolongement nord du *Disoron;* après qu'on a dépassé Lembet, commence un défilé ou un dervent (nom que donnent les Turcs à toutes les gorges situées entre des montagnes), d'environ trois quarts de lieue seulement de longueur. Au revers de ce passage, et peu avant de le franchir, je traversai des restes d'anciennes maçonneries très-solides, qui embrassent le chemin des deux côtés, et dont l'épaisseur fait juger qu'elles ont appartenu à un château. La position de ces ruines sur une grande route me parut annoncer que la ville d'Anthémonte avait occupé cet emplacement. Plusieurs auteurs, parmi lesquels on peut compter Hérodote, ont fait mention de cette ville macédonienne. Cet historien nous a conservé son nom, au sujet d'un asile qu'Amyntas voulut accorder à Hippias, fils de Pisistrate, que les Lacédémoniens, partisans de cet illustre exilé, avaient abandonné à sa mauvaise étoile. Ce fut, dit l'historien, la ville d'Anthémonte que le roi lui offrit pour retraite. Mais, ajoute-t-il, le prince athénien préféra retourner à Sigée, que son père avait autrefois enlevée aux Mityléněens (1).

Près des ruines d'Anthémonte, on découvre beaucoup de médailles, non-seulement des rois de Macédoine, mais encore des temps postérieurs, jusqu'aux X.ᵉ et XI.ᵉ siècles.

J'avais déjà reconnu Anthémomte, ainsi que je l'ai dit, pour la capitale d'une province adjacente à la Mygdonie : je voulus cette fois parcourir l'Anthémontide par la route qui conduit à Serrès.

---

(1) Herodot. lib. V, cap. XCVII.

En quittant les ruines d'Anthémonte, nous laissâmes le chemin de la poste qui se divise à Clisséli, pour conduire d'un côté à Serrès, et de l'autre dans la Thrace maritime, et nous prîmes celui de la Crestonie, qui est le plus fréquenté par les commerçans. Comme nous étions partis avec l'intention d'éviter les gîtes incommodes des *Khans* (mot qu'on prononce *Hans*), nous campâmes dans une prairie, distante de quatre lieues de Salonique. Nous avions à notre droite le village de Langasa, qui donne son nom à un bain d'eau minérale très-fréquenté, ainsi qu'à un grand bois de hautes futaies situé près de là. Ce bois appartient au grand-seigneur, qui en donne la garde à un bas-officier du corps des Bostandgis : il a deux lieues de circonférence; et l'on y fait souvent des coupes d'ormeaux pour le charronage, et particulièrement pour les affûts.

Le lendemain, nous quittâmes de bonne heure une prairie où nous craignions les maringoins, mais la sécheresse nous avait épargné leur visite ; et en nous dirigeant ensuite toujours sur la gauche, nous arrivâmes au pied de la montagne dans le village de *Gumendgé,* situé auprès d'un large torrent, où les caravanes s'arrêtent pendant l'hiver. On y a établi plusieurs *khans* pour les loger. De là, pendant près de deux heures, nous parcourûmes des coteaux tantôt arides, tantôt boisés ; mais à mesure que nous avancions, la nature changeait de face; notre œil parcourait des champs bien cultivés et entourés de bois, des habitations éloignées les unes des autres, mais qui annoncent la richesse du pays. Cette route conduit au village de Lahana, désigné comme point intermédiaire entre Salonique et Serrès.

En abordant ce village, j'avais déjà aperçu plusieurs fois un monticule à main gauche, que j'avais toujours pris pour un ancien tombeau; j'eus la curiosité de m'en approcher. Je fus agréablement surpris d'y reconnaître les ruines d'un petit château, et à

l'entour tous les signes d'une ancienne habitation. Cette découverte me fit présumer que le chemin suivi actuellement par les commerçans, dans des vallées aussi riches en pâturages qu'en terres labourées, avait dû être celui des anciennes communications entre l'Anthémontide et les plaines que parcourt le Strymon. J'ajouterai que la ville de Crestone, anciennement habitée par des Pélasges, au rapport d'Hérodote (1), pourrait avoir occupé cet emplacement. Je suis d'autant plus porté à le croire, que le même historien paraît indiquer cette position, en disant que les Pélasges de la Crestonie habitaient au-dessus des *Tyrcennes* (2), autres Pélasges qui paraissaient avoir occupé en effet une ville située au bas de la montagne, et dont je parcourus peu de temps après les ruines.

Celles de Crestone ne consistent que dans de grands amas de pierres qui ne laissent reconnaître aucun plan : tels sont, en général, les restes des nombreuses villes détruites dans la Turquie.

Revenu de ces ruines, je me hâtai de gravir une hauteur qui domine le village; et je jouis d'un des plus beaux spectacles que la nature puisse offrir.

De ce point élevé, la vue s'étend à plus de quarante lieues de l'est à l'ouest; elle embrasse dans cette grande circonférence la presque totalité de l'ancien royaume de Macédoine, tel qu'il était sous Amyntas, père de Philippe. A l'est j'apercevais la dernière chaîne du mont Hémus qni domine la plaine de Philippi, et à l'ouest le mont *Bermius*, au pied duquel se trouve l'ancienne *Bérée;* à droite du Bermius, et sur son prolongement à l'est,

---

(1) Herodot. lib. I, cap. LVII.

(2) *Ibid.* M. Miot ne les distingue pas par le nom de Thyrcennes que porte le texte d'Hérodote.

s'élèvent des collines habitées autrefois par les *Briges*, qui, au rapport de Thucydide, en furent chassés par Caranus, fondateur du royaume de Macédoine (1). C'est sur ces collines que se fait remarquer la petite ville de Gniausta.

On découvrirait l'emplacement de l'ancienne ville d'Édesse, et toute l'Ématie qui en est voisine, si de hautes montagnes situées au-delà de l'Axius ne formaient une barrière qui arrête la vue. Ces montagnes ont leur direction du sud au nord; elles forment une des dernières chaînes du mont *Bora*, qui n'est qu'un renfort très-saillant et très-prolongé du mont *Scomius*.

A la gauche du mont Bermius s'étendent les forêts de la Piérie, vers le majestueux Olympe, dont les sommités sont toujours chargées de neige, et qui paraît appuyer ses vastes flancs entre le Pélion et la Piérie.

A l'est et au nord-est se présente une plaine de plus de vingt lieues de longueur sur quatre de large plus ou moins : elle forme le centre de ce tableau. Le spectateur étonné ne sait d'abord où il arrêtera ses regards; mais il les attache enfin sur le Strymon qui serpente au milieu de la plaine. Un soleil éclatant en fait briller les eaux par intervalle comme autant de miroirs qui réfléchissent la lumière. Des îles de toutes grandeurs, des coteaux rians, des métairies sans nombre, un grand lac qui baigne le pied du Pangée, annoncent la richesse agricole de ce fertile territoire.

Le vaste Cercine, qui présente distinctement sur sa profondeur trois grandes chaînes où habitaient autrefois les Odomantes, les Sintes et les Moedes, couronne au nord et à l'est le fond de ce magnifique tableau, depuis Mélénic, sur la gauche, jusqu'aux coteaux de la plaine de Philippi sur la droite.

---

(1) Thucyd. lib. XI, cap. XCIX.

Au sud-est s'élève le riche et haut Pangée, qui appuie ses bases d'un côté sur le Strymon et le golfe Piérique; de l'autre, sur le lac Cercine et sur les marais de Philippi.

A gauche et au nord-ouest se développe la grande chaîne des montagnes de la Poéonie, depuis les frontières de la Macédoine jusqu'aux sources du Strymon. Tite-Live, qui dit, en parlant de Pella, que, des hauteurs de cette ville, la vue s'étendait de toutes parts, aurait pu avec bien plus de raison appliquer ce mot aux sommités qui dominent Lahana.

On descend vers la plaine par un chemin qui serpente au milieu d'une forêt, et dans trois heures on arrive à un petit village entièrement habité par des *Iurucs* (1). Un des côteaux environnans est remarquable par de très-anciennes ruines qu'on aperçoit sur une plate-forme spacieuse et isolée. A la gauche du chemin, des murs construits de gros cailloux et d'un cîment très-dur, des briques et beaucoup de fragmens de poterie, annoncent une ville plus importante que celle de Lahana. On n'y voit cependant aucun tronçon de colonnes, ni aucun autre reste d'architecture; mais il ne faut pas en être surpris, car ces ruines sont entourées de villages, dont les habitans s'occupent depuis des siècles à enlever tout ce qu'ils trouvent d'antiquités à leur convenance.

Cette ville occupait un plus grand emplacement qne celle de Crestonne; elle doit avoir été habitée par les Tyrsennes d'Hérodote, qui place ce peuple au-dessous des Pélasges de la Crestonie (1). Par la position des deux villes dont je venais de parcourir les ruines, je pus me convaincre que j'étais sur une grande route ancienne; car c'est un fait dont j'ai fréquemment rencontré

(1) Herodot. *loc. cit.*

des exemples, que, dans ces pays dépeuplés successivement, les grandes routes ont été rarement déplacées. Les villes antiques, tombées la plupart en ruines, en indiquent encore la direction par leurs débris.

En quittant la ville des Tyrsennes, on passe par un petit village nommé *Skaftcha,* auprès duquel les caravanes s'arrêtent communément les jours d'été, pendant la grande chaleur; ensuite on s'approche obliquement du Strymon, auprès duquel on arrive dans deux heures. Après en avoir suivi le cours pendant une heure, on parvient à un grand pont de bois très-solide, qu'Ismaïl-Bey, gouverneur de Serrès, fit construire peu avant sa mort, ainsi qu'un autre à peu de distance de là, dont j'ai déjà eu occasion de parler. Ces deux ponts sont d'une très-grande utilité pour faciliter aux voyageurs, et particulièrement aux commerçans, l'abord de Serrès, qui est le plus grand marché de toute la contrée.

Le premier est en face de la ville. Tous les voyageurs s'accordent sur la distance qui l'en sépare; elle est d'une heure et demie de marche. Quand on a passé le pont, on avance pendant plus d'une heure par une chaussée, sans laquelle on ne pourrait aborder à la ville pendant l'hiver, à cause des inondations qui en submergent annuellement le territoire. La crue des eaux est quelquefois si forte, qu'elles emportent les balles de coton déposées dans les rues de la basse-ville.

Notre premier soin, en arrivant à Serrès, fut de nous présenter chez le gouverneur Jussuf-Bey, fils d'Ismaïl-Bey, qui a légué à ses enfans un grand nom à soutenir, et de grandes richesses à conserver.

Ce dernier prince, que l'on regarde encore, en sa qualité de capitaine, comme le Philopémen de la Turquie, a été, dans la

réalité, le bienfaiteur de son canton, quoiqu'il en fût l'usurpateur, et que dans nos mœurs nous pussions l'appeler un tyran.

Avant de nous occuper du fils, il est bon de connaître quelques circonstances de la conduite que le père avait tenue pendant toute sa vie, pour l'agrandissement de son autorité et de sa fortune.

Sa famille possédait anciennement de grands biens et plusieurs dignités militaires; mais le père d'Ismaïl ayant dissipé une partie de la fortune de ses aïeuls, celui-ci eut à lutter contre divers beys du pays pour le maintien du rang dont ses ancêtres avaient joui. En Turquie, une semblable position est généralement désastreuse. Cette rivalité entretenait des inimitiés d'autant plus irréconciliables, que tous les beys avaient l'ambition de dominer dans un pays où cette suprématie est possible, parce qu'il est exempt de la résidence d'un pacha.

Ismaïl était né pour commander et pour être obéi. Héritier de la haine de son père contre les beys qui s'étaient élevés au-dessus d'eux par leurs richesses; impatient de se venger de quelques marques de mépris dont il avait été irrité, il osa attaquer en plein jour, dans les rues, un des plus grands seigneurs de la ville, et il le tua d'un coup de pistolet. Il n'avait pas alors atteint sa vingtième année. Favorisé par son parti, il parvint à éviter les poursuites de ses ennemis, et se réfugia chez les Albanais, peuples guerriers, dévoués entre eux au chef qui leur convient le mieux, et toujours prêt à vendre leur service à l'étranger qui les paie.

Ismaïl se fit bientôt des amis parmi les principaux personnages de cette nation, et il eut plus d'une fois, au milieu d'eux, l'occasion de se faire remarquer par sa bravoure.

Après douze ans de séjour dans les montagnes, où il s'était réfugié, des lettres de sa famille lui apprirent que les deux beys

les plus puissans de Serrès étaient morts, et que l'un des deux avait laissé une fille unique, nubile; on l'invitait en même temps à reparaître avec quelques troupes, et on lui promettait qu'il serait reçu sans beaucoup de difficultés.

Ismaïl jugea que sa position exigeait de plus grands moyens, non-seulement pour éviter tous les dangers qu'il pouvait courir au milieu des factions, mais encore pour fonder un pouvoir absolu, auquel il aspirait. Il proposa à ses principaux amis de l'aider, par un coup de main hardi, à s'emparer de Serrès; et il leur promit des récompenses proportionnées à un si grand service. On sera peut-être étonné que des soldats albanais, qui ne marchent jamais sans avoir touché plusieurs mois de paie, aient consenti à tenter une entreprise si aventureuse, sur une simple promesse; cependant plus de six mille hommes se dévouèrent gratuitement, soit par la confiance que leur inspirait le Bey, soit par l'espoir de demeurer employés à son service.

Cette petite armée ayant traversé rapidement la Macédoine, parut devant Serrès au moment où l'on s'y attendait le moins. Rien n'était préparé pour s'opposer à une invasion si menaçante. Des partis opposés les uns aux autres avaient répandu le trouble dans Serrès, et Ismaïl n'eut besoin que de son nom et de son attitude guerrière pour s'emparer de la ville et tout apaiser.

Avant même de pénétrer dans la ville, son premier soin fut d'ordonner qu'aucun janissaire ne parût armé. Il entra ensuite en triomphateur et sans avoir répandu une goutte de sang. Bientôt il eut établi le despotisme absolu qui convenait à ses vues, et les Albanais furent employés à soutenir une administration qui, quelque illégale et vicieuse qu'elle fût, créa une sorte de prospérité publique et se maintint jusqu'à la mort du Bey. L'aîné de ses fils lui a même succédé, et a il régné long-temps

par ses agens, quoique le Grand-Seigneur, en l'obligeant d'accepter les trois queues, et de commander dans d'autres provinces, ait considérablement diminué sa puissance.

Pour asseoir plus solidement sa domination, Ismaïl demanda en mariage l'heritière du rival dont la mort l'avait délivré, et comme on ne refuse pas la main d'un héros et d'un conquérant, il obtint la Princesse, et s'appropria tous les droits et tous les biens dont elle pouvait disposer.

Bien loin d'être désapprouvé par la Porte, Ismaïl eut l'art de se faire confirmer dans la possession des charges civiles et militaires qui formaient auparavant l'apanage de plusieurs familles. Sans doute le Divan ne sanctionna cette usurpation qu'à regret; mais Ismaïl, de son côté, par une conduite ferme et une sage administration, a su, en s'enrichissant de plus en plus, non-seulement contenir le pays dans l'obéissance, et dans le plus grand ordre, mais encore attirer dans Serrès des commerçans, principalement des Valaques qui avaient formé des établissemens à Vienne, les protéger et encourager leur industrie. La ville a éprouvé pendant plus de trente ans un accroissement considérable de population et de richesses, et Ismaïl en a été regardé comme un nouveau fondateur.

Quoique la Porte dût conserver le desir de se venger d'un sujet rebelle, elle ne fit aucune tentative sur un pays fortifié par la nature et défendu par un homme audacieux et doué de talens; elle employa au contraire les forces que le Bey pouvait mettre sur pied, soit pour réduire les bandes insurgées qui infestaient la Thrace méridionale, soit pour combattre les Russes sur les bords du Danube et les Serviens dans leur pays. Ismaïl n'avait jamais moins de dix mille hommes sous son commandement, et il se tirait toujours avec habileté des positions les plus difficiles.

C'est avec un semblable corps de troupes qu'il se trouvait campé près des murs de Constantinople, à *Daoud-Pacha* (1), lorsque la maladresse du fameux Baïractar fut la cause de la mort du sultan Sélim, qu'il avait eu le projet de remettre sur le trône.

Tandis qu'Ismaïl soutenait sa haute réputation militaire, le Baïractar, devenu visir, manifestait autant de présomption que d'incapacité ; et il paraît que le Bey lui inspirait des sentimens de jalousie. Le visirat ne lui faisait pas oublier la défaite qu'il avait essuyée auprès de Bucharest, où il avait attaqué, à la tête de quarante mille hommes, cinq à six mille Russes, commandés par le général Miloradowich, et avait été complétement défait. En se comparant à Ismaïl, il était naturel qu'il se trouvât inferieur. Quoi qu'il en soit, le nouveau visir invita plusieurs fois le Bey à entrer dans la ville de Constantinople, où il voulait, disait-il, le traiter avec toutes les distinctions dues à son rang et à ses talens; mais le Bey, trop bien instruit de l'esprit du gouvernement, ainsi que des mauvaises intentions du visir, et n'oubliant pas les anciens griefs qu'on avait contre lui, ne voulut point accepter des honneurs dont il avait lieu de redouter les suites. Il pretexta un vœu fait dans sa jeunesse, de ne jamais mettre le pied dans la capitale, et il se contenta d'envoyer son fils assister à un repas splendide, qui fut donné à l'arsenal à plusieurs grands officiers, par le visir et le capitan-pacha. Un Turc peut bien risquer de déplaire à un visir, quand il est à la tête de dix mille soldats dévoués, et quand il a acquis une grande réputation militaire; mais il ne doit pas se séparer de son armée.

Je me trouvais à Constantinople, à l'époque mémorable dont

---

(1) Première station où campent les troupes lorsqu'elles sortent de Constantinople.

il s'agit, et j'ai eu de bonne source les details que je viens de raconter. Je les aurais appris sous la tente même du Bey, si des empêchemens politiques ne m'eussent interdit la visite que je m'étais proposé de lui faire.

Il m'avait témoigné beaucoup d'intérêt lorsque j'étais consul à Salonique, et je ne doutais pas qu'il ne fût encore dans les mêmes dispositions.

Dès mon arrivée à ce consulat, il m'avait été facile de reconnaître l'importance de nos relations avec le marché de Serrès, et la nécessité d'établir avec Ismaïl-Bey des rapports d'amitié qui pussent faciliter les opérations journalières du commerce de la France. Je saisis la première occasion qui se présenta pour faire connaissance avec ce puissant personnage, Dès la première visite, j'eus lieu d'être satisfait de l'accueil que je reçus de lui et de ses principaux officiers. Il m'engagea même à venir le voir tous les jours; il aimait à m'interroger sur la politique de l'Europe, sur les formes de chaque empire, et particulièrement, ce qui peut paraître singulier, sur l'art de la médecine. Il parut surtout faire grand cas de mes conseils sur le régime sanitaire que je l'engageai d'observer, après la vie continuellement agitée qu'il avait menée jusqu'alors, soit au physique, soit au moral. De sorte que cette première visite, suivie de présens réciproques, fut aussi agréable pour moi qu'utile pour diriger ma conduite auprès d'un Gouverneur qu'il importait au commerce de Salonique d'avoir pour ami.

Dans la suite, rien ne contribua davantage à resserrer mes liaisons avec le Bey, qu'un accident qu'il provoqua lui-même par un effet de ce caractère porté au despotisme, auquel il ne résistait pas toujours.

Le prix du coton venait de baisser dans le marché de Serrès, au moment où le Bey conservait encore en magasin toute sa

récolte. Il ne put endurer cette contrariété, et voulant faire supporter à la masse des commerçans qui spéculaient sur cette marchandise, la perte dont il était menacé, il ordonna que le produit de sa récolte fût réparti à chacune de ces maisons sur le taux du précédent marché. Personne n'osa réclamer contre un acte d'autorité si injuste, à l'exception des agens de nos établissemens français de Salonique, résidans à Serrès, quoiqu'ils fussent rayas.

Ismaïl-Bey espérait que, par égard pour la protection spéciale qu'il leur accordait, ils n'oseraient pas se refuser à exécuter son ordonnance; mais il se trompa; tous réfusèrent. Le Bey irrité leur enjoignit de se retirer, non-seulement de la ville, mais encore de son département.

A cette nouvelle, les réclamations de tous les régisseurs de Salonique me furent adressées avec des prières instantes de les faire parvenir à Constantinople. Si j'eusse acquiescé à ces demandes, le Bey serait devenu inabordable à l'avenir. Je pris le parti de me transporter auprès de lui, très-persuadé qu'il devait déjà regretter d'avoir violé nos capitulations, et même d'avoir commis une haute injustice.

Notre première entrevue en effet fut très-cordiale. Il témoigna qu'il agréait beaucoup ma visite, et comme il s'aperçut que je remettais au lendemain l'affaire des agens, il m'en parla le premier. « Je sais, me dit-il, ce qui t'amène, et je te sais bon » gré de l'opinion que tu as de mon amitié. J'ai eu souvent à me » plaindre des rayas envoyés ici par tes négocians, cependant je » les ai toujours bien accueillis. Que tout soit fini : ils peuvent » revenir et reprendre le cours de leurs affaires. » Je vis avec satisfaction que je l'avais bien jugé. Il m'évita par ce moyen les désagrémens d'une plainte, et il s'épargna à lui-même celui d'une justification.

Depuis cette époque, il faisait souvent mon éloge, et ses fils ont entendu plus d'une fois ses regrets sur ma destitution, au commencement de la révolution, et ses vœux pour mon retour. M. le comte de Tromelin, de qui j'avais l'honneur d'être connu, lorsqu'il eut l'occasion de passer par Serrès, en 1809, fut beaucoup interrogé sur mon sort, et il a bien voulu attester, en temps et lieu, combien le Bey lui avait paru s'intéresser à moi. Je ne rapporte pas ce fait uniquement, parce qu'il me concerne, mais plus encore pour montrer combien le Bey avait sainement apprécié mes prévenances envers lui, et jusqu'à quel point les Consuls peuvent se rendre utiles, en se fiant encore plus sur leurs liaisons avec les Princes du pays, que sur leur bon droit.

Réintégré dans mon poste en 1814, je fus très-fâché de ne plus retrouver ce prince vivant. Le Grand-Seigneur l'ayant choisi pour le faire marcher de nouveau contre les Serviens, il se mit à la tête de ses troupes, étant déjà malade, et lorsqu'il n'aurait dû songer qu'à soigner sa santé. Il partit malgré sa famille, et il mourut à peu de distance de Serrès.

D'après ce que je viens d'exposer, on ne sera pas surpris que Jussuf-Bey, fils d'Ismaïl, m'ait fait un accueil amical à mon arrivée à Serrès, au point que nos lettres de félicitation se croisèrent.

Ce nouveau gouverneur n'a pas été aussi heureux que son père. Ismaïl avait réglé sa maison avec l'éclat qu'exige un rang aussi distingué que celui dont il jouissait; mais il en avait banni tout luxe intérieur, regardant cet appareil comme inutile et ruineux. Le fils était tombé dans l'excès contraire : les richesses de son père et celles qu'il avait acquises lui-même à Salonique, en y remplissant les fonctions de vice-gouverneur, disparaissaient par l'effet des prodigalités auxquelles il se laissait entraîner. Il était facile de prévoir que la Porte profiterait de l'affaiblissement de

ce prince pour rabaisser une autorité qui lui faisait ombrage. Si elle l'avait supporté jusqu'alors, c'était par la crainte d'une ſorce et d'une résistance dont elle n'aurait pu triompher que dans une lutte dangereuse.

Le Grand-Seigneur ordonna d'abord que Jussuf n'entretiendrait plus un aussi grand nombre de troupes que son père; et sous pretexte de faire tenir la main à cet ordre, il nomma un vieillard respectable de Salonique, qui s'établit auprès du Bey pour surveiller sa conduite. Le premier pas une fois fait, le commissaire déploya plus d'autorité, et devint, pour ainsi dire, le tuteur du Bey. Pour achever l'ouvrage de la dépendance de ce Seigneur, il ne manquait plus que de lui donner un gouvernement extérieur. Cet honneur, que le père avait constamment repoussé, le fils s'est trouvé trop faible pour ne pas l'accepter, et c'est à titre de Pacha à trois queues, qu'il a défendu longtemps avec des Albanais la forteresse de Patras.

Jussuf-Bey, qui jouissait malgré lui du titre de Pacha à trois queues, n'obtint que difficilement de la Porte un autre gouverment que celui de la forteresse de Patras, où il était demeuré pour ainsi dire captif pendant près de trois ans. En partant de Patras, il fut assez heureux pour se voir transférer dans l'Asie avec ses fidèles Albanais, et pour être ensuite employé à la défense de Varna. Tout le monde connaît les événemens qui ont suivi. Jussuf-Bey, devenu pacha, a été moins heureux qu'Ismaïl, simple bey, et demeuré indépendant.

Il est aisé de comprendre combien l'absence de Jussuf-Bey et l'insurrection des Grecs nuisent en ce moment à la prospérité d'un département autrefois florissant par son commerce, par ses productions et par l'industrie de ses habitans. Serrès est aujourd'hui dans un état visible de détresse : les Grecs, les Bulgares et les Valaques qui en vivifiaient le commerce, ont

été volés et massacrés, en voulant fuir vers l'Allemagne, ou bien ils languissent par la cessation de leurs spéculations. On sait néanmoins que les frères de Jussuf-Bey ne molestent pas ceux qui restent. Mais dans quelque situation que la ville de Serrès puisse se trouver, quel que soit le sort que lui prépare la guerre actuelle, on ne peut douter que la fécondité de son territoire, son voisinage de la mer et du Strymon, ne soient bientôt la source d'une nouvelle richesse, et n'y ramènent une grande population.

Jussuf-Bey n'était point Pacha et son pays était encore florissant, lorsque je lui fis une visite : son palais, qu'il avait fait construire lui-même, attira d'abord mon attention.

Quoique les grands feudataires de la Turquie n'habitent pas des châteaux fortifiés par des donjons et flanqués de tours, ils ont la plupart des palais qui leur tiennent lieu de forteresses. Ismaïl n'avait pas eu besoin d'en faire bâtir un pour lui ; ses prédécesseurs y avaient pourvu. Tout respirait, dans celui qu'il s'était choisi, la puissance militaire : plus de cinq cents hommes logeaient dans les casernes qui en dépendaient, ainsi qu'un grand nombre de chevaux ; les environs étaient pareillement garnis de soldats, de sorte qu'à la moindre alarme plus de quinze cents hommes étaient immédiatement aux ordres du Bey, sans compter les habitans qui étaient dans son parti, et les troupes albanaises qu'il entretenait dans divers cantons.

Je trouvai l'intérieur du palais de Jussuf beaucoup plus spacieux et plus élégant dans sa construction et dans son ameublement, que l'habitation de son père. Deux bâtimens parallèles flanquent une galerie de cinq cents pieds de longueur et d'une largeur proportionnée; un grand nombre de pièces sont adhérentes à cette galerie; elle est soutenue par des pilastres de sapin de deux pieds en carré, ornés de peintures qui imitent le marbre;

ceux qui règnent dans la galerie, et qui supportent la toiture sont un peu moins épais. La première aile de ce palais contient l'appartement destiné aux receptions extraordinaires, et celle qui lui est opposée sert tantôt au Bey lui-même, tantôt à son lieutenant, qui vient y traiter des affaires courantes. Le Bey se réserve de petits appartemens très-commodes et très-ornés à la turque. Tous les officiers principaux habitent dans le palais. La plupart de ceux d'un ordre inférieur sont logés au rez-de-chaussée. La cour est très-spacieuse ; elle peut contenir cinq cents cavaliers ; les murs en sont très-élevés et les écuries y sont adossées. L'appartement des femmes ou le harem, ainsi qu'on le nomme, forme un corps de logis séparé, adhérent à l'aile où se trouve la salle de réception. De hautes murailles dont il est environné le derobent aux yeux de toutes parts : il est impossible, comme tout le monde sait, de pénétrer dans cette partie des habitations turques ; mais il me fut permis le lendemain de satisfaire ma curiosité sur ce genre d'édifices, dans la maison de campagne favorite, dont le Bey voulut me faire connaître la magnificence.

Un des officiers, commandé pour cet objet, vint dès le matin nous engager à monter à cheval et nous servir de conducteur. La distance de la ville à cette maison n'est que de trois quarts d'heure. Aucune avenue n'annonce le beau palais qu'on est empressé de voir, mais il est remarquable par un mélange du faste oriental et du goût européen, qui présente quelque chose de bisarre et d'extraordinaire. Le même caractère règne dans les jardins et dans les kiosks. La magnificence est principalement réservée pour l'ameublement. L'élégance des Divans, les riches boiseries des portes et des fenêtres, les vitrages tous formés de grands cristaux de Bohême, les serrures mêmes, du travail anglais le plus fini, présentent les usages de l'Europe réunis à ceux de l'Asie.

Notre conducteur avait ordre de nous ouvrir les portes du harem, et c'était une bien grande faveur, quoique les femmes fussent absentes. Des galeries, des salles, des chambres, dont les murs sont ornés de peintures et enrichies de glaces, de dorures, de tapis anglais et de magnifiques sophas, composaient l'ensemble de cette prison, où gemissent tant de beautés esclaves, que la richesse de leur habitation flatte peut-être par fois, mais qu'elle ne console sans doute jamais.

Nous sortîmes étonnés de la dépense extraordinaire que ce palais avait occasionnée, autant que satisfaits de la politesse et de la complaisance du propriétaire : mais ce ne sont plus là les anciennes mœurs des Turcs, c'est le luxe européen qui s'introduit chez eux avant l'industrie propre à le soutenir.

L'intérieur de la ville, malgré la richesse de quelques édifices, n'offre rien de comparable à ces deux palais de la famille d'Ismaïl.

La ville de Serrès, qu'on peut admettre au nombre des plus anciennes de la Macédoine, est située presque au centre de la grande vallée que parcourt le Strymon; elle est adossée à une des bases du mont Cercine, à une lieue et demie au nord-ouest du lac qui portait autrefois le nom de cette montagne.

Tite-Live en désigne l'emplacement au sujet du campement des troupes romaines commandées par Paul-Emile, lorsque ce consul poursuivait Persée, dernier roi de Macédoine, dont il avait mis l'armée en déroute à Pydna.

Cet historien dit que ce fut aux environs de Serrès, appelée alors Sirris, que campèrent les légions romaines, et il ajoute que cette ville était la capitale des Odomantes, anciens peuples de la Thrace, indépendans avant que Philippe, père d'Alexandre, les eût réunis à la Macédoine; mais l'historien paraît se tromper en la qualifiant de ville obscure. La beauté et la fécondité de son territoire, sa position centrale entre des pays riches, et

son rang de capitale, en faisaient une des villes les plus distinguées de la vaste plaine du Strymon, à l'époque même où Tite-Live écrivait. Cet auteur est d'autant moins fondé à lui donner la qualification de ville obscure, que de son temps même, ou peu après lui, on y célébrait des jeux en l'honneur des Empereurs romains, et que, suivant toute apparence, on y tenait quelquefois les états de Macédoine. C'est du moins ce que paraissent indiquer deux belles inscriptions, parfaitement conservées, que j'ai copiées dans l'archevêché de cette ville, et dont on peut voir un *fac simile* de petite proportion, à la tête d'une dissertation sur ces deux monumens, n.os 1 et 2, placés à la fin du second volume.

Thucydide nous dit que cette ville, avant de tomber sous la domination de Philippe, était la demeure des anciens rois des Odomantes, et il nous fait connaître un de ces rois, nommé Pollès. Malgré son titre de capitale, malgré l'étendue, la fertilité de son territoire, et le droit que lui attribue Hérodote à l'exploitation des mines du Pangée, il paraît que, lors de la prise de possession d'Amphipolis par les Athéniens et surtout après son propre assujettissement aux rois de Macédoine, Serrès perdit une partie de la prospérité dont elle avait joui avant ces révolutions. Son voisinage d'Amphipolis la fit comprendre dans la première des quatre divisions que Paul-Emile établit, lorsqu'il eut fait de la Macédoine une province romaine. Cette divison fut désignée sur la monnaie d'argent par le titre de ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ΠΡΟΤΗΣ, qu'on peut interpréter par *première division de la Macédoine.*

Quoique Amphipolis dominât dans la vallée strymonique, on doit penser que Serrès conserva un rang distingué parmi es villes de cette contrée, à en juger par les deux inscriptions dont je viens de parler.

Le sort de cette ville, dans le moyen âge, nous est peu connu. Nous savons cependant que l'évêque de Serrès ne cessa pas de jouir du titre de Métropolitain, dont il est encore revêtu aujourd'hui, et cela doit nous faire croire que cette ville conservait par son importance quelque droit à cette distinction.

Sous les Paléologues, elle tomba au pouvoir des rois de Bulgarie dont les possessions s'étendaient jusque dans l'intérieur de la Macédoine. Nous verrons une preuve de cette domination dans la description d'un tableau peint sur les murs d'un monastère dont j'aurai bientôt occasion de parler.

La ville de Serrès est d'une longueur considérable, sur peu de largeur; elle est divisée en ville vieille et ville neuve.

La ville vieille porte le nom de *Varouch*, qui signifie *faubourg* dans la langue illyrique. Les Turcs se servent de ce mot de *Varouch* dans divers cantons européens, pour désigner un quartier habité par des chrétiens : à Serrès, ce sont des Grecs, des Bulgares et quelques familles juives qui occupent ce quartier. Il est dominé par un château aujourd'hui abandonné, dans lequel on voit des ruines d'un temple antique, et des citernes situées auprès d'une tour du moyen âge. Presque au centre de ce château est une petite église dédiée à saint Athanase, dont les peintures encore conservées paraissent appartenir au onzième ou au douzième siècle.

Cette citadelle était défendue par la nature autant que par ses murailles, qui s'unissaient avec celles de la ville sans aucune interruption. Les fragmens qui subsistent m'ont paru antiques et d'un âge très-reculé; ils sont si solides qu'on n'a pu les détruire, même dans l'intérieur de Serrès, où ils gênent beaucoup les habitans, attendu qu'ils traversent les maisons dans plusieurs quartiers. Leur construction se compose entièrement de gros cailloux de granit gris, pris dans la rivière qui baigne la partie de la ville située

du côté de l'est. Ces cailloux sont tous d'une forme arrondie et par là peu propres à la bâtisse; mais ils sont liés par un ciment si dur qu'il résiste à la force du marteau. Tout le pavé de l'ancienne et de la nouvelle ville provient de la même rivière, qui ne cesse d'entraîner dans ses eaux des débris de roches du mont Cercine. Cette montagne est entièrement graniteuse ; sa superficie est couverte d'une terre végétale qui conserve une grande fraîcheur jusque sur les sommités.

L'irrégularité qui règne dans la disposition des quartiers de la vieille ville, et surtout la bâtisse des maisons sur les murs antiques, manifestent les grandes révolutions que Serrès a subies à diverses époques. On croit voir que ses anciens habitans l'ont abandonnée, que d'autres sont venus ensuite s'y établir, et qu'ils ont bâti çà et là des cabanes adossées aux murs desquels ils ont fait leur propriété, après la destruction et l'oubli des anciens alignemens. Tel est le spectacle que présentent fréquemment d'anciennes villes de la Grèce et de l'Asie mineure, où l'on voit avec douleur des édifices antiques du plus beau travail appartenir en propre à quelques barbares qui en augmentent chaque jour la dégradation. Je puis assurer n'avoir vu nulle part en Turquie de plus fortes preuves d'anciennes dévastations que dans l'établissement des nouvelles bâtisses sur les ruines de l'antique Serrès.

Je dois observer que la nouvelle et l'ancienne ville sont entourées d'un second mur dont les portes se ferment tous les soirs. Il n'y a pas encore vingt ans que ces murs ont été construits, moitié par corvée et moitié aux dépens d'Ismaïl-Bey, dans la crainte d'une surprise de la part d'Ali, pacha de Janina, son ennemi, qui à cette époque avait fait une invasion dans la Macédoine. Quoique ces fortifications paraissent peu solides, elles donnaient le temps aux soldats, établis pour y veiller plutôt

que pour les défendre, de sonner l'alarme, et d'appeler les habitans à la défense du pays.

Il est vraisemblable que ces murs mal construits ne seront pas long-temps entretenus, et qu'ils n'offriront bientôt plus que des ruines très-modernes, sur des ruines très-antiques.

L'église métropolitaine enclavée dans l'archevêché est au centre du *Varouch.* On s'aperçoit aisément qu'elle est bâtie sur d'anciennes constructions. Le terrain s'est élévé tout autour par l'amoncellement des décombres, et on y descend aujourd'hui par neuf ou dix marches. C'est auprès de cet édifice qu'ont été trouvées les deux inscriptions dont il a été déjà question: l'une sert à orner l'escalier qui descend à l'église; l'autre, découverte depuis peu d'années, a été placée dans une des salles de l'archevêché. La première a été publiée par M. de Choiseul-Gouffier; la seconde n'est pas encore connue.

La tradition du pays porte que l'église a été bâtie sur les ruines d'un temple consacré à une divinité du paganisme, et que les colonnes de vert antique qui en décorent l'intérieur appartenaient à ce monument.

L'archevêché n'offre rien d'intéressant, si ce n'est une grande salle entourée d'un divan, dans laquelle le prélat reçoit les Archontes ou primats de la ville, lorsqu'il s'agit de délibérer sur les intérêts de la communauté, à laquelle on donne, comme dans toutes les autres villes de la Grèce, le nom de *Politia.*

Cet archevêque, outre sa qualité de président de l'administration municipale, remplit encore les fonctions de juge dans les contestations élevées entre les fidèles de son diocèse, duquel il est le protecteur né. Tous les archevêques et évêques dépendans de la Porte ont le même droit; mais ils ne sont proprement que ce que nous appelons des juges de paix.

Cette prérogative, qui offre une consolation aux malheureux Grecs, n'est pas soutenue par la sanction des lois; l'esprit de religion et le sentiment des convenances la font respecter de la part des chrétiens; mais elle est souvent contestée par le Cadi, à qui elle fait perdre des épices.

L'archevêque est par sa place le conseiller de ses ouailles; et dans les cas d'avanie, c'est lui qui remplit le beau rôle de médiateur entre les agas et le peuple, surtout lorsque, comme l'évêque actuel, il sait obtenir une grande considération personnelle.

Les causes de vexations se renouvellent sans cesse. Les récoltes, les impôts, les différends et les rixes entre les particuliers, les écarts où peut tomber un Grec dans sa conduite privée, offrent des moyens toujours renaissans d'imposer des taxes arbitraires, et souvent humiliantes. Lorsqu'un raya par son industrie s'élève au-dessus de ses concitoyens, il est rare qu'on le laisse jouir tranquillement de cette fortune. Le meilleur parti qu'il ait alors à prendre, est de quitter le pays, et cette fuite n'est pas toujours praticable.

Parmi les extorsions habituelles, une des plus remarquables et dont j'ai été témoin, est celle qui oblige l'habitant d'un village, envers l'aga, de purger le coton provenant des dîmes, en le débarrassant de la graine contre laquelle il est adhérent. La dîme est perçue sur la plus belle partie de la récolte. L'agent de l'aga distribue les coques dans chaque maison à *prorata* de la contribution, et s'il donne à nettoyer dix quintaux de coton brut, il exige que le même poids lui soit rendu net; de sorte qu'après un travail long et pénible, il faut que l'habitant donne encore une partie de coton égale au poids de la graine et de la coque, qui lui restent.

Le dépouillement général d'une récolte occupe tous les in-

dividus de chaque famille, depuis les enfans de sept à huit ans jusqu'aux vieillards, et il dure presque tout l'hiver.

Dès les quatre heures du matin, toute la famille est sur pied. Les hommes roulent les coques dans un grand tambour d'osier, pour en faire disparaître les parcelles de feuilles sèches que le vent y attache, lorsqu'elles sont encore sur la plante; ensuite les enfans font sortir le coton de la coque, et les femmes en retirent la graine par le moyen d'un petit cylindre qu'elles tiennent et font tourner sur leurs genoux.

La nouvelle ville de Serrès forme un point central pour la vente de ce genre de production. Elle contient les bazars où se passent toutes les transactions commerciales. On y voit arriver, les jours de marché, les cultivateurs de toute la vallée que parcourt le Strymon, depuis Mélénic jusqu'au canton de Zigna. L'habitant éloigné du marché y apporte des échantillons de ses cotons; sur cette montre on traite du prix, et l'on convient du jour où l'on pourra recevoir livraison dans chaque village. L'acheteur porte ensuite au rendez-vous des sacs de crin; là se font les ballots, qu'on charge sur des chevaux pour les diverses destinations.

Plusieurs nations fréquentent le marché de Serrès; il y en a qui y forment des établissemens fixes. Des Turcs habitans des environs du Danube viennent chaque année y faire de grands achats de coton, qu'ils font filer en grande partie dans leurs pays, et qu'ils réexportent dans la Pologne, ou jusque sur les bords de la mer Noire. On remarque que ces Turcs sont tous des émirs; on ne sait trop la raison de cette affiliation générale avec la race de Mahomet, ni pourquoi on applique à ces commerçans le nom de *Kergiales* ou *Kergialis.*

Les Grecs de Serrès, ainsi que les Valaques, font leur principal commerce avec l'Allemagne; on évalue le nombre des

ballots de coton qu'ils y expédient à plus de trente mille. Ils y envoient aussi des marroquins, marchandise dont la fabrication est très-belle en Turquie. Ces commerçans exportent de l'Allemagne beaucoup de merceries, de bijoux, d'étoffes et surtout de draps. Ce dernier moyen d'échange est devenu d'une grande importance pour l'Allemagne, depuis que notre draperie n'est plus appréciée à Salonique, où nous avions autrefois un débouché très-considérable. Les Grecs et les Valaques se sont emparés de ce débit. Ce sont les fabriques du Brabant et de la Belgique qui nous ont supplantés dans ce genre de fabrication.

Ces draps s'introduisent dans la Macédoine par Serrès ; on évalue le nombre des ballots importés chaque année à plus de douze cents. Les Européens établis à Salonique achètent annuellement dans ce marché de sept à huit mille charges de coton de la vallée du Strymon, qui passent par la route de Lahana, et par la grande route, lorsqu'elles sont chargées à Drame ou à Orphano.

Les terres fiscales du département de Serrès, comme celles des lieux circonvoisins, sont partagées, quant au produit, entre les mosquées, les corps de cavalerie appelés les *Timars*, les chefs militaires nommés les *Zaïmes*, et d'autres corporations. Il faudrait faire une histoire détaillée des abus et de l'imprévoyance du gouvernement turc, pour en décrire l'état présent. On peut consulter à cet égard l'intéressant ouvrage de M. Mouradgia d'Ossone, qui n'a rien laissé à desirer. Le Bey de Serrès maintient ce système compliqué de contributions ; il use à cet égard du pouvoir des Pachas, et usurpe à son profit, autant qu'il le peut, les droits du gouvernement, ainsi que l'ont fait ses prédécesseurs. Le principal avantage de sa position consiste en ce qu'il n'est sous la dépendance d'aucun Pacha.

Après avoir lu l'ouvrage de M. Mouradgia d'Ossone, on

pourra se former une idée des empiétemens que les grands propriétaires ont faits sur l'ancien établissement des fiefs militaires, devenus pour la plupart des propriétés de famille, à charge d'un service qui n'est jamais exactement rempli.

Un officier auquel on donne le nom de *Vaïvode* maintient la police sur les rayas, et juge despotiquement tout ce qui se trouve dans son ressort. Il a des militaires à son service, et une prison dans sa propre habitation; il inflige aussi des peines corporelles; mais comme sa nomination dépend du Bey, qui est le gouverneur, il ne se permet des excès qu'autant que son supérieur les tolère, ou qu'il ne craint pas les effets de l'indignation des primats et de l'archevêque.

Un Cadi ou juge civil de la ville de Serrès, qui est nommé chaque année à prix d'argent, à Constantinople, par le Caziaskier de Romélie, ne peut pareillement tirer parti de sa place qu'autant qu'il sait vivre en bonne intelligence avec le gouverneur; autrement son tribunal est désert, et celui du despote y supplée. Il serait difficile de savoir si les plaideurs sont plus à plaindre d'un côté que de l'autre.

Il n'y a point de janissaire aga à Serrès. Un serdar, qui est une espèce de chef de gendarmerie, en fait les fonctions, et le gouverneur, qui par ses charges militaires accumulées a le droit de le nommer, en fait un des instrumens de son autorité. Ce chef ne s'oublie pas lui-même, lorsqu'il s'agit d'opprimer les villages de son département.

Les janissaires ont peu d'influence à Serrès. On a déjà vu qu'Ismaïl Bey avait soumis son département à l'aide des milices albanaises. Le fils d'Ismaïl continuait à s'en servir avant que le Grand-Seigneur l'eût élevé au rang de visir. Aujourd'hui le plus grand désordre règne dans ce gouvernement.

C'est ainsi que toutes les institutions militaires et civiles,

imparfaites et compliquées dès leur origine, n'ont cessé de faire naître des abus dans l'universalité de l'empire, en donnant à des particuliers trop de richesses et trop de pouvoir. Une telle administration, telle qu'elle subsiste aujourd'hui, malgré des actes d'une sévérité souvent excessive, nous présente le gouvernement féodal dans toute sa difformité; mais des malheurs récens montrent assez où conduisent enfin tant de désordres, tant d'ignorance et de relâchement.

CHAPITRE VI.

Reconnaissance du mont Cercine. Description des plaines que parcourt le Strymon. Conjectures sur les anciens habitans de cette vallée. Séjour d'été des Turcs de Serrès.

On m'avait tant vanté l'habitation d'été que les Turcs de Serrès ont établie dans la forêt du mont Cercine, que je fus très-curieux de me transporter au milieu de cette espèce de ville champêtre. Dans ces pays, les souvenirs du passé et le tableau des scènes vivantes sont égalemunt dignes de fixer l'attention. Dans l'Asie, ces réunions de maisons d'été sont très-communes: on les nomme partout des *Yaïlas*. Avant de faire la description de celui de Serrès, je dois prouver que la montagne où il est établi est en effet le *Cercine*. Ce sera une occasion pour déterminer positivement la place qu'occupaient anciennement la nation des Sintes et celle des Mèdes dans la vallée du Strymon.

Tite-Live, que j'ai cité plus haut au sujet du campement des Romains auprès de Serrès, ne fait aucune mention du mont Cercine; mais Thucydide supplée à ce silence par une de ces digressions qui enrichissent si utilement son histoire. Ce judicieux écrivain, en faisant le récit de la grande expédition que Scitalcès, roi des Odrises, entreprit pour soumettre la Macédoine, où régnait Perdicas II, fils d'Alexandre I.er, dit que l'armée du roi de Thrace prit sa route par les forêts du

Cercine, montagne déserte et très-boisée, qui séparait, dit-il, les Sintes et les Mèdes d'avec les Péoniens, et qu'il traversa cette forêt par un chemin qu'il s'était déjà ouvert lui-même, en faisant abattre des bois, lorsqu'il avait porté la guerre chez les Péoniens (1).

Dans la même digression, l'historien fait une seconde fois mention des peuples qui habitaient vers ce passage, et qui se trouvaient à la droite et à la gauche de l'armée. Il cite d'un côté les Péoniens, de l'autre les Sintes et les Mèdes, sans s'expliquer sur la position des troupes, lorsqu'elles défilaient entre ces deux peuples; et il laisse à desirer le signalement du lieu où commençait le chemin déjà tracé dans la forêt. Il m'a paru que cette partie de sa digression exigeait quelques éclaircissemens, soit relativement à la position topographique du Cercine, soit en ce qui concerne celle de la Sintique et de la Médie.

En partant du pays des Odrises, où habitait Sitalcès, pour aller franchir la forêt, ainsi que le dit Thucydide, l'armée de ce roi n'avait d'autre route à suivre que celle qui se dirigeait le long des plages. Ce chemin offrait des plaines commodes; il donnait au roi le moyen d'éviter des peuples ennemis qui auraient pu facilement l'arrêter, et il rapprochait son armée de la forêt dans l'étendue de laquelle se trouvait l'ancien chemin qu'il avait fait tracer lui-même : de sorte qu'en laissant à sa gauche les hauteurs impraticables de l'Hémus, Sitalcès dut suivre les bords de la mer jusqu'à l'embouchure du Mestus pour remonter ce fleuve par sa rive gauche, et qu'il pénétra ainsi dans la forêt, après avoir franchi les bases occidentales du Rhodope. Le fleuve sépare cette montagne d'avec le Cercine,

---

(1) Thucyd. lib. II, cap. XCVIII.

à plus de douze lieues de son embouchure ; arrivés sur ce point entre les deux montagnes, les Thraces avaient dépassé plus de la moitié du Cercine, et notamment le territoire parallèle à celui des Odomantes qu'il importait à Sitalcès d'éviter. Ils se trouvaient alors soutenus par les peuples libres du Rhodope qui, suivant le même historien, avaient pris parti dans leur armée.

Enfin, sur le même point, les Thraces étaient à plus de trente lieues de Serrès en diagonale. Cette distance est très-connue des négocians qui se rendent annuellemen à la foire de *Négrecop*, l'ancienne *Nicopolis*, située à près de cinq lieues en deçà du Mestus.

Si Sitalcès fût entré dans la forêt par le parallèle de Serrès, il aurait eu les Odomantes à sa gauche et le mont Rhodope à sa droite; et Thucydide n'aurait pas manqué de le dire; mais puisque cet historien ne parle des Sintes et des Mèdes que comme des peuples les plus voisins de l'armée, lorsqu'elle traversait le Cercine, il faut nécessairement tirer de ce fait trois conséquences :

La première, que l'armée de Sitalcès n'entra dans la forêt qu'après avoir dépassé la ligne courbe qui séparait Serrès d'avec le Rhodope ;

La seconde, que le pays des Sintes suivait immédiatement celui des Odomantes, dont Serrès était le chef-lieu, comme Héraclée celui des Sintes ;

La troisième, que le Cercine est d'une grande étendue ; qu'il bordait le lac, auquel il donnait son nom, dans la partie méridionale ; qu'il était habité par les Odomantes, les Sintes et les Mèdes, et que les forêts presque désertes de cette montagne, s'étendaient, comme elles font encore aujourd'hui, à plus de trente lieues vers les sources du Strymon, à commencer

par la plaine de Philippi, ainsi que je l'avais présumé en les découvrant des hauteurs de la Crestonie.

Suivant Hérodote, les Odomantes avaient leur part aux mines du Pangée. De là on peut conclure que leur territoire se prolongeait bien plus vers cette montagne que vers le pays des Sintes. Ce fait paraît confirmé par Thucydide lui-même, qui ne nomme pas les Odomantes dans la narration qu'il fait de la marche de Sitalcès à travers le Cercine, et qui ne parle ensuite de ce roi que pour le désigner comme ennemi du roi de Thrace, dont l'expédition devait alarmer tous les peuples établis aux environs du Pangée.

Ces diverses considérations me portent à croire que le pays des Sintes était très-voisin de Serrès, et j'ose présumer qu'une petite ville, nommée *Démir-Issar, Château de fer,* qui est à quatre heures de distance de Serrès, occupe la position *d'Héraclée*, ancienne capitale de ce pays, à laquelle les géographes donnent le nom *d'Héraclée-Sintique*, pour la distinguer des autres villes qui portent le nom *d'Héraclée.*

Je reviendrai sur la ville d'Héraclée-Sintique, lorsque je ferai mention des médailles d'Eione que l'on avait attribuées jusqu'à présent à cette Héraclée.

De toutes ces remarques, il doit suivre que Serrès est au pied méridional du Cercine, pays des Odomantes ; que la contrée de Démir-Issar est le pays des Sintes, et celle de Mélénic l'ancienne habitation des Mèdes. Le Yaïla, situé sur la montagne, au nord de Serrès, se trouve par conséquent sur le Cercine, où j'allais me transporter.

Nous parcourûmes, en sortant de Serrès, une vallée qui borde la citadelle au nord-ouest. Cette vallée donne cours à un ruisseau qui coule dans l'ancienne ville, et y occasionne sou-

vent des dommages considérables, pendant les grandes pluies. A notre gauche, nous vîmes un aqueduc de deux arches, qui porte des eaux dans la ville neuve ou ville turque, et peu après, nous passâmes sous un autre aqueduc plus étendu, qui a la même direction. Ces monumens, bien entretenus, me parurent des constructions bulgares.

En sortant de cette ville, nous nous élevâmes insensiblement sur des coteaux plantés de vignobles et semés de coton, qui entretiennent une verdure agréable. La nature du terrain, coupé par des ruisseaux et des torrens, nous obligeait à des détours fréquens sur des sentiers où nous étions souvent entre deux précipices. A notre droite nord et nord-est, nous avions un grand prolongement de montagnes qui se détachent du Cercine du côté du midi, et semblent lui servir de soutien.

C'est dans cette chaîne adjacente au Cercine que se trouve placé un monastère de saint Jean-Prodromos (1), dont il sera bientôt fait mention.

Nous étions entourés de villages qui vivifient toutes ces contrées; plusieurs d'entre eux sont peu fréquentés; aussi les appelle-t-on *Kutchuch-Yaïlas*, *Petits Yaïlas.*

Chacun de ces villages possède de belles eaux, des jardins, des vergers: les principaux, à droite, sont *Doutli*, nom qui signifie *lieu propre à la culture du gros mûrier noir.* On a donné aux eaux des environs le nom de *Doutli-tchaï*, qui signifie *rivière du village où l'on récolte la mûre noire.* Cette rivière, après avoir coulé parallèlement avec celle de Serrès entre des côteaux qui l'en séparent, se confond avec elle, près de Serrès.

Les villages de *Yocaré-Vrondou et de Akchaa-Vrondou*, c'est-

---

(1) Le Précurseur, c'est-à-dire, saint Jean-Baptiste.

à-dire *Vrondou supérieur* et *Vrondou inférieur,* ornent cette partie de la côte, ainsi qu'un autre nommé *Kourchouva.* Toute cette vallée fournit les eaux de la rivière qui passe près de Serrès.

A la gauche, on voit principalement *Kouch-Tchaï, la rivière de l'Oiseau;* au-dessus est *Mertad,* qui a ses sources particulières, d'où prend naissance une autre rivière à laquelle on donne le nom de *Kirès-Tchaï, rivière des Cerises.* Ces diverses eaux se réunissent à la tête nord-ouest de la ville de Serrès, et se mêlent pendant l'hiver aux inondations annuelles ; pendant l'été elles arrosent les rivières avant de se perdre dans le Strymon.

A mesure que nous approchions des moyennes sommités du Cercine, nous avions de plus en plus la jouissance d'admirables points de vue. Le tortueux Strymon, qui se dessine au centre de la plaine, et le vaste lac Cercine, formaient les principales parties de ce beau paysage. Les coteaux que nous venions de parcourir, se rabaissaient peu à peu sous nos yeux, et prenaient la forme d'une terrasse mamelonée. La ville nous montrait son antique château. Les coupoles de ses mosquées, ses bains, ses minarets, et depuis le pied de ses murs jusqu'au bord du Strymon et même au-delà, la verdure d'une immense prairie, que les eaux couvrent en partie tous les hivers, et sur laquelle étaient répandus des troupeaux de bétail de toute espèce, cet ensemble nous offrait un des plus magnifiques tableaux qu'on puisse voir. Au-delà du Strymon, s'élevaient au midi les montagnes en partie cultivées de la Bizaltique, qui nous laissaient voir plus loin au sud-ouest les deux pics du mont Disoron.

Enfin au sud-est nous découvrions presque toute l'étendue du Pangée, appuyant ses bases en-deçà du Strymon, et laissant à découvert à son midi le golfe Strymonique, comme un vaste bassin au-delà duquel s'élève toute la presqu'île du mont Athos.

Les pâturages naturels dont il vient d'être question, et qui

sont aussi anciens que le monde, outre leur beauté pittoresque, ont une célébrité historique propre à inspirer un grand intérêt. Ils appartenaient, lors de l'invasion de Xerxès, aux Siropéoniens, mêmes peuples que les Odomantes, et dont j'ai dit, d'après Tite-Tive, qne Serrès était la capitale. Ces peuples furent alors témoins d'un fait dont le seul Hérodote rappelle le souvenir, et qu'il n'est pas inutile de raconter.

C'est dans ces grandes prairies naturelles que furent déposées les cavales qui traînaient le char du soleil, lorsque Xerxès, allant attaquer la Grèce, le faisait marcher devant lui.

Ce fait, dont aucun historien moderne n'a parlé, exige une explication d'autant plus importante qu'elle fournit le moyen d'éclaircir divers points de géographie, et particulièrement de donner une idée juste de ce qu'était le peuple des Péoniens peu connus des géographes modernes.

C'est, dit Hérodote, dans le pays des Siropéoniens que Xerxès, en marchant sur la Grèce, avait déposé le char sacré du soleil; mais il ne put le reprendre à son retour: les Péoniens, qui l'avaient livré aux Thraces, lui répondirent, lorsqu'il le leur demanda, que les jumens qui le traînaient avaient été enlevées par les habitans de la Thrace, qui vivoient aux environs des sources du Strymon (1). »

On voit, par cette réponse, que l'historien ne doute pas que les Siropéoniens n'habitassent le bas de la vallée, et que la ville de Serrès ne fût leur capitale; mais il ne dit pas, dans ce pasage, quelles étaient les différentes tribus que formaient ces Péoniens, et particulièrement quelle était la race qu'il désigne comme habitant la haute Thrace. Thucydide répond à cette dernière question.

(1) Herodot. lib. VIII, cap. CXV.

Cet historien donne pour certain que les peuples qui habitaient près des sources du Strymon, c'est-à-dire la haute Thrace, étaient aussi des Péoniens, qu'ils étaient adossés au mont *Scomius*, et qu'une ville, portant le nom d *Dobère*, était leur capitale ; il ajoute que de son temps Sitalcès[1], roi des Odrises, en avait fait la conquête.

Quant aux peuplades de Péoniens qui habitaient la vallée du Strymon, Hérodote nous les fait connaître indirectement par le récit d'une aventure qui amena dans ce pays une grande révolution.

Darius, père de Xerxès, après avoir conquis une partie de la Thrace, avait laissé à son général, nommé Mégabase, le soin de continuer cette conquête. Pendant que le roi se trouvait à Sardes pour suivre de plus près les opérations de la campagne, il fut témoin de la diligence au travail et de l'adresse avec laquelle une jeune Péonienne, qui se trouvait alors à Sardes, conduisait un cheval, portait une cruche sur sa tête, et filait en même temps sa quenouille : Darius, dit Hérodote, fut si charmé de l'adresse de cette fille, qu'il voulut la questionner et savoir de quel pays elle était. Tandis que les gardes invitaient la jeune fille à se rendre devant le roi, Pigrès et Mantyès, ses frères, qui la suivaient, s'avancèrent et répondirent pour elle qu'ils étaient Péoniens, et que la jeune fille était leur sœur. « Qui sont les Péoniens, leur dit le roi ? quelle partie du monde » habitent-ils ? et pour quelle raison vous-mêmes êtes-vous » venus à Sardes ? » Ces jeunes gens satisfirent à ces questions en ces termes :

« Nous sommes venus pour nous donner au roi. La Péonie » est un pays situé sur les bords du Strymon et qui renferme » plusieurs villes. Le Strymon est un fleuve peu éloigné de l'Hel- » lespont ; enfin les Péoniens, ajoutèrent-ils, se regardent

» comme des descendans des Teucriens et une colonie de
» Troie. »

Après avoir écouté ces détails, Darius leur demanda encore si dans leur pays toutes les femmes étaient aussi industrieuses que leur sœur. Les jeunes gens répondirent affirmativement, car c'était pour arriver à cette réponse qu'ils avaient tout combiné (1).

Darius conçut alors l'idée de faire passer dans l'Asie mineure la race entière de cette nation laborieuse : il donna ordre en conséquence à Mégabase de faire sortir de leur pays tous les Péoniens avec leurs femmes et leurs enfans.

Parmi les peuples de cette nation que Mégabase attaqua, continue Hérodote, les Siropéoniens (2), les Péoples et ceux qui habitent la contrée la plus voisine du lac Prasias, furent arrachés de leurs demeures et conduits dans l'Asie.

Quant aux Péoniens du mont Pangée, aux Dobères (3), aux Agrianes, aux Odomantes et à ceux du lac Prasias, ils ne furent point soumis. Ce fut même inutilement que Mégabase tenta de réduire ces derniers (4).

Il faut beaucoup rabattre du récit d'Hérodote, si nous com-

---

(1) Herod. lib. V. cap. CXII.

(2) Hérodote paraît confondre ici les Siropéoniens des champs avec ceux de la ville.

(3) Hérodote dit ailleurs que les Péoniens, établis près du Pangée, étaient en état de résister à ce général, mais qu'il les trompa et qu'ils se dispersèrent.

(4) Nous venons de voir que Dobère était la capitale de la Péonie supérieure. En parlant ici des Dobères établis aux environs du Pangée, Hérodote paraît vouloir faire entendre que le travail des mines, le commerce et l'agriculture avaient attiré chez les Edoniens des montagnards de la Péonie qui, ayant formé des établissemens dans le même lieu, avient retenu le nom du pays dont ils étaient originaires.

parons la masse de la nation péonienne avec la petite colonie enlevée par l'ordre de Darius. Celle - ci se réduisit à fort peu de monde, si, comme l'historien le dit lui-même, Aristagoras de Milet eut l'art de la faire rentrer dans ses foyers, du moins en grande partie. Voici ce qu'il faisait dire à ces exilés par un émissaire qu'il leur envoya dans la Phrygie, où ils s'étaient bâti un village : « Péoniens, Aristagoras, tyran de Milet, m'envoie » vers vous pour vous indiquer une voie de salut, si vous vou- » lez suivre ses avis. En ce moment toute l'Ionie a secoué » le joug du roi, et il ne tient plus qu'à vous de retourner » en sûreté dans votre patrie. Il suffit que vous trouviez par » vous-mêmes le moyen de vous rendre jusqu'à la mer ; ce » sera à nous à prendre soin du reste ».

La plupart des Péoniens accueillirent avec joie cette proposition : lorsqu'ils furent arrivés à Scio, les Sciotes les firent passer à Lemnos, d'où les Lemniens les débarquèrent à Dorisque, et de là ils se rendirent par terre dans la Péonie.

Pour rendre plus intelligible le rapport que les deux frères péoniens firent à Darius sur l'origine de leur nation et sur le pays qu'elle occupait, je dois ajouter un autre passage d'Hérodote qui, sans avoir le degré de vérité que la nature des lieux exige, n'éclaircit pas moins ce qu'il faut savoir sur l'étendue des pays occupés par les Péoniens du temps de Xerxès.

Hérodote fait mention d'un canton auquel il donne le nom de *Péonique*, situé entre la Crestonie et le fleuve. Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Parti d'Acanthe, le corps que » commandait Xerxès coupa dans l'intérieur des terres pour se » rendre à Thermès, en traversant la Péonique et la Crestonie, pays où coule l'Echéodorus, qui prend sa source chez » les Crestoniens. » Par ce passage, Hérodote confirme ce qu'il

avait fait dire à Darius par Pigrès et Mantyès, que la nation des Péoniens occupait les bords du Strymon, depuis le mont Pangée jusqu'aux sources du fleuve.

Par ce dernier rapprochement, on peut de plus en plus se convaincre que la population des environs du Strymon était toute péonienne, et qu'elle s'étendait des deux côtés du fleuve, depuis ses sources jusqu'à son embouchure.

Ce peuple tirait incontestablement son origine de la colonie conduite par Péon : j'ai tracé la marche de ce héros à travers la Macédoine et la Thrace, telle qu'on en reconnaissait encore les vestiges en divers lieux de ces deux royaumes, sous les rois de Macédoine et même sous les Romains ; c'est-à-dire plus de treize cents ans après l'établissement de ce prince. Il est donc certain que la colonie de Péon n'a jamais eu rien de commun ni avec celle de Dardanus, ni avec celle de Teucer. Tout ce que pouvaient prétendre les Péoniens qui voulaient se donner à Darius, c'est qu'ils avaient, ainsi que les Teucriens, une origine peloponésienne et pélasgique, et que cette affiliation avait attiré leurs pères au siége de Troie, où Homère les place avec les Pélasges (1).

Le long séjour que firent les Péoniens dans le nord de la Macédoine et dans l'occident de la Thrace, quoiqu'ils y fussent souvent troublés par des tyrans, ne les empêcha pas de s'étendre beaucoup sur les bords du Strymon, ainsi que nous venons de nous en convaincre. Leurs tribus s'y étaient multipliées, lorsque Mégabase les trouva disposés à s'opposer à ses conquêtes, et éprouva l'effet de leur concorde avec les Pangéens, les Bisaltes, les Crestoniens et même les Triballes.

(1) Homère, Iliade, liv. XI, v. 852.

Il paraît que Sitalcès, l'un de leurs tyrans, ne régna pas très-long-temps dans la Péonie supérieure, dont nous avons vu qu'il s'était rendu maître. On pourrait croire que ce fut Odoléon qui en délivra le pays.

Les médailles nous font connaître que les Péoniens du Strymon, dans des temps plus rapprochés de nous, se soumirent à des rois qui furent assez puissans pour faire face aux Macédoniens; tels furent un Odoléon, un Patræus, un *Adaïus* (1) et à un Lyceus. Eckhel, et après lui M. Mionnet, ont fait mention de ce dernier roi. Les monnaies de ces quatre princes, à l'exception de celles d'Odoléon, sont incertaines; on les trouve parfois à Amphipolis. (2).

C'est ici le moment d'expliquer le passage d'Hérodote qui a induit Danville en erreur et lui a fait prendre le lac de Bolbe pour celui de Prasias, où se terminèrent les campagnes de Mégabase dans la Thrace. Ce général parvenu au lac Prasias avait déjà reçu de Darius l'ordre d'envoyer à Amyntas des ambassadeurs pour lui demander la terre et l'eau. Par suite de cette mission, « Mégabase, dit Hérodote, après son expédition dans » la Péonie, envoya en Macédoine une députation de sept «Perses, choisie parmi ce qu'il y avait de plus distiugué dans l'ar- » mée; ils étaient chargés de se rendre près d'Amyntas, et de lui » demander, au nom de Darius, l'eau et la terre. Du lac Pra- » sias en Macédoine, la route est courte, et c'est près de ce » lac que se trouve une mine d'argent d'où Alexandre, fils

---

(1) Pellerin a faussement attribué cette médaille à l'Héraclée de la Sintique, comme autonome.

(2) M. de Cadalvenne a cité ces monnaies, excepté celle d'Adaïus, dans son recueil de médailles grecques, et il en donne le dessin et l'explication. Voy. pl. 1, n.ºs 17, 18 et 19.

» d'Amyntas, retira dans la suite le poids d'un talent par jour.
» Après avoir dépassé cette mine, il ne reste plus qu'à franchir
» le mont Disoron, et vous vous trouvez en Macédoine (1) ».

Quand on a lu ce passage, on n'est plus surpris que Danville se soit mépris dans l'interprétation qu'il en a faite. Il ne serait pas intelligible, si déjà on ne connaissait, par une carte exacte, la position de la mine, et si on ne supposait pas qu'Amyntas, voulant bien traiter ses hôtes, au lieu de les faire conduire par les chemins difficiles des montagnes, et surtout par le mont Bora, préféra de les diriger dans les plaines de la Macédoine qui, depuis Anthémonte, ne cessent d'être unies et commodes jusqu'à Egès, où Amyntas tenait sa cour. Pour venir prendre ce chemin, on laissait à la gauche, dans la Crestonie macédonienne, la mine dont parle Hérodote ; et après avoir traversé les premières bases du Disoron, on entrait dans les plaines dont j'ai déjà donné la description dans le chapitre concernant mon voyage à Vodina.

Dans la route que les ambassadeurs durent prendre, ils laissaient derrière eux le lac Prasias et le mont Orbélus. Danville, ne supposant point d'autre montagne que le Disoron et d'autre lac que celui de Bolbe, ne connaissant pas d'ailleurs les distances qu'avaient à parcourir les ambassadeurs, a placé le lac Prasias là où se trouve réellement celui de Bolbe, et le Disoron à côté de ce lac, tout auprès de la Chalcidique.

Par l'itinéraire que suivirent les ambassadeurs, on peut être certain qu'après avoir dépassé les mines, ils avaient déjà sous les yeux les deux sommités du mont Disoron, comme je les avais vues des hauteurs du mont Cercine; que, laissant à leur gauche cette montagne, ils descendirent dans la plaine, à quelques

(1) Hérodot. lib. V, cap. XX.

lieues au nord de Thessalonique, pour traverser l'Anius, d'où ils se rendirent à Edesse ou Egès, sans jamais quitter la plaine.

Après cette explication, on conviendra qu'il fallait avoir été sur les lieux pour pouvoir comprendre le passage d'Hérodote que je viens de citer, et pour justifier son commentateur.

Je ne saurais quitter le lac Prasias sans m'arrêter un moment sur ce que nous dit l'historien chapitre XV du même livre cinquième, de vraisemblable ou de très-ridicule. « Et un » peu plus loin les Péoniens du lac Prasias, dit-il, se sont » construit au milieu de ce lac un sol artificiel composé de » planchers en bois, soutenus par de longs pilotis, et cet em- » placement ne communique à la terre que par une chaussée » très-étroite et un seul pont. Anciennement tous les habitans » contribuèrent en commun à la fondation des pilotis qui sou- » tiennent les planchers; mais ils ont pourvu depuis à leur » entretien par une loi particulière, qui oblige tout homme, » quand il prend femme, et il peut en épouser plusieurs, de » fournir trois de ces pilotis pris dans une montagne nommée » Orbélus. Voici en quoi consistent leurs habitations : chacun » d'eux possède sur ce sol artificiel une cabane dans laquelle » il vit. A l'intérieur une sorte de porte ou de trappe qui » se replie sur elle-même, donne accès dans le lac, à tra- » vers les pilotis; et quand elle est ouverte, pour empêcher » les enfans de tomber dans l'eau, ils ont soin de leur atta- » cher un pied avec une corde. Ils nourrissent leurs chevaux » et les autres bêtes de somme avec du poisson qui abonde » tellement qu'il suffit pour le pêcher d'ouvrir la trape sur le » lac et de descendre dans l'eau une corbeille de jonc vide » que l'on retire un moment après entièrement pleine (1). »

(1) Herodot. lib. V, cap. XVI, Trad. de Miot.

On peut bien croire que le poisson du lac Prasias était très-abondant et très-facile à pêcher avec une corbeille, mais il est difficile de croire qu'il pût servir de pâture aux bêtes de somme (1).

L'examen de ces questions historiques et géographiques ne me détourna pas du but que je m'étais proposé, celui de visiter le yaïla de Serrès.

En nous dirigeant vers l'est, nous parvînmes à côtoyer une crête couronnée de sapins. Arrivés à l'entrée de la forêt, nous fîmes une pause, pour considérer la vallée de *Doutli-Echaï* dont nous avions atteint le travers. Elle nous récréait par son étendue et sa verdure, et en même temps elle nous effrayait par la rapidité de sa pente et par sa profondeur.

Dans cet emplacement, auquel les Turcs donnent le nom de *Bakadgiak Tchaï,* qui signifie *vue du fleuve,* équivalent de *belle vue du fleuve,* il nous restait à gravir la hauteur qui domine le monastère de Saint-Jean. Nous laissâmes à notre droite cette hauteur isolée, et, tournant le dos à *Belle-vue*, bientôt nous nous trouvâmes dans la forêt sur une pente douce, parmi des fraisiers, des framboisiers, des fougères, et toujours à l'ombre de chênes, de hêtres, de platanes et de plusieurs autres arbres de haute futaie.

Une humble fontaine nous présenta ses eaux, au moyen d'un petit canal creusé dans une branche d'arbre. On dirait que les Turcs, personnifiant cette source, en ont fait une nymphe qui s'appelle *Sepha Gueldi, sois le bien venu,* compli-

---

(1) Dans les îles Philippines, il existe un lac si poissonneux qu'il suffit d'y plonger un pareil panier pendant quelques instans pour qu'on le retire plein de poisson.

ment que les Turcs adressent toujours à la personne qui arrive chez eux, même pour une simple visite.

A peu de distance de la fontaine, on aperçoit plusieurs tombeaux turcs, et on arrive, après un grand quart d'heure de marche, au grand Yaïla.

Malgré la multiplicité des habitations dont il se compose, le site ne perd rien de l'aspect d'une forêt. Des arbres de haute futaie, que jamais la hache n'attaque, ombragent et masquent les maisons; on ne cesse de marcher sur la fougère et sur mille sortes de plantes; c'est toujours la nature qui attire l'attention. Les maisons sont la plupart très-petites et à un seul étage. Ce séjour de plaisir n'est réservé qu'aux Turcs: si quelque Grec en approche, c'est seulement en qualité d'ouvrier.

Nous mîmes pied à terre à l'entrée de cette espèce de ville, et les préposés qui la gardaient nous permirent de loger dans la maison qui nous plairait le plus. Elles étaient petites, presque toutes ouvertes, mais l'intérieur fut loin encore de répondre à l'idée que nous nous en étions faite. On ne saurait concevoir le délabrement où nous trouvâmes ces habitations en général, et la triste nuit que nous passâmes dans celle qui nous était échue en partage. Du reste, nos guides nous fournirent du bois; c'est tout ce qui dépendait d'eux.

Le ramadan (1) avait ramené à la ville les familles qui s'étaient réunies au Yaïla, au commencement de la belle saison; un seul aga était resté pour veiller à la bâtisse de son

---

(1) On sait que le ramadan est le carême des Turcs, et on peut croire qu'il est souvent très pénible, surtout dans les grands jours d'été. Les Turcs ne peuvent ni boire, ni manger, ni fumer, pendant ces longues journées. Du reste ils se consolent la nuit de cette rude abstinence, par des visites qu'ils se font réciproquement, par la bonne chère, et par des spectacles à leur manière qui est très-obscène.

nouveau château. Ce fut lui qui, le lendemain de notre arrivée, nous fit les honneurs du pays. Nous jugeâmes de l'ennui que lui causait son isolement par ses instances pour nous retenir dans son logement la nuit suivante. Il se proposait de nous fêter de son mieux; le ramadan lui en fournissait l'occasion; mais notre parti était pris; il en fut quitte pour le café et la pipe.

Nous allâmes visiter ses nouvelles constructions qui étaient d'une grande étendue et qui annonçaient son opulence.

Les gardes nous conduisirent ensuite dans le marché; nous y trouvâmes les boutiques fermées et en très-mauvais état. A peu de distance de cette place, se trouve une grande mosquée assez solidement bâtie sur une terrasse remarquable par son étendue; elle était fermée comme les grandes maisons. Le pays en général avait plutôt l'aspect d'une ville dévastée que d'un séjour de plaisir où l'on se rassemble tous les ans.

Nous ne dépassâmes pas le centre du Yaïla. Une monotonie sombre nous en ôtait le desir. C'est un spectacle bien singulier qu'un grand village au milieu d'une forêt, entièrement désert et comme oublié pendant huit mois de l'année. Plus nous avancions dans cette solitude, plus une sorte de mélancolie s'emparait de nous. Bientôt nous fûmes à cheval et nous dîmes adieu pour toujours à la fontaine bienfaisante et à l'aga hospitalier qui nous avait bien accueillis, seuls objets que nous pussions regretter dans cette retraite abandonnée.

CHAPITRE VII.

Des Yaïlas en général dans la Turquie.

Ce qui concerne les *Yaïlas* ou *séjours* d'été dans la Turquie, n'ayant été spécialement traité par aucun voyageur, je croirais mon travail imparfait, si je n'ajoutais à ce que je viens d'écrire sur les Yaïlas de Serrès quelques remarques au sujet des établissemens de ce genre qu'on rencontre dans diverses parties de l'empire ottoman.

Dans la langue turque, le mot *Yaïla* signifie *prairie, pâturage sur des lieux élevés,* ou bien *montagne où l'on trouve en été des pâturages pour les troupeaux.* Dans un sens plus étendu, ce mot désigne en général un séjour d'été, une habitation de plaisance. Dans l'un et l'autre sens, le mot *yaïla* est l'opposé de *kchla, séjour d'hiver, ou lieu d'hivernage.*

Les yaïlas sont donc de deux genres : les uns offrent des plaisirs à l'homme riche, dans la belle saison, les autres des ressources aux bergers, qui chaque année vont séjourner sur de hautes montagnes où l'herbe est abondante.

Le *kchla,* ou habitation d'hiver, est l'établissement que les peuples pasteurs, soit en Asie, soit en Europe, forment dans le plat pays, ou sur des côteaux exposés au midi, en y dressant leurs tentes et y réunissant leurs troupeaux.

Le terme de *kchla* est plus particulièrement employé pour

désigner le logement des troupes qui sont forcées de tenir la campagne en hiver. Le grand visir assigne, en pareil cas, aux divers corps qu'il a sous ses ordres, des villages qui tiennent lieu de camps, et que sous ces rapports on appelle les *kchla*.

L'Asie présente encore à cet égard le même spectacle que dans les âges les plus reculés On sait qu'Abraham et Laban voyageaient avec leurs immenses troupeaux; mais nous pouvons présumer de plus, par ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux, que ces anciens pasteurs changeaient souvent de station, suivant que les pâturages étaient plus ou moins abondans.

Trois peuples errans et nombreux, tels qu'on nous peint les Mèdes avant Darius, fils d'Hystaspes, mènent une vie pastorale. Ils se rendent concurremment dans les marchés voisins de leurs habitations, et ils y vendent leurs moutons à des commerçans qui les distribuent dans tout l'empire. La première de ces nations est celle des Curdes; elle occupe la partie frontière de la Turquie, qui prend aujourd'hui le nom de *Kurd-istan*. Les Curdes s'étendent dans plusieurs provinces de l'Assyrie et de l'Arménie, depuis les rives de l'Euphrate jusqu'à celles de l'Araxe.

La seconde est celle à laquelle on donne le nom de *Turcomans*, et que par cette raison on regarde comme originaire de la Turcomanie, pays qui occupe l'intérieur des terres, depuis la mer Noire jusqu'à l'est de la mer Caspienne, et qui sépare la Perse des possessions russes.

La troisième de ces peuplades est celle des *Yuruks*, nom qui signifie *les marcheurs*. Ces peuples sont toujours errans; ils s'adonnent rarement à l'agriculture, vivent sous des tentes, et font paître leurs troupeaux sur des terres incultes très-étendues dans des pays qui se dépeuplent tous les jours. Leur origine n'est pas connue. Ils exercent différentes professions, comme celles de

bergers, de voituriers, de scieurs de bois dans les forêts où ils campent, et se rendent utiles au commerce par ces divers genres d'industrie : singulière existence, qui ne peut être tolérée que dans des pays privés de toute civilisation.

Parmi ces trois peuplades, les Curdes sont en même temps nomades et sédentaires. Les plus grands propriétaires des terres et des bestiaux habitent dans les villes ou dans les villages; les simples bergers vivent sous des tentes, soit dans les plaines, soit sur les hautes montagnes.

Les Turcomans et les Yuruks séjournent ensemble dans la basse Asie, fréquentent les mêmes villes, font paître leurs troupeaux sur des côteaux voisins les uns des autres, sans se mêler en aucune manière. Ils ne s'allient jamais par des mariages; et quoique leur religion soit la même, ils ne pratiquent jamais leur culte en commun.

Ce sont des tribus répandues depuis long-temps dans la plus grande partie de l'Asie mineure. On croit qu'elles ont la même origine, et que les Turcomans sont leur souche commune. Ces deux peuples parlent en effet la même langue ; ils ont les mêmes habitudes et les mêmes mœurs, et quant à leurs croyances religieuses, plongés dans une égale ignorance, ils ne sont les uns et les autres musulmans que de nom.

Si le gouvernement favorise ces peuplades errantes, et qui semblent lui être étrangères, ce ne peut être qu'en considération du commerce des bestiaux, auquel elles sont particulièrement adonnées.

Ce sont principalement les Curdes qui fournissent à Constantinople les moutons dont on fait une immense consommation dans cette capitale. On connaît le peu de goût que les Turcs ont pour la viande de bœuf; ainsi on peut aisément calculer ce qu'une ville de neuf cent mille âmes consomme de moutons.

On serait dans l'erreur si on se persuadait que l'expédition des troupeaux se fait directement par les provinces du Curdistan les plus éloignées, et qui s'étendent, ainsi que je l'ai dit, jusque sur les bords de l'Euphrate. Cette voie serait trop longue et fatiguerait trop les bestiaux. L'exploitation de ce commerce a lieu, comme dans la plus haute antiquité, par des marchés intermédiaires, tels que ceux de Moussol, Cutaia, Cæsarée, Angora, villes importantes où se centralisent toutes les branches du commerce de l'empire turc, depuis Smyrne jusqu'à la Perse.

C'est dans la grande Arménie, à six lieues à l'est d'Erserum, et sur une longue étendue de l'est à l'ouest, que se trouve le Yaïla le plus remarquable de l'Asie, à cause de la quantité de sources qui découlent des lieux où il est établi, et qui se portent dans les cantons de *Knous*, de *Tekman* et de *Guéghui*. Cette abondance d'eau, qui surgit de tous les côtés de la montagne, et jusque sur son plateau, lui a fait donner par les Arméniens le nom de *Piourogh*, composé de deux mots de leur langue, celui de *piou, myriade,* et celui de *ogh,* source, c'est-à-dire montagne *aux mille sources,* nom que les Turcs ont traduit par *bin gueul*, *mille lacs*.

Parmi ces sources on en trouve de minérales. L'herbe est partout très-abondante, et on peut aisément se figurer le concours de pasteurs que tant d'avantages attirent sur ce beau territoire. Après que les eaux ont rafraîchi les prairies, elles vont se répandre dans les plaines voisines, et en fécondent les terres.

Il est encore à remarquer qu'on trouve sur cette montagne des ruines d'anciennes habitations et même de vieux châteaux. Ces édifices prouvent que dans des temps plus heureux la beauté du terroir et la sécurité y avaient attiré une nombreuse population.

Les *Yuruks* ne s'étendent pas dans la haute Asie, et ils ne

constituent pas un seul corps de nation, quoique les Turcs leur donnent à tous le même nom. On dit même qu'ils en formaient originairement plusieurs. Je serais d'autant plus porté à le croire, qu'il n'existe entre ces peuplades de Yuruks aucune liaison politique et bien peu de ressemblance dans les habitudes. Toutes ont seulement le même mépris pour le séjour des villes et des villages. On peut les comparer aux Arabes : comme eux, les Yuruks ne voilent ni leurs femmes ni leurs filles ; comme eux ils sont toujours prêts à changer de place. Ils ne fréquentent pas les mosquées ; des religieux errans viennent seulement les trouver pendant le ramadan, pour leur réciter des prières en usage pendant cette espèce de carême.

Parmi ces Yuruks il en est de plus distingués les uns que les autres ; quelques-uns sont divisés en tribus, qui obéissent à un chef et en portent collectivement le nom.

Les Yuruks d'Europe n'habitent qu'aux environs de Salonique et de Serrès ; ils sont cultivateurs, bergers ou voituriers comme ceux d'Asie. Dans leurs villages, les maisons sont isolées, et offrent les apparences d'un campement sans ordre (1).

La plupart envoient leurs troupeaux sur le mont Rhodope, qui est leur unique yaïla. Ce sont les enfans des propriétaires, ou bien des bergers à gages qui conduisent les troupeaux dans ces pâturages. Les seuls Yuruks des environs de Drame, ville voisine de Serrès, abandonnent leurs chétives demeures pendant l'été, et vont à leur yaïla avec leurs familles.

Le petit nombre des Yuruks d'Europe ne pouvant suffire à l'approvisionnement des moutons nécessaires à la consommation de la Macédoine et des environs, on ne compte pas beaucoup

---

(1) Beaucoup de villages de la Hongrie offrent la même singularité.

sur leurs troupeaux. C'est l'Albanie illyrienne qui étale chaque année ses richesses pastorales dans les vastes plaines du Strymon, et surtout dans celles de Salonique; et ce sont les bergers des yaïlas du Pinde qui amènent leurs troupeaux dans les plaines de la Thessalie.

Dès que l'hiver approche, les plaines de Salonique se couvrent de nombreux troupeaux de brebis. Tous les ans, on y renouvelle les parcs avec des cannes dont le pays fournit d'abondantes récoltes. Ces cannes, serrées les unes contre les autres avec leurs feuilles, forment des cloisons qui mettent les bestiaux et les pâtres à l'abri des vents de nord.

Au printemps, les Turcs viennent dans les pâturages; ils y achètent les agneaux et les moutons vieux qui doivent être remplacés par de plus jeunes, et après ces acquisitions, les pasteurs albanais, ainsi que ceux du Pinde, retournent dans leurs montagnes.

Quant aux Yuruks d'Asie, rien de plus pittoresque et de plus intéressant que leur marche, quand ils vont à leurs yaïlas: je parle des tribus les plus nombreuses.

Lors d'une dernière course que je fis dans la Phrygie pendant le mois de mai de l'année 1801, en compagnie d'un négociant arménien très-instruit, j'allai visiter les ruines de Hiéropolis, auxquelles on donne aujourd'hui le nom de *Pambouk-Calési, Château de coton* (1). Chandler a vu ce pays trop à la

---

(1) Hiéropolis, ville de Phrygie, est située sur un plateau à demi-côte; elle est entourée d'un cordon de montagnes, qui séparent les sources du Méandre de celles du Lycus. Cette rivière traverse la plaine de Laodicée, qui est en face de Hiéropolis à quatre lieues de distance de cette ville, et va se jeter dans le Méandre, auprès des ruines de Tripolis, qui méritent l'attention du voyageur. Ces ruines sont isolées comme celles de Hiéropolis; celles-ci ont pris le nom de *Pambouk-Calési*, lequel tire son origine de l'effet que produisent des cascades d'eaux minérales en se préci-

hâte. La solitude qui a succédé à son ancienne richesse peut avoir intimidé ce savant, qui voyageait dans des temps de troubles.

En sortant des ruines de Pambouk-Calési, nous prîmes une route qui conduit au bas de la plaine où le Lycus que nous avions à notre gauche, se jette dans le Méandre. Nous longeâmes cette plaine pendant près de trois heures, sans rencontrer ni aucune habitation ni aucun signe de culture, sur un des plus beaux territoires de l'Asie; mais un incident inattendu vint nous dédommager de cette monotonie du site.

Un nuage de poussière s'élevait devant nous ; on eût dit qu'une armée marchait dans la campagne. Je demandai à notre conducteur ce que ce pouvait être ; il me répondit que nous étions dans la saison où les Yuruks de première classe, divisés par tribus, et qui habitent les plaines pendant l'hiver sans les cultiver, se transportent sur de hautes montagnes, et qu'une de ces tribus allait défiler devant nous.

A mesure que nous approchions, le tableau devenait plus curieux. Des chameaux, chargés de bagages, et portant les enfans et les berceaux, formaient une file centrale (1). D'un côté

---

pitant dans la plaine sur des rochers escarpés. Ces eaux y déposent un sédiment aussi blanc que le plus beau coton. On trouve sur ces rochers des plantes sèches couvertes de cette concrétion, mais qu'il est impossible de transporter, à cause de la finesse de la couche pétrifiée qui les couvre. C'est ce que Chandler n'a pas plus remarqué que les belles ruines des bains qui subsistent encore, ainsi que les milliers de tombeaux de tout genre qui composent la Nécropolis de cette ville entièrement abandonnée. On peut croire que les habitans des villes voisines choisissaient Hiéropolis, comme une ville sacrée, pour le lieu de leur sépulture, à en juger par la richesse de ces tombeaux et par leur grand nombre; c'est ce qu'on ne voit pas dans les environs de Laodicée, ville capitale de la Phrygie. Ces tombeaux n'ont pas encore été visités ; on y trouverait des dessins à faire et des inscriptions à copier.

(1) Un groupe de six chameaux de file, qui marchent ordinairement avec un

de la plaine, étaient des troupeaux de bœufs et de vaches ; de l'autre, des brebis et des chèvres, qui couvraient le terrain. Tout marchait sur un front très-étendu. C'étaient généralement des femmes qui conduisaient les files, tenant des chameaux par le licol ; quelquefois un âne marchait seul devant le chameau, dont le licol était lié à son harnois.

Comment voir sans intérêt ces marches pastorales, qui réproduisent, après tant de siècles, les habitudes des patriarches ? Deux fois chaque année, ces tribus se transportent à des distances de cinquante à soixante lieues. Je compris aisément que les *Yuruks*, peu sensibles aux attraits du luxe et aux commodités de la vie, préfèrent leur indépendance et leur frugalité aux jouissances que des passions de tout genre peuvent faire éprouver au commun des hommes. J'entrevoyais, dans ce genre de vie, moins de besoins, plus de vertus, et ce qui est encore bien précieux, une santé presque inaltérable.

Je faisais ces réflexions, lorsque je vis, à la queue de la caravane, une quarantaine de jeunes gens bien armés qui entouraient en bon ordre leur chef. Celui-ci portait toutes les marques de sa dignité, c'est-à-dire qu'il était monté sur un beau cheval, et habillé comme un des premiers agas du pays. On eût dit, en le voyant, qu'un homme si honoré devait habiter un palais; mais il est bien certain, au contraire, que sa tente est pour lui l'habitation la plus belle du monde.

Cette troupe me présentait une antique race perpétuellement indépendante, une noblesse asiatique, qui ne déroge jamais, et

---

âne devant eux, s'appelle en langue turque *Katar*, mot qui veut dire *enfilade*. L'âne sert de temps en temps au chamelier, et le plus souvent à des vieillards qui ne peuvent supporter la longueur de la marche. Les vieilles femmes sont, ainsi que les enfans, sur des chameaux.

sur qui les révolutions ne peuvent rien. Du haut de leurs montagnes, ces peuples entendent gronder au-dessous de leurs pieds les orages politiques, et, en payant une rétribution au vainqueur, ils conservent, sans opposition, des droits qui leur sont chers, et que l'autorité, qui apprécie leur industrie, ne cherche point à leur ravir.

La tribu que nous avions sous les yeux était partie, suivant sa coutume ordinaire, des environs de l'ancienne Thiatyre, et elle allait passer l'été sur de hautes montagnes qui sont au-delà de Colosse.

Peu après l'avoir rencontrée, le hasard me mit à portée de visiter l'intérieur de l'habitation d'un personnage distingué parmi ces pasteurs. En traversant une plaine de la Carie, où se trouvait une tribu qui n'était pas encore partie pour son yaïla, je fus, par une méprise fréquente en Turquie, pris pour un médecin. Mon conducteur me conseilla d'en jouer le rôle; je m'y prêtai d'autant plus volontiers, que je pouvais être utile, du moins par quelque simple conseil.

Il s'agissait d'un chef de tribu incommodé par une toux opiniâtre. L'invitation d'aller le visiter me fut faite par le frère de ce chef, qui vint au-devant de moi sur le grand chemin. Je me rendis tout de suite sous une grande tente, où je trouvai le malade, âgé de quarante à quarante-cinq ans, qui me pria de le soulager d'un rhume violent qui le fatiguait depuis trois mois. Son pouls était très-élevé, et je crus reconnaître que sa poitrine était fortement enflammée. J'ordonnai de la tisane de fleurs de mauve et de camomille, ce qui fut exécuté à l'instant. Je fis observer que le local humide où se trouvait la tente nuirait beaucoup au malade; je prescrivis un regime. Toute la famille s'était rassemblée dans la tente; on me regardait comme un oracle, pour avoir ordonné seulement le changement d'un

lieu humide pour un autre que j'indiquai à quelque distance du campement. Les femmes, vieilles et jeunes, me servirent diverses sortes de laitages assaisonnés avec du miel. J'examinai l'intérieur du ménage; rien n'y manquait en vaisselle de cuivre, en linge fabriqué sous la tente, en cuillers de bois. Au dehors, paissaient des chameaux et des chevaux; on y voyait aussi beaucoup de volailles. L'abondance et la simplicité régnaient au dehors comme au dedans de cette habitation. La tente était faite d'un tissu de poil de chameau. Le propriétaire avait bien le droit de dire, avec le philosophe grec : Que de choses dont je puis me passer!

Je venais de voir cet intérieur d'une des principales tentes des pasteurs ; j'avais été témoin de la marche d'une grande tribu; il ne me manquait plus que l'occasion d'en trouver une campée sur une des hautes montagnes où s'établissent ordinairement les *Yaïlas*. Elle se présenta bientôt pendant un petit séjour que je fis à *Brousse*, l'ancienne *Prusias*, située sur l'Olympe en Bithynie, et sur la route qui va de Smyrne à Constantinople.

Le commerce de la soie entretenait alors plusieurs maisons françaises dans la ville de Brousse, aux environs de laquelle on voit de vastes plantations de mûriers dont on coupe chaque année toute la tête, et qui sont d'un grand produit. On y trouve aussi les plus beaux bains de sources minérales qui soient dans la Turquie. Parmi plusieurs marques de politesse et d'attention que je reçus de mes compatriotes, je dois compter l'invitation d'aller faire la pêche des truites sur le mont Olympe, où ce poisson est très-abondant et très-délicat.

Il est inutile de rappeler que le mont Olympe de la Bithynie n'est pas celui dont l'antiquité avait fait le séjour des dieux, lequel est situé dans la Thessalie, mais celui qu'on aperçoit

de Constantinople, toujours couvert de neige, et où l'on jouit d'un des plus beaux points de vue que le voyageur puisse rencontrer dans l'Asie mineure. Ce tableau embrasse au nord toute la Propontide, entre les côtes d'Asie et celles d'Europe, jusqu'à Constantinople; à l'est, la Bithynie; au midi, la Phrygie épictète, et au couchant, une portion de la Mysie. En montant sur l'Olympe, on a, au midi, le mont Ida. Toutes les montagnes secondaires des environs ne paraissent plus, à cette hauteur, que des plaines d'une vaste étendue. Le plaisir de contempler ces beautés de la nature ne fut pas le seul fruit que je retirai de cette course, à laquelle nous employâmes près de quatre heures. J'y rencontrai, sans en être prévenu, une tribu de Yuruks qui tous les ans y établit son yaïla. Son domicile d'hiver est dans la Mysie, non loin de Pergame, dans des vallées où elle a l'avantage d'être isolée, et de trouver des pâturages exposés au midi. Cette tribu, ainsi que toutes les autres, quitte chaque année ce territoire, pour aller passer l'été sur le mont Olympe. Je la trouvai occupant plusieurs plateaux.

Le chef ayant eu l'avis de notre arrivée, sortit de sa tente, et fit quelques pas pour venir au-devant de nous; il nous fit le compliment ordinaire de bien-venue, et nous invita à nous reposer dans sa tente, où aucun luxe ne désignait sa dignité, si ce n'est que cette habitation était grande, et offrait plus d'aisance que toutes les autres. Il nous fit servir du café. Sa conversation fut prévenante et amicale, et ses attentions toujours les mêmes, quoique nous n'eussions pensé à lui apporter aucun présent. Nous remarquâmes avec satisfaction le sentiment de respect que paraissaient éprouver pour lui les personnes dont il était environné. La plupart demeuraient debout. Le chef d'une tribu de Yuruks n'exerce pas seulement son autorité sur

les marches, les campemens, la police intérieure, la distribution des pâturages ; ce prince des pasteurs est un vrai monarque. Sa puissance est attachée à sa famille; elle se transmet du père au fils, non pas à l'aîné par droit de naissance, mais par le choix du père. Ce chef est le juge de toutes les contestations; il prononce, assisté par des assesseurs, et ses décisions sont sans appel. Dans les affaires criminelles seulement, la justice turque reprend ses droits.

Tous les Yuruks de l'Asie ont un protecteur commun à Constantinople. Il est distingué par la dénomination de *Yuruk-Bey,* qui signifie *Prince des Yuruks.* Ce prince n'est pas de la nation errante ; c'est un des grands de la cour à qui le Grand-Seigneur accorde, comme une faveur, le droit de protection. Il en est autrement pour les Yuruks d'Europe ; leur protecteur, bien que nommé par la Porte, et revêtu du même titre de *Yuruk-Bey,* réside habituellement à Salonique ; cette différence paraît provenir de ce qu'ils sont moins nombreux, et moins importans aux yeux du gouvernement.

La protection du prince des Yuruks ne dispense pas ces tribus de payer les droits du péage, chaque fois qu'elles passent des terres d'un aga dans celles d'un autre. En arrivant à Brousse, par exemple, la tribu que nous visitions avait acheté du gouverneur de cette dernière ville le droit de prendre son établissement sur le mont Olympe.

Elle se composait de cinq à six cents personnes, en y comprenant les femmes et les enfans. Les tentes étaient placées à quelque distance les unes des autres ; j'en examinai la forme et l'intérieur, et je ne m'aperçus pas qu'elles différassent en rien de celles que j'avais vues dans la Carie.

Le costume des hommes ainsi que celui des femmes était semblable à celui des Yuruks cariens et ioniens. L'accueil que

nous reçûmes fut également très-hospitalier de la part des personnes des deux sexes, au point que l'on nous invita à passer la nuit dans le yaïla.

Nous étions au temps du ramadan (1). Le motif de l'invitation était de nous faire jouir des divertissemens que les Turcs même les plus grossiers prennent pendant la nuit, après avoir jeûné rigoureusement et dormi pendant presque tout le jour.

Je connaissais le genre de plaisir que prennent les Turcs dans les villes pendant les nuits du ramadan, et j'aurais été très-curieux d'étudier, pendant cette espèce de carnaval, les mœurs, la religion et le caractère de ces bergers, de ces hommes qu'on pourrait appeller primitifs, et qu'il est si rare de pouvoir observer de près. Les Yuruks de l'Olympe doivent peut-être au voisinage continuel d'une grande ville, et au commerce de bestiaux qu'ils y font, l'urbanité dont nous étions devenus l'objet. Mes compagnons préférèrent le repos de leurs habitations aux observations que nous aurions pu faire chez un peuple

---

(1) Le Ramadan, temps d'abstinence absolue, qui interdit même l'usage du tabac, est établi sur un calcul lunaire; il a lieu une fois chaque année, et dure un mois; huit jours après l'époque où le Ramadan a été célébré l'année précédente, un témoin vient déclarer devant le cadi qu'il a vu la lune nouvelle; sur son dire, on tire le canon, et pendant près d'une heure tous les habitans du pays déchargent leurs armes. On fait la même cérémonie le mois suivant, lorsqu'un autre témoin vient encore dire qu'il a aperçu la nouvelle lune. Alors on est à la veille du Baïram, qui dure trois jours, et qui est pour les Turcs ce que les fêtes de Pâques sont pour les Juifs et pour les Chrétiens. Si le jeûne du Ramadan est rigoureux pendant le jour, il n'en est pas de même dans la nuit; elle se passe en visites; le peuple se rassemble dans les cafés, où l'on donne des représentations de marionnettes, très-obscènes, et ce qui doit surprendre, c'est que les pères y conduisent leurs enfans, et les excitent ainsi, sans le vouloir, au libertinage. Les Turcs qualifiés sont plus attentifs à l'éducation domestique; ils ne permettent jamais que leurs enfants soient témoins de pareilles indécences.

demeuré, en quelque sorte, plus près d'Abraham que de nous, et toujours dans l'enfance de la civilisation; mais il fut décidé, par mes compagnons, que nous refuserions la veillée.

Les principaux personnages du campement parurent les plus empressés à nous retenir. Notre refus ne les rendit pas moins obligeans. Ils nous offrirent plusieurs sortes de laitages, que leurs femmes nous servaient de la manière la plus affable. Ils paraissaient très-sensibles à notre visite.

Je ne voyais que peu de bestiaux auprès des tentes; j'en demandai la raison; on me répondit que les troupeaux paissaient libres, nuit et jour, dans la forêt, surveillés seulement par quelques bergers, et gardés par des chiens capables de les défendre de l'attaque des loups. On m'assura que ces derniers animaux se montraient rarement dans les environs du yaïla, où l'on faisait une garde assidue.

Le moyen de réunir les bestiaux est de leur distribuer du sel, à époques fixes, auprès des tentes. A chaque distribution, ils s'attroupent au son du cornet qui retentit au loin, et on en fait le dénombrement.

Les Yuruks, en général, ne s'adonnent pas seulement à l'éducation des bestiaux, tels que les bœufs, les moutons, les chameaux, les chèvres; ils élèvent aussi des chevaux, et en conservent avec soin les races. J'ai vu vendre chèrement, étant à Smyrne, des chevaux provenant de la tribu qui campe habituellement aux environs de *Ak-Hissar*, l'ancienne *Thiatyre*; c'est celle que j'ai dit précédemment avoir rencontrée dans les plaines de Hiéropolis. La ville de *Thiatyre* portait dans la haute antiquité le nom de *Evippa*, qui signifie *féconde en beaux chevaux*, d'où l'on pourrait conclure que les *Yuruks* de cette contrée ont conservé la race antique, et que le territoire concourt à favoriser leurs efforts.

Nous quittâmes ces Yuruks hospitaliers, satisfaits de la pêche qui avait eu lieu dans diverses vallées où l'eau est courante et très-limpide, et nous arrivâmes fort tard à Brousse, après avoir successivement éprouvé la température de diverses saisons de l'année.

Le voisinage des marais et une situation trop exposée à l'ardeur du soleil, telle que celle de Serrès, ont donné lieu à l'usage fréquent dans la Turquie d'abandonner, pendant l'été, les villes et les villages, pour se soustraire à l'incommodité des insectes et à la trop grande chaleur, et même aux maladies qu'elle peut occasionner, et de choisir sur les hauteurs voisines le lieu le plus propre à y respirer un air pur.

La ville de *Ménémen*, dans l'Eolide, que l'on peut regarder comme l'ancienne *Temnus*, située auprès des atterrissemens de l'Hermus, est tellement assaillie, dans les chaleurs de l'été, par les maringouins qui inondent la ville, surtout pendant la nuit, que les habitans sont obligés d'en sortir tous les soirs. Les uns se répandent sur les coteaux du mont Cypyle, auquel la ville est adossée; les autres se retirent dans les hautes tours qui couvrent le beau territoire de cette ville. Pendant le jour, les familles ne quittent pas les cabanes ou les tours, et la plupart des chefs reviennent à la ville pour vaquer à leurs affaires; de sorte que, pour être heureux dans ce pays, il faut y posséder une tour ou une cabane propre à loger une famille entière.

Ces tours sont en grand nombre et entourées de vignes. Le territoire est fertile en vins : aussi voit-on sur les anciennes monnaies de cette ville qu'elle était autrefois sous la protection de Bacchus. Les propriétés sont très-divisées, car chaque famille veut une retraite. La plupart passent la nuit sur le haut des tours comme les Egyptiens sur leurs terrasses.

A l'embouchure du Caïstre, non loin d'Ephèse, il y a aussi des *yaïlas,* à cause des insectes de la grande espèce dont la piqûre est brûlante, et forme de très-larges tubercules. Ce fléau, dont je puis parler par expérience, tourmente depuis long-temps ce beau pays. Strabon raconte que les habitans de Myus, l'une des douze villes de la communauté ou *Conventus* de l'Ionie, située sur les bords maritimes du Méandre, et entourée des atterrissemens du fleuve, se trouvèrent forcés d'abandonner leur ville, pour passer à Colophon, à cause des essaims de moucherons qui les inquiétaient de plus en plus, à mesure que les atterrissemens du Méandre devenaient plus considérables. Il y a lieu de croire qu'auparavant ils avaient recours aux yaïlas, comme tous les peuples du voisinage, et que ce moyen devint insuffisant.

Quant aux yaïlas en usage pour cause de l'ardeur du soleil, le plus remarquable sans doute est celui où j'ai séjourné pendant deux jours sur le mont *Tmolus.* Les habitans d'un village voisin, trop exposés au midi, viennent y passer l'été pour y trouver de la fraîcheur.

J'étais parti de Smyrne, en 1802, pour visiter quelques parties du mont Tmolus avec M. le chevalier Heidenstam, ancien ministre de Suède à Constantinople. Arrivés à Sardes, nous prîmes la route de la plaine du Caïstre, en traversant le Tmolus (1), si vanté à cause de ses vins, de ses eaux minérales et des sources du Pactole. Vers le commencement de la nuit, à une demi-lieue de Sardes, nous rencontrâmes les bains les plus célèbres de ces contrées, et qui sont d'une chaleur

(1) Sardes est située au nord du Tmolus. Cette ville, où l'on ne trouve plus que sept à huit maisons turques et quelques cabanes de Turcomans, a au midi la grande plaine où subsiste encore en son entier le tombeau d'Alyatès, père de Crésus.

brûlante. Nous profitâmes d'un beau clair de lune et d'un ciel serein pour gravir la montagne. Plus d'une fois nous nous trouvâmes exposés, sur des sentiers étroits, à nous précipiter dans des vallées très-profondes.

Ce ne fut qu'au point du jour que nos inquiétudes, de plus d'un genre, se dissipèrent, et que nous nous trouvâmes hors des bois.

Nous prîmes notre gîte auprès d'un lac qui a plus d'un quart de lieue de circonférence : ses bords sont tapissés de verdure, et ombragés par des saules et des châtaigniers.

Dans cette position, la vue ne s'étend au loin que d'un seul côté, à la distance de dix lieues; le pic le plus haut du Tmolus s'y présente à l'orient. Il nous indiquait la place que Philadelphie occupe au revers de la montagne, à huit lieues de Sardes. Du côté du midi et du couchant, notre horizon etait borné par de petites collines; le nord nous donnait, au contraire, l'agréable spectacle d'habitations simples et de jardins occupés par des hommes qui semblaient étonnés de nous voir dans un pays si sauvage; au nord est la forêt que nous avions traversée; elle s'étend sur les hauteurs, et domine le magnifique plateau où se trouve le lac.

Si l'on pousse la promenade vers les petites collines du midi, on aperçoit la vaste plaine qu'arrose le Caïstre, et qui se prolonge jusqu'à Ephèse. Cette belle perspective a seize lieues d'étendue, et présente un tableau dont le Caïstre forme le centre.

Revenus sur les bords du lac, nous fûmes bientôt entourés par une nuée de Turcs, très-bonnes gens, plus disposés à nous protéger qu'à nous nuire. Nous formions spectacle pour eux; on reconnaissait à leur curiosité qu'ils n'étaient pas accoutumés de voir des Européens, quoique nous ne fussions distans

de la mer que d'environ dix-huit lieues. Les plus apparens s'assirent près de nous, et acceptèrent notre café. Parmi eux, le personnage le plus distingué était l'Iman, pasteur du pays.

L'attention qu'on mettait à le laisser maître de la conversation nous annonçait qu'on avait pour lui beaucoup de respect.

Il nous apprit que les maisons voisines de notre campement ne formaient point une communauté politique; que la réunion des habitans avait lieu seulement dans la belle saison, et que ces maisons composent le yaïla de *Tapoï*, village que nous traverserions en descendant dans la plaine. C'était alors la saison où le yaïla était habité. L'Iman nous annonça, en même temps, que, dans le village de *Tapoï*, nous verrions les ruines d'un château d'*Eski-Zeman*, c'est-à-dire, *du vieux temps*, et il voulut bien nous servir de guide pour nous faire visiter les divers quartiers du yaïla. Nous remarquâmes avec plaisir la simplicité des maisons et leur propreté extérieure. Autant qu'il me fut possible d'en juger, le nombre ne s'élevait pas à plus de soixante. Les habitans étaient les propriétaires les plus aisés de *Tapoï*.

L'urbanité qui règne parmi ces asiatiques, et l'accueil amical qu'ils font aux étrangers, tiennent aux principes de l'hospitalité que la religion leur commande. C'est dans ces réunions agrestes que les Turcs exercent ce devoir plus que partout ailleurs, et qu'ils se livrent aussi le plus complètement à leur goût pour la vie sédentaire.

La curiosité avait réuni la plus grande partie des habitans. Ils formaient autour de nous des groupes silencieux, attentifs à nous observer. Les Turcs n'aiment pas la promenade à pied: c'était pour eux une rencontre heureuse que des étrangers offrant à leurs yeux un spectacle qu'ils n'étaient pas obligés

d'aller chercher. Mais cette indolence naturelle cède au desir de se montrer hospitalier. Si nous eussions témoigné avoir besoin de quelques secours, ils se seraient empressés de nous être utiles.

Le yaïla du Tmolus, où nous étions, présente un tout autre aspect que celui du Cercine, quoique les réunions de l'un et de l'autre aient le même but: dans celui-ci, aucune perspective pittoresque, aucun ensemble, point de jardin attaché aux maisons, peu de variété; rien de piquant ne s'offrirait au pinceau de l'artiste qui le prendrait pour modèle : dans celui du Tmolus, au contraire, chaque habitation a son jardin ; il y a plus d'ordre, plus de propreté; tout fait image ; les eaux, la forêt, les lointains, les différens effets de la lumière, présentent des oppositions toujours riches et éminemment pittoresques.

Ces différences peuvent naître en partie des localités; mais elles proviennent bien plus encore des mœurs propres aux habitans de ces retraites champêtres. Les yaïlas des tribus de pasteurs offrent un tout autre intérêt que ceux des habitans des grandes villes : ceux-ci ne sont que des lieux de plaisir et de repos, où se rendent des hommes oisifs dans les ardeurs de la canicule; ceux-là nous offrent des scènes champêtres toujours mouvantes ; nous y retrouvons la simplicité des premiers âges, les mœurs des patriarches. L'Asie antique brille encore de ses couleurs natives, dans ces séjours des pasteurs, au milieu des débris que le temps et les conquérans ont semés sur sa surface.

Quant aux ruines de Tapoï, j'ajouterai que la géographie ancienne désigne dans cette province la ville d'*Hypaipa*, et que le mot de *Tapoï*, qui n'a aucune signification en turc, pourrait provenir du nom de cette ville ancienne, à cause de la difficulté qu'ont dû éprouver les musulmans à prononcer le mot d'Hypaipa, surtout en y ajoutant l'article. Nous remar-

quâmes dans les ruines de cette ville beaucoup de restes de bâtisses, mais tous informes. Nons vîmes aussi, gisante au coin d'une rue, une statue antique de femme, plus grande que nature, qui nous parut bien drapée et d'un beau travail, mais dont la tête avait disparu.

Après cette digression, que l'intérêt du sujet me fera peut-être pardonner, je quitte l'Asie et je reviens à la plaine de Serrès et aux quatre rivières qui entourent cette ville.

CHAPITRE VIII.

Environs de Serrès; éclaircissemens sur le Pontus.

Arrivé à Serrès, je me trouvais sur un local favorable à l'éclaircissement d'une question de géographie, qui m'avait toujours paru importante ; savoir, si Danville et son savant successeur Barbié-Dubocage ont été fondés à donner au grand fleuve qui traverse la plaine de Serrès, le nom de *Pontus*, au lieu de celui de *Strymon*, sous lequel des géographes plus anciens l'ont désigné.

Cette question en renfermait une autre ; il s'agissait non-seulement de déterminer l'emplacement du *Strymon*, mais encore de reconnaître celui du *Pontus*.

Il n'est pas nécessaire de s'éloigner de Serrès pour trouver la preuve que le *Pontus* a sa source dans les montagnes qui environnent cette ville ; tandis que le *Strymon* prend sa naissance à quarante lieues au-dessus, vers le nord ; Cellarius et d'autres géographes en ont fait la remarque. J'ai déjà rendu compte de mes observations sur les eaux qui découlent de ces montagnes ; il s'agit maintenant d'observer les lieux où elles se réunissent.

En sortant de Serrès du côté de l'est, le premier objet qui se présente est un pont de pierre en ruines, adhérant au *Varouch*.

Ce pont était autrefois composé de six arches ; il n'en subsiste que trois ; on a suppléé à la destruction des autres par une charpente sur laquelle passent les chevaux chargés, et qui est interdite aux voitures.

Ce pont est établi sur le *Doutli-Tchaï*, principale rivière produite par les eaux qui se réunissent aux environs de Serrès. Pendant l'été, le lit est habituellement à sec. A cette époque, toutes les eaux sont prises au dessus de la ville, d'un côté, pour fertiliser des jardins; de l'autre, pour être employées dans le *varouch*, à des tanneries, à des fabriques de teinture, et au service des moulins; celles-ci forment un canal qui se jette dans des marais, au-dessous de la ville.

Au lieu de passer ce pont, nous côtoyâmes la rivière à notre gauche, le long des rochers escarpés sur lesquels se trouve l'ancien château. Bientôt après, et au-dessus de la ville, le terrain s'élargit, et va aboutir à une grande prairie ombragée par des platanes, qui en font le principal ornement. On y trouve aussi des *Kiosch*, que divers gouverneurs du pays ont fait construire à leurs frais, pour la jouissance du public, et qui deviennent utiles surtout aux écuyers turcs qui se livrent à l'exercice du girit (1).

A quelque distance de la prairie, on nous fit apercevoir un moulin à poudre, qui précède les deux prises d'eau dont je viens de parler.

Après cette promenade, nous passâmes de l'autre bord de la rivière, près du canal qui arrose les jardins, à côté de la ville.

Le plus vaste de ces jardins est une propriété d'un monas-

---

(1) Exercice gymnastique et militaire, semblable à notre jeu de barre, qui consiste à poursuivre l'adversaire sur qui on a barre, et à lui lancer un dard, qui n'est pas ferré, mais qui n'en est guère moins dangereux.

tère situé sur les hauteurs du mont Pangée, à près de quinze lieues de distance, et auquel on donne le nom de *Panaghia Cosfinitza*, nom qui paraît signifier *la vierge au panier*. Chaque année, la fête de la vierge attire à ce monastère un grand nombre de fidèles des lieux circonvoisins (1).

Au sortir de ce jardin, où l'on voit une petite église très-ornée, nous allâmes visiter une mosquée ancienne qui a conservé le nom de *Sainte-Sophie*, à qui elle était primitivement consacrée. Le terrain où elle est construite est vaste et ombragé. Le pérystile est orné de colonnes de marbre blanc du pays: l'architecture qui annonce la décadence de l'art, sous le Bas-Empire, ne manque pas cependant d'une sorte d'élégance. Nous n'eûmes pas la liberté d'entrer dans la mosquée ; mais comme la porte était ouverte, nous pûmes un moment en considérer l'intérieur, et nous vîmes que des colonnes la partagent en trois nefs.

A peu de distance de la mosquée, et dans la même enceinte, nous rencontrâmes le superbe mausolée que les enfans d'Ismaïl-Bey ont élevé à la mémoire de leur père : il n'éclipse pas seulement, par sa magnificence orientale, les plus distingués de ceux qui l'environnent, mais il égale au moins les plus riches de Constantinople, et c'est là qu'il a été sculpté.

Jusqu'à ce moment, nous n'avions vu que la partie de la

---

(1) La propriété dont il s'agit ici est un de ces établissemens que les grands monastères grecs ont presque dans toute la Turquie, et qui proviennent de donations pieuses faites par des fidèles à leur mort. On leur donne le nom général de *Métochi*. Il ne s'y trouve quelquefois, surtout dans les campagnes, que des laïques en habit de religieux. Dans les villes les *Métochi* sont habités par un seul ou deux prêtres, dont le soin est de recevoir les legs et les aumônes, et de se faire rendre compte des revenus des métairies qui appartiennent au monastère. Le Métochi de Serrès est mixte; il tient du caractère de l'un et de l'autre de ces deux genres d'établissemens.

rivière resserrée entre des coteaux où elle ne verse que des bienfaits; nous la repassâmes beaucoup au-dessous du pont, à l'endroit où elle s'élargit le plus ; c'est là qu'elle commence à montrer l'aspect de ses ravages.

Nous marchions à pied sec, à peu de distance du confluent où un des grands ruisseaux qui descendent du Cercine se jette dans la rivière de Serrès. A la place des blocs de granit que cette dernière roule dans les terrains supérieurs, nous ne voyions plus ici que des cailloux qui se confondaient insensiblement avec la vase accumulée dans des débordemens annuels. Cette accumulation de pierres et de vase est le produit des inondations qui ont lieu, chaque année, aux environs de Serrès. Indépendamment de ces inondations annuelles, le gonflement du Strymon en occasionne quelquefois de plus grandes encore, en faisant refluer la rivière; mais ces crues extraordinaires n'arrivent que lorsque les eaux du lac Cercine, élevées au niveau de celles de la mer, font déborder le Strymon. Ce n'est qu'accidentellement que ce fleuve vient alors se mêler avec les eaux débordées du *Doutli-Tchaï*. Je tire de ce fait la conséquence que les anciens n'ont pu donner le nom de *Pontus* qu'aux eaux réunies du *Doutli-Tchaï*, et des ruisseaux qui l'environnent, considérés dans l'état de gonflement et de submersion qui a lieu tous les hivers : ce nom ne convenait nullement à une rivière quelle qu'elle fût, qui coulait dans son état naturel.

Le mot de *Pontus* me paraît exprimer l'aspect que présentent les environs de la basse ville, lors de l'inondation de son territoire. Il rend sensible l'image du bouleversement d'un vaste marais. Homère et d'autres poètes grecs et latins emploient le mot de *Pontus* pour exprimer la mer en général; mais si on cherche la signification propre de ce mot, il semble rappeler des idées de crainte et d'inquiétude. Suivant plusieurs lexico-

graphes anciens et modernes (1), il dérive d'une racine qui signifie *j'éprouve de la peine* ou de la douleur; le mot qui en est l'adjectif peut avoir formé, par syncope, le substantif πόντος; lequel, par une métaphore usitée dans la langue grecque, désigne une quantité d'eau propre à faire éprouver des dommages. Les dérivés de ce mot confirment le sens qu'on lui a donné; tels sont ceux de καταποντίζω, *je submerge*, de καταποντισμὸς, *submersion, ravage occasionné par les eaux*, de πονηρὸς, *méchant, mordant, dangereux*, et beaucoup d'autres.

C'est par le même esprit de la langue des Grecs que divers fleuves ou rivières avaient reçu le nom de λύκος, *loup*, à cause du bouleversement qu'éprouvaient les terres situées près de leurs eaux. Les Turcs ont imité les Grecs, en donnant à ces rivières le nom de *Cara-sou, noires eaux*, nom que portent aujourd'hui le Strymon, l'Érigon et le Mestus.

C'est aussi par un effet du génie de la langue grecque, que des Pélasges lydiens donnèrent, au pays qui les reçut en Italie, le nom d'*Ombrie*, du mot ὄμβρος, qui signifie *pluie*, et qui faisait allusion à la fécondité que l'Appennin procure à cette province, au moyen du Tibre et de la Nase. Les Romains firent de ce mot celui de *imber, pluie*. Cet exemple et une infinité d'autres forment la preuve de l'admission de la langue pélasgique dans le pays des latins.

La mer *major*, autrefois connue sous le nom de *Pontus*, n'avait reçu ce nom des Grecs qu'à cause de la terreur que sa navigation leur inspirait; aussi n'y entraient-ils jamais sans avoir préalablement abordé à l'île de Samothrace, pour y subir des

---

(1) *Pontus* parait venir de πονέω, *je me fatigue, je me peine, je souffre;* l'adjectif πονητικὸς a pu former le mot *Pontus.*

expiations, y sacrifier aux dieux Cabires, et se faire initier à leurs célèbres mystères. Les modernes ont qualifié le Pont-Euxin de *Mer noire*, par les mêmes causes qui portèrent les Grecs à l'appeler *Pont-Euxin*, ou *Axin*, en le considérant comme un monstre qui dévore une multitude d'ambitieux appelés par l'amour du gain sur ses ondes orageuses.

C'est dans le même sens que les habitans de Serrès ont dû donner aux eaux débordées dont ils éprouvaient les ravages le nom de *Pontus*. Pour que ce nom pût avoir été donné à un très-beau fleuve, tel que le Strymon, dont le cours est de plus de quarante-cinq lieues, il faudrait trouver les causes de cette dénomination vers sa source, ou du moins sur un des points principaux de son cours : or, ces causes ne se trouvant nulle part dans l'intérieur du pays qu'il parcourt, on ne peut, en aucune manière, être autorisé à supposer que c'est le *Pontus*, et non le Strymon, qui circule dans la grande plaine de Serrès. D'ailleurs les Bulgares qui habitent sur ses bords ont conservé son ancien nom, altéré seulement suivant les désinences de leur langue : ce nom est rendu aujourd'hui par celui de *Strouma*, dont la ressemblance avec le mot *Strymon* ne peut laisser aucun doute.

Si le Strymon, considéré dans tout son cours, était le Pontus, tous les auteurs anciens qui ont écrit sur la Macédoine n'auraient pas dit que le fleuve qui sépare la Macédoine d'avec la Thrace est le Strymon. La limite naturelle étant demeurée la même, et le fleuve n'ayant pas changé de place, il s'ensuit que ce fleuve, nommé aujourd'hui *Strouma*, a toujours été le Strymon.

Antigonus Carystius, auteur d'un ouvrage sur quelques phénomènes de la nature, parle d'une rivière nommée *Pontus*, qu'on lui a dit se trouver dans la Thrace, au voisinage des Agrianes (1).

(1) Περὶ δὲ τὴν τῶν Ἀγριέων Θρᾳκῶν χώραν, φησὶν ποταμὸν προσαγορευόμενον Πόντον :

Quoique cet auteur n'indique pas d'une manière expresse où est situé le pays des Agrianes, il est vraisemblable qu'il a voulu parler des Agrianes de la Haute-Thrace.

Il existait en effet, dans ce pays, un peuple qui portait le nom d'*Agrianes*. Thucydide ne permet pas d'en douter, puisqu'il nous apprend que Sitalcès, roi des Odryses, incorpora dans ses troupes des Agrianes de la Haute-Péonie, lorsqu'il attaqua Perdiccas II, fils d'Alexandre I, roi de Macédoine (1).

Mais le témoignage d'Antigonus n'est pas suffisant pour faire croire à la réalité d'une rivière nommée *Pontus* dans la Haute-Thrace, où il ne se trouve que des torrens, et où le Strymon lui-même n'est encore qu'une rivière peu considérable, divisée en plusieurs branches, qui ont toutes une pente rapide, et qui, par conséquent, ne forment pas des inondations habituelles.

Hérodote, d'ailleurs, fait mention d'un peuple nommé aussi les *Agrianes*, qui habitait les environs du mont Pangée (2); il est vraisemblable que ces Agrianes étaient une colonie descendue des montagnes voisines, comme les Dobères, établis aussi auprès du mont Pangée, paraissent avoir été une colonie de ceux de la Haute-Péonie, dont parle Thucydide (3). Mais, quoi qu'il en soit, Antigonus, qui ne fonde son opinion que sur des ouï-dire, peut facilement avoir confondu les Agrianes voisins du Pangée avec ceux de la Haute-Thrace, et le Pontus des plaines de Serrès avec quelque ruisseau des montagnes supérieures; ce serait en un mot se décider d'après un témoi-

---

Antig. Caryst. *Historiarum mirabilium collectanea*. cap. CLI, pag. 111, Lugd. Batav. 1619.

(1) Thucyd., lib. II, cap. XCVI.

(2) Herodot., lib. V, cap. XVI.

(3) Thucyd., lib. II, cap. XCIX.

gnage trop peu certain, que d'établir le Pontus dans les montagnes de la Thrace, quand nous voyons l'inondation qui mérite réellement ce nom, exercer annuellement ses ravages dans la plaine de Serrès.

On trouve au nord-ouest de Serrès, et à douze ou quinze lieues de cette ville, une autre rivière qui porte aujourd'hui le nom de *Vistrizza*. Elle se forme des ruisseaux qui descendent des vallées du Cercine, allant du sud-est au nord-ouest, et elle se jette dans le Strymon, à peu de distance de Mélénic. Cette ville de l'ancienne Médie s'appelait autrefois, suivant Tite-Live, *Petra*, et était la capitale de la contrée (1). On la nomme encore aujourd'hui *Petrits*, et on y tient, chaque année, une foire que fréquentent beaucoup les marchands de Salonique. Mais la Vistrizza ne saurait être confondue avec le Pontus, puisqu'elle prend sa source dans le pays des Médes, et qu'elle traverse des plaines qui ne sont nullement marécageuses.

On ne peut pas confondre davantage le Strymon avec le Mestus, car celui-ci coule au pied du mont Rhodope, à quinze lieues de Serrès.

Le Strymon ne peut pas se trouver non plus dans les forêts du Cercine. Les marchands et les bergers que j'ai consultés, m'ont tous assuré qu'on n'y rencontre que des ruisseaux qui se jettent dans la Vistrizza.

Je le répète enfin, le fleuve que je désigne pour être le Strymon conserve, parmi les Bulgares, le nom qu'il portait anciennement; ils l'appellent *Strouma*, au lieu de *Strymon*, par la difficulté qu'ils ont à prononcer les finales des noms grecs terminant en *on*.

---

(1) Tit-Liv. lib. XXVI, cap. XXV, et lib XL, cap. XXII.

CHAPITRE IX.

Visite au monastère de Saint-Jean-Prodromos.

Nous partîmes de très-bonne heure de Serrès, pour aller passer la journée au monastère de *Saint-Jean-Prodromos,* belle solitude, aussi fréquentée à cause de l'attrait de ses belles eaux et de l'air pur qu'on y respire, que par esprit de dévotion. Cet empressement paraît même remonter à des temps très-reculés, si l'on en juge par l'ancien nom de la montagne, que la tradition a conservé : on l'appelle encore Ὄρος Μυνικιὸν, *Montagne munichienne.* De semblables déterminations, en rappelant la Grèce attique, répandent en mille endroits, sur la Grèce moderne, le plus vif intérêt. Cette montagne touche au Cercine et ne s'en sépare qu'à ses plus hautes sommités; on pourrait dire qu'elle en fait partie.

A quelque distance de la rivière de Serrès, nous trouvâmes le grand ruisseau dont j'ai déja parlé, qui fait tourner plusieurs moulins dans la petite vallée dont il suit la pente parallèlement à la rivière, avant de se confondre avec elle. Ce ruisseau, dont la source est dans le Cercine, présente tous les caractères d'un torrent, et contribue beaucoup, ainsi que je l'ai dit, aux inondations de l'hiver. Après l'avoir traversé, nous parvînmes à des sentiers étroits qui intimident quelquefois le voyageur, lorsqu'il n'a pas mis pied à terre. En tournant ensuite vers le nord, nous découvrîmes des signes certains de la présence d'une carrière de

marbre blanc statuaire, production très-commune sur toute cette côte.

Une forêt qui s'étend jusqu'au sommet de la montagne, des eaux limpides et abondantes qui en découlent, des vergers d'oliviers, de beaux vignobles, nous annoncèrent bientôt le monastère antique qui forme le centre de cet agreste paysage. Jamais retraite ne put mieux convenir à une communauté d'ermites; mais le voisinage de Serrès en fait plutôt un séjour de divertissement qu'un lieu de pénitence. Le grand ruisseau qui serpente dans ses environs et la fraîcheur des bois y attirent, dans la belle saison, un grand nombre d'habitans de la ville. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu d'une réunion de riches marchands et de leurs familles. La plupart ont fait bâtir sur les coteaux voisins du monastère de petits logemens qui leur servent non-seulement pour jouir du bon air et du repos, mais encore de sauve-garde dans les temps de peste.

Cette maladie avait commencé à se manifester à Serrès, et notamment chez un des primats nommé Manoli-Papas-Oglou (1). Sa famille occupait trois maisons, dont deux se trouvaient déjà contaminées. Les sujets du Grand-Seigneur, de toute religion, sont tellement familiarisés avec la peste, qu'à chaque nouvel accident qu'éprouvait ce primat, il se contentait de séparer les uns des autres les membres de sa nombreuse famille, et d'emprunter les habits de ses voisins pour faire purifier les siens et ceux de ses enfans. Il était sur sa porte, lorsque nous approchâmes de son habitation. Nous nous entretînmes quelques momens avec lui, à la distance convenable.

Le mal n'était pas assez répandu pour que les communications

---

(1) Ce qui signifie Manuel, fils de prêtre.

fussent entièrement interrompues, et nous empêchassent d'aborder au monastère. Nous y fûmes accueillis dans une belle salle que le Bey Ismaïl défunt avait fait arranger à ses frais pour y venir passer des journées entières. Ce fut dans cette salle que l'on nous servit à dîner ; et ensuite un des caloyers nous fit parcourir l'intérieur du monastère.

Je fus d'abord surpris de la richesse du cellier; les foudres sont d'une grandeur énorme, et très-artistement cerclés ; des plats de cuivre étamés se trouvaient entassés en grande quantité dans un appartement de plain-pied Le conducteur nous expliqua la cause de ces préparatifs.

Il nous dit que la fête de la Saint-Jean attire annuellement, non-seulement de la ville, mais encore des villages voisins, une très-grande réunion de chrétiens, et que le monastère est dans l'habitude de leur fournir du vin et des alimens. Nous vîmes en même temps les grands chaudrons employés ce jour-là à préparer les mets qu'on distribue aux personnes qui se réunissent pour manger ensemble, à l'ombre des bois. Ce même caloyer m'avoua que ce concours annuel était très-lucratif pour le couvent, par la quantité de donations que chaque fidèle y laissait, quoiqu'il n'existe là-dessus aucune obligation formelle. Les religieux de tout l'empire ottoman sont dans l'usage de célébrer la fête de leurs patrons de la même manière. Ils exercent aussi habituellement l'hospitalité envers tous les passans, et les hébergent pendant trois jours; cet usage, très-pratiqué en Europe dans le moyen âge, existe encore, comme on sait, dans différentes provinces de l'Espagne et de l'Allemagne.

Nous étions arrivés trop tard à Serrès pour assister à la fête du Saint, et je ne puis par cette raison en donner la description ; mais comme il se mêle toujours aux fêtes des Grecs quelques restes des usages de l'antiquité, et que, sous ce rapport,

elles peuvent offrir un égal intérêt, je vais y suppléer par le tableau d'une fête du même genre dont j'ai été temoin.

Je me trouvai, il y a quelques années, sur les côtes nord de Scio, la veille de la fête de saint Dimitri, l'une des plus célèbres de la Grèce, dans un village nommé *Volisso.* Ce pays, qui ne contient qu'environ six cents ames, est très-peu connu des voyageurs et de nos géographes, quoiqu'il paraisse avoir été, sous le bas-empire, une petite ville, à en juger par les restes d'un ancien château, où se trouve une église en ruine, ornée de peintures. On allait célébrer la fête du Saint, dans une église dépendante d'un monastère peu éloigné. Un grand nombre d'habitans du voisinage y étaient rassemblés ; la curiosité m'y conduisit. Le matin, dès que la messe fut terminée, on amena un bœuf qui y fut immolé en présence d'un grand nombre d'assistans. Pendant qu'on en dépeçait les membres, on préparait le feu et les chaudrons où les viandes devaient être aprêtées, soit pour la soupe, soit pour les ragoûts, qui furent assaisonnés avec beaucoup d'oignons et d'épiceries. Quand tout fut prêt, les chefs des familles campées aux environs vinrent, ainsi que d'autres assistans, prendre la portion qui leur était destinée, suivant le nombre des personnes réunies à chaque table. La quantité de vin variait en raison de la faveur dont jouissaient auprès des frères distributeurs, soit par le rang, soit par des liaisons d'amitié ou de parenté, les personnes à qui se faisait la distribution ; les plus accréditées recevaient, au lieu de verres, un cratère d'argent.

Chacun ayant pris place à son gré sous les arbres des environs, la joie commença bientôt à s'établir. Elle se manifesta par des chants et par des décharges réitérées des armes. La danse ne tarda pas à se mêler à l'allégresse ; mais on n'y voyait figurer que des hommes : les fêtes de ce genre sont censées

religieuses, et, d'après ce principe, les femmes ne peuvent que les regarder.

Le primat chez qui j'étais descendu me fit l'honneur de m'admettre à sa table, où se trouvaient quelques personnes invitées. Sa femme et ses enfans étaient demeurés au logis, pour y recevoir les étrangers qui avaient, comme dans les temps antiques, droit d'hospitalité chez eux. On fit aux convives les honneurs d'un cratère d'argent; il circulait à la ronde, et servait successivement à chacun. Je ne fus pas peu surpris d'y apercevoir des ciselures qui retraçaient des compositions antiques. Le fond de la coupe représentait un lièvre poursuivi par deux levriers; d'autres cratères étaient semblables à celui-là; ils me firent penser au culte de Diane. Le local se prêtait à l'idée de l'existence d'un ancien temple de cette déesse, dans l'endroit où se trouve actuellement l'église. Deux petites colonnes en marbre blanc, d'ordre ionique, que j'avais remarquées dans l'intérieur du monument, confirmaient cette opinion, qu'appuyaient encore de hautes montagnes et une forêt voisine.

Sous quelle dénomination la Diane de *Volisso* avait-elle été honorée? c'est ce que je ne saurais dire avec certitude : on peut toutefois présumer, par les médailles d'Ionie en général, que c'était une Diane *chasseresse*.

Je ne dois pas oublier que Volisso, dont le territoire est aussi borné que sa population, possède encore dix-sept églises, et que cependant la plupart des habitans demandent l'aumône. Une fille de ce pays ne peut se marier, si elle n'est allée quêter sa dot à Smyrne ou à Constantinople. Ce déplorable usage, unique dans la Grèce, me paraît appartenir à des temps antérieurs au christianisme, et n'être qu'une modification d'une coutume autorisée dans les temps anciens, et que la religion chrétienne n'a pu entièrement abolir. La misère la perpétue, et

l'affreux massacre des habitans de l'île de Scio, qui aura vraisemblablement suspendu pour long-temps le culte de Saint-Dimitri sur les ruines d'un temple de Diane, n'aura fait que consolider et étendre une pratique honteuse pour la civilisation, et trop souvent contraire aux bonnes mœurs.

On peut supposer que la ville de Volisso, située au nord de Scio, possédait aussi un temple consacré à Vénus, et où cette déesse était honorée de la même manière que dans l'île de Chypre. Or, Justin prétend que les habitans de cette dernière île souffraient que leurs filles allassent sur les bords de la mer amasser leur dot par les moyens les plus vils (1).

Hérodote, sans doute plus exact, dit seulement que, dans quelques cantons de l'île de Chypre, on laissait la liberté aux femmes d'aller gagner de l'argent par des complaisances que Vénus approuvait (2). Ce dernier témoignage est plus vraisemblable que celui de Justin, dont nous devons croire que l'affirmation est trop générale.

Quoique la prostitution des femmes et des filles fût admise et consacrée, même par le culte, à Chypre, à Babylone, à Corinthe et dans d'autres lieux, il n'est pas présumable que tous les habitans d'une île ou d'une province voulussent rigoureusement adopter une licence qui devait répugner aux mœurs de la Grèce civilisée et savante ; mais le bas-peuple pouvait s'y livrer, parce qu'il était pauvre, ignorant et superstitieux ; et tels devaient être particulièrement les habitans de la ville de Volisso, dont la population n'était composée que de pêcheurs, de quelques agriculteurs et de bergers. Il ne serait pas présumable

(1) Lib. XXIII, cap. V.
(2) Lib. I, pag. 95, ed. Wesseling.

qu'un pareil usage se fût établi sous l'empire de la religion chrétienne ; mais les prêtres auront été forcés de le tolérer, parce qu'il était protégé par d'anciennes habitudes, et il l'a été même par le gouvernement turc.

L'idolâtrie n'a pu s'anéantir tout-à-coup ; et si l'on ne remarque pas toujours, comme à Volisso, des restes de l'ancien culte associés aux fêtes publiques et aux usages même du christianisme, on rencontre souvent dans toutes les provinces grecques une admiration qu'on pourrait dire naturelle, une sorte d'attachement involontaire pour les débris des temples et des images qui formaient anciennement l'objet de la vénération publique. Ce n'est pas l'amour de l'art qui inspire ce sentiment; il est mêlé d'ignorance et de superstition : mais il subsiste dans l'esprit de ce peuple un souvenir vague du respect que ses ancêtres avaient voué à ces monumens religieux ; et, s'il ne considère plus un fragment d'une statue comme la représentation d'une divinité, il croit du moins y voir un talisman précieux pour le pays, et on peut dire l'image ou l'habitation d'un bon génie qui le protége.

La crédulité est telle dans certains pays de l'orient, qu'on attache une vertu protectrice à de simples fragmens de statues et de bas-reliefs, et même à des inscriptions. Presque toutes les maisons d'Athènes présentent quelques morceaux de ce genre audessus des portes. Je citerai deux exemples récens de cette sorte d'attachement pour les monumens anciens.

J'ai été souvent témoin de la répugnance des habitans de la campagne à souffrir qu'on leur enlevât des fragmens le plus souvent très-dégradés.

Pendant que M. le comte de Choiseul-Gouffier résidait à Constantinople, en qualité d'ambassadeur, Husseim Pacha, célèbre amiral de ce temps, et beau-frère du Sultan, permit à

ce ministre d'enlever la fameuse inscription de Sigée, illustrée par Chishull; mais la pierre où était gravée cette inscription, servant de siége à la porte de l'église du village, était devenue un objet d'attachement pour les habitans du pays; et les personnes envoyées sur les lieux de la part de l'ambassadeur éprouvèrent une telle opposition, qu'elles furent obligées d'abandonner leur entreprise.

Peu de temps après, lorsque le même amiral se trouvait aux Dardanelles avec son escadre, lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre, n'obtint que par la présence de ce commandant le monument auquel M. le comte de Choiseul avait renoncé par égard pour les préjugés des habitans, et pour leur éviter des vexations, en cas de plainte de sa part au Pacha.

Au commencement de ce siècle, des Anglais qui voyageaient dans l'Attique, s'emparèrent du beau fragment de la statue de Cérès, que les étrangers aimaient à retrouver au-devant du temple d'Éleusis. La propriété de ce fragment ne coûta aux acquéreurs qu'une paire de pistolets donnés à l'aga d'Athènes, rapace asiatique que les Athéniens flétrissaient du nom de tyran, et auquel ils parvinrent, par l'effet de l'argent qu'ils semèrent auprès de quelques grands de Constantinople, à faire trancher la tête. La terreur qu'inspirait cet aga arrêta toute espèce de résistance. Quelques années auparavant, un amiral vénitien, dont le vaisseau était mouillé à la rade d'Éleusis, ayant voulu tenter l'enlèvement de cette figure, les Grecs s'étaient armés; ils avaient fait front contre les ravisseurs, et la statue était restée sur le parvis du temple qu'elle semblait protéger par sa présence. Ce lieu sert en effet à établir en meules les gerbes récoltées dans les environs, et le monument colossal, représentant la déesse posée debout, semblait encore présider à la culture de la plaine d'Éleusis. L'attachement

des habitans pour cette statue mutilée était si profond, qu'ils ne cessent aujourd'hui de la regretter.

Je reviens au monastère de saint Jean-Prodromos, dont j'ai voulu faire connaître indirectement la fête, en retraçant celle de Volisso.

Dans une des salles qui précèdent l'église, se trouvait le portrait, de grandeur naturelle, du roi de Bulgarie, regardé comme le fondateur du monastère. Ce portrait, peint sur le mur, et réuni avec deux autres dans un même cadre, me parut trop fraîchement exécuté pour dater de la fondation du couvent.

Sur cette objection, notre conducteur me répondit que depuis peu d'années un peintre grec avait rafraîchi toutes les peintures de cette salle, mais sans rien changer ni aux couleurs ni aux airs de tête, et qu'il pouvait le certifier comme témoin. Il ajouta, d'après les traditions conservées dans le monastère, que ce roi se nommait *Estienne*, qu'il tenait sa cour à Serrès, qu'il avait épousé Hélène, fille d'Andronic III (Paléologue), et sœur de Jean V, lequel eut pour collègue Jean Cantacusène. Il nous dit aussi qu'Estienne était un prince très-pieux, ainsi que Jean V, qu'ils resserrèrent les liens de leur parenté, et se réunirent pour la fondation de ce monastère, lequel fut dédié à saint Jean-Prodromos, c'est-à-dire, *le Précurseur*, ou saint Jean-Baptiste.

Quoique l'histoire ne nomme point le fils du roi de Bulgarie qui épousa Hélène, fille d'Andronic III, il est facile de reconnaître, dans le récit de notre caloyer, le prince Estienne, contemporain en effet et beau-frère de Jean V.

On peut bien se persuader que ce dernier prince, collègue de son beau-frère Cantacusène, et mécontent de lui, se trouvant obligé de se retirer à Thessalonique, se lia étroitement avec Estienne pour trouver en celui-ci un soutien, lorsqu'il voudrait reprendre ses droits à la totalité de l'empire. On sait qu'il

parvint à rentrer à Constantinople, et qu'il obligea Cantacusène de renoncer à un partage auquel il n'avait lui-même consenti que forcément.

La peinture dont il s'agit contient trois portraits, savoir, ceux du roi et de la reine en habits royaux, et au milieu d'eux celui de leur fils, âgé de huit à dix ans. On pense bien qu'elle n'offre rien de curieux sous le rapport de l'art, si ce n'est toutefois le costume des trois personnages; mais elle éclaircit divers passages de l'histoire des Paléologues et de celle des rois bulgares, qui ont été négligés par les historiens contemporains. On peut reconnaître, par l'âge de l'enfant, que le mariage d'Hélène avec Estienne dut avoir lieu avant la mort d'Andronic, et qu'il fut un effet de la prévoyance de ce prince, lequel voulait, en mourant, faire à son jeune fils un allié puissant d'un prince qu'il aurait eu vraisemblablement à combattre sans cette alliance.

On ne connaissait pas le nom du prince bulgare auquel Hélène avait été mariée; on ignorait aussi le nom de la ville où habitait le roi son mari. Le monument dont je parle éclaircit ces deux points; il fait connaître la ville de Serrès pour une de celles où résidèrent les rois de Bulgarie, et atteste par conséquent son importance territoriale, politique et commerciale. Cette ville se trouvait en effet placée au centre des conquêtes des Bulgares, qui s'étaient établis jusqu'aux environs de Salonique. On pourrait inférer du choix que fit Jean V de cette résidence, lorsqu'il fut obligé d'abandonner Constantinople à son collègue Cantacusène, qu'il comptait sur l'appui de son beau-frère, pour se préparer les moyens de faire valoir ses droits à la couronne; ce qu'il effectua à l'âge de vingt-deux ans.

Quoique les historiens ne fassent aucune mention des troupes que Jean V employa pour renverser du trône un guerrier tel

que Cantacusène, on ne peut douter que ce ne fût avec le secours d'Estienne, et que ce dernier ne se mît lui-même à la tête de ses troupes.

Par la tradition conservée chez des religieux de Saint-Jean, au sujet de ces deux princes, nous pouvons trouver aussi l'époque de la fondation de leur monastère. Estienne n'était pas encore roi, lorsqu'il épousa Hélène, et Jean V, qui n'avait que neuf ans quand son père mourut, en avait quinze lorsque Jean Cantacusène, régent, fut proclamé empereur conjointement avec lui; il pouvait en avoir dix-sept, quand il épousa Hélène, fille de son collègue; il était âgé de vingt-deux ans, quand il partit de Salonique avec l'armée qui le rétablit dans sa capitale, et de vingt-trois, lorsqu'il força son beau-père à descendre du trône. L'année suivante, qui est l'an 1356, ce prince, ayant vaincu Mathieu Cantacusène, son beau-frère, demeura seul possesseur de l'empire; il était alors âgé de vingt-quatre ans. Il résulte de ce calcul que le séjour de Jean V à Thessalonique dura environ cinq ans. Peut-être ce prince exécuta-t-il le projet de la fondation du monastère, de concert avec Jean V, dans le même temps. Il est cependant plus vraisemblable que cette fondation fut l'accomplissement d'un vœu que le roi Estienne et l'empereur Jean firent ensemble pour le succès de leurs armes, lorsque la guerre eut été déclarée aux deux Cantacusène. Cette dernière opinion, plus conforme à l'esprit du temps et à la situation de ces deux princes, me paraît la seule admissible: elle fait dater l'établissement du monastère de Saint-Jean-Prodromos et sa dotation de l'an 1357.

Après avoir parcouru ce couvent, nous visitâmes quelques personnes du pays. A peine paraissaient-elles se douter qu'il y eût auprès d'elles une famille chez qui la peste s'était manifestée.

La maison où nous fûmes accueillis avec le plus d'empres-

sement fut celle du premier médecin de Jussuf-Bey. Né dans les îles ioniennes, il avait fait d'excellentes études en Italie, et était devenu l'ami et le confident du prince ; il était auprès de lui le canal des grâces.

Je ne saurais terminer la description du monastère de Saint-Jean-Prodromos et celle de ses environs, sans entretenir mes lecteurs d'un phénomène qui, ainsi qu'on l'a déjà vu (1), n'est pas rare dans la Macédoine, et dont on reconnaîtra bientôt un autre exemple, lorsque je parlerai des sources de l'Angitas (2).

Le ruisseau que nous avions vu descendre des hauteurs voisines du monastère, au lieu de se précipiter dans la plaine de Serrès, de la manière ordinaire, se perd tout d'un coup dans le gravier, et va reparaître, à une demi-lieue de distance, parmi des rochers qui forment la partie la plus basse de la montagne. Les eaux s'échappent par petites cascades en quantité à-peu-près égale à celles qui coulent aux environs du monastère. Les chrétiens, et quelquefois les Turcs, viennent passer des journées avec leurs familles auprès de ces sources, pour jouir de l'ombrage et de la fraîcheur de ce beau site. Dans l'été, le tableau s'anime par l'action d'un grand nombre de teinturiers qui battent, sur des pierres plates, leurs écheveaux de soie ou de coton, pour les nettoyer.

Les eaux de Saint-Jean vont féconder des risières qui appartiennent toutes à Jussuf-Bey.

NOTE SUR LA VILLE DE VOLISSO.

L'auteur de la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, s'est beaucoup trompé lorsqu'il a avancé qu'Homère, parti d'Érythrée,

---

(1) Voyez page 88.

(2) Les eaux de cette rivière coulent sous terre pendant l'espace de trois heures.

ville située au pied du mont Mimas, pour aller à Scio, avait débarqué près de Volisso. Les ruines de cette dernière ville, ainsi que je l'ai dit plus haut, sont au nord de l'île, et à plus de dix lieues de Scio; la supposition de cet auteur est donc totalement invraisemblable. Du reste la ville de Volisso n'a jamais changé de nom. Quelques habitans de l'île prétendent que c'est Bélisaire qui l'a nommée *Volisso;* mais ce n'est là qu'une tradition populaire.

SUITE DU CHAPITRE IX.

Deux inscriptions trouvées à Serrès. — Temples dont elles font mention. — Divinité honorée dans ce temple. — Monnaies d'Alexandre.

Les deux inscriptions, presque contemporaines, que j'ai copiées dans la maison de l'évêque de Serrès, m'ayant paru de nature à ne pouvoir être expliquées que par les monnaies qu'on trouve dans la Macédoine, j'avais annoncé que je réserverais mes observations sur ces deux monumens pour la fin de la relation de mon voyage, afin de les réunir à d'autres du même genre; mais, après de mûres réflexions, il m'a semblé que je nuirais à l'unité et à l'intérêt de mon travail, si je séparais en deux parties ce que j'ai pu recueillir sur l'état ancien et moderne de la ville de Serrès. Je n'hésite donc pas à entrer dès à présent en matière pour l'explication de ces antiquités.

En voici le texte, suivi d'une traduction. J'ai eu soin, pour la satisfaction des amateurs de la paléographie grecque, de faire graver en *fac simile* le texte d'après la copie exacte que j'en ai faite sur les lieux; et si les lettres n'y sont pas figurées dans la grandeur de l'original, je puis certifier que je n'en ai pas moins conservé fidèlement la configuration.

ΟΙΝΕΟΙ
ΑΡΧΙΕΡΕΑΚΑΙΑΓΟΝΟΘΕΤΗΝ
ΤΟΥΚΟΙΝΟΥΜΑΚΕΔΟΝΩΝ
ΑΡΧΙΕΡΕΑΔΕΚΑΙΑΓΟΝΟΘΕΤΗΝ
ΚΑΙΤΗΣΑΜΦΙΠΟΛΕΙΤΩΝΠΟΛΕΩΣ

ΠΡΩΤΟΝΔΕΑΓΟΝΟΘΕΤΗΝΤΗΣ
ΣΙΡΡΑΙΩΝΠΟΛΕΩΣΔΙΣΕΚΤΩΝ
ΙΔΙΩΝΓΙΜΝΑΣΙΑΡΧΟΝ
ΤΙΚΛΑΥΔΙΟΝΔΙΟΓΕΝΟΥΣ
ΚΥΡΙΝΑΔΙΟΓΕΝΗΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΕΝ
ΕΠΙΜΕΛΗΘΕΝΤΟΣΚΑΣΑΝΔΡΟΥ
ΤΟΥΚΑΣΑΝΔΡΟΥ.

Les jeunes gens
honorent par ce monument, à cause de sa vertu, Tibère-Claude Diogène, de la tribu Quirina, fils de Diogène, grand-prêtre et agonothète de la communauté des Macédoniens, de plus, grand-prêtre et agonothète de la ville d'Amphipolis, premier agonothète de la ville de Sirris, dont il fut deux fois gymnasiarque à ses frais.

Cassandre, fils de Cassandre, faisant fonction d'épimélète.

ΗΠΟΛΙΣ
ΤΟΝΑΡΧΙΕΡΕΑΚΑΙΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ.
ΤΩΝΣΕΒΑΣΤΩΝ
ΤΙΚΛΑΥΔΙΟΝΦΛΑΟΥΙΑ
ΝΟΝΛΥΣΙΜΑΧΟΝΥΙΟΝ
ΤΙΚΛΑΥΔΙΟΥΔΙΟΓΕΝΟΥΣ
ΑΡΧΙΕΡΕΩΣΤΟΥΚΟΙΝΟΥ
ΜΑΚΕΔΟΝΩΝΤΟΝΕΝΠΑ
ΣΙΝΕΥΕΡΓΕΤΗΝΕΥΝΟΙΑΣ
ΕΝΕΚΕΝΤΗΣΕΙΣΕΑΥΤΗΝΚΑΙΤΗΣ
ΔΙΗΝΕΚΟΥΣΦΙΛΟΔΟΞΙΑΣ
ΔΙΕΠΙΜΕΛΙΗΤΩΝ
ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥΤΟΥΠΟΣΕΙΔΙΠΠΟΥ
ΠΕΛΟΠΟΣΕΙΣΙΔΟΡΟΥ
ΕΙΣΙΔΟΡΟΥΟΥΑΛΕΡΙ...

La ville
honore par ce monument, à cause de sa bienveillance envers

elle, et de la continuelle noblesse de ses sentimens, le grand-prêtre et agonothète des Augustes, et son bienfaiteur en toute circonstance, Tibère Claude Flavianus Lysimaque, fils de Tibère-Claude Diogène, grand-prêtre de la communauté des Macédoniens.

Par l'entremise des épimélètes, Dioscoride, fils de Posidippe, Pélops, fils d'Isidore, fils de Valer....

La première de ces inscriptions est celle que M. le comte de Choiseul-Gouffier a publiée dans son Voyage de la Grèce, tom. II, pag. 168.

La seconde, plus récemment découverte, paraît ici pour la première fois; l'original se trouve encore aujourd'hui dans la cathédrale de Serrès, ainsi que celui de la première.

Ces inscriptions prouvent qu'il existait dans la Macédoine un temple consacré à une divinité quelconque, depuis l'époque où le royaume était tombé sous la domination romaine, et où Paul Émile l'avait divisé en quatre départemens égaux en droits, formant ensemble les états de Macédoine (1).

Il s'agit de savoir quelle était la divinité honorée dans ce temple, et que les inscriptions ne nomment point. Je crois qu'une médaille d'argent, de grand module, frappée à Thessalonique, sous l'empire romain, très-remarquable à plusieurs égards, peut nous la faire connaître. Les types de cette médaille, nouvelle quant à la Macédoine, semblent ne pouvoir se rapporter qu'à la fondation du temple dont il s'agit. Elle offre, d'un côté, la tête d'un jeune homme avec un menton arrondi, ayant une touffe de cheveux élevée perpendiculairement sur le front, et les autres cheveux un peu épars sur les côtés; elle est ornée de

---

(1) Tit. Liv., *Hist.* lib. XLV, cap. 29.

la corne d'Ammon. Derrière la tête se voit constamment le mot ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ, et entre la tête et la légende se trouve toujours un *thêta*, lettre intiale du mot *Thessalonique*.

Le revers de cette médaille présente le nom du questeur Æsillas, écrit en latin; de sorte qu'elle offre deux particularités rares et même extraordinaires; l'une, que les légendes sont en deux langues; l'autre, qu'elle porte le nom d'un questeur, quoiqu'elle soit en argent. Une cyste mystique, une grande massue, sont placées dans l'aire ou le champ, comme des attributs d'une divinité, et non comme des symboles propres aux Macédoniens, ainsi que le veut Eckhel (1); une chaise curule et la lettre Q qui accompagnent ces attributs, désignent l'autorité d'un questeur. Ces symboles sont entourés d'une couronne de laurier.

Ces nouveautés annoncent une circonstance particulière, dont la médaille a dû conserver le souvenir, et l'on est en droit de supposer qu'elle a été frappée à l'occasion de la fondation du temple dont les inscriptions font mention. Le caractère de la tête, qui est évidemment un portrait, semble prouver aussi que le Dieu à qui la médaille et le temple furent consacrés était Alexandre; mais le fait du portrait ayant lui-même besoin de preuves, et, Æsillas ayant vécu entre l'époque de Paul Émile et celle d'Auguste, ce qui nous éloigne de trois siècles de l'époque où régnait le héros macédonien, il est nécessaire que je remonte au temps de ce roi, que j'expose mon opinion sur son système monétaire, sur celui que suivirent les rois d'Égypte, de Thrace, de Syrie, de Macédoine, ses successeurs, et que j'arrive, par un enchaînement chronologique, le moins interrompu qu'il se pourra, jusqu'à Æsillas, et de celui-ci jusqu'à Caracalla. Alors

(1) Eckhel, *Doct. num. vet.*, tom. II, pag. 61.

nous pourrons reconnaître quel était le dieu dont Diogène et son fils furent successivement les grands-prêtres ; et, si je ne me trompe, nous parviendrons à nous faire des idées justes sur le culte rendu à Alexandre, sur le portrait de ce héros, et sur l'époque où l'on a commencé à imprimer son portrait sur la monnaie, sujet intimement lié avec l'histoire de la Macédoine.

MONNAIES D'ALEXANDRE.

Lorsque j'ai soutenu précédemment (1) que l'effigie d'Alexandre se trouve sur des monnaies frappées sous les successeurs de ce prince, et même de son vivant, je n'ai fait que lui attribuer des monnaies marquées de son image à une époque plus ancienne que celle où Eckhel et Neumann en ont admis de semblables. On sait qu'ils ont reconnu la tête d'Alexandre sur des monnaies de bronze mises en circulation par les états de Macédoine, sous le règne de Caracalla (2), lesquelles portent le nom du héros macédonien (3) ; mais l'adoption de ce dernier fait suppose la réalité du premier ; car une foule de princes tels que Séleucus Nicator, Antiochus I.er, Ptolémée Soter, Antigone d'Asie, ayant eux-mêmes fait graver leurs propres images sur leurs monnaies, ou bien leurs fils les y ayant placées pour les honorer après leur mort, on est obligé de reconnaître qu'ils n'ont fait en cela que suivre l'exemple donné par le fondateur de leur empire.

Pendant long-temps la piété des peuples n'admit sur les monnaies que les images ou les attributs des Dieux : si la gravure n'y représentait pas la divinité elle-même, un emblème sacré en

---

(1) *Recueil de lettres à M. Rostan ;* lettre IV. Magasin encycl. fév. 1810, pag. 283.
(2) Eckhel, *Doct. num. vet.* Tom. II, pag. 110 et 111.
(3) Neumann, *Pop. et Reg.* Tom. I, pag. 156 et 157.

prenait la place. Le trident et le poisson rappelaient Neptune; la foudre, Jupiter; la chouette, Minerve (1). Une opinion religieuse telle que celle-là ne pouvait point éprouver de changement sans des inconvénients notables et sans une sorte de scandale public. Pour amener les peuples à voir l'image d'un homme, surtout d'un homme vivant, empreinte sur la monnaie, au lieu de celle des Dieux, il fallait qu'un décret positif eût prononcé sa déification, et un honneur aussi extraordinaire dut bien plutôt être accordé à Alexandre qu'à aucun des rois qui partagèrent son héritage.

Quand donc nous voyons l'image de Soter sur des monnaies de l'Égypte, celles de Séleucus et d'Antiochus son fils sur des monnaies de Syrie, celles de Philétaire et d'Eumène son neveu sur des médailles de Pergame, nous devons conclure que, déjà de leur temps et même auparavant, les peuples avaient accueilli ou placé eux-mêmes sur des monnaies la représentation du conquérant de l'Asie. La divinisation monétaire de ces divers princes est une attestation de celle d'Alexandre.

En effet, si l'on considère les actes successifs de ce roi, depuis son entrée dans l'Asie jusqu'à sa mort, on voit son orgueil s'accroître avec l'étendue de son empire, et l'on s'aperçoit que, s'il ne conçut pas d'abord l'idée de se donner pour un dieu, cette idée du moins ne dut pas tarder à naître dans son esprit séduit par de rapides victoires. Rien ne prouve que, dans les premières années de son règne, ce prince ait employé des coins qui lui fussent particuliers. Nous ne pouvons, au con-

(1) Ce principe religieux n'empêchait pas que les peuples, les villes et les rois n'employassent quelquefois sur leurs monnaies, comme symboles ou comme emblèmes, des objets propres à rappeler des faits particuliers de leur histoire, ou qui faisaient allusion à leurs noms.

traire, nous refuser à croire qu'en entrant dans l'Asie, il ne se soit borné à mettre en émission la monnaie de son père dans les trois métaux. On sait que la monnaie d'or de Philippe représente, d'un côté, une tête d'Apollon laurée, et, de l'autre, un athlète conduisant un char à deux chevaux. Celle d'argent offre la tête de Jupiter laurée, au revers un jeune homme nu, à cheval, tantôt tenant un rameau de la main droite, et tantôt la même main étendue vers les oreilles du cheval. Divers symboles se voient dans l'aire de ces différentes monnaies.

Après le passage du Granique, le vainqueur dut aussi faire usage des dariques d'or et d'argent que la victoire versait en abondance dans ses mains; mais il ne cessa pas d'employer les monnaies de son père, soit par respect pour sa mémoire, soit à cause du crédit que ces monnaies avaient acquis partout où le nom de Philippe était parvenu. Ce qui nous le prouve, c'est la grande quantité de ces pièces qu'on ne cesse de découvrir dans toute l'Asie. A mesure que le vainqueur étendait ses progrès dans les provinces maritimes, il dut éprouver le désir de se former un système monétaire qui lui fût propre. Strabon nous apprend qu'après avoir passé le Granique il retourna à Ilium pour rendre un nouvel hommage à Minerve, sa déesse favorite, en action de grâces de la victoire qu'elle venait de lui accorder (1). Il enleva les armes dont la statue était revêtue, et il les faisait porter devant lui les jours de combat. Ce fut vraisemblablement à cette époque qu'il commenca à honorer cette divinité tutélaire, en faisant frapper la monnaie d'or où nous voyons empreinte, d'un côté, la figure de cette déesse casquée, et, de l'autre, une victoire tenant de la main droite une cou-

(1) Strab., lib. XIII, pag. 593.

ronne et de la gauche un mât de navire. En cédant ainsi la monnaie d'or à Minerve, pour n'imprimer sa propre image que sur les pièces d'argent, Alexandre semblait vouloir déclarer qu'il ne se regardait point comme l'égal des Dieux, et qu'il n'agissait, dans ses conquêtes, que pour l'exécution de leurs ordres. Que la fabrication de ces pièces d'or ait eu lieu d'abord à Ilium même, ou plutôt à Sardes, comme je serais tenté de le supposer, la connaissance de ce fait nous importe peu : ce qui est à remarquer, c'est que la multiplication de la monnaie d'or donnait une grande facilité pour le paiement des troupes dans des marches continuelles ; et c'est là un motif de plus pour nous faire croire que les monnaies où se voit Minerve sont les premières que nous puissions regarder comme propres à Alexandre.

La marche de ce héros dans l'Asie-Mineure était un triomphe continuel. Les villes grecques, dépouillées de leur liberté par les rois de Perse, et qui la recouvraient au moyen de ses victoires, lui témoignaient la plus vive reconnaissance, et dans leur enthousiasme, rappelant leurs anciennes mœurs, elles crurent voir en lui un dieu, ou le fils d'un dieu. Descendant d'Hercule, il leur parut un Hercule nouveau, qui conquérait l'Asie pour briser leurs fers.

L'opinion qui le fait aller directement de Sardes à Éphèse me paraît peu probable, attendu que, pour conduire son armée en ligne droite d'une de ces villes à l'autre, il aurait fallu qu'il franchît avec elle le mont Tmolus, un des plus hauts de l'Asie-occidentale, tandis qu'une route un peu plus longue, à la vérité, mais unie et commode, pouvait le conduire de Sardes à Smyrne, de Smyrne à Éphèse, et lui éviter la peine de revenir sur ses pas, quand il voudrait visiter la première de ces villes, ainsi que celle de Clazomènes qui, à cause de son port et de sa situation, lui offrait un grand intérêt.

Quoi qu'il en soit, Alexandre ayant trouvé les habitans d'Éphèse occupés à rebâtir le temple de Diane, brûlé la nuit même de sa naissance, leur offrit de payer la totalité de la dépense, à condition que son nom serait placé seul dans l'inscription votive, et ils lui répondirent que ce n'était pas à un dieu d'élever des monumens à un autre dieu (1). Ce mot, employé peut-être comme un honnête prétexte pour refuser une offre qui blessait l'amour-propre national, encouragea l'esprit d'adulation dans les villes qui voulaient capter par des flatteries le roi vainqueur, et dut faire naître ou développa chez Alexandre l'orgueilleuse idée de sa propre déification, qu'il n'avait pas manifestée jusqu'alors. Nous pouvons supposer aussi que ce prince, si avide de grandes choses, et si prompt à en apprécier l'utilité, conçut dès cette époque le projet de transporter les habitans de Smyrne, épars aux environs du Mélès, sur l'emplacement où elle se trouve aujourd'hui (2), et celui d'ouvrir, au pied du mont Mimas, un canal qui, en joignant le golfe de Clazomènes à celui d'Érythrée, aurait fait de cette première ville le point central d'un grand commerce, et, de sa rade, l'entrepôt d'une partie des flottes royales. Le plan relatif à Clazomènes ne fut jamais exécuté. La reconstruction de Smyrne n'eut lieu vraisemblablement qu'à la paix, lorsque le conquérant fut maître de l'Asie ; mais l'époque n'est pas ce qui nous intéresse : ce que nous avons à remarquer, c'est la célébrité de ces grands bienfaits et les témoignages de reconnaissance que les habitans de Smyrne et de Clazomènes donnèrent à Alexandre (3). Strabon nous apprend qu'ils lui consacrèrent un autel aux confins respectifs de leurs terri-

(1) Strab., lib. IV, pag. 640.
(2) Aristid., *Orat.*, tom. I, pag. 265.
(3) Strab., lib. XIII, pag. 644, ed. Casaub.

toires. Or la consécration de cet autel suppose la déification du héros à qui il fut dédié; et en général la dédicace d'un autel, comme celle d'un temple, étant accompagnée, chez les Grecs, de l'émission d'une médaille destinée à perpétuer le souvenir de cette solennité, il est à croire que les Smyrnéens et les Clazoméniens en firent frapper une dès ce moment, dont le type, quel qu'il fût, renfermait un hommage adressé à leur bienfaiteur.

Il faut ici se rappeler que toutes les villes grecques de l'Asie Mineure avaient été privées, par les rois de Perse, du droit de frapper des monnaies, lorsqu'après la prise de Sardes, Darius s'en était rendu maître, qu'elles n'en jouissaient du moins que rarement et par intervalles; et que la restitution de leur liberté civile, bienfait qu'elles durent à Alexandre, les fit rentrer dans la pleine jouissance de ce droit, regardé de tout temps comme un des plus précieux qui fussent attachés à l'autonomie. Dans l'excès de la joie que leur fit éprouver une si heureuse réintégration, l'idée dut se présenter naturellement d'imprimer sur la monnaie de consécration l'image d'Alexandre lui-même, vraisemblablement revêtue ou accompagnée des attributs d'Hercule, et il est assez probable qu'entre les médailles de ce genre répandues dans nos cabinets, il en est quelqu'une qui appartient à cette première époque.

Les Clazoméniens allèrent encore plus loin dans le culte qu'ils vouèrent à leur libérateur : ils lui consacrèrent un bois, comme à une divinité, de concert avec les états d'Ionie, et établirent en son honneur, dans ce bois même, des jeux périodiques, qui furent appelés *Alexandréens* (1). Cette institution ne dut avoir lieu qu'après sa mort, mais elle nous montre l'esprit des peuples

---

(1) Strab., lib. XIII, pag. 644, loc. cit.

qui la décrétèrent; nous y voyons combien ils étaient portés à honorer le vainqueur du roi de Perse comme un dieu.

La bataille d'Issus, qui assura définitivement la liberté des colonies grecques de l'Asie Mineure, dut leur inspirer une nouvelle confiance dans leur affranchissement, et une nouvelle admiration pour le héros auquel elles en étaient redevables. Alexandre, de son côté, maître désormais de ces vastes contrées, et possesseur de trésors immenses, ne modérant pas plus son orgueil que son ambition, put commencer à croire de bonne foi à sa propre divinité, ou du moins à respirer sans répugnance l'encens que lui offraient les Ioniens, comme à un nouvel Hercule. La prise de Tyr accrut ces sentimens d'arrogance chez le roi, de crainte et d'admiration chez les peuples. Soit respect, soit terreur, les villes maritimes, les îles mêmes que les flottes du vainqueur pouvaient ou enrichir ou ravager, s'empressèrent de saluer le nouveau dieu, et scellèrent sa déification par leur culte monétaire.

Il serait difficile de marquer ici avec précision les époques où cet hommage, offert à Alexandre, prit naissance dans les divers pays où nous en retrouvons les traces, à cause du silence absolu que les historiens ont gardé sur ce point comme sur beaucoup d'autres du même genre. L'histoire métallique de l'antiquité est la branche la plus pauvre de la littérature ancienne, et la science de la numismatique est celle où il faut le plus souvent procéder par induction et par conjectures; mais il est un fait remarquable et qui ne peut manquer de frapper les antiquaires qui voudront y porter leur attention, c'est que, vers le même temps, et pour ainsi dire toutes à-la-fois, plus de vingt villes de l'Asie Mineure et des îles environnantes ont émis une monnaie portant la même tête et le même revers. D'un côté on voit la figure d'un héros jeune, sans barbe, ayant sur le front une touffe de cheveux qui

s'élève perpendiculairement, comme la chevelure de Jupiter, un menton arrondi, un nez presque droit, mais fin, et formant une legère cavité à sa racine au-dessous du front. De l'autre côté est un Jupiter assis portant l'aigle sur sa main, dit Jupiter *Aëtophore*, image presque nouvelle, et dont les monnaies n'avaient offert jusqu'alors que bien peu d'exemples. Les types ordinaires et distinctifs de chaque ville sont employés seulement comme symboles, et placés auprès de Jupiter Aëtophore. La tête du héros est coïffée d'une peau de lion, ce qui est cause qu'on l'a prise jusqu'ici pour une représentation d'Hercule ; mais la question est de savoir si elle présente en effet ce demi-dieu, ou bien, comme je le crois, Alexandre paré des attributs d'Hercule.

Or, loin d'offrir les traits qui distinguent Hercule, cette tête ne présente rien d'idéal, si ce n'est la touffe de cheveux perpendiculaire sur le front, signe nécessaire de la déification d'Alexandre, et propre à le faire connaître pour fils de Jupiter. La physionomie annonce manifestement un portrait ; on ne voit de différence, entre une médaille et une autre, que celle qu'a dû y apporter la main de l'artiste ou bien celle du pays et du temps. S'il s'agit d'une répétition postérieure, le type est toujours le même ; ce type est un homme jeune, beau, robuste comme était Alexandre.

Le revers ne mérite pas moins d'attention que la figure principale. Ce Jupiter Aëtophore, le même dans vingt villes, à la même époque, et à peu près nouveau pour toutes, suppose une pensée première, un type identique. Ce type ne peut avoir été conçu que par les premiers magistrats qui eurent l'idée de consacrer une monnaie à un roi victorieux ; et puisque nous le voyons paraître dans plusieurs villes à-la-fois, à l'époque d'Alexandre, à quel prince pourrait-il faire allusion, si ce n'est au conquérant de l'Asie ? Jupiter Aëtophore est ici le dieu qui a conduit le héros à la victoire, et qui l'a rendu maître de la terre, comme il est

lui-même le maître des cieux. C'est toujours Alexandre que rappelle le revers, comme c'est Alexandre que représente le type principal de ces monnaies uniformes.

Les villes qui offrent ces singularités sont celles qui avaient le plus gagné à la conquête de l'Asie, ou celles qui avaient le plus d'intérêt à flatter le conquérant. On distingue dans ce nombre Clazomènes, reconnaissable à son symbole, qui est la partie antérieure d'un sanglier aîlé ; Smyrne, caractérisée par son bœuf cornupète ; Milet, avec son lion qui regarde un astre ; Éphèse, avec sa mouche à miel ; Mylasa, avec son trident. Parmi les îles ou les capitales des îles, se trouvent Ténédos, qu'indique sa bipenne ; Lesbos, que fait connaître son Arion sur un dauphin ; Chio, qui n'abandonne pas son sphinx accroupi sur une amphore ; Rhodes, désignée par son balaustium ; quelques villes encore reconnaissables à leurs symboles accoutumés, et d'autres, en assez grand nombre, dont les monnaies sont rangées parmi les incertaines.

Plusieurs de ces médailles portent des noms de magistrats ; ce qui annonce quelque chose de grave et de solennel dans leur émission ; car les magistrats ne plaçaient leurs noms sur les monnaies que dans des occasions importantes : d'autres portent des chiffres qui ne peuvent indiquer qu'une ère particulière, et cette ère ne s'étend pas au-delà de trente-trois ans, ce qui me paraît devoir faire entendre qu'elle date du passage du Granique ou de la bataille d'Issus, ou de quelque autre fait appartenant à l'histoire d'Alexandre, et particulièrement intéressant pour les villes Ioniennes, qui seules ont marqué cette ère sur leurs monnaies. Une circonstance enfin également singulière, et que je crois être le premier à faire remarquer, c'est qu'aucune de ces dernières monnaies, qui indiquent une ère, et de celles qui portent des noms de magistrats, ne présentent le mot ΒΑΣΙΛΕΩΣ, *roi ;* ce qui sert à prouver que celles qui ne donnent pas à Alexandre

cette qualification ont généralement été frappées de son vivant, et que celles où elle est exprimée ont toutes, sans exception, été publiées après sa mort (1).

Si les monnaies qui portent d'un côté l'image de ce prince, et de l'autre le Jupiter Aëtophore, étaient moins uniformes, si elles offraient quelques caractères distinctifs, on pourrait peut-être déterminer l'époque de leur émission et reconnaître si ce fut après la bataille d'Issus ou plus tard qu'elles commencèrent à entrer dans la circulation; on pourrait voir encore si Alexandre attendit, pour en faire frapper lui-même de semblables, qu'elles se fussent abondamment répandues dans les villes ioniennes, éoliennes et cariennes, et dans quelques autres provinces, à mesure qu'il les subjugait ou les rendait libres; ou si enfin, comme le présume l'abbé Le Blond, ce prince les faisait frapper dans tous les lieux où il établissait ses campemens.

Pour ce qui concerne les monnaies d'argent, il n'y a pas à douter que les villes qui avaient élevé des autels et consacré des bois au culte de leur bienfaiteur, n'aient les premières émis une monnaie d'autant plus agréable à Alexandre, que le Jupiter Aëtophore et sa propre image devaient le flatter également.

Je ne puis admettre l'opinion de Le Blond que relativement à la monnaie d'or. S'il s'agissait de la monnaie d'argent, il serait impossible que, dans le grand nombre qui nous en est parvenu, quelques-unes de celles qui ne portent pas le nom de *roi,* et qui sont les plus anciennes, ne nous offrissent pas des signes de cette fabrication *castrense.*

---

(1) Alexandre suivait en cela l'exemple de son père. Quand on rencontre des monnaies de ces deux princes, soit en or, soit en argent, qui portent le titre de ΒΑΣΙΛΕΩΣ, il faut les donner à Philippe V, qui se plut à renouveler les coins de Philippe II et d'Alexandre.

Enfin, ce qu'il y a de remarquable dans toutes les monnaies d'argent frappées pendant le règne d'Alexandre, c'est qu'elles présentent toujours les mêmes traits ; son portrait est partout dessiné d'après le même modèle, partout il est reconnaissable au même accent de vérité : il est inutile d'ajouter qu'une pareille uniformité serait impossible s'il s'agissait d'une tête idéale ; d'autant que l'antiquité nous a laissé plusieurs têtes d'Hercule qui ne se ressemblent nullement entre elles.

Vouloir reconnaître, sur tant de monnaies qui se ressemblent, la tête d'Hercule de préférence à celle du vainqueur de l'Asie, c'est supposer que ce dernier prince tenait plus à l'honneur de descendre du héros thébain, qu'il n'était avide pour lui-même de gloire et de renommée.

Quand Neumann, qui reconnaît avec raison la tête d'Hercule sur les monnaies d'argent d'Amyntas III, de Perdiccas III, de Philippe II, argumente de ce type pour conclure que la tête imprimée sur les monnaies d'Alexandre est encore celle du chef de la dynastie macédonienne (1), il oublie l'éclat du règne du fils de Philippe, et il ne remarque pas le Jupiter Aëtophore, emblème des victoires qui ont paru élever ce héros au rang des dieux. Jamais cette image ne s'était montrée sur les monnaies des rois ses aïeux : un aigle, un bœuf cornupète, un cheval, un trépied, forment les revers de leurs monnaies. Quel événement eût fait adopter en même temps le Jupiter Aëtophore à tant de villes, plutôt que les importantes victoires du Granique et d'Issus ?

Le voyage d'Alexandre dans la Libye confirma de plus en plus

---

(1) Neumann, *Populorum et regum numi veteres inediti ;* tom. I, pag. 156.

l'opinion qu'il voulait établir de sa divinité. Dès cette époque il ne garda plus lui-même de mesure à cet égard, et soit qu'il n'eût en cela qu'une vue politique, comme Arrien veut le faire entendre (1), soit que l'orgueil du pouvoir l'eût totalement égaré, il est certain qu'il laissa voir, jusque dans sa vie privée, la folie de vouloir être reconnu pour un dieu (2). Aussitôt qu'il eut été déclaré fils d'Ammon, par le grand-prêtre de ce dieu libyen (3), il se qualifia, dans ses lettres et dans ses décrets, du titre de fils de Jupiter Ammon (4). Saint Clément d'Alexandrie assure qu'il se fit représenter avec les cornes qui caractérisent ce dieu (5). Athenée ajoute qu'il avait coutume d'imiter dans sa coîffure cette arme du bélier (6). Les Grecs d'Europe et une partie même des Européens qui servaient dans ses troupes, se prêtaient difficilement à cette prétention. La proposition faite devant les Athéniens de le reconnaître pour un dieu fut rejetée (7) ; portée devant les Lacédémoniens, cette proposition n'excita que du dédain : « Puisque Alexandre veut être dieu, dirent ces hommes » indépendans, qu'il soit dieu (8). » Cette résistance courrouçait le vainqueur de Darius. « N'est-il pas risible, disait-il, » qu'on veuille m'engager à démentir l'oracle de Jupiter, par » lequel ce dieu m'a reconnu pour son fils ? Les réponses des » dieux sont-elles donc en mon pouvoir ? Il m'a lui-même déclaré

---

(1) Arrian., *de Exped. Alex.*, lib. VIII, cap. XXX.
(2) Sainte-Croix, *Examen crit. des hist. d'Alex.*, pag. 366.
(3) Plutarch., *Alex. vita*, t. I, opp. pag. 680.
(4) Varro apud Aul. Gel., lib. XIII, cap. IV.—Lucian., *Dial. Mort.*, XII, XIII, XIV.
(5) S. Clem. Alex., *Protrep.*, pag. 47.
(6) Athen., lib. XII, pag. 537.
(7) Ibid., lib. IV, pag. 251. — Diog. Laert. *Vit. Diog.*, lib. VI, leg. 63. — Ælian., *Var. hist.*, lib. V, cap. XII. — Sainte-Croix, p. 367.
(8) Plutarch., *Apopht. lac.*, tom. II, pag. 219.

» son fils ; j'ai cru qu'il ne serait pas inutile au succès de nos en-
» treprises d'accepter ce titre (1). »

Sa persévérance vainquit enfin l'opposition de la Grèce européenne. Plusieurs décrets furent rendus à cette occasion (2). Comme il était au lit de la mort, arrivèrent auprès de lui des *théories* de plusieurs villes de la Grèce, qui venaient poser sur sa tête des couronnes d'or, et lui décerner aussi, au nom de leur patrie, des honneurs divins (3). Il ordonna lui-même en mourant que son corps fût transporté au temple d'Ammon (4), et comme les préparatifs du convoi funèbre traînaient en longueur, Olympias, sa mère, s'écriait : « O mon fils ! toi qui desirais si
» vivement d'être reconnu pour un dieu, tu n'obtiens pas même
» un peu de terre pour couvrir tes restes comme un simple mor-
» tel ! » Ptolémée Soter lui éleva un temple où il déposa son corps ; il lui offrit des sacrifices, et célébra des jeux funèbres en son honneur avec beaucoup de pompe (5). L'inscription de Rosette le place à la tête des rois macédoniens qui ont été divinisés (6), ce qui nous montre que l'opinion de sa divinité ne s'était point effacée après sa mort ; et Théocrite enfin l'assied dans l'Olympe à côté de Jupiter (7).

Si l'on se rappelle maintenant qu'un des apanages des divinités était de voir imprimer leurs images sur les monnaies, on ne s'étonnera pas que celle d'Alexandre ait obtenu ce privilége, du

---

(1) Quint. Curt., lib. VIII, cap. VIII ; conf. cap. V.
(2) Ælian., *Var. hist.*, lib. II, cap. XIX.
(3) Ibid., lib. XIII, cap. XXX.
(4) Ibidem.
(5) Diod. Sic., lib. XVIII, cap. XXVIII. — Lucian., *Dialog. Mort.*, XIII. — Sainte-Croix, loc. cit., page 521.
(6) Inscript. de Rosette, ligne 4.
(7) Theocrit., *Idyll.* XVIII, vers. 18.

vivant de ce héros, et que lui-même se soit décerné un si précieux témoignage de sa divinisation. Une seule chose serait étonnante, c'est qu'Alexandre eût été reconnu dieu, et qu'aucune médaille ne nous offrît son image. Quand Rome apothéosa ses empereurs, elle se hâta d'associer leurs effigies, sur ses monnaies, à celles des divinités qu'elle adorait auparavant. Si les têtes des Césars se voient sur les types romains, c'est que ces princes avaient été divinisés; l'un de ces honneurs était la suite de l'autre. Eh! comment l'Ionie, rendue libre, et qui reconnaissait Alexandre pour dieu, lui eût-elle refusé ce culte monétaire que Rome asservie ne craignit pas d'accorder à Tibère et à Caligula?

La mort du héros n'apporta pendant long-temps aucun changement aux types des monnaies de ses successeurs. En partageant son empire, ils respectèrent son effigie imprimée sur ses monnaies d'argent. L'intérêt de leurs finances et celui du commerce de leurs sujets leur eussent inspiré cette conduite, si la vénération qu'ils devaient à leur ancien maître ne les eût pas portés à l'adopter.

Cassandre, roi de Macédoine, ne fit frapper avec son nom et le titre de roi que des monnaies de bronze; on y voit tantôt une tête d'Apollon et au revers un trépied; tantôt la tête coîffée de la peau du lion, que je dis être celle d'Alexandre, et au revers un homme à cheval, ou un lion brisant une lance avec ses dents.

Antigone, le plus puissant des successeurs immédiats d'Alexandre, paraît n'avoir fait frapper qu'une seule pièce d'argent où il ait pris le titre de roi: elle offre une tête de Neptune, et au revers Apollon debout sur une proue de galère, tenant un arc dans la main. Mais comme ce tétradragme est très-rare, et que c'est ce prince qui fonda la ville de Smyrne, selon l'ordre que lui en avait donné Alexandre, il est vraisemblable qu'ayant

gouverné la Basse-Asie, il avait laissé aux villes qui honoraient Alexandre d'un culte religieux la faculté de continuer la fabrication de la monnaie de ce prince, depuis long-temps en crédit, au lieu de reproduire la sienne propre. On connaît aussi une monnaie d'or d'Antigone; elle est entièrement semblable à celles qu'Alexandre fit frapper en si grande quantité. La seule différence qu'on y remarque, c'est le nom de ce roi accompagné du titre de ΒΑΣΙΛΕΩΣ.

Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, eut aussi une monnaie d'argent qui lui fut propre; on y voit d'un côté Neptune debout lançant son trident, et de l'autre, une proue sur laquelle sont placées, tantôt une Victoire, tantôt une Renommée; néanmoins il renouvela la monnaie d'argent d'Alexandre où était imprimée la tête de ce héros coîffée de la peau du lion, et son nom seulement y fut substitué à celui d'Alexandre. Après la bataille de Chypre, son père lui avait donné le titre de roi, qu'il avait pris lui-même en apprenant la victoire que Démétrius avait remportée sur les alliés. La première de ces monnaies fut frappée en même temps que celle d'Antigone, et la seconde, sans doute, le fut dans la Macédoine, lorsque Démétrius s'empara de ce royaume, après avoir fait périr Alexandre, fils de Cassandre, qui l'avait appelé pour le protéger contre Antipater. On doit croire qu'à cette époque les tétradragmes d'Alexandre étaient encore la monnaie la plus courante et la plus recherchée dans la Macédoine, non parce qu'elle portait la tête d'Hercule jeune, mais parce qu'elle représentait celle d'Alexandre.

Séleucus Nicator, devenu maître de toutes les conquêtes faites dans la Haute-Asie par les armées macédoniennes, eut deux monnaies d'argent qui lui furent propres; la première offre d'un côté une tête de Jupiter, de l'autre Pallas dans un char tiré par quatre éléphans; la seconde reproduit la tête du héros coîffée de

la peau du lion, ce qui montre que depuis Alexandre cette monnaie n'avait pas cessé de circuler dans la Syrie : le seul changement qu'y fit Séleucus, en la faisant imiter, fut d'y admettre un Jupiter qui tient une victoire au lieu d'un aigle. Ce dernier signe se voit cependant toujours sur les tétradragmes frappés en l'honneur d'Alexandre, et le nom de Séleucus se trouve aussi toujours sur celles que ce prince faisait imiter, et où il se qualifiait de roi.

Antiochus, premier fils de Séleucus, renouvela d'abord comme lui la monnaie d'argent où se voit la tête d'Alexandre coîffée de la peau du lion, et il y fit graver son nom. La victoire par laquelle il délivra la Basse-Asie de l'invasion des Gaulois donna ensuite un nouvel exemple d'une des plus grandes révolutions que présente l'histoire de l'art monétaire, celle qui avait placé sur des monnaies l'image d'un homme vivant déifié. Les habitans de la ville de Sigée, non contens d'élever des autels à Antiochus et de lui donner le titre de Dieu *Soter* (*Dieu sauveur*), frappèrent une médaille d'argent sur laquelle ils placèrent sa tête : nous y voyons jaillir au-dessus du front une touffe de cheveux semblable à celle qui caractérise le héros macédonien couvert de la peau du lion, et, pour mieux exprimer encore la divinisation de ce prince, on adapta des ailes à sa tête.

C'est ici un fait bien remarquable, car, je le répète, jusqu'à Alexandre les monnaies ne portèrent d'autre effigie que celles des dieux, et, quelque grand que le vainqueur des Gaulois dût paraître aux Sigéens, ils n'eussent pas changé en sa faveur un usage consacré par la religion, dès la plus haute antiquité, si un roi plus illustre qu'Antiochus n'eût obtenu auparavant ce témoignage de l'admiration et de la reconnaissance des peuples. Ainsi la médaille des Sigéens qui atteste la déification d'Antiochus Soter donne elle-même la preuve que celle où la tête est coîffée de la dépouille du lion, successivement renouvelée par tous les

successeurs immédiats d'Alexandre, et par Antiochus lui-même, offre en effet l'image du conquérant de l'Asie.

Antiochus, après la mort de son père, lui décerna les honneurs de l'apothéose, et fit frapper une monnaie d'or où se voit Séleucus dont la tête le représente dans un âge avancé et est ornée d'une corne de taureau (1).

Enfin il se fit dieu lui-même, en plaçant son image sur ses monnaies; mais il fut assez modéré pour n'ajouter à la figure aucun des signes de sa déification placés sur la monnaie de Sigée, tels que les ailes et la touffe de cheveux qui jaillissent au-dessus du front. Les monnaies où se voit son effigie le représentent déja avancé en âge, d'où nous pouvons conclure que la monnaie de Sigée les avait précédées d'un assez grand nombre d'années, à moins qu'en le déifiant on n'eût voulu rajeunir son portrait.

Les successeurs d'Antiochus imitèrent cet acte d'orgueil : ils firent tous frapper des monnaies d'argent et de bronze où ils placèrent leurs propres images. La révolution se trouva ainsi consommée, et il n'y eut plus de difficultés pour les rois de se faire dieux, après qu'Antiochus se fut assimilé en ce point à Alexandre.

Successeur immédiat de ce dernier prince, Ptolémée Soter imita la réserve de tous les généraux qui en partagèrent les états : jamais il ne plaça sa propre effigie sur ses monnaies, non plus que Cassandre, Antigone, Séleucus et Lysimaque. Pieux envers la mémoire du conquérant, uni avec lui par les liens du sang et héritier de ses dépouilles mortelles, il se plut au contraire à lui rendre un culte solennel : nous ne pouvons douter

(1) On a pensé que cette médaille avait été frappée par Séleucus lui-même.

qu'il ne renouvelât d'abord la monnaie d'or d'Alexandre et même celle de Philippe (1). Quant à celles d'argent, il est probable qu'elles furent bientôt remplacées par celles que Philadelphe et ses successeurs consacrèrent à la mémoire de Soter, illustre chef de leur famille, pendant toute la durée de la dynastie (2).

Soter publia ensuite une médaille d'argent de grand module, qui se trouve ordinairement très-belle de coin. Elle représente la tête d'un jeune héros, coîffée de la dépouille d'un éléphant, symbole de l'Égypte et de l'Afrique, le front ceint d'un diadême; à côté de l'œil se laisse apercevoir la corne d'Ammon, dont la partie supérieure est cachée sous la peau de l'éléphant. Au revers est la Minerve d'Itone lançant le dard.

Cette médaille a exercé plusieurs antiquaires. Beger y a reconnu l'image d'Alexandre, et a cru voir la corne d'Ammon à demi cachée, ainsi que je viens de le dire (3). Froelich s'est montré disposé à adopter cette opinion, mais il a hésité (4); Pellerin suppose que cette médaille appartient à Alexandre, fils de Pyrrhus, et qu'elle porte son image (5). Eckhel prend la tête du héros pour celle d'une femme (6), et il se récrie contre Beger, qui avait reconnu la corne d'Ammon; mais Eckhel semble n'avoir pas remarqué que, si la tête peut être prise,

---

(1) On en trouve encore souvent des unes et des autres dans toute l'Égypte où je m'en suis procuré moi-même quelques-unes, dont les symboles désignaient ce pays.

(2) J'ai traité ce sujet historique dans mes lettres sur le monument de Rosette, et je persiste à croire que la tête de Soter, placée sur la monnaie d'argent, ne contribua pas peu à faire cesser le cours de la monnaie d'Alexandre dans tous les pays de l'Asie où ce conquérant l'avait introduite.

(3) Beger, *Thes. Brand.*, tom. I, pag. 241.

(4) Frœlich.....

(5) Pellerin, *Rois*, pag. 31.

(6) Eckhel, *Num. Anecd.*, pag. 104.

comme il le fait, pour celle d'une femme, il suit de là qu'elle ne présente pas Hercule, symbole d'une force surhumaine. Cet argument s'applique aussi à l'opinion de Pellerin ; car, si le héros peut être pris, comme il le dit, pour Alexandre, fils de Pyrrhus, il s'ensuit que la tête n'offre rien d'idéal et que ses caractères sont ceux d'un simple portrait; et si cette tête est un portrait, il ne s'agit plus, pour lui donner un nom, que de savoir à qui elle ressemble.

Or, pour peu qu'on la regarde, on est bientôt convaincu qu'elle est entièrement semblable à la tête imprimée sur les monnaies d'argent de Clazomènes, de Smyrne, de Milet, de Mylasa, de Lesbos, de Chio, de Rhodes et des autres villes que je viens de citer, et à celles des monnaies d'argent d'Alexandre qui portent seulement la légendre ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. C'est toujours la même tête qui a été reproduite sur les monnaies d'argent de tous les successeurs immédiats d'Alexandre, et comme une telle ressemblance entre des monnaies de rois et de pays différens ne saurait être l'effet du hasard, il faut bien conclure que l'image était celle d'un héros qu'ils honoraient tous, et, par conséquent, que ce héros est Alexandre.

Il y a lieu de croire que la médaille de Ptolémée Soter dont il est question fut frappée dans une occasion solennelle, et que ce fut lorsque ce prince reçut en Égypte le corps d'Alexandre. Cette médaille fut ainsi une monnaie de consécration ou de commémoration.

Elle ne tarda pas à être suivie d'une autre en bronze, où se reproduisit la même tête, coiffée d'une riche chevelure, ceinte du même bandeau, mais ornée seulement d'une corne d'Ammon; au revers est un aigle vu de face, les ailes déployées, et posé sur un foudre : la légende porte ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. La ressemblance de la tête de ces deux médailles nous prouve

encore que le dieu qu'elles représentent est le même. L'abondante chevelure qui orne cette tête sur la monnaie de bronze empêcherait seule d'y reconnaître Hercule : c'est donc toujours Alexandre que Soter offrit à la vénération publique, Alexandre divinisé et fils d'Ammon.

Philadelphe nous a prouvé lui-même que cette tête n'est pas celle de Soter, son père; car, après la mort de celui-ci, il célébra son apothéose à Memphis, comme nous le voyons par l'inscription de Rosette, et il fit frapper à cette occasion de très-belles monnaies d'or et d'argent, où est imprimée la tête de Soter; il y est représenté dans un âge avancé, et ne ressemble nullement à Alexandre.

Lysimaque, tant qu'il fut simple gouverneur de la Thrace, ne put faire usage que des coins d'Alexandre. Devenu roi, il adopta successivement deux systèmes différens. Ses premières monnaies d'argent reproduisirent la tête du héros jeune, imberbe, coîffé d'une peau de lion, que je dis être celle d'Alexandre; et pour légende il y imprima son propre nom. Plus tard, et vraisemblablement après que Soter eut orné cette tête des cornes d'Ammon, il rendit à Alexandre le même culte, en reproduisant ce dernier signe. Ses monnaies d'or et d'argent offrirent d'un côté l'effigie du conquérant macédonien, parée du diadême et de la corne d'Ammon, et de l'autre, Minerve Nicéphore.

Quelques savans ont paru portés à croire que la tête représentée sur ces monnaies est celle de Lysimaque lui-même (1). Cette opinion ne me paraît pas soutenable. Je remarquerai d'abord que, si cette tête a paru être un portrait de Lysimaque, c'est apparemment par la raison qu'elle est un portrait, et qu'elle n'offre point les formes grandioses et idéales d'Hercule; mais, de plus, si cette tête est un portrait, ce qui me paraît incontestable, il ne peut pas être celui de Lysimaque, par

plusieurs raisons : premièrement, parce qu'elle est entièrement semblable à celles que toutes les villes et tous les rois dont j'ai parlé ont répandues avec leurs monnaies dans une grande partie de l'Europe et de l'Asie ; secondement, parce qu'elle offre un héros toujours du même âge, et que Lysimaque ayant régné plus de vingt-cinq ans, ses traits devraient laisser voir les effets de l'âge, si la monnaie dont il s'agit offrait effectivement son portrait ; troisièmement, parce que Lysimaque n'avait personnellement nul droit de se parer de la corne d'Ammon, et que Soter, ayant déjà adopté ce signe pour la tête d'Alexandre, devait chercher à rendre sa monnaie différente de celle du roi d'Égypte, plutôt que de l'imiter ; quatrièmement, enfin, par la raison que, s'il eût placé sa propre effigie sur sa monnaie, il eût été le seul des successeurs immédiats d'Alexandre qui se fût arrogé cet honneur, et qu'on ne peut pas lui supposer une pareille hardiesse, attendu qu'il n'était pas le plus puissant de ces rois. C'est donc à Alexandre que Lysimaque voua son culte monétaire, comme l'avaient fait Séleucus, Antigone, Cassandre et Soter.

Le choix de la corne d'Ammon donne sujet à une autre remarque ; car si la même tête pouvait être ornée indifféremment de la peau de lion, de la peau d'éléphant, ou bien des cornes d'Ammon, le héros ou le dieu qu'elle représentait ne pouvait pas être Hercule, à qui les cornes d'Ammon furent toujours étrangères. Ajoutons que l'Ammon de Soter et de Lysimaque est toujours imberbe, et que le véritable Ammon de Libye est généralement barbu.

Cet Ammon de Lysimaque et de Soter fut imité par différentes villes, comme l'avait été la première médaille qui avait offert le portrait d'Alexandre. L'île de Tinos frappa deux médailles, l'une d'argent, l'autre de bronze, aujourd'hui d'une ex-

trême rareté, portant la même tête, barbue sur l'une, sans barbe sur l'autre, et toujours parée de la corne d'Ammon (1).

Mitylène, ville de Lesbos, publia, à la même époque, une petite monnaie de bronze, aujourd'hui très-rare, avec la même tête et les mêmes attributs (2).

La Cyrénaïque nous fournit plusieurs monnaies de ce genre, en argent et en cuivre (3), les unes avec la tête d'Alexandre, les autres avec l'Ammon barbu. La Libye, *in genere*, nous donne aussi des monnaies d'argent, avec la tête d'Alexandre, coiffée de la peau de lion ; elles portent un lion au revers. Voyez aussi celles de Nuceria (4).

Il semble que l'immense renommée de ce prince eût changé les habitudes morales de l'antiquité, en altérant une ancienne opinion religieuse. Après que les Grecs d'Asie eurent élevé des autels à leur libérateur, les peuples s'abaissèrent successivement jusqu'à croire qu'un roi, vivant sous leurs yeux, le plus vil quelquefois et le plus infâme des hommes, était un dieu ou le fils d'un dieu. Les empereurs romains ne firent que s'appliquer à eux-mêmes une croyance établie en faveur du héros macédonien. Tibère et Caligula parvinrent à se faire honorer comme des êtres divins, parce que long-temps auparavant Alexandre avait été adoré comme fils d'Ammon.

Paul Émile, après la défaite de Persée, ayant aboli la monarchie macédonienne, et établi une sorte de gouvernement populaire, la liberté dont jouirent les Macédoniens favorisa leur en-

---

(1) Voyez planche III, n.os 8, 9.
(2) Voyez *idem*, n° 10.
(3) Voyez *idem*, n.os 13, 12.
(4) Voyez *idem*, n.° 11.

thousiasme pour Alexandre, et fit naître de nouvelles occasions de le manifester. La Macédoine fut divisée en quatre départemens qui eurent chacun leurs tribunaux, leur caisse particulière, leurs monnaies propres, et qui jouirent du droit de former des assemblées générales, lesquelles délibéraient sur les intérêts de chaque département, et sur leurs affaires communes (1). Amphipolis devint la capitale du premier département; Thessalonique celle du second; Pella celle du troisième; Pélagonie celle du quatrième: elles frappaient des monnaies communes aux quatre départemens.

Les Amphipolitains prirent pour type leur divinité favorite, qui était Diane taurobole (2), et joignirent à cette image le mot ΠΡΩΤΗΣ, *première division*. Les Thessaloniciens ne se créèrent aucun type particulier; ils firent usage de celui des Amphipolitains, avec cette seule différence qu'ils remplaçaient le mot ΠΡΩΤΗΣ par le mot ΔΕΥΤΕΡΑΣ, *seconde division*. C'est ce qu'on peut voir sur ma planche III, où quelques-unes de ces monnaies sont représentées du n.° 1 au n.° 6, avec des variétés dont je donnerai tout-à-l'heure l'explication. La monnaie de Thessalonique, où se trouve le mot ΔΕΥΤΕΡΑΣ, est extrêmement rare; un seul exemplaire parvenu jusqu'à nous, est conservé dans le cabinet de Paris; tandis que la monnaie d'Amphipolis, où se lit le mot ΠΡΩΤΗΣ, est tellement commune, qu'on ne peut la vendre en Macédoine qu'au prix du métal.

Quant à la troisième et à la quatrième division, je suis très-porté à croire qu'elles n'émirent aucune nouvelle monnaie, et qu'elles frappèrent des copies de celles d'Alexandre, ou qu'elles employèrent les anciennes qui circulaient avec abondance dans toute la Macédoine. Cette monnaie d'imitation peut se recon-

(1) Tit.-Liv., lib. XLV, cap. 29.
(2) Ibid. l. XLIV, cap. 44.

naître à la forme du flan, plus épais et plus étroit que celui des pièces originales, et mieux encore à la lettre Π, initiale des noms de Pella et de Pélagonie. Eckhel en cite une de la quatrième division, tom. II, pag. *64*, mais de bronze seulement.

L'assemblée des quatre départemens réunis qui représentaient le pays en masse eut aussi une monnaie particulière; cette monnaie reproduisit le type d'Amphipolis, c'est-à-dire la Diane taurobole. Le mot ΠΡΩΤΗΣ fut supprimé, et remplacé par le mot ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ, lequel, en y ajoutant le mot ΚΟΙΝΟΝ sous-entendu, signifiait *communauté des Macédoniens*. Ce mot de ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ fut accompagné des trois lettres latines, LEG. qu'entourait une couronne d'olivier; mais cette monnaie, propre à la communauté de Macédoine, est extrêmement rare. Vraisemblablement elle ne fut frappée qu'une seule fois, en mémoire de quelque exploit par lequel une légion romaine composée de Macédoniens s'était illustrée, et dont la communauté de Macédoine voulut rappeler le souvenir. On pourrait même supposer que la plupart des légionnaires appartenaient à la division qui porte le type d'Amphipolis.

A toutes ces monnaies qui circulaient dans la Macédoine sous les Romains, se mêlaient celles des Thessaliens, qui ont pour symbole une lampe ardente, accompagnée d'un lambda, initiale du nom de Larissa, capitale de la Thessalie, et de monogrammes qui varient (1). Il s'y joignait aussi des monnaies de Chalcis d'Eubée, faussement regardées aujourd'hui comme appartenant à l'Achaïe, parce qu'elles présentent toujours le monogramme XA, et que je donne à Chalcis, en interprétant le

---

(1) Eckhel a attribué ces monnaies à Lampsaque, d'autres antiquaires ont suivi cette classification : je la crois très-vicieuse.

monogramme XA par ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ, par la raison que l'alpha compte pour A et en même temps pour Λ. On peut encore ajouter à ces monnaies, devenues familières aux Macédoniens sous les Romains, celles que *Mithridate* fit frapper dans une ville de l'Eubée, siége de son quartier-général, lorsqu'il allait surprendre Athènes où il avait des intelligences. Ces dernières monnaies se distinguent par la hauteur du relief de la tête, et par le monogramme du nom de Mithridate renfermé dans une couronne de laurier. J'ai dû en parler, parce qu'elles se rencontrent encore aujourd'hui dans la Macédoine.

De toutes ces monnaies ou médailles, la plus curieuse, sans contredit, est le tétradragme que j'ai décrit au commencement de ce chapitre, et où l'on voit d'un côté une tête imberbe ornée de la corne d'Ammon, toujours accompagnée de la lettre thêta et du mot ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ, et, de l'autre côté, une ciste mystique, une massue, une chaise curule, le mot ÆSILLAS et la lettre Q.

Les caractères distinctifs de ce tétradragme, malgré ce qu'ils présentent de singulier, me paraissent faciles à interpréter. Le mot ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ annonce qu'il a été frappé par les états de Macédoine; la lettre *thêta*, qu'il a été exécuté à Thessalonique. La ciste et la massue sont des emblêmes du culte de Bacchus et de celui d'Hercule, dieux particulièrement honorés des Macédoniens; la chaise curule et la lettre Q désignent les fonctions d'un questeur; le mot ÆSILLAS est le nom de ce magistrat. Après ce que j'ai dit précédemment, il n'y a guère lieu de douter que la tête ne soit celle d'Alexandre. Le rapprochement d'un mot grec écrit en grec, et d'un autre écrit en latin, nous démontre l'influence de Rome : mais, de plus, l'existence du nom d'un questeur sur une médaille d'argent est un fait si extraordinaire, qu'il nous oblige de rechercher quelque cause également extraordinaire qui ait pu le motiver. Ce médaillon se rencontre

fréquemment, et de différens styles, ce qui prouve qu'il a été souvent reproduit.

Eckhel me semble ne lui avoir pas donné toute l'attention qu'il mérite : non-seulement il n'y a pas vu la corne d'Ammon, ou du moins il n'en a pas fait mention, mais encore il a confondu le nom d'Æsillas avec celui des autres questeurs qui le remplacèrent successivement (1). Cependant il ne pouvait pas ignorer que les officiers du fisc n'avaient pas le droit d'inscrire leur nom sur les monnaies d'argent. Ce savant ne dit rien de la lettre *thêta*, initiale du nom de *Thessalonique*, qu'on voit constamment sur ces médaillons d'Æsillas, à très-peu d'exceptions près. Il semble aussi n'avoir pas vu un monogramme qui remplace quelquefois cette initiale. Ce monogramme est composé des trois lettres, TO.B, qui me paraissent signifier *deuxième*, et remplacer le mot ΔΕΥΤΕΡΑΣ, qui désigne le second département. J'ose croire enfin que cet illustre antiquaire ne s'est pas suffisamment appliqué à l'interprétation d'un autre monogramme placé au-dessus de la lettre *thêta*; celui-ci se compose des lettres initiales latines CAE. PR. Eckhel veut y trouver CAECILIVS PRÆTOR; j'aimerais mieux dire *Cæsaris provincia* (2); premièrement, parce qu'il eût été inconvenant de grouper ensemble le nom d'un magistrat de première classe, tel qu'un préteur, et celui d'un questeur qui était son subordonné; secondement, parce que la Macédoine n'eut jamais pour préteur que celui d'Achaïe, habituellement absent. Si cette dernière observation est juste, elle autorise à croire que la monnaie qui portait le nom d'Æsillas fut reproduite jusqu'après le règne d'Auguste, lorsque ce prince se vit délivré d'Antoine, puisque ce ne fut qu'alors que le

---

(1) Eckhel, *Doctrina*, tom. II, pag. 60, 61.

(2) Voyez ma planche III, n.° 5.

gouvernement de Macédoine put entrer dans les attributions particulières de l'empereur.

Quoi qu'il en soit de cette observation, le tétradragme qui, bien qu'en argent, porte extraordinairement le nom d'un questeur et la tête du fils d'Ammon, ayant dû être frappé la première fois dans quelque occasion mémorable, l'idée qui me paraît se présenter le plus naturellement, c'est qu'il a eu pour objet de rappeler l'inauguration du temple élevé dans la ville de Thessalonique par la communauté des Macédoniens, et où Diogène Tibère Claude, et Tibère Claude Flavien Lysimaque, son fils, exercèrent successivement les fonctions de grand-prêtre, ainsi que nous l'apprennent les inscriptions de Serrès ci-devant citées. Mais, dans ce cas, le dieu auquel le temple était consacré est Alexandre fils d'Ammon, puisque l'image du dieu imprimée sur la monnaie des états de Macédoine est Alexandre paré de la coîffure d'Ammon.

Il faut de deux choses l'une, ou que le dieu dont l'image sanctifie cette monnaie soit Ammon lui-même, ou que ce dieu soit Alexandre. Or, nous ne pouvons pas y voir Ammon, qui est rarement sans barbe, et qui n'avait avec les états de Macédoine aucun rapport direct : ce dieu est donc le fils d'Ammon, le libérateur de l'Asie, la gloire et l'orgueil des Macédoniens, et il est au moins extrêmement vraisemblable que le tétradragme et le temple appartiennent au même culte et ont eu pour objet d'honorer le même dieu.

Nous pouvons conjecturer que les Romains, pour s'attacher la Macédoine et lui faire oublier la race d'Antigone, se montrèrent disposés à favoriser le culte d'un dieu cher au pays, et dont ils n'avaient à craindre aucune rivalité. Ils étaient aussi trop superstitieux pour ne pas chercher à apaiser le génie du héros, qu'ils pouvaient supposer avoir offensé par leur conquête.

Apparemment Æsillas, grec de naissance, sollicita et obtint à Rome la permission d'élever un temple au dieu nouveau à qui toute la Macédoine rendait déjà un culte habituel ; ce temple fut placé à Thessalonique, par la raison que cette ville, outre les convenances locales, était la capitale d'un département maritime; et la consécration de cet édifice donna occasion aux états de témoigner à Æsillas la reconnaissance de la nation, en se faisant autoriser, à leur tour, à placer son nom sur la monnaie d'argent qui devait perpétuer le souvenir de ce grand acte de la dévotion des Macédoniens envers Alexandre.

L'époque précise de la construction de ce temple demeurera vraisemblablement toujours inconnue; il est toutefois présumable que le choix d'un questeur grec de naissance fut un acte de prudence de Paul Émile, qui voulait accoutumer doucement les Macédoniens au joug des Romains. En admettant ce fait, le temple consacré à Alexandre, dans la ville de Thessalonique, daterait à peu près de l'année 590 de Rome, et sa construction serait postérieure à la mort d'Alexandre d'environ 155 ou 160 ans.

D'autres questeurs, qui succédèrent à Æsillas, placèrent leur nom sur des monnaies de bronze. J'ai fait graver quelques-unes de ces pièces sur ma planche III, du n.° 7 au n.° 13. On y voit aussi les images de différentes divinités honorées dans les quatre départemens. J'ai voulu par là seulement faciliter la connaissance des monnaies les plus répandues dans la Macédoine, vers les commencemens de la domination romaine, et sous les premiers empereurs (1).

---

(1) On peut juger, dans le Recueil de M. Mionnet, de la fréquence des renouvellemens des monnaies macédoniennes sous les Romains.

L'opinion de la divinité d'Alexandre s'était consolidée de plus en plus, tant à la faveur des médailles qui reproduisaient les traits de ce héros que par un effet naturel de l'admiration des peuples pour ses grandes actions; et ce sentiment, répandu parmi les Grecs, s'était propagé chez les Romains. Pausanias nous apprend qu'on voyait, de son temps, dans le bois sacré d'Olympie, une statue où Alexandre était représenté sous les traits de Jupiter : elle lui a été consacrée, ajoute-t-il, par un Corinthien, non pas de l'ancienne Corinthe, mais de ceux qui ont habité cette ville depuis que César l'a repeuplée (1).

Auguste s'étant emparé pour lui seul du droit d'émettre des monnaies d'or et d'argent, les états de Macédoine réduits, comme toutes les provinces et comme le sénat lui-même, à ne frapper que des monnaies de bronze, placèrent d'abord l'effigie de l'empereur sur la face principale de leur monnaie. Le bouclier macédonien en occupa le revers, comme il avait fait jusqu'alors sur plusieurs de leurs pièces d'argent; et autour de ce symbole national était gravée la légende ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ΣΕΒΑΣΤΟΣ, *le vénéré des Macédoniens*, ce qui signifiait que le prince divinisé de son vivant recevait sur la monnaie un des hommages réservés long-temps aux dieux.

Sous Domitien, le mot de ΣΕΒΑΣΤΟΣ fit place à celui de KOINON, *assemblée, états, communauté,* et depuis Domitien jusqu'à Caracalla inclusivement, nous voyons toujours le même type et la même légende sur la monnaie impériale, frappée par le KOINON des Macédoniens.

Quoique Caracalla eût été honoré dans la Macédoine par une monnaie qui présentait le même revers, il changea cet état de

(1) Pausan., lib. V, cap. XXIV.

choses. A peine fut-il arrivé dans la Thrace, en allant visiter la Macédoine, qu'il manifesta pour Alexandre un enthousiasme porté presque jusqu'à la folie. Il voulait persuader qu'il en avait les traits, et il marchait, la tête penchée sur le côté, pour le faire croire (1). Il ordonna que les statues d'Alexandre fussent réparées, ou qu'il en fût érigé de nouvelles dans toutes les villes qui en avaient possédé auparavant. Il voulut qu'il n'existât nulle part aucun temple où l'on ne vît quelque image de ce dieu favori. Caracalla fit même exécuter des hermès à deux faces, qui offraient d'un côté le portrait d'Alexandre, et de l'autre le sien propre (2). Il fit célébrer aussi, dans la Thrace, des jeux dits *Alexandréens*, sorte de fêtes dont les médailles nous offrent des exemples, non-seulement dans la Thrace et la Macédoine, mais encore à Alexandrie, sous les Ptolémées (3).

L'arrivée de Caracalla dans la Macédoine fut marquée par la publication d'une médaille d'un grand intérêt, et dont les exemplaires sont extrêmement rares. Elle présente d'un côté la tête de ce prince avec la légende : ΑΥΤ.ΚΑΙ.Μ.ΑΥΡ.ΑΝΤΟΝΕΙΝΟϹ, l'*autocrate César Marc-Aurèle-Antonin*, et au revers Alexandre domptant Bucéphale, avec la légende : ΚΟΙΝΟΝ.ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Β.ΝΕΩ. Ces initiales Β.ΝΕΩ., qui signifient *néocores pour la seconde fois*, annoncent un néocorat plus ancien, et un temple où il y avait des néocores (4), avant l'arrivée de Caracalla dans la Macédoine. On voit de plus que c'était la communauté des Macédoniens qui était elle-même le néocore de ce temple; le second néocorat en annonce une nouvelle consécration. Il est par con-

---

(1) Aurel. Vict., *Epist.* ed. var., pag. 105.
(2) Herodian., lib. IV.
(3) Inscription de Rosette, ligne 4.
(4) Voyez sur le Neocorat la *Doctrine* d'Eckhel, tom. IV, chap. VII, pag. 288.

séquent évident que le temple dont il s'agit est celui dont les inscriptions, rapportées ci-dessus, font mention; que le Dieu est Alexandre, et que la communauté des Macédoniens se déclare une seconde fois néocore pour répondre au vœu de l'empereur qui enjoignait à toutes les villes d'entretenir ou de relever les images d'Alexandre, et de perpétuer son culte religieux (1).

Après cette époque de Caracalla vient une longue suite de monnaies où l'on voit d'un côté la tête d'Alexandre, avec le nom de ce roi, placé en face de la tête, et au revers, des types très-variés, tels qu'un lion marchant, deux temples vus de face, ou en face l'un de l'autre, un Jupiter assis, une ciste, Alexandre domptant Bucéphale, &c., et toujours la légende qui se trouve sur le revers de la monnaie de Caracalla, où le mot *néocore* est tantôt abrégé, tantôt en entier. Parfois aussi ce mot a été supprimé, comme sur une médaille de Diaduménien, citée par Eckhel dans son catalogue des villes néocores.

Je dis expressément la tête d'Alexandre, attendu qu'il n'y a plus ici de contestation. Eckhel et Neumann, ainsi que je l'ai déjà observé, ont reconnu sur ces monnaies le portrait d'Alexandre. Ils semblent ne pas s'apercevoir que le culte rendu à ce demi-dieu ne pouvait pas dater seulement du règne de Caracalla, et ils paraissent oublier que ce prince était non-seulement alors l'admirateur outré d'Alexandre, mais encore le restaurateur de son culte, ce qui annonce des monnaies bien plus anciennes que celles du règne de cet empereur.

Eckhel distingue les monnaies de bronze, dont l'émission commença sous Caracalla et qui offrent toutes la tête d'Alexandre, en quatre classes : les premières sont celles où la tête porte un

---

(1) Herodian, *loc. cit.*

diadême; les secondes sont celles où elle est coiffée de la peau du lion; les troisièmes, celles où la tête est ornée d'un casque, et les quatrièmes, celles où la tête du héros a les cheveux épars, et où le regard paraît se tourner vers le ciel.

Par le diadême, dit le savant antiquaire de Vienne, Alexandre est honoré comme roi; par la dépouille du lion, comme issu de la race d'Hercule; par le casque, comme un héros. Celles qui regardent le ciel, Eckhel les avait expliquées auparavant, en citant la fameuse épigramme d'Achélaüs, publiée dans les analectes de Brunc (1) : « Lysippe sut exprimer toute l'audace » d'Alexandre. Que présente ce bronze? il est parlant. En tour- » nant ses regards vers Jupiter, il semble lui dire : la terre est » à moi; toi, Jupiter, sois le maître des cieux (2). »

A ces quatre classes de médailles, dont la distinction me paraît juste, je dois en ajouter une cinquième, dont j'ai découvert très-récemment un exemplaire, peut-être unique, qui est passé dans le cabinet du roi. Cette médaille ressemble entièrement à celles de Lysimaque, sur lesquelles la tête porte la corne d'Ammon. La différence consiste en ce que celle-ci est de bronze, et que les autres sont d'or ou d'argent; en ce qu'elle présente le nom d'Alexandre du côté de la tête, comme toutes celles que j'ai citées ci-dessus, et qu'au lieu d'une Minerve Nicéphore au revers, elle offre un Jupiter Nicéphore assis (3). Cette pièce doit achever de détruire l'ancienne erreur qui attribuait à Lysimaque lui-même les têtes où il faut reconnaître l'image d'Alexandre.

Il est donc bien certain que, sous le règne de Caracalla, les

---

(1) Brunc., *Analect.*, tom. I, pag. 53.

(2) Eckhel., *Doct.*, tom. II, pag. 111.

(3) Voyez cette monnaie, pl. V, n.° 9. M. Mionnet l'a donnée aussi dans son troisième supplément, pl. X, n.° 6.

états de Macédoine changèrent le système monétaire employé en l'honneur des empereurs romains, jusqu'à ce prince inclusivement. L'effigie de l'empereur fait place à la représentation des diverses têtes d'Alexandre que nous venons de décrire, employées, dès cette époque, comme types dominans, à cause de la passion que manifestait Caracalla pour son héros favori. Ce nouveau système monétaire des Macédoniens n'avait, par conséquent, rien de commun avec celui du règne de Sévère Alexandre, comme le voulait Pellerin. Le type d'une monnaie, frappée en l'honneur de Caracalla, par les mêmes états et portant au revers Alexandre qui domptait Bucéphale, est une preuve de plus en faveur de mon opinion.

Rien jusqu'à présent ne nous autorise à croire que, sous les empereurs Macrin, Élagabale, Sévère Alexandre et Gordien Pie, la communauté des Macédoniens ait reproduit les types qui portaient la tête d'Alexandre. On voit seulement que, jusqu'à Gordien inclusivement, cette communauté continua à se qualifier, comme sous Caracalla, de *néocore pour la seconde fois.* Sous Philippe, les états renouvelèrent les coins marqués du nom et de la tête d'Alexandre, et si l'on considère le grand nombre de ces pièces qui subsistent encore, la variété de leur module, et les différences qui existent dans la composition des revers, on ne pourra pas douter qu'après le règne de Philippe cette fabrication n'ait été reprise jusqu'à Gallien, époque qui vit détruire dans toutes les villes de la Grèce, le droit de monnaie (1).

Quant aux circonstances qui donnèrent lieu à l'émission de

(1) On sait que Sévère Alexandre naquit dans un temple consacré à Alexandre-le-Grand, à Arca, ville située près du Liban. L'époque de la dédicace de ce temple n'est pas connue; mais elle devait remonter fort au-delà de la naissance de Sévère Alexandre. Ce fait, rapporté par Lampride, a été cité par l'abbé Belley. Académie des inscriptions, tom. XXXII, pag. 686.

ces monnaies, sous le règne de Philippe, voici ce qui paraît le plus vraisemblable :

Philippe, désigné par les troupes d'Asie pour succéder à Gordien, se hâta de faire la paix avec les Persans, et d'aller à Rome voir confirmer son élection. Le sénat, non-seulement donna son approbation au choix qu'avait fait l'armée, mais encore il invita l'empereur à se rendre sur les frontières orientales de l'empire, où des ennemis de Rome l'appelaient.

Arguntis, roi des Carpiens, ou Carpates, peuples goths d'origine, qui habitaient la Transilvanie, avait cru l'occasion favorable pour attaquer les troupes romaines établies dans son voisinage. Déjà il s'était emparé des rives gauches du Danube, et menaçait en même temps la Thrace et la Macédoine, pays que sa nation avait autrefois dévastés, pendant les guerres civiles que se faisaient les successeurs d'Alexandre.

Philippe vola sur le théâtre de la guerre, où Arguntis venait de livrer plusieurs combats aux Romains; il le surprit, mit ses troupes en déroute, et le força à demander la paix.

Après cette victoire, l'empereur se rendit dans la Macédoine pour donner du repos à ses légions. On sent combien un tel libérateur avait de droits à la reconnaissance publique.

Le nom de la ville que choisit l'empereur pour séjourner dans la Macédoine ne nous a pas été transmis par les historiens romains, qui s'occupaient en général très-peu des Macédoniens; mais le nom de la ville de Bérée, que portent diverses monnaies frappées à la même époque, et la conformité qui existe entre la date de quelques-unes de ces monnaies, où se voient l'effigie et le nom d'Alexandre, et la date de celle qui présente une tête radiée de l'empereur Philippe, forment des témoignages convaincans du séjour que ce dernier prince fit à Bérée, pendant tout le temps qu'il demeura dans la Macédoine.

Si l'histoire a passé sous silence le sejour que Philippe et son fils firent dans la ville de Bérée, elle a dû à bien plus forte raison taire les motifs qui empêchèrent ces deux princes de s'arrêter à Thessalonique. Cette ville était alors la plus remarquable de toutes celles de la Macédoine, par sa population, par son commerce, par sa position topographique et ses édifices publics : tout y était disposé pour y recevoir avec distinction, et pour y fêter les empereurs et les consuls qui y passaient ordinairement, quand ils allaient porter la guerre dans l'intérieur de l'Asie, et il ne faut pas oublier que la voie *Appia* la traversait. Nous pouvons ajouter que, sous les Romains, les quatre départemens s'étaient réunis pour la construction du cirque élevé à Salonique, et qu'ils supportaient les frais des jeux en commun. Il est même probable que Thessalonique en fit souvent à elle seule la dépense. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que Philippe refusa d'entrer dans cette ville pour y recevoir les honneurs qu'il savait lui être destinés. La vue du cirque, où il avait vu naguère Gordien recevoir les hommages des Macédoniens, avec beaucoup d'éclat et d'enthousiasme, blessait la vue de son assassin, et la place qu'il aurait dû y occuper aurait peut-être excité trop vivement ses remords. Il serait, je crois, difficile de trouver d'autres motifs, qui eussent pu déterminer Philippe à préférer Bérée à Thessalonique pour y établir sa cour et pour y appeler l'assemblée générale des états macédoniens.

La preuve que les fêtes et les jeux publics décernés dans cette occasion à Philippe et à son fils furent célébrés à Bérée, se trouve sur plusieurs monnaies de cette époque. Je commencerai par la description de deux de ces monnaies que j'ai possédées. L'une fut frappée pour Philippe le père, et l'autre pour son fils, mais ce qui aura lieu de surprendre, c'est qu'avec le signe de la fabrication faite à Bérée, elles offrent, en toutes lettres, le nom de Thessa-

lonique : il est d'autant plus nécessaire de faire remarquer cette singularité, qu'elle n'avait attiré jusqu'à présent l'attention de personne.

MONNAIE DE PHILIPPE LE PÈRE.

AΥΤ. Μ. ΙΟΥΛΙΟϹ. ΦΙΛΙΠΠΟϹ. Tête laurée.

R. ΘЄϹϹΑΛΟΝΙΚЄΩΝ. ΠΥΘΙ.... Table sur laquelle on voit une urne d'où sort un rameau; d'un côté est une fiole sans anse; de l'autre se trouvent cinq globules; sous la table est une autre petite fiole; dans l'aire on voit un B............. Æ. 2.

MONNAIE DE PHILIPPE FILS.

Μ. ΙΟΥΛ. ΦΙΛΙΠΠΟϹ. Tête nue de Philippe le fils.

R. ΘЄϹϹΑΛΟΝΙΚЄΩΝ. ΠΥΘΙΑ. Apollon nu, debout, tenant un rameau de la main droite, et présentant un globe au jeune Philippe habillé en cabire, qui tient un marteau sur l'épaule droite; dans l'aire est un B, comme sur la monnaie de Philippe le père.................................. Æ. 2.

Ces deux médailles ont fait partie de ma collection. Elles sont gravées dans la première planche de cet ouvrage, que j'ai intitulée *Melanges*, à cause de la diversité des pièces qu'elle contient. Celles dont il est question prouvent, comme on voit, qu'en effet les Thessaloniciens firent célébrer des jeux en l'honneur des deux Philippes. Mais si l'on observe que la lettre B ne se trouve sur aucune médaille de Thessalonique, du même âge ou à-peu-près, ni d'aucune autre ville voisine, on n'aura aucune difficulté à croire que cette lettre s'explique par le nom de la ville de *Bérée,* dont elle est l'initiale.

Le type de la seconde de ces médailles est l'expression d'un vœu que faisaient les Thessaloniciens pour la prospérité de la

famille de Philippe. Ils y représentèrent le fils de ce prince, comme destiné par Apollon à gouverner l'empire dont le globe était le symbole.

Ces deux médailles ne sont pas les seules que nous connaissions, avec la marque B qui les distingue. La même lettre se trouve dans l'aire de plusieurs monnaies frappées à Thessalonique, en l'honneur du même Philippe; elles sont citées par M. Mionnet dans son troisième supplément des médailles grecques, depuis le n.° 1061 jusqu'au n.° 1064. Quoique toutes ces pièces, frappées à Thessalonique, portent le nom de cette ville, la lettre B n'indique pas moins que la célébration des jeux a eu lieu à Bérée. Les Thessaloniciens, qui se rappelaient les vexations d'Antoine, aimaient à comparer Philippe, qui les avait délivrés de l'invasion des Carpiens, à Auguste, qui avait détruit la tyrannie d'Antoine : c'est apparemment par cette raison qu'ils célébrèrent extraordinairement des jeux *Actiens*. Le n.° 1064 est surtout remarquable par la mention des jeux pythiens et actiens, ΠΥΘΙΑ. ΑΚΤΙΑ.

D'autres médailles, qui portent le nom d'Alexandre, et qui reproduisent la tête de ce roi, appartiennent aussi au règne de Philippe. Ce fait résulte premièrement du mot *Bérée* écrit en entier, ou par abréviation, sur trois de ces monnaies, n.os 2, 3 et 4 du catalogue qui va suivre; secondement, de la date ЄOC (275), que porte le n° 1 du même catalogue, et qui se trouve reproduite sur le n.° 2 que je viens de citer, ainsi que sur les n.os 6 et 7.

On peut même croire que, sous le règne des deux Philippes, les états de Macédoine renouvelèrent quelques-unes des monnaies frappées sous Caracalla, avec l'effigie d'Alexandre. Le grand nombre de ces pièces, que nous possédons, doit nous le faire présumer. J'aimerais aussi à croire que, sous l'un et l'autre

des deux Philippes, et même sous Caracalla, on en faisait des distributions au peuple dans les solennités des fêtes et des jeux, et que la distribution se faisait par l'agonothète des Sébastes (ΑΓΟΝΩΘΕΤΗΣ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ), dont une des inscriptions de Serrès fait mention.

Nous avons vu que la superstition des peuples pour les images d'Alexandre venait de très-loin. Le devin Aristarque, présent à Babylone lorsque ce roi y expira, avait dit : « Bienheureuses » seront les terres qui posséderont le corps du plus puissant des » rois (1) ! »

Le système monétaire que les états de Macédoine suivaient encore sous Philippe, n'était ainsi qu'une continuation du culte qu'ils avaient voué très-anciennement au héros macédonien. L'opinion de la divinité de ce prince, née de son vivant, s'était propagée et reproduite d'âge en âge sur des portraits qui étaient bien réellement les siens (2).

La durée de ce culte nous est attestée par saint Jean-Chrysostôme. « Que dira-t-on (ce sont les paroles de ce père), que » dira-t-on de ceux qui se servent d'enchantemens et de cordons » superstitieux, en employant dans leur parure des monnaies de » bronze d'Alexandre le Macédonien? Dites-moi, est-ce là que » doivent aboutir nos espérances? Devons-nous mettre notre » confiance dans l'image d'un roi païen (3)? »

---

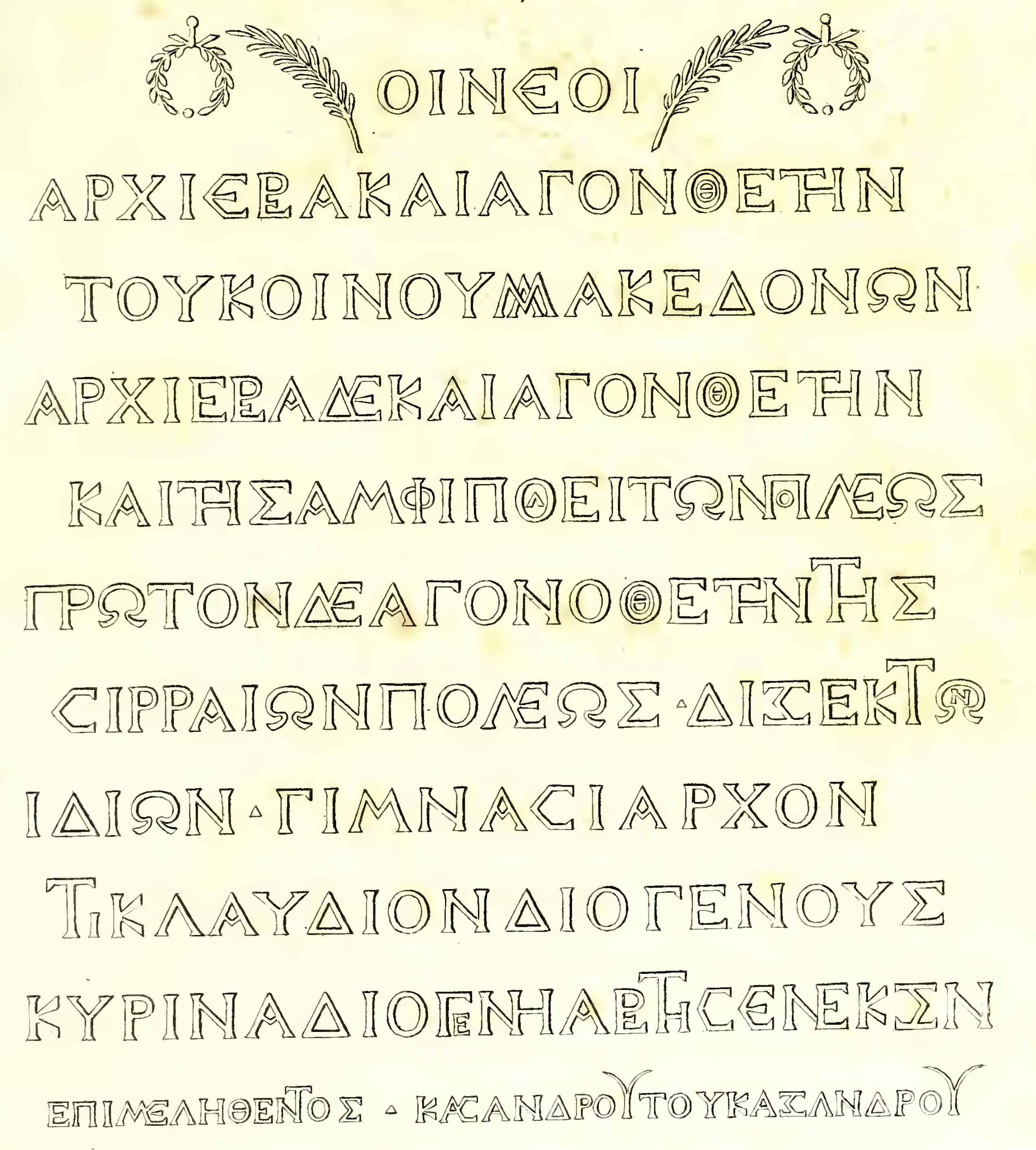
(1) Ælian., lib. XII, cap. LXIV.

(2) On doit se méfier, pour la ressemblance de ces portraits, autant des graveurs anciens que des modernes. Les têtes les plus ressemblantes se voient sur les belles médailles d'or et d'argent de Lysimaque, que l'on retrouve encore, mais rarement, dans la Basse-Asie. Quant à celles qui nous parviennent de Bysance et des bords du Pont-Euxin, elles sont toutes d'un très-mauvais goût : telles sont celles de Tomi et d'Istrus, que possède en abondance le cabinet de Vienne.

(3) S.ti Chrysost. Op., tom. II, pag. 243, ed. Montfauc.

INSCRIPTION

Découverte dans la Métropole de Serres.



INSCRIPTION

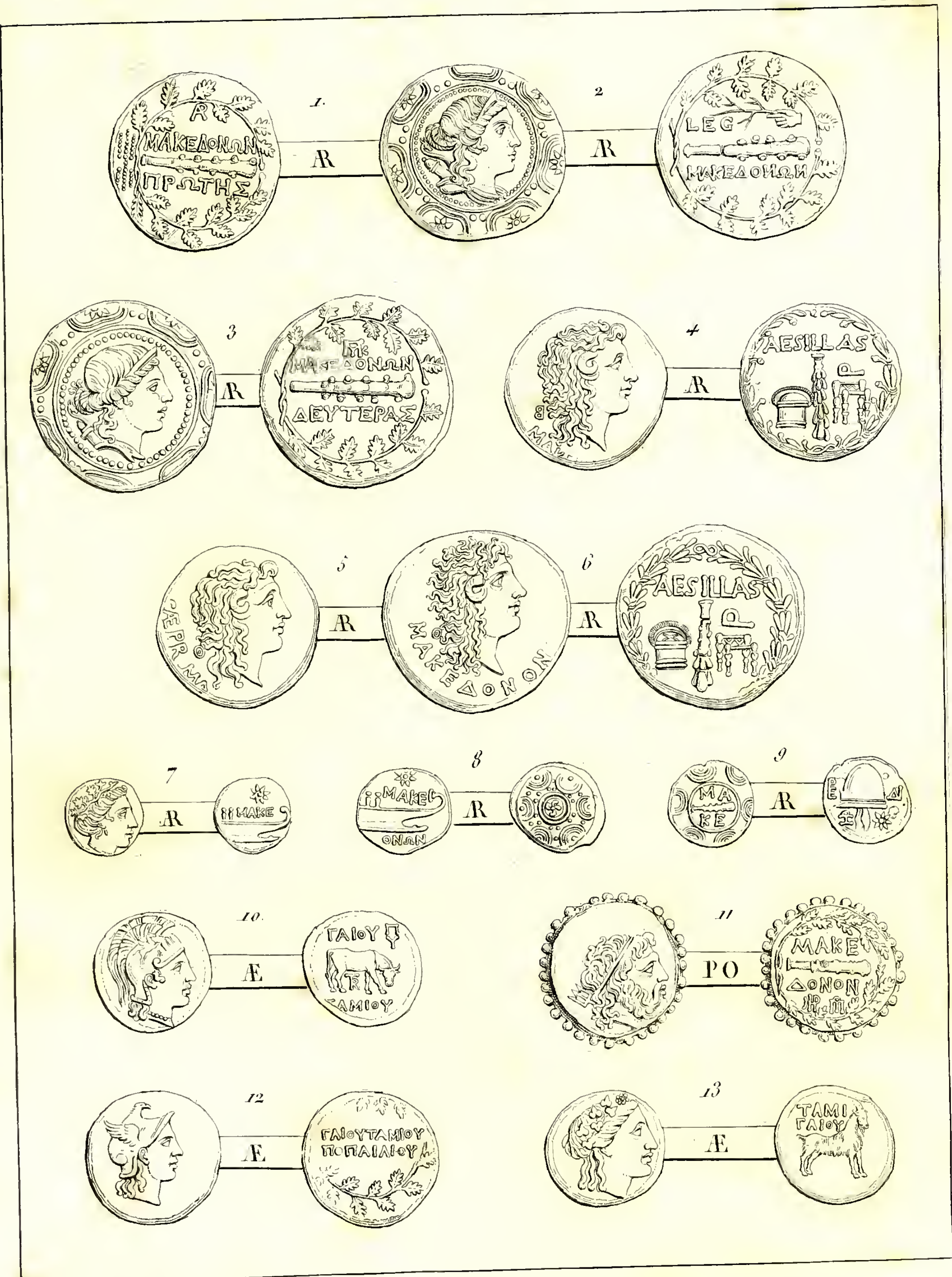
Découverte dans la Métropole de Serres

ΗΠΟΛΙΣ
ΤΟΝΑΡΧΙΕΡΕΑΚΑΙΑΓΩΝΟ
ΘΕΤΗΝΤΩΝΣΕΒΑΣΤΩΝ
ΤΙ·ΚΛΑΥΔΙΟΝΦΛΑΟΥΙΑ
ΝΟΝΛΥΣΙΜΑΧΟΝΥΙΟΝ
ΤΙΚΛΑΥΔΙΟΥΔΙΟΓΕΝΟΥΣ
ΑΡΧΙΕΡΕΩΣΤΟΥΚΟΙΝΟΥ
ΜΑΚΕΔΟΝΩΝΤΟΝΕΝΠΑ
ϹΙΝΕΥΕΡΓΕΤΗΝΕΥΝΟΙΑϹ
ΕΝΕΚΑΤΗϹΕΙϹΕΑΥΤΗΝΚΑΙΤΗϹ
ΔΙΗΝΕΚΟΥΣΦΙΛΟΔΟΞΙΑΣ

ΔΙΕΠΙΜΕΛΗΤΩΝ ΠΕΛΟΠΟϹΕΙϹΙΔΟΡΟΥ
ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥΤΟΥΠΟϹΕΙΔΙΠΠΟΥ ΕΙϹΙΔΟΡΟΥΟΥΑΛΕΡΙ

MACÉDOINE,

Sous les Romains.



MONNOIES FRAPPÉES APRES LA MORT D'ALEXANDRE AVEC SON PORTRAIT PORTANT LA CORNE D'AMMON.



On a cité ces monnoies plus haut, page 243.

J. M. Veran. acad. Mas. del. et sculp.

MACÉDOINE,

Sous les Romains.

Treb. Pollion, en nous rappelant la superstition que nourrissait la famille des Macriens au sujet des images d'Alexandre, dit : « Je rapporte ce trait, parce qu'on prétend que tous ceux qui » ornent leurs vêtemens de l'image de ce conquérant, empreinte » sur l'or et sur l'argent, réussissent dans leurs entreprises (1). »

Je puis donc avancer enfin, que toutes les monnaies d'argent qui portent d'un côté un Jupiter Aëtophore assis, avec la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, et de l'autre côté, une tête prise généralement jusqu'ici pour une image d'Hercule jeune, nous offrent non point la tête d'Hercule, mais celle d'Alexandre lui-même, soit que le mot ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ s'y trouve seul, soit qu'on y ait joint le titre de ΒΑΣΙΛΕΩΣ, roi.

J'ajouterai à tant de faits, une conjecture à laquelle j'attache peu d'importance, mais qui ne sera pas entièrement sans intérêt.

J'ai dit qu'il existait à Salonique une mosquée connue sous le nom d'*Eski-dgiuma* (*ancien vendredi*), où l'on reconnaît facilement un monument antique, malgré les murs gothiques qui la défigurent dans l'intérieur. Un voyageur éclairé a cru y voir un temple consacré à Vénus Therméenne (2). Je desirerais pouvoir ne former aucun doute sur l'authenticité de la source où l'auteur a pu découvrir une origine aussi curieuse; mais il est possible qu'il ait été induit en erreur par quelque tradition locale qui ne remonte pas à une haute antiquité. Il eût été, à ce qu'il me semble, d'autant plus nécessaire de fonder une assertion de

---

(1) Hist. August. script., tom. II, pag. 295. Ed. Var.

(2) M. Félix Beaujour (*Tableau du commerce de la Grèce*, tome I, pag. 44).

cette nature sur quelque autorité respectable, que les médailles, frappées en très-grand nombre à Thessalonique, ne présentent aucune trace d'un culte public rendu à Vénus. J'ai conçu une autre opinion, et je dois la proposer, car je suis obligé de rapporter une inscription sur laquelle je la fonde.

Cette inscription est conservée dans le souterrain de la mosquée d'Eski-dgiuma. Je pense qu'elle pourrait servir à prouver que l'édifice antique devenu la mosquée de l'*ancien vendredi*, est le temple consacré par les états de Macédoine, sous les Romains, à Alexandre-le-Grand ; mais, avant de donner quelque développement à cette conjecture, il est nécessaire que je place sous les yeux du lecteur l'inscription elle-même ; elle date du règne de l'empereur Zénon. Le texte porte :

ΑΥΤΟΚΡΑΤωΡΚΑΙCΑΡΖΗΝωΝΕΥCΕ (ϐὴς) ΝΙΚΗ (της)
ΤΡΟΠΕΟΥΧΟCΜΕΓΙCΤΟCΑΕΙCΕΒΑCΤΟC.
ΦΙΛΟΤΙΜΗCΑΜΕΝΗΗΑΥΤωΝΕΥCΕΒΕΙΑωCΕ (ν)
ΠΑCΑΙΣΤΑΙCΠΟΛΕCΙΚΑΙΕΝΤΑΥΤΗΤΗΑΥΤΟΥ
ΠΟΛΕΙΕΔωΡΗCΑΤΟΧΡΗΜΑΤωΝΔΟCΙΝΤΑCΥΝΑ
ΓΟΜΕΝΑΕΚΤΟΥΠΡΑΚΤΕΙΟΥΦΗΜΙΤΟΥΕΝΤΑΥΘΑ
ΒΙΚΑΡΑΤΟΥΤωΝΚΑΘωCΙωΜΕΝωΝΒΑΛΛΙC
ΤΡΑΡΙωΝΔΙωΝΑΝΑΝΕΟΥΝΤΑΙΤΑΤΕΙΧΗΠΡΟC
CωΤΗΡΙΑΝΤΗCΑΥΤΗCΠΟΛΕωCΚΑΙΕΥΧΑΡΙC
ΤΟΥΝΤΕCΑΝΕΘΗΚΑΜΕΝΤΟΔΕΤΟΤΙΤΛΟΝ
ΕΙCΜΝΗΜΟCΥΝΟΝΑΕΙΔΙΟΝΤΗCΑΥΤωΝ
† ΒΑCΙΛΕΙΑC †
ΑΝΕΝΕωΘΗΔΕΟΠΥΡΓΟCΟΥΤΟCΠΡΑΤ
ΤΟΝΤΟCΤΟΥΜΕΓΑΛΟΠΡΕΠC (πάτου) ΚΟΜ (ητος)
† ΔΙΟΓΕΝΟΥΣΕΤΟΥΣΦΙΒΕΝΙΝΔ. (ικτίωνι) ΙΔ †

TRADUCTION.

« Zénon, empereur, César, pieux, victorieux, triomphateur,
» très-grand, toujours Auguste, répandant *leurs* largesses dans

» cette ville comme dans toutes les autres cités de sa domina-» tion, nous a fait un don de la somme provenant du bureau de » recettes du vicariat du corps dévoué des ballistaires en garni-» son ici; fonds qui ont été employés à réparer nos murs pour » le salut de notre ville; et c'est pleins de reconnaissance que » nous avons fait placer cette inscription en souvenir éternel » de *leur* règne. (1) »

« Cette tour a été réparée sous l'administration du très-ma-» gnifique comte Diogène, l'an 512, la onzième indiction. »

L'inscription, placée d'abord sur les murs d'une tour qui formait une des défenses du temple, et dont l'administration était confiée à un comte Diogène, semble annoncer que Diogène était un descendant des grands-prêtres attachés au temple d'Alexandre, vers la fin de la république romaine. La pierre aura été transportée par les Grecs dans les caves du temple, comme un monument intéressant pour leur ville, à l'époque où la tour a été démolie; et ils l'auront conservée soigneuse-ment, parce qu'apparemment la tradition avait perpétué le sou-

---

(1) J'ai soumis l'inscription dont il s'agit au jugement d'un de mes savans confrères, qui a bien voulu me communiquer l'intéressante note que l'on va lire :

« Cette inscription me paraît importante, vu l'extrême rareté des monumens » épigraphiques qui datent du règne de Zénon. Elle mérite d'être examinée, sous » le rapport historique, pour en fixer l'époque, que nous croyons être de l'an 488 de » notre ère, par conséquent du temps même où, par un effet des victoires de » Clovis, la puissance romaine fut éteinte en-deçà des Alpes. On pourra, sans » doute, indiquer aussi les points de l'histoire déjà connus auxquels on peut rat-» tacher ce monument; nous nous permettrons seulement de rappeler un passage » de Jean Malala (*Chronogr.*, lib. XVI, pag. 409, ed. Bonn.), où cet historien fait » l'éloge de la sollicitude de Zénon à réparer les enceintes des villes soumises à son » empire : Ἔκτισε δὲ καὶ εἰς ἑκάστην πόλιν τῆς Ῥωμανίας διάφορα κτίσματα, καὶ τείχη, καὶ » ἀγωγοὺς, κ. τ. λ. A l'égard du pluriel dans les pronoms, quand il s'agit de la per-» sonne de l'Empereur, on en trouve plusieurs exemples dans les historiens de » Byzance. »

venir de la filiation de la famille des Diogènes. Sans cette conjecture on expliquerait difficilement comment cette inscription aurait été conservée et sauvée de tout danger, dans un pays où les monumens de ce genre sont presque toujours détruits.

Qu'on adopte ou qu'on rejette ma supposition, la singularité d'une inscription qui date du temps de Zénon, conservée dans un temple antique, dont on a fait une mosquée, était trop remarquable pour que je n'en fisse pas mention.

Quant au motif qui a pu déterminer les Turcs à donner à ce temple le nom d'*Eski-Dgiuma,* nom qui signifie *ancien vendredi,* ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que le premier capitaine turc entré à Salonique choisit ce temple antique comme le plus apparent de la ville, pour y faire sa première prière du vendredi. Après la révolte des Grecs, lorsque le sultan Amurat II rentra dans cette ville, le temple, redevenu mosquée, fut nommé l'*ancien vendredi*, en mémoire de la prière qu'y avait faite l'ancien conquérant.

Il suivrait de tout cela que le temple antique consacré à Alexandre par les Macédoniens, dans la ville de Thessalonique, serait aujourd'hui une mosquée; mais, quoi qu'il en soit de ce dernier point, la divinisation du héros macédonien a été prouvée par des témoignages assez convaincans pour n'être plus révoquée en doute.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLEAU

DE DISTRIBUTION DES PLANCHES

DANS CE PREMIER TOME,

POUR LE VOYAGE DANS LA MACÉDOINE.

SUJET DE CHACUNE DES PLANCHES.

NUMÉROS des Planches.	SUJET DE CHACUNE DES PLANCHES.	Pages
11.	Vue des ruines de cette ville, prise de celles de Cerdilium.	134.
12 et 13.	Deux inscriptions, *fac simile*, trouvées à Serrès, servant de texte à la dissertation sur le portrait d'Alexandre.	
14, 15, et 16.	Trois planches de médailles relatives à la même dissertation.	
	Ces cinq dernières planches font la clôture du premier volume, et sont placées en regard de la page.....	271.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

SUITE DU CHAPITRE IX.

VOYAGE

DANS

LA MACÉDOINE,

CONTENANT DES RECHERCHES

SUR L'HISTOIRE, LA GÉOGRAPHIE

ET LES ANTIQUITÉS DE CE PAYS,

PAR M. E. M. COUSINÉRY,

ANCIEN CONSUL GÉNÉRAL A SALONIQUE,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,
MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUNICH, DE CELLE DE MARSEILLE,
ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XXXI.

AVANT-PROPOS.

M'occupant essentiellement dans cet ouvrage de la Macédoine ancienne et moderne, j'ai cherché à éclaircir, par les médailles des premiers rois du pays, quelques faits historiques qui les concernent, et j'ai reconnu que ces princes n'ont point d'abord empreint sur leurs monnaies le signe public de leur droit de les frapper sous leurs noms; mais que, pleins d'une religieuse modestie, ils n'avaient signalé ce droit qu'avec beaucoup de lenteur, et par une gradation peu sensible[1].

Plusieurs de nos savans dans la science numismatique ont cependant attribué à Alexandre, pre-

---

[1] Voyez ce que j'ai dit à ce sujet dans ma dissertation sur le portrait d'Alexandre, au tome Ier, page 229 et suivantes.

mier fils d'Amyntas Ier, des médailles de grand module, qui contiennent en toutes lettres le nom d'Alexandre. Je n'ai point adopté cette opinion; mais, pour avoir voulu me rapprocher autant que possible du calcul supposé de ces écrivains, je me suis un peu trop livré à des conjectures très-vagues.

Je n'ai pas tardé à rétracter cette classification incertaine, toutefois sans atténuer aucunement mes nouvelles explications sur les monnaies primitives des rois de Macédoine; cette rétractation est contenue dans un appendice placé à la fin de ce deuxième volume, sous le titre d'*Addition*; ainsi, si je ne me trompe pas sur mon propre témoignage, la vérité sur des questions douteuses, comme on l'a si souvent dit, pourra jaillir du choc de la controverse que la discussion peut faire naître.

VOYAGE

DANS

LA MACÉDOINE.

CHAPITRE X.

Voyage dans la plaine de Philippi, en passant de nouveau par Serrès, ensuite par Zighna et par Drame. Description de ces deux départemens. État des ruines de Philippi et de ses environs y compris le nord du Pangée. Erreur des géographes au sujet de cette montagne.

Médailles de Philippi, considérée sous son ancien nom de Crénidès et comme ville libre sous le règne de Philippe II. Médailles de la même ville devenue colonie romaine.

Après avoir demeuré plusieurs jours à Serrès, où quelques affaires de mon consulat m'avaient retenu, je sortis de cette ville pour aller visiter la plaine et les ruines de Philippi, dans le dessein de me former une idée précise de la topographie de ce pays célèbre, et si peu connu.

J'engageai M. le docteur Messico, médecin grec, qui avait fait de bonnes études en Italie, à être mon compagnon de voyage,

et j'eus beaucoup à m'applaudir de sa complaisance, en parcourant un pays où sa profession et ses qualités estimables lui avaient fait beaucoup d'amis.

En nous dirigeant au sud-est, nous avions à notre gauche, pendant une demi-heure, les rochers escarpés du mont *Munichion*, d'où s'échappent les grandes sources du monastère de Saint-Jean; et à notre droite, les rizières qu'elles fécondent, et d'où elles vont se confondre dans les eaux du Strymon.

Nous marchâmes à travers les vignobles, et dans une heure, nous arrivâmes au village de *Sarmousak Kieui*, *village de l'Ail*, placé sur une élévation parallèle à la naissance du lac, et d'où l'on découvre toute son étendue. Les hauteurs du Cercine commençaient à se rabaisser; la plaine s'élargissait vers les hauteurs de différens villages très-peuplés, entourés de verdure, qui nous offraient, sur notre gauche, la partie la plus riche du canton de Serrès et de celui de Zighna, dans lequel nous allions entrer.

Nous passâmes successivement divers petits ponts de pierre bâtis sur des torrens, dont un seul paraît antique, et dans trois heures, nous arrivâmes auprès de Zighna, capitale de la contrée, et résidence ordinaire de l'aga. Les possessions de ce prince s'étendent sur les derniers coteaux du Cercine, situés en-deçà de la plaine de Philippi, et se prolongent ensuite dans presque toute la longueur du Pangée, et jusqu'à *Jeni-Kieui* (1) inclusivement, où sont les ruines d'Amphipolis. Le district du Bey de Serrès embrasse toute la côte opposée, de sorte que ces deux propriétaires jouissent de la plus grande partie des revenus

---

(1) On rencontre souvent dans toute la Turquie des villages qui ont pris les noms de *Jeni-Kieui* ou *Ienidgé*, dont la signification toujours la même fait entendre que le pays est nouvellement habité.

des terres situées autour du lac, et commandent ainsi tout le pays.

Nous fîmes halte dans cet endroit. Un moulin isolé, situé au bord d'un ruisseau qui de Zighna coule vers le lac, nous offrit, sous de frais ombrages, un lieu favorable au repos et de beaux points de vue. La *Bizaltique* nous présentait sa vaste étendue et ses fertiles coteaux. A notre gauche, une ligne de verdure nous indiquait le cours de l'Angitas jusqu'aux bords du lac. Cette rivière est fort rapide ; elle s'est formé un lit très-profond, qui ne nous laissait voir que la cime des arbres de haute futaie, dont il est entièrement bordé, sur toute la longueur d'une plaine de près de deux lieues d'étendue.

Au-delà de cette rivière, la vue s'arrête avec plaisir sur le Pangée et sur les hauteurs d'Amphipolis et de *Cerdilium*, qui n'en est distant que d'une demi-lieue, ainsi que Thucydide l'a remarqué, en parlant de l'expédition de Brasidas (1).

Ce tableau, digne des plus habiles peintres, réjouit la vue, et reporte la pensée vers de grandes époques de l'histoire.

Je profitai de notre premier moment de repos pour en faire un croquis (2), et m'étant élevé, à cet effet, vers les hauteurs de Zighna, j'y découvris des constructions du moyen-âge. Il est vraisemblable que cet emplacement, qui se trouve dans la direction du centre du lac, est celui de la ville de *Myrcine*, dont Appien a fait mention (3).

En quittant le moulin, on monte facilement sur les bases

---

(1) Thucydid. lib. v, c. IX.

(2) Voyez pl. 2.

(3) M. Combes-Dounous, traducteur d'Appien, dit n'avoir trouvé nulle part le nom de cette ville (tome II, page 417, note 5). Hérodote nomme cette ville, lorsqu'il raconte qu'Aristagoras de Milet, fuyant la colère de Darius, vint s'y établir et y périt. lib. v, cap. CXXVI.

du Cercine; et, en deux heures, on arrive à la vallée fertile où est situé le village de *Zilaova,* habité quelquefois par l'aga.

Nous nous dispensâmes de nous présenter chez cet aga, dont le père avait été élevé malgré lui au grade de pacha à trois queues. On nous en avait fait un portrait peu favorable; il affecte une dévotion qui le rend fanatique, au point qu'il croit se souiller, quand il reçoit chez lui quelques personnes de celles que tout Musulman doit appeler *dgiahour,* ou infidèles; il excepte seulement ceux qui viennent traiter avec lui de quelque achat de coton, marchandise dont il est toujours abondamment pourvu; alors on est bien accueilli, mais dans des appartemens différens de ceux qu'il habite journellement, où il ne reçoit que des Turcs. On connaît dans toute la Turquie beaucoup de dévots de ce genre, principalement parmi les grands, qui veulent parvenir, par cet excès apparent de dévotion, à ce que le gouvernement les oublie, comme incapables d'exercer la profession des armes. Il y avait de mon temps à Salonique un pacha qui jouait le même rôle. Il était aussi fils d'un pacha, et se nommait en cette qualité *Ali-pacha.* C'est pour conserver ses richesses autant que sa tranquillité, qu'il cherchait à se faire oublier.

Nous passâmes la nuit dans ce village dont les habitans, la plupart Grecs, nous parurent dans l'aisance et hospitaliers.

Le lendemain, nous suivîmes les mêmes coteaux, et après deux heures de marche vers l'est, nous atteignîmes le territoire d'*Aghio-Strati* ou plus vulgairement Ali-Strati, petite ville du district de *Drame,* située sur les bases du mont Cercine, où nous étions arrivés à travers de beaux vignobles.

Des plantes de coton, des rizières immenses, de grandes plantations de tabac, des vignes entrecoupées de terres à blé, formaient sous nos yeux le plus agréable spectacle.



Lith de Langlumé

Vue du Lac Cercine prise des environs de Zighna.

Çette plaine qu'Athénée a vantée, à cause de ses fruits et de ses roses, est entourée de montagnes qui en font un ovale de la longueur d'environ neuf lieues, sur trois dans sa plus grande largeur. Elle se dirige du sud-est au nord-ouest.

Après quelques heures de séjour dans la petite ville d'Ali-Strati, située à mi-côte nord, et habitée de plus de cultivateurs grecs et turcs que de marchands, nous descendîmes dans la plaine. Une demi-heure suffit pour nous y faire parvenir. Nous passâmes, quelques momens après, à côté d'un pont de trois arches, d'une bonne construction, sous lequel coule l'Angitas, qui n'est pas encore grossi, dans cet endroit, par les eaux de la plaine. A peu de distance de ce pont, nous visitâmes un moulin à eau, dont les deux meules sont employées à nettoyer les riz récoltés dans les rizières que nous avions à notre droite.

Nous entrâmes dans ces marais plantés de riz, et parvînmes à un grand ruisseau très-rapide qui les alimente. Il provient d'une grande source du voisinage, que les Turcs appellent *Bournar-Bachi* ou *tête des eaux* (1). Depuis la naissance de l'Angitas jusqu'à Philippi, dans un espace de huit lieues environ, jaillissent de toutes les collines des sources qui, après avoir fécondé la plaine, arrosé les rizières, et formé des marais profonds, se réunissent vers la côte opposée pour se jeter dans l'Angitas. Cette plaine donne annuellement au commerce des tabacs, des cotons et du riz. Les produits seraient immenses si l'activité et l'industrie des habitans répondaient à la libéralité de la nature.

---

(1) Dans toute la Turquie, c'est ainsi que les Turcs appellent toutes les sources abondantes.

Après avoir quitté les rizières, nous reprîmes le chemin d'hiver, et parvînmes à Drame. Cette ville est située au pied d'une colline, sur un large plateau, dont le palais du Bey couronne les hauteurs. Au-dessous de la ville, s'échappent de toutes parts des eaux, dont les habitans tirent bon parti pour la teinture et pour la tannerie. Elles se jettent, par un ruisseau bordé de saules, dans d'autres rizières qui forment une des principales richesses de *Mouhamed-Bey*, propriétaire d'une grande partie de cette plaine.

A peine avions-nous mis pied à terre dans un Khan, qu'un officier du Bey vint nous en tirer pour nous conduire à l'évêché, où nous fûmes traités avec d'autant plus de distinction, que le docteur Messico était très-lié avec l'évêque.

Mon desir étant essentiellement de faire une visite à Mouhamed-Bey, dont j'avais connu le grand-père, je lui fis demander une audience qu'il m'accorda seulement pour la nuit suivante, attendu que nous étions en temps de ramadan, et en été. Dans cette entrevue, la conversation fut très-animée; les questions se succédaient rapidement. Je m'aperçus que c'était flatter beaucoup le Bey que de l'entretenir de l'agrandissement prochain de la ville de Drame, son séjour ordinaire. Il fut surpris d'apprendre que j'étais venu faire, quarante ans auparavant, une visite à son aïeul, qui avait joui du titre et des fonctions de *Nazir* (1). Cette circonstance me mit sur la voie pour l'entretenir de nos intérêts commerciaux dans les contrées voisines de Drame. Je lui témoignai combien j'avais été sensible à la pro-

---

(1) Le mot *Nazir* s'applique à tout officier qui surveille des établissemens appartenant au domaine du prince. Le *Nazir* de Drame a l'intendance de la fonte des boulets qui se fabriquent dans son département.

tection que son aïeul avait constamment accordée à l'établissement français formé à Cavala, ville maritime, peu distante de Drame, et dont j'aurai bientôt occasion de parler. Je lui rappelai que l'intention du Nazir était de former à Drame un dépôt de commerce semblable à celui de Serrès, qui, en contribuant à l'agrandissement de sa capitale, aurait augmenté les succès de notre établissement de Cavala. Le Bey me dit alors qu'il avait le même projet, et que si les circonstances permettaient jamais de remonter l'établissement français à Cavala, il ferait de plus grands efforts que son aïeul pour le soutenir.

J'avais vu, en Turquie, peu d'hommes d'une figure plus noble, et d'un abord aussi aimable : on aurait assuré, en l'écoutant, qu'il avait reçu son éducation dans la capitale, où il ne fut que trop tôt appelé, par un effet de sa malheureuse destinée. Il s'y était déjà acquis de la réputation, en accordant courageusement l'hospitalité à Pacho-Bey, qu'Ali-Pacha de Janina avait juré d'exterminer. Mouhamed-Bey et son hôte furent mandés à Constantinople, et ce fut peu après leur arrivée dans cette ville qu'Ali fut déclaré coupable de rébellion. La Porte, ne pouvant le réduire que par la force, et voulant employer deux hommes capables de bien s'entendre et d'agir avec vigueur, donna les trois queues au Bey de Drame, et nomma Pacho-Bey son lieutenant. Ces deux chefs se mirent à la tête des troupes, et l'on sait quelle a été la fin du tyran de l'Epire et de ses enfans.

Les succès obtenus dans cette première guerre par Mouhamed-Pacha, appelé, depuis sa dignité, *Dramali-Pacha*, du nom de la ville qu'il habitait, ayant accru sa considération, déterminèrent le divan à le nommer gouverneur de la Morée, dans l'espérance qu'il pourrait conquérir son gouvernement. Il se mit à la tête d'une armée de trente mille hommes, fournie

d'un matériel proportionné à l'entreprise qu'il allait tenter ; mais il périt dans les plaines d'Argos, victime de son inexpérience.

Ce jeune prince, extrêmement regretté, a laissé une veuve appartenant à la famille la plus distinguée de Salonique. J'ignore s'il en a eu des enfans ; mais je crois qu'il était lui-même le seul rejeton de son illustre famille, quoique l'aïeul eût eu plusieurs enfans, tous morts de bonne heure, à l'exception du père de Mouhamed-Pacha.

La première cause des malheurs de cette famille, la plus riche et la plus ancienne des provinces qu'arrose le Strymon, mérite d'être racontée.

Lorsqu'on étudie un peuple qui, après avoir fait tant de bruit, est cependant demeuré dans l'enfance de la civilisation ; lorsqu'on le voit donner des signes certains d'une dissolution prochaine, si on est curieux de connaître les causes de sa dégradation politique, ce n'est pas seulement au centre de son gouvernement qu'il faut les chercher. Le faste du Sultan, et une certaine forme imposante donnée à l'administration, répandent un éclat qui ne laisse pas que d'en imposer. C'est dans l'intérieur des provinces qu'on juge mieux de sa faiblesse, en voyant l'indépendance qu'affectent les grands, et la dépopulation qui s'accroît chaque jour, ce dont le gouvernement ne tient aucun compte.

Le premier événement funeste qui a frappé la famille du Pacha de Drame, a eu lieu dans un temps où je me trouvais à Salonique. Le grand-père de Mouhamed avait épousé une femme distinguée par sa naissance ; mais, après qu'elle lui eut donné un fils, il s'en dégoûta, et à l'imitation de tous ses pareils, il fit acheter à Constantinople successivement diverses esclaves géorgiennes, dont trois lui donnèrent chacune un garçon. Tel

était l'état de sa famille, lorsqu'il mourut, sans avoir fait aucune disposition testamentaire. Cette mort devint le signal d'une suite de troubles domestiques, qui firent long-temps répandre du sang. Chaque femme voulut avoir part au trésor que le prince et ses ancêtres avaient amassé. Le palais devint un théâtre de pillage, sans que les enfans, soit par respect pour leurs mères, soit à cause de leur âge, pussent l'empêcher.

L'inimitié des femmes entre elles amena bientôt celle des enfans. Tous prétendirent à une immense part dans les terres, et aspirèrent au pouvoir. De si hauts personnages dédaignant de recourir aux tribunaux, on prit les armes. De grands partis se formèrent dans le pays. Les quatre frères ne marchaient plus sans escorte, et sans se menacer. Le plus acharné et le plus âgé de tous se mit secrètement en embuscade sur la galerie d'un minaret, et de là il tua de sa main d'un coup de carabine, le second de ses frères, comme celui-ci passait dans la rue au milieu de son monde. Bientôt l'assassin périt à son tour par une ruse des deux autres frères, qui se réconcilièrent après le premier meurtre; et le plus âgé d'entre eux demeura maître du pays; mais il mourut à la suite d'une longue maladie, et la succession du Nazir devint le partage du plus jeune de ses enfans, auquel Mouhamed-Pacha, fils de celui-ci, succéda, étant encore lui-même très-jeune.

On croirait que la Porte prit connaissance de ce tragique événement; point du tout: comme aucune plainte n'avait été portée, et que le manoir de la famille, fortifié par la nature, aurait d'ailleurs pu résister long-temps aux troupes du Grand-Seigneur, le gouvernement aima mieux dissimuler que d'attaquer un prince puissant dont les forces pouvaient lui devenir nécessaires. L'argent aussi ne fut point épargné de la part de la famille, pour obtenir que le sultan ne fût pas instruit des

détails de cette affaire. La corruption consolida l'entreprise que l'audace avait commencée.

On pourrait citer mille exemples de semblables traits demeurés impunis, dans un empire où le pouvoir féodal lutte sans cesse contre l'autorité souveraine, et toujours dans un sens contraire au bien public. La trop longue vie du Pacha de Janina suffit pour donner une idée de l'état moral et politique de l'administration intérieure de la Turquie, et de l'esprit qui la dirige.

Si la Porte soufre souvent des délits d'une haute importance, elle est aussi d'autres fois très-empressée à en tirer vengeance, et à les punir, suivant les dispositions où les ministres se trouvent envers le délinquant. Cette opinion mérite d'être appuyée au moins par un exemple.

L'aga de Satalie avait long-temps gouverné cette ville et la forteresse qui la domine ; il y avait exercé une tyrannie qui n'avait de bornes que celles qu'il voulait y mettre lui-même ; et on ne peut douter qu'il n'eût amassé de grandes richesses. La Porte toléra ses rapines et ses désobéissances jusqu'à sa mort, quoiqu'il eût été porté des plaintes graves contre lui, même par le ministre français. Le fils aîné de cet aga, ayant demandé, suivant l'usage, l'investiture de l'*Agalik*, héréditaire dans sa famille, c'est-à-dire, le firman qui devait rendre son autorité légale, la Porte, avant de l'accorder, exigea une somme énorme. A chaque réquisition, le jeune aga déclarait que son père n'avait jamais possédé un semblable trésor. En attendant, il ne cessait de commander ; mais, prévoyant l'orage qui le menaçait, il cherchait à se faire aimer de ses vassaux ; il répara le château, et se prépara à se défendre.

Le Capitan-Pacha ne tarda pas de recevoir l'ordre de bloquer le port de Satalie avec toute son escadre, tandis qu'une armée

de près de vingt mille hommes assiégeait la ville du côté de la terre. Cette double attaque ayant été infructueuse, la guerre se continua pendant trois ans. Plusieurs Pachas y figurèrent avec toutes leurs forces; l'aga trouvait toujours de nouveaux moyens de résistance, et il eût été difficile de le réduire, sans une trahison : elle fut ourdie, la seconde année du siége, dans le camp des assiégeans. Un transfuge fut reçu dans la ville, feignant d'avoir mérité la mort par un délit récent, et demanda asile; il promit de servir l'aga, et joua si bien son rôle, qu'il parvint à s'attirer l'amitié du prince et à épouser une fille distinguée de la ville. La confiance s'étant de plus en plus établie, le traître proposa à l'aga de faire une sortie de nuit, moyennant laquelle il promettait qu'on pourrait mettre l'armée en déroute, ainsi qu'on l'avait vu à Widdin, où s'était renfermé Pasvant-Oghlou, lorsque Husseim-Pacha assiégeait ce rebelle. L'aga, ayant donné dans ce piége, voulut commander la sortie, et fut pris à côté du transfuge qui le signalait. Sa tête et ses trésors furent transportés à Constantinople, et toute sa famille, presque entièrement dépouillée, vint en exil à Salonique, où elle vit aujourd'hui des bienfaits des Pachas qui s'y succèdent, et des aumônes de quelques grands du pays.

J'ai eu quelquefois l'occasion de m'entretenir avec le frère du défunt, qui, par désœuvrement et par besoin de soulager sa douleur, venait me raconter ses propres infortunes et celles de ses parens.

On peut ajouter à ce dernier récit, que le Grand-Seigneur, voulant détruire, autant qu'il lui est possible, la puissance des grands propriétaires, vient d'établir un pachalik à Satalie, et qu'il a soumis Smyrne et Andrinople au même régime.

Cette digression m'a fait perdre de vue la ville de Drame : j'y reviens. La journée du lendemain de notre visite fut employée

à copier quelques inscriptions latines dont je donne ici une copie. On les voit sur des sarcophages mutilés ; voici ce qu'on peut y lire :

NVS.AGRICOLA.ORN.DEC.HO
ANN.VI.M.II.H.S.E.
L.ANNIVS.C.FIL.VOL.AGRICOLA.ET
FLAVIA.ATILIA.AVGVSTINA | Ici un cheval.
PARENTES

◎ (1)

Deuxième Inscription.

C.VIBIVSCFILVOLDAPHNVS
DECHONANVMIXH.S.E.
CVIBIVSCFILVOLFLORVSDEC
IIVIRETMVNERARIVSPHILLIPPIS
KARISS. ♁ C.

Avant d'entrer dans l'église attenante à l'évêché, je remarquai dans le péristyle, qui est en bois, un beau fragment d'antiquité, apparemment transporté de Philippi, et que je reconnus pour être une tête très-ressemblante de l'empereur Caracalla, sculptée en marbre blanc du pays. Cette tête, dont le nez n'a pas été mutilé, sert de support à un des pilastres du péristyle. Paul-Lucas, qui passa à Drame et à Philippi en 1710, la reconnut pour une tête d'Hercule, parce qu'elle est coiffée de la dépouille du lion. Ce fragment donne lieu de croire que les colons de Philippi furent les premiers qui honorèrent Caracalla d'un mo-

(1) Trou pour faire écouler l'eau.

nument, lorsque, venant de la Thrace, il entra dans la Macédoine : ils le flattaient de la manière qui lui était la plus agréable, en lui donnant quelque ressemblance avec Alexandre, du moins dans le costume. Ce morceau de sculpture me tenta beaucoup, et j'aurais pu l'obtenir facilement du bey; mais comment aurais-je pu me résoudre à devenir ingrat envers mes hôtes?

La colonie de Philippi n'est pas la seule ville de l'Orient qui ait fait représenter un empereur avec les attributs d'Hercule; les monnaies de bronze nous en donnent assez souvent des preuves, mais ce qu'on n'avait pas encore observé en numismatique, c'est que la ville de Tyr eût célébré les victoires de Trajan en faisant frapper une monnaie d'argent de grand module, dont le revers présente une répétition des traits de ce prince, sous les attributs d'Hercule Tyrien, et que cette ville eût aussi accordé le même honneur à Caracalla sans en avoir eu le même motif. Ces deux monnaies sont faussement accordées à la ville d'Antioche de Syrie.

J'eus bientôt l'occasion de me convaincre du motif qui obligeait le Bey d'avoir une garde de cinq cents hommes, logés la plupart dans son palais. Son secrétaire, Grec de naissance, me raconta une anecdote toute récente qui me donna une juste idée des mœurs des peuples voisins de Drame, dont la civilisation est encore si arriérée.

Ce pays, me dit-il, si beau par sa fertilité, est inquiété par le voisinage d'un peuple qui habite l'intérieur des hautes montagnes auxquelles vous voyez que nous sommes presque adossés; il est enclin au brigandage, et peu accoutumé à la dépendance. Il y a près de trois ans, qu'environ huit cents hommes de ces montagnards se jettèrent à l'improviste sur notre ville, la pillèrent, et y commirent beaucoup d'excès. A peine le Bey eut-il le temps de se renfermer dans son palais avec le peu

de gens qu'il avait auprès de lui. Dès que la nuit fut venue, il fit sortir, par une porte qui a une issue sur la campagne, une troupe de soldats, avec ordre de donner l'alarme dans tous les villages du département, et de faire armer les habitans : le lendemain, plus de deux mille hommes prirent les armes, et se portèrent sur le chemin des gorges par lequel ces bandits pouvaient faire retraite. Ceux-ci, n'ayant pas assez tôt prévu cette embuscade, furent saisis d'une terreur panique qui les fit fuir dans le plus grand désordre. Chaque homme ne pensait qu'à son salut personnel : nos gens étaient partout. Plus de quatre cents de ces brigands périrent dans cette déroute, presque sans se défendre; les autres ne durent leur salut qu'à la facilité qu'ils ont tous de grimper sur les rochers. Telle est, m'ajouta le secrétaire, notre position et celle des pays voisins. Depuis long-temps on n'avait vu paraître une pareille réunion de voleurs. La garde du pays suffit ordinairement pour les tenir écartés; mais nous sommes continuellement menacés de leurs invasions.

Ces peuples, en effet, rendus indépendans par la difficulté de pénétrer dans leurs montagnes, paraissent s'être isolés des plaines voisines, depuis les temps les plus reculés. J'en parlerai dans un des chapitres snivans, lorsque je présenterai mes observations sur l'île de Thasos. La garde rurale, établie dans presque toute la Romélie, est commandée par un officier, ordinairement très-brave, à qui on donne le nom de *Serdar*.

La troupe que commande cet officier est une espèce de gendarmerie qui maintient la tranquillité du pays, mais en y exerçant une juridiction très-arbitraire.

Le jour suivant, nous partîmes pour Philippi, dont les ruines sont à trois lieues de distance de Drame. En côtoyant toujours les montagnes, nous trouvâmes un petit village habité

par des Turcs et par des Grecs, où nous copiâmes une inscription grecque, qui annonce le culte qu'on y rendait à Cybèle :

ΜΗΤΕΡΑ ΘΕΩΝ ΚΑ. ΠΡΟΚΟΥΛΟΣ ΚΑΙ ΟΥΛΠΙΑ ΜΕΛΤΙΝΗ ΚΑΘΙΕΡΩΣΕ·	À LA MÈRE DES DIEUX PROCULUS ET ULPIA MELTINE DÉDIÈRENT CE MONUMENT.

En suivant la même direction, nous avions au-devant de nous les collines qui dominent Philippi, et qui unissent le Pangée avec l'Hémus, et je suis convaincu que c'est à cause de cette position intermédiaire qu'elles ont été appelées dans l'antiquité *le Symbole.* Les deux batailles qui décidèrent du sort de la république romaine, après la mort de Jules-César, ont rendu ce lieu célèbre. Il me paraît certain que c'est dans les gorges du Symbole que l'armée romaine de Cassius et de Brutus s'ouvrit un passage pour contourner les retranchemens de celle que commandait Norbanus, et qui occupait les détroits inexpugnables des Sapéens, du côté de la mer. Je reviendrai tout-à-l'heure sur ce grand événement.

A mesure que l'on approche des collines de Philippi, qui s'avancent dans la plaine et qui la rétrécissent, la campagne, devenue plus riante, annonce la belle source qui la féconde. Cette source a fait donner au hameau auprès duquel elle prend naissance, le nom de *Bounar-Bachi*, le même que porte la source qui est à peu de distance de Drame.

Nous traversâmes, sur une grande pierre, un canal profond. L'eau y est abondante, et coule rapidement. Des chaumières, éparses çà et là, rendent ce lieu très-pittoresque

Nous visitâmes la fontaine où dut se désaltérer l'armée de Brutus et de Cassius, après avoir manqué d'eau pendant un jour.

C'est à peu de distance d'un moulin, et au bas de la mon-

tagne, qu'on aperçoit des sources, dont de grands blocs de rochers défendent l'accès. Tout est brut et monotone au lieu de leur naissance; aucun jeu de la nature n'y récrée la vue; ce n'est qu'au sortir du moulin, que le ruisseau présente un aspect pittoresque, par le contraste de la rudesse du bassin d'où il sort avec la fraîcheur du passage qu'il embellit. On ne peut douter, d'après le témoignage de Dion-Cassius et d'autres anciens auteurs, que cette source ne soit celle du *Zigastès*, petite rivière qui va former les marais de Philippi, pour se jeter ensuite dans l'Angitas. Je reviendrai sur ce sujet.

Nous suivîmes, sur la droite, le coude que décrit la montagne, entre les hauteurs et de belles plantations de maïs, qui s'étendent au loin sur les bords du Zigastès. Ce chemin nous conduisit à une prairie, que nous laissâmes à notre droite en reprenant notre première direction.

Ayant dépassé la prairie, nous nous trouvâmes bientôt sur les ruines de l'ancienne *Crénidès* qui, après avoir porté le nom de *Philippi*, que lui donna le père d'Alexandre, devint une colonie romaine sous le même nom.

J'observerai en passant qu'Appien (1) confond cette ville de *Crénidès* avec celle de *Datos*; il n'en fait qu'une seule ville. M. Raoul-Rochette a parfaitement éclairci ce point de critique, dans son Histoire des colonies grecques (2). Je dois ajouter à ses judicieuses observations, que les mines du Pangée se trouvaient au-devant du Crénidès. Cette ville n'avait été fondée par les Thasiens que pour protéger leurs mines; et Philippe, lorsqu'il en devint roi, ne la fortifia que par le même motif.

---

(1) Appian., *Bell. civ.*, lib. IV, pag. 650.

(2) *Hist. des Colon. grecq.*, tom. IV, pag. 17 et 18.

Au-dessus des ruines, sur un coteau très-élevé, on aperçoit un ancien château : il défendait autrefois la ville, à laquelle il tenait par un mur très-solide, qui existe encore presque en entier.

Lorsque j'arrivai aux ruines de Philippi, la moisson était terminée, et les semailles étaient encore éloignées. Le laboureur était rentré dans ses foyers, au pied des collines situées à une lieue de distance de l'ancienne ville. Nous nous trouvâmes seuls entourés de ruines antiques et de maisons de divers âges, extrêmement dégradées et désertes. Un énorme rocher fort élevé, taillé à pic, et à main d'homme, sur lequel s'élève un mur qui conduit à un ancien château, et dont on a tiré par couches de grands blocs, pour en construire un théâtre qui en est voisin, a dû contribuer à former l'enceinte de la ville; il borne la vue, du côté de l'orient. Tous ces objets abandonnés nous rappelaient les dévastations successives que ces malheureux pays ont éprouvées : la ville célébre de Philippi ne renferme aujourd'hui que des animaux sauvages; l'oiseau de Minerve s'y régénère au milieu des débris.

J'espérais toutefois que notre isolement faciliterait mes recherches d'antiquités. On sait combien en Turquie le voyageur européen éprouve de contrariétés, lorsqu'il veut copier les inscriptions conservées souvent dans de grandes villes, même dans les villages et dans les cimetières. La présence d'un Janissaire n'est pas toujours suffisante pour contenir l'insolence d'une populace hébétée et supestitieuse; mais dans ma position, je me voyais totalement dégagé d'une telle appréhension.

Dabord, sans descendre de cheval, nous traversâmes cette solitude, et nous allâmes voir, à quelque distance de la porte sud, un monument qu'on nous avait beaucoup vanté à Drame, et qui se trouve placé sur la grande route de Constantinople,

vers les bords d'un marais et des sources abondantes qui l'alimentent (1). Au-delà de ce marais se montraient les deux tertres qui séparaient par des portes les retranchemens des camps de Cassius et de Brutus.

Nous fûmes bientôt au pied du monument. Je ne tardai pas à voir dans l'inscription que c'était un trophée ; malheureusement elle n'apprend pas quel est l'événement auquel il se rapporte. Il me surprit par sa forme et sa masse, autant que par sa simplicité, et par l'élégance de ses ornemens.

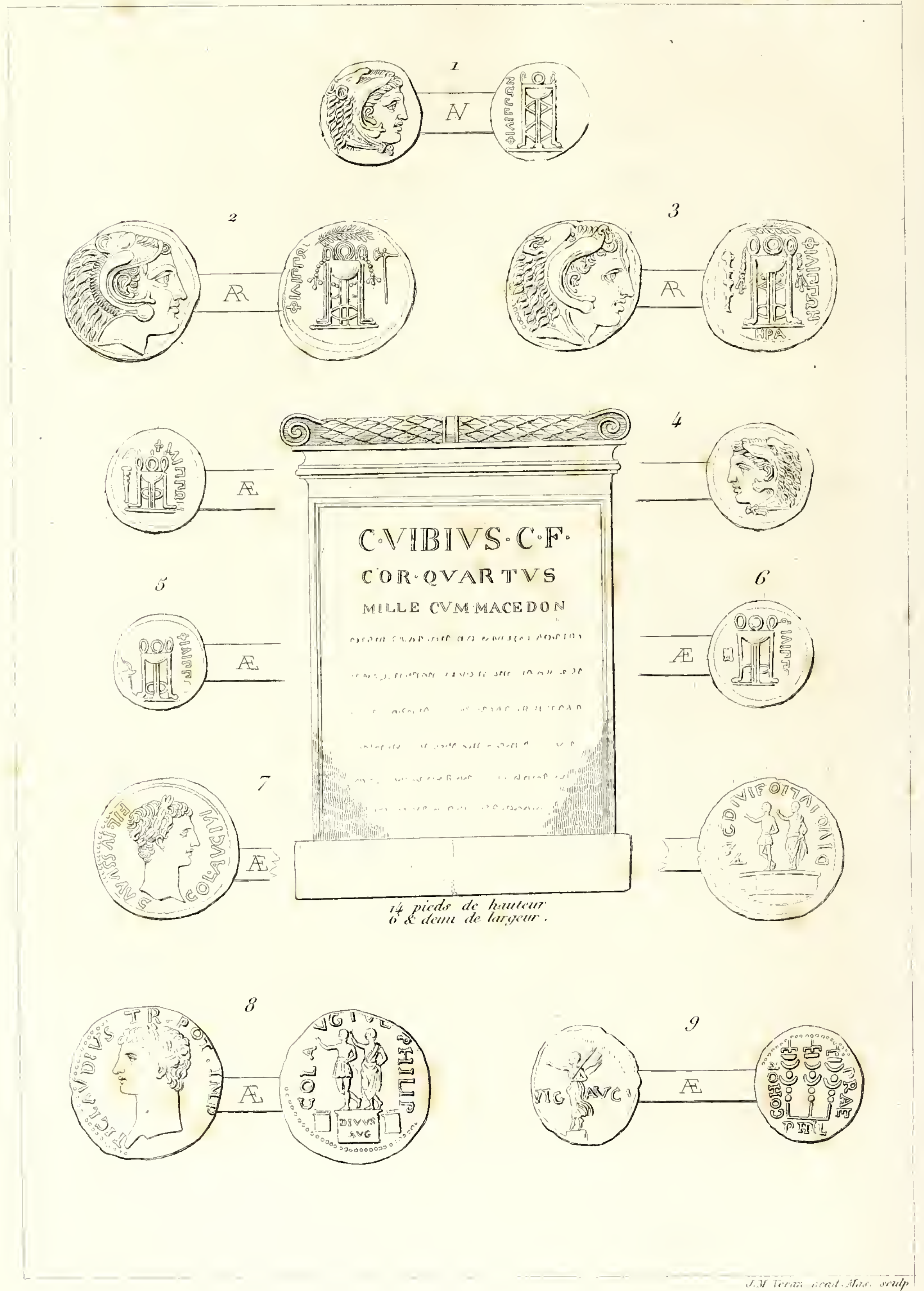
Il a été dégradé, non pas seulement par les injures du temps, mais par les calculs de l'ignorance, qui espère trouver partout des trésors cachés; ou bien mutilé par l'esprit de vengeance des montagnards de l'Hémus qui, à la chute de l'empire, sont venus reprendre possession de leurs anciens domaines (2). Ces deux motifs peuvent avoir contribué à détruire ce trophée; on en a effacé un grand nombre de lettres, et il en reste néanmoins encore assez pour que ce monument atteste aux races qui le verront après nous la grandeur des Romains et l'ancienne gloire des Macédoniens. On peut juger de son état actuel par le dessin que je mets ici sous les yeux du lecteur. Sa forme est carrée, il est construit d'un seul bloc de marbre du pays; il a quatorze pieds de hauteur sur six et demi de large; il pose sur une plinthe composée de deux pièces de même marbre qui ne paraissent pas avoir été très-élevées au-dessus du terrain. C'est dans le même état de dégradation que Paul-Lucas l'a trouvé, lorsqu'il l'a examiné en 1716.

Si l'inscription était restée intacte, nous connaîtrions le fait

---

(1) Ce sont les mêmes sources qui avaient fait donner anciennement à la ville le nom de Crénidès avant qu'elle fût appelée Philippi.

(2) J'aurai bientôt occasion d'observer que tous les habitans turcs des environs du mont Pangée m'ont paru avoir les mêmes mœurs que ceux qui habitent à présent l'Hémus méridional.



14 pieds de hauteur
6 & demi de largeur.

J.M. Veran acad. Mas. sculp.

d'armes qui devint la cause de cette construction, et l'armée qui fut vaincue dans l'endroit même où le trophée a été élevé; mais on peut encore calculer approximativement l'époque de cette victoire, et former quelques conjectures sur le nom du peuple assiégeant. En voyant sa forme colossale, on ne peut pas supposer qu'il soit antérieur aux premiers Césars, et par sa bonne exécution on ne peut le croire postérieur aux deux premiers siècles de notre ère.

En considérant qu'il a été établi à l'orient de Philippi, du côté de Cavala, nous serons obligés de jeter les yeux sur le peuple qui habitait l'Hémus méridional et le plus voisin de Philippi; or, ce peuple ne saurait être que les Satres établis dans ces montagnes, et qui ne cessèrent, jusques aux Croisades, de revendiquer leurs anciennes possessions. Ils furent toujours redoutés et surveillés de leurs voisins; aussi juge-t-on encore aujourd'hui par les ruines des forteresses élevées autrefois, depuis la Cavale jusqu'au fond de la plaine de Philippi, des efforts que les rois de Macédoine et les Romains avaient faits pour arrêter leurs courses toujours menaçantes.

On voit, par le fragment d'inscription qui subsiste encore sur ce trophée, que Caius-Vibius et Cornelius-Quartus, stratèges de la colonie de Philippi, assistés de mille Macédoniens, déterminèrent la victoire du côté des Romains; et on peut conjecturer que cet exploit parut assez décisif aux alliés pour qu'ils en consacrassent la mémoire, et s'en glorifiassent par un monument qu'on dut regarder comme équivalent à un arc de triomphe.

La promptitude avec laquelle le secours paraît avoir été donné, peut faire entendre combien les Romains, en fondant leurs colonies, étaient prévoyans dans les moyens de les protéger, et de les rendre propres à protéger elles-même les frontières de l'empire.

Après l'inspection de ce monument, nous rentrâmes dans l'in-

térieur des ruines pour faire la recherche de quelques inscriptions et l'examen de plusieurs antiquités remarquables. La première qui nous arrêta fut le théâtre, qu'on ne cesse de détruire, et dont il ne subsiste que des traces, qui nous firent juger de sa première forme et de son peu d'étendue.

Du théâtre au grand rocher perpendiculaire, la distance est petite. Ayant aperçu quelques inscriptions sculptées sur les couches mêmes du rocher d'où l'on a enlevé des blocs, nous n'allâmes pas plus loin dans ce moment. Aucune des inscriptions n'appartenait à un tombeau: celles que je parcourus me rappelaient des dons faits à des temples ou à des chapelles, et des noms de prêtres et de magistrats. On voit auprès du théâtre un édifice encore assez élevé, mais tellement maltraité par le temps et par les races plus ou moins barbares qui l'ont possédé, qu'on ne saurait lui donner aucun nom.

Je ne tardai pas à entreprendre de copier la plus étendue de ces inscriptions, qui me parut aussi la plus curieuse, tandis que mes compagnons allaient à la découverte.

Il n'y avait pas une demi-heure que j'étais livré à cette occupation, lorsque la détonation d'un coup de carabine se fit entendre du centre des ruines, et le sifflement de la balle me fit aisément comprendre qu'on en voulait à moi. Il paraît que le propriétaire de quelque terrain, nous ayant vu passer quand nous allions au trophée, s'était caché, soit qu'il eût peur, soit qu'il eût voulu nous observer mieux; et que, nous ayant vu retourner, il s'était imaginé que nous revenions sur nos pas avec l'intention de chercher des trésors; car c'est-là l'idée constante de tous les habitans pauvres de la Turquie. M'ayant vu long-temps accroupi, il tira sur moi, pour me faire prendre la fuite, et s'emparer de ce qu'il supposait que j'étais sur le point de découvrir.

Notre parti de nous retirer fut forcément bientôt pris, ma

copie de l'inscription demeura inachevée, et telle qu'on va la lire :

INSCRIPTION trouvée dans les ruines de Philippi en Macédoine.

PHOSTILIVSPHILADELPHVS
OBHONOR. AEDILIT. TI·TVLVMPOSVIT
DESVOETNOMINASODAL. INSCRIPSITEORVM
QVIMVNERAPOSVERUNT.
DOMITIVSPRIMIGENVSSTATVAM
AEREAMSILVANICVMAEDE
CORATIVSSABINUSATTEMPLVMTEGE.D
TECVLASCCCCLECTAS.
NVTRIUSVALENSSICILLAMARMVRIA
N]OVAHERCVLIMETMERCVRIVM
PACCIVSMERCVRIALESOPVSCEMENTIC...
XCCLANTETEMPLVMETTABVLARICIAO..AM.
PVBLICIVSLAETVSATTEMPLVMAEDIFI
CANDVMDONAVIT*L
ITEMPACCIVSMERCVRIALESATTEMPLVM
AEDIFICANDVMPHILISETLIBERTISDON
*LITEMSIGILIVMMARMVRIVMLIBERI*XXVI
ALPENVSASTASIVSSACERD
SIGNVMAER.SILVANICVMBASI
ITEMVIVVS*MORTISCAVSAESVO
REMISIT.
HOSTILIVSPHILADELPHVSINS..
DENTIBVSINTEMPLOPETRAMEXCIDITOI.......

Cette inscription telle que je la donne, étant incomplète, on pourrait supposer que Gruter a suppléé à la lacune qui se trouve dans mon texte (tom. II de son recueil, pag. 129, n° 10);

par une copie que ce savant avait trouvée dans les papiers de Belon, naturaliste, lequel voyageait au levant, dans le XVIe siècle, et n'était pas très-profond dans la connaissance des monumens antiques; mais je dois faire observer que la portion d'inscription donnée par Gruter n'est nullement la suite de la mienne. Elle est elle-même incomplète, et j'ajouterai que, si Bélon avait vu celle que j'ai copiée, il ne se serait pas contenté de n'en prendre que les dernières lignes. Il est bien plus vraisemblable que ce voyageur a trouvé la sienne isolée, et qu'elle n'est point la même que la mienne. Je suis d'autant plus autorisé à m'en tenir à cette opinion qu'avant de copir mon inscription, j'en avais observé plusieurs autres, semblables, quant aux faits qu'elles rapportent, à celle de Gruter, et que j'aurais copié la mienne en entier sans le coup de carabine.

Pour mettre le lecteur mieux en état de juger, voici, mot-à-mot, l'inscription de Gruter:

PHOSTILIVS PHILADELPHVS
PETRAM INFERIOREM EXCIDIT TITULUM
FECIT VBI NOMINA CVLTOR SCRIPSIT
ET SCVLPSIT SAC VRBANO. S P.

L'opinion que conçut le savant Maffei de cette inscription isolée fut qu'elle était fausse. Voyez son *Ars critica lapidaria*, (*lib.... cap. IV*, édition de Seb. Donati, *ante suppl. ad Thesaurum Muratorii*, tom. I, Lucæ 1765, in-fol., col. 292). Je n'ai pas besoin de dire que c'est là une erreur, et que l'inscription de Gruter donne plus de prix à ma découverte, quoique la copie de la mienne soit imparfaite (1).

(1) Du reste, il ne serait pas impossible que la vérité se manifestât dans peu, si sur quelqu'un des bâtimens du Roi qui abordent parfois à l'île de Thasos pour

Dans le peu de temps que j'ai donné à l'examen des ruines de Philippi, j'y ai fait d'autres observations dont la géographie pourra tirer quelque avantage.

On ne nous a fait connaître jusqu'à présent cette ville que comme un point isolé autour duquel n'existait qu'un territoire très-circonscrit : cette idée n'est pas juste.

Les motifs qu'avait eus Philippe d'y former une colonie qui devînt un rempart contre des peuples indomptables, durent agir également sur l'esprit des Romains. La colonie de Philippi était une des plus importantes de l'empire et des plus difficiles à garder, à cause du voisinage des barbares de l'Hémus méridional. De là nous devons conclure que toute la plaine, qui s'étend depuis les gorges Sapéennes, ou en d'autres termes, depuis les hauteurs de Cavala jusqu'aux sources de l'Angitas, et qui renferme un espace de neuf ou dix lieues de longueur sur une largeur de cinq lieues environ, formait le domaine territorial de la colonie. J'ai déjà dit un mot sur ce sujet, lorsque je sortais de Cerdilium.

Je n'avais pas moins à cœur de reconnaître les dernières bases de l'Hémus du côté du midi, et de déterminer la vraie position du Pangée. Il s'agissait aussi de savoir si le Strymon était le fleuve que Palma fait passer sous le pont d'*Anghista*, pont destiné à l'usage des habitans de la côte du Cercine, et de diverses parties de la Thrace supérieure qui se dirigent vers Constantinople.

---

couper du bois et pour faire la lessive des matelots, il se trouvait des officiers amateurs d'antiquités qui fissent une excursion jusqu'aux ruines de Philippi. Non-seulement ils y verraient d'autres monumens, mais encore ils pourraient pousser leur course jusqu'au couchant de Pravista, vers les camps de Cassius et de Brutus, reconnaître le terrain où se trouvaient ceux d'Antoine et d'Auguste, à l'ouest du Pangée, visiter Amphipolis, et faire, dans toute cette route, la découverte de plusieurs anciennes villes et une riche moisson de médailles en tous métaux.

J'avais derrière moi des collines presque entièrement inhabitées, qui aboutissent à la dernière chaîne méridionale de l'Hémus, lequel s'étend, vers le nord dans l'intérieur de la Thrace, jusque sur les côtes de la Mer-Noire.

Une grande et haute montagne isolée me présentait toute sa partie nord et nord-ouest à une lieue et demie de distance.

Vers la partie de l'ouest, je découvrais le passage de la rivière d'Anghista, qui coule entre les dernières hauteurs de cette montagne et les bases du Cercine; j'étais à cinq lieues à l'est de ce passage. Le fond de la plaine, à ma gauche, m'offrait, au-delà des marais, une étendue de belles terres auxquelles les Turcs donnent le nom de *Bérékietli, Campagne fertile.* C'est là que Xercès dut camper avant de franchir le Pangée, et c'est là aussi que les troupes de Cassius furent mises en déroute.

Virgile devint mon guide pour la position du mont Hémus. Ce poète nous dit (1) que le sang des Romains coula dans le voisinage de la ville de Philippi, *per latos Hæmi campos, sur les vastes champs de l'Hémus.* Il devait donc être évident pour moi que les monts auxquels je me trouvais presque adossé formaient la croupe méridionale du mont Hémus, puisque Virgile désigne les campagnes qui entourent la ville de Philippi par les mots *latos Hæmi campos* (2).

L'extrémité sud du mont Hémus étant connue, il s'agissait de reconnaître le Pangée: c'est Hérodote et Thucydide, expliqués l'un par l'autre, qui me l'indiquèrent.

---

(1) Georg. I, vers. 492.

(2) Les auteurs du Dictionnaire universel abrégé de la géographie ancienne, comparée, se sont trompés, en faisant commencer la grande chaîne de l'Hémus vers les sources de l'Hebre. Virgile nous présente plus de vérité en plaçant la naissance de l'Hémus auprès de Philippi. Il est d'ailleurs d'accord avec Strabon, et d'autres auteurs qui après lui ont eu occasion de parler de cette fameuse montagne.

« Les peuples de Thrace, dit le père de l'histoire, dont » Xercès traversa le pays, sont les Poétiens, les Cicioniens, » les Bistoniens, les Sapéens, les Dessæens, les Édoniens, les » Satres. Les habitans des villes maritimes le suivirent par mer, » et l'on força ceux qui habitaient l'intérieur du pays, et dont je » viens de parler, à l'accompagner par terre, excepté les Satres.

» Les Satres n'ont jamais été soumis à aucun homme, autant » que nous pouvons le savoir; ce sont les seuls peuples de » Thrace qui aient continué à être libres jusqu'à mon temps. » Ils habitent en effet de hautes montagnes couvertes de neige, » où croissent des arbres de toute espèce, et sont très-braves. » Ils ont en leur possession l'oracle de Bacchus. Cet oracle est » sur les montagnes les plus élevées. Les Besses interprètent, » parmi ces peuples, les oracles du Dieu. Une prêtresse rend » des oracles, de même qu'à Delphes, et ses réponses ne sont » pas moins ambiguës que celles de la Pythie.

» Après avoir traversé ce pays, Xercès passa près des places » des Pières, dont l'une s'appelle Phagrès, et l'autre Pergame, » ayant à sa droite le Pangée, grande et haute montagne, » où il y a des mines d'or et d'argent qu'exploitent les Pières, » les Odomantes, et surtout les Satres. Il passa ensuite le long » des Péoniens, des Dobères et des Poèples qui habitent vers » le nord, au-dessus du mont Pangée, marchant toujours à » l'occident, jusqu'à ce qu'il arrivât sur les bords du Strymon » à la ville d'Eione. »

Cet auteur dit plus bas : « Le pays aux environs du mont » Pangée s'appelle Phyllis. Il s'étend, à l'occident, jusqu'à la » rivière d'Angitas, qui se jette dans le Strymon, et du côté » du midi, jusqu'au Strymon même (1). »

(1) Herodot. lib. VII, cap. CXI. (Traduction de M. Miot.)

D'après cette description des lieux que traversèrent les Perses, j'avoue que les géographes modernes ont dû éprouver de l'embarras pour assigner à la Piérie et au Pangée leur véritable position géographique.

Comment en effet l'historien peut-il faire marcher les troupes de Xercès près des places des Pières, ayant à leur droite le Pangée, et dire que l'armée passa ensuite le long du pays des Péoniens, qui habitent vers le nord au-dessus du mont Pangée, marchant toujours à l'occident jusqu'à ce qu'elle arrivât sur les bords du Strymon à la ville d'Eione ?

Quand l'armée eut marché le long du territoire des Pières, et jusqu'à l'extrémité de leur pays, ayant à droite le Pangée, elle était arrivée sur les bords du Strymon, à la ville d'Eione; car le Pangée et le pays des Pières se prolongent jusqu'à cette ville. Il me paraît donc certain que le texte d'Hérodote a été altéré, ou que l'historien était mal instruit sur la topographie de cette partie méridionale de la Thrace, ce qui est plus vraisemblable.

Thucydide raconte un fait qui concerne l'habitation des Pières, de manière à ne laisser aucun doute sur cette inexactitude du texte d'Hérodote. Il dit que les descendans de Caranus commencèrent par vaincre dans un combat, et par chasser de la Piérie les Pières, qui dans la suite occupèrent Phagrès et d'autres pays au-dessous du mont Pangée, près de la mer et au-delà du Strymon. La côte au pied du Pangée, ajoute-t-il, embrasse ce qu'on appelle encore aujourd'hui le golfe Piérique (1).

D'après cet éclaircissement, il est évident, 1.° que le Pangée et la Piérie ne forment qu'une seule montagne;

(1) Thucyd. lib. II, cap. XCIX.

2.° Que les Pières habitaient les bases de cette montagne, depuis les bouches du Strymon, en-deçà duquel commençait le golphe Piérique, qui se forme par les côtes de la Piérie, celles de Cavala, et les rives septentrionales de l'île de Thasos;

3.° Qu'en traversant la montagne, Xercès avait réellement les hauteurs du Pangée à sa droite, et le pays des Pières à sa gauche, jusqu'à Eione; et enfin qu'en cet endroit, ayant atteint le Strymon, il avait entièrement dépassé l'Angitas et toute la partie nord du Pangée, dont, au rapport même d'Hérodote, son armée avait occupé le centre. J'ajouterai, d'après l'inspection des lieux, que rien n'était plus convenable et plus naturel que la route par où Xercès dirigea son armée, ou du moins une bonne partie de ses troupes, en leur faisant franchir le Pangée.

Au témoignage de Thucydide, on peut encore ajouter celui d'Arrien, lorsqu'il décrit la route que prit Alexandre en quittant le lac Cercine; voici le passage de cet auteur :

« Il tire [le roi], dit l'historien, le long du lac Cercine, » vers Amphipolis et l'embouchure du Strymon, le traverse » et franchit le mont Pangée par la route qui conduit à Abdère » et à Maronée, villes grecques de la côte maritime (1). »

Par ce récit, quoiqu'il soit sans doute trop rapide, on peut concevoir non-seulement que le Pangée est placé près du Strymon, mais encore qu'il étend sa base sud jusqu'à Eione, puisqu'en allant d'Eione à Maronée, si on suit la route de l'orient, il n'y a plus à passer, jusqu'à Abdère, que deux petits défilés, qui s'aperçoivent l'un et l'autre sur l'Hémus, et dont je parlerai plus bas.

---

(1) Arrien, Histoire des expéditions d'Alexandre, t. I.er p. 52 (traduction de M. Chaussard.)

Si, malgré ce que je viens de dire, on ne regardait pas encore la position de Pangée comme suffisamment déterminée, je trouverais de nouvelles preuves dans Dion-Cassius et dans Appien. Je vais même rapporter les textes de ces auteurs; car il est nécessaire de fixer à cet égard l'opinion, incertaine jusqu'aujourd'hui sur le gisement de cette montagne.

Dion-Cassius, lorsqu'il décrit les mouvemens militaires que la guerre civile occasionait entre les partisans de la république et ceux du triumvirat, s'exprime en ces termes : « Avant que la flotte » commandée par Statius [pour Antoine et Octave] fût arri- » vée, Norbanus et Décidius, leurs généraux, avaient déjà » contourné la mer Ionienne, et avaient devancé, sur les côtes » de la Macédoine, l'armée de Brutus et de Cassius. Ils avaient » en même temps occupé toute la région qui est à l'est du » Pangée, et établi leur camp auprès de Philippi. Cette ville » tient au Symbole. Les Grecs ont donné le nom de *Symbole* » à la partie des collines qui lient le Pangée à d'autres mon- » tagnes de l'intérieur (1). Ces collines séparent l'une de l'autre » les villes de Néapolis et de Philippi; la première de ces villes » est située sur les plages qui avoisinent l'île de Thasus, et » l'autre dans la campagne qui appartient au Symbole, au- » quel la ville est adossée. Comme Norbanus et Décidius » avaient pris le devant et s'étaient emparés de cette position » avantageuse, Brutus et Cassius n'osèrent pas même en tenter

(1) Ces montagnes sont les dernières sommités méridionales du mont Hémus, dont la partie nord du Symbole forme la base sud, tandis que les gorges des Sapéens et leurs environs, forment celles du mont Pangée, au nord, sur une étendue de quatre lieues. Sur ce terrain, le lieu de campement de Norbanus est aujourd'hui connu sous le nom de *Dervent de Cavala*, ville ancienne dont il sera encore question.

» l'attaque. Ils eurent recours à un autre passage plus long » à l'entour de Crénidès (1). »

C'est ce que nous allons bientôt apprendre par le récit que va nous faire Appien du passage de l'armée républicaine par les monts Symbole.

Brutus et Cassius avaient passé le Mestus ; ils étaient campés sur les bords de la mer, dans le pays des Sapéens ; il s'agissait pour eux de contourner les bases de l'Hémus et de venir attaquer Norbanus et Décidius, à l'est du Pangée.

Dion-Cassius ne fait pas mention des difficultés que l'armée républicaine eut à vaincre, pour atteindre celle de Norbanus ; mais Appien supplée à ce silence, en faisant connaître d'autres circonstances, tant sur cet événement mémorable que sur la situation des lieux.

Après avoir raconté quelles dispositions Norbanus avait faites pour arrêter l'armée commandée par Brutus et Cassius, il rapporte que ce général se repentit d'avoir laissé une partie de ses forces à son collègue Décidius pour garder les gorges des Corpilles (2); qu'il lui donna ordre de venir le joindre ;

---

(1) Antequam Statius cum classe advenisset, Ionum mare transmiserant, ac ante Bruti Cassiique in Macedoniam adventum, omni ea regione usque ad Pangæum montem occupata, apud Philippos castra posuerunt. Philippi oppidum est Pangeo et Symbolo adjacens; Symbolum autem vocatur iste locus a Græcis juxta quem is mons alii in terram interjectam se extendenti committitur. Estque is locus inter Neapolim et Philippos : quorum oppidorum illud quidem ad mare e regione Thasi situm erat : hoc vero ad campum inter montes. Quamobrem quum compendiosissimum eorum montium transitum Saxa et Norbannus ante cepissent, ea transire ne conati quidem Brutus et Cassius, ad alium transitum longiorem justa Crenides circumiverunt. (Dion. lib. XLVII, pag. 215.) La traduction est dans la page 28, et finit à celle-ci.

(2) Les gorges des Corpilles sont à environ dix lieues de distance de celles des Sapéens, sur la grande route qui conduit à Constantinople. Abdère n'est pas éloignée de ce passage, auprès duquel se trouve aussi le village de *Meyri*, où est placée la poste aux chevaux.

que Rascus, frère de Rhescuporis, roi de Thrace, et roi lui-même, ayant pris le parti des triumvirs, tandis que son frère suivait celui des républicains, ces deux princes se trouvaient en personne dans les armées dont ils avaient embrassé la cause ; il ajoute que Rhescuporis, certain que les gorges des Sapéens étaient impraticables, osa proposer un moyen extrême de contourner l'ennemi, « celui de se frayer un chemin autour » des montagnes des Sapéens. Il disait que c'était l'affaire de » trois jours de marche; qu'à la vérité ce chemin serait difficile à établir, à cause des forêts; mais il ajoutait que, si les » soldats voulaient porter leur eau avec eux, et disposer seulement un sentier suffisant pour le passage, l'épaisseur des bois » déroberait leur marche, même aux oiseaux; que le quatrième » jour, ils arriveraient sur les bords de l'*Harpésus, qui se jette* » *dans l'Hèbre*, d'où, en un jour de plus, ils se rendraient à » Philippi, poste dans lequel ils se trouveraient avoir tourné » l'ennemi (1). »

Ce fut le parti qu'adoptèrent Brutus et Cassius. Le succès de ce passage détermina Norbanus à profiter de la nuit suivante pour faire sa retraite des gorges des Sapéens sur Amphipolis (2).

Appien passe sous silence les embarras qui accompagnèrent la hardie résolution de Brutus et de Cassius, et le danger que courut le roi de Thrace de perdre la vie par l'effet du désespoir de l'avant-garde, qui avait manqué d'eau. Je ne m'attacherai pas non plus à la recherche du cours de l'Harpésus qui, suivant l'auteur, se jette dans l'Hèbre, ce qui est une

(1) Appian. lib. IV. cap. XIII.
(2) *Ibid.* lib.

erreur inconcevable. Il me suffit d'avoir trouvé, dans les deux géographes cités ci-dessus, les éclaircissemens nécessaires à la connaissance du passage des armées romaines.

Ce qui importe, c'est de remarquer que Brutus et Cassius, en partant du pied sud de l'Hémus pour atteindre Norbanus qui était campé à l'est du Pangée, traversèrent le Symbole, et que Norbanus, en opérant sa retraite sur Amphipolis, traversa nécessairement de son côté le Pangée, puisque, selon le témoignage de Dion-Cassius, il était campé à l'est de cette montagne, au voisinage de Philippi, et qu'entre cette ville et Amphipolis il n'y a point d'autres montagnes que le Pangée. On voit qu'il le traversa dans une nuit, et en effet, la distance des points où il était campé à Amphipolis, est de huit lieues, et, selon Appien, de trois cent cinquante stades (1).

Ce mouvement des deux armées nous donne aussi la position des collines du Symbole auxquelles nos géographes avaient fait à peine attention. Dion-Cassius les désigne comme un cordon qui lie le mont Pangée au mont Hémus. Appien est même très-précis sur l'étendue de ce territoire, en nous disant que toute l'armée républicaine contourna les montagnes des Sapéens (2).

Si nous remarquons, d'après l'inspection des lieux, que le Symbole, depuis le Pangée jusqu'au pied de l'Hémus, ne présente qu'une étendue de trois lieues environ, nous aurons d'une manière certaine la courbe que décrivit l'armée républicaine, telle qu'elle est marquée dans ma carte, et on sera convaincu que le trajet de cette armée ne pouvait être que d'une heure par jour.

---

(1) Appian. lib. IV, cap. XIV.
(2) *Ibid.*

Ce qui surprendra peut-être, c'est que la traversée, étant à peine de quatre lieues, on ait pu employer trois jours pour pratiquer un simple sentier dans les terrains par où l'on devait passer; mais si l'on considère qu'il fallait éviter des précipices et abattre des bois, on concevra que l'armée ne pouvait avancer que d'une heure par jour, ou à peu près.

Dion-Cassius confirme ce que dit Appien à ce sujet, en assurant lui-même que le passage s'effectua près de Crénidès (1).

Parmi les observations qui naissent ici comme d'elles-mêmes, celle qui concerne la situation du port de *Néapolis,* nommée *Néopolis* sur les médailles, est une de celles qui doivent nous intéresser. Aucun auteur moderne n'assigne à cette ville une place topographique fixe. M. R. R., dans son Histoire des colonies grecques, n'en fait pas mention. D'après nos deux historiens, elle était sur le golfe Piérique, à quatre-vingts stades des camps de Cassius et de Brutus, ce qui s'accorde parfaitement avec la distance de Pravista au port de la vieille Cavale, *Eski-Cavala.* Ce port est le seul que l'on connaisse sur cette côte, et je prouverai bientôt que la vieille Cavale est l'ancienne Néopolis.

Je dois relever aussi l'inexactitude du récit d'Appien, qui fait entendre que la plaine de Philippi aboutissait à la mer (2): cette plaine est entourée de montagnes.

Je reviendrai sur la colonie de Néopolis, après avoir présenté mes observations sur l'île de Thasos.

Du reste, on s'aperçoit aisément sur les lieux que la description des deux historiens au sujet du campement des armées est inexacte en divers points. C'est ce qui ne manquera pas

---

(1) Appian. lib. IV, cap. XIV.

(2) *Ibid.* cap. XII.

d'être observé et rectifié par le premier voyageur qui voudra s'occuper de dresser le plan des camps retranchés de Brutus et de Cassius, et de ceux d'Antoine et d'Octave, qui n'en étaient qu'à huit stades. Il m'a été impossible de m'en occuper. Il en reste des traces sur la route qui, du pont d'Anghista, conduit à Pravista.

Je reviens à Hérodote, en ce qui concerne l'entrée de Xercès dans la Macédoine.

Ce n'est pas seulement au sujet du Pangée que sa narration est fautive ; on doit remarquer qu'elle est altérée aussi en ce qui concerne la séparation de l'armée persane en divers corps. Suivant cet historien, ce partage n'aurait eu lieu que vers l'isthme de Cassandre, ce qui supposerait que toute l'armée aurait suivi le roi jusqu'à cet endroit par des routes pénibles et difficiles à approvisionner.

Il dit ensuite que ce prince passa par la Crestonie pour se rendre dans la plaine de l'Axius. Or, de l'isthme du mont Athos, que Xercès traversa certainement, jusqu'au passage de la Crestonie, la distance étant de près de vingt lieues, le roi ne pouvait se trouver que sur l'un ou l'autre de ces deux points. Il faut par conséquent demeurer convaincu qu'il y a dans le texte une nouvelle faute, et interpréter ces passages dans le sens que les connaissances locales paraissent dicter.

Arrivée dans la plaine de Philippi par les gorges des Sapéens, l'armée de Xercès dut se partager en deux corps, pour pénétrer plus facilement dans l'intérieur de la Macédoine. La principale division suivit la grande route pour arriver au Strymon. Une seconde division dut prendre la route de l'Angitas, au nord du Pangée, en se dirigeant vers Amphipolis. Ce corps d'armée ne vint point aboutir à Eione ; il dut longer le lac Cercine, sur le territoire des Bisaltes, pour arriver à

la Crestonie, et de là à la grande plaine de l'Axius, où était le rendez-vous des troupes.

Hérodote m'avait indiqué le lieu où se fit cette séparation, en disant : « Il passa ensuite [le roi] le long du pays des » Péoniens, des Dobères, des Poèples, qui habitent vers le nord, » au-dessus du mont Pangée, marchant à l'occident (1). » Le commencement de ce passage nous montre la route que la deuxième division dut prendre par le nord du Pangée, qui s'étend réellement de Pravista, à l'occident, jusqu'à la rivière d'Angitas.

Xercès était d'autant plus intéressé à partager ainsi ses soldats, qu'Alexandre I.er, roi de Macédoine, s'étant obligé de fournir des subsistances à son armée, il fallait faciliter à ce roi les moyens de subvenir ponctuellement à cette fourniture.

Quand on a acquis des connaissances exactes sur les localités, on est porté à croire qu'il se forma une troisième division démembrée de la première, et qui continua de suivre la grande route. La séparation dut s'opérer au fond du golfe Strimonique, quand on fut parvenu à l'endroit où les eaux du lac de *Bolbe* se jettent dans la mer.

Ce troisième corps se dirigea sur un passage également commode ; il avait, à sa gauche, au sud, les montagnes de la Chalcidique, et à sa droite, au nord, celles de la Bizaltique ; et il atteignit ainsi, sans gravir des montagnes, l'Antémonte, par des pays très-peuplés, où les vivres furent plus facilement transportés et répartis. Si l'on n'admettait ainsi le partage de l'armée en divers corps, le récit du passage des troupes

---

(1) On a vu plus haut, par le passage d'Hérodote, ce qu'il faut entendre par les Péoniens, les Dobères et les Poèples. *Voyez* pag. 25.

par le nord du Pangée, ne serait qu'un roman qui n'aurait pas même le mérite de la vraisemblance : car de Pravista à Amphipolis, la montagne ne présente qu'un seul cône isolé dont les bases se terminent, d'un côté, à Eione, et de l'autre, au Symbole. L'armée innombrable des Perses ne pouvait prendre la route de l'isthme du mont Athos, sans s'engager dans les forêts de la Chalcidique, où elle aurait été retardée et très-difficilement approvisionnée. Et enfin si le roi se fût dirigé lui-même vers les bords de la mer, il n'aurait pas pu se trouver en même temps sur les montagnes de la Crestonie.

Il paraît donc certain que les passages d'Hérodote, qui concernent la marche de Xercès dans la Macédoine, manqueraient de justesse, sous le rapport géographique, si nous n'admettions que le texte a été altéré. J'ai été d'autant plus porté à donner des éclaircissemens à ce sujet, que le célèbre auteur du Voyage d'Anacharsis, et M. Larcher, dans ses notes sur Hérodote, n'ont ni l'un ni l'autre suffisamment expliqué le passage de cet historien concernant la division des troupes de Xercès.

Suivant Barthélemy, on pourrait croire que cette division des troupes en trois colonnes s'opéra à travers les montagnes du mont Hémus ou dans les forêts du Cercine, ce qui est inadmissible; et suivant la traduction de Larcher, cette séparation des troupes n'aurait eu lieu que dans les plaines des environs d'Olynthe, ce qui est également hors de toute vraisemblance.

Il s'agissait de savoir, 1.° si une grande muraille, qui de Cavala s'étend dans l'intérieur du Symbole au nord-ouest, ne se rattachait pas à la forteresse de Philippi pour aller ensuite de cette forteresse à Philippi même, où l'on voit en effet un grand mur qui paraît de la même construction, et qui favorisait les communications entre la ville et le château;

2.° Si les camps de Brutus et de Cassius, et ceux d'Antoine et d'Auguste, dont les auteurs anciens n'ont donné que des indications vagues, peuvent être reconnus avec certitude aujourd'hui, soit par des traditions, soit par des recherches locales;

3.° Si, dans le camp que Brutus occupait, et où il fut défait le lendemain de la première bataille, on ne trouverait pas les ruines d'un grand trophée très-singulier que nous indiquent les monnaies de Philippi frappées sous Auguste et sous d'autres empereurs. J'en donnerai tout-à-l'heure une description et un dessin. En traitant de ces monnaies, nous trouverons le modèle de ce trophée;

4.° De reconnaître si les camps de Cassius et de Brutus, qui bordaient tout le marais de Philippi (1), avaient pu permettre à Antoine de tenter un passage à travers des roseaux du marais, pour couper le chemin des ennemis avec Néopolis, ville d'où ils tiraient leurs approvisionnemens (2). Je reviendrai sur la question relative à la grande muraille.

MONNAIES DE PHILIPPI.

Jusqu'à ce jour, les antiquaires qui ont traité des monnaies de la Macédoine ont compris dans cette classe celles que les villes libres de la Thrace avaient fait frapper avant d'être soumises aux Macédoniens. Ces villes avaient conservé leur liberté pendant plusieurs siècles. Depuis l'origine de la monnaie, elles en avaient frappé beaucoup, et souvent de très-belles. Mendé, Scione,

---

(1) Quand on a vu ce marais, l'opération qu'avait projetée Antoine paraît impossible.

(2) Lib. IV, cap. XIV, § 129, p. 421.

Aphitis, Chalcis, Toroné, Acanthus, Uranopolis et d'autres villes de la Pallène et de la Chalcidique étaient de ce nombre. Il en était de même d'Amphipolis, de Pydna, de Néopolis, qui formaient des états particuliers. Les Bisaltes, les Crestoniens, la nation des Satres, celles des Pières, des Edoniens, des Odomantes, jouissaient de la même faculté, ainsi que je le prouverai dans mon dernier chapitre.

Quand Philippe s'empara de ces différentes provinces, on conçoit qu'il les dépouilla de leur autonomie. Seulement il n'usa pas de ce droit de conquête envers toutes les villes d'une manière uniforme. Toute la Pallène, toute la Chalcidique, toutes les autres villes de la Thrace, tombées en son pouvoir, perdirent totalement leurs droits régaliens. Amphipolis, au contraire, colonie d'Athènes, protégée par cette métropole, fut d'abord traitée avec plus de ménagement. Le vainqueur lui laissa sa liberté; ce qui eut lieu la cinquième année du règne de ce prince, ou la deuxième de la CVI.e Olympiade. Mais dès le commencement de la campagne contre les Thraces, il reprit Amphipolis, et subjugua tous les pays situés entre le Strymon et le Mestus. Dans cette occasion, Amphipolis perdit son droit de monnaie, pour ne le recouvrer que sous le gouvernement romain.

Le sort de Pydna fut à-peu-près le même. Cette ville, conquise par Amyntas, père de Philippe, fut maintenue dans son antonomie par ce conquérant, à cause de son alliance avec Athènes. Le rhéteur Aristide nous apprend que les habitans, en reconnaissance de ce bienfait, honorèrent Amyntas comme un Dieu (1). Mais Philippe, aussitôt qu'il crut pouvoir braver

---

(1) Aristid. Orat. I de sciet.

les Athéniens sans danger, reprit cette ville, et l'assimila à tous les pays qu'il avait déjà soumis.

Par conséquent aucune ville de la Chalcidique, de la Pallène et des contrées adjacentes, faisant partie de la Thrace, ne frappa de monnaies, dès le moment où elle tomba dans le domaine de Philippe. Toutes celles qu'on a jusqu'à présent attribuées à ces villes, sont des monnaies de la Thrace et non de la Macédoine.

Philippe, après s'être rendu maître de Crénidès, jugea que cette ville, située entre le Pangée, à peine soumis, et l'Hémus occupé par des peuples libres, exigeait, au moins pour quelque temps, un système de gouvernement différent de celui qu'il avait employé jusqu'alors à l'égard des peuples vaincus. Il voulut mettre cette frontière à l'abri de toute invasion et en faire le boulevart des mines qu'il venait d'acquérir dans le Pangée. Ce fut apparemment dans cet objet qu'il y établit une colonie, dont les habitans, sous sa protection, pussent se croire intéressés à la conservation d'un territoire aussi important. Il lui donna son nom, la peupla de Macédoniens, et voulut qu'elle jouît de tous les priviléges attachés aux villes libres.

L'histoire n'a pas fait mention de cet acte de prudence; mais l'existence des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, de la ville de Philippi, qui portent la légende ΦΙΛΙΠΠΩΝ, ne laisse pas lieu de douter que cette ville n'ait joui pleinement de tous les droits attachés à la liberté. On voit que les citoyens prennent le titre de *Philippiens*, ce qui annonce leur autonomie. Ils ont des magistrats, dont les noms accompagnent la tête d'Hercule, par leurs lettres initiales.

Toutefois, ces monnaies de Philippi, en or et en argent, sont extrêmement rares. De ce fait, je crois pouvoir conclure que le roi conquérant, aussitôt qu'il fut tranquille sur la possession de cette forteresse, ravit aux habitans les droits dont il les avait in-

vestis passagèrement. Si les monnaies de cuivre sont moins rares que celles des autres métaux, cette différence prouve seulement qu'il en avait été fabriqué une plus grande quantité dans le même espace de temps. Le style uniforme des types annonce d'ailleurs une époque très-circonscrite. Ces monnaies de Philippi appartiennent ainsi à une époque où cette ville était libre, quoique sous la protection du roi de Macédoine, et par conséquent on ne doit point les comprendre parmi celles de Philippe lui-même.

Je présenterai, dans le chapitre suivant, mes observations sur les monnaies que j'attribue aux Bisaltes, aux Crestoniens, aux Satres, aux Pières, aux Edoniens et aux Odomantes, peuples thraces, subjugués pareillement par Philippe, et de qui l'autonomie cessa après les conquêtes de ce prince. Ces pays furent ensuite compris, lors de la division de la Macédoine, opérée par Paul-Emile, dans la première des quatre parties de ce royaume, dont Amphipolis devint la capitale.

Je soumets, en ce moment, à mes lecteurs le catalogue des monnaies de la ville de Philippi frappées à l'époque où elle jouit de la liberté.

J'y joindrai celles de la ville de Pydna, de qui la destinée fut à-peu-près la même que celle de Philippi.

Viendront ensuite les monnaies de Philippi, frappées sous les Romains.

MÉDAILLES DE PHILIPPI, SOUS LE ROI PHILIPPE QUI LUI DONNA SON NOM.

Planche II.

Tête d'Hercule jeune ou de Philippe lui-même, coiffée de la dépouille du lion, à droite. N.° 1.

R. ΦΙΛΙΠΠΩΝ, trépied; dans le champ, tête de cheval. *Or.* 2.

Cette Médaille d'or, unique jusqu'à ce jour, a appartenu à la collection de la reine Christine de Suède (1). Le métal et la rareté de cette monnaie paraissent indiquer une circonstance extraordinaire, et vraisemblablement l'inaugurarion même de la colonie.

Quant au trépied qui se trouve au revers, et qu'on verra constamment sur les pièces qui vont suivre, il y a lieu de croire qu'il fut choisi par Philippe, comme un attribut d'Apollon. On sait que ce prince plaça la tête de ce dieu sur toutes ses monnaies d'or et sur la plupart de celles de bronze.

Planche II. Même tête.

N.º 2. R. Même légende et même type; dans le champ, d'un côté, une branche de laurier, et de l'autre, une hache....... *Ar.*

N. 3. Autre semblable. Dans le champ, une massue; à l'exergue, HPA.................................... *Ar.*

Ces deux médailles, presque aussi rares que la précédente, sont d'argent, et ont la forme et le poids du tetradragme.

N.º 4. Même tête.

R. Même type du trépied; dans le champ, une torche ardente................................ *Br.* 3.

N.º 5. Autre semblable, avec le symbole de la massue.... *Br.* 3.

N.º 6. Autre semblable, avec la.................... *Br.* 3.

N.º 7. Autre, très-petite, sans symbole............... *Br.* 4.

Ces quatre dernières monnaies, les seules de bronze qu'on ait trouvées jusqu'à présent, donnent lieu de croire, par l'uniformité du type, que ce type est aussi le seul que la colonie eût adopté.

(1) Eckhel, tom. II, pag. 75.

MONNAIES DE PHILIPPI SOUS LES ROMAINS.

Rome ayant réduit la Macédoine en province romaine, la ville de Philippi parut à Auguste propre à contenir les barbares de la Thrace sur leurs frontières. Il y fonda une colonie qui se qualifia *Colonia Augusta, Julia Philippi.* COL. AVG. JVL. PHILIPPI.

On ne sait à quelle époque ce prince se détermina à faire cette fondation, mais ce ne dut pas être avant la bataille d'Actium.

Nous n'avons point de monnaies de cette ville du temps de la république romaine; ses autonomes ne commencent qu'à Auguste.

Les monnaies de cette colonie sont très-remarquables : en voici la description.

AUTONOMES EN BRONZE.

Planche II.

VIC. AUG. Victoire marchant à droite. N.° 8.

R. COHOR. PRÆ. PHIL. Trois enseignes militaires.

Les deux types que portent ces médailles paraissent appartenir aux premiers temps de l'établissement de la colonie ; ils rappellent une victoire dont le souvenir flattait l'empereur, et en même temps les familles qui se glorifiaient d'y avoir contribué : aussi voit-on que cette monnaie est toujours frappée au nom des cohortes prétoriennes, restées fidèles à Jules-César, et qui eurent en partage la ville de Philippi et son territoire.

Eckhel pense que ces médailles ont été frappées sous le règne d'Auguste. J'ajoute que les coins en furent renouvelés sous tous les empereurs, jusqu'à Gallien.

Pendant le long séjour que j'ai fait dans la Macédoine, j'ai

pu reconnaître combien ces médailles sont communes, et combien elles varient par le style et par le poids.

Il n'y a aucun exemple d'une aussi grande quantité de pièces autonomes pour une colonie. Cette reproduction si fréquente du même type ne pouvait avoir d'autre but que de rappeler constamment la bataille de Philippi. Nous allons voir le même esprit se manifester sur les médailles impériales.

Planche II.

AUGUSTE.

N.° 9. COL. AVG. JVL. PHIL. IVSSV. AVG. Tête d'Auguste laurée, à droite.

R. AVG. DIVI. F. DIVO. IVLIO. Auguste, vêtu de la toge, et posé sur une grande base, paraît couronner Jules-César, qui est en habit militaire. De chaque côté de la base on voit deux petits autels.................................. *Or.* 2.

Eckhel, qui a publié cette médaille dont j'ai possédé plusieurs exemplaires, a très-bien reconnu et expliqué le sujet; il se trompe seulement, en disant que la figure de Jules est demi-nue, et que cette nudité est un signe de son apothéose. Sans doute les médailles qu'il avait vues étaient frustes. Mais je dirai avec ce savant que, si c'était la colonie qui eût spontanément fait élever ce trophée, la légende du revers qui offre la statue de Jules-César, porterait PERMISSV, ainsi qu'on le voit sur d'autres médailles de colonies, et non pas IVSSV. Il faut donc croire avec le même auteur que ce monument fut érigé en mémoire de la vengeance qui punit le meurtre de Jules-César. La légende, DIVVS AVGVSTVS DIVO IVLIO, exprime suffisamment la pensée d'Auguste. Les deux autels me font juger qu'on rendait chaque année un culte à ces deux nouvelles divinités, et qu'on rappelait ainsi la mémoire de la bataille gagnée par Auguste et Antoine contre Cassius et Brutus.

Cette précieuse médaille n'est pas la seule que les colons de Philippi aient fait frapper en l'honneur d'Auguste. J'ai trouvé souvent dans les environs de cette colonie de petites monnaies qui n'ont jamais été reconnues pour avoir été fabriquées à Philippi, et qui cependant appartiennent à cette ville; les voici : Planche II

AVG. Tête d'Auguste nue, sans légende. N.° 10.

R. Deux colons conduisant une charrue......... *Br.* 3.

TI. AVG. Tête de Tibère également nue.

Même revers.......................... *Br.* 3.

On trouve des médailles tout-à-fait semblables à celles-là à Apamée de Bithynie, d'où l'on peut tirer la conséquence que ces deux colonies eurent, sous Auguste et sous Tibère, le même système relativement aux petites monnaies, et qu'elles n'y inscrivaient, ni l'une ni l'autre, le nom de la colonie. Celles que j'ai attribuées à Philippi sont d'un bronze de la même qualité que celles du n.° 8. Quant à celles d'Apamée que j'ai aussi trouvées plusieurs fois à Brousse, on ne peut les donner à cette ville, qu'autant qu'on serait certain du lieu où elles auraient été découvertes.

CLAUDE.

CLAVDIVS CÆSAR AVG. TR. P. Tête nue de Claude, à gauche. N.° 11.

R. COL. AVG. IVL. PHILIP. Même type que sur les médailles d'Auguste, excepté qu'à celle-ci on lit sur la base des deux figures DIVVS. AVG.......................... *Br.* 2.

Ces deux mots signifient sans doute que le monument est l'ouvrage du divin Auguste.

Quoique le Traité d'Eckhel ne fasse mention des médailles impériales de cette colonie que jusqu'à Caracalla, je puis certifier que j'en ai possédé une frappée sous le règne de Valérien, et j'ai pu observer que ce type, adopté sur la monnaie

d'Auguste, ne varie pour les empereurs suivans que par la légende du revers que je viens de décrire sur la monnaie de Claude.

MÉDAILLES DE PYDNA, JOUISSANT DE SA LIBERTÉ.

Planche II. Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau du lion, à droite.

N.° 12. R. ΠΥΔΝΑΙΩΝ, aigle tourné à droite, déchirant un serpent. . . . . *Br.* 3.

Tête de Diane, à droite.

N.° 13. R. ΠΥΔΝΑΙΩΝ, une chouette, vue de face. . . . . . *Br.* 3.

CHAPITRE XI.

Retour de Philippi à Salonique par les sources de l'Angitas, faussement regardé comme le Strymon, et par les montagnes de la Bisaltique. Découverte de Lété, ancienne ville de cette province; ses monnaies. Conjectures sur celles de la Crestonie adjacente à la Bisaltique.

Le lendemain de notre retour à Drame, nous fîmes nos adieux à l'évêque qui nous avait si bien accueillis, et nous prîmes la route la plus voisine des montagnes situées au nord de la plaine de Philippi, pour nous rendre aux sources de l'Angitas. Peu après, nous reconnûmes les ruines d'un vieux château, situé à demi-côte, à l'entrée d'une gorge qu'il a dû défendre.

En nous étendant ensuite sur la gauche, et à une heure de distance de Drame, nous repassâmes le grand ruisseau qui alimente les rizières, où déjà nous nous étions frayé une route pour parvenir à cette ville.

A peu de distance de là, nous traversâmes une pelouse, où des rochers à fleur de terre laissent échapper de petites sources dont les eaux se réunissent vers le moulin à riz que nous avions visité au bas de la plaine.

Après trois heures et demie de marche, depuis notre retour de Drame, à travers des vignobles et des terres bien cultivées,

que la plante du tabac et celle du coton enrichissent à l'envi, nous arrivâmes au village de Prosotchéni, marché très-fréquenté par les habitans des pays environnans.

Le docteur Messico avait droit d'hospitalité chez un des primats du lieu, qui s'empressa de nous recevoir avec tous les signes de l'ancienne franchise hospitalière de l'orient. Dès qu'il eut appris le but de notre voyage, il voulut être notre guide, et partager le plaisir que nous aurions à visiter la nymphe dans sa grotte.

Il fallait plus d'une heure pour arriver à cette source. Les campagnes ne perdaient rien de leur agréable aspect. Devant nous un immense rocher très-élevé, taillé à pic, qui fait partie du Cercine, et qui est couronné de bois, arrêtait notre vue à la distance d'une lieue, et sous ce rocher, un rideau de verdure indiquait la petite rivière que nous allions franchir.

A l'approche de ses bords, le passage devenait plus solitaire. Nous n'apercevions plus que des cabanes de Iuruks qui séjournent dans ce lieu sauvage pendant l'hiver, avec leurs familles et leurs troupeaux.

Cet aspect changea aussitôt que nous eûmes découvert les rochers qui forment la grotte : une ombre fraîche nous environnait; des eaux limpides qui coulaient lentement, une perspective prolongée sur notre gauche, entre les coteaux qui bordent la rivière, des rochers escarpés, couverts de plantes et d'arbrisseaux, formaient à notre droite les premiers plans du tableau dont je donne un dessin (Voyez planche I).

A cent pas de la grotte, nous traversâmes la rivière, et nous mîmes pied à terre sur une grande pelouse. L'entrée de la grotte n'est visible que lorsqu'on y aborde. Des blocs d'un marbre grisâtre, amoncelés vraisemblablement par des tremblemens de terre, ont obstrué tous les passages. Nous n'y pénétrâmes qu'en



Lith. de Langlumé

Sources de l'Angitas ou d'Anghista.

nous traînant sur nos mains ; mais le spectacle qu'elle nous offrit nous dédommagea de cette peine. Nous crûmes entrer dans un temple, où quelque nymphe avait autrefois reçu les hommages des peuples voisins.

La grotte est à-peu-près circulaire ; sa partie supérieure forme une voûte presque régulière, dont le diamètre est d'environ vingt-cinq pieds, et la hauteur de quinze (1). A la gauche se prolonge une file de blocs de marbre, de la qualité de ceux qui cachent l'entrée ; ils servent de siége aux spectateurs. Du fond de la grotte sort une eau limpide qui, glissant d'abord sans bruit sur un lit de sable de cinq pieds de largeur, commence à murmurer en arrivant au dehors. Dans un enfoncement se voient les restes d'une maçonnerie antique, construite au-dessous d'une ouverture par où s'introduit un jour mystérieux. Il paraît que cette maçonnerie appartenait à un escalier par lequel on descendait dans la grotte où la nymphe du lieu devait être honorée. On ne peut en effet douter que cet antre n'ait été consacré à une de ces divinités. On sait avec quelle persévérance les anciens honoraient les fontaines et les fleuves. Je ne crains donc pas de reconnaître ici un lieu destiné au culte d'une divinité des eaux. Les habitans de la plaine ont conservé pour cette grotte une sorte de respect qui semble se rattacher à quelque solennité antique.

Si une pareille source eût pris naissance dans tout autre endroit que dans un coin peu fréquenté de la Thrace, il est probable que le nom de la nymphe et la connaissance du culte qu'on lui rendait seraient parvenus jusqu'à nous.

---

(1) On sait que, dans presque toute la Grèce, il y a chaque année des réunions pieuses aux lieux où il existait autrefois des temples.

L'évêque métropolitain de Salonique, homme anssi recommandable par ses connaissances que par ses vertus, m'a confirmé dans l'idée qu'on m'avait déjà donnée, que la source provient des environs de Négrecop, ville dont j'ai fait mention précédemment. Ce digne prélat, qui a possédé pendant douze ans l'évêché de Drame, m'a raconté, qu'en parcourant son diocèse, il avait vu, à la distance d'une heure de la ville de Négrecop, le ruisseau qui coule auprès de ses murs se perdre dans des sables, et qu'on a la preuve que ce même ruisseau vient reparaître dans le *Nymphæum*. Pour m'affermir dans cette opinion, il ajouta qu'un particulier, voulant lever tous les doutes, avait jeté une certaine quantité de gros millets sur les eaux du ruisseau, à l'endroit où il disparaît, et que, trois heures après, des personnes apostées dans la grotte, les avaient vus sortir au-dessus des eaux.

Avant de visiter ce lieu intéressant, nous ignorions qu'il y eût dans les environs une ancienne forteresse; les rochers qui en cachent l'avenue nous avaient empêché d'en apercevoir les ruines. Notre guide nous en ayant donné connaissance, nous nous hâtâmes de gravir parmi des blocs de marbres semblables à ceux de la grotte, et nous parvînmes péniblement au pied de la forteresse.

Il nous fut impossible de pénétrer dans l'intérieur, attendu qu'il a été encombré par les démolitions du mur d'enceinte. Nous fîmes le tour de la forteresse sur les restes de ce mur, sans aucun empêchement; ce qui nous fit reconnaître que cet état de délabrement ne provenait pas du temps, mais d'une destruction volontaire, opérée à une époque, et pour des causes qu'il n'est guère possible de découvrir dans un pays que l'histoire a totalement négligé.

Nous n'aperçûmes aux environs aucune trace de sculpture ni

aucune inscription ; mais nous jugeâmes par la maçonnerie, où ne se trouve aucun fragment soit de briques soit de sculptures, et faite avec un mortier très-solide, que cet édifice n'appartient pas au moyen âge, et qu'il doit avoir été construit par les Macédoniens. Ce château fut sans doute bâti à l'époque où Philippe, s'étant emparé de Crénidès, lui donna son nom, et la fortifia pour garantir les mines du Pangée d'une invasion dont les peuples voisins ne cessaient de les menacer. Il est bien possible aussi qu'Auguste, fondateur de la colonie établie à Philippi, ait fait bâtir ou restaurer cette forteresse, pour les mêmes motifs qu'avait eus Philippe de fortifier les environs de sa propre colonie.

Tout le fruit que nous retirâmes de cette dernière course fut d'avoir aperçu, du haut de la forteresse, au bas du grand rocher du Cercine, d'autres ruines d'anciennes habitations. De grands tas de pierres, quelquefois régulièrement alignés, semblent annoncer des traces de maisons construites en bois, sur des bases formées avec des pierres et de la boue. Cette manière de bâtir est en usage dans une grande partie de l'Orient.

De retour chez notre hôte, nous fûmes traités avec la simplicité cordiale des temps anciens. Le maître de la maison avait fait préparer un repas, où plusieurs de ses amis furent invités. Tous les convives s'assirent autour d'une table ronde, les jambes croisées, selon l'usage oriental. Un jeune homme debout, tenant une cruche, offrait sans cesse du vin du cru du propriétaire. Les filles de notre hôte et sa femme, respectueusement éloignées, paraissaient seulement pour présenter les plats à des enfans de la maison qui les servaient un à un. A la fin du repas, un des convives prit un instrument ayant la forme d'une mandoline à long manche, et chanta des couplets, tantôt grecs, tantôt turcs : on ne les aurait certainement pas applaudis dans

nos pays ; mais ils n'étaient pas sans agrément pour des personnes habituées au chant oriental.

Le lendemain, nous prîmes la route d'*Ali-Strati*, en suivant le cours de la rivière que nous avions à notre droite, et qui depuis la grotte contourne la plaine, à l'est du Cercine. Nous la traversâmes plusieurs fois, et la laissâmes à notre gauche, pour parvenir, après trois heures de marche, à la petite ville d'Ali-Strati. J'ai déjà observé que ce n'est qu'auprès du pont que cette rivière prend un accroissement considérable, par le seul écoulement des eaux dont j'ai fait souvent mention.

La première fois que nous avions passé par le même chemin, nous étions descendus dans un Khan. Cette fois le docteur voulut visiter l'économe ecclésiastique du lieu, son ami particulier; celui-ci nous reçut si bien, que toute sa maison ne fut occupée que de nous, et du repas qu'il nous obligea d'accepter chez lui. Nous reprîmes ensuite le chemin des hauteurs, en suivant des coteaux presque incultes, dans la direction du sud-est ; nous parvînmes, dans une heure et demie, à un pont auquel les gens du pays donnent le nom de pont d'Anghista, et dont j'ai déjà parlé ; il est situé sur la rivière que nous avions presque toujours suivie jusqu'alors, et qui ne pouvait être que celle qu'Hérodote appelle Angitas.

Ce dernier fait m'était pleinement démontré; car premièrement, ainsi que je viens de le dire, le pont porte encore aujourd'hui le nom de pont d'Anghista ; secondement, la rivière se jette dans le lac Cercine, et de là dans le Strymon ; ce qui est conforme au récit d'Hérodote sur l'Angitas ; troisièmement enfin, il n'existe autour du lac aucune autre rivière remarquable dont les eaux y abordent; celle que j'avais suivie depuis la grotte est la seule un peu importante que le lac reçoive.

Rien ne manquait ainsi à mes observations sur les environs

de Drame et sur la plaine de Philippi. J'avais reconnu les sources du Zigastès et celles de l'Angitas ; j'avais suivi le cours de cette dernière rivière autour des bases sud-est du mont Cercine, à l'est de Serrès et au couchant de Philippi : il ne pouvait donc plus rester de doutes sur le passage d'une division de l'armée de Xercès par cette partie nord du mont Pangée.

Parvenus sur le pont d'Anghista, nous avions devant nous plusieurs villages, savoir, *Anghista* qui porte le nom de la rivière, *Pervista, Jeni-Kieui* et *Sdravitz*. Ce dernier nom me rappela ce que m'avait dit l'archevêque de Salonique, au sujet des sources de l'Angitas, savoir, qu'en parcourant son ancien diocèse, il avait aperçu beaucoup de ruines à Sdravitz, et qu'il ne doutait pas que ce village n'eût tiré son nom de celui de *Drabesque,* altéré par les Bulgares, qui de Strymon ont fait Strouma, et d'Angitas, Anghista, à cause des difficultés de prononciation, que leur présentent les désinences de quelques mots grecs.

Nous repassâmes le pont pour prendre la route des coteaux qui conduisent à Zialova, où nous fûmes reçus chez les mêmes Grecs qui nous avaient précédemment bien accueillis. Comme je témoignais au docteur Messico le regret de quitter, sans la parcourir, la partie du Pangée où s'était donnée la bataille de Philippi, il tâcha de suppléer aux notions que j'aurais puisées sur les lieux, en me disant qu'il serait difficile de trouver aujourd'hui des traces bien certaines de la démarcation des deux camps romains, attendu que la charrue sillonne ces terrains tous les jours; mais qu'il ne doutait pas qu'un village qui a retenu le nom de *Portès* n'eût du rapport avec ces campemens. Il ajouta qu'en allant au monastère de la vierge *Cosfinitza,* dont j'ai fait mention au chapitre IV, et en passant par un village nommé *Paléocori, vieille ville,* il avait aperçu, à peu de distance de

ce village, et dans divers endroits, des scories des métaux qu'on y avait autrefois purifiés. Ce rapport me donna lieu de croire que Paléocori ne pouvait être que l'ancienne *Datos,* car on sait que cette ville était bâtie à côté des mines exploitées par les habitans, et l'on peut se rappeler que les Athéniens y éprouvèrent une grande déroute, en voulant s'emparer de ces mines. Un fait prouvé précédemment fortifiait ma conjecture, c'est que Paléocori et Philippi ou Crénidès étaient deux villes différentes et voisines l'une de l'autre.

Arrivé le lendemain à Serrès, je résolus de prendre la route de la Bisaltique où j'espérais faire de nouvelles observations géographiques intéressantes, car les anciens ont beaucoup négligé cette partie de la Thrace libre, qui ne fut entièrement soumise aux rois de Macédoine que sous le règne de Philippe, père d'Alexandre.

Nous nous dirigeâmes, mon compagnon et moi, vers *Nigrita,* petite ville adossée aux montagnes de la Bisaltique, sur la grande route de poste qui conduit des deux Mœsies et de la Servie dans l'intérieur de la Macédoine, et nous parvînmes directement à Nigrita, à travers des marais impraticables pendant l'hiver; et qui s'étendent jusque sous les murs de Serrès. Dans moins de deux heures, nous abordâmes à un pont nouvellement construit aux frais d'Ismaïl-Bey, soit pour la commodité des habitans de la côte nord de la Bisaltique, soit pour la facilité des courriers et des voyageurs qui passent par cette route, en arrivant à Serrès, ou en quittant cette ville.

Une heure après le passage du pont, nous entrâmes dans le fertile territoire de Nigrita, dont la culture du coton et celle de la vigne rendent l'aspect très-riant. Aux approches de la ville, nous laissâmes à notre droite le village de *Serpa,* qui n'est séparé de Nigrita que par un petit torrent. Ces deux villages sont

si près l'un de l'autre que, lorsqu'on en approche, on croirait voir une seule et grande ville. Serpa est régi par une administration particulière des primats du lieu, que les habitans nomment eux-mêmes, sans aucune influence du bey de Serrès. Ce village, quoique entièrement habité par des Grecs, porte une dénomination bulgare. Le nom de Serpa pourrait servir à prouver que, dans le moyen âge, toute cette côte de la Bisaltique faisait partie des pays soumis à la Bulgarie. A compter du dixième siècle, presque toute la plaine que parcourt le Strymon et toute la côte du mont Cercine furent occupées, comme elles le sont encore aujourd'hui, par des Bulgares, qui se sont confondus avec les anciens habitans du pays, et auxquels ils ont appris leur langue.

Au sud et au couchant de la Bisaltique, la nation bulgare disparaît; on ne la retrouve que dans la plaine de Salonique.

La Chalcidique, ainsi que nous le verrons au quinzième chapitre de cet ouvrage, ne cessa jamais d'être habitée par des Grecs. On doit reconnaître, par cette dernière observation, que les montagnes de la basse Macédoine ont été souvent l'asile des Grecs, lorsque les Bulgares ont porté la guerre dans les pays soumis aux empereurs de Constantinople.

Nous descendîmes chez l'économe ecclésiastique de Nigrita, qui est en même temps l'un des primats. L'archevêque de Serrès m'en avait parlé comme d'un philoxène qui avait l'usage du monde, et qui traitait les affaires avec beaucoup d'intelligence. L'accueil qu'il nous fit répondit parfaitement à cet éloge. Toute la famille unit ses politesses à celles de son chef; notre séjour dans cette maison eut l'apparence d'une fête préparée pour nous recevoir; rien ne manqua pour soutenir cette illusion. J'ai eu plusieurs fois, dans ce récit, l'occasion de peindre la bienveillance hospitalière qui distingue encore les Grecs modernes,

spécialement dans les campagnes. Le Turc accueille l'étranger par esprit de religion, le Grec par un sentiment d'humanité, ou par une estime raisonnée pour son hôte.

Le lendemain de notre arrivée, je parcourus la ville, et je reconnus qu'il n'y habite point de Turcs. Le mouvement intérieur annonçait une population occupée de travaux champêtres et livrée à une industrie très-active. Des teinturiers, des orfèvres, des chaudronniers et d'autres artisans animaient tous les quartiers. Enfin le bazar annonçait que la ville de Nigrita était devenue par sa position le centre d'un commerce très-considérable entre les habitans de la ville, ceux des villages de la côte voisine, et ceux des métairies de la plaine, en deçà du Strymon, pour qui Serrès est trop éloignée.

L'économe, peu versé dans la géographie ancienne, ne put me donner beaucoup de lumières sur les villes qui ont fleuri autrefois autour de la Bisaltique, mais il me parut ne pas douter que, depuis Nigrita jusqu'à Amphipolis, il n'ait existé plusieurs habitations assez importantes. Celle où nous nous trouvions devait avoir été, sous une autre dénomination, l'une des plus fréquentées, soit parce qu'elle a toujours été située sur une grande route, soit parce que son territoire était propre à y attirer beaucoup d'habitans ; à quoi il ajoutait un autre avantage, celui de bains d'eaux minérales très-anciens qui existent dans les environs.

Comblé de témoignages d'amitié de la part de mon compagnon de voyage et de mon hôte, je fus obligé de les quitter, et ce ne fut pas sans des invitations réciproques de nous revoir ou à Salonique ou dans un autre voyage à Serrès. Je me dirigeai sur *Soho,* que je croyais être l'ancienne *Lété,* ville connue depuis peu de temps par les médailles qui portent la légende ΛΕΤΑΙΩΝ.

Dès la sortie de Nigrita, on commence à gravir des coteaux complantés de vignes et d'arbres fruitiers, et bientôt on se trouve

dans des bois. A une demi-heure de cette ville, je passai un petit torrent dont les eaux vont se perdre dans le lac Cercine, au midi de Nigrita. Il devient très-difficile à franchir, dans le temps des grandes pluies, et ses eaux arrêteraient souvent les courriers pendant plusieurs jours, si les beys de Serrès n'y eussent construit un pont de pierre. Ce passage était devenu dangereux par la facilité qu'il donnait aux voleurs d'y arrêter les passans; mais aujourd'hui les beys de Serrès ont rendu cette route très-sûre. Après avoir traversé le pont, j'entrai dans une forêt de chênes, qui ne m'offrit d'abord qu'une montée très-rude. Aucun signe de culture ni d'habitation ne se laisse découvrir dans les environs. C'est toujours la nature sauvage qui se montre sur une étendue de bois de quatre lieues de profondeur.

J'arrivai enfin par une descente assez douce dans le village de Soho, et je mis pied à terre chez un Grec nommé *Philactor,* marchand commissionnaire, que nos négocians de Salonique employaient pour des achats de coton dans les environs de Nigrita. Son logement était très-commode, et se distinguait parmi beaucoup d'autres, la plupart ruinés ou abandonnés.

Mes premières questions roulèrent sur l'état déplorable où je trouvai son village; il m'assura que la peste y avait fait de grands ravages, et que les vexations d'un aga, tributaire du bey de Serrès, avaient tellement épuisé le pays d'habitans, que, dans ce moment, il n'y restait pas la moitié de l'ancienne population. On comptait dans ce village, me dit-il, beaucoup de Turcs; mais ils ont encore plus souffert que nous par le fléau de la peste; de sorte que vous ne verrez qu'une morne solitude dans un des plus riches territoires de la côte méridionale de nos montagnes.

Au sujet de ce beau territoire, je lui fis observer qu'il devait

y avoir eu autrefois une ville sur le sol même où se trouve le village ; c'est ce qui est vrai, me dit-il, et demain j'espère vous en donner des preuves. Ensuite il continua à m'entretenir de l'étendue et de la fertilité des terres qui entourent Soho, et du manque de bras et de bestiaux pour les cultiver.

Le lendemain matin, Philactor me conduisit à l'église, où je remarquai divers morceaux d'architecture, la plupart d'assez mauvais goût, mais qui prouvaient néanmoins que nous nous trouvions sur les ruines d'une ancienne ville. Pour m'en convaincre de plus en plus, mon hôte me parla de plusieurs tombeaux découverts en divers temps, et dont les Turcs s'étaient emparés. L'un de ces tombeaux, me dit-il, contenait une inscription que je vous ferai communiquer par un caloyer du mont Athos, qui l'avait copiée avant qu'elle passât dans le harem de l'aga. Heureusement ce caloyer se trouvait alors dans le village, et comme les Grecs en général aiment à se glorifier des antiquités qui contribuent à illustrer leur patrie, Philactor obtint facilement une copie de l'inscription qu'il m'avait promise ; en voici le texte et la traduction :

INSCRIPTION.

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣΕΥΔΑΙΜΩΝ
ΤΩΓΛΥΚΥΤΑΤΩΥΙΩΤΗΝΛΗΝΟΝ
ΚΑΙΤΟΗΡΩΟΝΕΚΘΕΜΕΛΙΩΝΚΑΙΑΥ
ΤΟΖωΝΕΑΝΜΕΤΑΤΟΕΜΕΤΕΘΝΑΝ
ΑΙΕΙΣΤΗΝΛΗΝΟΝΤΟΛΜΗΣΗΕΤΕ
ΡΟΣΑΝΟΙΞΑΙΤΕΑΠΟΣΥΝΓΕΝΕΙΑΣ
ΕΤΕΡΟΝΣΩΜΑΘΕΛΗΚΑΤΑΘΕΣ
ΘΑΙΔΩΣΕΙΤΩΙΕΡΩΤΑΤΩΤΑΜΙΩ
/ΧΜΜΦ

TRADUCTION.

« Denis Eudémon [l'heureux] consacra, de son vivant, à la » mémoire de son fils très-chéri ce tombeau et cette chapelle, » qu'il fit construire depuis les fondemens. Si quelqu'un osait, » après ma mort, ouvrir ce tombeau pour y enterrer un autre in- » dividu de sa famille, il paierait au trésor sacré cinq cents » drachmes. »

Philactor me conduisit ensuite dans un vignoble qui lui appartenait; le terroir était couvert des plus beaux pommiers que j'aie vus de ma vie : ceux de la Normandie ne sont que des nains auprès de ceux-là. Ils étaient chargés de fruits. Les poiriers, qui s'y trouvaient entremêlés, n'étaient pas moins remarquables. Tous ces fruits se consomment à Salonique et à Serrès.

M'étant ensuite aperçu que la plupart des vignobles étaient couverts de fougères, je demeurai convaincu que mon hôte n'avait pas exagéré ce qu'il m'avait dit de la malheureuse position du pays. Vous voyez, me dit-il, par le fâcheux état de ces immenses vignobles, que les propriétaires sont absens ou qu'ils sont morts. Le dommage que cause le délaissement des vignes est d'autant plus considérable pour ce village, que la qualité du vin en est très-bonne. Je voyais en effet que les coteaux qui le produisent sont admirablement placés au midi de la chaîne de montagnes qui séparait la Bisaltique de la Crestonie. Cette division est si naturelle, qu'il est impossible de ne pas s'apercevoir que cette partie de la montagne a toujours été inaccessible, et que, pour communiquer d'un pays à l'autre, il fallait autrefois, comme aujourd'hui, faire un très-grand détour.

La beauté du terroir de Soho, non moins que les monumens anciens qu'on y découvre, contribue par conséquent à ne laisser

aucun doute sur l'existence d'une antique ville dans l'emplacement de ce village. Il conserve encore aujourd'hui le relai de la poste aux chevaux, ce qui, d'après une observation que j'ai souvent réitérée, annonce généralement une ville ancienne; mais les habitans n'ont conservé aucun souvenir du nom primitif de leur patrie.

Je ne passai que peu de jours à Soho, qui avait plutôt à mes yeux l'aspect d'une solitude que celui d'un pays habité. Ce n'était pas sans un sentiment pénible que je voyais s'élever dans un pays si malheureux un grand édifice que l'aga, riche propriétaire, faisait bâtir avec ostentation, au milieu des ruines et de la misère publique.

En partant de Soho, je ne pris pas la route de la poste, qui m'aurait conduit trop bas vers le lac de Bolbe. Je parcourus, pendant plus d'une demi-heure, les beaux vignobles exposés au midi, où j'aperçus partout de nouvelles preuves de la dépopulation dont mon hôte m'avait fait le triste tableau. Après avoir de nouveau atteint les bois, j'en sortis, pour me retrouver sur de belles terres à blé qui s'étendaient à ma gauche. Je rencontrai ensuite un village habité par des Yuruks, plutôt pasteurs que cultivateurs, mais qui sont possesseurs de beaux vignobles, et après trois heures de marche dans des terrains incultes, j'arrivai à des métairies qui dominent la plaine de *Langaza*, où l'on cultive le coton, et où l'on sème aussi de l'orge et du blé. Peu après, je me retrouvai sur la route qui m'avait conduit dans la Crestonie, et j'arrivai le même jour à Salonique.

A peine rendu à mon poste, je me convainquis entièrement que le village de Soho était bâti sur les ruines de la ville de Lété. Thucydide et Plutarque, en faisant mention des Bisaltes, ne nomment aucune des villes que ces peuples habitaient; mais en parcourant les notices de Léon-le-Sage, on voit que sous le

règne de cet empereur, au commencement du dixième siècle, il existait un évêché dans l'étendue des montagnes de la Bisaltique, qui prenait le nom de deux villes de cette province; c'est-à-dire Ο ΛΗΤΗΣ ΚΑΙ ΡΕΝΘΗΝΑΙ, ce qui signifie *celui dont le diocèse comprend la ville de Lété et celle de Rhentiné.* Il me fut alors aisé de me convaincre, par le voisinage de Soho avec un lieu nommé aujourd'hui *Rendina,* que Lété avait été le lieu principal de ce diocèse, et que l'évêque y faisait sa résidence. J'appris ensuite, par le métropolite de Salonique, que cet évêché avait été supprimé; que Soho appartient maintenant à l'archevêché de Serrès, et que Rhendina est tombée en partage à l'archevêque de Salonique. Cette suppression a été suivie de beaucoup d'autres, depuis que les guerres, occasionnées par la prise de Constantinople, ont dévasté l'empire, et réduit la population de l'Asie et de l'Europe turque à un très-petit nombre de chrétiens du rite grec.

Ces diverses observations me paraissent prouver qu'il a existé dans la Bisaltique une ville qui portait encore le nom de Lété dans le dixième siècle; mais de plus il nous est démontré que cette ville était très-ancienne, qu'elle était libre, et qu'en cet état de liberté, elle a eu le droit de faire frapper des monnaies. Nous en avions, depuis long-temps, plusieurs dans nos cabinets, qu'on attribuait faussement à Lesbos. C'est depuis peu que cette erreur universelle a été reconnue. La légende où l'on croyait lire ΛΕΣΒΙΩΝ, mieux observée, a donné ΛΕΤΑΙΩΝ rétrograde, et même ΛΕΤΑΙΩΝ sur les deux faces. Sur d'autres médailles presque semblables, on avait cru lire ΩΡΝΙΚΙΩΝ et on a reconnu que la véritable leçon est ΩΡΗΣΚΙΩΝ; mais on n'a pas découvert la signification de ce dernier mot, qu'on a présumé seulement désigner l'*Orestide* ou bien *Orestia,* ancien nom de la ville qui, sous Hadrien, prit celui d'Hadrianopolis.

Ces médailles de Lété et d'Oreskia avaient été rejetées jusqu'à présent parmi les incertaines. J'en ferai mention dans une dissertation qui formera le seizième et dernier chapitre de cette relation. J'y réunirai toutes les monnaies que j'attribue aux peuples qui ont possédé des mines sur le mont Pangée; mais je dois dire dès à présent que ces médailles, savoir, celles qui portent la légende ΛΕΤΑΙΩΝ et celles qui présentent le mot ΩΡΗΣΚΙΩΝ, sont les unes et les autres de la même contrée. Les premières appartiennent à la ville de Lété, et les secondes à une ville inconnue qui portait le nom d'*Oreskia*, lequel signifie la *Montagnarde*, ou qui est adossée à la montagne.

CHAPITRE XII.

Voyage à Cavala, anciennement nommée Galepsus, colonie de Thasos. Route dans l'intérieur du mont Pangée, jusqu'aux bords du Mœstus. Conjectures sur les Satres et sur leurs monnaies. Annonce de l'ouvrage où l'auteur se propose de faire connaître ces monnaies, ainsi que celles des autres habitans du Pangée.

Cavala, située dans le golfe Piérique, est une petite ville dominée par un ancien château dépendant du pachalik de Salonique, où commande un mussellim, lieutenant du pacha. Cette ancienne ville de la Thrace, située à l'extrémité des plaines de Serrès, entre l'Hèbre et le Strymon, dut offrir, dans tous les temps, des avantages considérables pour le commerce avec l'intérieur du pays. Depuis les premières capitulations que nous avons obtenues de la Porte ottomane, le port et le château de Cavala ont été compris au nombre des places où la France a le droit d'établir un consul.

Malgré cette prérogative, et malgré tant de ressources locales, pendant long-temps aucune tentative n'avait réussi pour former un établissement stable dans ce port. Enfin, en 1771, une des maisons françaises établies à Salonique, dirigée par une personne expérimentée et capable par son génie d'agrandir les plus petites voies commerciales, se détermina à envoyer sur les lieux un de ses principaux commis pour y sonder le terrain. L'accueil

que reçut ce commis des membres du gouvernement et des habitans, tous intéressés à voir prospérer le commerce maritime de leur patrie, l'encouragea à s'établir parmi eux, et il commença dès ce moment à former quelques entreprises.

Sur le compte rendu à Marseille aux majeurs de l'établissement de Salonique, des premiers succès qu'avait obtenus ce préposé, il fut décidé que, sans faire intervenir ni le gouvernement ottoman ni celui de France, on se confierait à l'appui que le consul et le pacha de Salonique pourraient donner à cette nouvelle maison. Depuis lors, on vit chaque année divers bâtimens français, expédiés directement de Marseille, aborder à Cavala avec des cargaisons françaises. Des correspondances s'établirent bientôt entre cette maison, Andrinople, Constantinople et Smyrne, ce qui valut à l'établissement des expéditions fréquentes. Nous vendions à Cavala, pour la consommation des pays voisins, des objets d'importation très-considérables, et nous en retirions du coton cultivé à Orfano, à Pravista, à Drame, et même du riz de cette dernière ville. L'île de Thasos nous livrait aussi de la cire et de l'huile, que nos bâtimens allaient y chercher. Tous ces achats présentaient une grande économie, comparativement aux opérations faites à Salonique et à Smyrne, à cause de la différence des frais de transport, depuis l'intérieur des terres jusqu'au rivage de la mer.

Divers régisseurs du même établissement se sont succédé dans cette échelle, sans trouble de la part des Turcs indigènes, et plusieurs y ont prospéré, jusqu'aux catastrophes qui on tanéanti la plupart de nos comptoirs, sur toutes les côtes de la Turquie.

Ce ne fut que par un accident très-malheureux que l'établissement de Cavala cessa des premiers à être fréquenté par les français. Cet événement est assez frappant et assez digne de l'histoire du commerce, pour que je doive en faire mention.

M. Lion, le dernier des régisseurs qui s'étaient succédé sans interruption à Cavala, natif de Marseille, négociant aussi habile que capable d'inspirer de la confiance, avait contracté une si étroite amitié avec Tossoun-Aga, musellim de la place, qu'il se détermina à lui prêter une somme assez importante pour qu'il dût faire approuver le prêt par les majeurs de son établissement. La probité du musellim et une forte garantie sur les biens de cet officier rassurèrent ces négocians. Peu de temps après, la Turquie entra en guerre avec la Russie et la maison d'Autriche; Tossoun reçut ordre de marcher à la tête de plusieurs centaines d'hommes; mais, ne se sentant pas en état de faire les dépenses de cette campagne, il négligea de pourvoir aux préparatifs nécessaires, espérant qu'avec de l'argent il pourrait obtenir grâce auprès du visir. Il s'agissait de trouver un homme puissant qui pût hasarder une proposition de ce genre, chose toujours délicate, même en Turquie. Personne n'était mieux en état de lui rendre ce service que le Bey de Drame avec lequel il avait eu quelques relations. Ce Bey, affligé d'une maladie chronique, s'était dispensé d'aller en personne à l'armée, et y avait enyoyé son contingent.

Tossoun, accompagné d'une bonne escorte, osa se présenter chez lui, et il en fut si bien reçu, qu'il ne douta plus de l'intérêt que celui-ci avait pris à sa cause: seulement le Bey l'engagea à faire partir les hommes dont il pouvait disposer, et promit d'écrire une lettre au grand-visir pour obtenir sa grâce; mais, jaloux de la bonne réputation du musellim et envieux des biens que celui-ci possédait dans le territoire de Philippi, il résolut de le perdre.

Au lieu d'écrire en sa faveur, il l'accusa formellement de désobéissance aux ordres qu'il lui avait donnés de marcher à la tête des troupes du département. Il était difficile que Tossoun-Aga

pût croire à tant de noirceur. Rassuré par les promesses du Bey, il revint à son poste sans la moindre méfiance : le Tartare expédié au camp n'apporta que l'horrible sentence d'un Visir irrité, et dont le Bey avait ordre d'être l'exécuteur. Satisfait de sa commission, mais craignant que Tossoun ne se présentât avec ses gardes, il lui écrivit qu'il avait arrangé son affaire, et qu'il lui communiquerait la lettre du Grand-Visir à la première entrevue. Plein de satisfaction et de confiance, le musselim croyant que son affaire ne tenait désormais qu'à de l'argent, et voulant s'acquitter envers son prétendu bienfaiteur, n'osa plus se présenter avec une attitude guerrière, et partit pour Drame, accompagné seulement de quatre hommes.

On peut aisément juger du saisissement et de la terreur dont fut frappé le trop loyal Tossoun, lorsque, debout devant son juge, au lieu des politesses auxquelles il s'attendait, il reçut de sanglans reproches, et entendit prononcer sa sentence. On s'empara sans peine d'un homme à demi-mort ; mais, parmi tant de gardes qui entouraient le Bey, pas un ne voulut tremper sa main dans le sang d'un chef si respectable. Embarrassé de son prisonnier, aveuglé par son crime, et ne pouvant se révolter contre les ordres du Grand-Seigneur, le Bey eut recours au Serdar, de qui la garde était composée d'hommes ramassés de toutes parts : celui-ci conduisit Tossoun dans les montagnes voisines, où un de ses satellites trancha la tête au malheureux musselim.

Ainsi périt un officier distingué, par la perfidie d'un personnage à qui il n'avait jamais tenté de faire aucun mal, et qui n'avait lui-même que peu de temps à vivre.

Ce Bey de Drame était un des quatre fils du Nazir, dont j'ai parlé précédemment. Il a eu pour héritier Dramali-Pacha, mort gouverneur de la Morée.

Il serait difficile, me dit M. Lion, peu de temps après, de

peindre la consternation de tout le pays, lorsqu'on y apprit la mort tragique du musellim, et combien de regrets se manifestèrent à Cavala de l'avoir laissé partir sans escorte.

On n'apprendra pas sans intérêt que ce musellim était oncle de Méhémet-Ali, aujourd'hui pacha d'Égypte, né à Cavala de parens distingués qui l'avaient élevé, et que c'est après la mort de cet oncle que le jeune guerrier est parvenu de grade en grade, par son courage, au rang éminent où il brille parmi les hommes puissans de notre siècle.

Quant à la position de notre régisseur, la saisie des biens du musellim la rendit très-critique. Les héritiers de cet aga n'eurent la certitude de cette confiscation qu'un an après sa mort. Dans ces entrefaites, M. le comte de Choiseul-Gouffier, notre ambassadeur à Constantinople, m'engagea à me porter sur les lieux, pour prendre des informations sur cette affaire. Je partis à cet effet de Salonique, en 1786, pour me rendre à Cavala, sans renoncer, chemin faisant, à mes observations géographiques. Je dirai tout-à-l'heure que les soins de M. de Choiseul n'eurent aucun résultat utile pour l'établissement français.

Arrivé par la grande route à l'embouchure du Strymon, je traversai les ruines d'Eione qui sont sur ses bords, et dans moins d'une heure, en me dirigeant à droite sur les coteaux du Pangée, j'abordai à la petite ville d'Orfano, où réside un aga, et où se tient un marché pour la vente du coton recueilli dans le pays. C'est dans cette ville que, pour la seconde fois depuis le départ de Salonique, je changeai de chevaux, et que je reçus aussi, pour la première fois, la céremonie du repas, que les maîtres de poste n'accordent qu'aux Tartares de la Porte.

A commencer à Orfano, distante de près d'une lieue de la mer, on peut déjà observer la séparation des groupes de montagnes qui forment les parties les plus élevées du Pangée, d'avec

les collines qu'occupaient autrefois les Pières. Dès qu'on a franchi les premières bases sud de ces montagnes, on entre dans une route presque droite et très-unie, située entre les deux chaînes, bordée des deux côtés d'un grand nombre de petits villages, tous peuplés de Turcs. Le caractère sauvage de ces Musulmans les rendrait semblables aux habitans de l'Hémus, s'ils n'étaient pas surveillés, et aussi laborieux qu'ils le sont. Le terrain que partage cette route est très-productif en bled, en orge et en coton. On semait alors cette dernière graine, et nous avions sous les yeux plus de quatre-vingts charrues occupées à ce travail.

L'étendue de cette vallée est d'environ six lieues de long sur une de large; on dirait que c'est la main de l'homme qui l'a tracée, et qu'on y a transporté les bonnes terres qui la fertilisent entre les rochers où elles sont encaissées.

Après l'avoir traversée, on arrive par une pente très-rapide et parmi des rochers à Pravista, que quelques fragmens d'antiquités et sa situation sur la grande route peuvent faire regarder comme la *Phagrès* d'Hérodote, et que l'armée de Xercès traversa, après s'être divisée vers l'Angitas, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut.

Pravista est un lieu de poste et la résidence d'un grand nombre de propriétaires turcs des territoires intérieurs et extérieurs du Pangée. Si, en entrant dans le territoire de cette montagne, du côté du sud, j'avais été à portée de remarquer des lieux mémorables par le rassemblement des troupes qu'Alexandre dirigeait contre Darius, la sortie du Pangée, par le nord, ne reveilla pas de moins grands souvenirs. Alexandre, lorsqu'il pénétra dans le Pangée, allait donner à l'Asie les fers qui la jetèrent constamment, depuis cette époque, dans les plus fatales révolutions, et ce fut sur les plateaux opposés qu'Antoine

et Auguste forgèrent ceux qui devaient accabler à la fois Rome et presque tout le monde connu. L'armée de Xercès avait campé dans les champs fertiles que j'allais traverser, et qui s'étendent jusqu'à ceux de Philippi. J'avais cette ville devant moi. Le village de Rastcha, caché dans un enfoncement du Symbole, et ancienne propriété du Tossoun Aga, m'en offrait en partie le territoire. A ma droite, se présentait le chemin qui conduit à Néopolis, et qui forme le passage entre ce port et la plaine de Philippi. Dans cette position, je pus me convaincre que les monts Symboles adhèrent au Pangée, et qu'ils ne permettaient pas aux Romains de voir la mer, ainsi qu'on pourrait le croire, d'après ce que dit Appien que « Brutus » et Cassius avaient au midi un marais qui règne jusqu'à la » mer (1). »

En entrant dans cette partie de la plaine de Philippi, j'aperçus de grands tas de scories de fer, provenant des mines de ce métal, très-abondant sur le côté nord du Symbole. J'appris ensuite à Cavala que c'est dans ces montagnes qu'on fabrique des boulets pour le service des forteresses et de la marine ottomane.

J'arrivai, au bout d'une heure, au passage des gorges sapéennes, nommées aujourd'hui *Dervent,* nom qui signifie *passage étroit entre des montagnes.* Je suivis, pendant une demi-heure, dans ces gorges, une montée assez douce, par un chemin tantôt pavé, tantôt rocailleux.

Arrivé sur la hauteur, je pus saisir d'un seul coup d'œil l'isthme du mont Athos, les îles de Thasos, de Samothrace, d'Imbros, de Lemnos, ainsi que les plages et les montagnes de la Thrace qui les

(1) De castris usque ad mare. Appian., lib. IV, cap. XIII.

environnent, depuis Cavala, dont je n'étais plus éloigné que d'une lieue, jusqu'aux bornes d'un horizon de mer très-étendu.

Une descente tortueuse et rapide, où l'on est presque toujours obligé d'aller à pied, me mit en une heure à peu près dans un grand faubourg de Cavala, sur le chemin qui conduit vers la Thrace. C'est dans ce faubourg que se traitent les affaires de commerce, et que l'on trouve tous les établissemens propres à un pays maritime. Ce passage est d'autant plus fréquenté, qu'il est le seul par où puissent passer les caravanes qui vont de la Grèce proprement dite, de l'Epire et de la Macédoine, à Constantinople. Je me rendis ensuite dans la ville chez M. Lion, régisseur de l'établissement français. Sa maison était placée sur le rempart, à côté d'une batterie qui défend la rade (1). Cette maison jouit d'une vue qui s'étend jusqu'au mont Athos, à quinze lieues de distance.

La ville ne contient qu'environ neuf cents maisons ; elle occupe un promontoire qu'elle couvre entièrement ; les murs sont partout escarpés et très-hauts. Ce promontoire forme avec la rade un demi-cercle où le mouillage est sûr et commode.

Le château, où habite le *Disdar* ou châtelain, est gardé par un petit nombre de soldats. Parmi les huit ou dix pièces de canon dont il est pourvu, j'en remarquai une de bronze, du calibre de vingt-quatre, qui porte le nom de *Vendôme*, avec la devise *ultima ratio regum.* Il est vraisemblable que ce canon nous a été enlevé par les Autrichiens, qui l'auront transporté dans quelque place de Hongrie, où les Turcs s'en sont emparés à leur tour.

---

(1) Il est très-remarquable, en Turquie, que la maison d'un marchand franc puisse se trouver ainsi placée, dans une ville de guerre, à côté d'une batterie.

On aperçoit dans la construction des murs de la ville divers fragmens d'antiquité, et même des inscriptions, mais elles sont placées si haut qu'on ne saurait les lire. Il paraît certain, d'après cela, que l'emplacement de la ville actuelle de Cavala est celui d'une ancienne ville, qui peut avoir appartenu successivement aux Édoniens, aux Satres, aux Sapéens, aux Thasiens. Ceux-ci avaient fondé sur le continent et à leur voisinage, *Galepsus*, *Strymé*, *Œsime*, et quelques autres établissemens. Harpocration et le grand étymologiste indiquent pour fondateur de Galepsus un fils de Thasus, parent de Cadmus qui lui avait donné son nom (1). Cette ville, la plus proche de l'île de Thasos, est regardée par Thucydide (2) et Diodore de Sicile (3) comme une colonie des Thasiens.

Strymé, au rapport d'Hérodote et d'Étienne de Byzance (4), fut aussi un établissement de Thasos, dans le voisinage de Mésambrie, colonie de Samothrace.

Quant à Œsime, Etienne de Byzance la place tantôt en Macédoine, tantôt dans la Thrace (5), et Scymnus de Chio, dans le voisinage d'Amphipolis, ce qui ne peut laisser de doute au sujet de sa position auprès du fleuve Strymon, qui se trouve sur les bords maritimes du Pangée, et par conséquent très-près d'Orfano dont le territoire est très-fertile jusqu'au bord de la mer.

Œsime est aussi mentionnée par Homère, qui la nomme *Bibline*. Il résulte de tant de témoignages que Galepsus occupait le promontoire de Cavala, et qu'Œsime n'était pas éloignée des rives

---

(1) Harpocr. et *magn. Etymol.* V. Γαληψός.
(2) Thucyd. lib. IV, cap. CVII.
(3) Diod. Sic. lib. XII, pag. 321.
(4) Herod. lib. VII, cap. CVIII; Steph. Byz. V. Στρύμη.
(5) Steph. Byz. Voy. Οισιμη.

du Strymon ; on peut en inférer aussi que la première était le comptoir des Thasiens le plus propre sur la terre ferme, à leurs relations commerciales avec les habitans de l'Hémus, et la seconde, celui qui favorisait le mieux leurs communications avec la Macédoine ; et enfin que Strymé ouvrait au commerce de Thasos toutes les routes de la Thrace méridionale.

L'emplacement de Cavala et d'Œsime ne laisse pas de doutes sur la position de la ville de Galepsus, qui paraît avoir été un des principaux comptoirs des habitans de Thasos. Ce lieu fortifié par la nature était propre à favoriser la communication de l'île avec la terre ferme.

C'est dans le faubourg de Cavala, et non dans la ville, que sont situés les *Kervans-Saraïs* où les voyageurs et les caravanes s'arrêtent.

Ces logemens publics sont de deux genres : dans les uns, les hommes et les chevaux occupent le même local, et ne sont séparés que par une estrade réservée aux bagages, et où se trouvent les cheminées. Dans les autres, on entre par une grande cour entourée d'écuries et de magasins, au-dessus desquels se trouvent les chambres. Le mobilier se compose d'une ou de plusieurs nattes qu'on y place à mesure que les voyageurs font choix de l'appartement qu'ils veulent occuper. Il en est partout de même en Turquie. A la porte de chaque *Khan* ou *Kervan-Saraïs,* on trouve la boutique d'un épicier, et le plus souvent aussi un cafetier. Dans ces derniers établissemens une fontaine ne manque presque jamais.

On a construit dans le même faubourg de grands magasins pour y déposer le coton destiné à être embarqué, et le tabac récolté sur les territoires environnans. La qualité de cette dernière production est particulièrement estimée. Ces tabacs servent à la consommation de divers pays de la Turquie.

Un douanier, qui change chaque année, loge dans le faubourg et perçoit les droits du gouvernement sur toute espèce de produits de manufacture étrangère, comme aussi sur les tabacs et les cotons, soit qu'on les embarque, soit qu'on les destine pour les bords du Danube, ainsi que je l'ai observé dans l'article du commerce de Serrès.

La ville n'a qu'une seule entrée. Un grand sarcophage de marbre blanc du pays, placé près de la porte, y forme le bassin d'une fontaine. Ce monument porte une inscription latine en l'honneur d'une dame romaine ; il doit avoir été apporté de la ville de Philippi, la seule du voisinage qui ait dû renfermer des monumens latins. On retrouve dans beaucoup de villes de la Turquie des tombeaux semblables à celui-ci et employés au même usage.

Outre le disdar et un cadi ou juge, il y a à Cavala un gouverneur militaire auquel on donne le titre de musellim, qui signifie lieutenant du Pacha, attendu que les habitans tous musulmans sont enrôlés sans exception, soit pour le service de mer, soit pour le service de terre. C'est le Pacha de Salonique qui nomme cet officier, ainsi que je l'ai observé plus haut.

Le nombre d'hommes disponibles s'élevait, il y a trente ans, à près de huit cents ; il est réduit aujourd'hui de plus de moitié, par l'effet de la peste, du service militaire, et de l'émigration vers l'Egypte, où Méhémed-Ali attire ses compatriotes.

L'isolement d'un habitant européen, dans une petite ville de guerre de la Turquie, me parut d'abord un état fort ennuyeux ; je me trompais. M. Lion, occupé sans concurrent du commerce intérieur et extérieur praticable dans ces contrées, ne prenait de repos qu'autant qu'il lui en fallait pour cultiver l'amitié de quelques particuliers distingués du pays. Leur langue lui était familière, et souvent il leur était utile, même pour le conseil.

Homme de bonne compagnie, il jouissait, par une conduite honorable et des manières un peu musulmanes, de l'affection et du respect de l'universalité des habitans. Il avait imaginé un moyen d'être agréable, qui partout ailleurs n'aurait été qu'assujettissant, s'il n'eût peut-être paru déplacé: c'était de retenir chez lui chaque jour ses voisins les plus marquans, lorsqu'ils descendaient dans le faubourg pour s'occuper de leurs affaires. L'intérieur de la ville n'ayant point de café public, sa maison en tenait lieu gratuitement, pour les personnes de sa connaissance. Un domestique, accoutumé à ce service, accueillait les amis de son maître, servait le café, rafraîchissait les pipes, et tout le monde sortait satisfait. On conçoit combien un tel usage avait contribué à établir la bonne réputation de notre régisseur, et quelle facilité il lui donnait pour traiter ses affaires de commerce.

M. Lion s'était fait des amis parmi les Musulmans, ce qui est un avantage infiniment rare pour des Européens. Méhémed-Ali, quoique très-jeune lorsqu'il résidait à Cavala, était du nombre de ceux à qui ce négociant avait marqué des attentions; il s'en ressouvint dans sa prospérité; il lui écrivit à Marseille, et l'invita à venir le joindre en Egypte. Peu après avoir reçu cette invitation et avoir fait ses préparatifs de voyage, M. Lion mourut subitement. Le Pacha, pour témoigner ses regrets à la famille du défunt, lui envoya un cadeau de dix mille francs. Ce trait, qui manifeste les sentimens de bienfaisance du Pacha, ne fait pas moins d'honneur à celui qui les avait inspirés. Mais ce dont le public n'a pu avoir connaissance, c'est que le Pacha d'Egypte n'avait jamais perdu la mémoire de la perte que M. Lion avait faite, par le dépouillement du musellim son oncle, et qu'il s'était empressé de l'attirer en Egypte pour lui faire un sort qui l'en aurait dédommagé.

Ce fait annonce suffisamment que mes recherches à Cavala,

ainsi que les démarches de M. de Choiseul à Constantinople, relativement à la succession de Tossoun-aga, ne produisirent aucun effet ; rien ne fut rendu aux héritiers naturels.

M. Lion n'avait pas à choisir pour sa société du soir ; les personnes invitées pour le matin pouvaient revenir : mêmes attentions, mêmes politesses ; on entrait, on sortait, et si le maître ne se présentait pas, on ne se formalisait point de son absence ; on savait qu'il était souvent obligé d'écrire ; mais ordinairement il recevait lui-même sa société, et cette réunion devenait souvent une occasion de lier des affaires.

Je voyais chaque jour, dans ces soirées, les principaux officiers turcs du pays goûter une sorte de jouissance qui contrastait vraisemblablement avec la monotonie des soirées du harem. Le cadi, le disdar, le fils du gouverneur lui-même, y déposaient leur gravité. Une familiarité décente s'établissait entre des personnes de divers rangs, et on était assez ingénieux pour varier la conversation et les passe-temps. Tantôt des amateurs de musique en faisaient les frais, tantôt des joueurs d'échecs y formaient spectacle. Des sujets de politique animaient par fois la conversation ; les affaires de commerce n'y étaient pas étrangères. Le plus souvent des conteurs de fables ou d'anecdotes s'y faisaient écouter ; on y parlait aussi des montagnards de l'Hémus, proches voisins de Cavala, et qui obligent les habitans à se tenir toujours sur leurs gardes. Ce que j'ai dit de ces montagnards, au sujet de la ville de Drame, fait assez présumer qu'on les regardait ici comme de mauvais voisins : je puis en donner une preuve par une aventure dont j'ai été témoin.

M. Lion profita de mon séjour chez lui pour s'acquitter d'une dette provenant d'un pari perdu contre le fils du gouverneur. Il devait faire les frais d'un dîner pour une quinzaine de personnes. La fête eut lieu au fond d'une petite baie, située à peu de distance

au sud de la ville, et qui est l'endroit le plus agréable des environs par la fraîcheur de ses ombrages. La première opération, en y arrivant, fut de placer une vingtaine d'hommes sur les hauteurs, afin que les montagnards, qui rôdent souvent dans l'intérieur du Symbole, ne pussent surprendre les convives et les rançonner.

Une troupe de musiciens bohémiens, attachés au service du fort, ouvrit la marche; on s'éloigna du rivage pour prendre place à l'ombre des bois. Toute la société s'assit en rond, suivant l'usage turc, et chaque domestique servit à son maître une pipe et du café. A peine cette première cérémonie fut-elle terminée, que, sans quitter la pipe, on attaqua une caisse de deux cents bouteilles de liqueur, apportées de Marseille par un bâtiment mouillé dans la rade. Une seule tasse circulait à la ronde; personne ne pouvait refuser de boire à son tour. Bientôt les convives commencèrent à tirer des coups de pistolet, pour entendre le bruit des échos. Les gardes, les domestiques en faisaient autant. Les plaisanteries, les bons mots, les chansons, animèrent les préludes du festin; on eût dit que nous étions tous Musulmans.

Les deux cents bouteilles ne suffirent pas; les domestiques en avaient dérobé une partie, et en avaient distribué aux gardes. La chaloupe française fut expédiée pour aller chercher une seconde caisse, et, à son retour, la musique marcha au-devant de cette nouvelle provision, qui fut reçue avec acclamation par la bruyante assemblée.

On servit ensuite le dîner entièrement préparé à la turque. Le vin circulait comme la liqueur : *buvez, c'est votre tour*, disait-on; *nubet sènen;* tel est le mot que les Turcs se disent en pareil cas l'un à l'autre.

Je ne racconterai pas avec plus de détail comment se passèrent les sept à huit heures de notre séjour dans ce bois : les Turcs

avaient déposé dans la ville leur gravité, et les Européens avaient les allures des Turcs. Heureusement la liqueur était très-faible, et M. Lion avait eu la précaution de faire mettre d'avance de l'eau dans le vin. Les convives aussi étaient habitués à de pareilles épreuves, et malgré les quatre cents bouteilles de liqueur, quinze maîtres et près de cinquante gardes ou valets retournèrent à la ville, à peu près en état de raison. Toutefois la fête ne fut paisible qu'à condition que les gardes ne quittèrent pas leurs postes. Le fils du gouverneur et le disdar eurent soin de les faire remplacer plusieurs fois, au moyen d'une compagnie de cinquante hommes qu'ils avaient amenée par terre.

Je ne quittai pas Cavala sans reconnaître qu'il aurait été difficile de trouver, dans toute la Turquie, un établissement européen où l'on vît régner autant d'intimité entre des hommes si différens dans leur croyance et dans leur éducation. La raison en est principalement en ce que le régisseur parlait bien leur langue et savait s'identifier avec eux.

Pendant mon séjour chez M. Lion, ce négociant fut obligé de faire une apparition au marché qui se tient chaque semaine, à la petite ville de *Jenidgé*, située, comme Cavala, sur la grande route de Constantinople. Je profitai de cette occasion pour voir de près les montagnards dont j'ai déjà fait mention, plusieurs fois et qui fréquentent le marché de Jenidgé, le seul qui soit à leur portée.

En sortant de la ville, nous traversâmes le ruisseau que je crois être celui qu'Hérodote nomme *Lyssus*. Nous cotoyâmes à la gauche les montagnes du Symbole. En moins de trois heures, nous en franchîmes les bases jusqu'au parallèle de l'endroit même où Brutus et Cassius tournèrent l'armée que Norbanus avait fait camper dans les gorges sapéennes, dites aujourd'hui *Le Dervent de Cavala*.

A notre droite, nous avions la plaine de Saris-aban; elle forme un avancement sur la mer, en face de l'île de Thasos. Cette plaine s'élargit jusque vers les bouches du Mestus, qui sont à huit lieues de Cavala. Elle se compose de marais que le Lyssus y entretient; mais à deux lieues de distance, le terrain s'élève, se couvre d'oliviers; la terre devient de plus en plus productive; on y sème des grains de toute espèce, et le tabac en forme un des principaux produits. Dans toute cette plaine, les Turcs de tout état sont mêlés avec des Grecs.

Après le passage du Symbole, nous cotoyâmes les hautes montagnes de l'Hémus qui s'étendent jusqu'au Mestus, dans une profondeur de cinq lieues. Mon compagnon me faisait observer de temps en temps des villages placés vers les sommités, et qui paraissent inaccessibles. Nous atteignîmes enfin le fleuve, que nous traversâmes à gué, dans sa plus grande largeur, à l'endroit où il commence à s'étendre dans la plaine, et qui roule de là jusqu'à la mer sur un fond de cailloux.

Nous laissâmes, à notre droite, les ruines de *Topirus,* que nous n'allâmes pas reconnaître, à cause du peu de sûreté que ce pays offre aux voyageurs. La carte de Palma est fautive sur ce point; il place là où sont les ruines de Topirus celles d'Abdère, qui se trouvent dans la réalité beaucoup plus haut, et dans une petite ville qui prend le nom de *Gumergina.* Dans un voyage que je fis, peu après, par terre à Constantinople, je passai une nuit dans cette ville, chez un Juif dont la maison se trouvait sur l'emplacement de l'ancien château, presque entièrement détruit.

Nous n'étions qu'à une lieue de Jenidgé, qui a donné son nom à l'ancien Mestus. On nomme aujourd'hui ce fleuve *Jenidgé-Carasou, eau noire de Jenidgé.* C'est dans cette petite ville qu'on vend le meilleur tabac de la Turquie. La récolte en est considérable, et c'est Constantinople qui en fait la plus grande consommation.

Jenidgé est situé près d'un port auquel nos marins donnent le nom de Lago, et où l'on embarque les tabacs pour la capitale. Le douanier réside dans la ville.

Dès notre arrivée, mon compagnon de voyage me plaça au milieu du marché, dans la boutique d'un de ses correspondans juifs de Gumergine, l'ancienne Abdère, qui chaque semaine venait y vendre des merceries, et il alla lui-même s'occuper de ses affaires.

Je me vis bientôt entouré de ces montagnards, à demi-sauvages, curieux d'examiner un franc. Je n'avais jamais rencontré dans aucune des provinces ottomanes des hommes généralement si grands, si forts, d'un regard si farouche, d'une contenance si fière et d'un équipement guerrier plus menaçant. Un long fusil, une paire de pistolets, un grand couteau auquel les Turcs donnent le nom de *Iatagan*, et dont ils emploient plutôt le tranchant que la pointe, une giberne remplie de cartouches et de balles, et enfin une grande poire à poudre qui en contient près de deux livres, composent le costume de ces hommes indépendans; aucun d'entre eux n'oserait paraître désarmé dans la plaine.

En voyant de pareils hommes, on a de la peine à concevoir qu'il y ait sûreté sur la grande route, et généralement, me disait le marchand juif, on n'attribue leur modération qu'à l'influence de quelques grands propriétaires de leur caste qni ont des ménagemens à garder avec la Porte, et qui les contiennent dans le devoir. Mais à la moindre révolution, ajoutait-il, le danger des voyageurs est imminent; il m'assura que, même dans les temps de tranquillité, il était obligé de faire, chaque jour de marché, de petits présens à certains chefs qu'il importait d'avoir pour amis.

Je lui demandai s'il ne s'était jamais transporté dans les mon-

tagnes où habitent ces barbares ; à quoi il répondit que personne n'osait y pénétrer, excepté les malheureux *Tchinganis, bohémiens*, qui leur sont utiles pour la fabrication et le raccommodage de toutes sortes d'instrumens de fer; que le gouvernement turc n'avait que très-peu d'influence sur l'administration intérieure du pays; que les chefs n'en ont eux-mêmes que ce qu'il faut pour conserver quelque autorité; que cependant les vieillards maintenaient une espèce de fédération entre les villages de la contrée. Il était de plus persuadé, conformément aux traditions du pays, que toutes ces peuplades sont composées d'anciens Thraces grecs qui, lors de la conquête, ont pris le parti de se faire Turcs, pour être plus tranquilles. Une des preuves qu'il me donnait de ce fait, est que dans l'intérieur des montagnes on trouve encore des villages où les habitans n'ont pas perdu l'usage de faire du vin pour leur propre consommation.

Quant à leur religion, ils ont des *imans* ou curés ; mais ceux-ci sont presque tous étrangers, ou du moins de race asiatique, et aussi ignorans que leurs paroissiens.

A la vue des grands coutelas que portent ces hommes agrestes, on ne peut manquer de se ressouvenir de ce que dit Thucydide, qu'on voyait, dans l'armée de Scytalcès, des montagnards libres du Rhodope, armés seulement de coutelas. Il paraît, d'après cela, certain que ce peuple, constant dans ses habitudes, n'a fait que conserver l'usage de ses ancêtres.

Il n'est nullement prouvé que ces barbares aient jamais été soumis aux empereurs grecs ni aux rois de Bulgarie : on sait, au contraire, qu'ils étaient les auxiliaires de ces derniers, comme ils l'avaient été des rois de Thrace.

Le penchant de ces peuples à molester et à piller leurs voisins a existé dans tous les temps. Les Romains aux-mêmes ne purent parvenir à les dompter entièrement. M. Michaud dit, dans

son Histoire des Croisades, en parlant du partage des provinces, qui affaiblit tout d'un coup les forces de Baudoin I.er, « que » les hordes du mont Hémus, victorieuses ou vaincues, poursui- » vaient toujours leurs brigandages (1). »

Le trait le plus saillant du caractère actuel de ce peuple, celui qui le rapproche le plus de la haute antiquité, se retrouve dans ce que je vais raconter.

Chaque année invariablement, divers chefs rassemblent, au printemps, la jeunesse guerrière qui leur est dévouée. Le nombre de personnes qui composent chacune de ces bandes n'est pas déterminé; mais on sait qu'elles ne dépassent pas cinquante à soixante hommes. Elles se mettent en marche de plusieurs côtés; chaque homme porte ses armes ordinaires, qu'il ne dépose ni le jour ni la nuit, et ne prend qu'un seul capot pour se garantir du froid. Toujours prêts à se battre, toujours disposés à fuir, ces corps rôdent dans l'intérieur des forêts et sur les coteaux du mont Hémus, jusqu'à de grandes distances; ils s'avancent même jusqu'au mont Rhodope.

L'idée du vol et du brigandage n'est toutefois que secondaire dans ces courses; c'est le plaisir qui en est le principal motif. Ce sont les lieux les plus favorisés par la nature qui doivent être le théâtre d'une longue orgie contre laquelle l'autorité ne peut rien.

Le campement ordinaire de ces troupes errantes est auprès des villages et des métairies. Ils n'y molestent personne, mais ils exigent des provisions, et surtout du vin, qu'ils vont souvent consommer dans l'intérieur des forêts. Les bergers sont mis aussi à contribution pour des moutons et des agneaux.

---

(1) M. Michaud, Histoire des Croisades, t. 3, p. 314.

De jeunes bohémiennes, aussi sauvages que les hommes qui les conduisent, sont enlevées de force ou engagées volontairement, et deviennent les compagnes de ces guerriers. Chaque bande a de plus son Orphée dont la lyre fait résonner les bois, et anime une danse qui ne diffère pas de celles des Bayadères de l'Inde, de l'Égypte et de toute la Turquie.

« Les jeunes bohémiennes, dit un de nos voyageurs, dans » son ouvrage sur la Bosnie que j'ai déjà cité, sont les cour- » tisanes du pays; la plupart savent jouer de quelque instru- » ment populaire, et exécutent des danses avec les gestes les » plus lubriques. Les vieilles sont les entremetteuses des jeunes; » elles se mêlent de magie, prédisent l'avenir, et donnent aux » pauvres gens des médecines de cheval (1). »

Parmi ces danseuses, la principale ou vraisemblablement la plus jolie est exclusivement le lot du chef de chaque réunion; les autres sont dévouées à la troupe; après l'avoir amusée par leurs danses, elles ont la liberté de s'égarer dans les bois, où les hommes vont séparément les rejoindre.

Après deux mois de courses, la réunion se dissout; chaque homme va retrouver son foyer, chaque bohémienne rentre dans la tente de sa famille ou s'identifie avec une autre, sans que personne soit inquiété à raison de ce long vagabondage.

J'avais déjà obtenu des détails semblables par des personnes du pays, et j'avais eu moi-même occasion, pendant mon séjour à Cavala, de considérer de près plusieurs individus de cette race antique; mais ce fut seulement à Jénidgé que je pus en voir un rassemblement considérable. Mon compagnon de voyage avait assisté à un de leurs repas, par la faveur spéciale

---

(1) M. Chaumette des Fossés, *Voyage en Bosnie*, pag. 65.

d'un chef avec qui il avait contracté amitié, en lui faisant quelques politesses chez lui. Ce chef et sa troupe étaient campés, à deux lieues de Cavala, sur les hauteurs du Symbole; c'est là qu'il voulut fêter son ami. Il lui dépêcha un de ses gens, qui le pria de se rendre, le lendemain, à un lieu indiqué, pour y participer au plaisir des danses, et y partager un repas champêtre.

Arrivé sur les lieux, le négociant présenta au chef diverses provisions, et surtout des liqueurs qui furent bien reçues, et qui ne contribuèrent pas faiblement à la gaieté de la journée. Les cérémonies de la pipe et du café terminées, la première danseuse parut; elle exécuta avec agilité les pantomimes lubriques auxquelles ces sortes de femmes sont exercées dès leur enfance. De temps en temps, la danseuse venait en cadence tomber aux pieds du négociant et lui présenter sa joue. Il prenait alors une liberté qu'il payait aussitôt par une pièce d'or, à la vérité fort légère, appliquée sur l'endroit même où s'étaient posées ses lèvres. Deux autres danseuses exécutèrent ensuite, en face l'une de l'autre, une danse tout aussi peu décente, où elles étaient dispensées de présenter la joue; mais elles n'en furent pas moins récompensées.

Tandis que ces danses s'exécutaient, on ne cessait de fumer et de boire de la liqueur. A quelques pas de là, un agneau, embroché à une branche d'arbre, tournait sur deux piquets de bois, pour être servi tout entier avec quelques plats champêtres.

Quatre des principaux de la troupe furent admis au banquet; tout le monde s'assit en rond, les jambes croisées. On servit non sur une table, mais sur des fougères entassées; le repas fut gai, avec un aspect guerrier, et sans manquer de décence. Les danseuses n'y furent point admises.

Après le dîner, on s'exerça loug-temps au tir; on recommença

la danse, et la distribution des pièces d'or ne fut pas oubliée. On se sépara de bonne heure, le chef très-satisfait de son hôte, et celui-ci fort content d'être à la fin d'une corvée assez bizarre, bien qu'elle fût curieuse.

Dans toute la Thrace et toute la Macédoine, on connaît le penchant de ce peuple pour le vagabondage, inconnu dans le reste de la Turquie; et pour caractériser ces montagnards, on leur a donné le nom de *Guvendégis*, mot formé de deux langues, de *Guvendé*, mot persan qui signifie *danseuse*, et de la finale *dgi*, désinence turque qui exprime une profession; comme dans le mot *caffedgi*, *cafetier*, *tutindgi*, *vendeur de tabac*.

Ces montagnards, anciens habitans du pays, devenus Turcs par circonstance, sont demeurés indépendans dans des montagnes d'un difficile accès; et semblables aux tribus pures des Arabes, ils ont vu souvent des conquérans dévaster leur voisinage, sans éprouver les malheurs de la guerre. Les uns se sont défendus dans des montagnes où il était dangereux de les attaquer (1); les autres dans des plaines désertes où l'on ne pouvait les atteindre.

Ceux de l'Hémus occupent des hauteurs autrefois consacrées au culte de Bacchus; ils célèbrent, comme on voit, des orgies encore semblables aux anciennes, bien que dégénérées, et il nous représentent si bien les Satres d'Hérodote, qu'il est impossible de ne pas reconnaître l'identité de ces deux peuples, que le temps et la religion seulement ont séparés.

Cet auteur, le seul qui en ait parlé, nous dit, comme je l'ai

---

(1) Les Monténégrins dans la Dalmatie, les Sphacciotes dans l'île de Crète, habitans du mont Ida, et d'autres peuplades anciennes, sont restées indépendantes, depuis l'époque de la conquête.

déjà rappelé, que les Satres possédaient les principales mines du Pangée; qu'ils étaient braves, qu'ils n'avaient jamais été vaincus, et enfin qu'ils conservaient, dans les montagnes de la Thrace, le culte et les oracles de Bacchus.

Convaincu que le culte de ce dieu, de quelque endroit qu'il fût parvenu dans la Thrace, ne pouvait point avoir été transporté de premier abord sur des montagnes sauvages, et qu'il devait avoir commencé par s'établir sur les côtes, j'ai présumé qu'il était venu chez les Édoniens par l'île de Thasos, et que des pays de plaines, occupés par ces peuples, il avait été porté dans les montagnes qui faisaient partie du pays des Satres.

Ce nom même de Satres m'a paru autoriser ma conjecture. Les Édoniens et les Satres n'étaient dans la réalité qu'un seul peuple; les uns et les autres étaient des Thraces, ou pour mieux dire des Pélasges; ils avaient part à l'exploitation des mines du Pangée, et ils commerçaient avec l'île de Thasos. J'espère prouver, dans le chapitre suivant, qu'ils reçurent dans cette île le culte de Bacchus; mais ceux de ces peuples qui étaient les plus voisins des montagnes de l'Hémus et dont les tribus en possédaient les hauteurs, se livrèrent avec une fureur particulière à la partie du culte où figuraient les bacchantes et les satyres. C'est de ce culte que nous venons de retrouver les restes dans les courses bacchiques des montagnards de l'Hémus; et ce sont ces fêtes où les bacchans se travestissaient en satyres, et exécutaient des danses consacrées à leur dieu, qui ont dû donner à cette portion de la nation des Édoniens le nom de *Satres.* Ce nom a été plutôt, dans l'origine, une épithète qu'une dénomination patronimique. Il s'est formé par syncope de celui de satyres; cette sorte de contraction est assez fréquente dans la langue grecque. L'analogie que je crois voir entre le mot de Satres et celui de Satyres deviendra plus sen-

sible encore, lorsque je décrirai les monnaies d'argent qni appartiennent incontestablement aux Satres, et qui représentent des satyres.

Je dois maintenant me transporter dans l'île de Thasos, en décrire l'état présent, et en rechercher l'état ancien, pour montrer comment le culte de Bacchus s'est communiqué de cette île au continent.

CHAPITRE XIII.

Voyage à l'île de Thasos. Description de cette île. Considérations sur son état ancien et sur son état actuel. De ses anciennes monnaies, jusqu'à présent inconnues.

Le trajet de Cavala à l'île de Thasos est d'environ quatre heures. Le lieu le plus opportun pour mettre pied à terre est une rade nommée *Panaghia, la très-sainte*, dénomination provenant d'une église consacrée à la Vierge. Le village voisin porte le même nom.

Les environs de la rade présentent les ruines d'une ancienne ville, la seule que nous sachions avoir existé dans l'île de Thasos. Elle fut sans doute très-considérable, si nous en jugeons par l'étendue de ses ruines, que couvrent d'épaisses broussailles, et du milieu desquelles s'élèvent de grands arbres chargés de vignes. Le sol produit toujours cette plante de lui-même. On y retrouve, dans les endroits les plus déserts, les vignes à raisins noirs, que Virgile a célébrées (1). Si l'on fait le tour de ces ruines, on est frappé de l'aspect sauvage d'un pays où l'agriculture et les arts rassemblaient jadis les produits les plus brillans de la civilisation et de l'opulence. La nature y a repris tous ses droits avec d'autant plus d'avantage, que des sources abondantes roulent leurs eaux de tous côtés dans cette vénérable solitude.

(1) Georg. lib. II, v. 91.

Deux genres de recherches doivent obtenir dans cette île l'attention des voyageurs ; d'abord sa situation politique et son commerce dans les temps anciens ; ensuite son état actuel. Une circonstance particulière m'engage à faire cette distinction ; c'est que l'île de Thasos est un des pays de la Grèce dont la destinée a le plus changé.

Quoique les anciens écrivains nous aient laissé peu de documens sur les premiers habitans de Thasos, on ne peut douter que cette population ne soit pélasgique et très-ancienne.

L'emplacement de la ville dans la partie la plus voisine de la terre ferme donne lieu à plusieurs conjectures ; de sorte qu'il est assez difficile d'arrêter ses idées sur les colonies qui la peuplèrent. Les historiens et les géographes de nos jours ont paru croire que les Phéniciens en furent les premiers colons, et qu'ils fondèrent la ville qui portait le nom de Thasos. Rien n'est plus hasardé et moins soutenable que cette opinion : il n'est d'abord pas vraisemblable qu'une île chargée de bois, telle que celle-là l'est encore aujourd'hui, et dont le défrichement présentait de grandes difficultés, ait pu tenter, soit des commerçans, soit des aventuriers, qui n'auraient point été préparés aux travaux nécessaires pour la mettre en culture. Une semblable entreprise convenait bien mieux aux peuples voisins de l'île ; seuls ils pouvaient concevoir l'idée d'un travail qui exigeait beaucoup de temps.

Une autre observation paraît fortifier mon jugement : c'est que les fondateurs de la ville de Thasos l'établirent dans le nord de l'île plutôt qu'au midi, et que ce choix était en effet le plus naturel pour des peuples voisins de la partie du nord ; leur proximité facilitait le travail journalier du défrichement, en rendant le trajet plus court et plus commode.

Les peuples les plus à portée d'entreprendre cette opération

étaient, sans contredit, les Édoniens, peuplade de Pélasges, domiciliée sur la terre ferme, et encore puissante, lorsque Hérodote écrivait son histoire. Le nom d'*Édonis*, que paraît avoir porté primitivement Thasos (1), autorise cette conjecture, et semble même en donner une preuve complète. D'ailleurs nous ne pouvons douter que toutes les îles voisines n'aient été peuplées de la même manière. Strabon nous l'apprend, en disant expressément que ces îles avaient toutes été peuplées par des Pélasges (2).

Les avantages que trouvaient les Édoniens à s'établir dans l'île de Thasos se reproduisaient pour tous les Pélasges de la Thrace maritime, relativement aux îles voisines de leur territoire. De là nous pouvons conclure qne toutes ces îles furent défrichées par les Pélasges riverains, mais dans des temps qui nous seront toujours inconnus.

Une seconde époque qui concerne l'île de Thasos est celle qui, au rapport de Denys le périégète, fit donner à cette île le surnom d'*Ogygienne* (3). Ce fait remonte, d'après la chronologie de Larcher, à 1020 ans avant la 1.re olympiade, c'est-à-dire à l'an 1796 avant l'ère chrétienne. On a faussement conclu de la station que dut faire à Thasos la flotte d'Ogygès, que ce prince y avait laissé une colonie phénicienne. Cette conséquence n'est pas nécessaire, puisque l'île ne prit le nom de Thasos que long-temps après. On peut tout au plus supposer que quelques compagnons d'Ogygès, peut-être Pélasges eux-mêmes, consentirent à s'incorporer avec les Édoniens, fondateurs de la colonie édonienne.

---

(1) Raoul Rochette, *Histoire des Colonies grecques*, tome III, page 226.
(2) Strabon, livre v, pag. 221, ed. Casaub.
(3) Denys, *Perieg.*, tome V, page 523.

La troisième époque des révolutions de Thasos est bien plus remarquable que celle d'Ogygès et bien plus authentique ; c'est celle où Cadmus aborda avec ses vaisseaux sur les parages de la Thrace, ce qui eut lieu environ 1550 ans avant notre ère, 246 ans après Ogygès.

Quoique les aventures de ce héros renferment beaucoup de faits qui n'appartiennent qu'à la mythologie, le fond n'en est pas moins historique. Les récits de ses courses, de ses exploits, les malheurs de sa famille, ont laissé dans le souvenir des peuples des impressions trop profondes pour qu'on puisse élever des doutes sur les principaux événemens de sa vie.

Son séjour à Thasos est incontestable ; mais comme on a paru croire qu'il avait armé sa flotte dans la Phénicie proprement dite, je dois, avant de m'engager plus loin, faire remarquer qu'on a mal interprété le mot de *Phénicie.* Loin de penser que Tyr et Sidon eussent contribué à cet armement, il faut plutôt jeter les yeux sur les côtes qui depuis la Cilicie s'étendent jusqu'à la Carie inclusivement, et qui, au rapport d'Athénée (1), avaient pris le nom de *Phénicie.* Ces pays étaient d'autant plus favorables à de semblables expéditions, qu'ils étaient fréquentés par des Égyptiens, des Syriens, et même des Pélasges. Ils offraient aussi des bois de construction et des ports très-commodes, et en très-grand nombre. Les monnaies qu'on trouve encore dans ces contrées, et auxquelles il est convenu de donner la dénomination de *Cilico-Phéniciennes*, confirment le rapport d'Athénée. Nous pouvons donc supposer avec vraisemblance que Cadmus et les aventuriers désignés sous le nom de *Phé-*

(1) Athen. lib. IV, tom. II, pag. 177. Voyez aussi Eckhel, tom. III. pag. 412.

niciens, qui vinrent former des établissemens avant lui dans la Grèce, ne partirent pas de la Phénicie proprement dite, mais des côtes où les navires et les marins se trouvaient en plus grand nombre. D'ailleurs ces parages ont toujours été fameux par la piraterie; la disposition des côtes y portait naturellement les habitans.

Pour parvenir dans la Grèce, ces grandes expéditions suivaient les rivages de l'Asie. Le besoin de subsistances les obligeait à ne pas s'en éloigner, car les îles de l'Archipel n'auraient pas pu leur en fournir assez abondamment.

Le commerce n'avait vraisemblablement aucun rapport avec le plan de ces aventuriers. Ils ne cherchaient qu'à se former des principautés. Pour conquérir, il ne leur fallait que des soldats, et ils étaient assez habiles pour en enrôler un grand nombre, assez courageux pour les employer utilement. Le commerce eût exigé d'autres habitudes. Nous devons considérer simplement ces courses armées comme des expéditions militaires.

Parti des côtes de l'Asie, Cadmus, en les suivant, dut aborder à Samothrace. Il y séjourna sans doute peu de temps, puisque l'histoire nous apprend qu'il vint dans la Thrace, qu'il y rencontra Dardanus, et qu'il y épousa la sœur de ce prince, nommée Harmonie. Un si long séjour, soit dans ce pays, soit à Samothrace, le conduisit naturellement à connaître la religion des Cabires, et à se faire initier à leurs mystères. J'ai déjà fait remarquer que les navigateurs de l'antiquité en général, et les Romains eux-mêmes, eurent de tout temps une grande vénération pour ce culte; et nous ne devons pas douter qu'il n'eût été établi à Samothrace et dans les pays voisins, avant Cadmus et Dardanus, puisque Diodore de Sicile et Denis d'Halicarnasse nous disent qu'au temps de Dardanus la

célébration des mystères de Samothrace était interrompue, et que ce prince la rétablit (1). Diodore de Sicile dit même que Dardanus ne prit terre dans l'île de Samothrace que par l'effet d'une tempête (2) : ce qui est loin de supposer qu'il y fût venu avec le projet d'y établir un nouveau culte. Tout porte à croire que les divinités de Samothrace furent transportées dans cette île par quelqu'un des Dactyles idéens qui les honoraient dans la Phrygie, et que Dardanus fut un des premiers étrangers qui se firent initier à ce culte, lequel éprouva tant de variations.

Cicéron, dans son Traité sur la nature des dieux, dit que *Sabasius* était fils d'un Cabire, ou bien, suivant une autre version, fils de *Caprius*, qui regnait dans l'Asie (3). Dans tous les cas, ce culte, d'après Cicéron, a été apporté dans la Grèce par l'Asie. Nous venons, d'un autre côté, de dire que Dardanus fut initié aux mystères des divinités cabiriques ; mais s'il fut initié à ce culte, et si ce culte lui-même avait été apporté de l'Asie, il s'ensuit qu'il existait dans les pays situés à la partie occidentale de l'Asie, avant Dardanus, et par conséquent avant Cadmus.

Je rappelle ces anciennes traditions pour montrer à quelle époque le culte de Bacchus remontait chez les Thasiens.

La religion des Cabires, se trouvant établie dans la Thrace, fut portée dans l'île de Thasos par les Édoniens, qui en furent, ainsi que nous l'avons dit, les premiers habitans. Que Bacchus fût honoré seulement comme une divinité cabirique, ou bien qu'on lui rendît hommage sous quelque autre rapport parti-

---

(1) Diod. Sic. lib. V, cap. XLVIII. — Dion. Halic. *Antiq. Rom.* lib. I, cap. LXVIII, pag. 54.

(2) Diod Sic. lib. IV, cap. XLII.

(3) Cicer. *de Nat. Deor.* lib. III, cap. XXIII.

culier et sous quelque dénomination spéciale, ces questions nous sont étrangères. Ce qui nous paraît certain, c'est que le culte de ce dieu existait dans l'île de Samothrace, à Imbros, à Lemnos, dans la Thrace, et dans l'île de Thasos, appelée *Édonis*, avant l'arrivée de Cadmus. En considérant son antiquité, nous ne serons pas étonnés de le voir en vigueur, au temps d'Hérodote, chez les Édoniens et chez les Satres ; de le retrouver sur les monnaies de ces diverses contrées, jusqu'au règne d'Alexandre, père de Philippe, et d'en reconnaître encore aujourd'hui les restes dans les courses bachiques des montagnards de l'Hémus. Cadmus n'a donc point apporté ce culte antique dans la Thrace; il l'y a trouvé; et, si l'on me permet cette conjecture, ce culte n'était pas venu directement de l'Égypte, mais de l'Asie.

Par tout ce que je viens de dire sur le culte des Cabires et sur celui de Sabasius, nous voyons que l'origine de ces deux institutions, dans la Grèce, remonte au moins au seizième siècle avant l'ère chrétienne, époque où les Dactyles idéens, les Curètes, les Corybantes, les Telchines, se répandirent chez les Grecs d'Europe.

Strabon, qui nous instruit de ces détails, nous dit aussi que tous ces prêtres professaient à peu près les mêmes croyances; qu'ils obtenaient l'admiration et le respect, non-seulement par la connaissance des arts utiles, mais encore par l'effet des prestiges et des enchantemens. Ce qu'il faut principalement remarquer, c'est que, d'après cet auteur, les rits employés au culte de Sabasius, dans la Thrace, étaient semblables à ceux des Cabires de Samothrace (1).

---

(1) Strab. lib. x, pag. 470, ed. 1620.

Je reviendrai à l'île de Thasos, afin d'examiner les causes qui déterminèrent son changement de nom.

L'antiquité fourmille d'exemples de mutations des noms de ville ; mais on sait que ces changemens naissaient toujours de quelque révolution qui avait modifié la constitution du pays, ou lui avait donné de nouveaux chefs.

Il est incontestable que Cadmus fit un long séjour à Thasos. Une foule d'auteurs attestent qu'il y laissa un certain nombre de ses compagnons d'armes; qu'il y fit bâtir un temple consacré à l'Hercule de Tyr, le même que celui de l'Égypte, dieu de la lumière (1). D'autres auteurs assurent qu'il établit son parent *Thasus* chef de cette colonie, et qu'elle en prit le nom (2). On sait enfin que, après avoir fait une forte levée de troupes, soit chez les Thraces, soit dans des pays voisins, Cadmus parvint dans la Grèce, et qu'il y fonda un royaume.

Ces derniers événemens sortent du cercle de la mythologie, et il en existe des preuves non-seulement chez les historiens, mais encore sur les monnaies que je viens de citer.

Si Cadmus n'eût fait qu'un court séjour dans la Thrace, il n'aurait pas opéré dans l'île de Thasos un changement aussi considérable que celui d'un nouveau roi et d'un nom nouveau ; il n'aurait pas eu le temps d'y faire bâtir le temple dont les médailles attestent la construction, et de lever sur le continent les troupes qui contribuèrent à lui faire conquérir la Béotie.

Après la révolution dont Thasos fut le théâtre, au passage de Cadmus, l'histoire nous laisse, pendant plus de huit cents ans, dans la plus profonde ignorance sur le sort des an-

---

(1) Marob. *Saturn.* lib. I, cap. XX. Larcher, *Chronolog. d'Hérodot.* chap. XI, tom. VII, pag. 327.

(2) Voyez les médailles de Thasos, à la fin de ce chapitre.

ciens habitans de cette île. Un si long intervalle dut être marqué plus d'une fois par des agitations intérieures, et nous pouvons croire que les Édoniens et les Satres n'y furent point étrangers.

La colonie de Cadmus, de quelque manière qu'elle fût composée, n'était pas assez nombreuse pour changer les habitudes des anciens habitans que nous avons dit être d'origine grecque. On parla toujours dans l'île le dialecte éolien, comme dans tout le reste de la Thrace et dans la Macédoine. Nous devons en être d'autant mieux convaincus que les noms des hommes et des lieux de ces deux pays manifestent la continuelle résidence d'un peuple d'origine grecque, dont le temps ne fit que purifier la langue. Les historiens grecs et surtout Hérodote purent bien affecter de présenter les Pélasges et les Hellènes comme deux peuples différens; mais c'était par esprit d'adulation, et pour flatter l'amour-propre de la Grèce.

Ce ne fut que vers la première année de la XV.ᵉ Olympiade, 720 ans avant J. C., qu'une colonie de Pariens fut reçue dans l'île de Thasos (1). Elle était conduite par le père du poète Archiloque. Il paraît que la réception de cette colonie, concertée d'avance, avait été l'effet d'un oracle rendu en faveur des habitans de Paros (2).

Nous pouvons supposer que l'île n'était pas parvenue jusqu'alors à un haut dégré de prospérité : mais elle était disposée par sa situation à s'élever au rang des grandes républiques insulaires.

Cette époque, qui est la quatrième, depuis le défrichement présumable de l'île, est d'autant plus remarquable que le mou-

---

(1) Voyez l'*Histoire des Colonies grecques*, tom. III. pag. 226.
(2) Ibid. pag. 227.

vement commercial qui commençait à se faire ressentir sur toute la Grèce maritime, depuis la rentrée des Héraclides dans le Péloponèse, s'était déjà communiqué aux Thasiens. Leur position en face de la Thrace et de la Macédoine les invitait à pénétrer dans ces deux pays et à y faire des échanges. L'or et l'argent du Pangée formaient un des élémens de leur commerce ; ils se trouvèrent bientôt en mesure d'accroître leur marine ; aussi voyons-nous que l'île de Thasos obtint le titre de *Chrysé* ou *la riche* (1). Ce fut apparemment dans ces temps de prospérité que les Thasiens formèrent la plupart de leurs établissemens sur la terre ferme, et s'y fortifièrent. Nous avons déjà dû reconnaître qu'ils avaient été précédés, dans l'exercice de ce commerce, par les habitans de la Pallène, qui avaient établi leur colonie d'Éïone près du Strymon.

On sait combien la prospérité des Thasiens excita la jalousie des Athéniens, et comment, après une guerre opiniâtre que Cimon fit, pendant trois ans, à ces insulaires, ils furent réduits à démanteler leur ville, à livrer à l'ennemi la totalité de leur marine, et à devenir les tributaires du vainqueur ; mais cet état d'humiliation ne pouvait pas être de longue durée ; Thasos, par sa marine et par les avantages de sa position, se releva bientôt de ses revers.

Pendant les années de son assujettissement, l'ambition des Athéniens souleva contre eux une grande partie de la Grèce. L'insurrection devint presque générale. La guerre du Péloponèse éclata, et la décadence d'Athènes elle-même en fut la suite. Les Thasiens éprouvèrent, pendant le cours de ces sanglantes révolutions, des chances favorables au rétablissement de leur

(1) Eustath. ad Dionys. *Perieg.*, v. 517.

puissance, malgré les troubles domestiques qui partagèrent la ville en deux partis, dont l'un était pour Athènes et l'autre pour Lacédémone.

Tel était l'état politique de cette île, la dixième année de la guerre du Péloponèse, lorsque Brasidas, à la tête d'une forte armée de Spartiates, pénétra dans la Thrace. Les Athéniens, qui occupaient alors la majeure partie de leurs forces au nord de la Grèce, n'apportèrent pas des secours assez prompts au parti qui s'était prononcé pour eux; et Brasidas leur enleva Amphipolis. Après cette conquête, ce général parvint, soit par persuasion, soit par violence, à mettre dans les intérêts de sa patrie le plus grand nombre des villes voisines, qui étaient ou alliées ou tributaires d'Athènes. On compte parmi ces villes Galepsus et Œsime, dépendantes de Thasos. Quoique Thucydide, qui les nomme l'une et l'autre, ne fasse pas mention des Thasiens parmi les peuples qui se dévouèrent à Lacédemone, on pourrait croire que ces insulaires, ou du moins ceux d'entre eux dont le parti dominait, saisirent cette occasion pour se soustraire à la dépendance d'Athènes par la protection armée des Spartiates. Mais comme Thucydide ne parle pas de cette défection, j'aimerais mieux attribuer à Lisandre qu'à Brasidas la révolution qui fit recevoir à Thasos une garnison de Spartiates.

D'autres événemens, qui nous sont également inconnus, ramenèrent les Thasiens à l'alliance des Athéniens. Le discours de Démosthènes contre Leptine en donne la preuve. Ce dernier ayant proposé une loi tendante à abroger les immunités accordées aux personnes qui avaient rendu des services importans à l'état, Démosthènes s'y opposa. « En abolissant, dit-il, les » exemptions, ne ferez-vous pas une injustice à ceux des Thasiens » qui suivirent Ecphante, et qui, en nous livrant Thasos dont

» ils ouvrirent les portes à Thrasybule (1), après en avoir chassé » la garnison lacédémonienne, nous procurèrent l'avantage de » faire avec Lacédémone une paix honorable (2)? »

Nous voyons en outre que Démosthènes ainsi que Philippe comptait le port de Thasos parmi ceux où les vaisseaux de la république et ceux de ses alliés pouvaient se réfugier et trouver des rafraîchissemens (3) : nouvelle preuve de l'alliance qu'Athènes avait renouée avec une ville qu'elle avait tant d'intérêt à ménager.

Cette nouvelle union des Thasiens avec Athènes devint utile au développement de leur fortune; nous devons en juger par les établissemens qu'ils se trouvèrent en état de former à Datos, ville très-riche par ses mines, et dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Il n'est pas hors de propos que j'occupe ici mes lecteurs de cette conquête; elle présente deux questions qui n'ont jamais été suffisamment éclaircies, soit par la négligence des auteurs anciens, soit par de fausses inductions qu'on a pu tirer de ce qu'ils ont dit sur les deux faits dont l'explication va suivre.

Les habitans de Thasos étaient-ils maîtres des mines de Datos, à l'époque des campagnes maritimes de Cimon, lorsque les Athéniens s'emparèrent de leur ville et de leurs possessions sur la terre ferme? quel était le peuple qui possédait alors les mines de Datos, si ce n'était pas les Thasiens? je crois pouvoir répondre à ces deux questions.

Il est prouvé que l'intelligence des auteurs anciens dépend

---

(1) Ce Thrasybule est celui qui délivra Athènes des trente Tyrans.

(2) Demosth. *advers. Leptinem*, pag. 549, ed. Wolf.

(3) Philipp., *Epist. S. P.* Ath. in Demosthen. *Opp.* pag. 114; Demosth. *in Philipp.* 1, pag. 51.

beaucoup de nos connaissances géographiques. La justesse de cette observation s'applique particulièrement à la Thrace qui, faute de documens suffisans, n'a pas eu encore son historien. Carry, académicien de Marseille, a composé une histoire des rois de Thrace par les médailles ; mais son savant ouvrage est resté imparfait, et personne n'a tenté de le compléter.

Les nouveaux aperçus que j'ai présentés dans le chapitre précédent, au sujet de l'isolement du mont Pangée, du côté du Strymon, doivent nous conduire au classement géographique des divers peuples de ces contrées, et à la fixation de la propriété des territoires.

Les Satres, ainsi que nous l'apprend Hérodote (1), possédaient, lorsque cet écrivain composait son histoire, les hauteurs de l'Hémus méridional les plus voisines du Pangée, et ils étaient en même temps propriétaires des principales mines de cette dernière montagne. Les monts Symbole, qui séparaient l'Hémus d'avec le Pangée, étaient le seul passage par où leurs tribus pouvaient communiquer les unes avec les autres, et ce territoire n'avait qu'environ trois lieues de longueur.

De plus, Hérodote nous présente ces peuples comme très-voisins des Édoniens, et nous dit que ceux-ci occupaient toute la partie du territoire qui s'étend au nord depuis Drabesque jusqu'à Amphipolis, et à laquelle il donne le nom de *Philis.*

Ces renseignemens établissent clairement le fait que nous voulons connaître. Si les Satres possédaient une partie du nord du Pangée, tandis que les Édoniens étaient les maîtres de presque toute la partie nord et sud de cette montagne, depuis Drabesque jusqu'à Amphipolis qui en occupe l'extrémité méridionale, il s'ensuit que Datos, située au nord, était la propriété

---

(1) Herod. lib. VII, cap. CXI.

des Satres. C'est d'ailleurs à Datos, toujours suivant Hérodote, que se trouvaient les mines les plus riches, et cette ville était, de toutes celles du Pangée, la plus voisine de l'Hémus qui fût habitée par des Satres. Il me paraît, d'après cela, démontré que cette ville de Datos et les mines de sa dépendance appartenaient aux Satres, lorsque Hérodote écrivait, et par conséquent du temps de Cimon. La position de Datos nous est d'ailleurs indiquée par Appien (1); car, bien que cet auteur ait confondu cette ville avec Crénidès, on ne doit pas moins recueillir de son assertion que ces deux villes étaient très-voisines l'une de l'autre. Datos en effet était située au nord du Pangée, et Crénidès à une très-petite distance et plus au nord. Si donc Datos appartenait aux Satres, à plus forte raison Crénidès, qui était encore plus voisine de l'Hémus.

Cette propriété, qui remontait sans doute à une haute antiquité, n'avait jamais été troublée, du moins à des époques dont il existât des traditions. C'est encore Hérodote qui nous fait connaître ce point important, puisqu'il nous dit que, jusqu'à son temps, les Satres *n'ont jamais été soumis à aucun homme* (2). Il doit donc paraître évident que ni les Thasiens, ni les Athéniens n'avaient dépossedé les Satres du territoire de Datos, avant Cimon, et cette conséquence s'étend jusqu'à l'époque où Hérodote écrivait.

La révolte des Thasiens contre les Athéniens, de laquelle je viens de parler, éclata la troisième année de la soixante-dix-huitième Olympiade, 466 ans avant notre ère. Deux ans après, ils furent subjugués (3), et vers le même temps, suivant Thu-

(1) Appian. lib. IV, cap. CV.
(2) Herodot. *loc. cit.*
(3) Thucyd. lib. I, cap. C, et lib. IV, cap. CII.

cydide, les Athéniens, ayant envoyé dix mille hommes sur les bords du Strymon, pour fonder la colonie *des neuf voies*, ou la ville nommée postérieurement Amphipolis, cette armée, que commandaient Pisistrate, Lycurgue et Cratinus, s'empara d'abord de la ville d'Eione; mais, s'étant enfoncée dans l'intérieur des terres, elle fut défaite par les Thraces à Drabesque (1), sans avoir par conséquent pénétré jusqu'à Datos.

Une seconde victoire remportée par les Thraces confirme encore le témoignage d'Hérodote sur l'indépendance des Satres. La quatrième année de la quatre-vingt-unième Olympiade, les Athéniens ayant de nouveau tenté de s'emparer des mines de Datos, Sophanès et Léagrus, chefs de cette expédition, y furent encore battus, et Sophanès périt dans le combat (2); c'est Hérodote qui rapporte ce fait, et qui consolide par là ce qu'il avait dit auparavant, que les Satres n'avaient jamais été soumis à aucun homme.

Ces combats des Athéniens pour s'emparer de Datos, lorsqu'ils étaient alliés des Thasiens, me paraissent démontrer encore que ceux-ci n'étaient nullement propriétaires de cette ville et des mines qui en dépendaient.

On ne saurait en effet se persuader que ces peuples eussent osé pénétrer jusqu'aux mines de Datos, dans des temps antérieurs aux campagnes de Cimon. Il est bien plus probable que ces insulaires, satisfaits alors de leurs établissemens maritimes sur les côtes de la Thrace, et des mines qu'ils y possédaient (3), n'avaient pas pensé à s'établir dans l'intérieur des terres, parmi des peuples guerriers, et par l'intervention desquels ils exer-

(1) Thucydid. lib. I, cap. C.
(2) Herodot. lib. IX, cap. LXXV.
(3) Thucydid. *loc. cit.*

çaient un grand commerce dans les pays voisins. Les guerres sanglantes que les Athéniens s'obstinèrent à faire aux habitans du Pangée, avec des forces très-considérables, pour s'emparer d'Énéodos, de Drabesque et de Datos, nous éloignent de toute idée de mélange des Thasiens avec les Thraces établis dans l'intérieur du Pangée.

Quoique Thucydide ne nomme pas les Satres, il est évident qu'il les comprend avec les Odomantes aussi intéressés que les Satres à combattre pour la conservation des mines. Ne concluons donc pas, du silence de cet historien au sujet des Satres, que, de son temps, ce peuple eût déjà été repoussé dans ses montagnes; disons plutôt avec Hérodote qu'il était libre à cette époque; qu'il n'avait jamais été vaincu (1); qu'il soutint courageusement les Édoniens aux affaires de Drabesque et de Datos, et qu'il occupait encore cette dernière ville, lorsque Thucydide écrivait son histoire.

De toutes ces guerres très-meurtrières et qui, au rapport de Thucydide, se prolongèrent pendant vingt-neuf ans, il ne résulta, au profit des Athéniens, que l'établissement de la colonie d'Amphipolis, fondée par Agnon, la quatrième année de la quatre-vingt-cinquième Olympiade (2).

Isocrate assure qu'Athénodore et un nommé Callistrate, qui était banni d'Athènes, établirent à Datos une colonie (3). Cet auteur n'indique point d'époque; mais, en admettant ce fait, il ne pourrait être antérieur à la fondation d'Amphipolis, que Thucydide et Plutarque donnent comme premier résultat avantageux de la guerre.

---

(1) Herodot. lib. VII, cap. CXI.
(2) Thucydid. lib. IV, cap. CII.
(3) Isocrat. *de Pace sive social.* pag. 164, ed. Henr. Steph.

Diodore de Sicile (1) et Eustathe (2) sont les seuls qui aient parlé des événemens à la suite desquels les Thasiens s'emparèrent enfin de la ville et des mines de Datos ; et Diodore, qui fixe l'époque de ce changement, le place à la première année de la CV.e Olympiade, laquelle coïncide avec la première du règne de Philippe. Ainsi, jusqu'à cette époque, fameuse dans l'histoire de la Grèce, les Satres conservèrent leur liberté, possédèrent les mines de Datos (3), et purent frapper les nombreuses monnaies que je crois devoir leur restituer, dans le catalogue annoncé pour la fin de ce chapitre.

La prise d'Amphipolis, par Philippe, père d'Alexandre, trois ans après qu'il l'eut rendue libre, mit un terme à la fortune à laquelle les Thasiens se seraient élevés, si le hasard n'eût fait régner sur la Macédoine un prince aussi ambitieux et aussi heureux que Philippe.

Dès sa première campagne dans la Thrace, ce prince trouva les Thasiens occupés à bâtir ou à fortifier la ville de Crénidès, pour garantir leurs nouvelles conquêtes de l'invasion des peuples qu'ils en avaient dépossédés. Maître alors de toutes les mines du Pangée, Philippe avait le même intérêt que ces insulaires à assurer ses frontières, et à conserver un pays que les Athéniens avaient tant envié : c'est pourquoi il fortifia Crénidès, la peupla de Macédoniens, et lui donna son nom. La soumission de l'île de Thasos au roi de Macédoine fut posté-

---

(1) Diodor. lib. XVI, cap. III.

(2) Eustat. in Dionys. *Perieg.* v. 317.

(3) Observons toutefois que Diodore de Sicile, qui paraît avoir été copié par Arrien, confond la ville de Datos avec Crénidès, lorsqu'il attribue à cette dernière ville toutes les richesses que Philippe retirait généralement des mines du Pangée et non de Crénidès, qui n'était pas comprise parmi les villes de l'intérieur de cette montagne.

rieure à la prise de Crénidès. Elle fut vraisemblablement l'ouvrage de la première campagne maritime que Philippe entreprit contre les Athéniens. Il connaissait trop l'attachement des Thasiens envers Athènes, et le ressentiment qu'ils conservaient de leurs pertes récentes sur la terre ferme, pour tarder à subjuguer des voisins si dangereux. Il paraît même qu'il était déjà maître de Thasos, avant la fin de la guerre sacrée, puisque, à l'issue de cette guerre, « il y envoya une colonie composée de ceux de ses sujets dont » il fut bien aise de purger son royaume (1). »

Dès son avénement au trône, et surtout après ses premiers succès sur les côtes maritimes de la Thrace, ce prince entreprit de dominer sur les mers. Tous les moyens de mettre ce dessein à exécution se trouvaient dans ses propres états. Jusqu'à lui, les bois de construction ne servaient à la Macédoine qu'à alimenter son commerce avec l'étranger. La sortie en fut dès ce moment interdite. Bientôt Philippe eut une flotte; bien plus, il la commanda lui-même. C'est ce que nous apprend Démosthènes (2). L'un des principaux fruits de sa première campagne maritime fut la conquête de Lemnos et d'Imbros, et quoique le même orateur ne nomme pas Thasos, il est probable que cette île n'évita pas le sort de ses deux voisines, devant des forces navales qui, dès leur création, portaient l'épouvante jusque dans le Pirée.

Depuis cette invasion, plus tardive peut-être que je ne la suppose, Thasos perdit son droit d'autonomie. Les rois de Ma-

---

(1) Tzetzes fait mention d'une colonie établie par Philippe, qu'on ne peut, dit-il, placer ailleurs, et qu'on nomma lors de sa fondation *Machopolis*. J. Tzetzes, cité par Olivier, *Hist. de Philip.* tom. II, pag. 143.

(2) Demosth. *Philipp.* I.

cédoine y faisaient circuler leurs monnaies. Ce ne fut qu'après la défaite de Persée que les Romains restituèrent au peuple Thasien la liberté de se gouverner par ses propres lois; c'est du moins ce que les monnaies de bronze de cette ville nous apprennent.

Telle est en abrégé l'histoire de l'île de Thasos, où nous voyons aussi la preuve de la longue indépendance des Satres, adorateurs de Bacchus. Si j'ai esquissé mon récit avec quelque vérité, les monnaies doivent nous en donner la confirmation.

Je joins à ce chapitre un catalogue raisonné de celles que Thasos fit frapper, à diverses époques : je donnerai aussi le catalogue de celles des divers peuples qui ont habité le Pangée.

ÉTAT ACTUEL DE L'ÎLE.

L'ancienne ville est, comme je l'ai dit, entièrement abandonnée. L'emplacement qu'elle occupait s'est couvert de bois. La vigne, y croissant naturellement, y est retournée à son état sauvage; elle grimpe en liberté sur les plus grands arbres, dont elle est devenue l'ornement. J'ai remarqué un fait semblable sur les ruines de Maronée, qu'on nomme aujourd'hui *Maroulia*, où il n'y a aussi aucune habitation. La végétation y couvre également les ruines des anciens édifices, avec cette différence seulement que, à Thasos, elle étale plus de pompe, attendu que le sol est plus humide.

Pendant le séjour d'un mouillage que je fis, étant sur une embarcation grecque, dans la rade de Maronée, un de nos matelots apporta à bord une tige de ces vignes sauvages, qui contenait plus de cent grappes, et il en entoura la poupe entière de notre bateau.

La population de l'île de Thasos ne s'élève pas à plus de

deux mille cinq cents habitans, distribués dans sept villages qui ont été construits sur des lieux escarpés, pour éviter les agressions toujours menaçantes des forbans. On ne peut révoquer en doute l'antiquité de la race purement grecque qui habite cette île, où la pauvreté a pris la place de la plus grande opulence, et la servitude la plus dure, celle de l'ancienne liberté.

Les Thasiens sont très-laborieux; ils sèment du blé et de l'orge dans divers cantons de l'île, et en suffisante quantité pour leur consommation. Ils recueillent beaucoup d'huile. L'olivier forme leur revenu le plus considérable. Les ruches sont très-multipliées, et donnent un produit annuel de vingt-cinq à trente mille francs. La vigne est aussi très-cultivée dans cette île, et on y fait du vin de bonne qualité. Le bois à brûler est un objet d'exportation considérable. Le montant en est employé par les sept communautés à payer une masse de certaines impositions. Le Grand-Seigneur se réserve seulement les arbres propres à la construction; ce qui soumet les villageois à des corvées très-fortes et souvent très-inutiles; car il arrive fréquemment que les bois, oubliés sur le rivage, y pourrissent; c'est ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Un vayvode annuel gouverne l'île avec une garde de sept ou huit personnes. Assez puissant, au moyen de sa troupe, pour vexer les habitans, il est trop faible pour les garantir des invasions des pirates, ainsi que de celles des montagnards voisins. Le péril est toujours imminent, et la terreur est permanente dans chaque village.

Des vigies, payées par les communautés, sont debout, nuit et jour, pour signaler les armemens suspects, et pour sonner l'alarme, dans un cas d'attaque. Aux momens du danger, les bois sont les seuls abris des Thasiens; toutes les familles courent s'y réfugier; chacun emporte ce qu'il a de plus précieux. Les

femmes et les enfans s'enfoncent dans la forêt, et les hommes se tiennent en embuscade avec la garde turque et l'aga lui-même.

Pendant toute l'année le produit des récoltes est en grande partie caché dans des souterrains où les voleurs n'oseraient faire des recherches. Les habitans de Thasos vivent ainsi dans des terreurs continuelles. Elles se calment seulement pendant les fêtes solennelles, parce que les forbans, presque tous Grecs, sont alors occupés de dévotions. Dans ces fêtes, les habitans se livrent à la joie et au simulacre d'une liberté tolérée par l'aga, qui fait payer sa complaisance. Ces fêtes sont une espèce de saturnales; la garde y exerce seulement le droit d'arrêter les excès que le vin cause souvent parmi les jeunes gens du pays.

On voit que les Thasiens ont eu depuis long-temps de graves motifs de quitter leurs habitations. Les montagnes de l'île sont les seuls remparts où ils puissent trouver quelque sécurité. L'habitude et le besoin les retiennent sur des possessions dont ils n'ont plus qu'une jouissance précaire.

Cependant cette malheureuse peuplade aime encore à contempler les témoignages de sa grandeur passée. Ce spectacle intéressant nourrit en elle l'amour de la patrie. Ici, comme dans la plupart des villes de la Grèce, la gloire antique est un sujet fréquent de conversation. Les prêtres, plus instruits que la généralité des habitans, cherchent quelquefois à expliquer les anciens monumens. Un sentiment, transmis d'une génération à l'autre, leur fait regarder leur servitude comme passagère : *Un jour nous redeviendrons libres :* tel est le mot qu'on entend répéter souvent parmi ces malheureux esclaves.

Les restes des murs de l'ancienne ville sont encore recouverts de marbre blanc. On rencontre çà et là un grand nombre de sarcophages du même marbre. Il a été trouvé, il y a quelques années,

dans les environs de la ville, une inscription dont M. Choiseul-Gouffier était devenu propriétaire. Ce marbre qu'il fit déposer à Smyrne n'existe plus ; il fut anéanti dans un incendie qui consuma presque tout le quartier franc. Heureusement M. de Choiseul en avait fait faire une copie qu'il a publiée. Mais le marbre ayant été précipité sur des décombres, du haut d'une tour où il avait été placé dans le moyen âge, s'était extrêmement dégradé dans sa chute. Plusieurs lettres avaient été mutilées et ce monument a été forcément publié dans cet état d'imperfection (1).

Je m'attendais à découvrir, dans l'île de Thasos, quelques ruines de temples ou d'autres édifices publics ; mais mes recherches furent vaines, à cause de la difficulté que des bois touffus opposent à de semblables recherches. J'avais éprouvé les mêmes obstacles sur les ruines de plusieurs autres villes. Du reste, il est possible que les peuples voisins, et que les marins, qui depuis long-temps dépouillent les anciennes villes abandonnées sur les côtes, aient déjà fait de nombreux enlèvemens dans celle de Thasos.

Le témoignage le plus certain de l'ancienne grandeur des Thasiens consiste dans la quantité de sarcophages qu'on voit épars du côté de l'ouest jusque sur le rivage. J'en remarquai un qui surpassait, par ses dimensions, tous les monumens grecs de ce genre connus jusqu'à présent. Ses ornemens me parurent simples et de bon goût. On assure dans le pays que les Russes ont voulu l'emporter, mais qu'ils l'ont tenté en vain : à peine ont-ils déplacé le couvercle pour regarder dans l'intérieur.

A la droite du mouillage, et très-près de la ville, un torrent s'est fait jour dans un local où se voient sous terre des tom-

---

(1) Il est à observer que cette inscription se rapporte à une adoption faite par une ville; sujet très-rare dans les inscriptions comme sur les médailles.

beaux de diverses constructions. Ce terrain n'a jamais été fouillé; il pourrait l'être utilement : quelques petits présens offerts au vavoyde suffiraient pour obtenir la permission de faire une fouille qui vraisemblablement ne serait pas sans succès.

Les beaux murs de Thasos en marbre blanc, et dont il subsiste de grandes parties, sont les seuls peut-être de ce genre que la Grèce possède. Les sarcophages annoncent la présence d'une carrière de marbre dont les Romains faisaient très-grand cas. A ce sujet, je dois rappeler les observations que j'ai rapportées précédemment au sujet de la belle mosquée de Drame; j'ai dit qu'elle est construite tout entière en marbre blanc.

On trouve un marbre de la même qualité sur le continent voisin de Thasos. Pendant mon séjour à Cavala, ayant voulu aller à la chasse, mon guide me conduisit par des coteaux du mont Symbole qui dominent le pays. Après diverses courses, je fus agréablement surpris en me trouvant tout-à-coup en face d'une vallée dont le centre me présenta une surface composée, sans interruption, de blocs de marbre d'une blancheur éblouissante que les eaux de la pluie ne cessent de polir, et dont le soleil, depuis un grand nombre de siècles, entretient l'éclat (1). J'étais à une demi-lieue de la mer, au sud-est de Thasos, et j'avais au nord-ouest la ville de Drame, à quatre heures de distance.

L'identité des marbres de la vallée où je me trouvais avec ceux de Drame et de Thasos me fit d'abord penser que la carrière placée sous mes yeux pouvait s'étendre de l'une à l'autre ville, c'est-à-dire que je me trouvais au centre d'une carrière qui doit avoir une grande étendue.

---

(1) Il serait facile d'enlever des blocs de ces marbres, attendu qu'ils se trouvent à découvert.

Je fis une autre observation, qui a peut-être échappé à tous les voyageurs , et qui intéresse les naturalistes : c'est que la perdrix rouge, entièrement semblable à celle de la terre ferme, a un chant qui en diffère totalement. Celle de Thasos chante comme la nôtre et comme celle de l'Archipel et de l'Asie, tandis que celle du continent de l'Europe a un chant qui a donné lieu à sa dénomination de *keklik.* On entend d'assez loin les perdrix des îles et de l'Asie, tandis au contraire qu'il faut être bien près des autres pour entendre le son qui semble former les deux syllabes *keklik.* Il serait intéressant de savoir où se trouve en Europe la ligne de démarcation qui sépare ces deux espèces.

De retour à Cavala, je voulus faire la reconnaissance d'un grand mur de cinq pieds d'épaisseur, qui s'étend depuis le faubourg de la ville jusqu'à une grande distance dans l'intérieur. Je ne poursuivis ma course que jusqu'à une demi-lieue ; mais ce trajet suffit pour me convaincre que la direction de ce mur portait sur le château le plus élevé de Philippi. Je conclus de cette observation qu'il avait été construit pour mettre en état de sûreté deux villes qui appartenaient aux Thasiens, savoir, Philippi et Galepsus. Cette dernière, comme je l'ai observé, devait se trouver sur le promontoire de Cavala.

CHAPITRE XIV.

Voyage par mer aux ruines de Néopolis, nommée aujourd'hui *ancienne Cavala.* Dissertation pour prouver que cette ville est une colonie d'Athènes. Comparaison des monnaies de Néopolis avec celles de sa métropole.

Avant d'entreprendre le voyage de la Chalcidique, j'avais à cœur de visiter les côtes méridionales de cette province, lorsqu'une occasion se présenta pour satisfaire ma curiosité, dans une circonstance où ce voyage pouvait devenir utile au service du roi.

Il était surtout important pour moi de reconnaître sur les côtes du Pangée le port de Levter, que les Turcs nomment à présent *Vieille Cavala,* et que j'ai désigné comme étant la *Néopolis* des anciens. J'ai déjà fait mention de ce port dans ma description des environs de Philippi. J'ai fait remarquer qu'il se trouvait très-avantageusement placé, et assez vaste pour recevoir les approvisionnemens nécessaires à l'armée que commandaient Brutus et Cassius, lorsqu'elle se trouvait campée aux environs de Philippi, dont Néopolis n'était distante que de quatre-vingts stades (1).

Un an après mon voyage à Cavala, à Thasos et dans les environs, le Brick *le Chasseur*, commandé par M. de Chanaleilles,

(1) Appian. lib. IV, in fin. cap. XIII.

enseigne de vaisseau, mouilla dans la rade de Salonique : l'objet de la mission de ce commandant était de conduire sur les côtes de la Macédoine et de la Thrace M. Raccord, actuellement vice-amiral en retraite. Ce dernier avait ordre de faire des observations astronomiques dans ces parages, à l'effet de corriger les erreurs qui se trouvaient sur nos anciennes cartes, et qui malheureusement existent encore.

Pour prévenir les dangers qui peuvent résulter dans un pays turc d'un travail public de géométrie et d'astronomie, je me déterminai à accompagner ces messieurs, à leur servir d'interprète, et à conduire avec moi le plus fidèle et le plus courageux des janissaires attachés au consulat.

Nous mîmes à la voile vers la fin d'avril, et dans deux jours nous jetâmes l'ancre sur la presqu'île de Cassandre, nommée *Pallène* et plus anciennement *Phlegra*. Notre position dans ce mouillage nous mettait à l'abri des vents du sud-ouest, au moyen d'une langue de terre qui s'étend au large, et qui prend le nom de pointe de Cassandre. Cette position, à l'entrée d'un grand golfe et à portée de trois autres qui en sont très-voisins, nous indiquait une ancienne habitation et un lieu propre au commerce, et nous ne tardâmes pas en effet à trouver les preuves de cette conjecture. Nous étions à portée d'un très-petit village qu'un monticule nous cachait, et dont les habitans sont navigateurs et agriculteurs. L'un d'eux nous conduisit sur d'anciennes ruines, qui n'ont de remarquable que l'épaisseur de quelques murs auxquels on ne peut donner aucune dénomination. Danville a cru que ces ruines étaient celles de *Scioné;* je crois plutôt qu'elles appartiennent à *Mendé,* qu'il place plus haut entre *Sana* et *Scioné.* Les raisons principales qui déterminent mon opinion sont que Mendé ayant été la plus considérable des villes de la Pallène, et la plus ancienne colonie eubéenne établie dans cette presqu'île, ses

habitans n'auraient pas négligé de s'emparer les premiers d'une position qui mettait leur marine à l'abri des vents du large, et facilitaient leurs communications commerciales avec Eione, colonie qu'ils avaient fondée auprès des bouches du Strymon. Notre séjour sur ces côtes fut marqué par un événement qui doit d'autant plus avoir place dans mon récit, qu'il contribue à faire connaître les mœurs de la soldatesque turque, tant en Asie qu'en Europe. Parti comme nous quelques jours avant le Ramazan, notre janissaire, qui était très-adonné à la boisson et en même temps très-superstitieux, s'était muni d'une assez forte quantité d'eau-de-vie pour suffire à ses habitudes, pendant le temps qui devait précéder son carême. Pressé de jouir de sa provision, et ne voulant pas avoir la tentation de rompre son jeûne, il passa toute la nuit qui précéda le Ramazan à fumer et à boire; mais, au lieu du sommeil auquel il devait s'attendre, nous le vîmes le matin venir sur le pont, les yeux hors de la tête, fixant les arbres qui se trouvaient sur le rivage, et disant que ces arbres étaient des pirates albanais qui étaient venus mettre à contribution les villages de la Cassandrie.

Nous prîmes ces folies pour l'effet de l'ivresse, d'autant plus que les matelots nous en avaient fait connaître la cause. Nous allions descendre à terre pour faire une visite à l'aga, arrivé de Salonique depuis peu de temps; nous l'avions rencontré la veille, et nous avions accepté une collation qu'il devait nous donner dans le village voisin, où il logeait.

J'avais connu cet aga à Salonique. Au moment de nous embarquer, le janissaire, armé de pied en cap, nous pria de ne pas le laisser manquer à son devoir, et, malgré son état d'ivresse, on le reçut dans l'embarcation. A peine descendu à terre, il voulut se précipiter sur les arbres, qu'il prenait toujours pour des ennemis. Je lui parlai avec assez de fermeté pour le calmer quelques

momens, et nous prîmes ensuite la route des champs, où il commit d'autres extravagances.

L'aga, surpris de le voir dans ce fâcheux état, surtout au premier jour du Ramazan, s'empressa de l'inviter à prendre quelques heures de repos; mais tout fut inutile : il continua à fumer et à extravaguer avec les gens de l'aga qui nous donnait à déjeûner. Quand nous fûmes de retour au rivage, il ne voyait plus les Albanais; il prétendait qu'ils étaient noyés, et il répugnait à s'embarquer, parce qu'il disait que la chaloupe allait passer sur leurs cadavres; ce qui, suivant lui, était un manque de religion. Ce fut avec beaucoup de peine que nous le reconduisîmes à bord. Avant de nous coucher, nous le mîmes sous la surveillance des gens de quart; mais, toujours agité par sa frénésie, au moment où l'on changeait la garde, il se précipita dans la mer.

La chaloupe se trouvant près du bord, bientôt on le retira de l'eau; on fit chauffer des couvertures, et on lui administra tous les secours de l'art: ce fut inutilement : le chirugien assura que l'ivresse lui avait causé un transport au cerveau, et que la fraîcheur de l'eau ayant porté une plus grande masse de sang à la tête, il s'était trouvé tout-à-coup comme foudroyé.

On croirait qu'à mon retour j'eus besoin de beaucoup de formalités pour constater la nature du mal qui avait causé sa mort : il n'en fut rien. Je fis avertir les plus proches parens du défunt; ils reçurent seuls ma déposition, les effets et l'argent que je leur remis; ils se consolèrent, en disant que rien n'est au-dessus des décrets du destin : *Kismetten Ziadé Olmas*.

Nous poursuivîmes notre route, laissant derrière nous le golfe de Cassandre qui portait autrefois le nom de *Toronaïque*, à cause de la ville de *Toroné*, où l'on ne voit aujourd'hui que des ruines, et nous entrâmes dans celui que l'on nomme *Singitique* du nom de *Singus*, l'une des plus anciennes villes de la

Chalcidique. Nous abordâmes dans une grande baie près de laquelle Danville place cette ville. Nous y aperçûmes en effet des traces de très-anciennes habitations, et nous pûmes nous convaincre que ce savant ne s'est nullement trompé, en appliquant à ces ruines le nom de *Singus*.

Pendant les trois jours que nous demeurâmes dans ce port, M. Raccord ne se borna pas à ses observations astronomiques, il dressa encore le plan de ce beau mouillage. Pendant ce travail, je me transportai plusieurs fois sur la montagne qui sépare le port de Toroné de celui de Singus, et où se trouve le village d'*Agio-Nicola*. Les habitans ne purent me rien dire de l'ancienne ville de Singus; mais ils m'assurèrent que leur propre population provenait de Toroné, détruite aujourd'hui, et dont le territoire, qui n'est qu'à une petite lieue de leur village, leur appartient encore. Nos anciens, me dirent-ils, en ont été chassés par des pirates, et se sont vus contraints de se réfugier dans la montagne où nous vivons.

Ce fut dans ce village que j'achetai deux médailles très-anciennes de Toroné. Ces médailles, que je me procurai dans deux différentes maisons, avaient été trouvées sur les ruines mêmes de la ville ancienne. Elles sont marquées d'un seul côté où l'on voit un vase et les lettres T E. Certain de la provenance de ces deux pièces, je ne pus douter qu'elles n'appartinssent à la ville de Toroné, que les habitans nomment aujourd'hui *Téroné*. C'est d'après l'inspection de ces deux médailles, que M. Allier d'Hauteroche a donné à cette ville un grand médaillon, qui ensuite a pris place dans le cabinet du Roi; mais il n'a pas remarqué que ce médaillon est sans légende, et que le vase est d'une autre forme que celui de mes deux médailles, ce qui paraît annoncer une origine différente.

Notre troisième station fut dans le même golfe, au pied des

coteaux du monastère de *Xeropotami, fleuve sec.* Nous ne pûmes quitter ce parage sans visiter le monastère et son église. L'abbé ou l'igouménos, ainsi qu'on le nomme, nous reçut avec des politesses distinguées, et voulut, selon l'usage, nous donner un repas. Nous passâmes quelques heures avec lui en compagnie de divers prêtres les plus notables du monastère. Ces caloyers nous conduisirent à une église nouvellement bâtie. Ce qui nous surprit dans ce temple, fut de voir qu'on y avait employé des colonnes d'un marbre blanc de l'île de *Ténos,* presque aussi beau que celui de Paros. On nous entretint beaucoup des vexations directes et indirectes que tous les couvens de la presqu'île éprouvent de la part du gouvernement turc, et des emprunts que font ces couvens pour parer à ces avanies. Les religieux avouèrent cependant que la Porte ne touchait jamais aux biens ruraux et aux établissemens fondés dans diverses villes de l'empire, qui sont d'anciens apanages de chaque monastère.

Après avoir contourné l'Athos, nous traversâmes le golfe Strymonique, autrement dit golfe de Rendiné, nom d'une ville de la côte méridionale de la Bisaltique. Ensuite, de très-bonne heure, nous mouillâmes devant la bouche du fleuve Strymon, dont les eaux, comme je l'ai dit, coulent entre les bases de la Bisaltique et celles du Pangée.

Borné dans cette position par ces coteaux, notre œil ne portait pas dans l'intérieur du pays, au-delà d'une lieue tout au plus. Mes compagnons de voyage souhaitant cependant voir le Strymon et le lac qu'il traverse, je les déterminai à me suivre à pied jusqu'au village de Kutchuk-Orchova, où l'on se rappellera que j'avais déjà fait un petit séjour. Sans perdre de temps nous gravîmes les coteaux incultes de *Cerdilium.* Je ne trouvai plus dans ce village le vieillard qui m'avait autrefois si bien hébergé, mais ses deux fils nous accueillirent avec

la même cordialité. Ils avaient déjà aperçu le brick, et quand nous arrivâmes chez eux, ils témoignèrent une naïve satisfaction de notre visite, et parurent même flattés de recevoir des officiers de notre marine militaire. Les cérémonies d'usage furent un des témoignages de leur satisfaction. Ils se dispensèrent de manger avec nous, et voulurent nous servir.

La journée du lendemain fut employée à diverses courses, sur des points différens, dans l'un desquels M. Raccord employa quelques heures à faire un dessin à vol d'oiseau des ruines d'Amphipolis et de tout ce qui entoure cette ancienne ville. Après avoir remercié nos hôtes, nous retournâmes à bord plus commodément que nous n'étions arrivés chez eux, moyennant les montures qu'ils s'empressèrent de nous procurer.

Lorsque, revenu à Paris, après la rentrée du Roi, je me proposai d'imprimer la relation de mes divers voyages dans la Macédoine, ayant appris que le travail de M. Raccord n'avait jamais été publié, je me flattai que ce savant astronome pourrait me faire l'amitié de m'accorder une copie de son beau dessin; mais tout le fruit de ses courses avait été anéanti; il me répondit: « Forcé, à la fin de 1793, de quitter Toulon et de » me sauver avec ma famille sur un des vaisseaux de la flotte » anglaise, avec les seuls vêtemens que je portais, j'abandon- » nai, dans cette malheureuse journée, tout ce que je possédais » et notamment le résultat de toutes les observations, plans, » croquis, journaux et autres pièces provenant de mes courses » dans les mers du Levant, &c. »

On a déjà vu dans mon premier volume (p. 134) le plan que j'avais dressé moi-même lorsque je me trouvais à Cerdilium. Je me flatte que ce croquis sera suffisant pour qu'on ne se méprenne plus sur la position d'Amphipolis.

Le lendemain de cette quatrième station, nous remîmes à la

voile pour doubler le premier cap que le mont Pangée présente au midi, et où commence le golfe Piérique. Nous cotoyâmes les bords ou les *contreforts* du Pangée, pendant l'espace de six lieues. C'est aux premiers parages de cette côte que doit se trouver l'emplacement d'Æsime, seconde colonie des Thasiens, et il ne serait pas impossible que la petite ville d'Orphano, où j'ai déjà dit que les courriers tartares changent de chevaux, fût bâtie sur ses ruines. Arrivés à un autre petit cap sur la même ligne, nous le doublâmes pour entrer dans la rade d'Eski-Cavala, et, nous fûmes alors en face du port de Levter, où devait avoir lieu notre cinquième station.

L'entrée de ce port est au nord-est; nous y pénétrâmes par la seule bouche qu'il présente aux navigateurs, qui souvent y cherchent un abri contre les vents du sud et du sud-ouest. Ce passage a une largeur suffisante pour que deux bâtimens de guerre y entrent en même temps. Nous mouillâmes presque à son embouchure sur quinze brasses d'eau. Nous nous serions plus avancés, si la profondeur du fond nous eût été connue. Ce port est très-vaste; c'est un grand ovale d'un bon quart de lieue de profondeur. A la gauche, se trouve une presqu'île basse et inculte, sur laquelle les flots du golfe Piérique viennent se briser. Ce prolongement du terrain forme un des côtés du bassin. Sur l'isthme qui lie cette presqu'île au continent, on trouve les ruines de l'ancienne Néopolis ou celles d'un château reconstruit dans le moyen âge. Parvenu hors de l'isthme, on rencontre un grand ruisseau très-limpide, mais trop profond pour être traversé à gué. Ce ruisseau, fort utile aux gens de mer, est aussi l'ornement du port; les bords en sont ombragés par différentes espèces d'arbres qui s'étendent vers les dernières bases orientales du Pangée où le ruisseau prend sa source. Cette montagne se lie avec le Symbole, dont la naissance se manifeste par une riche culture.

On voit par cette description que la nature n'a rien oublié pour la sûreté, la commodité et l'ornement du port de Néopolis. Lorsqu'on y arrive, après avoir vu le Pirée d'Athènes, on trouve avec satisfaction quelque analogie entre ces deux ports. Toutefois la capacité du bassin est bien plus grande à Levter qu'à Athènes. Un isthme sépare la rade de Phalère d'avec le Pirée, et forme un des côtés du port d'Athènes. Le Céphise y apporte ses eaux et en orne les avenues. Néopolis a aussi son Céphise, et de rians paysages dans ses alentours. Mais le rapport le plus remarquable qui existe entre ces deux ports est celui de leur abandon actuel. Lorsque, plein de souvenirs, le voyageur arrive au Pirée, il est obligé de se porter sur le rivage pour y retrouver les preuves de l'ancienne magnificence athénienne : des tronçons de colonnes, des chapiteaux, des debris de tout genre, sont gisans dans le sein même des eaux. A Levter moins de richesse et une égale solitude. Quand j'arrivai la première fois à Athènes, j'espérais y trouver encore quelque reste de l'ancienne activité des Athéniens dans le commerce, mais je n'y aperçus pas le moindre petit bateau, pas même celui d'un pêcheur. La masure où le douanier se tient seulement pendant le jour, était fermée. Quelques moines solitaires, cachés dans un vieux couvent, formaient la garde de ce port où le Céphise entasse des boues, comme s'il voulait n'y laisser un jour aucune trace de l'antique splendeur de l'Attique. Il n'existe plus dans ce lieu qu'une nymphe triste et silencieuse, prosternée devant les chefs-d'œuvre qu'elle avait vu créer et pleurant ses anciens adorateurs.

Le port de Néopolis présente les mêmes contrastes. Que sont devenus ces peuples que l'amour de l'or du Pangée y attirait de toutes parts ? tout a disparu devant les révolutions qui ont dévasté l'Orient, et qui l'ont jeté dans la barbarie. En entrant dans le port de Levter, nous ne vîmes pas le moindre signe de

navigation, pas même une cabane; et, si nous n'avions découvert de plusieurs côtés les marques d'une assez belle culture, nous aurions cru aborder dans une terre dévastée et déserte, qui nous invitait à en prendre possession.

Peu à peu quelques Turcs se réunirent sur la plage, et comme, malgré leur costume guerrier, ils nous accueillirent bien, notre capitaine consentit à envoyer son pilote au village pour y faire diverses emplettes. Il n'est pas hors de vraisemblance que ce village, nommé aujourd'hui, comme je l'ai dit, Levter, soit l'ancienne Néopolis, et que les ruines qui subsistent sur l'isthme soient celles d'une forteresse qui défendait le port et la ville.

Arrivés à Cavala, nous y trouvâmes des lettres de Salonique, par lesquelles on nous annonçait que des pirates, sortis du mont Olympe, s'étaient emparés d'un grand bateau grec à voiles latines, et faisaient des ravages dans le golfe Termaïque. Notre commandant n'hésita pas à revenir sur ses pas; mais à notre retour à Salonique, nous apprîmes que les pirates avaient brûlé leur bâtiment, en présence d'un navire marchand français bien armé, qui les avait forcés de se jeter sur la côte de Zagora.

Le brick partit de nouveau pour aller faire quelques observations autour du mont Athos, et je me séparai de mes compagnons de voyage, non sans éprouver le regret de n'avoir pas poussé plus loin mes observations sur les côtes.

Mais ce serait peu que d'avoir fait connaître la position de l'ancienne Néopolis : je croirais n'avoir rempli qu'une partie de ma tâche, en ce qui concerne cette ville, si je ne tentais de fixer l'époque de son établissement et de faire quelques recherches sur les peuples qui l'avaient fondée. Ses monnaies seront un de mes guides.

NÉOPOLIS, ET SES MONNAIES COMPARÉES À CELLES D'ATHÈNES.

Les ruines de l'ancienne ville de Néopolis se composent principalement des restes d'un château du moyen âge, entièrement abandonné et peu accessible. Elles se trouvent sur un isthme dont l'avancement forme le côté méridional du port et le met à l'abri du vent du sud. Les Turcs nomment ces ruines *Eski Cavala*, Vieille Cavala. C'est dans le village de Levter que passe l'ancien chemin qui conduisait de Néopolis à Philippi.

Malgré l'intérêt que présente cette ancienne ville comme colonie grecque, la recherche de son origine a été entièrement négligée par les antiquaires qui ont fait mention de ses médailles, et par les auteurs qui de nos jours ont écrit sur la géographie ancienne. Les premiers se sont trompés, en appliquant ses monnaies à la Macédoine, tandis qu'elles appartiennent à la Thrace, et ils en ont confondu plusieurs avec celles d'Athènes. Thucydide, quoiqu'il ait séjourné long-temps à portée de Néopolis, n'a pas eu occasion d'en parler dans son histoire; mais Dion et Appien que je viens de citer ont donné à ce sujet assez d'éclaircissemens, pour que l'on eût pu discuter plusieurs questions neuves et intéressantes, relatives à une ville qui a fait frapper de très-belles monnaies et en assez grand nombre.

A l'aide de ces auteurs, je veux examiner d'abord si, avant la fondation de la colonie de Néopolis, il n'y avait eu aucune autre ville sur le même emplacement, et ensuite s'il serait possible de découvrir l'époque de l'établissement de cette colonie; je me flatte de répondre à ces questions.

Dans le chapitre où je me suis appliqué à prouver que Cavala

a été bâtie sur les ruines de Galepsus, et que cette dernière était le plus renommé des comptoirs fréquentés par les habitans de Thasos, j'ai aussi donné à connaître, d'après des autorités respectables, que la ville d'Æsime, autre comptoir des Thasiens sur la même côte, était située au midi de Galepsus, près du fleuve Strymon. On pourrait supposer, d'après cette assertion, que la ville de Néopolis aurait été la même qu'Æsime, et que de nouveaux colons lui auraient donné le nom de Néopolis; mais Thucydide nous éloigne entièrement de cette idée, en nous disant que, après la prise d'Amphipolis par Brasidas, général des Lacédémoniens, Galepsus et Æsime imitèrent la défection de plusieurs autres villes de la Thrace, qui abandonnèrent l'alliance d'Athènes, et se placèrent dans celle de Lacédémone. D'une autre part, Néopolis existait et portait le nom de Néopolis, immédiatement après la conquête de Thasos par Cimon, ce qui est antérieur, de près de soixante ans, au fait de Brasidas dont parle Thucydide. Ce sont les médailles qui contribuent le plus à prouver cette antériorité. Les premiers coins dont se servit la ville de Néopolis portent d'un côté un masque scénique sans légende, et elles ont au revers un carré creux divisé en quatre parties. Or, cette manière de marquer la monnaie était tombée en désuétude, même à Athènes dont ces coins sont une imitation, avant l'époque de la prise d'Amphipolis par Brasidas, ainsi que nous le reconnaîtrons bientôt. Il est donc évident que Galepsus, Æsime et Néopolis ont existé chacune sous des noms différens pendant un long espace de temps. On a même prétendu que la première avait été fondée par Galepsus, fils de Thasus, qui lui donna son nom.

Avant les campagnes de Cimon, il ne se trouvait aucune colonie libre sur la côte piérique. Thasos occupait par ses possessions toute cette partie maritime du Pangée, et l'on doit

sentir que les Thasiens n'auraient pas souffert qu'une colonie vînt s'établir entre deux villes aussi commerçantes, qui leur appartenaient toutes deux. Il est bien plus naturel de croire que les Thasiens eux-mêmes occupaient cet emplacement.

Thucydide paraît vouloir nous le faire entendre, quand il nous dit, ainsi que je l'ai déjà observé, que Thasos possédait des mines dans le Pangée. Ces mines pouvaient difficilement se trouver dans l'intérieur du pays, au milieu des peuples guerriers qui l'habitaient. L'ordre naturel des choses force de reconnaître qu'elles n'étaient pas éloignées de la mer, et que le port de Néopolis était le lieu le plus à portée pour en favoriser l'exploitation. Par cette raison, les Thasiens avaient dû s'en emparer, mais il est possible qu'ils n'y eussent formé que les établissemens nécessaires aux besoins publics, et un château pour les garantir d'insulte.

Il me paraît en outre certain, que ce comptoir ou cette forteresse, quelque dénomination que les Thasiens lui eussent donnée, ne reçut celle de *Néopolis* qu'au temps où Cimon fit la conquête de Thasos, et où la portion des mines du Pangée qui appartenait aux habitans de cette île, devint une propriété d'Athènes.

Il convint alors aux Athéniens d'agrandir cet établissement et de le fortifier de nouveau; c'est à cet effet qu'ils y établirent une colonie, et c'est de là que vint le nom de *Néopolis*.

Après trois ans d'une guerre aussi opiniâtre qu'injuste, lorsque Cimon força les Thasiens à démanteler leur ville, à livrer à Athènes tous les navires dont se composaient leurs forces maritimes, et à abandonner leurs établissemens de la terre ferme, l'ambition des Athéniens ne garda plus de mesure. Leur but principal dans la guerre contre les Thasiens était l'envahissement du commerce que cette île faisait sur le continent, et par-

ticulièrement celui de leurs mines. En en prenant possession, ils mettaient un pied dans le Pangée, dont Cimon paraissait déjà leur avoir ouvert les portes, par la prise d'Éione. On sait en effet quels sacrifices leur coûta leur obstination dans une entreprise aussi périlleuse que celle qui tendait à leur assujettir les habitans de cette montagne. Mais, s'il est indubitable que la ville de Néopolis fût une colonie athénienne, et si l'inspection des médailles nous en offre la preuve, il n'est nullement prouvé que Cimon en ait été le fondateur. Ni Thucydide, ni Plutarque ne parlent de cet établissement; toutefois il ne me paraît pas impossible de suppléer à leur silence en rappelant le trait de l'histoire d'Athènes, rapporté par Isocrate (1), et dont j'ai déjà parlé. Cet orateur nous apprend qu'un Athénien, nommé Athénagore, homme privé, et un autre, nommé Callistrate, banni de sa patrie, eurent assez de dévouement et de hardiesse pour fonder de leur chef une colonie; à la vérité il n'indique pas le lieu où elle fut établie; mais comme les temps sont assez rapprochés, il est vraisemblable que ces hommes entreprenans, profitant du désordre que la capitulation de Thasos avait causé sur la terre ferme, entourés de partisans d'Athènes, peut-être d'exilés et de volontaires, se jetèrent dans les mines de Thasos, en soumirent ou en gagnèrent les employés, et firent goûter à tout leur parti, le projet de fonder la colonie. Leur plan dut être généralement et immédiatement mis à exécution. On conçoit qu'une entreprise aussi utile dut être secondée par le général, qu'elle dut plaire aux Athéniens, et qu'ils approuvèrent une colonisation qui augmentait leurs forces, et leur donnait l'espoir de pénétrer dans le Pangée.

---

(1) Isocrat., *Orat. de pace sive socialis*, pag. 164, Opp. ed. H. Steph.

Nous pouvons donc présumer qu'Isocrate a parlé de la colonie de Néopolis, lorsqu'il a fait mention de l'entreprise d'Athénagore et de Callistrate. Nous chercherions vainement un autre pays où un banni d'Athènes eût pu de son propre mouvement, et par ses propres moyens, exécuter un projet de cette nature. Ce banni dut entrevoir dans un succès présumable sa réhabilitation et sa fortune. Citoyen dangereux sur la place publique, il devenait par ce coup de main un soldat utile. Ce n'est pas la seule occasion où Athènes ait reçu de grands services de ses bannis.

Si les rapprochemens que je viens de faire ne favorisent pas suffisamment l'interprétation que je donne au passage d'Isocrate, j'ai du moins lieu de croire que l'inspection des monnaies pourra convaincre qu'il s'agit ici d'une colonie athénienne, J'ai trouvé, dans les environs mêmes de Néopolis, des monnaies primitives de cette colonie, et dans Athènes j'ai découvert un dépôt de monnaies primitives de cette ville même, dont la ressemblance avec celles de Néopolis ne m'a pas permis de douter qu'elles n'en fussent le prototype. Ayant apporté celles d'Athènes à Paris, dans un voyage que j'y fis en 1788, je les cédai à M. l'abbé Barthélemy au nombre de vingt-six, pour le cabinet du Roi. Il en reconnut tout l'intérêt; mais comme jusqu'à présent il n'a été parlé de ces monnaies nulle part, ce que je dois en dire, pourra encore paraître nouveau. Le tableau que l'on trouvera à la planche IX est d'autant plus curieux, que Eckhel a expressément avancé qu'il ne connaissait aucune de ces monnaies primitives d'Athènes, dont Plutarque, Pollux et le Scholiaste d'Aristophane ont cependant fait mention. *Id genus monetæ jàm superstes non est :* ce sont les termes d'Eckhel.

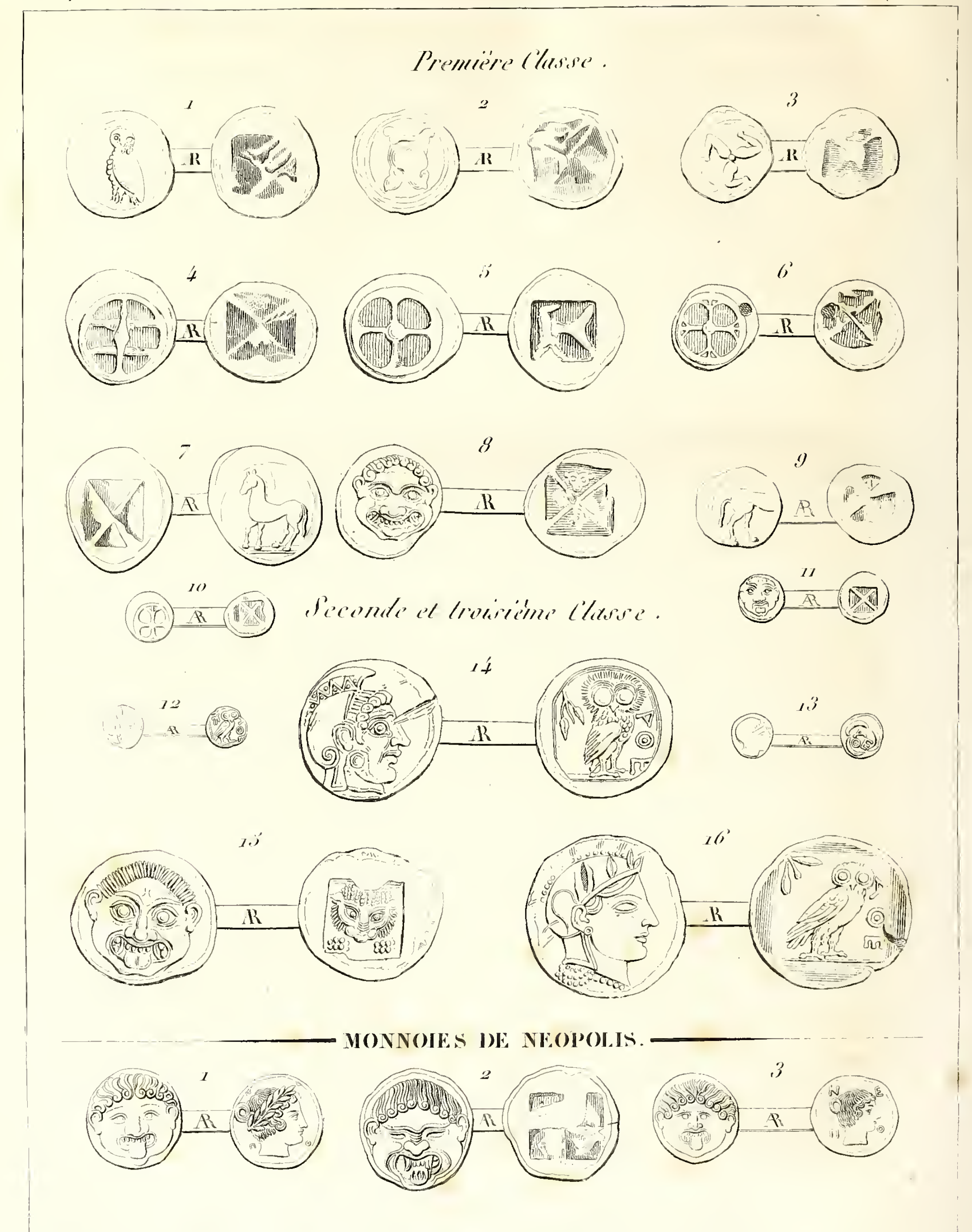
Je reviens à Néopolis. Dans les Actes des Apôtres, saint Paul nous apprend un fait qui doit nous éclairer sur les avantages

que cette ville obtint dès sa fondation au préjudice de Galepsus. L'Apôtre nous dit qu'en partant de la Troade pour se rendre à Philippi, il aborda à Samothrace et de là directement à Néopolis, au lieu de prendre port à Galepsus ou Cavala, ce qui était cependant la route la plus directe. Cet itinéraire de saint Paul me paraît confirmer ce que j'ai avancé, savoir, qu'aussitôt que les Athéniens possédèrent des mines dans le Pangée, Galepsus et Æsime furent beaucoup moins fréquentées, et que le commerce prit sa route par Néopolis d'où l'on arrivait au nord-est du Pangée. Le chemin que se frayèrent les colons communique encore aujourd'hui avec Pravista. Ce trajet est à peu près de 80 stades, distance qu'Appien met entre Néopolis et le camp de Brutus et de Cassius. Néanmoins, comme la nature renverse toujours ce que la politique et l'intérêt peuvent opposer à ses lois immuables, Galepsus a repris tous ses anciens avantages sur Néopolis, soit pour le commerce, soit pour la défense du pays. Cette dernière ville n'est plus qu'un monceau de ruines et son port qu'un refuge pour les navigateurs ou un asile pour les pirates. C'est vraisemblablement l'abandon absolu qu'on a fait du port de Néopolis pour lui préférer la rade et la ville de Cavala, qui a donné lieu à la dénomination de *vieille Cavala* que portent aujourd'hui les ruines de l'ancienne colonie d'Athènes.

Les circonstances historiques et géographiques sont donc ici d'accord avec les monnaies pour nous prouver que Néopolis fut aussi bien qu'Amphipolis un établissement athénien, et que la première de ces villes exista dans un état prospère jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre, temps où, comme l'on sait, ce prince s'empara des mines du Pangée.

Je me flatte que tant de rapprochemens pourront fixer l'opinion sur l'origine, la longue existence et la destruction d'une

MONNOIES D'ATHÈNE.



J. M. Veran, acad. Mas. sculp.

colonie athénienne qui a échappé jusqu'à présent à la recherche des géographes et des antiquaires.

MONNAIES PRIMITIVES D'ATHÈNES

QUI N'ONT JAMAIS ÉTÉ PUBLIÉES.

Première classe.

N.° 1. Chouette à gauche dans un cercle en relief.

Revers. Carré profond divisé en deux lignes diagonales . . . . Æ grandeur 4.

N.° 2. Osselet entouré du même cercle.

℞. Carré mieux formé que le précédent. . . . Æ gr. 3.

L'osselet est d'autant plus curieux sur les monnaies d'Athènes, que le jeu auquel il était employé y était très-usité. On se servait dans ce jeu d'os de mouton, ou d'une imitation qu'on en faisait en bronze. J'ai possédé une de ces imitations en cristal.

N.° 3. Triquêtre.

℞. Carré creux divisé en deux lignes diagonales . . . . Æ gr. 4.

N.° 4. Roue fortifiée par six rayons, deux la traversent et un seul est perpendiculaire.

℞. Carré de même forme. . . . . Æ gr. 4.

N.° 5. Roue à quatre rayons dont les extrémités sont fortifiées par deux petites traverses qui les soutiennent à droite et à gauche.

℞. Même carré. . . . . Æ gr. 4.

N.° 6. Autre moins grand. . . . . Æ gr. 3.

N.° 7. Cheval nu debout marchant à droite.

℞. Même carré. . . . . Æ gr. 5.

N.° 8. Masque scénique tirant la langue.

℞. Même carré, divisé en losange, formant quatre triangles profonds dans l'un desquels est une tête de tigre vue de face. . . . . Æ gr. 5.

N.° 9. Partie inférieure d'un cheval nu marchant à gauche.

℞. Même carré sans accessoire et. . . . . Æ gr. 3.

N.° 10. Roue simple.

℞. Même carré. . . . . Æ gr. 1.

N.° 11. Masque scénique.

℞. Même carré. . . . . Æ gr. 1.

Seconde classe.

N.° 12. Tête de Minerve, casque avec aigrette et ayant les cheveux bouclés sur le front, à gauche.

℞. AΘE. Chouette tournée à gauche, dans l'aire arrondie une branche de laurier. . . . . . . Æ gr. 8.

N.° 13. Tête de Minerve avec les cheveux ainsi bouclés.

℞. AΘE. Même revers . . . . Æ gr. 1.

N.° 14. Même tête ainsi bouclée.

℞. AΘE. Au milieu de trois croissans. . . . . Æ gr. 1.

N.° 15. Tête de Minerve panachée et laurée, et dont le profil annonce une époque très-prochaine de la primitive.

℞. Chouette dans un carrré creux . . . . Æ gr. 8.

N.° 16. Masque scénique tirant la langue.

℞. Tête de tigre de face dans un carré creux. Æ gr. 6.

Cette dernière monnaie, qui commence l'époque où la monnaie reçut une empreinte dans le carré, est une nouvelle preuve que celle du n.° 8 est incontestablement d'Athènes.

La médaille du n.° 9 est une nouvelle preuve que celle du n.° 7 est incontestablement d'Athènes. Les pièces de diverses grandeurs, contenues dans le dépôt, et qui portent la roue, s'y trouvaient en très-grand nombre, tandis que les autres y étaient presque uniques. J'ai cru pouvoir tirer de là cette conséquence, que ces dernières étaient les plus récentes, lorsque le dépôt a été fait. Quant aux autres, excepté celles qui présentent le masque scénique, il serait difficile de les classer dans un ordre chronologique, en prenant pour base le plus ou le moins de perfection du travail, ou de régularité des lignes diagonales qui divisent le carré. Ce qu'il importe d'observer pour se convaincre que ces médailles ont toutes été frappées à Athènes, c'est l'intention du monétaire de ne pas y varier la forme du carré toujours divisé par deux lignes diagonales. Il faut aussi ne pas perdre de vue que le dépôt est provenu d'Athènes. M. Fauvel a souvent découvert des pièces qui représentent une roue, et plusieurs fois de celles où le tigre est représenté de face dans un carré. Ce consul pense que celles-ci sont d'Athènes, mais que les premières qui ont la roue pour type, sont de Thèbes. Je réponds à cela que Thèbes ne marqua jamais ses monnaies primitives par un carré divisé en deux lignes croisées en losange, tandis qu'Athènes, pour mieux conserver le crédit des siennes, employa constamment ce genre de carré qu'elle avait d'abord adopté.

On pourrait m'objecter que le carré creux des monnaies primitives en général, changea souvent de forme; c'est ce qu'on voit sur les monnaies d'Égine et de Céos, sur celles de Thèbes et d'autres pays. Mais cette objection ne porterait que sur des

coins très-anciens. Égine, en effet, dans les premiers temps de l'art, manifesta une sorte d'inconstance, quant à la forme des revers de ses monnaies; mais on voit aussi qu'elle se fixa ensuite à une méthode unique, et Céos en eût fait de même, si Athènes lui en eût laissé le temps. Ces raisons, qui sont prouvées par des faits, donnent lieu de croire qu'Athènes peut avoir eu aussi ses variations monétaires, quoiqu'on ne l'ait pas encore reconnu, ou qu'elle fit frapper des monnaies beaucoup plus tard qu'Égine, Céos et Thèbes.

M. Mionnet, en accordant à Athènes la plupart des médailles que j'ai cédées au cabinet, doute que les n.os 16, 17 et 18, de son propre catalogue imprimé (tom. 2, pag. 3 et suiv.), soient de cette ville, et il préfère Gortine de Crète, à cause du bœuf représenté sur la face et du polype que porte le revers. Je serais volontiers de son avis, si la ville de Gortine, parmi le grand nombre de médailles qu'elle nous a laissées, avait une seule fois marqué le polype sur une de ses monnaies ou d'argent ou de bronze. Mais comme on n'y rencontre jamais ce poisson, et qu'il peut appartenir à toutes les villes maritimes, je ne vois pas pourquoi on le refuserait à Athènes, comme on accorde la sèche à Céos, quoique, sur les monnaies de cette île, elle ne soit accompagnée d'aucune légende.

D'autres raisons me font douter que ces monnaies dont parle M. Mionnet soient de Gortine. Cette ville faisait toujours représenter un taureau sur les siennes, et on ne voit qu'une tête de bœuf sur les n.° 16, 17 et 18 du catalogue de cet antiquaire, provenant de mon dépôt. D'ailleurs est-il bien certain qu'Athènes n'ait jamais fait représenter un bœuf ou une vache sur sa monnaie? Je crois trouver ce dernier signe sur une de celles que le même auteur attribue à Apollonie d'Illyrie (tom. 2, p. 28, n.° 2). Ordinairement sur les médailles d'Apollonie, la vache

allaite son veau. Sur celles que décrit M. Mionnet, le veau est tourné vers la droite, et debout. On pourrait à la rigueur passer sur cette circonstance sans qu'elle infirmât l'opinion de l'auteur, mais si nous faisons attention au revers, nous voyons qu'il est tout-à-fait semblable à celui des monnaies d'Athènes, tandis qu'aucune médaille d'Apollonie, d'aucune forme, ne nous montre un seul carré creux.

Toutes les monnaies primitives enfin citées ci-dessus présentent des types analogues à l'histoire héroïque d'Athènes ou à des découvertes dont les Athéniens étaient glorieux. Par le bœuf, ils rappelaient Thésée; par la roue et par le cheval, ils ont eu en vue leur roi Erichtonius qui fut l'inventeur des chars, et qui le premier assujettit des chevaux au joug de l'attelage; par le masque, ils faisaient entendre que l'art dramatique était né chez eux, et par le tigre, ils faisaient allusion au culte de Bacchus dont le tigre est le compagnon et à qui ils consacrèrent le premier théâtre qui ait existé dans la Grèce.

Il paraît qu'antérieurement à toute autre allégorie, les Athéniens exprimaient sur leurs monnaies le culte qu'ils rendaient à Minerve, par la représentation de la chouette. C'est ce que semble prouver la médaille n.° 1 de mon catalogue, la plus ancienne, à mon avis, de la première période. Les autres symboles furent l'expression d'un honneur qu'ils décernèrent à leurs anciens bienfaiteurs et à leurs dieux. L'image de Minerve prévalut après la bataille de Salamine, lorsqu'on se persuada que cette déesse avait sauvé la ville et protégé les armées de la Grèce.

Si maintenant on compare à ces monnaies primitives d'Athènes les monnaies de Néopolis, on sera facilemeut convaincu que celles-ci en sont une imitation, et de-là on pourra conclure que Néopolis était, comme je le pense, une colonie d'Athènes.

MONNAIES DE NÉOPOLIS.

La seule monnaie primitive de Néopolis que nous connaissions est sans légende : elle porte, à la face antérieure, le masque scénique, qui est un des types les moins anciens d'Athènes. Elle ressemble entièrement, par sa forme, par son poids et par les traits du masque, à la monnaie d'Athènes qui offre le même type. La différence se trouve dans le carré creux. Sur celle d'Athènes, les lignes qui divisent ce carré se croisent en losange, de manière que les quatre divisions forment quatre triangles : sur celle de Néopolis, au contraire, les lignes qui coupent le carré se croisent perpendiculairement et horisontalement, et forment quatre divisions carrées elles-mêmes, comme dans le carré macédonien.

Une circonstance importante m'a décidé à donner la monnaie dont je parle, à Néopolis; c'est que j'en ai trouvé plusieurs exemplaires à Amphipolis, à Serrès, et dans d'autres lieux voisins de cette ancienne colonie athénienne. La différence des carrés doit empêcher qu'on n'attribue cette monnaie primitive de Néopolis à Athènes, et réciproquement celle d'Athènes à Néopolis (1).

Les autres monnaies de Néopolis, moins anciennes que celle-là, portent des légendes. Elles n'offrent plus de carré creux. A la face antérieure se voit une tête de Vénus, coîffée élégamment et laurée. Le masque scénique occupe la place du carré, et est toujours semblable à celui des monnaies d'Athènes.

---

(1) M. Mionnet est tombé dans cette dernière erreur, faute d'avoir connu les provenances.

Les monnaies de Néopolis que j'ai trouvées aux environs de Serrès et sur les ruines d'Amphipolis sont les suivantes (1) :

N.° 1. Sans légende. Masque imberbe, vu de face, tirant la langue.

℞. Carré creux, divisé en quatre parties triangulaires, dans la forme macédonienne.................. Æ gr. 4.

N.° 2. ΝΕΟΠ, tête de femme élégamment coîffée et laurée, qui, à cause des lauriers, paraît être celle de Vénus *Victrix*, qu'on associe dans la mythologie avec Bacchus (2).

℞. Masque scénique, semblable à celui du numéro précédent.................................. Æ gr. 3.

Cette monnaie, que je n'ai rencontrée qu'une fois, est très-rare.

N.° 3. Même tête, sans lauriers.

℞. Même masque........................ Æ gr. 2.

N.° 4. Cette monnaie très-commune pèse une drachme.

Autre, semblable, mais très-petite et de bronze. (3) Æ gr. 1.

---

(1) Ces médailles se trouvent sur la planche de celles d'Athènes.

(2) C'est l'opinion de M. de Cadalvènes, *Recueil des médailles grecques ;* Paris, 1828, pag. 68.

(3) Cette monnaie, que j'ai possédée plusieurs fois, ne se trouve pas dans le catalogue de M. Mionnet, qui substitue la suivante, sous le n.° 214 (t. I, p. 479).

Tête de Bacchus couronnée de lierre, à droite. Derrière, un thyrse.

℞. Grappe de raisin entre deux feuilles de vigne.................. Æ gr. 3.

Hunter a donné pareillement cette monnaie à Néopolis. On ne peut pas l'admettre, comme appartenant à cette ville, parce que sa légende porte ΝΕΑΠ, et que, d'ailleurs, elle ne ressemble en rien aux monnaies de la Macédoine : elle me paraît appartenir à la ville de Néopolis d'Ionie. M. Mionnet indique aussi dans son supplément plusieurs médailles qui portent pour épigraphe les initiales ΝΕΟ seulement. Je n'en fais pas mention, par la raison que les types sont conformes à ceux de mes n.os 2 et 3, et sont très-communs.

Si l'époque que j'ai assignée à l'établissement de la colonie de Néopolis est admise, elle pourra servir à mieux déterminer qu'on ne l'a fait jusqu'ici celle où le carré creux était employé sans légende et celle à laquelle ce carré reçut des légendes, soit intégrales, soit composées de lettres initiales; mais, dans tous les cas, la découverte de cette colonie et la comparaison de ses monnaies avec celles d'Athènes, ne sont pas moins, si je ne me trompe, des aperçus neufs, qui ne manquent pas d'intérêt pour l'étude de l'antiquité.

CHAPITRE XV.

Voyage dans la Chalcidique de Thrace. État ancien et présent de cette province. Découverte de diverses villes anciennes. Opinion sur le canal de Xerxès, et sur le transport de la flotte persane par l'isthme de l'Athos.

L'ANTIQUITÉ comprenait sous la dénomination de Thrace tout le pays que subjugua Caranus, et auquel ce prince de race dorienne fit changer de nom, pour lui donner celui des Macédnes, peuples doriens qui avaient occupé le revers oriental du mont Olympe. Les pays voisins de ce royaume, du côté de l'est, conservèrent long-temps le nom générique de Thrace, et la Chalcidique fut de ce nombre. On peut croire qu'il fut une époque où cette partie de l'ancienne Thrace n'était point habitée (1). Appien confirme cette opinion, en nous disant que les anciens Thraces n'habitaient pas leurs contrées maritimes, par la crainte des pirates. Ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que, vers le temps où le mouvement commercial de la Grèce mit un terme à la piraterie, c'est-à-dire vers les premières olympiades, des colonies, composées de Chalcidiens, d'Erythréens de l'Eubée, de Thessaliens, et de divers insulaires, vinrent peupler la Pallène, presqu'île auparavant appelée *Phlegra*,

(1) Thucyd., lib. 1, cap. 2.

et fondèrent la plupart des villes de la Chalcidique. Suivant Aristote, ces établissemens s'accrurent jusqu'au nombre de trente-deux villes, qui formèrent entre elles une confédération, maintenue jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre. Les seules de ces villes dont les noms nous soient parvenus, sont Chalcis, Olynthe, Acanthe, Apollonie, Stagire, Mecyberne, Toroné ou Téroné, Angée et Singus.

Quoique parmi ces villes Chalcis eût obtenu la prééminence, et qu'elle fût le chef-lieu du gouvernement, Olynthe ne tarda pas à la surpasser par son commerce, sa population et ses richesses : les historiens désignent souvent la confedération chalcidienne sous le nom d'olynthienne. Dans cet état de prospérité Olynthe se rendit souvent redoutable, tant aux autres villes confédérées qu'aux rois de Macédoine.

On sait combien ces rois conçurent d'alarmes d'un pareil voisinage, et ce que les Athéniens, animés par la jalousie que leur inspiraient le commerce de cette ville et sa puissance naissante, entreprirent pour détruire une semblable rivalité. On n'ignore pas non plus tout ce que Philippe, allié tantôt des Athéniens, tantôt des Olynthiens, mit en œuvre pour opérer la destruction totale d'Olynthe et s'emparer de la Chalcidique tout entière.

Dans le cours du moyen âge, les habitans de cette province n'ont point été exempts des calamités dont la Macédoine a été affligée; mais, à la faveur des forêts qui les environnent et qui leur ont servi d'asile, ils ont conservé une sorte d'indépendance et ont maintenu la pureté de leur race; aussi sont-ils tous Grecs dans toute l'étendue du pays.

Je ne voulais pas quitter la Macédoine sans visiter le théâtre des guerres causées par l'ambition meurtrière de Philippe. Je desirais d'autant plus parcourir des pays si célèbres, qu'il est

rare, en voyageant dans la Grèce, d'y retrouver les descendans des anciens habitans, anéantis en très-grand nombre par tant de révolutions et de ravages dont ces pays ont été le théâtre.

J'étais assuré d'avance de reconnaître dans ces montagnes des preuves de l'indigénéité des peuples qui les habitent, et des traits propres à rappeler leurs ancêtres. La géographie me présentait de nouveaux éclaircissemens à acquérir : je mettais aussi en ligne de compte l'inspection des mines d'argent dont les produits avaient autrefois enrichi la confédération chalcidienne. Je ne négligeai pas l'occasion de m'y transporter.

En partant de Salonique et en contournant le Disoron, la première partie de la Chalcidique qui se présente est celle du nord. C'est dans ce canton que l'on retrouve Apollonie, aujourd'hui Polina, qui en était la capitale. Son territoire, dominé par d'épaisses forêts, s'étendait dans l'intérieur du pays. En pénétrant vers l'est, on arrive sur le golfe Strymonique où se trouvent les ruines de Stagire, d'Acanthe et d'Uranopolis. Les golfes Singitique, Pellénique et Thermaïque bordent tout le pays au midi et au couchant. C'est aux environs de ces trois golfes qu'on retrouve Chalcis, Mecyberne, Téroné, Syngus et Olynthe ; et c'est dans cette dernière partie de la Chalcidique maritime que les habitans contemporains de Philippe exerçaient le commerce dont les Macédoniens s'emparèrent.

J'entrai dans ce pays par le village de Galatz, composé d'environ deux cents maisons, autrefois limitrophe entre la Macédoine et la Chalcidique, et qui appartient encore à la Mygdonie dont le territoire de Salonique forme une partie.

L'archevêque de Salonique m'avait donné une lettre de recommandation pour son ami le prélat du lieu, son suffragant, qui prend le titre d'évêque d'Adramérion. Quoique celui-ci fût absent, je n'en fus pas moins bien reçu par son frère, laïque et

célibataire qui avait toute sa confiance, et qui paraissait dévoué à la vie contemplative. Une maison commode, mais modeste et meublée proprement, on peut même dire à l'européenne, une table servie de même, des égards, des attentions, de l'affabilité, furent les augures favorables du bon succès de mon voyage.

Mon hôte ne put répondre à toutes mes questions sur l'antique dénomination de Galatz, mais j'appris de lui que le diocèse de son frère s'étendait autant à l'orient du mont Corthiat qu'au nord du pays voisin, y compris Polina, l'ancienne Apollonie. Une tour immense occupe le centre de Galatz. Je ne pus savoir autre chose à son sujet, sinon que, faute de réparations, elle n'est plus habitable, et qu'on la croit munie d'un long souterrain dont personne ne se soucie de faire la recherche.

En me ressouvenant de la tour de Sidès et de trois autres à peu près semblables, situées auprès d'Urendgik dont j'ai déjà fait mention, je ne doutai pas que le voisinage des Bulgares, qui depuis le dixième siècle ont constamment occupé la plus grande partie du territoire de Salonique, n'eût nécessité de pareilles constructions, et que ces tours n'eussent aussi, en temps de paix, fixé la ligne de démarcation entre les peuples. On peut croire que la grande tour élevée au milieu de la ville de Bérée et de laquelle j'ai parlé précédemment, était pareillement un signe de démarcation entre les Bulgares et les Grecs qui s'étaient conservés libres dans cette ville, malgré les attaques de leurs voisins maîtres de la plaine.

Si le territoire de Galatz présente une côte aride et escarpée sur une des bases du mont Disoron, ses habitans sont dédommagés de l'âpreté de cette position par les grands domaines qu'ils possèdent du côté du midi. Cette partie de leur territoire offre une montée douce, couverte de vignobles et d'arbres fruitiers de toute espèce, qui font la richesse des propriétaires. C'est par

ces avantages qu'ils rivalisent avec les Ravaniotes, leurs voisins, dans les marchés de Salonique. Galatz est encore remarquable par la naissance des sources du ruisseau qui serpente dans la vallée de Vassilica. Mais si ces sources y entretiennent une grande fraîcheur en été, elles ont aussi l'inconvénient d'en inonder continuellement les rues.

Ce coteau si riche par ses productions commence le territoire de la Chalcidique : c'est ainsi que les habitans de Galatz cultivent des portions des deux provinces.

Un moine, attaché à l'un des monastères du mont Athos, avait passé la nuit dans la ville où je me trouvais ; il se joignit à notre petite caravane, qui fit route vers l'est. Nous nous élevâmes sur le plateau qui domine Galatz jusqu'au point où le chemin se divise en deux branches dont l'une va vers le nord-est et l'autre au midi, vers le centre des bois.

On aime à considérer de ces hauteurs le point d'optique que présente la vallée de Vassilica, dont la mer forme le centre, et qui se perd dans les plaines arrosées par le fleuve Axius.

Quelques vieux chênes clair-semés, quelques arpens de terres cultivées, annoncent encore le voisinage d'une population nombreuse ; mais bientôt succède une sombre solitude ; un bois de chênes se prolonge pendant trois heures jusqu'au petit village de Nédgésalar, où l'on ne compte qu'une trentaine de familles toutes grecques. Un petit ruisseau, dont la source est près du village, annonce cette habitation. J'aurais été surpris du peu de défrichement des environs, si je n'avais appris dès mon arrivée que les habitans sont presque tous manufacturiers. Les terres argileuses qui les entourent ont donné lieu à une fabrication de poterie très-renommée dans les pays d'alentour, et dont l'origine remonte sans doute à la haute antiquité.

Les vases que fabrique cette population solitaire n'offrent ni

les formes turques, ni, comme on peut bien le croire, celles de l'antique ; mais on y retrouve toujours les types grecs, quoique avec des contours moins purs. C'est la forme de l'œuf qui domine, plus ou moins alongée. Ce sont aussi d'autres formes anciennes que reproduisent des artistes qui ignorent eux-mêmes l'antiquité de l'art dont ils ont hérité.

Nous nous arrêtâmes quelques momens pour examiner les produits de cette fabrication, qui nous rappelait des idées agréables et brillantes, et nous reprîmes ensuite le chemin des bois dans la direction du sud, que nous avions suivie jusqu'alors.

Plusieurs chemins aboutissent au même village, et ses eaux, qui grossissent dans des vallées profondes, vont se réunir au seul fleuve de la contrée, auquel les anciens avaient donné le nom de *Chabrius*, et dont je devais bientôt reconnaître le cours.

Notre route, ainsi que je l'ai dit, nous portait directement au midi, et nous approchions de la grande masse du mont Cissus. Ses sommités dépassaient de beaucoup celles des montagnes voisines, qui n'en sont réellement que le soutien ou la continuation. Jusque-là le caloyer, mon compagnon de voyage, s'était flatté que je voudrais le suivre jusqu'à son monastère, et pour m'y engager il me vantait beaucoup le beau point de vue dont je jouirais, losrque, après avoir dépassé à une moyenne hauteur le sommet principal de la montagne, je serais parvenu à son revers méridional. Mais, comme ce nouveau projet contrariait tous mes plans, ce fut aux approches du grand pic du Cissus que je me séparai de l'officieux caloyer, en lui témoignant tout le plaisir que j'avais eu d'écouter ses instructions sur le pays que nous parcourions ensemble.

Peu après, en tournant à l'orient, nous suivîmes la crête d'un des appuis de la montagne. La vallée que nous avions à notre droite était stérile ; aucun ruisseau n'y circulait. Cette remarque

me fit ressouvenir ensuite que, pendant une route de près de quinze heures, je n'avais aperçu aucune fontaine : ce qui doit paraître extraordinaire dans la Turquie, où des motifs de religion et d'humanité invitent à en construire, même dans les lieux où l'eau ne peut être amenée que de très-loin.

A notre gauche, quelques éclaircies de bois me laissaient porter mes regards sur le lac de Bolbe, dont je ne me jugeai distant que de cinq à six lieues.

Enfin, sans sortir des bois, et après six heures de marche depuis Galatz, nous arrivâmes à Larégovi, grand village de près de quatre cents maisons. Là, mon janissaire rencontra des camarades turcs, gardes et régisseurs attachés à divers propriétaires des environs de ce village. Ces régisseurs portent dans toute la Turquie le nom de *Soubachis*, surveillans des eaux. Ils n'hésitèrent pas à désigner mon logement chez un des primats, qui me reçut avec une cordialité distinguée. Sa mise et la tenue des habitans annonçaient généralement de l'aisance, et quand j'arrivai chez mon hôte, je reconnus des marques de sa grande prospérité, dans l'étendue de son logement et l'ensemble de son état de maison.

Jeune encore, très-bel homme, d'un regard agréable, d'une physionomie spirituelle et d'une conversation aisée, il méritait sans contredit les suffrages de la communauté qui l'avait choisi pour l'un de ses chefs. Son épouse, aussi modeste que belle, réunit bientôt ses attentions à celles de son mari pour la promptitude et l'aisance du service ; je remarquai même qu'elle ne témoignait aucune répugnance à se montrer à visage découvert aux yeux du janissaire qui partageait avec moi les avantages de l'hospitalité. Généralement une femme grecque se cache quand un janissaire pénétre dans son habitation. Mais dans ce pays, où la population est entièrement grecque, il me semble qu'il règne plus

de cordialité. On se croit mieux à l'abri de l'insulte, et ce sentiment amène quelque confiance.

Satisfait de me trouver chez des Grecs hospitaliers, et qui conservaient des sentimens visibles de leur antique noblesse, je n'étais pas moins ravi de trouver chez les femmes des traces des anciennes habitudes domestiques, de voir dans leur costume de l'élégance, dans leurs traits de la régularité; l'illusion aurait sans doute été plus complète, si, séjournant plus long-temps chez mon hôte, j'avais pu voir plus de monde, ainsi qu'il m'invitait à le faire. Je me trouvais chez les Grecs les moins dégénérés de toute la nation dans leur état actuel de servitude.

Tandis que les femmes, tant la maîtresse que les servantes, préparaient le souper, la salle de réception se remplissait d'amis ou de parens du propriétaire. La conversation s'établit sur divers sujets qui ne pouvaient que m'instruire. Je répondais aux questions, on satisfaisait aux miennes. J'appris entre autres choses que le plateau où je me trouvais avait été très-peuplé pendant les invasions des Bulgares; qu'une partie composait le territoire de Polina, et une partie plus considérable celui de Larégovi. Des agas y possèdent aussi quelques métairies. A la droite, il existait une ville qui, sous le nom de *Paleochori*, vieille ville, n'offre plus que des moulins à eau. On m'apprit également que les habitans de Paléochori, sans changer cette dénomination, étaient venus séjourner au fond du plateau de Larégovi, et que cette nouvelle habitation se trouverait sur mon passage.

Je témoignais prendre tant d'intérêt à tout ce qu'on me disait sur la statistique des pays placés sur la côte nord de Larégovi, que mon hôte me pressa beaucoup de m'arrêter quelques jours chez lui. Ses offres étaient franches et animées; mais, malgré mon desir d'explorer une contrée aussi intéressante, j'avais

encore tant de pays à parcourir, et si peu de temps à employer à ces courses, que je résistai à ses sollicitations.

Je remarquerai, en passant, que Cellarius place les restes de la ville d'Apollonie dans la Mygdonie; mais la véritable position de cette ville est dans la Chalcidique. Ce fait est d'accord avec l'itinéraire de saint Paul, partant de Philippi pour aller à Salonique.

Les mines d'argent qui formaient le principal objet de mon voyage se trouvaient alors en vacances, ce qui contrariait beaucoup ma curiosité, et me privait de beaucoup d'objets d'histoire naturelle que je me flattais de trouver dans l'intérieur de ces mines. Pour suppléer à cette privation, mon hôte me fit cadeau de quelques beaux morceaux du minerai pur qu'on en retire. J'appris en même temps de mon archonte que le village de Larégovi est un des plus imposés pour le travail des mines. Cent hommes y sont annuellement employés. Ils sont si mal payés, que les différentes communautés se cotisent pour soulager les familles de ceux qui se dévouent à ce travail. L'archonte me fit ensuite observer que les douze villages obligés à cette corvée sont souvent molestés par l'aga qui administre les mines, et que dans ce moment un de ses parens se trouvait détenu dans les prisons, comme préposé pour l'engagement des mineurs. Sur quoi il me pria beaucoup d'employer mes bons offices pour obtenir son élargissement. On sent combien j'avais à cœur le devoir que m'imposait à cet égard le bon accueil de mon hôte.

L'aisance dans laquelle vivent les habitans de Larégovi ne provient pas seulement de leurs terres ; ils fabriquent des tapis pour lesquels ils emploient la laine du pays et celle de quelques villages environnans ; presque toutes les familles sont occupées à ce travail. Les productions de cette manufacture se répandent dans la Romélie et surtout dans les monastères. Mon

hôte en faisait le commerce, et c'est ce qui l'engageait à fréquenter les foires.

Le lendemain matin je pris le chemin de Paléochori ; ma route était environnée de vignes qu'on avait déjà vendangées et de quelques jardins ; des ruisseaux coulaient vers le nord sur ce plateau, et dans moins d'une heure, me trouvant de nouveau dans les bois sur une legère pente, je rencontrai un autre plus grand ruisseau dont les eaux se dirigent au midi vers des moulins, et vont ensuite se jeter dans le Chabrius.

Arrivé sur les bords de ce ruisseau qui traverse Paléochori, je mis pied à terre pour faire au premier venu quelques questions au sujet des ruines d'un petit château voisin que j'avais aperçu sur la hauteur : je jugeai qu'il devait avoir servi de défense à l'entrée du passage étroit où le village se trouve placé. Le hasard me servit mieux que je n'aurais espéré. La curiosité avait attiré sur nos pas quelques personnes peu accoutumées à voir des Francs dans leurs montagnes. Parmi ces curieux était un marchand que son costume faisait distinguer. Il fut aussi le plus disposé à m'aborder. Sans doute, me dit-il, vous allez au *Madem*, nom qu'on donne aux mines, de quelque genre qu'elles soient. Voulez-vous me faire le plaisir de vous reposer un moment chez moi ? je n'eus garde de refuser. Il me dit, chemin faisant, que son costume avait dû me surprendre, qu'il l'avait pris dans la capitale où son commerce l'appelait de temps en temps ; et qu'ayant connu beaucoup d'Européens, il serait charmé de me rendre quelques services. J'acceptai son café ; on eut soin d'allumer ma pipe, et, après différentes questions adressées à mon hôte sur la nature de son commerce, j'établis la conversation sur le vieux château qui nous dominait. Il me répondit que le temps où ce château servait à la défense du pays devait être très-éloigné, puisque personne ne pouvait en rendre aucun témoignage;

mais que ce qu'on savait très-bien, c'est que ces sortes de fortifications étaient très-nombreuses dans la contrée montagneuse qui nous environnait. L'épaisseur des bois, me dit-il, a sans doute contribué plus que ces petits châteaux à maintenir dans toute sa pureté la race grecque domiciliée dans ces montagnes. En effet, ajoutait-il, vous y trouverez bien rarement d'autres Turcs que ceux qui dirigent les métairies et les moulins dont ils sont locataires. Aucun Bulgare, aucun Albanais, aucun Juif n'y paraît qu'en passant. Il concluait de là avec raison que, dans les temps de révolutions et de conquêtes, ces bois avaient été la sauvegarde des habitans, qu'ils avaient empêché l'émigration, et avaient conservé pures les anciennes familles qui s'y étaient réfugiées. Ces peuples, me disait-il aussi, ayant obtenu plus facilement des capitulations avantageuses et des priviléges qui sont encore en vigueur, autant que la tyrannie turque peut en supporter, il en est résulté une permanence légale des propriétés, et une tolérance qui fait le bonheur général ; nous nous honorons tous dans ces montagnes de notre titre de Grecs, de nos temples, de nos évêques, de nos prêtres et de nos écoles.

Ces explications me parurent très-judicieuses; je me séparai à regret du Grec le plus savant sans doute de l'ancienne Chalcidique.

Sur le point où nous nous trouvions, nous avions atteint le second étage des forêts, et nous allions parvenir au troisième, en nous mettant au niveau du Madem. Notre petite caravane entra dans le défilé où coulait le ruisseau des moulins, et ce ruisseau nous conduisit jusqu'à l'endroit où il prend sa source.

Une demi-heure fut suffisante pour nous faire atteindre à la hauteur de ce troisième plateau. Là se terminent les routes boisées que nous avions toujours parcourues depuis Galatz jusqu'à Larégovi, et de Paléochori jusqu'à la plaine qui se présen-

tait devant nous. De belles prairies en forment le centre, et des lacs aussi clairs que profonds entretiennent la fraîcheur par de petits ruisseaux. Ces eaux sont les sources les plus élévées du Chabrius ; elles coulent en grande partie vers Paléochori. Les forêts continuent au loin à encadrer ce tableau de tous les côtés. On y rentre après avoir parcouru les prairies, pendant trois quarts d'heure ; et, à l'extremité de ce paysage, on trouve un autre ruisseau dont les eaux se précipitent dans la mer, après avoir fait tourner des moulins.

Peu après avoir passé un petit pont de pierre, nous aboutîmes à l'établissement impérial du Madem. En mettant pied à terre, mon janissaire se chargea d'aller porter mes complimens à l'aga : il me rapporta la réponse ordinaire du *Seffa Gueldi*, *qu'il soit le bien venu*, et fixa au soir la réception de ma visite.

L'établissement du madem est isolé, peu orné, mal meublé, et tel que doit être une maison turque où un administrateur n'est pas permanent. Outre le logement de l'aga, on y voit ceux de ses officiers adjoints ou subalternes, des écuries, une grande cuisine, des magasins propres à contenir le minerai, des usines pour le purifier, et des chambres destinées pour les étrangers. Derrière ces chambres, qui sont au-rez-de chaussée, se trouve un couloir qui conduit à un jardin de la grandeur d'un quart d'arpent, où l'on cultive des fleurs, et quelques arbres fruitiers.

Ce jardin forme une terrasse qui domine les hauteurs boisées de tous les environs, et d'où l'on découvre tout le pays jusqu'à la mer. Il est terminé par un Kiosck d'où la vue se prolonge sur le golfe de *Stilar*, sur celui de Singus, et entre ces deux golfes on voit s'élever en perspective le majestueux Athos. Sur l'isthme on aperçoit les ruines d'Uranopolis et le village d'Hérisos, ancienne Acanthe. Bientôt je donnerai la description de ces deux anciennes villes.

C'est toujours un des grands de la Porte qui se rend fermier du Grand-Seigneur pour l'exploitation de la mine, et c'est ordinairement quelque aga de Salonique qui devient son sous-fermier. Celui-ci achète le plus souvent d'autres fermes du voisinage ou *malikianès*, pour y percevoir des droits, soit pour le compte des propriétaires, soit pour celui du gouvernement. Par ce double emploi, le sous-fermier devient vaïvode, et il exerce comme tel la police du village. L'aga actuel, outre l'administration des mines, avait aussi à ferme l'agalik du village d'Hérisos, qui n'en est distant que de quatre lieues.

La première personne à qui j'eus affaire, en entrant dans l'établissement, fut l'intendant qu'on nomme *Vekil-hardg* (dans de pareilles administrations publiques et même dans le palais des grands, on voit toujours un Vekil-hardg, espèce d'intendant commis pour la dépense et pour entretenir l'ordre et la propreté de l'intérieur), qui était compatriote et ami de mon janissaire. Il s'empressa d'ouvrir deux chambres où il nous établit; dans le même temps il pourvut à tout ce qui concernait la table.

Mon premier soin fut d'employer la protection du Vekil-hardg pour être introduit dans la prison où se trouvait le parent du primat de Larégovi ; je le trouvai dans une situation très-dure à supporter ; on l'avait placé au tomrouk. Le tomrouk est une sorte de poutre sciée en deux parties, et auxquelles on a pratiqué par intervalle et à égale distance des trous où l'on place les pieds des détenus, sans les blesser. Ces entraves, où l'on peut placer quatre ou cinq personnes, se ferment par le moyen d'un cadenas. On en fait usage dans toute la Turquie, excepté dans les villes où l'on trouve d'anciennes prisons construites en forme de larges puits, dont la malpropreté est insupportable, et cause des maladies mortelles. La nuit on dégageait le prisonnier pour le laisser dormir tranquille. J'appris de lui-même que, lors-

qu'il était chargé de l'enrôlement et de la convocation des mineurs, l'aga avait eu à lui reprocher quelques négligences dans ce service. Je le consolai de mon mieux, en lui promettant de m'intéresser à son élargissement, ce qui signifiait à lui faire obtenir un accommodement le moins onéreux qu'il serait possible, car chez les Turcs l'écrou se paie souvent bien cher.

Comme j'étais arrivé de très-bonne heure, je me hâtai d'aller jouir de la vue du kiosk dans l'intention d'en faire un croquis; on pourra en voir le dessin sur la planche N.

L'heure de la visite étant venue, je fus introduit chez l'administrateur de la mine; il me fit beaucoup de démonstrations d'intérêt, à cause des rapporrs que j'avais journellement avec divers agas de Salonique, ses compatriotes ; et, comme il était de la compagnie de mon janissaire, il lui donna place à côté des officiers auxiliaires qui le servaient dans ses fonctions. Les politesses d'usage étant terminées, et après des questions de divers genres, l'aga voulut me faire entendre ses musiciens qui n'étaient pas loin de nous. Les domestiques qui nous avaient servi le café, s'asseyant tout d'un coup sur place, se métamorphosèrent en musiciens. L'un prit un violon, l'autre un instrument que je ne connus pas d'abord ; un troisième se disposa à chanter; ces trois personnages s'accordèrent si bien, que j'eus beaucoup de plaisir à les entendre. Je me plaisais surtout à écouter l'instrument inconnu, qui par une basse continue était l'âme de l'orchestre. Curieux de le voir de près, je fus bien surpris quand je m'aperçus que c'était un vase de cuivre dont les Turcs se servent pour leur ablutions avant la prière, ou pour se laver les mains, quand ils vont se mettre à table et qu'ils en sortent. On nomme ce vase *Ibriq.* Dans les ablutions, il accompagne un autre grand plat profond et couvert, propre à laver et à recevoir l'écume d'un savon odorant, et auquel on donne le nom

de *leyen*. Le même vase que le musicien avait tourné dessus dessous entre ses jambes, et qu'il frappait fortement par huit de ses doigts, rendait un son clair sans modulation, et marquait la mesure comme une espèce de tambour. Cet accompagnement me rappela le tambour dont se servent les nègres dans nos îles, lorsqu'ils vont danser sur les bords de la mer avec des négresses. On m'assura que le musicien avait imaginé cet instrument. Je crois plutôt qu'il l'avait emprunté des nègres de la Turquie, natifs de l'Afrique, à qui il est permis dans les jours de fêtes de se livrer à des jeux qui ne sont connus que dans leur pays.

Toute la soirée se passa dans une gaîté villageoise, et l'aga se prêta beaucoup à l'entretenir, sans blesser une certaine dignité qui lui était naturelle. Cette soirée, pendant laquelle on servit plusieurs fois du café, me fournit l'occasion de parler à l'aga de son prisonnier, et de l'intérêt que j'avais lieu de prendre à sa famille, et il me donna sa parole que bientôt il serait élargi. Dans le même temps, je le priai de me recommander à un de ses gens qui était arrivé la veille, pour lui rendre compte de quelques affaires de son agalick; c'est ce qu'il fit en ma présence, en m'assurant que le lendemain matin cet homme serait à mes ordres.

Le lendemain de très-bonne heure nous fûmes à cheval, et nous prîmes la seule route qui devait nous conduire à la mer. On nous avait déjà dit que des accidens de peste s'étaient manifestés à *Nisvoro*, village situé à peu de distance de la mine, et que nous ne pûmes nous dispenser de traverser. Heureusement les habitans venaient d'en sortir pour fuir la contagion, et en même temps pour faire la récolte du maïs dans les terres qu'ils cultivent près de la mer, et dont ils sont les propriétaires, mais je ne pouvais me persuader que la désertion eût été générale;

je fus frappé de la solitude absolue d'un pays où l'on compte plus de soixante maisons et où réside un évêque.

Au milieu du silence sinistre qui régnait autour de moi, une voix se fit entendre; tournant la tête du côté d'où elle venait, et où se trouvait une grande porte ouverte, j'aperçus au fond de la cour, sur les bords d'une galerie, le vieux évêque résidant dans ce village, qui, s'adressant directement à moi, me demanda pourquoi et comment j'étais venu me perdre dans les montagnes du Madem au milieu des pestiférés. Il m'exhorta ensuite à ne pas communiquer avec les paysans qui s'étaient réunis dans la plaine sous des cabanes, en me faisant observer qu'il y avait parmi eux plusieurs familles pestiférées. Je remerciai le charitable et vénérable prélat, et je me hâtai de sortir de ce malheureux village.

Mes guides gardaient le silence, malgré leur résignation habituelle aux décrets du destin, lorsqu'ils aperçurent auprès d'une chapelle un cadavre dont ils voulurent s'approcher. Après avoir promptement satisfait leur curiosité, ils me rapportèrent que le corps était celui d'une très-vieille femme qui, n'ayant pas sans doute eu la force de descendre la montagne avec ses parens, avait été abandonnée mourante aux soins de l'évêque, et qu'elle venait d'expirer auprès de cette chapelle.

Du Madem jusqu'à Nisvoro, la distance n'est que d'un quart d'heure, et, quoique la descente soit rapide, nous trouvâmes qu'elle l'était bien davantage au sortir du village. Nous marchâmes à pied pendant plus d'une heure dans les bois. D'un côté, sur la droite, nous avions la continuation de la forêt, et à gauche, des coteaux découverts, où domine, dans une épaisseur impénétrable, l'arbousier, dont le fruit était alors en maturité. Ce fruit est d'un rouge très-foncé quand il est près de tomber, d'une belle couleur d'orange quand il commence à mûrir, et d'un vert brillant dans son premier accroissement. On

le voit en même temps sur l'arbre dans ces trois états. Ce mélange est d'autant plus agréable à la vue, que dans la même saison l'arbrisseau se charge de petits bouquets de fleurs blanches improductives qui éclatent au milieu des autres couleurs.

Ce fut en sortant de ces bois que nous commençâmes à côtoyer un ruisseau dont les eaux sont entièrement rouges ; il prend sa source au-dessous de la mine ; d'où je crois pouvoir conclure que cette couleur rouge est celle du minium dont l'eau se charge en traversant les filans du minerai de plomb, et je suis convaincu que, si j'étais remonté jusqu'à la source, j'aurais trouvé la couleur plus foncée. En effet, plus nous nous approchions de la mer, plus la teinte perdait de son intensité; elle s'affaiblissait de plus en plus, sans cesser d'avoir la couleur du minium.

En suivant le même ruisseau, que nous traversâmes plusieurs fois, la vallée étroite que nous parcourions s'élargissait; dans moins de deux heures depuis notre départ, nous nous trouvâmes dans une plaine cultivée où chaque année les habitans de Nisvoro cultivent le maïs. Nous avons vu qu'ils avaient établi leurs demeures auprès de leurs richesses territoriales. Dès que nous fûmes avancés vers leurs cabanes, une jeune fille se présenta pour nous demander si dans notre route et près d'une chapelle nous n'avions pas vu une vieille femme ou morte ou mourante ; sur notre réponse affirmative, la jeune fille nous répondit que cette femme était sa grand-mère; que, pour pouvoir lui accorder la sépulture, ses parens l'avaient envoyée au-devant de nous pour savoir si elle vivait encore.

Nous n'allâmes pas plus loin dans la direction des cabanes. Nous prîmes la droite de la plaine; ce chemin nous conduisit à un grand moulin entouré de jardins. J'appris dans ce moulin que les eaux de la source de Nisvoro se perdent dans les arrosages du maïs, et que celles du moulin, six fois plus abondantes,

proviennent des ruisseaux qui s'écoulent du plateau situé au-dessus des mines, et que, dans leur passage sur la montagne, elles prennent beaucoup d'accroissement.

J'aurais pu, en doublant un petit cap qui domine le golfe du Stila, et dans quatre heures, aller visiter le port de Stravos, où j'aurais peut-être découvert les ruines de *Stagire*, patrie d'Aristote; mais, comme j'étais forcé de revenir à mon poste, je m'en rapportai à l'avis de Danville qui reconnaît les ruines de cette ville dans le port de *Stravos*, tandis que d'autres géographes pensent qu'elles sont dans celui de *Libésade*, que les Grecs de ce canton appellent *Libiade* ou *Olympiade*. Je laisse à quelque marin, curieux de la géographie ancienne, d'aller visiter cette côte, où il pourra trouver aussi l'emplacement d'Arno, ville dont parle Thucydide.

Après la petite station dans le moulin, nous fûmes en vue d'*Acanthe*, qui n'en est éloignée que d'une lieue et demie. La maison commune du pays, et qui sert de logement à l'aga, se présentait isolément sur une élevation au-devant du village : nous y fûmes reçus avec l'empressement recommandé par l'administrateur qui m'avait si noblement hébergé.

Je ne puis me dispenser de parler du point de vue qu'on aperçoit de cette maison ; les deux rivages du golfe de Stilac m'offraient un prolongement de côte d'une lieue vers l'est; ils me cachaient une partie de la Bisaltique; les ruines d'Eione se découvraient ensuite, ainsi que toute l'étendue du mont Pangée. L'île de Thasos me montrait ses collines boisées, et dans le lointain l'Émus me donnait en perspective les teintes bleuâtres de ses sommités.

Les ruines de la ville d'Acanthe, aujourdhui Hierisos, promettaient beaucoup à mon imagination. Une ville qui avait possédé un beau territoire et sans doute les mines de Nisvoro, et qui avait

fait frapper de si belles monnaies et en si grand nombre, avant qu'elle fût adjointe à la Macédoine, excitait vivement ma curiosité; mais je fus trompé dans mon attente; aucune maison, aucune rue, ne m'offrirent la moindre trace d'antiquité; le château seul conserve des restes de murs antiques; cet édifice presque ruiné occupe une élevation au-dessus du village; il me donna d'abord qulques espérances; mais tout le fruit que je retirai de ma course fut la découverte d'une petite incription sur un marbre d'un pied de diamètre, qui contenait les lettres suivantes :

Ο	Ρ
Δ	Η
Α	Κ

que j'explique par ΟΡοσ ΔΗμȣ ΑΚανθιων, *limite du territoire des Acanthiens.* Il paraît que cette pierre servait à désigner un établissement auquel le peuple avait seul le droit de séance. Je crois pouvoir attribuer ce dépérissement total au voisinage de la marine, qui depuis plus de deux mille ans facilite l'enlèvement des matériaux, soit pour le lest des bâtimens, soit pour de nouvelles constructions. J'ai déjà fait la même observation pour les villes maritimes en général. Je fus plus heureux à l'égard des anciennes monnaies; les paysans en découvrent journellement dans les environs du village. Deux orfèvres qui y sont établis m'en vendirent plusieurs en argent, et j'en acquis aussi un assez bon nombre des habitans, tant en argent qu'en bronze. Parmi ces dernières je fis une observation que je dois rapporter. J'en trouvais plusieurs où je lisais le nom d'*Oranopolis* ou ΟΥΡΑΝΙΔΩΝΠΟΛΕΟΣ. Je les aurais cherchées en vain sur les ruines voisines de cette ville: son territoire sur l'isthme de l'Athos, couvert aujourd'hui d'oliviers et inhabité, ne me permettait pas d'en trouver. La découverte que je fis de ces monnaies à Hiérisos

donnera occasion de présenter, à la fin de ce chapitre, quelques conjectures sur les causes qui font découvrir dans ce village d'Hiérisos tant de monnaies d'Oranopolis.

Le lendemain je pris ma route vers Paleo-Castro. En passant sur l'isthme, je laissai à ma gauche un grand domaine, que mon janissaire me signala pour la seule habitation où nous pourrions passer la nuit. Ces divers corps de logis, me dit-il, appartiennent à un monastère du mont Athos ; on donne aux métairies de ce genre le nom de *métofs,* et l'on y accorde l'hospitalité. Ce soir je vous promets que nous y serons reçus sans difficulté.

En continuant notre route sur les bords du golfe de Stilac, nous vîmes beaucoup de femmes réunies pour la récolte des olives. Elles nous apprirent que les ruines de Paleo-Castro n'étaient pas éloignées ; nous les aperçûmes à un quart d'heure de-là, et nous mîmes pied à terre.

D'anciennes murailles couvertes de broussailles et entourées d'oliviers, me firent connaître que j'avais sous les yeux l'ancienne Uranopolis abandonnée pour jamais à toutes les injures du temps ; ici, comme dans l'antique ville d'Acanthe, presque tous les débris avaient été enlevés, soit pour les bâtisses des monastères de la péninsule, soit par des marins.

Je me hâtai de gravir sur le monticule où des pans de murs renversés çà et là annonçaient l'existence d'un ancien château. Je fis quelques tours dans son enceinte ; mais, n'y ayant rien remarqué qui fut digne d'attention, je me retirai promptement des broussailles épaisses où je m'étais engagé, assez satisfait néanmoins d'avoir découvert une ville à peine connue, dont la tradition et le nom moderne de Paleo-Castro désignent seuls l'emplacement.

Nous fûmes bientôs rendus au métof, et bien accueillis, comme me l'avait annoncé le janissaire. Les frères laïcs qui l'habitent ne sont pas trop empressés de recevoir des Turcs, surtout quand

ils peuvent les refuser sans danger; mais un janissaire bien armé devient par cela même très-persuasif; alors les portes s'ouvrent devant lui, on lui donne asile, et le cheval est défrayé, comme le cavalier.

J'appris de l'un de ces frères que son monastère retirait de cette métairie beaucoup d'orge, du blé, et des légumes ; mais qu'il était toujours endetté; que des paysans salariés faisaient le service des champs, et qu'il y avait des logemens extérieurs pour eux et pour leurs familles. Je quittai les bons frères fort reconnaissant de l'hospitalité qu'ils m'avaient accordée, mais que je ne devais réellement qu'à la présence de mon janissaire. Mon objet était de reconnaître s'il y a quelque apparence qu'un canal ait été ouvert à travers l'isthme, comme le dit Hérodote, et de manière à ce que deux vaisseaux de front puissent avoir été transportés d'une mer à l'autre sans se toucher. Dès que je fus arrivé sur le passage le plus étroit de l'isthme, je descendis de cheval, et je me mis à mesurer des yeux l'espace qui sépare les deux golfes; mais, comme je me livrais à cet examen, je n'eus besoin pour résoudre la question que du bon sens de mon janissaire.

Sur ce qu'il me demandait le sujet de notre séjour dans ce lieu, je lui fis part de ce que nous a transmis un ancien historien, et, sans hésiter un instant, il me répondit que rien ne lui paraissait plus impossible. Regardant ensuite les deux rivages opposés, il ajouta que, pour ouvrir dans l'endroit où nous nous trouvions un canal propre à faire passer un seul bâtiment, l'excavation excéderait la hauteur du plus haut minaret de Salonique, et que d'ailleurs il ne voyait aucun mouvement dans les ondulations du terrain qui lui parût annoncer une opération si extraordinaire. Je convins avec lui de la justesse de son observation.

Cependant, considérant qu'aux deux côtés parallèles de l'isthme on voyait des marais presque égaux et d'une assez grande étendue, je me figurai que quelque fait réel avait donné lieu au récit d'Hérodote. Je supposai qu'on avait adouci la montée sur les deux côtés de l'isthme, et que, traînant ensuite les bâtimens sur des rouleaux et peut-être sur un fort plancher, on les avait transportés d'un bord à l'autre. Xercès ne manquait pas de bras, et les forêts du voisinage fournissaient du bois en abondance. Il est à croire qu'Hérodote, voulant relever le triomphe des Grecs sur une armée inombrable, raconta aux jeux olympiques un fait très-altéré, dont aucun de ses auditeurs n'avait été le témoin et qui avait déjà été raconté dans la Grèce, comme le dit ensuite l'historien. Ma supposition m'a peut-être été suggérée par une aventure qui a eu lieu dans le siècle dernier, et dont la tradition se conserve encore dans les pays environnans. Un pirate de soixante hommes d'équipages poursuivi par un bâtiment du Grand-Seigneur, s'étant refugié de nuit dans le golfe de Stilar, imagina pour sauver son bateau de le transporter sur des rouleanx au-delà de l'isthme. Cette opération fut terminée avant le jour; et au moment où le Turc crut saisir sa proie, le Corsaire avait dejà fait voile dans le golfe opposé.

Nous dépassâmes bientôt le territoire de l'isthme pour prendre le littoral du golfe; nous marchions le long des campagnes d'Acanthe, lorsque tout d'un coup des rochers escarpés qui plongeaient sous les eaux arrêtèrent notre marche, et nous forcèrent de remonter une petite rivière bordée d'un côté et d'autre de platanes; nous en suivîmes le cours, pendant un quart d'heure, jusqu'à un détour qui nous offrit l'aspect d'une grande vallée très-fertile que parcourt cette rivière. Deux grands villages couronnent cette belle vallée. En y entrant, nous traver-

sâmes un hameau à côté duquel est un métaf, entouré d'un grand mur, qui met cet établissement à l'abri d'un coup de main de la part des pirates très-fréquens sur cette côte. Les frères gardiens de la métairie avaient déjà fermé les portes, sinon par crainte des voleurs, du moins pour éviter la corvée dont nous paraissions les menacer. Les femmes, que notre passage avait attirées sur leurs portes, nous dirent complaisamment que les frères étaient sortis pour les travaux de la campagne.

En considérant une vallée si spacieuse et si peuplée, peu éloignée du mont Cissus, je crois ne pas trop hasarder, si je dis que la ville de Cissus devait avoir son siége dans ce canton.

Nous n'avions encore fait que trois heures de marche depuis l'isthme jusqu'à la vallée des platanes ; nous nous hâtâmes de la traverser, en coupant vers le couchant dans la forêt ; ce chemin nous conduisit dans des pays bien moins fertiles que celui d'où nous sortions; vainement nous y cherchâmes un lieu convenable pour y passer la nuit; nous nous approchâmes enfin d'une petite cabane pour prendre des informations ; un bon vieillard qui s'y trouvait seul nous apprit que nous avions déjà contourné le golfe, et que pour trouver un bon gîte il fallait revenir sur ses bords, et que tout près de la mer nous apercevrions un métaf considérable, dans lequel nous serions gracieusement reçus pour y passer la nuit nous et nos chevaux. Dans une heure, nous eûmes atteint les hauteurs indiquées, d'où nous aperçûmes le métaf, et par une descente très-rapide nous arrivâmes dans cet asile protecteur, avec autant de satisfaction que le navigateur en éprouve, quand il revoit le port qu'il a desiré pendant la tempête.

Les caloyers, peu accoutumés à recevoir des étrangers dans un pareil recoin, au fond d'un golfe, furent très-gracieux dans

la réception qu'ils nous firent. Nous prîmes place mon compagnon et moi; il n'y avait pas à choisir; un sopha coupé en deux parties et assez commode fut le lit de repos qu'on nous destina et auprès duquel on nous servit à souper. En attendant qu'on l'eût préparé, je parcourus la maison, et je fus assez étonné d'y rencontrer une cinquantaine de femmes ou de filles qui devaient y passer la nuit, presque entassées dans diverses chambres. La dévotion n'avait aucune part à cet attroupement; c'était la récolte des olives qui les attirait de très-loin, et, quoique mal nourries et mal logées, elles n'en étaient pas moins gaies. Elles ne fermèrent pas leurs portes jusqu'après le souper. Je fis beaucoup de questions aux plus gracieuses sur leurs coutumes, sur leurs amours et sur leurs occupations; elles me répondirent toujours avec complaisance, et même avec une grâce peu ordinaire aux filles de Bulgares. La différence provenait de ce que celles-ci étaient grecques.

Le lendemain, en suivant les bords de la mer, j'aurais pu arriver à Aconanama sans prendre le chemin des montagnes; j'étais certain de ne pas manquer les ruines d'Olynthe; mais Chalcis me tenait plus à cœur; j'espérais me jeter sur ses ruines, en traversant les bas du mont Cissus; je me déterminai donc à recommencer mes promenades dans les forêts de cette montagne.

Nous commençâmes à grimper sous de beaux vergers d'oliviers par une route oblique, âpre et tortueuse, qui nous éloigna bientôt du métaf et du golfe de Singus. Notre direction nous avait été indiquée au couchant. Dans trois heures, les bois firent place à un territoire cultivé, et nous entrâmes dans un petit village qui, s'il m'en souvient bien, porte le nom de *Mélangues* ou *terre noire;* à peine eûmes-nous paru devant une cinquantaine de maisons dont se compose ce village, que les femmes se

cachèrent de tous les côtés, comme des poules effrayées. Un Albanais de très-bonne mine, voyant un janissaire de Salonique, s'empressa de nous inviter à descendre de cheval et à prendre un petit repas avec lui. Son invitation était si franche et faite de si bonne grâce, que nous l'acceptâmes. Ce Soubachi commandait là pour un aga voisin qui avait pris à ferme plusieurs villages des environs.

A peine étions-nous à table que je m'informai de la cause qui, contre les mœurs ordinaires du pays, avait rendu si sauvages les femmes que nous avions aperçues en arrivant. Je vois bien, nous dit l'Albanais, que vous n'avez pas été informés de la disgrâce qu'ont éprouvée les pauvres habitans de ce village; je vais vous en faire le détail comme acteur et comme témoin.

Vous avez dû savoir à Salonique qu'une bande considérable d'écumeurs de mer s'était réunie et fortifiée dans l'île de Saint-George de Sckiro. Vous savez combien ils s'étaient rendus rédoutables à tous les navigateurs, et combien il a fallu employer de forces pour les chasser de leurs retranchemens : mais qui aurait dit que ces pirates eussent jeté des yeux de convoitise sur les misérables cabanes qui nous environnent, et auxquelles l'épaisseur des bois semble servir de défense? Il y a déjà plusieurs années qu'un démembrement de cette race de bandits, ayant une connaissance parfaite des lieux, débarqua plus de quatre-vingts hommes sur la plage voisine, et arriva à minuit dans ce village. Personne ne pouvait s'attendre à un reveil semblable à celui qui jeta tout d'un coup la terreur dans toutes les familles. Lss femmes, les filles, les enfans fuyaient dans les champs, comme on fuit un incendie. Des cris d'effroi se faisaient entendre de tous côtés; j'eus moi-même à peine le temps de prendre mes armes; je me réunis à plusieurs de mes jeunes hommes armés; nous fîmes feu plusieurs fois sur les assaillans, et comme

ils tiraient aussi de leur côté, je fus blessé par un coup qui vint m'atteindre au visage. Les vieillards ayant été arrêtés dans leur fuite, on les força à trouver de l'argent pour se racheter; d'un autre côté, des fouilles se faisaient dans toutes les maisons; les femmes en furent pour leurs économies et leurs bijoux, les primats pour leur argent. Dans moins d'une heure, l'expédition fut terminée, et ces bandits emportèrent leur butin. Le dommage pécuniaire sera pendant long-temps irréparable pour un si pauvre village. Ne vous étonnez donc pas que le souvenir d'un tel désastre soit encore imprimé jusque sur les physionomies de ces femmes timides. Le récit de l'Albanais était accompagné de reflexions morales où ne se retrouvait pas l'esprit des Albanais, mais qui caractérisait l'homme de la nature. Ce soldat eût été voleur avec ses compatriotes; il était touché d'un malheur dont il avait été le témoin, et qu'il eût voulu pouvoir empêcher.

Ce brave homme voulut nous donner des guides pour nous faire passer le Chabrius, qui coule à un quart de lieue au couchant du territoire de Mélanguis. Quand nous fûmes parvenus au bord de ce fleuve, notre guide, croyant nous avoir suffisamment mis sur la voie, revint sur ses pas; mais nous ne fûmes pas moins embarrassés après avoir gagné la rive opposée : une nouvelle crue d'eau avait fait disparaître la trace du sentier, et ce ne fut pas sans peine que nous retrouvâmes notre route. Élevés de nouveau sur la montagne, nous y aperçûmes encore une fois l'arbousier, très-commun dans les environs de Smyrne, mais qu'on ne rencontre, en parcourant la Macédoine, que dans la partie méridionale de la Chalcidique.

A mesure que j'avançais vers les hauteurs, le cours du Chabrius conduisait ma vue par intervalle jusqu'à Ormilia, où il forme des marais. Le grand village de Saint-Nicole se mon-

trait sur l'isthme entre les deux golfes dont j'avais atteint le travers.

En quittant cette côte escarpée, nous rentrâmes dans les bois jusqu'à Xeratrui, dont les terres cultivées n'étaient pas toutes sous nos yeux. Ce village, un peu plus considérable que celui de Mélanguis, a aussi son Soubachi; celui-ci engagea un des chefs du village à nous recevoir dans sa maison, proposition qui parut lui plaire; je fus accueilli par toute la famille ; nous n'étions qu'à trois heures de Mélanguis et à six du métaf. Mon hôte était communicatif; il me fit part de tout ce qui pouvait l'intéresser, et, comme il connaissait très-bien le pays, j'appris de lui qu'il y avait encore dans les alentours du mont Cissus plus de cent villages dont les habitans industrieux s'occupaient de toutes sortes de filatures, d'étoffes communes et de poteries, et que le plus considérable de tous ces villages était celui de Polihiero, où nous serions rendus dans moins de trois heures. Une très-jolie sœur, aussi affable que lui, et sa femme partagèrent les soins du ménage ; la première s'occupa de la pâtisserie; le vin du cru ne fut pas épargné, et le lendemain nous ne nous quittâmes pas sans que je n'eusse offert quelques signes de ma reconnaissance, que les femmes et les filles ne refusent pas toujours, même chez les Archontes.

Notre route nous conduisit bientôt à Polihiero, situé sur le penchant des bases du mont Cissus que nous venions de contourner, à une moyenne distance. Ce village a l'aspect d'une petite ville. Un préposé de la commune, chargé de recevoir les étrangers, nous reçut dans son logis. L'institution de cet espèce d'agent public a principalement pour objet les Turcs, les Grecs et les Juifs ; elle tend à éviter à l'habitant l'obligation d'accorder le logement, soit à la sollicitation de l'aga, soit à la violence. Les particuliers aiment mieux payer que d'être assujettis à cette espèce de corvée.

Je ne pouvais me trouver dans un pays de quinze cents habitans sans y chercher des médailles; je n'en trouvai que très-peu chez les orfèvres; mais je fus pourtant satisfait de la découverte de deux pièces trouvées chez des paysans, et propres à expliquer une énigme que les localités seules pouvaient m'aider à deviner. Je trouvai deux médailles d'un même type dont la légende ne présente que le mot ΑΠΟΛΛΟΝΟΣ. Ces monnaies, dont l'explication a éprouvé beaucoup de variations parmi les antiquaires, me paraissent appartenir à la ville d'Apollonie de Chalcidique. J'en fais part à mes lecteurs dans la planche où j'ai donné le dessin de la plupart des médailles de cette province.

Pendant les deux journées que je demeurai à Polihiero, je questionnai plusieurs personnes qui ont des propriétés à une certaine distance au sud de ce village, pour avoir des indices sur la position de l'ancienne ville de Chalcis; elles me répondirent que cette ville n'avait pu exister que dans un territoire portant le nom de *Palai porta*, *vieille porte*, où l'on aperçoit toutes sortes de fragmens de poteries, et où l'on découvre souvent des médailles et d'autres restes d'antiquités. Si à ces circonstances on ajoute le voisinage d'Olynthe, comme on le verra bientôt, on sera certain que le nom de Palai porta ne peut désigner que la position de l'ancienne Chalcis, fondée par les Chalcidiens d'Eubée. On chercherait en vain à Polihiero de semblables restes d'antiquités. Le nom que porte ce village de *Très-Sacré* peut tout au plus signifier qu'un temple avait été bâti dans cet endroit, et que, après la dévastation de Chalcis, ce temple ayant conservé sa célébrité, les habitans dispersés dans toute la contrée se sont réunis à son entour, et n'ont pas cessé de cultiver les terres de leur ancien domaine.

Au sortir de Polihiero, on traverse un ruisseau dont les sources

ne sont pas éloignées de ce village; nous le côtoyâmes pendant plus d'une heure, en descendant de la montagne, et nous entrâmes ensuite dans les plaines qui bordent le Golfe Thermaïque, et qui sans interruption s'étendent jusqu'à Salonique, en suivant les bases des monts Cissus et Disoron.

Le ruisseau que nous avions abandonné reparut à gauche au pied de la montagne de Polihiero; après avoir fait tourner plusieurs moulins, il va se perdre dans le Golfe de Cassandre. C'est par ces beaux paysages que s'annonce l'ancienne ville d'Olynthe, située dans un emplacement que comprend aujourd'hui le territoire d'*Aio-Mamma.*

Avant de parvenir aux ruines de cette ville, nous traversâmes un bourg assez considérable, qui prend le nom de *Stilari;* non loin de ce bourg et sur l'emplacement même d'Olynthe, se présente une grande ferme entourée d'un mur très-épais construit en partie de débris d'anciennes bâtisses. Yussuf-Bey, propriétaire de cette ferme, a nouvellement relevé le mur : divers officiers de ce seigneur régissent ce domaine. Le Bey exerce les fonctions de Vaïvode dans le village d'Aio-Mamma, par le ministère d'un officier principal qui le représente. Ce village contient non-seulement des particuliers propriétaires formant une municipalité, mais encore des métayers qui cultivent des terres du Bey. La population est d'environ deux cents familles ; les églises dépendent de l'évêque de Cassandre qui fait sa résidence à Polihiero. Un curé et deux vicaires composent le clergé d'Aio-Mamma. L'église de Saint-George est la seule que le village possède encore en bon état; mais il en conserve d'autres qui ont appartenu à l'ancienne ville, et qui sont tombées en ruines. Comme je voulus les visiter, un des prêtres s'offrit pour me servir de guide. Leur emplacement est toujours un objet de vénération; chaque année, le jour de la fête du saint, on célèbre une messe dans

l'emplacement de chacune d'elles, en plein-air. Je pris note de leurs dénominations, sous la dictée de mon conducteur.

ÉGLISES RUINÉES

QUI SE TROUVENT SUR L'EMPLACEMENT D'OLYNTHE.

Ces églises sont :

Saint-Mamma,
Saint-Démétrius,
Saint-Nicolas,
Saint-Athanase,
Saint-Jean-Prodromos,
Saint-Christophe,
Les Saints Apôtres,
Le Prophète Élie,
La Métamorphose, ou la Transfiguration,
Et deux autres dont les noms ont été oubliés.

Dans les murs de l'église de Saint-George on voit plusieurs inscriptions sépulcrales que je copiai aussi fidèlement que leur état de dégradation pouvait le permettre. Les voici sous les n.os 1, 2 et 3.

1. ΔΙΔΙΑΝΗΑΝΤΙΓΟΝΑ
ΠΡΕΙϹΚΟΝΠΡΕΙϹΚΟΥΤΟΝ
ΠΑΠΠΟΝΑΥΤΗϹΚΑΙΔΙΔΙΑ
ΝΗΝΜΥϹΑΝΤΗΝΜΑΜΜΗΝ.
ΑΥΤΗϹΚΑΙΔΙΔΙΑΝΟΝΠΡΕΙϹΚΟΝ
ΤΟΝΠΑΤΕΡΑΑΥΤΗϹ
ΚΑΙΕΛΠΙΔΙΑΝΜΑΓΝΑΝΤΗΝ
ΜΗΤΕΡΑΑΥΤΗϹΖΩϹΑΝ
ΜΝΕΙΑϹ ♡ ΧΑΡΙΝ.
ΕΤΟΥϹΟΥ (ou ΘΥ) ΔΙΟΥΗΙ.

Didiane Antigona (honore) Priscus, fils de Priscus, son aïeul maternel, et Didiane Musa, son aïeule maternelle, et Didien Priscus, son père, et Elpidie Magna, sa mère, encore vivante l'an 470 (ou 409), le 18 du mois Dius.

2. Λ.ΒΑΙΒΙΟΣΒΟΥΛΕΥΤΗΣΔΙΣΖΩΝ
ΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΕΤΟΜΝΗ
ΜΕΙΟΝΠΟΡΚΙΑΤΗΑΥ
ΤΟΥΓΥΝΑΙΚΙΚΑΙΣΕΜ–
ΝΟΤΑΤΗΜΝΕΙΑΣΧΑΡΙΝ.

Lucius Baebius, sénateur pour la seconde fois, a fait construire de son vivant ce monument à Prisca, sa femme très-vénérable, comme marque de son souvenir.

Il y a au-dessus de cette inscription deux bustes plus maltraités par les Turcs que par le temps, et dont on ne distingue plus les traits.

3. ΟΥΗΡΟΣ
ΣΩΣΑΝΔΡΟΣ
Τ. . . . .
ΟΛΥΜΠΙΑΣ –
ΑΥΡΗΛΙΑΘΥ
ΓΑΤΡΙΤΗΕΑΥ
ΤΩΝΑΡΕΤΗΣ
ΕΝΕΚΕΝΠΑΣΗΣ
ΤΗΣΕΙΣΑΥΤΗΝ
ΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ
ΕΤΟΥΣΖΜΗΝΙΙΟΥΝΙΩ
ΙϚΤΗΙ.

TRADUCTION.

. . . . Verus-Sosandre et T. . . . . Olympias ont consacré ce monument à Aurélie leur fille, en souvenir de toutes ses vertus, le 16 juin de l'an 77.

X*

Je reviens à la ferme où nous avions reçu une hospitalité généreuse par les agens du Bey de Serrès ; elle est entourée d'un grand mur solidement construit, dont les portes se ferment tous les soirs. Ces précautions sont indispensables, à cause du danger imminent dont le voisinage de la mer menace souvent l'établissement. On a déjà vu ce que peuvent entreprendre les forbans qui infestent les golfes de la Chalcidique. Les métairies sont plus exposées aux attaques de ces voleurs, que les villages les plus voisins des bords de la mer : ceux-ci étant plus grands, sont plus en mesure de se défendre; ils fournissent des provisions aux voleurs qui les paient, et qui souvent y trouvent un asile ; tandis que les métairies ne peuvent opposer de résistance que par leurs murailles, et par le nombre des employés et des valets qui y sont attachés.

L'enceinte de la ferme du Bey de Serrès est très-étendue : les produits des récoltes et plus de vingt paysans y sont logés avec leurs familles. Si l'on ajoute à ces édifices le logement destiné au propriétaire et à sa suite, on aura aisément l'idée de la grande étendue de cette ferme.

Quoique la maison soit très-vaste, nous n'y trouvâmes que la grande salle qui fût meublée; il y avait un seul sopha sur lequel les trois officiers passaient les journées, traitaient les affaires, et mangeaient ensemble. Nous fûmes fort heureux de partager ce siége et d'être admis au repas. Nous étions parmi des militaires; ils nous traitaient franchement et à leur manière : l'accueil que j'avais reçu aux mines n'avait rien eu de semblable. La soirée fut bientôt passée. Après le café et les pipes, une conversation s'établit sur les affaires de Serrès, et sur le séjour que j'y avais fait sous les deux gouvernemens d'Ismaïl-Bey et de son fils. On vanta les succès militaires du père et la magnificence de son successeur. Je fis porter mon lit sur le sopha

des officiers, et nous nous endormîmes tous à la file les uns des autres.

Dès que le jour fut venu, je pris congé de mes hôtes, et je me trouvai bientôt sur la route des plaines qu'habitèrent jadis les Bottiéens, sortis de l'ancienne Bottiée, dont j'ai déjà fait mention. Je n'avais qu'une lieue à parcourir pour me rendre aux portes de l'ancienne ville de Cassandrie, que je connaissais déjà. Cassandrie est aujourd'hui un pauvre village de trente ou quarante familles, et dont quelques-unes des maisons s'appuient sur d'anciennes tours qui formaient dans l'antiquité les remparts de la ville : Cassandre donna le nom de Cassandrie à cette ville, qui s'appelait auparavant Potidée ; elle devint ensuite romaine. J'y avais trouvé différentes médailles de la Macédoine, dont quelques-unes de la ville même et de l'époque où elle était devenue colonie romaine. Rien n'y appelait plus ma curiosité.

Je suivis le haut de la plaine, où je trouvai sur mes pas deux métairies très-rapprochées, qui appartiennent à des couvens du mont Athos. Plus bas nous traversâmes le village de Portaria, pays très-peuplé, et dont le territoire est très-productif. Toute cette plaine est renommée pour ses belles cultures. Nous nous arrêtâmes dans un village dont le cimetière, orné de différentes antiquités, annonce qu'il y a eu dans les environs quelque ville importante. Nous passâmes la nuit dans ce village, et nous rentrâmes le lendemain à Salonique.

CATALOGUE DE MEDAILLES

FRAPPÉES DANS LES PARTIES DE LA THRACE QUE PHILIPPE, PÈRE D'ALEXANDRE, JOIGNIT À SES ÉTATS, ET DONT LA PLUPART ONT ÉTÉ CLASSÉES JUSQU'À PRÉSENT D'UNE MANIÈRE INEXACTE.

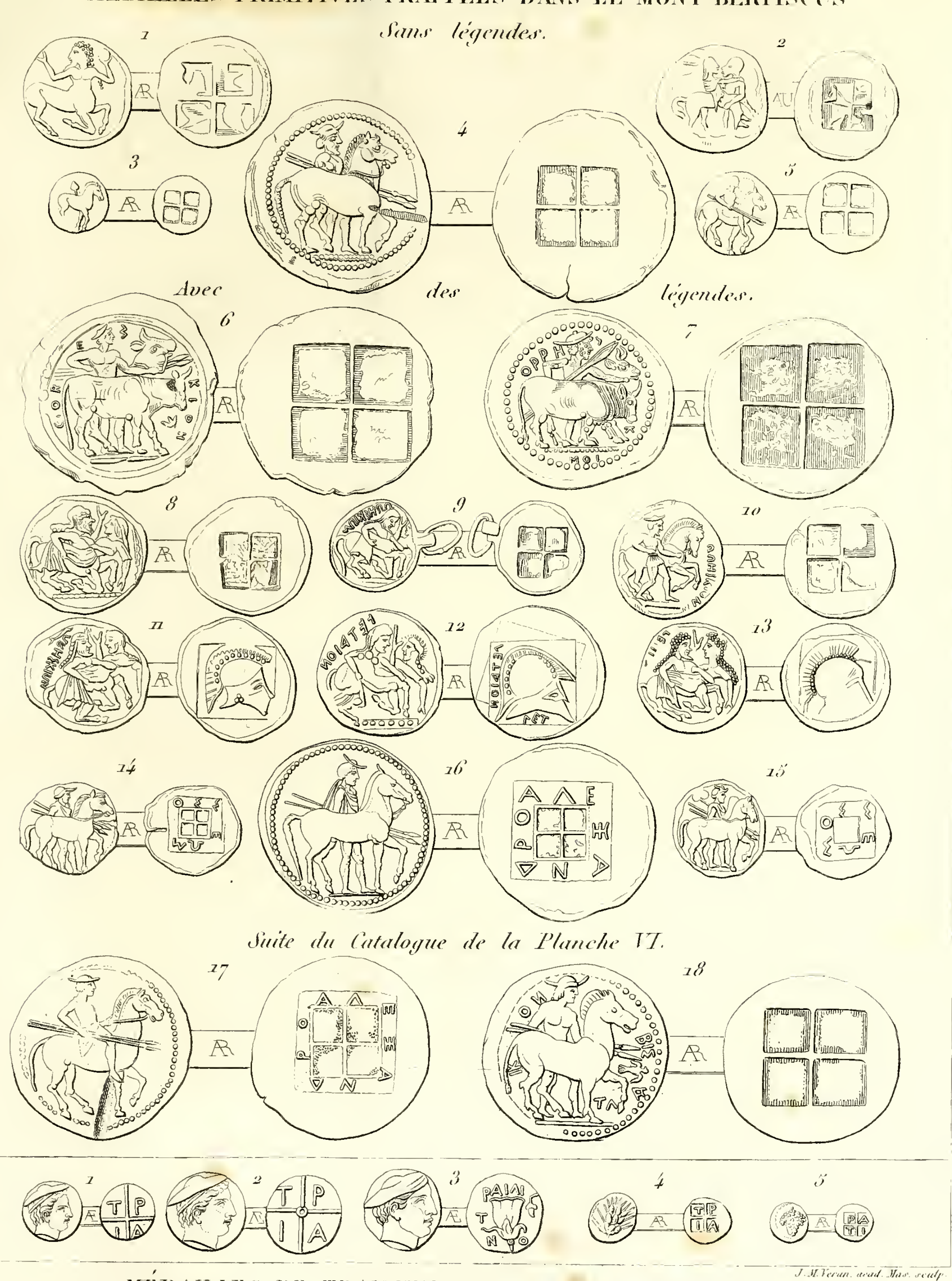
Je vais maintenant entretenir mes lecteurs de quelques médailles primitives ou paléographiques, rejetées jusqu'aujourd'hui parmi les incertaines, et qui vont prendre leur place, les unes dans le mont Pangée, les autres dans le mont Bertiscus; mais je dois auparavant rappeler quelques points de la géographie du Pangée, mal situé sur nos cartes : il n'est éloigné du mont Bertiscus que par une vallée très-étroite, où coule le Strymon, en approchant de la mer. Au couchant, il est baigné par le lac Cercine, et à l'est, par le golfe Piérique qui le sépare de l'île de Thasos. Ses bases plongent d'un côté sur les marais profonds de Philippi, et de l'autre elles s'étendent jusqu'à Cavala, où commencent des collines très-boisées. Nous avons déjà observé que c'est à ces collines que les Grecs donnaient le nom de *Symboles,* par la raison qu'elles liaient les hauteurs méridionales du mont Hémus avec le Pangée; au-delà de ces premières limites, au midi, est la mer; au couchant, une partie de la Péonie et la Macédoine entière; au nord se trouvent d'autres Péoniens de différens noms, et à l'orient est le royaume des Odryses.

MÉDAILLES FRAPPÉES DANS L'INTERIEUR DU MONT PANGÉE, & IMITÉES PAR LES ATHENIENS, A EIONE.

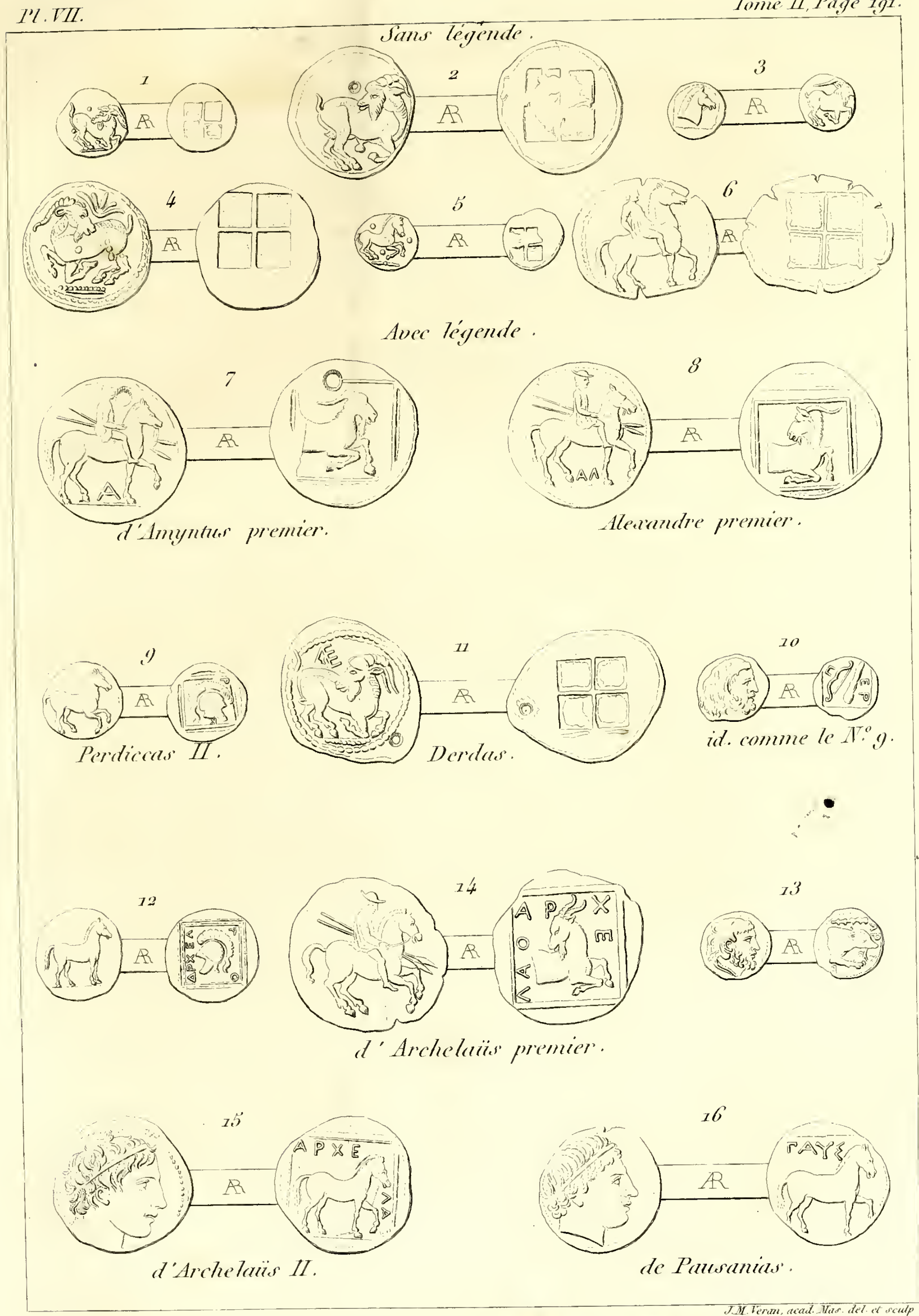
MÉDAILLES DU MONT PANGÉE PERFECTIONNÉES PAR LES THASIENS, & PAR LES AMPHIPOLITAINS.

J. M. Veran acad. Mas. del. et sculp.

MÉDAILLES PRIMITIVES FRAPPÉES DANS LE MONT BERTISCUS



MÉDAILLES DE TRAILIUM VILLE DE LA BISALTIQUE



MONNOIES PRIMITIVES DES ROIS DE MACÉDOINE.

Par une si heureuse position entre de grands peuples, par sa propre fertilité, dont le nom de Pangée (*toute terre*) nous donne une preuve ; par le produit enfin de ses mines d'or et d'argent, le Pangée semblait destiné à dominer le pays que parcourt le Strymon, et l'on juge que cette montagne, ou plutôt cette province, dut paraître de bonne heure propre à former un centre de communications commerciales entre des nations qui commençaient à se civiliser.

Les médailles peuvent nous faire apercevoir l'importance que les villes du Pangée ne tardèrent pas à acquérir dans toute la partie maritime de la Thrace.

Thucydide, qui, d'après son aveu, séjourna plus de vingt ans à Thasos, pendant son exil (1), ne prononce cependant jamais le nom de *Pangée;* il se contente de dire qu'après avoir été vaincus par Cimon, les Thasiens subirent toute la rigueur des lois que leur imposèrent les Athéniens.

Hérodote nous fait connaître en grande partie la population intérieure de cette montagne : il dit que Xerxès, lorsqu'il la traversa, passa près de deux châteaux habités par les Pières, nommés, l'un *Phagrès*, l'autre *Pergame*; il cite les Édoniens qui possédaient Drabesque, Éione du Strymon et Énéodos, appelée ensuite Amphipolis. Il fait aussi de Myrcine une propriété édonienne; à ces villes il joint Datos, sans nommer les peuples qui l'habitaient; il nous dit qu'à l'époque où Xerxès traversa le Pangée, les Odomantes, et particulièrement les Satres, venaient en exploiter les mines. Cet historien nous apprend enfin qu'il y avait dans la partie nord-ouest du Pangée des montagnards étrangers, Dobères, Agrianes, Poeples et

---

(1) Thucyd., lib. V, pag. 26.

Péoniens, peuples qui tous avaient leurs établissemens hors du Pangée; d'où l'on peut induire que ces montagnards étaient des travailleurs qui vendaient leurs services soit aux propriétaires des mines, soit à ceux qui avaient des terres à faire cultiver, et qu'ils s'enrôlaient au besoin lorsqu'il fallait défendre le pays.

Pour se faire une plus juste idée de la population du Pangée, il faut ajouter à ces différentes villes celles de Galepsus et d'Oésime, que les Thasiens possédaient en terre ferme, en face de leur île. Tant de villes et tant d'habitans, sur un territoire qui renfermait à peine soixante lieues carrées, autour d'un seul pic fort élevé, annoncent une grande prospérité, et cet état prospère remonte à une antiquité très-reculée, car nous voyons dans Strabon et dans saint Clément d'Alexandrie, que les mines du Pangée étaient déjà exploitées au temps de Cadmus (1).

Il est difficile d'après cela de douter que des villes qui tenaient le haut rang sur ce territoire n'eussent pas fait frapper des monnaies d'argent bien avant même l'expédition de Cimon dans la Thrace, et notamment avant le siége d'Eione. On peut supposer qu'à l'époque de ce siége, Bogès, général persan qui commandait la ville, avait réuni beaucoup de monnaies fabriquées sur le Pangée ou dans les environs, et que ces monnaies formaient une partie du trésor qu'il fit jeter dans le Strymon, avant de se donner la mort. Jusqu'à présent les antiquaires n'en ont connu aucune, et ils ont rapporté à d'autres peuples toutes celles qui me paraissent appartenir à ce pays riche en métaux; personne même n'a formé aucun soupçon à

(1) Strabon, lib. XIV, pag. 966; Clém. d'Alexand., *Stromat.*, lib. I, pag. 307.

cet égard ; mais avec un examen attentif et par des raisonnemens peut-être convaincans, je pourrai restituer ces monnaies à leurs véritables propriétaires. En voici le catalogue : j'y joindrai des explications.

CATALOGUE DE MÉDAILLES

ATTRIBUÉES D'ABORD À CAMARINA DE SICILE, ENSUITE À HÉRACLÉE DE LA SYNTIQUE, ET QUE JE CROIS POUVOIR DONNER AU PANGÉE ET À THASOS.

		Métal.	Grandeur.
Planche VI. N.° 1.	Cygne debout.		
	Revers, carré creux informe.	Æ	3.
N.° 2.	Cygne se soutenant sur une seule patte.		
	℞. Carré creux, semblable au précédent. . .	Æ	3.
N.° 3.	Même cygne, posé sur ses deux pattes.		
	℞. Carré creux, divisé par deux lignes diagonales, comme sur les monnaies primitives d'Athènes.	Æ	3.
N.° 4.	Cygne qui a le cou plus court que ceux des types précédens; ce qui le fait plutôt ressembler à une oie.		
	℞. Même carré athénien.	Æ	3.
N.° 5.	Cygne de forme ordinaire.		
	℞. Égal au précédent.	Æ	3.
N.° 6.	Cygne au-dessus duquel on voit un lézard tourné la tête en bas; à droite, la lettre H.		

	Métal.	Grandeur.
℞. Carré creux, divisé en quatre parallélogrammes..............................	Æ.	3.

N.° 7. Cygne posé sur une base, et se soutenant sur une seule patte; dans l'aire, même lézard et les lettres Θ A.

N.° 8. Autre semblable; mais au-dessous du cygne, est un A.

J'avais d'abord présumé, d'après l'opinion de Pellerin et celle d'Eckhel, que la ville d'Héraclée de la Syntique avait dû faire frapper les médailles dont je viens de donner la description, plutôt que Camarina de Sicile, comme on l'avait anciennement supposé; mais plusieurs raisons m'ont fait croire qu'elles n'appartiennent pas même à Héraclée. Les cinq premières médailles de ce catalogue présentent un des caractères distinctifs de l'invention de l'art monétaire. Les n.os 4 et 5, qui portent le carré athénien, se rangent dans cette classe : il est probable que ces petites monnaies dans leur origine servaient soit à solder des trocs en marchandises, soit à compléter des paiemens faits avec des monnaies, avant d'en devenir positivement les fractions. Les n.os 6, 7 et 8 paraissent appartenir à une époque moins ancienne; ces monnaies portent, de plus que les premières, le symbole du lézard, accompagné de lettres initiales qui, à une époque si reculée, ne peuvent être que la désignation des villes où les monnaies avaient été frappées; la lettre H doit être l'initiale du nom d'Eione; les lettres Θ A désignent Thasos, et l'A est la marque d'Amphipolis.

Ces considérations doivent suffire pour faire attribuer toutes ces médailles à des villes du Pangée; car le carré athénien annonce la colonie d'Athènes établie à Eione, et le cygne devait être commun aux villes du Pangée, voisines du lac Cercine.



Longitude du Méridien de Paris.
CARTE
D'UNE PARTIE DE LA
MACÉDOINE
DRESSÉE
Sur plusieurs mémoires et particulièrement sur ceux
de Mr. COUSINERY, Consul à Salonique.
Par le Chevr. LAPIE Géographe.
(1820)
MACÉDOINE
THRACE
CHALCIDIQUE
MYGDONIE
BISALTIQUE
PIERIE
(AMPHAXITIDE)
(LYNCESTIDE)
GOLFE DE SALONIQUE
GOLFE D'ORPHANO OU STRYMONIQUE
GOLFE DE MONTE-SANTO ou SINGITIQUE
GOLFE D'AGIO-MAMMA ou de Cassandre
GOLFE DE PIERIE
SALONIQUE
SERRES
Radovich
STRUMDGIA ou STROMJEA
Petrich
Melenik
NEGROKOP (Neapolis)
Forêt de Cereme
Singel Dagh
Nebiz Dagh
Douan
DEMIRCAPI
GRADISKA
VODINA (Edessa)
CARAFERIA (Berée)
Mont Bora
Monts Karajova
Lac Takinos
Lac Bechik
Lac de Langaza
Mt. Cortiach
M. Salomon ou Cassus
Galatz
Cap Paillouri
Cap Drepano
Cap Monte-Santo
Monte Santo
I. Mouillam
I. Diaporo
I. Thaso
ILE DE THASOS
Volgaro
Mont Pangée ou Castagne
Orphano
Zigna
Nigrita
ORPHANI
Vendgia
CHATISTA
Mont Olympe
PLATAMONI
KHATERIN
Vauiches
Delvinados
Kitros
Egri Boudgiak
Mont Ossa
Arab-han
Echelles.
Lieues communes de France
1 2 3 4 5 6
Heures de Chemin
1 2 3 4 5
Gravé par Flahaut rue St. Jacques N° 66.

Nous verrons bientôt, parmi les médailles des catalogues suivans, qu'Amphipolis fit succéder la tête d'Apollon à l'image du cygne. Ce fait achève de prouver que le cygne représenté sur les monnaies de cette ville est réellement un attribut d'Apollon, et par conséquent un emblème caractéristique d'Amphipolis et d'Eione, villes qu'on peut considérer comme n'en formant, en quelque sorte, qu'une seule, sous la domination athénienne.

Pellerin est le premier qui ait attribué à l'Héraclée de la Syntique deux médailles de bronze de son riche cabinet, qu'il regardait faussement comme autonomes. Elles portent le nom d'*Adaius* (ΑΔΑΙΟΥ), suivi d'un monogramme composé de deux lettres, H et P, accompagnées du Σ; d'où il avait conclu que ces lettres signifiaient, les premières, *Héraclée,* et la troisième, *Syntica*. Ce savant n'avait pas eu occasion de remarquer que ces lettres varient sur plusieurs de ces médailles, d'ailleurs semblables aux siennes. S'il eût connu ces variétés, il aurait attribué le nom d'*Adaius* à quelque roi de la Thrace ou d'un pays voisin, que l'histoire n'a pas nommé; et il aurait regardé ces trois lettres comme les initiales de quelque nom de magistrat.

Eckhel, qui a fait mention des deux médailles de Pellerin, ne combat pas le sentiment de cet antiquaire, et de plus il se trompe lui-même au sujet d'un médaillon d'argent que ce dernier attribue à Héraclée de la Lyncestide; Eckhel a préféré Héraclée de la Syntique. Aujourd'hui, chez nos numismates, il n'est plus question de ces deux villes; il s'agit incontestablement d'Héraclée d'Ionie, qui occupait l'un des coteaux méridionaux du mont Latmus : et, en effet, on sait que des pièces de monnaies du module de celles dont nous parlons, et de différens types, se trouvent souvent dans l'Ionie et dans l'Éolide.

DEUXIÈME CATALOGUE,

SUITE DES MONNAIES DU PANGÉE.

Planche VI.

N.° 9. Satyre arrêtant une femme par le bras, et lui passant la main sous le menton; dans l'aire on voit trois globules.

℞. Carré creux, divisé en quatre parallélogrammes . . . . Métal. Æ Grandeur. 5.

N.° 10. Type semblable au précédent, quant à l'attitude du satyre et aux trois globules; mais dont le carré creux est traversé par deux lignes diagonales (1). . . . .

N.° 11. Autre à-peu-près semblable . . . .

N.° 12. Satyre enlevant une femme qui paraît vouloir se défendre.

R. Carré creux, divisé en quatre parallélogrammes. . . . . Æ 3.

N.° 13. Autre semblable . . . . Æ 5.

N.° 14. Satyre debout, dans une attitude lascive.

℞. Carré creux, comme sur la pièce qui précède Æ 3.

N.° 15. Satyre accroupi, tenant un rithon.

℞. Carré creux, dans le mode athénien. . . . Æ 3 1/2.

N.° 16. Satyre enlevant une femme; dans l'aire, les lettres Θ A, initiales du mot *Thasion*.

℞. Carré creux, divisé en quatre parallélogrammes (2).

Les médailles que j'ai attribuées aux Pangéens dans le catalogue précédent (n.os 1 à 8), sont, comme je l'ai dit, de la plus

---

(1) Dans le cabinet du Roi, ces sortes de monnaies sont au nombre de sept, tandis qu'on en voit quatre dont le carré est divisé en quatre parallélogrammes.

(2) Les Athéniens n'ont jamais contrefait cette monnaie.

petite forme; celles dont je viens de parler maintenant sont d'une grandeur qui prend le caractère de monnaies émises journellement dans le commerce. Ces pièces sans légende ne représentent plus, comme les précédentes, des animaux symboliques, mais des figures humaines qui annoncent le culte de Bacchus. Au dire d'Appien (1), il y avait auprès de quelques mines du Pangée plusieurs temples consacrés à ce dieu. Ces dernières monnaies sont du nombre de celles qu'une ancienne erreur avait fait regarder comme appartenantes à Lesbos; je suis autorisé à restituer au mont Pangée celles qui, étant sans légende, représentent des satyres dans différentes attitudes. On ne trouvera pas sans doute superflu que je fasse ici mention de l'origine de cette erreur, qui n'a pas été entièrement détruite.

D'après l'opinion de Goltzius, qui croyait avoir lu sur une médaille représentant un centaure enlevant une femme, le mot ΛΕΣΒΟΥ, et d'après Pellerin, qui s'était aussi persuadé que ce mot se voyait sur une monnaie sembable du cabinet de Paris, Eckhel, averti par moi que ces sortes de médailles ne se trouvaient que dans la Macédoine, invita l'abbé Leblond à rechercher si en effet le mot ΛΕΣΒΟΥ se trouvait sur quelqu'une de ces pièces dans le cabinet du Roi, et il fut reconnu qu'on ne le voyait sur aucune : sur cette réponse, le savant conservateur du cabinet de Vienne déclara ne placer les monnaies de ce genre sous la rubrique de Lesbos que provisoirement, en attendant de nouveaux renseignemens (2).

La médaille n.ºs 11 et 12 appartienne au culte de Bacchus;

---

(1) Appian., lib. LIV, cap. XIII.

(2) Bono isthæc animo credideram, cùm ad me perferuntur clarissimi Cousinerii, quem in proximo Temno laudaveram, litteræ quibus significavit hujus argumenti numos frequenter effodi in Macedoniâ. (Eckhel, tom. II, pag. 50.)

le creux divisé en quatre carrés égaux, paraît avoir été propre aux villes libres du Pangée.

Les n.os 11 et 12 portent le carré creux. Ces deux monnaies ont par conséquent été frappées à Amphipolis ou à Eione.

Les n.os 13 et 14 appartiennent à des villes de l'intérieur du Pangée. Le satyre représenté sur l'une et l'autre est toujours un signe relatif à Bacchus.

Le n.o 16 appartient à l'île de Thasos; c'est ce que nous montrent les initiales Θ A. Cette monnaie porte le carré creux usité dans l'intérieur du Pangée. On pourrait supposer, d'après cela, que les villes de ce pays formaient entre elles une confédération à laquelle les Thasiens avaient été admis, attendu qu'ils étaient propriétaires d'une partie des mines. La quantité de monnaies semblables entre elles, par le type et par le carré, qui se trouvent toujours dans les pays arrosés par le Strymon, peut encore faire croire à la réalité de cette association.

Une autre circonstance nous prouve que la monnaie commune à toutes les villes du Pangée avait obtenu un grand crédit; c'est le soin que les Athéniens prirent à l'imiter.

La monnaie n.o 16 est extrêmement rare; il paraît qu'elle fut frappée peu de temps avant que Brasidas prît la ville d'Amphipolis. Aussitôt que les Lacédémoniens s'en furent rendus maîtres, sous le commandement de ce chef, les Thasiens, devenus les alliés de Lacédémone, ayant recouvré leur autonomie et repris la possession de leurs mines, ne tardèrent pas à perfectionner les coins de leurs monnaies et à les rendre plus décentes; c'est ce que vont nous montrer celles des numéros suivans. Celle du n.o 16 offrait encore le satyre dans une position lascive; celles que Thasos frappa dans sa nouvelle prospérité, sont non-seulement plus décentes et plus soignées pour l'exécution, mais encore entièrement nouvelles pour la plupart.

SECONDE SUITE DES MONNAIES DU PANGÉE ET DE THASOS.

PERFECTIONNEMENT DES MONNAIES FRAPPÉES À THASOS ET À AMPHIPOLIS.

Planche VI.

		Métal.	Grandeur.
N.° 17.	Tête de satyre, à droite. ℞. ΘΑ, poisson dans un carré creux, entre deux globules	AR	2.
N.° 18.	Tête d'une jeune femme, à droite. ℞. ΘΑΣ, deux poissons et trois globules dans le même carré	AR	3.
N.° 19.	Satyre enlevant une femme, dans une attitude moins lascive que sur le n.° 17; à côté de la femme est un poisson semblable à ceux des n.os 17 et 18. ℞. Carré creux, divisé en quatre parties égales entre elles	AR	5.
N.° 20.	Même type que celui qui précède; mais à côté de la femme, au lieu du poisson, on voit la lettre A. ℞. Carré de même forme que celui du précédent numéro	AR	5.
N.° 21.	Tête d'Apollon, à cheveux courts, ornée d'un ruban. ℞. Carré creux, dans lequel on voit un poisson qui paraît de la nature de quelques-uns de ceux qu'on pêche dans le lac Cercine	AR	3.
N.° 22.	Sans légende, deux poissons entre deux globules. R. Carré creux, d'une forme lacédémonienne	AR	3.

Ces six monnaies, dont la quatrième seule est connue, et

ne peut être regardée que comme appartenant à Amphipolis, font apercevoir l'union qui, depuis la conquête, régnait entre les Thasiens et les nouveaux colons d'Amphipolis; même leur accord à faire changer le goût généralement répandu d'admettre l'ancienne monnaie du Pangée et de Thasos; mais cette nouvelle imitation plus perfectionnée se retrouve si rarement, qu'on ne saurait se persuader qu'elle ait pu durer long-temps; on en sera bientôt convaincu par la nouvelle monnaie des Thasiens.

La révolution arrivée en Thrace dans les arts du dessin, pour les monnaies, ne peut appartenir à l'époque où Athènes dominait les mers, et soumettait ses alliés à des contributions onéreuses. Tant que cet état de choses exista, ces peuples durent acquitter leurs charges publiques, et exercer leur commerce avec les anciennes monnaies du Pangée, ou avec les contrefaçons qu'Athènes en avait faites : ce fut sous les Lacédémoniens, possesseurs d'Amphipolis, que cette révolution eut lieu, parce que les nouveaux colons ne pouvaient pas reproduire le carré athénien.

Le n.° 21 peut aussi bien appartenir aux Thasiens qu'aux Amphipolitains, et c'est par cette considération que cette petite médaille ayant les formes primitives, m'a paru devoir prendre place entre les deux époques de la conquête des Athéniens sous Agnon, et de celle des Lacédémoniens sous Brasidas.

L'usage des monnaies qui méritent le titre de primitives, et qui fut si nécessaire dans l'origine du mouvement commercial de la Grèce, ne put être négligé chez des insulaires dont tant d'écrivains ont vanté les richesses. Les Macédoniens en avaient déjà fabriqué de semblables avant Alexandre I.er, et les Athéniens, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, avaient eu aussi leurs petites roues de forme primitive. Ces exemples, que je pourrais multiplier, prouvent de plus en plus que l'association pan-

géenne eut aussi une monnaie semblable, en adoptant le type du cygne.

La concorde qui s'établit entre Lacédémone et Thasos (résultat des conquêtes des premiers dans la Thrace), se manifeste déjà par les n.os 16 et 17, qui, comme le n.° 20, sont marqués des deux côtés. Quant aux n.os 18 et 19, qui présentent encore une imitation de l'ancien type pangéen, on les trouve aujourd'hui si rarement dans la Thrace et dans la Macédoine, qu'on ne saurait penser que leur fabrication eût pu se maintenir encore longtemps dans le commerce intérieur. Leur rareté, ainsi que la beauté du travail, portent à croire qu'une nouvelle monnaie faisait tomber en désuétude des coins qui avaient tenu le premier rang dans tous les pays qui entouraient le Pangée.

Revenue à son premier état de prospérité, l'île de Thasos reprit non-seulement son commerce et l'exploitation de ses richesses minérales, mais encore une nouvelle domination sur le continent, en s'emparant de la position de Crénidès, et sans doute de la ville de Datos. Bien que ce dernier fait que M. Raoul-Rochette a savamment et particulièrement discuté (1), mérite d'occuper l'attention, je ne persiste pas moins à croire que les Athéniens n'entrèrent jamais à Datos; et en m'appuyant sur Diodore de Sicile, je dirai, avec lui, que ce fut seulement dans la première année de la CV.e olympiade, que Datos tomba au pouvoir des Thasiens. (2). Il serait bien curieux de savoir si ce n'est pas sur les Satres d'Hérodote que les Thasiens firent cette conquête.

Quoi qu'il en soit, ces derniers ne tardèrent pas à se donner une monnaie principale, qui fut reçue par tous les peuples voi-

(1) *Histoire des Colonies grecques*, tome IV, pag. 7 et suiv.

(2) Diod., lib. CXVI, cap. III.

sins, et que plusieurs d'entre eux, la plupart encore barbares, cherchèrent à imiter; elle présente les divinités les plus honorées dans l'île, Bacchus et Hercule. Je n'en donnerai pas ici la description, la gravure du n.° 22 y suppléant : il faut néanmoins observer que bien peu d'exemplaires de ce plagiat sont conformes à celui qu'offre la gravure; les autres ne sont que les imitations les plus barbares, et ne sont décrites dans les recueils que sous la qualification de *plagiæ barbarorum*, c'est-à-dire contrefaçons du plus mauvais genre de gravure.

Cette monnaie, qui prend la forme du médaillon, ou tétradragme, n'est pas la seule qui fut frappée à l'époque de la restauration de la liberté de l'île de Thasos; une autre de même poids, mais d'un travail plus parfait, l'accompagne dans nos collections; cependant elle n'est pas à la place qui lui convient.

Les antiquaires ne sont pas d'accord sur la primauté de fabrication entre ces deux médailles; en général, la préférence est pour la seconde, sans doute à cause de la plus grande perfection de l'art qui la distingue; mais en jetant les yeux sur celle qui eut tant de mauvais imitateurs, on peut se convaincre qu'elle fut la première à remplacer dans le commerce local celles du Pangée, et par conséquent celles de Thasos.

Ce qui fait, à mon avis, pencher la balance pour le n.° 22, s'aperçoit principalement dans le sujet. Il annonce une circonstance impérieuse, accompagnée d'un acte religieux, solennel, qui change le système monétaire comme le système politique des Thasiens. Ceux-ci, délivrés d'une servitude insupportable, offraient à leurs dieux protecteurs, et surtout à Hercule sauveur, ΗΡΑΚΛΕΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ, l'hommage de leur reconnaissance. Ces actes de piété, qu'il est plus facile de concevoir que d'expliquer, s'adressaient aussi à Sparte, où le même dieu était très-honoré.

Le sujet d'une monnaie si expressive fut donc employé au temps de la délivrance des Thasiens ou très-peu après. Le style de la seconde, n.° 23, me paraît, au contraire, fort éloigné de cette époque, et indique que l'émission se rapproche du règne de Philippe, père d'Alexandre : pour que l'on puisse en juger, j'ai fait graver, à la fin de la même planche, une des monnaies d'argent de ce roi, qui servira d'objet de comparaison. Voyez le n.° 24.

Je reviens aux n.os 22 et 23, qui offrent des têtes de Bacchus, dont l'une est barbue, et l'autre sans barbe. Cette variété sépare, par un culte nouveau, la création des deux monnaies : je trouve de plus une plus grande simplicité de composition dans la première que dans la seconde; dans l'une, on ne remarque jamais aucun symbole; dans l'autre, ils ne manquent jamais, et sont très-variés ; on y remarque, deux fois surtout, le lézard des monnaies d'Eione, ce qui n'est ici nullement indifférent, et qu'on peut reconnaître dans le catalogue de M. Mionnet, tome II, page 434, aux n.os 17 et 22.

En terminant ce chapitre, je ferai observer que, si Thasos a tardé à émettre ses monnaies particulières et souscrites de son nom propre, c'est qu'elle avait pu suppléer à ce défaut par son association au gouvernement pangéen ; association prouvée par la médaille n.° 15, et par des faits irrécusables, mais dont les détails mèneraient trop loin.

Passons aux monnaies des Bisaltes et des Crestoniens, non moins intéressantes que celles du Pangée.

CATALOGUE DE MONNAIES

DE LA BISALTIQUE ET DE LA CRESTONIE.

Quelques-unes des monnaies dont je donne ici le catalogue ont été, comme celles du Pangée, faussement attribuées à Lesbos. Elles se distinguent cependant de ces dernières par les types et par les légendes, en ce que celles de Lesbos sont en général toutes anépigraphes, et qu'on voit au contraire sur la plupart de celles de la Bisaltique et de la Crestonie des légendes complètes.

Je divise ces dernières en trois classes, savoir, les autonomes, celles des rois, et celles de la ville de Trailium, regardées jusqu'à présent comme incertaines, et que je crois appartenir à la Bisaltique.

Planche V.

N.° 1. Centaure tourné à gauche enlevant une femme.

℞. Carré creux informe. . . . . Æ grandeur 4.

N.° 2. Centaure tourné à gauche, un genou à terre, les deux bras élevés, et dont la main droite tient un globe.

℞. Carré creux, semblable au précédent. . Æ gr. 4.

N.° 3. Cheval debout, tourné à droite; dans l'aire, au-dessus du cheval, une feuille de lierre,

℞. Carré creux macédonien, divisé en quatre carrés égaux, plus régulier que le précédent. . Æ grandeur 3.

N.° 4. Homme nu, coïffé du bonnet macédonien, debout et armé de deux lances, placé derrière un cheval bridé seulement et marchant.

℞. Carré creux, divisé en quatre carrés égaux . . . . Æ gr. 8.

Cette médaille, que je place parmi les primitives de la Bisaltique, a, par le volume, le poids et le genre de travail, beaucoup de rapport avec celle du n.° 3.

N.° 5. Cavalier armé de deux lances.

℞. Carré macédonien . . . . Æ gr. 3.

N.° 6. ΟΡΕΣΚΟΙΝ, rétrograde. Homme nu, sans barbe, coïffé du piléus, tenant deux lances; paraissant retenir par une bride l'un des deux bœufs qu'il conduit; dans l'aire, le calice d'une fleur.

℞. Grand carré macédonien . . . . Æ gr. 8.

N.° 7. ΟΡΡΗϽΚΙΟΝ, rétrograde; homme nu et barbu, coïffé du piléus, armé de deux lances, entre deux bœufs dont il paraît retenir celui qui est à sa gauche.

℞. Carré macédonien, plus grand que le précédent . . . . Æ gr. 8.

N.° 8. Sans légende: centaure barbu, enlevant une femme.

℞. Carré macédonien . . . . Æ gr. 6.

N.° 9. ΩΡΗϽΧΙΩΝ, rétrograde; centaure dans la même attitude et la même action.

℟. Carré macédonien.................. Æ gr. 3.

N.° 10. ΩΡΗƸΚΙΩΝ, jeune homme nu, coîffé du piléus, devant un cheval qui se cabre et qu'il retient par la bride.

℟. Carré comme celui qui précède........ Æ gr. 4.

N.° 11. ΩΡΗƸΚΙΩΝ rétrograde; centaure comme les précédens.

℟. Casque panaché, dans un carré........ Æ gr. 4.

N.° 12. ΛΕΤΑΙΩΝ, rétrograde.

℟. ΛΕΤΑΙΩΝ, même casque............. Æ gr. 5.

N.° 13. ΛΕΤΑΙΩΝ, même type du centaure, un genou à terre et enlevant une femme.

℟. Même casque que le précédent, dans le carré.................................. Æ gr. 5.

Il y en a une autre, publiée par Combe, avec la légende d'un seul côté. Cet auteur l'a attribuée à Lesbos.............................. Æ gr. 5.

Parmi ces médailles, quelques-unes ont des rapports avec celles du Pangée, d'autres avec celles de la Macédoine.

Le n.° 1, qui est en or, est une médaille remarquable en ce qu'elle est unique dans ce métal pour la Grèce en général, et pour l'époque à laquelle elle appartient. Cette médaille est dans la collection de M. Borell, négociant anglais de Smyrne, qui l'a transportée à Londres. Son existence est un vrai phénomène, surtout pour la Thrace, la Bisaltique et la Macédoine.

Ce ne fut que sous le règne de Philippe II qu'il circula dans ces divers pays des monnaies d'or de fabrique macédonienne.

Le type du centaure tenant un globe, imprimé sur la monnaie d'argent du n.° 2, qui est sans légende, est très-rare.

Les divers peuples du mont Bertiscus s'approprièrent le centaure, et ils l'ont souvent reproduit, mais avec des légendes.

La médaille du n.° 4, qui est également sans légende, me paraît un plagiat de la monnaie d'Alexandre I.er, ou de celle d'Amyntas II, son père, ou bien de celle de quelqu'un de leurs prédécesseurs dont la monnaie était encore sans légende. Cette médaille est sans doute venue de la Bisaltique, si nous en jugeons par celle du n.° 17, avec laquelle elle a la plus grande ressemblance, et qui porte la légende *Bizalticon*. J'aurais pu faire aussi mention de celle que cite Beger (1), portant la légende ΒΙΣΑΛΤΙΩΝ, mais elle m'a paru suspecte.

Il me reste à parler des n.os 11, 12 et 13 de la même planche, et qui présentent des casques panachés semblables entre eux.

Le n.° 11 est de la ville d'Oreschia, les n.os 12 et 13 appartiennent à Lété.

Le casque de ces médailles, entièrement semblable à celui des monnaies de Perdiccas II et d'Archelaüs I.er, paraît désigner un fait qui aurait intéressé à diverses époques les Macédoniens et les habitans du Bertiscus.

Les rois de Macédoine, qui voulaient avoir constamment pour alliés les Bisaltes et les Crestoniens, durent renouveler leurs traités avec eux à chaque règne. Il est vraisemblable que, sous Perdiccas II et sous son fils Archélaüs, le serment réciproque fut prêté successivement par les deux rois sur un casque qui aurait dans ce cas inspiré un grand respect aux trois nations contractantes, et ce casque ne pouvait être que celui de

(1) *Spicilegium antiquitatis*, pag. 32.

Caranus. On n'ignore pas que les anciens, pour rendre leurs traités plus solennels, juraient d'en maintenir fidèlement l'exécution sur les monumens pour lesquels ils avaient le plus de vénération. Homère fait jurer Agamemnon sur le sceptre de son ancêtre Pelops. Dans un traité d'alliance entre les Bisaltes, les Crestoniens et le roi Perdiccas, celui-ci aura juré d'observer ce traité sur le casque du conquérant de la monarchie macédonienne, et Archelaüs son fils aura suivi cet exemple. Tite-Live nous enseigne que les rois de Macédoine prêtaient leurs sermens sur les armes de Caranus (1). Il est naturel de penser que les descendans de ce prince avaient conservé et consacré les armes auxquelles ils devaient la conquête de leurs états.

On peut remarquer que la plupart de ces médailles n'ont point de légende, ce qui semble annoncer qu'elles ont été frappées dans des solennités publiques, pour être distribuées au peuple.

Il me reste à observer, au sujet de ce casque, qu'étant représenté de la même forme sur les monnaies d'Oreschia et sur celles de Lété, il doit s'en suivre que ces deux peuples agissaient habituellement de concert, lorsqu'il était question de faire des traités d'alliance avec les rois de Macédoine, et que, par conséquent, Oreschia était une ville du Bertiscus.

Si on supposait que les cinq monnaies qui portent la même légende appartiennent à l'Orestide, située dans la Macédoine supérieure, cette classification ne serait pas seulement douteuse, elle serait encore contraire à toute espèce de probabilité, puisque ces médailles se découvrent toujours sur la frontière occidentale de la Thrace, et que le mot ΩΡΗΣΚΙΩΝ ne peut pas être pris grammaticalement pour ΩΡΗΣΤΙΩΝ; d'ailleurs, l'Ores-

---

(1) Tit.-Liv.

tide, constamment soumise à des rois, ne frappait aucune monnaie comme province indépendante.

Ces monnaies ne peuvent pas non plus appartenir, comme on l'a dit, à la ville d'Orestia, située sur l'Ebre, et qui, sous Adrien, prit le nom *d'Hadrianopolis*. La difficulté serait d'ailleurs toujours la même pour les reconnaître; il faut donc adopter d'autres idées auxquelles ces dernières monnaies nous conduisent. Aujourd'hui que nous pouvons comparer ensemble les pièces qui portent le nom de *Lété* et celles où se voit le nom d'*Oreschia*, dont quelques-unes présentent les mêmes types et le même style, nous ne saurions nous refuser à croire que ces monnaies n'aient été frappées par deux nations très-voisines l'une de l'autre et habituellement confédérées; nous sommes par conséquent obligés de fixer nos regards sur la Crestonie, pour y trouver une ville qui ait porté le nom d'*Oreschia*; et, quoique les anciens ne la nomment pas, il est certain qu'elle a existé, puisque nous possédons des preuves matérielles de ce fait.

L'existence des médailles de Lété et d'Oreschia nous prouve que les Bisaltes et les Crestoniens étaient des peuples libres, et nous pouvons aussi être certains que cet état de liberté fut quelquefois troublé, dans les deux pays, par l'inquiétude des peuples barbares du voisinage, qui vivaient presque toujours sous le régime républicain; et nous verrons bientôt que ces peuples eurent parfois des rois.

La ville de Lété devait être la capitale de la Bisaltique, puisqu'elle avait le droit de faire frapper des monnaies.

Quant à la ville d'*Oreschia*, les monnaies qui en portent le nom m'ont paru nous la faire connaître, d'autant plus que cette ville, ainsi qu'on le voit sur le catalogue qui va suivre, en fit frapper de semblables à celles de Lété; circonstance qui me paraît concluante pour signaler deux départemens différens et

voisins l'un de l'autre. *Oreschia* devait se trouver sur la première des routes que j'ai suivies pour me rendre de Salonique à Serrès, et je ne doute pas que les ruines de cette ville ne soient celles que j'ai parcourues sur un grand plateau entouré de quelques pans d'anciens murs. Oreschia paraît avoir été placée en cet endroit et avoir défendu le défilé de Lahana, au haut duquel se trouvait la ville de Crestone.

Nous voyons dans tout cela que la Bisaltique et la Crestonie étaient des républiques souvent fédérées entre elles, et formaient deux états différens.

Il n'y a pas long-temps que les deux médaillons, n.ºs 6 et 7, portant l'un et l'autre le nom d'*Oreschia*, sont connus. Le premier a été publié par M. Mionnet, dans le troisième supplément de son catalogue, planche VIII, n.° 2. Cette pièce se trouve au cabinet du Roi. Le second de ces médaillons m'a été communiqué par M. de Cadalvenne, qui en a rapporté une empreinte de Londres, prise dans le cabinet de M. Borell.

On remarque dans ces deux pièces deux variétés singulières, soit dans l'orthographe, soit dans la forme des lettres. Le médaillon de Paris offre deux R primitifs et un H pour un E, un sigma arrondi ou luné et rétrograde. Celui de Londres ne présente qu'un seul R, un E au lieu d'un H et le sigma très-ouvert et rétrograde, comme celui de Paris. Mais la dernière syllabe des deux légendes est la même; elle se compose d'un omicron et d'un N; ce sont ces lettres finales qui en démontrent l'antiquité.

L'omicron est, comme on sait, un archaïsme; il tenait lieu de l'oméga et de la diphtongue OV, surtout au génitif pluriel d'un nom quelconque, comme dans ΑΡΧΕΛΑΟ pour ΑΡΧΕΛΑΟV, et comme dans ΣVΡΑΚΟΣΙΟΝ pour ΣVΡΑΚΟΣΙΩΝ.

Toutes ces observations, auxquelles donnent lieu les deux

médailles dont je viens de parler, n.os 6 et 7, semblent indiquer l'époque de leur fabrication. Il ne faut pas remonter plus haut que le règne de Perdiccas II ou celui d'Archélaüs I.er, son fils, pour reconnaître que les monnaies de la Bisaltique et celles de la Crestonie, qui portent des légendes sans abréviation, sont du même temps.

Si nous ajoutons foi à Platon, à Thucydide et à Athenée, ce fut sous le règne d'Archélaüs I.er, parvenu au trône vers l'an 412 avant notre ère, que le goût des arts et des sciences commença à se répandre dans la Macédoine, et ce goût exerça dès ce moment une notable influence sur les institutions qu'Archélaüs s'appliqua à introduire dans ses états. La monnaie se ressentit de ces améliorations. Jusqu'alors elle n'avait présenté que les lettres initiales des noms propres : Archélaüs voulut que le sien y fût inscrit en entier. Je conclus de ce fait qu'il n'est pas présumable que les Bisaltes et les Crestoniens, peuples qui se montraient peu versés dans les arts, aient devancé Archélaüs dans cet usage de graver sur la monnaie un nom en entier. On doit donc tenir pour certain, à ce qu'il me semble, que les deux médailles dont il est question et qui présentent une légende complète, ne sont pas d'une fabrication antérieure au règne d'Archélaüs; et si, d'un autre côté, elles ne sont pas contemporaines, l'omicron empêche de supposer qu'elles soient de beaucoup postérieures. Les médailles de la même ville d'Oreschia, que j'ai citées sous les n.os 9, 10 et 11, et qui portent l'oméga, ainsi que celles de Lété, paraissent appuyer ma conjecture. Ces dernières monnaies offrent toutes un carré creux, ce qui prouve qu'elles ne peuvent pas s'éloigner beaucoup du règne d'Archélaüs, qui l'a constamment conservé.

Malgré ce que je viens de faire remarquer, d'après des auteurs graves, que le goût des arts et des sciences ne s'intro-

duisit dans la Macédoine que sous Archelaüs I.er, il me paraît qu'on ne saurait adopter cette idée sans modification. Archelaüs a bien pu contribuer à l'amélioration des routes, à une meilleure discipline dans ses troupes, et généralement perfectionner le système de l'administration; mais nous voyons par les monnaies d'Amyntas I.er et par celles de son fils Alexandre, que ces princes avaient déjà de bons graveurs monétaires. On peut en juger par les monnaies de ces deux rois et par celle de Perdiccas II, père d'Archelaüs, qui fut le premier à faire graver, en très-beau style, la tête d'Hercule barbu sur la monnaie des rois de Macédoine.

CATALOGUE DE MONNAIES

QU'ON PEUT SUPPOSER AVOIR ÉTÉ FRAPPÉES PAR DES ROIS DE LA BISALTIQUE ET DE LA CRESTONIE.

HÉRODOTE nous apprend que les Bisaltes et les Crestoniens, au temps de la guerre des Mèdes contre les Grecs, avaient un roi qui gouvernait les deux pays limitrophes (1); et nous savons aussi, par Thucydide, que les Odomantes et les Édoniens, qui paraissent avoir été des peuples libres, furent parfois gouvernés par des rois. Ce dernier historien nomme chez les Édoniens un Pittacus que les enfans de Goaxis et sa femme Brauro tuèrent à Myrcine; et il ajoute que cette ville édonienne se dévoua aux Lacédémoniens qui combattaient dans ces cantons pour favoriser la défection des alliés d'Athènes (2).

Peu après, le même auteur cite Pellès, roi des Odomantes, qui embrassa le parti contraire, en se déclarant pour Cléon, général qui arrivait d'Athènes, dans la vue de reprendre Amphipolis. Or, si des peuples tels que les Édoniens et les Odomantes, semblables entre eux par leurs coutumes et leurs mœurs, et qui les uns et les autres habitaient des pays monta-

(1) Herodot., lib. VIII, cap. CXVI.
(2) Thucyd., lib. V, cap. VI.

gneux, si ces peuples, dis-je, pouvaient être soumis par intervalle à un gouvernement monarchique, on ne saurait s'étonner que la Bisaltique et la Crestonie aient éprouvé de semblables révolutions : ces faits m'autorisent à placer ici des monnaies qui me paraissent pouvoir être attribuées à deux rois de ces deux nations, dont l'un se nommait Alexandre, et l'autre Mosseo.

Suite de la Pl. V. Voici la description de ces médailles:

N.° 14. Un homme marchant à droite, la tête couverte du chapeau macédonien, vêtu de la chlamyde, tenant de la main droite son cheval, et portant horizontalement deux lances de la gauche; derrière est un croissant.

	Métal.	Grandeur.
R. Carrés l'un dans l'autre, dont celui du milieu est en saillie, et divisé en quatre parties égales, pareillement carrées; sur le carré extérieur on lit : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ..............	Æ	9.
Il y a dans le cabinet du Roi un exemplaire semblable au n.° 14, qui présente, au lieu d'un homme à pied, un cavalier comme sur la monnaie d'Archélaüs, et tenant aussi deux lances.		
N.° 15. Même type de l'homme qui est derrière le cheval, et prêt à le monter.		
R. ΜΩΣΣΕΩ, écrit sur le carré extérieur..	Æ	3.
N.° 16. Autre presque semblable, mais où l'arrangement des lettres présente le mot ainsi disposé, ΩΣΣΕΩΜ...........................	Æ	3.

Le n.° 14 a jusqu'à présent pris place parmi les monnaies primitives de la Macédoine; cependant ces pièces, par leur

dimension, leur poids et la rudesse du travail, m'ont paru frappées beaucoup plus tard, dans le mont Bertiscus ; du moins leur rapport avec le n.° 4, monnaie primitive de ce pays, me le fait présumer.

Il est à remarquer que l'antiquité n'offre des monnaies d'un si grand module et d'un travail si lourd que dans cette contrée ; il serait possible, d'après cela, qu'elles eussent été frappées pour un prince qui aurait régné dans le mont Bertiscus, sur l'un des deux peuples dont nous parlons, ou sur les deux en même temps. Pour multiplier les objets de comparaison relativement à la grandeur de quelques-unes des pièces contenues dans la même planche V, j'ai jugé convenable d'ajouter à cette planche la médaille si rare et si extraordinaire du cabinet de Hunter, dont la légende porte : ΒΙΣΑΛΤΙΚΟΝ, et qui pèse 448 grains ; tandis que celles qui portent le nom d'ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ pèsent à peu près de 15 à 18 grains de moins seulement. Cette médaille est celle du n.° 16.

La légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ, en toutes lettres, donne lieu à une observation, que je crois neuve, sur les monnaies primitives des rois de la Macédoine : c'est que ces monnaies n'indiquent jamais le nom du roi sous lequel elles ont été frappées. Celles dont nous parlons ne peuvent appartenir à Alexandre I.er, qui régnait à une époque où les médailles, en général, offrent bien rarement des lettres, et où celles de la Macédoine n'en portent jamais, ainsi qu'on peut s'en convaincre sur la planche VI, depuis le n.° 1 jusqu'au n.° 6.

Ce fut vraisemblement Amyntas I.er, père d'Alexandre I.er, qui introduisit dans ses états l'usage des monnaies portant des lettres qui désignent des noms propres : ce roi, en ajoutant aux types employés par ses prédécesseurs la lettre A, releva de plus en plus l'idée de sa puissance, et il donna en même temps à sa

monnaie un crédit plus sûr et plus étendu. Voyez le n.° 7, où se trouve la lettre A.

Par ce que nous venons d'exposer, on voit combien il eût été difficile, peu convenable, et même contraire à l'esprit de la religion, que le fils d'Amyntas eût conçu l'idée d'aller plus loin que son père, en plaçant son nom en entier sur sa monnaie. On n'y voit réellement, par le n.° 8, que les lettres ΑΛ, sous les jambes d'un cheval, monté par un cavalier macédonien, type conforme à celui qu'avait adopté Amyntas, en faisant en même temps usage, au revers de cette pièce, de la chèvre qui est sur le point de se coucher n.° 8.

Perdiccas, second fils et successeur d'Alexandre, fit un nouveau pas : il plaça sur sa monnaie les trois premières lettres de son nom, ΠΕΡ, et même ΠΕΡΔΙΚ. Deux médailles du cabinet de Paris nous offrent ces deux légendes : on les trouvera aux n.os 9 et 10.

Jusqu'à présent nous ne connaissons aucune médaille de grande forme, comme celles d'Amyntas et d'Alexandre son fils, qui appartienne au même Perdiccas; mais il est permis d'espérer qu'on en découvrira tôt ou tard quelqu'une, puisque nous en possédons de pareilles du père et du fils.

La première des deux médailles de Perdiccas II, de petite forme, dont je viens de parler, nous présente un type nouveau dans la série des anciennes pièces de monnaies macédoniennes: c'est la tête d'Hercule barbu, tel qu'on le voit représenté jusque sous le règne d'Amyntas III, et plus souvent sans barbe, sous Perdiccas III, Philippe II, et sous son fils Alexandre.

La seconde de ces petites monnaies offre au revers un casque à mentonnière et à aigrette, dont j'ai déjà fait mention plus haut et dont je donne le dessin au n.° 10.

Perdiccas II paraît avoir eu beaucoup de débats, pour la suc-

cession au trône de son père, avec ses deux frères Philippe et Derdas. Ses discussions avec eux étaient entretenues par les Athéniens, avec qui il s'était brouillé pour s'allier avec Lacédémone ; et nous savons par Thucydide que ces contestations attirèrent dans la Macédoine la plus forte armée de Thraces qu'on y eût jamais vue (1).

Pendant ces troubles, Derdas avait conservé sa principauté de l'Ématie, et il est vraisemblable qu'il y fit frapper une monnaie : elle se distingue par un monogramme composé des lettres ΔΕΡΔ. Derdas, qui était en révolte contre son frère, peut avoir voulu faire en cela un acte de royauté ; ce fait est d'autant plus croyable, que la vice-royauté de l'Ématie ne donna jamais le droit de monnaie. Xénophon parle d'un autre Derdas, frère d'Amyntas III, postérieur à celui dont il s'agit, et de qui nous ne possédons aucunes médailles, quoiqu'il administrât l'Ématie comme auxiliaire du roi son frère (2).

Archélaüs ne plaça sur sa monnaie que la légende ΑΡΧΕ., comme on peut le remarquer sous le n.° 11, qui représente la partie antérieure d'un loup dévorant une proie, et plus souvent ΑΡΧΕΛΑΟ., ainsi qu'on le voit sur la grande médaille qui est au cabinet du roi, et sur la petite pièce où se trouve le casque dont j'ai parlé au sujet du serment qu'on était alors dans l'usage de prêter sur les armes de Caranus. (Voyez Tite-Live). C'est à cet Archélaüs que se termine la gradation successive des légendes abrégées dont je viens de parler.

Du reste, je ne finirai pas l'article d'Archélaüs sans dire mon opinion sur une médaille qui présente ce nom, et où l'on voit

---

(1) Thucyd., lib. II, cap. XCIV.

(2) Xénophon, *Guerres grecques*, traduction de Gail, tom. V, liv. V, chap. II, pag. 504 et suivantes.

d'un côté la tête d'Apollon à cheveux courts, ceinte d'un strophium, et, au revers, un cheval nu dans un carré creux. Je pense que cette monnaie est d'Archélaüs, fils naturel d'Amyntas III. Il y a lieu de croire que ce jeune prince, de concert avec ses frères Aridée et Ménélaüs, fit frapper cette monnaie pour favoriser son projet d'usurpation. Les caractères de cette pièce me paraissent appuyer ce jugement; car, premièrement, la tête d'Apollon à cheveux courts ne se présente sur aucune médaille d'Archélaüs, fils de Perdiccas II, ni d'Aëropus, ni d'Amyntas II, ses contemporains les plus voisins; la monnaie dont nous parlons est, en second lieu, d'un poids inférieur à celle d'Archélaüs, fils de Perdiccas, et d'une forme différente; troisièmement, le cheval qu'on voit au revers dans un carré creux est le type ordinaire d'Amyntas III, père de cet Archélaüs; quatrièmement, cette médaille est d'une si excessive rareté, quoique notre cabinet royal en possède trois exemplaires, qu'on ne la peut voir dans aucune des collections de l'Europe, et que je ne l'ai moi-même jamais rencontrée dans la Macédoine. Enfin, cette médaille ressemble entièrement, des deux côtés, à une autre bien rare de Pausanias, qui ne régna que très-peu de temps pendant la tutelle d'Eurydice, veuve d'Amyntas III. Ce sont ces motifs qui me portent à la donner à cet Archélaüs, fils d'Amyntas III, lequel ne fut roi, ou ne prétendit l'être, qu'à l'époque où il pouvait considérer Philippe lui-même comme un usurpateur.

Je ne passerai pas sous silence la dissertation très-érudite que le savant père Froelich a publiée à Vienne, sur le médaillon d'Archélaüs I.er (1), dans laquelle il s'attache à nier qu'il ait

---

(1) Froelich., *Regum vet. num.*, pag. 8.

existé un second Archélaüs. Celui que je cite est le second usurpateur qui ait pu s'arroger le droit de faire frapper des monnaies à son coin, pour être distribuées à un parti qui le favorisait.

Quant aux n.os 15 et 16, qui portent la légende ΜΩΣΣΕΩ ou ΩΣΣΕΩΜ, plusieurs personnes, guidées par l'insertion des lettres dans le double carré, ont cru que l'M de la légende était toujours la lettre finale du mot, et qu'il fallait lire ΩΣ-ΣΕΩΜ. Ce mot d'ΩΣΣΕΩΜ leur a paru le génitif du nom des habitans d'une ville qui aurait porté le nom d'Ossa. Cette opinion ne peut être autorisée que par la géographie de Ptolémée, qui cite cinq villes dans la Bisaltique, savoir : Arolus, Euporia, Calliteræ, Berta et Ossa. Les villes nommées par Ptolémée étaient en effet de la confédération bisaltique, mais Lété en était la capitale, et cette qualité de capitale, qui l'autorisait à frapper des monnaies au nom de toute la contrée, privait de ce droit les villes secondaires. Enfin, la terminaison en ΩΜ, qui se rend en latin par VM et qui peut convenir à cette langue, est repoussée par l'euphonie grecque.

D'après cela, je proposerais, comme une conjecture, de lire, sur chacune des légendes : ΜΩΣΣΕΩ, nom qui pourrait être celui d'un roi ou d'un magistrat de la nation barbare des Thraces.

CATALOGUE DE MONNAIES INCERTAINES

QUI PORTENT LE NOM DE TRAILIUM,

VILLE QUE J'ATTRIBUE A LA BISALTIQUE.

Nous possédons, dans divers cabinets, cinq monnaies différentes, qui portent le nom d'une ville nommée *Trailium;* ces monnaies ont eu le même sort que celles d'Oreschia, c'est-à-dire qu'elles n'ont point obtenu une place géographique certaine dans nos collections, par la raison que les anciens auteurs n'ont pas parlé de la ville de *Trailium.* Je viens néanmoins de démontrer que la ville d'Oreschia devait appartenir aux Crestoniens. Je me propose maintenant de prouver que Trailium était une ville de la confédération bisaltique, et que, dans une occasion facile à déterminer, elle fut assez puissante pour s'isoler de cette ligue et devenir libre.

Par une suite d'observations locales, je me suis convaincu, dans mes premiers voyages, que les médailles de bronze de *Trailium,* qui portent la tête de Mercure à la face principale, et le *balaustium* au revers, provenaient toutes du nord de la Bisaltique, c'est-à-dire des pays situés depuis les ruines d'Amphipolis jusqu'à Nigrita; mais il ne m'était jamais arrivé de m'en procurer d'argent; leur existence aujourd'hui reconnue est un signe plus certain que cette ville était devenue indépendante.

M. Mionnet, dans le troisième supplément de son catalogue (page 172), en a publié une de ce métal, qui se trouve dans la collection du baron de Chaudoir, gentilhomme polonais, possesseur d'un beau cabinet de médailles grecques, et très-versé dans la science numismatique. Depuis lors, M. de Cadalvène, qui a voyagé en Turquie, en a vu d'autres dont il s'est procuré des empreintes dans le cabinet de M. Borell, et il me les a communiquées. En voici la description ; j'y joins celles qui étaient déjà connues en bronze, et qui se trouvent gravées à la fin de la planche V de ce volume :

		Métal.	Grandeur.
N.° 1.	Grappe de raisin.		
	℞. ΤΡΑΙ en deux lignes, dans une croix...	Æ	2.
N.° 2.	Épi de blé.		
	℞. ΤΡΑΙ dans une croix, comme la précédente..................................	Æ	2.
N.° 3.	Tête de Mercure, ornée du pétase.		
	℞. ΤΡΑΙ dans une aire carrée, divisée par une croix..........................	Æ	3.
N.° 4.	Même tête.		
	℞. ΤΡΑΙΛΙΟΝ, fleur de balaustium, dans l'aire grappe de raisin.........................	Æ	3.
N.° 5.	Autre, avec un croissant...............	Æ	2.

Si, par des observations locales souvent réitérées, j'ai pu acquérir la connaissance des lieux où l'on découvre journellement les monnaies qui appartiennent à Trailium ; si j'ai pu me convaincre qu'il ne faut pas s'éloigner d'Amphipolis ou de la partie du nord de la Bisaltique pour les trouver, ces mêmes circonstances ont dû me conduire à la découverte de cette ville elle-même ; or, je pense que l'ancienne *Trailium* est la ville

nommée aujourd'hui *Nigrita,* située à quatre lieues de Serrès et à six lieues d'Amphipolis, sur des coteaux d'un grand produit.

L'état toujours prospère de cette ville annonce la richesse dont elle a dû jouir dans l'antiquité. Elle est encore, comme Serrès, le point central du commerce de ses environs. Les Athéniens durent, par conséquent, attacher de l'importance à s'en faire une alliée.

Par l'inspection de ses monnaies, tant d'argent que de bronze, on juge que la fabrication n'en est pas antérieure aux premières monnaies que fit frapper Amphipolis, comme colonie d'Athènes; il est même aisé d'apercevoir que les unes et les autres sont du même temps, et il doit résulter de cette coïncidence que la même cause a donné à chacun des deux peuples le moyen d'obtenir l'autonomie : c'est donc dans la politique d'Athènes qu'il faut chercher l'origine de ce nouvel état de choses.

Cette dernière ville, en fondant sa colonie d'Amphipolis, avait eu de vastes projets de domination sur toutes les contrées qui avoisinaient cette place. Intimidée sans doute par la confédération des Bisaltes et des Crestoniens que soutenait la Macédoine, Athènes dut s'appliquer à les affaiblir en leur enlevant une ville qui faisait leur principal appui, par son emplacement, ses richesses territoriales et sa population. On conçoit trop bien l'intérêt qu'elle attachait à l'affaiblissement de la ligue bisaltique, pour douter du soin qu'elle prit de se faire un soutien d'une ville qui eût été son ennemie, si elle fût restée fidèle à la confédération; et si l'on considère combien les disgraces des ennemis d'Athènes et des peuples qu'elle avait soumis avaient altéré les opinions, on ne trouvera rien que de vraisemblable dans la défection des Trailiens.

Les médailles, en effet, semblent prouver cette défection. Amphipolis et Trailium, devenues des villes libres, frappèrent, comme cela devait être, des monnaies d'argent et de bronze.

Quant à l'emplacement que Trailium occupait sur le territoire nord des Bisaltes, il faut nécessairement supposer qu'elle était en état de maintenir son émancipation par sa position, comme par ses richesses et par le nombre de ses habitans. Dès-lors on ne peut, comme je l'ai dit, retrouver cette ville antique que dans celle de Nigrita. Elle formait, avec Serrès et Amphipolis, un triangle dont les côtés sont à peu près égaux, ce qui établissait des communications faciles entre ces trois grandes villes.

Je suis entré dans beaucoup de détails à ce sujet, attendu que le pays des Bisaltes et celui des Crestoniens m'ont paru intéressans par les faits nouveaux qu'ils présentent à l'histoire des médailles. Ce sujet doit inspirer d'autant plus d'intérêt, qu'à l'époque dont nous parlons, Philippe allait bientôt changer l'état politique de ces belles contrées.

ADDITION AUX DERNIERS CATALOGUES.

Déterminé, par des motifs irrécusables, à ne point reconnaître pour monnaies d'Alexandre Ier, fils d'Amyntas Ier, celles qui lui sont généralement attribuées (1), et espérant pouvoir les mieux placer, je me suis livré à une fausse conjecture, en attribuant ces monnaies à un roi des Bisaltes et des Crestoniens. L'épaisseur des pièces fabriquées parfois chez ces peuples, moins

---

(1) Voyez Eckhel, tome II, page 83.

habiles que les Macédoniens dans l'art du monnayage, et les variations continuelles de leur gouvernement semblaient justifier cette classification; mais j'ai reconnu finalement que les types convenaient beaucoup mieux à Alexandre II qu'aux habitans du Bertiscus, et je me suis flatté de paraître excusable, si, en revenant sur mes pas, je cherchais une route nouvelle, pour me rapprocher le plus possible de la vérité.

On sait que l'histoire des rois de Macédoine est souvent imparfaite : heureusement les médailles de ce pays offrent quelquefois le moyen de rectifier les faits mal rapportés, ou de remplir les lacunes ; c'est sur leurs secours que je compte. On a cherché en vain des monnaies d'argent d'Alexandre II, jusqu'à présent on n'en a vu que de bronze; mais cette circonstance ne saurait exclure la nécessité où se trouva ce prince de faire frapper de la monnaie d'argent : on doit même déjà reconnaître ce fait par la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ, qui est la même sur l'une et sur l'autre des deux médailles que j'ai citées précédemment.

Sans doute le règne d'Alexandre II fut de courte durée ; cependant ce prince eut à soutenir une guerre que lui suscita Bardyllus, roi d'Illyrie, ancien ennemi de son père. Il dut subvenir aux frais de cette guerre et soudoyer des alliés : le jeune roi eut plus de motifs qu'il n'en fallait pour activer la fabrication des monnaies d'argent, qu'aucun de ses ancêtres, depuis Amyntas Ier, n'avait jamais négligée.

Or, ces alliés indispensables étaient les hahitans du mont Bertiscus, et ils n'étaient pas sans doute disposés à prendre les armes sans recevoir du numéraire. Il leur fallait des pièces qui pussent circuler dans leur pays comme dans la Macédoine. Des modifications dans la forme, dans le poids et les types jusqu'alors en usage pour l'un et l'autre pays furent nécessitées par des convenances réciproques, et pour plaire à ces belliqueux monta-

gnards, Alexandre dut y inscrire en entier son nom, et, selon leur goût, les rendre plus épaisses que celles qui avaient été frappées auparavant par les aïeux de ce prince.

On sera convaincu qu'Alexandre II établit un nouveau système monétaire, bien que Perdiccas, son successeur, n'ait pas jugé devoir le continuer, si l'on considère que Philippe, qui régna après Perdiccas, adopta bientôt la fabrication du tétradragme, monnaie nouvelle pour la Macédoine, et que les premiers empereurs romains trouvèrent encore en circulation dans ce royaume et dans divers autres pays de l'Orient.

On voit, par la succession des règnes que nous venons de parcourir, que ce fut plus de 150 ans après Alexandre Ier que les légendes des monnaies des rois de Macédoine devinrent complètes, et qu'on ne peut attribuer au règne postérieur d'Alexandre II la fabrication des pièces qui n'avaient jamais été en usage avant lui (1).

Je dois rappeler ici l'attention sur d'autres monnaies frappées réellement dans le mont Bertiscus, savoir celle qui porte le mot ΜΩΣΣΕΩ et celle qui offre celui de ΒΙΣΑΛΤΙΩΝ. La première est l'objet d'un doute. Le P. Paciaudi et Eckhel ont été divisés d'opinion au sujet de la contexture de sa légende (2). Sur tous les exemplaires que j'ai eus sous les yeux, j'ai toujours lu ΜΩΣΣΕΩ, et mon ami, M. de Cadalvène, qui en a possédé plusieurs exemplaires, est du même avis que moi. La seconde

(1) L'abbé Barthélemy, et Eckhel, d'après lui, ont paru croire qu'une des deux médailles dont il est question, présentait la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ; mais cette finale en ΟΥ, telle qu'on la voit sur les monnaies d'Alexandre-le-Grand, étant mieux examinée, il a été reconnu que c'est une soufflure qui a induit le savant académicien en erreur. M. Mionnet, qui s'en était aperçu avant d'avoir publié son ouvrage, n'a pas commis la même faute.

(2) Eck. *Doctr.*, tom. II, pag. 73, où il cite le P. Paciaudi, *Animad. philol.*, pag. 75.

est l'effet d'une supercherie, qu'on ne peut imputer qu'au seul Goltzius, qui a induit en erreur Nonnius, aussi savant en fait d'antiquités, qu'inhabile à distinguer le vrai d'avec le faux. L'erreur a été répétée par Beger (1) et par Combe, avec cette différence que Nonnius a cru qu'un guerrier à pied à côté de son cheval est le vrai type de cette monnaie, tandis que Beger prend ce guerrier pour une Minerve, à laquelle il donne le surnom d'Hippias. Quant à Combe, il se contente de la simple description de la médaille que cite Beger, laquelle fait suite à une autre que son importance m'a engagé à faire graver à la fin de la planche qui contient les monnaies du mont Bertiscus (2), et dont la légende offre ΒΙΣΑΛΤΙΚΟΝ.

Comme il s'agit seulement, en ce qui concerne Nonnius et Beger, d'une médaille antique altérée par le faussaire, en faisant du mot ΜΩΣΣΕΩ celui de ΒΙΣΑΛΤΙΩΝ, je m'abstiens de détails sur les particularités de cette fraude déjà relevée par Eckhel, et je termine cet appendice en reconnaissant qu'il est permis de douter que les montagnards du mont Bertiscus aient eu pour souverain un prince nommé Alexandre, mais, dans ce cas, il faudrait conclure que la monnaie qui porte la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ appartient réellement à Alexandre II, roi de Macédoine.

---

(1) *Spicileg. antiquit.*, pag. 34.
(2) Voyez le *Catalogue* de Hunter, à la lettre B.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLEAU

DE DISTRIBUTION DES PLANCHES

DANS CE DEUXIÈME TOME

DU VOYAGE DE LA MACÉDOINE.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME DEUXIÈME.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

Ces divers catalogues forment une suite qui ne peut pas être séparée des monnaies d'Alexandre, citées à la fin du premier volume.





